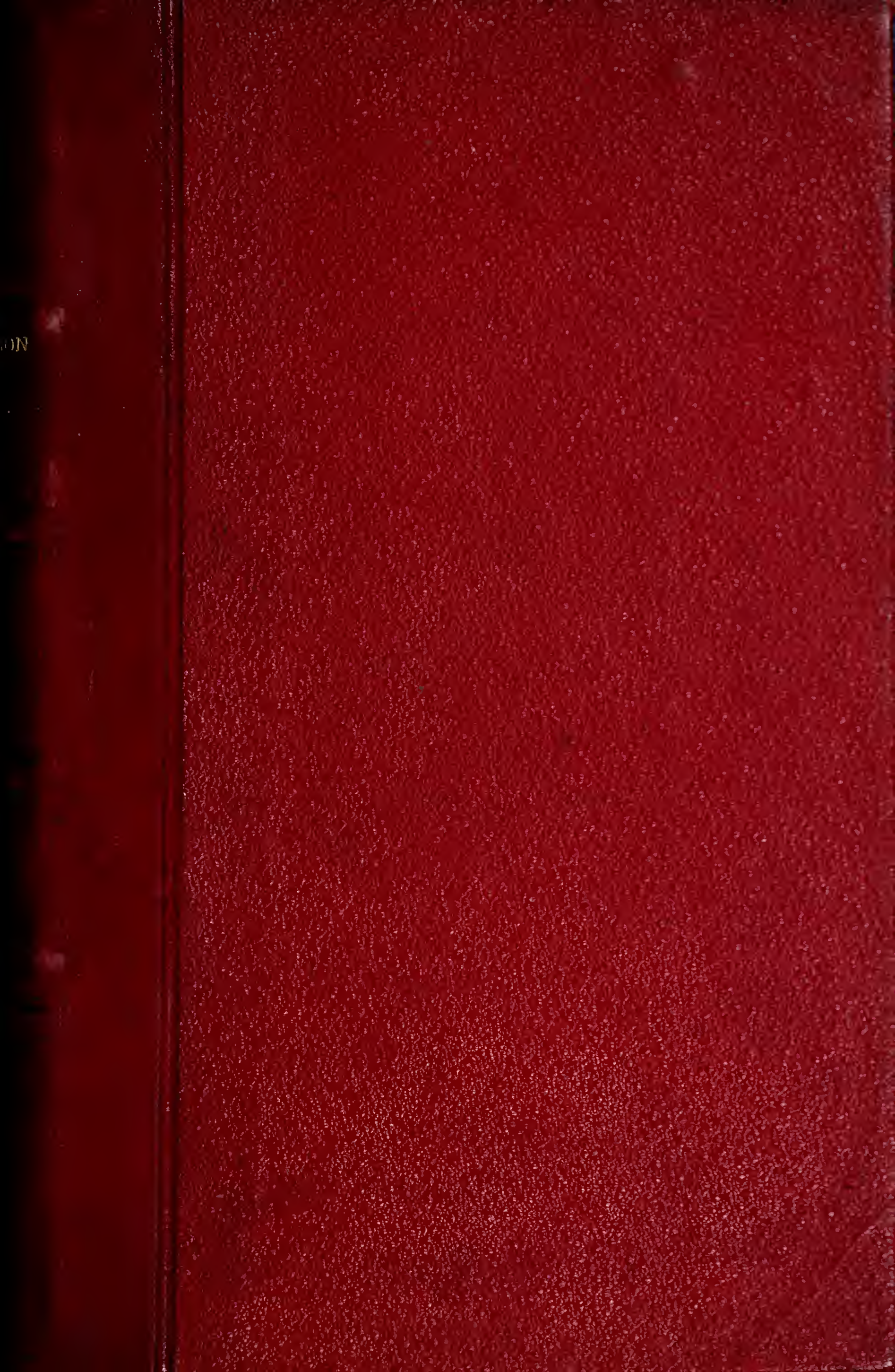






9e ANNUAIRE

DICTIONNAIRE VÉRON

OU

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIXe SIÈCLE

(Section des Beaux-Arts)

SALON DE 1883

Par Th. VÉRON



PARIS
CHEZ M. BAZIN
rue Saint-Jacques, 174

POITIERS
CHEZ L'AUTEUR
rue de la Chaîne, 24.

1883

DICTIONNAIRE VÉRON

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIX[e] SIÈCLE

(Section des Beaux-Arts)

SALON DE 1883

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN.

9e ANNUAIRE

DICTIONNAIRE VÉRON

OU

ORGANE DE L'INSTITUT UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DU XIXe SIÈCLE

(Section des Beaux-Arts)

SALON DE 1883

Par Th. VÉRON



PARIS

CHEZ M. BAZIN

rue Saint-Jacques, 174

POITIERS

CHEZ L'AUTEUR

rue de la Chaîne, 24.

1883

DÉDICACE

AU GRAND MAÎTRE DES MAÎTRES

A

Victor Hugo

Daigne agréer cet Annuaire,
Neuvième cliché de notre art (1).
Qui s'offre, en ce Dictionnaire,
A l'examen de ton regard !

Ah ! certes ! il m'est téméraire
De poursuivre, en hardi vieillard,
Ma traduction littéraire,
A l'approche du grand départ !

Mais avant de tomber, en brave,
Du faîte de ce monument,
Puissé-je entendre ta voix grave

Consacrer ce long document,
Afin que ton second suffrage (2),
Grand maître, enflamme mon courage !

Th. VÉRON.

Poitiers, 23 avril 1883.

(1) Qu'on nous pardonne le mot technique de la photographie définissant notre mode de traduction directe de l'art contemporain.

(2) Allusion à la lettre, datée de Haute-Ville-House, d'où le grand Poète exilé encouragea et honora les dix premiers chants de la *Garibaldiade*, terminée cette année.

---

*

PLAN DE L'OUVRAGE

OU

ORDRE DES MATIÈRES

PRÉFACE

I

Ce n'est pas en vain que le sonnet précédent, dédié au génie créateur, au grand poète du XIXe siècle, répète, à dessein, les deux mots *cliché* et *traduction* de l'art contemporain ; car, dans le premier jet, croquis ou esquisse de son plan multiple, l'auteur conçut le projet, s'imposa même la ferme résolution de ne rien livrer au hasard des documents ou notes, pris à la hâte et à la légère, qui permettent ensuite la broderie du phraséologue, et ont le tort commun et grave de substituer le sentiment personnel du critique d'art au sentiment inviolable du peintre, du sculpteur, et de tout artiste chercheur de l'idéal ou du réel.

En d'autres termes, et pour mieux affirmer la sincérité de ses intentions, qu'il a élevée jusqu'à la rigueur d'un devoir cher à sa conscience, il a tenu à prouver, jusqu'à la plus pénible évidence,

et quoi qu'il pût en coûter à son amour-propre, qu'il ne voulait rien écrire de *chic* ; et s'il emploie ce néologisme de la langue verte et courante des ateliers, c'est pour mieux constater la vérité de sa traduction directe, et même du cliché des œuvres des artistes de notre temps. Fidèle au précepte du rénovateur du grand art, du rigide David, il a tenu à appliquer à la haute critique la stricte recommandation que faisait ce maître consciencieux à ses élèves : « Méfiez-vous de votre mémoire, copiez la nature, toujours la nature, qui ne trompe jamais ! » Et, pour mieux accentuer la règle inviolable qu'il posait comme condition essentielle du progrès, il descendait au choix d'un exemple de modèle trivial : « Si vous avez à peindre un balai, disait-il, copiez-un balai ! » Mais le vaillant grand maître appuyait ce dogme des saines études de longue vie sur les plus hauts exemples, tels que ses cartons dessinés et peints sur le vif, et scrupuleusement anatomisés, comme on peut le vérifier encore au Louvre dans les cartons d'après nature du « Serment du jeu de Paume », etc., où tous les personnages sont peints sur le nu avant d'être habillés. Transportant ensuite ces nus vivants sur la toile, dans leurs mouvements et leurs justes proportions, il était certain que les vêtements, les étoffes aux plis col-

lants ou flottants, ne viendraient jamais sacrifier la justesse ou la base de ses études sévères faites sur le nu. Du reste, pour confirmer de nouveau la justesse de la deuxième étude : « L'habillement de ses modèles », il copiait de nouveau, et presque au vol, les mouvements et plis que donnaient les vêtements ou draperies de ces nus habillés.

Cette sévérité et cette conscience, signes des temps de grand art, n'étant plus observées aux époques de relâchement et de décadence, comme on le peut remarquer, hélas ! dans les silhouettes impressionnistes de nos jours, il faut néanmoins tenir compte des rares exceptions de certains maîtres classiques fidèles à ce culte de « la probité du dessin et de la nature ». Croyez-bien qu'à côté de ces procédés et moyens infaillibles de la haute plastique, ou plutôt au-dessus de ces fouilles de la nature solide, les grands maîtres, idéalistes ou réalistes, n'oubliaient jamais leur objectif sublime : l'idéal ! dont ils voulaient atteindre la hauteur, en commençant humblement à édifier sur le roc inébranlable : la nature ! Et en cela, David ne fit que suivre l'exemple des plus grands sculpteurs de l'antiquité : des Agésandre, Lysippe, Phidias et Praxitèle, qui saisissaient la nature sur le fait, et, après leur stricte copie du modèle, lui donnaient, pour le compléter, la vie, le sentiment,

**

le caractère et la passion qu'ils ressentaient et voulaient exprimer. Avec les données premières de la nature exacte dans ses proportions et sa structure positive, le *mens divinior*, dégagé des préoccupations et des difficultés de l'imitation précise de ses modèles charpentés, mouvementés et exécutés sur nature, ce *mens divinior* ou souffle divin, n'avait plus qu'à galvaniser et animer pour jamais de sa vie éternelle, de ses passions sacrées, soit le Laocoon, les Vénus, les Minerve, le Gladiateur ou les Panathénées et tous les chefs-d'œuvre de ce grand art antique.

Pour en arriver à notre école française, Le Poussin, Lesueur, David, Ingres, Gros, Prudhon, Géricault, comme l'école éclectique de la Restauration et du règne de Louis-Philippe dont quelques élèves sont devenus maîtres, tous n'ont jamais procédé autrement, ainsi que les brillantes écoles de la statuaire française, depuis Puget jusqu'à nos jours. Car il serait superflu de remonter à la Renaissance, et de baser nos preuves sur les trois maîtres Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, qui n'ont cessé d'appliquer, en toute conscience et amour de la forme exquise, ces règles de précision dans l'étude de la nature, avant de lui donner l'animation et la vie de leurs génies créateurs.

II

Ne pouvons-nous, par transition, descendre de ces moyens et procédés premiers de la plastique, à leur application et mise en œuvre pour la haute critique d'art? Ne pouvons-nous, à l'exception de Vasari, de Winckelmann, etc., et de quelques critiques, amants passionnés de leur art, affirmer presque avec certitude que la majeure partie des critiques d'art n'a opéré et n'opère, d'habitude, que sur notes, informations et documents plus ou moins sérieusement pris et écrits d'après les œuvres? Ne pouvons-nous affirmer que Diderot lui-même, ce père de la critique moderne, puis récemment, les Gustave Planche, les Th. Gautier, et Paul de Saint-Victor, comme Charles-Blanc, n'ont exécuté, la plupart, leurs merveilleux travaux plutôt avec le secours de leurs génies personnels, et les ressources de leurs brillantes mémoires, qu'avec la fidèle et persévérante étude directe de leurs modèles? Certes! on ne peut nier que tous ces maîtres de l'esthétique, même avec de simples documents, ne saisissaient, *de visu*, la note et l'esprit des chefs-d'œuvre qu'ils analy-

saient ensuite dans le silence du *studio* ou du cabinet d'étude; mais, quelque fidèle que fût leur mémoire, n'est-il pas à craindre que le sentiment personnel du critique d'art ne se soit, en l'absence du modèle à traduire, substitué au sentiment ou à l'intention dont l'auteur a animé et rempli son chef-d'œuvre ?

Quant à nous, partisan de la méthode antique rénovée par David, nous estimons que, pour traduire fidèlement les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, il est absolument nécessaire de ne point perdre de vue et d'observation très attentive ses sujets, si l'on veut y trouver les multiples intentions et sentiments des auteurs qui y ont mis leur cœur, leur âme et leur esprit. Je dirai plus, il est indispensable, pour ainsi dire, de s'identifier, s'inoculer et s'incarner dans l'être intellectuel, moral et psychologique du créateur qui a produit le chef-d'œuvre que nous prétendons traduire. A ces conditions-là, seulement, nous pouvons espérer trouver, surprendre la note intime et mystérieuse qu'a donnée l'âme de l'artiste dont nous analysons les créations. Comment pourrions-nous nous guider dans le dédale de ses pensées et de ses sentiments, si nous allions perdre ce fil de l'Ariane que nous déroulent secrètement l'intention, l'esprit, l'expression, le caractère et

les passions de l'œuvre qui vit, pense, et converse avec votre esprit chercheur et observateur, interrogeant à son tour l'auteur, et lui demandant l'épanchement, l'effusion de sa vie intime, de ses joies et de ses douleurs. Si vous vous éloignez, un seul instant, de cette toile ou de ce marbre animés, avec lesquels vous parlez familièrement et dont vous gagnez peu à peu la confiance, comment voulez-vous la conserver de loin, et en attendre les expansions que vous en auriez reçues de près, en méritant d'entrer dans leur communion la plus intime? Si cette grande joie est permise, à certaines heures, dans les musées, salons et galeries déserts, on n'en peut dire autant des Salons annuels dont la durée moyenne est limitée à quarante jours.

Il fallait donc résoudre le problème difficile de s'isoler de la foule, et se mettre résolument en rapport intime et personnel avec toute œuvre d'art à analyser et à traduire sans désemparer. Et cela, sans écouter les rumeurs et les distractions de la mer houleuse du public et de son flot grondant qui viennent vous troubler. Autre difficulté navrante, il fallait chercher le point de vue, le seul juste de l'œuvre à examiner et à juger sous son vrai et favorable jour. Toutes ces difficultés vaincues, il fallait, comme Joseph Vernet, attaché au

mât de son vaisseau, et étudiant une tempête, il fallait, pauvre peintre des peintres, ou statuaire des statuaires, façonner et tailler sa plume pour le style de chaque œuvre de mérite. Heureux quand il rencontrait de loin en loin de rares chefs-d'œuvre ! C'est alors que les plus violentes rumeurs de la foule tombaient à plat et ne troublaient plus le silence de son recueillement en face du chef-d'œuvre qui l'absorbait par la puissance de sa fascination esthétique. Disons-le de suite, dès que le traducteur a eu la chance de se trouver en face d'une œuvre de sentiment, profondément vrai, et animé par l'une des trois passions aristotéliques : amour, terreur ou pitié, eh bien, il a éprouvé une joie sincère à chercher à exprimer la note juste donnée par l'œuvre. Et ce qui l'a encouragé à persévérer dans sa méthode directe, dont il revendique, un des premiers, l'emploi et la règle à observer, c'est, grâces vous en soient rendues, MM. et honorés confrères, l'effusion sincère de votre gratitude à reconnaître que la traduction de vos sentiments et de vos pensées avait la fidélité du cliché psychologique.

Que de fois votre traducteur a désiré, comme complément de sa traduction et de son texte, vous demander vos clichés photographiques à juxtaposer en regard de son étude ! Y aurait-il, j'en appelle

à votre opinion, une illustration plus fidèle et plus concluante, et surtout plus en rapport avec les merveilleuses découvertes et les nombreux moyens de la reproduction que nous possédons aujourd'hui ?

On s'étonne même que MM. Goupil, Hachette ou Didot n'aient point déjà exploité ce vaste moyen de vulgarisation de l'art moderne. Et l'on s'étonne, à bon droit, encore plus, que le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts mette autant de retard à encourager les initiatives et les sacrifices personnels se vouant à la propagation de l'art pour tous, de l'art, ce doux vainqueur et puissant agent de la civilisation des peuples.

Toutefois, on ne peut nier d'héroïques tentatives ébauchées naguère sous la juste et impartiale administration de M. Edm. Turquet, qui avait commencé à appliquer la classification des catégories et récompenses, et n'aurait pu manquer de conclure par celle des douze genres (1), et conséquemment par les salons-concours, ce qui eût hâté le progrès de l'art et de l'éducation artistique du public.

Mais le courant politique du suffrage universel devait avoir son écho et son contre-coup logique

(1) Voir Lectures à la Sorbonne, VIIIe Annuaire, 1882.

dans l'art ; aussi, M. le Ministre et M. le Secrétaire d'État jugèrent-ils opportun de rendre leur autonomie à MM. les artistes, en se réservant toutefois le droit et la prérogative d'une Exposition triennale, sans doute afin de ne point laisser totalement dégénérer l'art en mercantilisme, et de sauver le grand art abandonné à sa liberté stérile. Car, n'en doutez point ! le grand art est lié constamment à la grandeur et à la gloire des nations et des gouvernements qui les commanditent. Le grand peintre des fastes nationaux, aussi bien que le sculpteur des monuments publics, ne peuvent pas plus se passer des gouvernements, que ces derniers ne peuvent se passer de leurs glorifications ; inutile de le prouver par les Léon X, Jules II, Laurent de Médicis, François Ier, Charles-Quint, Louis XIV et tous les monarques désireux d'illustrer leurs règnes. Les Républiques même, témoin le siècle de Périclès et la République Française, ont eu besoin des Phidias et des David. Arrivons donc à notre actualité, et prouvons que, par ces temps de suffrage universel, la nation ne peut se passer d'un grand art à sa dévotion et à sa plus grande gloire.

Tuotefois, aujourd'hui, la concurrence étant multiple, et les contribuables payant de leurs deniers les budgets des Beaux-Arts, il est logique qu'ils exigent et le concours et le choix des ma-

quettes, figures et groupes qui lui agréent le mieux. Mais l'éducation artistique générale étant insuffisante, le vrai souverain, le suffrage universel est obligé de s'en rapporter à des délégués, voire même aux artistes juges et parties, ce qui la plupart du temps engendre les passe-droits des coteries intéressées. On pourrait suppléer à ces graves inconvénients par des jurys-mixtes, qui, dans une certaine mesure, offriraient une garantie de contrepoids à l'intrigue. Donc, l'an passé, la liberté des artistes a prouvé une deuxième fois qu'elle était opportune, et n'a donné ni plus ni moins de fruits que la tutelle gouvernementale.

Mais, ombrageuse comme tous les pouvoirs naissants, la liberté commence à oublier que l'État s'était réservé le droit des Expositions triennales, et semble vouloir protester contre cette réserve de l'État, alléguant que c'est un préjudice à la Société libre des artistes français, dont avaient le droit de faire partie tous ceux qui s'en sont abstenus pour n'exposer que tous les trois ans. Cette récrimination par trop léonine n'ayant point sa raison d'être, l'État passera outre, et fera, espérons-le, en sorte d'agrandir le nombre des exposants ; autrement la sélection par trop restreinte deviendrait un réel dénigrement, eu égard au privilège presqu'exclusif qui n'a plus cours, la

grande moyenne du talent tendant à s'élargir et à se niveler.

Rappelons, toutefois, cette conséquence logique du premier essor de l'art libre, qui s'est traduite par les diverses manifestations des groupements dont nous avons étudié les œuvres à l'*Annuaire* 1882. Renvoyons en outre, aux Considérations générales de la fin et aux conclusions, tout ce qui va se dégager du Salon, de l'Art décoratif et autres manifestations importantes de cette année.

III.

Maintenant, pour nous résumer et justifier la légitime ambition de notre titre d'organe de l'Institut universel des sciences, des lettres et des arts du XIXe siècle, nous rappellerons que nous avons commencé les trois sections aux *Annuaires* 1880-81, en compilant : feu les savants, les littérateurs et les artistes de notre siècle jusqu'à l'année 1876, nous réservant de continuer, à nos points et aisances, quand nous le permettront nos travaux antérieurs. Nous renverrons même aussi le lecteur à l'examen de cette grave question traitée

encore à l'*Annuaire* 1882. Nous nous bornerons, à la fin de cette préface, à affirmer une fois de plus la base et l'objectif encyclopédiques de notre plan tracé et défini par ce Dictionnaire annuel. Nous répéterons que notre vœu le plus cher, en attendant qu'advienne, par la logique des découvertes et sciences appliquées, l'échange et le groupement des trois sections des sciences, des lettres et des arts, par correspondance, adhésions et délégations, nous confirmerons, dis-je, par ce nouvel Annuaire, que notre foi et nos vœux les plus ardents se retremperont sans cesse dans l'accomplissement de cette œuvre de devoir, de lumière et de raison.

Poitiers, 25 avril.

Th. VÉRON.

SALON DE 1883



9me ANNUAIRE

DE L'ART ET DES ARTISTES CONTEMPORAINS



PEINTURE

ABARY (Mlle Mathilde). — « Jeune femme; — étude », au profil fin et délicat, dont les traits purs sont bien dessinés et modelés. La lumière vibre avec éclat sur le nez, tandis que l'orbite est voilée et laisse à peine deviner la forme de l'œil, dont le regard n'en est pas moins profond. La bouche, aux lèvres minces, délicates, est sur le point d'ébaucher un gracieux sourire. Le modelé des mastoïdes et du col en lumière est bien peint et réussi. Il est fâcheux que cette petite étude distinguée soit ainsi reléguée au ciel; peut-être est-ce à cause de son expression séraphique?

ABBEMA (Mlle Louise). — « Mlle Marie-Louise G... » est assise de profil, et tourne de trois quarts sa tête un peu masculine, surtout par la bouche aux lèvres carminées. Ses yeux, veloutés et ombragés de longs cils, ont un regard profond.

Cette agréable et sérieuse personne écoute évidemment un interrupteur ou bien la réflexion d'un auditeur, car elle suspend sa lecture et tient à la main un manuscrit entr'ouvert. L'expression des traits est noble et distinguée, malgré l'affreuse mode des cheveux en frisettes retombant sur les yeux et déprimant le front. Vêtue d'une amazone de satin violet, qui réduit à sa minuscule expression cette jeune dame du monde, elle est assise sur un sopha de velours vert mordoré aux tons de Véronèse, et son ensemble gracieux s'enlève sur un fond de satin blanc, ce qui constitue un aspect vif et éclatant dont la jeune femme est la vigueur. En somme, une étude consciencieuse et affirmant le progrès de facture consciencieuse d'une impressionniste distinguée. — « M. Aug. Vitu » a bien changé de figure depuis notre rencontre à la Société des gens de lettres avant la chute de l'Empire. Le cheveu apparaît, hélas! avec rareté, et ramène ses auxiliaires épars sur le crâne dénudé. L'œil est toujours jeune et voilé de longs cils. Les crocs de la moustache n'ont point varié. Le nez s'est un peu dilaté; mais ce qui a progressé, surtout, c'est le beau talent de Mlle Abbéma, qui pousse et finit ses œuvres.

ABRAM (Paul). — « Fileuse à Pont-Aven (Finistère) », dans le costume breton bretonnant, assise sur un bahut gothique par les moulures et appelé une mée. Cette grosse villageoise, aux traits d'homme et en pleine lumière, file tranquillement sa quenouille, posant ses pieds nus et terreux sur un trépied de bois. Elle veille ainsi, en tournant le fuseau, auprès de l'espoir de la maison, du gars profondément endormi dans sa serge bleue. L'aspect général de ce tableau est d'un gris rompu et

tendre qui n'exclut pas la fermeté, et dénote un peintre sérieux qui observe, pense et sait comprendre et arranger la belle et bonne nature. — « Mme V... » est assise de trois quarts et incline la tête avec douceur et mélancolie. Cette tête, réfléchie, est empreinte d'une pensée qui anime ses traits de souvenirs attristés, car il y a un chagrin dans ses yeux. La robe de satin lilas foncé est bien peinte. Les bras tombent naturellement, et les mains tiennent l'éventail simplement. En somme, un honnête et bon portrait qui pense et a de l'expression.

ABRAHAM (Tancrède).— « Barrage de l'Etang-du-Merle », qui détonne en vigueur entre les chênes séculaires de gauche et le massif de droite. Au premier plan, les blocs de granit gris bordent l'eau qui serpente; mais au-dessus du barrage, la ligne de feu du soleil couchant, reflétant dans l'eau, indique l'heure du crépuscule. Les beaux chênes étendent leurs rameaux dans ce ciel sévère, et l'aspect général de cette nature dénote une âme mélancolique chez ce maître paysagiste.

ACCARD (Eugène). — « M. L... et sa fille » posent debout dans une serre splendide, où les bananiers étendent leurs larges palmes. Mlle L., debout, s'appuie nonchalamment sur une table couverte d'une draperie jaune, tandis que M. L., debout et de face, pose sa main sur l'épaule de sa jeune enfant allant jouer avec le cerceau qu'elle tient de la main gauche. Charmant groupe peint finement. — « Mme A. P... » est assise de trois quarts, et tourne de notre côté sa tête coiffée à la régence. C'est, sans doute, l'esquisse poussée d'un plus grand projet; mais, malgré l'élévation, on sent une étude consciencieuse en cette petite étude.

ACLOCQUE (Paul-Léon). — « M. le colonel Azais, commandant de la garde républicaine », est debout de trois quarts, la main droite appuyée sur son casque et la main gauche sur la poignée de son sabre. Sa tête, à la fois mâle et bienveillante, s'enlève en lumière sur le rideau rouge. En somme, c'est un bon portrait sobre, sévère et d'un noble style.

ADAM-LAURENS (Louis-Emile). — « Le Pin des Safras ; — Provence », s'élève sur une dune ou monticule de sable ocre jaune, sous lequel existe une retraite de vieux sage, sans doute. Il s'enlève en forme sphéroïde et en tons verts tendres et rompus sur l'azur clair du ciel. Au bas de ce monticule poussent des ifs sévères, avec leurs pointes en flèches gothiques, et on descend la colline par un sentier ocreux qui sépare les bruyères. Charmant motif aux tons tendres et rompus d'un maître de la couleur.

ADAM (Emile). — « La Fille du passeur » se courbe, avec vigueur et de toutes ses forces, sur sa longue perche pour conduire son chaland vers la maison où demeure son vénéré père, et qui paraît à l'autre rive. Charmante fille ! quelle grâce et quelle candeur sous ses modestes vêtements ! quelle pudeur, quelle honnête et morale éducation ! Il y a de la candeur et de la pureté en cette bonne toile réelle et poétique.

ADELSWARD (Gust.). — « A la Giudecca ; — Venise. » On retrouve presque une moitié du Canuletto du Louvre ; car, à gauche, au premier plan, on voit des marchands et hommes de peine sur le quai, et les maisons vénitiennes avec les minarets et coupoles descendent en perspective vers les bricks, sloops et lougres en panne. Ce

quartier de Venise, avec ses maisons, son ciel et son canal, est rendu par un vrai maître.

ADERER (Camille). — « Mme d'Allemagne » est de profil et coiffée d'un large-bords noir, qui se perd dans le fond sombre, ainsi que son costume de satin de même couleur; et, comme l'artiste l'a voulu et cherché, les chairs pâles et blanches d'une coloration de blanc de perle font une détonation de révolver claire et bruyante dans sa note.

AGACHE (Alf.-Pierre). — « Etude » de jeune Tunisien ou Persan, en un mot de jeune homme de race orientale. Les traits sont presque féminins, malgré les lèvres un peu lippues; mais les yeux sévères et scrutateurs, ainsi que le reste des traits, ont une expression fine et des plus méditatives. Il y a dans ce type une forte intelligence au service d'une grande volonté. Très belle étude bien rendue, avec le bonnet et la robe de chambre qui sont peut-être un costume fantaisiste, qui pourrait s'appliquer aussi bien à un Japonais qu'à un Tunisien. Quel que soit cet étranger, il est peint de main de maître, et le pavot qui lance son éclat de feu est une note heureuse.

AGRASOT (Joaquin). — « Les deux Amis », moitié ligueurs ou mousquetaires, par les collerettes Médicis et par le feutre empanaché de Louis XIII, sont attablés devant un broc de Delft. Celui du premier plan accompagne de sa mandoline une chanson qui a le don de désopiler son auditeur. Ce petit épisode se déroule sous les voûtes d'une chapelle de couvent, et forme une anecdote qui ne manque ni de charme ni de talent.

AGUERO (Emiliano de). — « Huîtres, carpes et homards », assez bien groupés, et surtout peints dans la note juste, tendre et rompue. — « Ecre-

visses et pâté ». Ces crustacés vont bien à la brosse juste de note de M. Aguero. Le pâté, entamé, vous offre ses tentations, ainsi que le carafon de vin du Rhin. Ce carafon, cloisonné, n'a rien de banal ; il rappelle un peu la fiole légendaire de Cagliostro. Très fine nature morte.

ALAUX (Guillaume). — « Etude » du peintre, et sans doute d'après lui-même ; aussi est-elle consciencieuse et rendue, et fait-elle honneur à l'élève comme au maître, car le dessin et le modelé sont vivement attaqués et enlevés. Toutefois, il me semble que le facies est un peu long du menton aux sourcils, par rapport au crâne qui serait insuffisant ; c'est fâcheux, car l'étude promet.

ALBY (Jules). — « Les Marseillaises prennent part à la défense de la ville contre les Impériaux du connétable de Bourbon. » Voyez-les, ces vaillantes descendantes des Phocéens, armées de faux, de piques, et même de rames ; voyez-les remuer les pavés et les lancer sur les assiégeants, dont la plupart mordent déjà les blocs des pierres roulant sur eux dans la poussière. Il y a, dans cette œuvre, une verve de patriotisme qui prouve, une fois de plus, que la régénération française trouvera encore là ses héros et héroïnes.

ALLEAUME (Ludovic). — « M. R... », la main gauche dans sa vareuse et la pipe culottée de la main droite, est debout et porte à gauche. Sa figure pâle et ombragée d'une barbe naissante, a pour auréole un petit feutre mou à bords modérément larges. Cet artiste ou étudiant a une figure sérieuse et intelligente, et sa mise peu ordinaire, car il est emmitouflé dans une longue douillette fourrée, s'enlève bien sur un rideau grenat

foncé. En somme, c'est un bon portrait qui n'a rien de banal, pas plus que la mise du modèle.

ALLEGRE (Raymond). — « Les Martigues ; — (Provence) », ont, comme dit une locution vulgaire, un faux air vénitien. N'étaient la forme et les tons briques des tuiles, on dirait de vraies maisons vénitiennes se découpant sur le ciel bleu de Venezia la bella. La rivière, traversée par le pont du fond, est ponctuée çà et là de barques et de canots. Ce motif, simple et vrai, est ruisselant d'éclat ensoleillé. C'est magistral.

ALLEMAND (G.). — « Le Rhône à Mérieu (Isère) » peut avoir une grande et importante nappe d'eau ; mais aux plans lointains où il baigne les pieds des rochers bleuâtres de l'Isère, et fait une courbe pour serpenter au fond des vallées, on ne peut se faire une idée de sa largeur et de son étendue. En revanche, les pâturages du 1er plan, d'où émergent quelques blocs de granit, et les bruyères rousses des siennes brûlées de l'automne, comme l'attestent encore les feuilles brunes de ce chêne, puis le ciel gris et argenté, qui contraste par sa clarté avec les tons sourds du 1er plan, tout cela constitue l'économie et l'aspect de ce vaste et beau paysage qui a bien légitimement gagné sa cimaise. — « Les bords du Loing, à Saint-Privé (Yonne). » La matinée est fraîche, et le ciel bleu et froid se mire complaisamment dans le Loing. Le 1er plan est occupé par la rivière, barrée à droite par un petit rempart le long d'une prairie, et le Loing s'enfonce à l'horizon vers des prairies lointaines bordées de saules aux formes de pains de sucre. Quoiqu'un peu sec et froid, ce paysage se recommande par la sincérité de l'étude directe.

ALLONGÉ (Aug.). — « Le ruisseau du Frout

(Finistère) » sort d'une bouche de canal souterrain, et vient serpenter entre deux rives, pour déboucher au pied de ce grand bouleau du 1er plan à droite. A gauche, des terrains en pénombre, où poussent des bruyères, même sur les deux gros mamelons de granit. Une paysanne arrive là au bord du Frout pour y remplir sa buie ; et sa coiffure blanche, qui rappelle celles du Poitou, est la note d'éclat évoquant le ciel couchant de l'horizon rompu par la futaie de chênes aux tons roux de l'automne. — Assez joli motif varié, choisi par ce maître du fusain fixé. — J'oubliais les deux ou trois cabanes de chaume, de vrais nids de rossignols au milieu des chênes ombreux.

ALLOUARD (Edm.). — « Fleurs d'été » et ravissantes de tons fins et clairs dans un superbe vase de marbre aux flancs rebondis, et à la vasque d'où débordent des filets d'eau, et émergent des roses et des pivoines. Au sommet de ce gigantesque bouquet, se dressent des rhododendrons blancs et roses, aux pétales diaphanes ; le tout s'enlevant sur des terrains gris qui s'entr'ouvrent à droite, en grotte ombreuse. — Délicieux tableau.

ALOPHE (Marie-Alexandre). — « Mme X... » est dessinée et peinte avec la grâce habituelle du pinceau de ce vétéran du portrait à la mode. Et ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas ! que nous connaissons cet éminent portraitiste. Lorsque j'arrivais à l'atelier de Paul Delaroche, Alophe tenait déjà le haut du pavé du goût et de la fashion. Son crayon fin et délicat prétendait déjà, comme sa palette, à l'illustration des beautés de l'Opéra. Aussi Alophe, non seulement correct et irréprochable dans sa mise d'homme du monde, avait des allures aristocratiques de grand goût ; il apportait à ses études

toutes les élégances de la mode dont il était un des types achevés. — Plus tard je le revis grand photographe au boulevard des Capucines, où il resta fidèle à la peinture, lorsqu'il pouvait trouver des loisirs. La finesse de touche et la propreté de son exécution délicate devaient le confiner dans le portrait à la mode, où il se fit un nom rapide. On admira également son doux sentiment, parfois élégiaque, dans ses petites toiles de chevalet ; entre autres, « l'Ami fidèle ». Le chien de l'artiste, ce tendre symbole de la fidélité, veille auprès du peintre malade. — Que ne puis-je enregistrer, ici, l'œuvre de ce peintre estimable! Espérons combler ultérieurement cette lacune.

ALTEMER (Mlle Clémence). — « M.K... » est de 3|4 et en pleine lumière ; son type noble et distingué tient du militaire et du gentilhomme. Les traits sont distingués et énergiques, peints et modelés en belle pâte solide. — Très bon buste.

AMOEDO (Rodolphe). — « Le dernier des Tamoyos » est trouvé, à l'état de cadavre, sur une plage où la mer l'a rejeté; il est trouvé, dis-je, par Anchietta, missionnaire portugais, qui, à genoux, lui saisit la main inerte et froide, et de la droite lui soulève sa tête défigurée par l'asphyxie de la submersion. — Mais, ô ciel! quelle rencontre fortuite, malgré la fatalité! C'est le grand Aynabire, le chef de la tribu des Tamoyos, et le dernier auquel le révérend et respectueux missionnaire rend les suprêmes devoirs de l'ensevelissement sur cette plage aride et solitaire.

Le groupe se tient bien et fait deux belles lignes ; la couleur verdâtre du cadavre contraste avec la bure de la robe du missionnaire ; et en ce moment, une lame furieuse fait sa volute et vient

déferler sur le bras et le dorsal du dernier des Tamoyos. Au fond, des mamelons sombres sur lesquels les goëlands découpent leurs ailes en accents circonflexes. — Ce grand drame a du mérite et fait honnèur à cet artiste étranger dont le talent ne fera que grandir.

ANDERSON (A.-A.). — « Une veuve », debout et portant à son col le triste souvenir de celui qu'elle aimait, s'avance dans la neige, et semble abriter sous sa main gauche sa chère petite fille qui grelotte de froid. La belle tête souffrante de la jeune femme est pleine d'intérêt dans son expression de douleur. Elle s'enlève dans la vigueur noire de sa robe sur la muraille grise de la rue ; et pose avec ses deux enfants le drame du veuvage solitaire et abandonné. — Très bon tableau qui plaide une thèse lamentable et avec l'éloquence d'un talent plein de cœur. — Honneur à M. Anderson !

ANETHAN (Mlle Alix d'). — « L'affiche » représente une écuyère faisant la voltige ; ce qui étonne prodigieusement un bébé de dos et debout comme ses deux sœurs qui forment avec lui un charmant groupe d'enfants se détachant en notes claires sur les murailles grises de la rue. — Motif simple et exprimé clairement.

ANKER (Albert). — « Lavater » assis de profil, et les mains jointes, repose sa vénérable tête sur son oreiller, et dirige, par la fenêtre ouverte de sa chambre, son regard profond et triste. — Car il souffre le noble vieillard, il souffre de la blessure mortelle que lui fit un soldat ivre, une brute maudite ; mais malgré le mal qui dévore sa proie à petit feu, le savant littérateur et observateur des angles faciaux, dont il eut l'honneur d'inventer la théorie juste, médite et travaille encore.

— Il y a dans l'aspect de ce beau profil une mélancolie et une dignité qui vous saisissent et vous font tristement rêver.

ANNALY (Mme). — « Dernières feuilles » et « Un chemin ». Le premier motif inspiré du grand maître rend assez bien : « partout la feuille tombe et le bois devient noir ». Toutefois, les deux bouleaux, presqu'effeuillés, donnent l'idée d'un épisode ou fragment de la forêt ; ou plutôt en sont tout simplement le premier plan, et la forêt, aux plans successifs et même lointains, complète la pensée du poète. En effet, l'heure du crépuscule descend de la nue sombre, et le ciel argenté de l'horizon détonne en lumière d'autant plus vive que les bois sont noirs. — Le deuxième motif est l'effet brumeux du matin. Le soleil commence à darder de timides rayons au bout de la clairière de la forêt, d'où débouche une paysanne portant son dernier né à son col, et donnant la main à la petite sœur. De très sérieuses qualités en cette étude directe, qui sent la nature bien comprise.

APPIAN (Adolphe). — « Un jour de pluie au Mourillon (Var) ». En ce motif délicat et poétique, où les nuages gris argentés servent de repoussoir aux dunes vertes de l'horizon, et aux dunes de sables gris de la charmante baie où vient mourir la vague, M. Appian continue à nous donner des effets tendres et des plus agréables. Voici à présent une pluie bien douce, car l'on aimerait à la recevoir en promenade sur l'un des deux canots servant de vigueur à cette belle marine de maître.

ARBOUIN (Sydney). — « Un coin de l'atelier de M. Meissonier », et un beau coin bien meublé dans les goûts du grand art. Le superbe tableau de chevalet, devant lequel est le fauteuil vide du

premier et incomparable maître de l'anecdote, est le foyer lumineux motivé par les fenêtres ouvertes. — Que ne pouvons-nous voir le projet de cette toile intéressante ! Ce vœu doit sans doute s'ajourner à la triennale ! En attendant, donnons, en passant, un coup d'œil aux bibelots, à l'armure et à la table chargée du grand peintre, dont on aurait dû baisser l'œuvre presqu'indéchiffrable à cette place.

ARLES-DUVAL (Ernest). — « Paysage » délicat et tendre par un effet de matin. Le massif de saules ou boulingrins fait presque tous les frais de cette charmante étude directe, dont la prairie du 1er plan, et les fonds vigoureux au bas desquels coule une rivière faisant une ligne argentée, se détachent sur un ciel gris-perle et aux nuages d'argent. Talent délicat.

ARMAND-DELILLE (feu Ernest). — « Dans la vallée de Pontécoulant (Calvados) ». Charmant petit motif, où l'on voit, entre deux rives de prairie, venir en serpentant une rivière qui reflète le ciel bleu argenté. — Deux lignes de hauts peupliers bordent les côtés du fond des prairies. — Pauvre peintre ! hélas ! il n'a pas eu le temps d'agrandir son gracieux motif. — L'implacable mort lui a brisé palette et brosses dans les mains. — Ce « temps gris » est un motif d'une nature calme et tranquille. Au 1er plan la campagne blonde d'épis mûrs à droite, et, à gauche, un chêne altier prélude à la forêt qui doit s'étendre à gauche, et dont l'horizon à droite se lève en vigueur sur le ciel aux nuages d'argent. Coloration juste et vive d'un maître clair et vibrant dans le tendre.

ARMAND-DUMARESQ (Ch.-Ed.). — « Chacun son tour », s'écrie le brosseur d'un commandant

de zouaves, en s'allongeant et se prélassant dans le fauteuil de son maître. Le brave communard s'évente, et sourit benoîtement à son peintre qui le copie textuellement. L'intérieur, la table sculptée et le Gobelin du fond, ainsi que le vase Delft avec sa fleur exotique, servent de fond à ce héros vibrant de couleur.—« Bataille de Bapaume; — prise de Biefvillers », où la lutte acharnée des nôtres prit et reprit le village de Biefvillers, après mille traits de bravoure, sous les yeux du général Faidherbe, et grâce à l'arrivée de la brigade du général Pittié. Remarquez, au foyer de ce drame militaire, le général Faidherbe calme sur son cheval blanc, malgré les clairons qui sonnent la charge presque à l'oreille du noble et belliqueux animal. C'est la brigade du général Pittié qui débouche; le commandant, en tête, fait, l'épée haute, le salut d'usage au général Faidherbe et à son état-major, groupé sous les murs de l'église, par la porte de laquelle nos chasseurs font un feu roulant incessant. Partout, dans les maisons et les rues, jonchées de cadavres, se fait l'horrible chasse à l'homme, comme vous en pouvez juger par cette bataille à coups de crosses de fusils et de chaises que se livrent nos lignards et les envahisseurs. Enfin! au fond du village en feu, l'armée prussienne est forcée de l'évacuer. L'effet de neige, sur laquelle s'enlèvent en vigueur les képis et les tuniques de nos troupes aux mâles visages, est des plus dramatiques. Dans les groupes de droite se lisent, dans la fumée de la poudre, des épisodes qui font honneur au courage français, ainsi que tout ce bon tableau militaire, qui n'en fait pas moins au maître éminent M. A. Dumaresq.

ARMAND-SIMON (Auguste). — « Un Grain »,

bien rendu et tombant à verse obliquement sur la mer, qui moutonne et déferle avec fracas sur la plage. Les moulières et pêcheuses commencent à battre en retraite à l'approche de la marée montante. Les nuages noirs et tapageurs de ce ciel gris font bien venir en amont cette jolie mer houleuse, dont l'aspect est juste, franc et d'une grande sincérité.

AROSA (Mlle Marguerite). — « La Charmeuse » porte à droite, ce qui donne à la ligne du bras qui tient le serpent en l'air une ondulation de courbe assez heureuse. Cette belle créature, aux goûts infernaux des Médées et des furies, lance un regard fascinateur au reptile qui descend doucement, et va lui donner un baiser de son dard pantelant. Le regard de la charmeuse, ainsi que le nez et les lèvres entr'ouvertes, ont une véritable puissance fascinatrice. Tout le drame de ce bon tableau est dans l'expression de cette tête. L'étude nue est élégante ; la lumière vibre sur les pectoraux jeunes et opulents ; l'anatomie est serrée, et la pose, quoique simple et un peu poncive, est juste et bien trouvée. De la main droite, elle tient un autre serpent jaloux, sans doute, de son heureux rival. Les blocs de rochers gris, couverts de la peau de léopard qui sert de tunique à la charmeuse, sont, ainsi que le cactus, de bons et vigoureux repoussoirs.

ARSENIUS (Georges). — « Le cheval de côte » est on ne peut mieux copié et rendu dans sa maigreur, qui permet une étude ostéologique et myologique. La pauvre bête tourne ses regards vers son compagnon qui, à son tour, aide à traîner le lourd tramway, ou l'omnibus à trois chevaux. — Cet épisode quotidien des rues de Paris est

saisi sur le fait et méritait une autre place.

ARTAN (Louis). — « Paysage ; — effet de matin ». Le titre me semble une erreur ; car, loin d'être un paysage, c'est bel et bien une jolie marine claire, tendre et rompue de tons gris-perle : La mer est un peu houleuse et déferle ses lames d'argent au 1er plan ; mais à l'horizon quelques voiles se perdent dans un beau lointain qui se marie avec les vapeurs de l'aube. — « Le clair de lune ; — mer du Nord », est une œuvre un peu plus importante ; cette nuit est des plus claires, et le disque se mire bien dans la mer calme, quelques voiles s'estompent encore à l'horizon ; mais à un plan plus rapproché apparaît un bâtiment plat ; peut-être est-ce un cuirassé? — Salut donc à cette mer que les savants navigateurs ont sillonnée, et notamment naguère l'illustre Nordienskoldj.

ARTIGUE (Albert-Emile). — « Une somnambule extra-lucide » est assise, les yeux fortement bandés d'un mouchoir blanc qui, cependant, permet de voir le bout de son nez coloré de cinabre. Elle est là de profil, les mains croisées sur son tartan écarlate, et recevant les passes de son compère à la barbe et à la longue chevelure éparses. Le gaillard doit dire des choses mirifiques, car son auditoire, attentif, est sous le charme de sa parole. Il y a dans tous ces types villageois une variété finement observée et rendue ; car, à travers des figures vulgaires et abruties, on voit çà et là de gracieuses fillettes et des gamins pétillants d'esprit. — La tonalité générale du tableau est délicate et rompue sous ce ciel tendre et argenté. Rien de noir dans cette excellente petite toile où l'air ambiant enveloppe les figures et les costumes ; la

vigueur accentue logiquement le charlatan magnétiseur, ainsi que le tartan vermillon de la commère extra-lucide qui va bientôt ébahir les paysans disposés à croire aux miracles. — Esprit et brio en cette jolie anecdote foraine, car elle se raconte en un champ de foire.

ARTZ (Adolphe). — « Sur les Dunes », et « Chez les grands parents », sont deux pendants purs et honnêtes qui dénotent chez ce consciencieux artiste l'amour de la famille et la joie du foyer. — Une jeune mère tricote auprès de son bébé assis comme elle et sa sœur aînée sur les herbes maigres et éparses de la Dune de sable. Pendant que la bonne et digne femme de marin tricote les bas de son mari qu'elle attend évidemment parmi les voiles blanches apparaissant à l'horizon, la sœur aînée, pour amuser son cher petit frère, lui fabrique une petite barque que convoite et étudie déjà le futur vaillant travailleur de la mer. — Ce petit groupe a la sérénité du devoir et de l'honnêteté familiale. — « Les grands parents », dans le second tableau, apprennent le bénédicité à leur fillette blonde et joufflue, avant de savourer ce vaste plat de pommes. Le bon vieillard assis de face a une expression paterne des plus vivement senties, et la bonne vieille de profil et dans l'ombre répète la leçon en joignant ses grosses mains. La fillette, dans son imitation, déploie de grands efforts. — Excellent tableau de famille et d'intérieur, où M. Artz prouve sa maëstria dans ce genre honnête et pur.

ARUS (Raoul). — « Grandes manœuvres ; — un ordre ». — L'Etat-major est descendu de cheval et se tient auprès d'une meule de blé. Dans cet état-major, on remarque un Américain, un

Anglais, un Autrichien et quelques autres officiers supérieurs étrangers, à côté des nôtres et tous debout. Un aide de camp de chasseurs est là , képi bas, et recevant un ordre du commandant de cette grande manœuvre. Les autres officiers supérieurs écoutent et suivent avec intérêt la teneur et l'objectif de cet ordre. Au fond, les troupes, ou plutôt les régiments de cavalerie, commencent à défiler et poursuivent leur route indiquée. Cet épisode militaire se passe en plein champ de moisson, et par un ciel chaud du mois d'août. Il y a là de l'intérêt et une correcte observation militaire.

ASSELBERGS (Alph). — « Ferme en Flandre », reproduite avec une grande sincérité. Les toits de chaume rompent avec une variété heureuse le ciel au soleil couchant dans son pur éclat, où l'on voit poindre à l'horizon le clocher du village. Un train passe sans doute au pied de l'église, car la fumée de la locomotive monte en flocons enflammés jusqu'à la flèche de ce clocher. — Au premier plan, la fermière donne à manger à ses cocottes qui vont bientôt aller boire à la mare au milieu de la cour. Et dans cette coupe rustique, l'eau répète la couleur verdâtre de l'aube ensoleillée. Il y a des qualités en cettte bonne étude directe.

ASTRUC (Zacharie). — « Galanterie mal reçue », par une Andalouse insensible à l'offre d'un porte-bouquet par un jeune et galant amoureux espagnol. Celui-ci, debout et de profil, est richement vêtu et emploie pourtant sa plus grande éloquence, en cachant son bouquet derrière son dos ; mais c'est en vain, l'insensible femme dissimule sa figure derrière son éventail. — Petite anecdote peinte en vive coloration.

ASTRUC (Fréd.). — « Le vin de France » est

acclamé en toast général de famille par un gros Monsieur qui lève son verre, et ouvre une bouche formidable montrant des incisives et canines à effrayer les spectateurs. Les convives répondent au toast bruyant, et jusqu'à une fillette qui présente sa poupée au bouquet qui éclate sur la table au milieu des gâteaux et du Clicot au col d'or. — Tableau de table rappelant le brio et la verve de feu notre regretté maître Gros-Claude.

ATTENDU (Ferdinand). — « La Valence! la belle Valence!! » est un trompe-l'œil habituel à ce peintre de natures mortes, d'attributs, d'armures et de panoplies. Les grenades du premier plan sortant du cabas de Marseille, la caisse, les tapis de joncs pour cassonade, la barque ou voiture à mains, le réchaud, la chaise, et surtout l'éclat de la belle Valence mûre, tout cela est magistral; et, je le répète, si les genres étaient classés, M. Attendu serait assurément médaillé à côté des Ph. Rousseau, et Bergeret. — En vérité, je vous le dis, cette réforme logique des Salons-concours et de la classification si simple des genres ne s'appliquera que par l'appât des récompenses. Et je ne comprends pas qu'Attendu ne lève pas l'étendard de cette urgente et pratique réforme. — « Le Chaudron », avec d'autres ustensiles de cuisine, offre les qualités d'observation et les heureux trompe-l'œil de ce peintre habile, en cette toile minuscule que M. Ch. Tissier a eu le bon goût de ne point laisser échapper.

AUBERT (Joseph). — « Le barde Yvarnion et Ravanone. » Ils s'accoudent sur le mamelon ou plutôt sur le dolmen qui sert de couvercle à la fontaine; et sur ce dolmen de silex gris est assise la candide et blanche petite reine dans une pose pleine

de charme et d'innocence. On dirait une petite fée, voire même un blanc séraphin ayant pour auréole sa chevelure d'or. Elle écoute avec bienveillance la prière du barde qui implore les premières plantes, les primevères qui s'épanouissent sur les bords de la source. Ce vrai poète Yvarnion, qui va chantant par les villes et les hameaux, donne bien l'idée de ces vaillants bardes des légendes celtiques. — Voyez-le, encapuchonné dans sa tunique flottante de bure grise, et la harpe pendant à son côté, comme sa belle tête s'enlève bien sur l'horizon doré et argenté du ciel couchant d'autant plus éclatant que le gros chêne et les toits de chaume lui servent de repoussoir, ainsi qu'à ce couple légendaire et gracieux. — Jolie toile remplie de poésie; car la petite reine séduite lui donna un gage de sa foi.

AUBLET (Albert). — « Mlle C... », assise dans son haut fauteuil Louis XIII et éclatant de pourpre et de franges d'or, a des airs d'infante dans sa robe de gros satin rose sur lequel la lumière vibre en blancheur. Sa jolie tête pâle et très lumineuse a subi l'horrible mutilation de sa blonde chevelure sur le front. N'importe la petite reine, avec son doux et intelligent visage enfantin, prouve une fois de plus que M. Aublet est lui-même et tout à fait personnel malgré M. Carolus Duran. — « Sur les galets; — Le Tréport » sont assis, au premier plan, un monsieur en racourci, et dans une pose un peu nonchalante, qui laisse son cigare, un instant éteint, pour écouter une jeune dame, également assise et de profil, qui semble lui dire de gracieuses choses, si on en juge par ce spirituel profil encadré par le chapeau directoire. Tous les autres groupes s'échelonnent à droite et à gauche, ponctuant, par

leur vigueur, les galets gris. Les baigneuses, en peignoirs blancs, errent comme des fantômes sur la plage de sable jaune. Au fond les baigneurs en perspective font concurrence aux petites mouches par leur petitesse L'horizon élevé, tiré par la ligne droite de la mer, est rompu faiblement par des voiles lointaines. — Le ciel gris ou violacé et les nuages vert-clair forment un épisode vrai de station balnéaire, et qui accuse le talent simple et varié du maître.

AUFRAY (Joseph-Anastase). — « Après la messe », et sous les murs de l'église, deux enfants de chœur ne prennent pas le temps de changer leurs dentelles, ruchets, et tuniques pourpre. Les joyeux polissons sont trop pressés de se battre à coups de boules de neige. Cette petite anecdote donne bien sa note et son effet neigeux.

AUGUIN (Louis-Augustin). — « Dunes de Montalivet ; — Golfe de Gascogne ». Comme la plupart des maîtres sérieux, M. Auguin donne à ses études franches et vigoureuses l'enveloppe et le dôme d'un ciel splendide ; jugez-en par ces nuages aux flocons tumultueux qui courent à l'horizon et sillonnent le zénith. L'azur de la coupole éthérée, la ligne droite des dunes, et des fonds bleus qui fuient au loin, ont un grand charme de vérité. Mais ce qui détonne et vibre avec un éclat bruyant et juste, c'est l'ocre jaune clair de ces dunes de sables, sur le front et le sommet desquelles les bruyères et les mousses dorées jettent un vif éclat. — En réaliste poète, M. Auguin sait traduire la nature sous ses beaux côtés, et confirme une fois de plus la thèse que j'ai posée en ces Annuaires, c'est qu'un maître réaliste peut aussi briguer le titre de poète. On a pu le constater, l'an dernier, aux

Beaux-Arts, dans « la Remise des chevreuils », « la Vague », « l'Homme blessé » et « l'Homme à la ceinture de cuir », du chef de l'école réaliste, de Courbet. Donc, indépendamment de son réalisme, plein de poésie, M. Auguin, en vrai décentralisateur, a fait à Bordeaux ce que nous avons fait à Poitiers : il a fait des élèves très distingués, très puissants ; et, ce qui fait l'éloge du maître initiateur honnête, il a tenu à leur laisser leur personnalité, et ces archives de l'art contemporain tiennent, par-dessus tout, à enregistrer ces titres d'honneur chez le maître.

AURÈLE (Marc). — « Le fournil » est un douloureux spécimen de ce problème résolu depuis si longtemps par les fours Roland-Lesobre, mais dont la routine encrassée maintient l'abus honteux. — Diderot, en entendant gémir et râler des gindres, s'écria : « Bon Dieu ! quand donc les fours mécaniques sauveront-ils ces pauvres diables ? — Il faillit perdre la vie, par l'élan de cœur de son vœu ; car les gindres l'accusaient de vouloir leur ôter leur gagne-pain. — Serait-ce encore l'odieuse et aveugle routine qui retarderait la solution définitive. — Voyez-donc le malheureux gars au torse nu et dégouttant de sueur essuyer ses bras brûlés par la chaleur du four, et couverts de la pâte qu'il a façonnée en pains. — Le deuxième boulanger est de dos et pousse les pains sur sa pelle au fond du four. Ce contraste de deux torses, le premier de profil très lumineux et le deuxième de dos et dans l'ombre, sont excellents d'étude et d'anatomie et font honneur au talent de M. Aurèle, qui court à la maîtrise.

AUSSANDON (J.-N.-H.) — « Le réveil de l'Aurore » est des plus souriants et des plus poétiques :

comme Vénus Anadyomène, elle émerge de l'onde bleue qui fume et se confond avec les vapeurs du ciel. La jeune et belle fille de ce ciel a un profil enjoué et spirituel, elle pose ses doigts rosés dans sa bouche voluptueuse, et de sa main gauche elle soulève en l'air ses draperies roses et blanches, ce qui nous permet de voir les formes jeunes et opulentes de son beau corps lascif. De son abondante chevelure blonde dégouttent des perles de rosée qui retombent dans l'élément où baignent encore les jambes de la jeune déesse. Grande poésie sentie et rendue.

AUTHIAT (Eug.-Alfred). — « Petite mare en Bretagne », qui se trouve presque à l'horizon de ce tableautin, où le ciel peut à peine laisser percer un rayon de ses nuages. Cette mare est bordée d'une saulée aux têtards noueux, ayant pour chevelures quelques branches délicates qui, en ce lieu, interceptent complètement la lumière. — Le jury implacable l'a aussi presque étouffée pour cet artiste dont je venge ici la petite étude directe qui, malgré sa place perdue, trahit encore de l'étude.

AVÉ (Emile). — « La Seine, à Villeneuve-la-Garenne ; — hiver de 1882 », s'offre ici en motif anguleux assez heureux. En effet, le quai ou le rivage s'enfonce à angle aigu à gauche et est bordé de maisons de plaisance à droite. Le fleuve répète les tons gris du ciel nuageux, et son miroir blanc et transparent est rompu par les barques et le lougre d'un industriel. L'aspect général est fin et délicat.

AVIAT (J.-Ch.). — « Mme *** » est assise de 3/4 et incline gracieusement la tête sur l'épaule gauche, son expression est à la fois sévère et agréable ; mais je déplore l'affreuse coiffure des

frisettes déprimant et effaçant entièrement le front. La splendide poitrine est, comme les bras, d'une carnation des plus lumineuses, et le dispute presque en blancheur à l'éclat du satin rompu par la fourrure délicate. — Le fond gris-clair s'harmonise, on ne peut mieux, avec cette ravissante personne. L'effet général rappelle l'aspect du grand maître Bonnat, dans le portrait de Mme Pasca. — « M. Gounouilhou » est debout et de face, le pince-nez de la main droite, et de la gauche il s'appuie sur le *Journal de la Gironde*. La face en pleine lumière est d'une vive coloration rompue par les moustaches et les favoris grisonnants. M. Gounouilhou lève fièrement la tête et s'apprête à repousser une attaque ou une polémique parlementaire. Sa redingote noire et en vive lumière s'enlève sur un fond brun et laqueux. — Ce portrait a du style et de l'éclat.

AVRIL (Édouard-Henri). — « La fantaisie ; — panneau décoratif », des plus attrayants de poésie. La fantaisie aux ailes de papillons vole, assise sur un flocon de nuage. Son torse fin et délicat est nu ; mais à partir de la ceinture une gaze rose et transparente laisse voir les jambes opulentes. La capricieuse fantaisie fait, en ce moment, la chasse à ses congénères, aux papillons volant comme elles dans l'azur du ciel !

AXENFELD (Henry). — « La cuisine de la mère Tempête » se borne à un âtre large et haut comme nos cheminées bretonnes. La bonne vieille, qui pourrait, à la rigueur, poser pour une sorcière de Macbeth, sourit, ou plutôt lance un ricanement démesuré, et fait jaillir de sa prunelle un regard diaboliquement sensuel, à l'approche de la cuiller de café noir qui va mouiller ses lèvres. — Le

chaudron de cuivre est sur le trépied, et la liqueur de Moka qui commence à y bouillir va bientôt ranimer le cœur des hardis sauveteurs qui vont revenir, mouillés et haletants, boire le cordial de la mère Tempête. — Caractère et puissance en cette étude.

AXILETTE (Alexis). — « Portrait de M. G... », debout, le chapeau à la main, et l'autre sur sa canne. Petit tableau un peu noir, dont la figure, ne manquant point de mérite, est le foyer lumineux. — « Mlle S. de R... » est peinte de face et en belle pâte lumineuse. Cette fillette délicate et à l'air intelligent promet une grande distinction; ses beaux yeux bleus et sa bouche fine annonçent déjà une méditation précoce. Le petit bonnet de velours coiffe et encadre avec grâce la jolie figure enfantine que l'on aime, et dont on emporte le plus gracieux souvenir.

AYRTON (Mme Annie). — « Coin de table », et des plus luxueux et aristocratiques, où les oranges ouvertes et juteuses le disputent avec les rayons d'or de la cuiller du compotier. Le plateau et le sucrier d'argent, les poires et les fleurs Saint-Jean, et le carafon ou l'aiguière du fond sont enlevés avec maëstria par ce peintre vraiment original.

AZAMBRE (Etienne). — « Deux enfants », dont un bébé assis dans l'herbe tendre, aux tons rompus, et la sœur aînée debout, adossée au tronc gris d'un plateau ou d'un bouleau, si l'on en juge par l'écorce, car il n'y a ni branche ni feuille. — La grande fillette de profil est sérieuse et prise sur le fait. La prairie est arrosée par une rivière qui la traverse; le village apparaît au fond de

cette bonne toile, dans la voie et le sentiment de Bastien-Lepage.

BAADER (Louis-Marie). — « M. le vicomte B. de R... » est de face. Son crâne est dénudé et son front droit et capable est fait pour la méditation. En effet, les yeux intelligents pensent, et cherchent même en vous vos idées et vos sentiments. M. B. de R... est observateur. De fines moustaches et une belle barbe grisonnante encadrent le visage distingué de ce noble personnage, dont la bouche et l'expression sont remplies de bienveillance en cet excellent petit portrait.

BACH (Armand). — « Mme S. L... » est assise de face et se tenant les mains. Ses grands traits masculins sont tout près de sourire ; mais ce qui est affligeant, c'est cette coiffure d'autant plus ingrate que cette dame blonde a de beaux cheveux d'or. Peut-être Mme S. L. est-elle un peu engoncée ; mais, malgré tout, l'éclat du caraco de satin rose et de la robe de satin blanc, ainsi que l'ensemble, se détachent en bonne lumière sur cette draperie de velours gris, et prouvent que M. Bach est coloriste.

BACHEREAU (Victor). — Ce « coin de jardin, à Auteuil », est fidèlement rendu. Une jeune fille accoudée sur le balcon de la maison, auprès de sa mère assise, examine de haut, il est vrai, la serre, puis au 1er plan, la superbe rhubarbe étalant ses larges feuilles sanitaires. La corbeille de géraniums et de pivoines lui étale, ainsi qu'à nous, ses beautés. Charmante étude. — « Un rapport suspect » est lu par un capitaine de mousquetaires. Il fixe son regard méfiant sur l'individu qui, debout et chapeau bas, cherche à justifier la teneur du rap-

port; mais le sévère commandant, assis et accoudé sur la table où il va savourer la bière dans ce broc de Delft, est un vrai juge d'instruction dans sa pose et sa figure martiale. — Excellent petit tableau de cape et d'épée.

BAHIEU (J.-Gustave). — « Les falaises de Grainval ; — Fécamp » sont semées de pierres dures comme tous les chemins de la vie humaine. Ces falaises ou rochers friables et émiettés par la fureur des vagues ressemblent à une mosaïque que le grand artiste Pan, ou « l'alma-parens » s'est amusé à composer à coups de vagues; car les 2/3 du tableau se composent de ces lourds mamelons tailladés, harcelés, dont les débris jonchent la falaise du 1er plan. Au pied de cette roche taillée comme à la mécanique, la mer vient reposer quelques filets argentés de ses lames. Au fond un ciel gris-perle et azur fort délicat. — Très bonne étude et motif abrupt et sauvage rendu. — « Une rue à Creteil ; — automne. » On se demande où est cette rue ? A coup sûr ce n'est pas cette jolie rivière qui est bordée de vieux saules. — Ne serait-ce pas plutôt « le petit Ru », comme l'écrit le cartouche de ce charmant motif? — Sur la prairie à droite et sous les saules s'ébattent des canards ; puis, en montant, une allée de peupliers pourrait laisser supposer qu'elle borde « la rue » du catalogue, de l'autre du « petit Ru, » car je maintiens que c'est le vrai sujet. Encore une prairie, et au milieu un trio de têtards de vieux saules lançant leurs branches délicates. — Tel est ce charmant motif, quel que soit son nom.

BAIL (Joseph). — « Cuisiniers », dans l'exercice de leurs fonctions : le premier, debout, s'apprête à éventrer notre requin d'eau douce, un

superbe brochet qui se tord devant le couteau de ce Damoclès. Mais ce dernier semble reculer d'effroi avant de plonger le couteau brochicide dans le ventre du dévorant. — Qu'y a-t-il donc? — Evidemment une nouvelle à sensation que lit un confrère dans le *Petit-Journal.* En effet, au 2e plan, deux marmitons attablés dégustent les plats variés de l'excellente prose du grandissime Thomas Grimm ; car, n'en doutez pas, indépendamment de l'article encyclopédique du premier Paris, l'illustre et infatigable reporter retouche la prose de ses élèves. — En cette occasion, la nouvelle criminelle influe sur les dispositions assassines du tueur de brochet. N'importe, cet excellent tableau, on ne peut mieux composé et arrangé, est d'un effet à la fois tendre et solide et réalisera un vrai succès. — « Le verre d'eau » va désaltérer cettre bonne matrone qui nous sourit en inclinant la tête sur l'épaule gauche. Nonchalamment assise dans ce pouff douillet, elle vient sans doute d'achever sa convalescence, car la tête, un peu pâle et savamment peinte et modelée, paraît un peu fatiguée. Ce costume de deuil sied bien à cette bonne dame et fait valoir ses chairs, vraies de couleur et de bonne pâte. — Excellent portrait, simple et plein de franchise.

BAIL (Franck-Antoine). — « Chacun son métier », dit une bonne vieille paysanne, coiffée d'un mouchoir de couleur, à une jeune demoiselle de famille voulant filer au rouet de la bonne vieille. Mais celle-ci ne peut cacher son opinion sur l'inexpérience de sa jeune maîtresse, souriant elle-même de sa gaucherie à tenir la quenouille et à faire tourner le fuseau. La domestique qui l'accompagne constate, en riant aussi, la maladresse de

la belle châtelaine rose. — Jolie anecdote, qui méritait une meilleure place.

BAILLET (Ernest). — « Pont-Scorff; Bretagne ». Voici bien les vieilles maisons aux toitures anguleuses bretonnes ; la rue montante s'enfonce en perspective vers des fonds boisés délicats. Aux premiers plans, la place du village, en jolie pénombre transparente à gauche, et ensoleillée à droite, où l'on entend *siler* le *jarg*, comme disent les paysans bretons et poitevins. — Très belle toile aérée et d'un aspect pittoresque bien rendu.

BAISOH (Hermann). — « Pâturage près de Nimègue (Pays-Bas) », éclairé par un ciel aux nuages d'argent. A gauche des dunes boisées et des collines vertes de prairie, au bas desquelles des sables jaunes avec flaques d'eau où vont boire les ruminantes; puis, au fond, la ligne argentée de la mer que rompt un lougre noir aux voiles déployées. — Très bel aspect en ce motif heureux et rendu.

BAKALOWICZ (Ladislas). — « M. le Dr F... », assis au chevet d'un malade, le fixe attentivement, et, tout en lui tâtant le pouls, son regard doué d'un savant diagnostic scrute à fond l'état de son malade dont on ne voit que la main, la manchette de chemise posant sur la couverture du lit. La pose du docteur est on ne peut plus naturelle ; mais le foyer et l'intérêt du tableau sont dans le 3/4 perdu de cette belle et intelligente tête peinte et modelée en coloration vive et en pâte solide.

BALLANDE (Louis). — « M. René H... » est debout, portant à gauche une main sur la hanche et l'autre appuyée sur la tête d'un gros Kings' Charles noir et aux lèvres couleur feu. Ce gros bébé blond a une bonne figure de fillette grasse

et potelée qui ferait croire qu'elle s'est déguisée dans le costume de son petit frère.

BALLAVOINE (Jules-Fr.). — « La petite Bohémienne » décoche de son fin et délicat profil un sourire gracieux et enchanteur. Ses beaux cheveux d'or, dans leur éclat lumineux, tombent derrière son épaule gauche et reviennent, en flottant, sur son épaule droite, se répandre sur ses doigts délicats posés sur la hanche. Son bras gauche tombe naturellement et sa main retient son tambour de basque à la note pourpre vibrante. — Son deltoïde et son pectoral commencent à indiquer la sève naissante de cette belle fleur blonde des bois et des grands chemins. Quelle fraîcheur dans ces jeunes chairs modelées dans la pâte ferme de la jeunesse luxuriante ! — Quelle poésie en ce charmant et fin tableau de maître !

BALOUZET (A.). — « Solitude » des plus fraîches et des plus rêveuses : une véritable retraite évoquant les sites du Poitou. — Au 1er plan une prairie ou plutôt un terrain marécageux rempli de nénuphars sur les flaques d'eau, et à gauche une charmante et fraîche rivière limpide et transparente ; le tout bordé d'une saulée de têtards touffus et trapus, et de peupliers lançant leurs têtes ambitieuses dans l'argent et l'or d'un beau ciel.

BANCE (Albert). — « Le Retour ; environs d'Avranches (Manche) ». Une gardeuse de vaches qui cumule le métier de fagotière ramène son troupeau sans oublier d'apporter un faisceau de bois sur son dos. Les vaches se rendent tranquillement à l'étable, le pis chargé de lait. Le site de la ferme est plein de charme, et ombragé par les larges branches qui s'étendent sur les toits de chaume ; le tout s'enlève sur un ciel clair. — Peut-être, l'aspect géné-

ral est-il un peu sec et manque-t-il d'enveloppe ; n'importe, il y a des qualités.

BANUELOS (Mlle Antonia). — « Portrait » de face d'une charmante fillette coiffée à la vieille et mettant ses mains dans un manchon. — La figure effrayée de la charmante bichette est pleine de charme. — Bon petit portrait.

BARAU (Emile). — « Fin septembre». Au 1er plan, une vaste prairie où s'élèvent deux maigres arbres et deux petites meules de foin dans le fond, où d'autres arbres, en massif, masquent le village enfoncé derrière une pente déclive ; toutefois, on en distingue le clocher dont la petite flèche ne dépasse pas la ligne boisée ou brumeuse de l'horizon qui borne avec un accent un peu fort le ciel gris de ce bon paysage.

BARILLOT (Léon). — « Coup de vent sur les bords de la Manche », d'un soufle vrai et puissant, car les bouleaux, les saules et les frênes se courbent sous sa violence. Aussi, au 1er plan du pâturage, les taureaux qui viennent de boire, et la vache qui va s'abreuver dans la Manche, lèvent-ils la tête, comme étonnés ! Ces superbes animaux, comme sait les rendre ce vrai maître, donnent à ce premier plan l'accent vibrant de cette forte toile. Les robes rousses et blanches tachées de points noirs sont d'autant plus vibrantes que les verts et gris tendres des arbres du fond ont aussi un vigoureux accent, et leurs branches saccadées se découvrent en belles silhouettes variées sur le ciel gris et pâle de ce magistral tableau. — « Noiraud et sa mère » éveillent en vous des sentiments touchants. Quelle est tendre et aimante cette excellente mère qui lèche son beau noiraud égayé de taches de blanc clair ! Noiraud a grandi et est devenu un superbe taureau

dont la mère vache est fière, et quelle adoration ! Comme elle mugirait à vous déchirer le cœur si le cruel boucher venait lui enlever le fruit de ses entrailles ! En vérité, nous sommes de bien voraces carnivores pour nous repaître quotidiennement du sang et de la chair de ces bons herbivores ! Qu'en dites-vous, maître Barillot, qui comprenez si bien ces jolies tendresses maternelles que vous rendez en physiologiste et en poète, au sein d'une nature et de paysages toujours vrais comme celui où se passe cette jolie idylle ?

BARNSLEY (Jamesell). — « Le quai Saint-Bernard » est peint par un ciel gris qui déteint sur lui. Un vapeur fume sur la Seine et donne sa note de vigueur à ce petit paysage délicat et tendre de tons fins. Les maisons et massifs des deux rives s'estompent bien dans la brume, et le foyer de lumière est un beau nuage d'argent qui égaye cette brume.

BARON (Louis-Paul). — « Mme A... » est assise de face et peinte en pâte solide. Elle est coiffée de son bonnet blanc et couverte de son schall noir. La figure est finement dessinée et même fouillée dans ses plus petits muscles ; l'expression en est sérieuse et un peu triste : mais, en somme, c'est une bonne étude. La main ne le cède en rien à la solide exécution de la figure.

BARRET (Olivier). — « La Convoitise » est symbolisée ici par un gros boule-dogue blanc, qui convoite, sans doute, une belle nature morte de viande peinte sur une toile. Quelle réclame pour ce peintre !

BARRIAS (Félix). — « Bains de mer en famille, à Dinard ». — Scène chatoyante de couleur et de groupes variés descendant d'un escalier de château,

dont les marches baignent dans la mer. Voilà, certes, une famille dont le chef a su amener la mer chez lui. Les bébés et la sœur aînée se pâment et jouent déjà dans cette large cuvette, où la vague jette ses gouttes argentées. La pyramide gracieuse s'élève jusqu'aux gradins les plus élevés, et la bonne mère préside à la toilette bleue de sa chère baigneuse timide. Elle ôte son burnous de dessus ses épaules; mais la petite craintive n'ose descendre les dernières marches. Ce joli bain réalise un merveilleux succès par sa composition et sa couleur riche et séduisante. — « L'Insolation » vient d'abattre un vaillant soldat romain qui reçoit, mais en vain et trop tard, un cordial offert, avec une compassion tendre, des mains d'une belle juive. Du reste, la leçon morale est celle-ci : « Donnez à boire à ceux qui ont soif ! » Mais le robuste guerrier est là étendu, la tête droite et relevée, sur la chaussée d'une voie romaine. Son œil fixe, hagard et inerte, semble ne point comprendre. Le coup apoplectique a frappé ce cerveau brûlé par le soleil. Son casque, son bouclier et sa lance ont roulé à terre, à ses côtés. Ce groupe dramatique s'enlève en vigueur sur la voie poudreuse, bornée par la Méta, et les remparts aux créneaux dentelés s'enlevant sur un fragment de ciel bleu. Cette petite toile est tout simplement une grande page d'histoire, comme sait les concevoir et rendre cet éminent artiste et maître.

BASSOT (Ferdinand). — « Mlle P. J... », debout et coiffée d'un large-bords incliné sur l'oreille droite, se dégante et sourit gracieusement. Ses traits sont fins et spirituels; les yeux se brident et voilent le regard d'une volupté railleuse mais bienveillante, et comme la bouche gracieuse qui s'entr'ouvre. Elle

est de 3/4, en costume d'amazone noire, se détachant sur une tapisserie des Gobelins. — Beau portrait.

BASHKIRSEFF (Mlle Marie). — « Jean et Jacques », deux petits frères, s'en vont à l'école. L'aîné, un parapluie sous le bras, donne la main à son cadet, un gros bébé qui, la main dans la poche, vous regarde attentivement. — Ce petit groupe est vivant de vérité ; grand avenir à cette artiste qui voit juste.

BASTIEN-LEPAGE (Emile). — « Le clocher de Damvillers », dont la flèche se détache sur les nuages d'un ciel gris, dans une solitude ou plutôt une vallée délicieuse. Au 1er plan, une agréable prairie d'un vert tendre donne asile, au bord d'un sentier, à quelques maigres arbres fruitiers. Ce suave motif est tendre et clair ; on sent qu'une douce brise et les aromes des herbes du printemps vous rafraîchissent les poumons. — Nous ignorons si l'homonyme du grand maître est son parent; en tous cas, l'élève se ressent de la leçon d'air ambiant de son maître.

BASTIEN-LEPAGE (Jules). — « L'amour au village » est l'éternelle idylle et consultation de la pâquerette : « Il m'aime, etc., » que ce grand gars ou Nicolas compte sur ses doigts à chaque pétale arraché par la jolie fillette de dos. Quelle attention de la part de ce grand drôle qui commence à éprouver quelque chose pour sa petite amie! Comme il se prête de bonne foi à ce jeu innocent de l'amour, à cet oracle dont il attend la sentence ! Il a laissé sa besogne d'écheuilleur ou d'égauleur, car la peau jaune qui recouvre ses culottes noires est trouée au genou et à maint endroit, et indique qu'il est descendu de ses branches comme l'oiseau qui accourt auprès de son

amie. La blonde fillette, de dos, ne déteste pas cette cour assidue, à laquelle elle se prête volontiers. Quel fin groupe vrai dans sa double attitude! La petite lavandière accotant son jeune torse au bâton de la barrière, lui, le séducteur sans le savoir, s'appuyant de l'autre côté, et tous les deux, timides et presque inconscients, mais les cœurs palpitants et réchauffés de la même flamme qui se communique d'ardentes étincelles. Assurément la fillette doit être jolie, quoique nous n'admirions que le contour de son profil pur et perdu ; mais cette joue ronde et ferme de modelé promet une beauté pure et candide. — En revanche, le grand gars brun a des traits un peu vulgaires, quoique réguliers, et bien accentués par cette belle étude poussée et enveloppée d'air à outrance. Sa petite bouche ouverte dit bien : « un peu, beaucoup, et se ferme à pas du tout ». Et ils sont là côte à côte et passeraient la journée dans le délire et l'extase de ces jolis riens !! — Autour du groupe heureux, la splendide végétation prodigue sa verdure et son vaste règne multiple que fait valoir le mouchoir liliacé trompe-l'œil séchant sur la barrière. — A côté de Nicolas l'amoureux, les haricots mûrs grimpent sur leurs échalas et étalent leurs gousses rebondies avec leurs feuilles vertes et jaunissantes. La prairie s'étend en perspective rehaussée par les vibrations des linges étendus, et est bornée à l'horizon par le village aux toits bruns et vigoureux s'enlevant sur le ciel d'argent vif. — Comme toujours, M. Bastien-Lepage prodigue l'air ambiant de sa palette privilégiée du ciel. Comme toujours, il est naïf et vrai dans l'expression de la nature réelle. Ce grand conquérant de l'air ambiant et de la sincérité humaine déroule, tous

les ans, les trésors de son génie imitateur et maître de la vérité. — Au train et au cours où vont et montent les œuvres d'art, il ne faut pas être prophète pour s'écrier : Bon Dieu ! comme ces toiles se couvriront d'or, un jour ! Ce sera incalculable, car rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

BAUDIT (A.). — « Avant l'orage. » Le ciel bleu se couvre et se charge à l'horizon d'un outremer foncé sur lequel les massifs, la meule de blé, les toits de briques rouges des chaumières et les arbres du verger découpent leurs silhouettes variées. De ces bâtiments de la ferme débouche un large sentier qui traverse le verger où paissent les moutons et picorent les poules. L'aspect simple et vrai de cette bonne et réelle nature sent l'étude franche et directe, car les plans s'échelonnent dans les lois de la meilleure perspective aérienne.

BAUDRY (Mlle Anna). — « Champ de blé en Saintonge » d'un effet blond des plus vigoureux, poudreux de soleil et égayé par les coquelicots et les bluets variant la note d'or des épis mûrs. La ligne du terrain qui s'éventre en courbe au 2e plan coupe avantageusement le champ de blé et réalise avec l'horizon du fond de très bonnes lignes en ce tableau plein d'avenir.

BEAUMETZ (E.). — « Les libérateurs ! — Alsace, 1794 ». Cette composition patriotique, inspirée du poète Emm. Ducros, nous montre tout d'abord un charmant gamin monté sur une barricade ; un nouveau Barra, levant au ciel son rameau de chêne, et de l'autre main, battant la charge sur sa caisse. — Au 1er plan, et le sabre à la main, un patriote, que dis-je ? un héros, pieds nus, s'élance à la délivrance de sa chère patrie. Le sang

coule déjà au front de ce vaillant défenseur. Tout le groupe de la barricade est très mouvementé, ainsi que l'esquisse du fond, où le commandant à cheval dirige la masse populaire. — Il y a de la verve patriotique en cette œuvre, qui nous rapetisse, hélas ! nous, pauvres nains dégénérés, indignes des géants nos pères !

BEAULIEU (H. de). — « L'alcool » est tout simplement l'accroc violent et hurlant d'une palette vibrante d'un des plus grands coloristes de notre siècle, accroc empoignant d'une personnalité réelle, d'un fier et crâne tempérament d'artiste qui s'impose dans sa maëstria incomparable. Et l'on peut tout d'abord affirmer que Delacroix, Decamps et Diaz n'auraient point dédaigné de signer cette œuvre accrochante tant par sa verve endiablée, que par la vibration diamantée des loques de cet ignoble pochard. — La part de l'artiste faite, et à laquelle l'analyse nous ramènera, faisons la plus haute et la plus belle, je veux dire celle du moraliste et du physiologiste, qui met M. H. de Beaulieu dans une des plus hautes voies du grand art. — Car, ne vous y trompez pas ! L'art, précepteur moral, éduquant et enseignant, est, dans notre classification de douze genres, digne d'occuper, de droit, le summum de la tête hiérarchique. Donc M. H. de Beaulieu a agi en honnête satirique, en moraliste violemment probant, en étalant ce hideux soulographe, victime de l'abrutissement, de l'ignorance, qui noie son chagrin, sa misère et sa bestialité dans l'absinthe, le genièvre, le bitter, en un mot dans l'alcool qui brûle les entrailles, ravage le cerveau et ravale l'homme, cette créature de Dieu, au dessous de la bête toujours plus sage que le prétendu

pastiche du créateur de toutes choses. Donc, cet ignoble vireloque, que M. H. de Beaulieu a viviscalpé sur nature, absolument comme M. P. Bert fait ses vivisections sur des chiens et des chats ; donc, cette ignoble victime de l'alcool laisse choir sa tête monstrueuse et salie par tous les ravages de la mortelle *eau-d'aff* sur cette poitrine terreuse et cadavérique que brûle, à coups de feu répétés, l'acide sulfurique de la liqueur qui ronge le cuivre et le fer. — Aussi, comme les pectoraux, le deltoïde et le sterno-cleïdien, à l'état de cavité et de putréfaction interne, sentent déjà la future exposition de la Morgue ! Comme les apophyses et têtes d'os de cette colonne vertébrale de profil annoncent la disparition des chairs sous les muscles vitaux ! Comme le nez et la bouche sentent la bête puante ! Et écoutez bien ! je me suis laissé dire dans mon enfance que, si l'on approchait une allumette enflammée de cette horrible gueule suintant l'eau-de-vie, je me suis laissé convaincre, et je le crois, que ce hideux réceptacle d'alcool prendrait feu, comme de la poudre. Suivez bien, à présent, les convulsions et torsions horribles de ces serres ou griffes, qu'on ne peut appeler mains, et des tibias, qui ont des muscles amincis en lanières et recouverts de téguments terreux ; remarquez ce pied gauche qui se tord et se contourne, et, pour terminer l'analyse du monstre, habillez-le de ces loques aux tons riches et vibrants dans l'éclat de la toile aux guenilles argentées, qui donnent leur fanfare de blanc d'argent, à côté de cette ceinture d'un rouge rompu d'ocre, et de cette culotte de toile trouée qui, dans son débraillement et sa pénombre, jette encore des splendeurs de tons délicats et transparents dans l'ombre. —

Enlevez ensuite cette brute ivre-morte sur une muraille blanche rutilante de chaux et de pierres grattées, et vous aurez un chef-d'œuvre d'art que la foule ignorante, et des messieurs qui se croient artistes, parce qu'ils font propre et très bien, ne comprennent pas ; et qu'ils exaltent inconsciemment du suffrage le plus flatteur en s'écriant : Dieu ! quelle horreur ! — Eh bien oui, c'est une œuvre hors-ligne que cette horreur ! c'est la flagellation d'un vice qui est la plaie sociale : l'abus de l'alcool suggéré et entretenu par la bestiale ignorance. Et il faut savoir gré au puissant moraliste de faire de ses pinceaux de maître une leçon poignante, un crochet savant pour fouiller cette laideur sociale que la république a le devoir de cautériser dans l'avenir par le remède unique : l'instruction et l'éducation.

BEAUQUESNE (Wilfrid-Constant). — « Le commandant des éclaireurs de la Seine, Franchetti », vient de recevoir un éclat d'obus et rend le dernier soupir en s'affaissant dans les bras de ses officiers. Ce groupe se tient bien avec toutes les péripéties et le mouvement du drame, et sert de foyer à cette petite toile militaire d'un effet magistral. — « Un combat dans une cave » offre le spectacle d'une sombre tuerie. On doit s'égorger, se mordre ou larder avec ses yatagans arrachés des chassepots. — Malheur à celui qui veut se servir là du fusil ! Il est perdu, celui-là ! Le groupe de gauche qui guette la sortie de la cave, le marin blessé qui montre du doigt l'action, tout cela est d'un dramatique effroyable. — Voilà une verve et une furie qui doivent mener loin cet émule des de Neuville et Detaille.

BEAUVAIS (Armand). — « Les noyers des Augis en novembre » ont perdu toutes leurs feuil-

les, et leurs branches multiples déchirent la nappe blanche d'un ciel clair et argenté dont l'horizon bas est borné par une palissade de bouleaux qui s'entr'ouvre pour frayer un chemin à travers une prairie. Un troupeau de moutons s'y enfonce, conduit par leur bergère à la cape bleue. La prairie tendre, à gauche, est rompue par une charrue au repos. En somme, ce motif vrai a l'aspect déjà froid de novembre.

BEAUVERIE (Ch.). — « Les masures à Auvers » nous rappelent feu notre bien regretté, excellent et vieux camarade Daubigny, qui a dû exploiter ce motif sévère dans ses lignes variées et à grand caractère. Ces toitures lourdes et sans prétentions au style abritent tout simplement des bergers ou des paysans ; et dans celle du milieu existe un puits où la fermière, en ce moment, puise un seau d'eau. L'effet du soleil, qui s'élève derrière ces toitures, les plonge dans une obscurité grave qui donne un effet puissant par ce joli contraste. M. Beauverie, en homme de talent, a saisi la bonne heure crépusculaire pour en exploiter le bénéfice, et nous l'en félicitons, car son œuvre, magistrale et toute personnelle, est un nouveau spécimen de son grand talent poétique et plein de souplesse. — « Repos dans les champs. » La bonne mère faneuse se repose sur son râteau dans le mouvement le plus naturel, et regarde sa jeune et grande belle fille qui vient de lui apporter sa collation, et se délasse de la fatigue de sa course, en s'asseyant sur une bille de buis. — Là bas, au loin, on s'apprête à charger les meules de foin mises en rangs rapprochés pour la facilité des chargeurs. — Une traînée de lumière ou plutôt quelques rayons de soleil éclairent ce lointain de

la prairie. En revenant au 1er plan, j'admire la sollicitude maternelle de la vaillante faneuse dont la figure dans l'ombre est pleine de bonté abrupte. Ce type de femme de peine, pris sur nature, est compris comme par un Jules Breton. L'insouciance de la jeune et belle fillette au profil sévère est encore rendue par un véritable observateur qui aime et sent vivement les beautés de la nature, et y agence ses vraies paysannes dont il connaît les mœurs et les idées. M. Beauverie, que nous suivons depuis dix ans dans sa voie souple et poétique, me semble entrer dans la voie du penseur et du philosophe, comme M. J. Breton. Bravo !

BECK (Mlle Julia).— Cette bonne « Etude » de moine encapuchonné se recommande par des qualités de pâte vigoureusement modelée. Les traits du cénobite n'ont rien d'émacié, car ce moine peut plutôt évoquer le souvenir d'un Jean des Entommeures; mais, malgré tout, il rappelle les Zurbaran vigoureux.

BELL (Arthur-Georges). — « Le Verger » manque un peu de magnificences plantureuses, car ce ne sont pas ces trois ou quatre pommiers, plantés dans la prairie où la fermière donne à manger aux volailles, qui constituent un verger de Normandie ou de Bretagne. Une palissade de planches contourne et barre ce pré maigre, derrière lequel apparaissent quelques fermes dans la pénombre, et au-dessus desquelles point le clocher du hameau s'enlevant en vigueur sur un ciel argenté.

BELLANGER (F.-P.). — « Après le Repas », la cuisinière essuie et fourbit le chaudron de cuivre et va bientôt desservir la table. Etude consciencieuse en ce tableautin fin et délicat de facture.

BELLÉE (L. de). — « La Roche percée ; —

(Calvados) », a l'air d'un dolmen de druides, et, sous les colonnes de pierre qui le supportent, on peut regagner les autres dunes du fond où brille, en ce moment, un bel effet de lumière argentine que vient faire l'Océan au pied de ces dunes sombres, à cet endroit de la plage ; mais les anfractuosités de ces mamelons jettent un éclat d'ocre jaune qui charme la vue. Le front gris et vert tendre de cette première dune s'enlève en harmonie sur un ciel floconneux et troué d'azur ; puis, en descendant au premier plan, nous revoyons ce même ciel se mirant dans la flaque d'eau que le reflux a déposé à cet endroit sur la plage grise et sombre. L'aspect général de cette œuvre de maître est à la fois tendre, fin et vigoureux, et nous prédisons une médaille à cet artiste éminent. — « Un Étang ; — mai », entr'ouvre et décrit le cercle de son lit avec les lignes rompues des joncs et des roseaux qui bordent la prairie. L'eau diaphane, où se mire le ciel gris et tendre, est couverte de nénuphars où se plaisent les poules d'eau et les sarcelles. Derrière l'étang, une délicieuse prairie étend sa ligne droite d'herbes luxuriantes et tendres, repoussées par les lignes bleuâtres foncées de l'horizon. Un boulingrin et un massif sombre d'arbres aux frondaisons opaques déchirent le ciel gris tendre, où vibre l'éclat de deux nuages d'argent. Décidément M. Bellée est un vrai poète, d'une personnalité incontestable. Comme A. de Musset, ce paysagiste a le don de ne boire que dans son verre.

BELLEL (Jean). — « Souvenir de Kabylie ; — Algérie. » Toujours une nature rageuse et féroce : des rochers saccadés et coupés en éclats descendent dans des gorges terribles ! Çà et là, un olivier

téméraire qui croît au bord des précipices et des gouffres béants, et le tout sous le brun ciel outremer de l'Algérie ! M. Bellel doit être triste et sombre pour s'être condamné à peindre cette douloureuse nature, si sauvage dans son aspect, qui détonne avec toutes les violences d'un cataclysme. — « Environs de Puy-Guillaume (Puy-de Dôme). » Joli motif, presque d'une villa italienne, qui descend en ligne oblique dans un vallon et s'enlève en vigueur sur l'horizon d'un ciel levant. Deux arbres élancent leurs fûts dans l'air pour contrarier la belle ligne de ce site enchanteur. — Grandes qualités en cette toile.

BELLET DU POISAT (P.-A.). — « L'Entrée du port de Marseille » est indiquée par les remparts de la jetée, sur la pointe de laquelle le phare élève sa lanterne ; quelques voiles grises au premier plan, et blanches aux second et troisième, sillonnent la mer d'un bleu foncé, presque indigo, dans son outremer tendre, dont les petites vagues s'agitent faiblement. Au loin des dunes, un ciel couchant or et azur clair à son zénith. Le phare, couleur chaux ocreuse, donne la note d'éclat dans ce tableau vibrant de maître. — « La Paye des maçons » s'effectue, sans doute, par un temps brumeux qui déteint sur tous les ouvriers, car ils semblent s'être baignés dans des teintes grises et noires. Les groupes sont vrais; mais le dessin pourrait être plus serré, et surtout l'aspect moins terne. Peut-être est-ce l'effet des ombres du crépuscule à l'heure où s'effectue la paye.

BELLET (Aug.-Em.). — « M. T... », debout, le fouet à la main, a l'air d'un petit boyard ou autocrate, avec sa figure mâle et décidée, et sa jolie tête dont la chevelure descend en boucles sur sa

collerette blanche. Sa jaquette de velours noir, à la ceinture de cuir jaune, et les pantalons dans ses bottes molles achèvent de le poser, avec l'autre main sur la hanche, comme un César en herbe. — Très bon portrait méritant une meilleure place.

BENGY-PUYVALLÉE (Pierre de). — « M. J. de P... », assis sur un pouf rouge, cesse de fumer son cigare pour poser, évidemment, pour son portrait. La figure est de face, dans un bon parti-pris d'ombre et de lumière, et les fortes moustaches blondes donnent au portrait un air martial, décelant que M. J. de P... est probablement officier de notre armée, et a bien choisi son peintre, qui lui a donné la vie et la ressemblance.

BÉNI-GRUIÉ (Victor).— « Le vieux Poitiers », qui s'enlève sur un ciel bleu aux gros nuages blancs, avec ses toitures de tuiles de brun rouge rompu et ses vieilles maisons qui s'étagent en cascades, d'où émergent quelques massifs des nombreux jardins de notre ville natale. Au bas des maisons grises et poudreuses, et par une petite porte, débouche et arrive une fillette s'avançant dans une allée bordée de fleurs, émaillant un fouillis de végétation poudreuse de brume ainsi que les maisons aux tons rompus et vaporeux de brouillards. — Evidemment, notre élève en progrès, et dont le sentiment poétique s'accentue d'année en année, a été séduit par ce motif bien simple et un peu banal pour notre cher Poitiers, qui abonde en motifs plus intéressants. — N'importe, cet effet de brume et ces maisons étagées ne manquent pourtant point d'une certaine originalité dont l'aspect général fait le charme.

BENNER (Emmanuel). — Ce « Panneau décoratif » représente une idylle digne de l'Eden. Ce

n'est point une pomme, mais une fleurette rose qu'offre une jeune baigneuse assise à sa sœur debout, et qui va sans doute descendre dans cette eau transparente qui ouvre son bain au pied de cette belle colline. — Le paysage est plein de poésie et sert de cadre à ce ravissant groupe. Décidément la presque homonymie avec M. Henner a profité à M. Benner. Et l'on peut dire : « Homonymie oblige! » — « Les trois Grâces » offrent les nus les plus gracieux et les plus lumineux. La première, de dos, montre un dorsal et des jambes d'une rare beauté. Elle porte à droite, incline un peu la tête, et sert à mettre en lumière la deuxième figure de face, dont le torse lumineux et les pectoraux ont de la splendeur. La tête de cette opulente blonde est encadrée par une forêt de cheveux ondulés ; et, sans doute pour augmenter ses titres à la victoire, elle se fait de ses deux bras une sorte d'arc de triomphe; aussi, la troisième grâce, de profil, la considère-t-elle avec des airs sévères et presque de compétition. — Ces trois Grâces constituent, en somme, la trilogie savante de la femme belle et séduisante. La brune, la blonde et la châtaine se disputent là une palme bien méritée par toutes trois. — Quant au petit amour légendaire, il me semble là tout à fait démodé. Cette bonne toile peut s'en passer.

BENNER (Jean). — « Pivoines » dont le monstrueux bouquet est un véritable feu d'artifice de blanc et de rose éclatant sur un ciel bleu clair. — Facture large et puissante. — « La France toujours! » s'écrie, les yeux au ciel, une jeune et suppliante Alsacienne dont la coiffure en deuil arbore la cocarde nationale. — Très belle et bonne étude s'enlevant sur un ton d'or.

BENOUVILLE (Achille). — « La Garde et le Coudon, vus du domaine de Carqueiranne (Var). » Voilà, certes, un motif des plus poétiques. Au premier plan, un sentier ocreux sur le bord d'un bois de sapins; non loin de ce sentier, un bûcheron taille une bille d'arbre scié. Au deuxième plan, ce bois, dont nous avons parlé, s'étend jusqu'aux vallons les plus reculés. Une fumée de bateau à vapeur indique le cours d'une des rivières qui sont le sujet de ce grand motif. — Au fond les pics et les montagnes bleues qui se perdent dans la nue azur. — Ce paysage de grand art rappelle les belles époques des Marilhat, Cabat et de tous les maîtres de l'école éclectique. M. Ach. Benouville en est un des plus savants représentants.

BERATON (Ferry). — « Mlle Griswold (de l'Opéra) » est assise, le corps de profil, et tourne de notre côté sa tête jeune et intelligente, dont les yeux observateurs brillent dans le parti-pris d'ombre transparente, où nous pouvons lire ses traits fins et délicats. La lumière éclate sur la joue droite, dont la carnation blanche est presqu'aussi éclatante que le bouton de diamant de son oreille. Disons immédiatement que l'expression de la figure de cette artiste distinguée est des plus bienveillantes et trahit une intelligence supérieure. La pose de l'ensemble a de l'abandon et du naturel, et rappelle un peu l'allure d'une créole. L'intérieur du boudoir est d'une transparence et d'un flou de tons rompus délicats où la soie, le velours et la fourrure donnent de sourdes vibrations agréables; mais la plus séduisante, sans contredit, est la charmante figure de cette spirituelle et bonne artiste.

BÉRAUD (Jean). — « La Brasserie » est une épreuve peinte, un vrai cliché de la nature. M. Bé-

raud doit souvent croquer au vol dans cette atmosphère de tabac, il doit saisir chaque épisode avec toute les nuances d'expressions variées de ces visages animés par la bière et la nicotine. Le personnage du 1er plan qui a oublié son porte-monnaie est bien un vieux décavé, coutumier du fait. La fille du café, qui jase au 1er plan, avec ce gros culotteur de pipes, semble lui faire de doux reproches ; l'autre jolie blonde fille qui se penche familièrement et fait une confidence, ou donne un rendez-vous tout bas à l'oreille de deux viveurs ; la jalousie du garçon dans le lointain qui saisit cette infidélité évidente, et tous ces groupes variés donnent, en résumé, nous le répétons, le cliché vrai et positif de la nature prise sur le fait. — Voici un succès éclatant et un peintre de la vie des caboulots et de la Source on ne peut mieux classé par son talent hors ligne. Mais quel triste échantillon de la jeunesse du XIXe siècle donnera plus tard chez un peuple civilisé cette Source ou brasserie ? — M. Béraud veut nous prouver, par un contraste complet, que « la Prière » et le confessionnal appartiennent aussi bien à sa palette que les caboulots et les brasseries. Admirons donc cette jeune pénitente, agenouillée sur sa chaise avant d'aller confesser ses péchés mignons. En attendant, la lumière d'une fenêtre au-dessus du confessionnal, vient frapper en plein sur le trousquin ou la croupe de cette jeune et jolie pénitente, au profil délicat et distingué.

BERGERET (Pierre-Denis). — « Pour les jours de fête », voici des tentations du plus grand goût qui se dressent dans des pyramides de bocaux de cristal transparent : prunes mirabelles et d'Agen et abricots dans ce compotier ou cette soupière de

faïence blanche et tendre ; tous ces fruits à noyaux vous tentent par leur maturité et leur chair d'or qui fond en jus sous vos yeux, et dont le goût succulent vous arrive aux lèvres. Du reste, les guêpes et abeilles s'invitent déjà à ce festin des dieux ; voyez-les descendre en voletant et s'abattre sur ces abricots et ces prunes éventrées et juteuses. — Quel maître de trompe-l'œil ! — « Crustacés de mer et d'eau douce » groupés et jetés avec toute la science d'un maître incomparable : le fouillis de langoustes, d'huîtres, avec le panier et le cruchon de grès, tout cela donne des notes d'un trompe-l'œil étonnant de vérité ; et dans ce tableau, nous remarquons que M. Bergeret cherche et trouve la puissance du parti-pris et du foyer lumineux distribué et concentré.

BERGH (Richard). — « M. K... » est assis, accoudé sur sa jambe droite et la main appuyée sur la gauche. M. K... est peintre, comme nous le disent les châssis à clef et le pot de grès oblong d'où émergent les brosses et blaireaux, et les petites esquisses et études directes dans leurs bouts de toiles cloués au mur. L'artiste, au repos, fume sa cigarette en nous sondant de ses regards profonds. Cette belle et bonne tête, bien peinte en pleine lumière, s'incline sur l'épaule droite et se détache sur le fond gris de l'atelier ; et félicitons, en passant, M. Bergh d'avoir vaincu par un tour de force le double emploi des gris clairs et tendres, car le velours soyeux et lumineux de l'entier costume du peintre s'enlève en bonne vigueur sur le gris neutre et clair de l'atelier, où le poële de fonte noire sert de séparation et de repoussoir aux deux gris en combat. Très bon portrait, faisant honneur à M. Bergh et à la bonne école réaliste.

BERNARD (Armand). — « L'Eté » commence à jaunir les frondaisons de ce joli motif de forêt, où brillent cà et là les rayons d'un soleil couchant. Le 1er plan est dans la pénombre ; et les massifs du fonds se découpent sur un beau ciel. — Etude large et puissante.

BERNARDO (Joseph). — « M. L. Duhamel », le poing sur la hanche et la main droite posée sur une chaise Louis XIII, lève fièrement et de face sa belle tête, qui rappelle un peu celle de M. de Nieuwerkerke, car la figure et les traits ont à peu près la même coloration, l'œil bleu voilé, et la coupe de cheveux et de barbe blonde. — Il y a de grandes qualités en ce bon portrait crânement enlevé. — « Mme de R... » est debout et de 3/4, la main droite appuyée sur son éventail, et le bras gauche tombant naturellement le long de sa belle robe de satin aux passementeries de jais. Sa figure de face, aux vives carnations et aux yeux bleus noyés et langoureux, ne manque ni de charme ni de talent ; car elle est gracieusement peinte, ainsi que les bras et les mains. En somme, un bon et solide portrait.

BERNAZIK (Guillaume).— « *Ave Maria;* — souvenir de la Moravie. » Un vieux pâtre, en entendant sonner l'Angelus, engage son petit-fils à joindre comme lui les mains et à répéter l'*Ave Maria*. Ces deux croyants ont des poses senties ; et les lueurs crépusculaires du soleil couchant assombrissent les terrains gris de la même coloration des moutons. — Bonne petite toile, assez maltraitée par le jury.

BERNDTSON (Gunnar). — Ces deux « Teinturiers arabes » ne démentent guère le privilège et la coloration de leur profession, car ils se sont

donné des gants naturels, d'un indigo foncé, qui jettent des reflets bleuâtres jusque sur leurs figures. — Quelle attention à surveiller l'effet des bains chimiques et des matières colorantes sur cette étoffe rayée de soie algérienne ! Quant à la femme dans l'ombre, elle est tellement teinte, qu'on peut à peine la distinguer. — Grand intérêt dans cette grande toile de mérite.

BERNIER (Camille). — « Le vieux chemin ; — Bretagne. » — Que n'es-tu là auprès de moi, mon vieux camarade Lavoix, toi qui me demandais tout à l'heure où était le Camille Bernier? Que j'eusse été heureux de ne point savourer, en égoïste, ce vieux chemin envahi par les bruyères rousses et où se plaisent les juments poulinières! Quels beaux arbres rageurs et tourmentés, faits tout exprès pour les peintres ! Comme ce vieux chêne éventré jette là une note de vigueur peu commune, non loin du gars et de la petite bergère bretonne ! Comme, de ce côté, la pénombre arrose bien les pâturages verts ! Ah ! c'est qu'aussi la partie ensoleillée de droite est sortie de la palette d'un grand maître, comme tout le paysage robuste de lumière et d'étude large et sincère.

BEROUD (Louis). — « Au Louvre. » Un groupe de promeneurs, au premier plan, est en extase devant les chefs-d'œuvre des écoles Romaine, Vénitienne et Flamande, car nous revoyons là, avec un vif intérêt, nos vieux maîtres Véronèse, le Tintoret, Van Dyck, Raphaël, le Corrège doublement copiés par M. Béroud. Toute la vigueur de cet immense tableau vibre dans le beau groupe noir de l'observateur à tête grisonnante, qui, avec sa canne, montre un tableau à ses amis. Les élégantes dames distinguées, qui marchent les premières

sur le beau parquet étoilé de la plus riche salle d'art du monde, sont admirables de vérité dans leur cachemire radieux de tons orientaux et leur douillette de velours grenat, repoussés par la note vibrante pourpre de la fillette du 1er plan, ainsi que par les reflets violets et stridents de la jeune dame du 3e plan qui consulte son catalogue. Le gardien, accoudé sur la rampe de la cimaise, derrière la copie du mariage de sainte Catherine, est d'un trompe-l'œil étonnant comme tous les personnages du groupe moderne; et, disons-le à la louange de M. Béroud, lorsqu'on regarde ce groupe par les jours de foule, il fait illusion et se mêle aux personnes qui circulent : on s'y trompe.

BERT (Auguste). — « Cloître et tour des Augustins, à Toulouse. » Joli motif d'architecture mauresque : préau au 1er plan ; au 2e, la galerie ou le promenoir aux colonnettes style de l'Alhambra ; puis les bâtiments et cellules aux murs blancs au-dessus desquels s'élève la jolie tour mauresque s'enlevant sur un ciel bleu d'un indigo vibrant. Les deux petits arbres plantés dans la cour servent à rompre ce petit motif, rendu consciencieusement.

BERTEAUX (Hippolyte). — « Ce fut là !!! — souvenir de la grande guerre », s'écrie, les larmes aux yeux, un vieux grand-père breton assis sur un bloc de granit; ce fut là, dit-il à son fils debout, ce fut-là que tombèrent mes frères et que notre maison fut rasée par les bleus ! Et, ce disant, il montre la place où s'élève aujourd'hui une croix en *ex-voto*. Le groupe du vieillard de profil et de ses enfants de dos a une certaine solennité au milieu de ce paysage sévère de la Bretagne, dont

la ligne déclive borne un ciel splendide d'éclat à l'horizon.

BERTHAULT (Lucien). — « Idylle » remplie de fraîcheur et de poésie. Cette ravissante Chloé, sans doute, laisse enguirlander de liserons sa tête blonde par un Daphnis quelconque. Celui-ci, debout et de profil, admire la grâce et la suavité de sa jeune et candide amie dont le torse nu et délicat a toute la fraîcheur du bouton de rose. Ce joli groupe, inspiré de Théocrite ou de Virgile, s'enlève sur la frondaison tendre et lointaine d'une futaie tendre et mystérieuse. La candide bien-aimée est assise sur un mamelon de roche grise couverte de gazon et croise ses jambes, les pieds pendants au fil de l'eau. — On pourrait reprocher à M. Berthault la teinte vague et pâle du charmant groupe, mais on aurait tort, car cette pâleur et cet effacement sont voulus.

BERTHÉLEMY (Valentin). — Ces « pêcheuses de crevettes » dans la mer basse, qui les baigne jusqu'aux genoux, promènent leurs larges épuisettes, ou plutôt ce qu'en Poitou, les pêcheurs appellent des abreuvoirs, ou poëlettes. Lorsque la crevette vorace est venue mordre au fond du piège, les pêcheuses s'empressent de retirer le filet, comme nous le voyons en cette claire marine animée par ces vaillantes travailleuses de la mer qui pêchent les délicieux hors-d'œuvre de nos tables. — Grande franchise d'aspect et d'observation en ce peintre de grand avenir.

BERTHELON (Eug.). — « Le Soir ; — Tréport (Seine-Inférieure). » Les dunes de silex gris descendent en mamelons gigantesques et étendent au loin leurs pieds dans la mer dont l'horizon est d'un vert sombre. Au premier plan,

les falaises brunes ont conservé des flaques d'eau qui reflètent le ciel bleu et verdâtre qui s'assombrit à cette heure de crépuscule. — Très bel effet tendre et juste. — « L'église et le château d'Eu, vus de la vallée », s'aperçoivent derrière ces beaux massifs aux silhouettes cadencées, et s'enlèvent sur un ciel gris fin et argenté borné par des collines boisées au bas desquelles une belle ligne droite de peupliers et d'arbres en massifs suivent le cours d'une rivière qui borde la splendide prairie ensoleillée à cet endroit du fond, et où paissent des troupeaux. Cette vaste prairie vient jusqu'à nous, et, à son premier plan, des vaches viennent boire dans une mare. — Motif grave dans sa belle simplicité et sa consciencieuse exécution.

BERTHON (Nicolas). — « Procession des pénitents noirs de Billom, le Jeudi-Saint ; — Auvergne. » Au premier plan, un de ces pénitents ouvre la marche, pieds nus, portant une lourde croix dont le Christ ne se devine sous son auréole d'or que par l'ouverture d'une longue gaze noire, ou plutôt d'un crêpe funèbre qui le masque complètement. Ce pénitent est le seul qui lève sa tête et son visage découvert. A sa suite, la répétition du portement de la croix ou plutôt la parodie sinistre est jouée par un pénitent rouge qui n'a même pas le courage de se traîner à genoux comme le « *Christus-bajulans* », mort pour ses infâmes semblables. Une espèce de pénitent, dont la tête singe la coiffure légendaire du Dieu fait homme, parodie lui aussi le bon et compatissant Simon. — « Pourquoi, mon cher Berthon, n'avez-vous pas ajouté également la poétique figure de sainte Véronique ? Mais, me direz-vous : l'ordre

de Billom se refuse à l'emploi des femmes. » Continuons donc! A côté de la croix et du pastiche, voici debout un pénitent noir portant un symbole de l'ordre au bout d'une longue crosse. A côté de lui est un vieillard à cheveux et barbe blancs dont le beau type évoque celui d'un apôtre portant un évangile quelconque. Ce personnage, à belle draperie jaune, est de bonne transition avec la poupre écarlate du faux Christ. J'avais bien raison de revendiquer sainte Véronique, car au pied de la croix, ou plutôt à sa suite, une fausse Madeleine, une *mater dolorosa* et de nombreuses saintes femmes forment un long groupe et, devant elles, au premier plan, un autre faux évangéliste ou prophète, portant encore son évangile, précède un autre pénitent noir, et celui-là, comme tous les autres comparses, complètement encapuchonné de sa goule sinistre par laquelle on voit à peine la place des yeux. Cette procession, j'allais dire cette mascarade fanatique qui, Dieu merci! ne doit plus abrutir les paysans de Billom le Jeudi-Saint, cette mascarade, qui nuit à la légende chrétienne, défile avec solennité dans les rues de Billom; les habitants s'agenouillent et se signent à son passage et, disons-le, la mise en scène est tellement décorative qu'elle peut bien frapper et influencer ces braves gens. On dirait un dernier soupir des mystères ou des sotties du moyen âge fanatique. Le paysage, la rue, les maisons ressortent en belle lumière tendre sur un ciel gris et sombre à l'horizon, surmonté d'un beau nuage d'argent, de telle sorte que cette intéressante et pittoresque procession s'enlève en riche et éclatante vigueur sur le paysage et les terrains ocraux jaunes. — Bravo! donc, cher et vieux

camarade, vous vous êtes surpassé, et l'on vous doit une récompense (Voir les précédents Annuaires.)

BERTIER (F.-E.). — « La Curieuse » est une ravissante personne entr'ouvrant une tapisserie de Beauvais et suivant en souriant les coups de pinceau de madame sa mère, qui peint un tableau de chevalet. Le peintre copie des fleurs posant dans un Delft au long col. — Aspect riche, et genre Watteau.

BERTIER (Francisque-Edouard). — « Femmes au Harem », ou plutôt une seule debout, la jeune fille assise ne peut usurper le titre de femme. — L'odalisque debout, et portant à gauche, incline gracieusement sa tête et sa face lascive sur son épaule gauche, de telle sorte que sa poitrine splendide éclate en un beau 3/4 ; elle se détache sur un rideau or, et à ses pieds est une petite table mauresque aux marqueteries éclatantes. — Tableau oriental de grand goût.

BERTIN (Alexandre). — « Rêverie », motivée par la lecture des *Méditations* de Lamartine, lecture que suspend une dame romanesque qui pose la main sur la page élégiaque du grand poète. — Cette dame, vêtue de blanc et coiffée d'un chapeau de paille agrémenté de coquelicots, a une figure vraiment expressive ; et son front comme ses yeux sont en pleine méditation et extase. Elle se détache en blanc sur une frondaison tendre et claire où se jouent les rayons du soleil. Toutefois la pose des bras et des jambes est presque automatique ; et les pieds et les mains répètent trop la pose cherchée et non trouvée. C'est fâcheux, car il y a un sentiment et une expression en cette étude.

BERTON (Armand). — « Une cigale » se

symbolise toujours par une belle fille prodigue de sa beauté, qui, les cheveux flottants sur les épaules nues, et le corps lascif très visible, à travers sa gaze transparente, aime à ébaucher dans la nature libre ses pas de Terpsichore en s'accompagnant de son tam-tam bruyant. — Tel est l'élan plein de verve, et telle est la beauté de cette jolie fille souriante qui s'amuse ainsi au temps chaud, en attendant hélas! les revers de la bise. — Très belle et bonne étude, au sourire fin et sympathique, ayant de la verve et de l'élan, dans un paysage au motif large et décoratif.

BERTRAND (James). — « Les Sirènes » forment un groupe séduisant. — N'est-ce point là leur vocation, leur volupté incessante? La première, dans une pose gracieuse, embouche son porte-voix sonore et appelle les voyageurs ; elle a derrière elle une compagne endormie qui a un rêve voluptueux, car dans son sommeil il lui semble étreindre une victime sur sa poitrine lascive. La troisième du fond, à droite, appelle ses amants, et fait de ses lèvres un appeau pour mieux les tromper et attirer. — Ce joli groupe de chairs pantelantes et diamantées se tient avec une science supérieure, car la ligne des deux premières aboutit à la pyramide de la deuxième, qui est continuée par la troisième de profil. — Le paysage fin, tendre et vigoureux, borde cette mer latine où s'avance la trirème attirée par les voix de ces dangereuses séductrices. — Excellente toile remplie de poésie et de charme : avec des sirènes en peut-il être autrement? — « Le dernier jour de Charlotte Corday » se passe à poser, pour léguer ses traits à la postérité. Elle est assise simplement, et le peintre ébauche d'une brosse triste et inspirée les

traits de l'amante de Barbaroux. Son trois-quarts pâle et distingué a une grande mélancolie sous la coiffure nationale où brille la cocarde tricolore. — Le geôlier, dans l'ombre et derrière le peintre, est ébahi devant son talent. — Episode douloureux et triste souvenir de nos terribles annales, alors que les géants de la défense nationale sauvaient la France menacée par la réaction royaliste.

BESNARD (Paul-Albert). — « Mme L... », tenant sa petite fille de sa main gauche gantée, est assise devant son chevalet, où je trouve la toile qui va recevoir les traits de sa chère enfant. Mme L*** est-elle artiste elle-même, où est-elle chez un peintre qui va faire un groupe maternel ? Toujours est-il que Mme L*** est déjà encadrée d'un chevalet et de cartons à dessin. Sa figure pâle et souriante, exprimant une grande bienveillance qui rayonne dans ses yeux bleu tendre , est de trois-quarts et ne nous quitte point du regard. Son chapeau et sa robe de velours noir s'enlèvent en vigueur sur un fond blanc clair qui n'est que d'une faible gamme au-dessous de la robe du bébé voué au blanc. Il est bien évident que Mme L*** est en deuil et veut faire reproduire son cher enfant. Cette bonne toile d'un éclat tendre est d'un grand effet décoratif par le contraste habilement découpé de la tache de velours noir sur le blanc clair. Avec de tels moyens, on pourrait croire que la discordance de la fausse note va jurer avec stridence ; nullement, c'est au contraire de l'harmonie savante relevée par le velours grenat, les fourures et les cartons gris et bleus qui servent de transition au noir. On dirait un savant Baudry enlevé dans l'harmonie délicate et vibrante. — Ce « portrait de femme ; — Souvenir d'Angleterre », a bien toute la raideur

et le *cant* de l'habitante d'Albion. Cette pose d'Isis, ces chairs blafardes, modelées dans la lumière lactée comme la poitrine et le beau bras tombant et tenant la robe de satin ; tout cet aspect et cette expression de froideur impassible et qui ne manque pas de majestueuse solennité, tout ce je ne sais quoi distingué évoque Velasquez, Van Dick, et un peu Manet, dont la cendre encore chaude doit tressaillir devant cette œuvre personnelle.

BESNUS (Michel-Amédée). — « Promenade au soleil » faite par une châtelaine abritée de son ombrelle rose, qui est la note vibrante du tableau. — Son Kings-Charles court devant elle dans la prairie mûre et au vert jaunissant. Deux chênes touffus s'élèvent à gauche et rompent la ligne des fonds verts et bleuâtres des bois lointains bornant le beau ciel couchant de ce paysage gras et ensoleillé.

BETTANIER (Albert). — « En Lorraine. » Le désespoir patriotique de nos chers compatriotes donne ici une note déchirante qui détermine un vrai succès. Ah! grand orateur, âme sublime et héroïque qui ne vivais que pour la revanche, que dirais-tu, ô Gambetta! si tu voyais ce malheureux père, navré d'avoir opté pour la Lorraine, afin de conserver sa maison, le champ de ses pères ; que dirais-tu de son pauvre fils jetant au loin le casque et la veste du Prussien et s'arrachant les cheveux, et là-bas, derrière le chevet du père malade, la douce et tendre sœur en larmes? En vérité, ton noble cœur de patriote serait ému jusqu'aux larmes! C'est ce qui arrive aux vrais Français passant devant cet excellent rappel du devoir peint par un homme de cœur, M. Bettanier.

BEYLE (Pierre-Marie). — « Débarquement du

poisson — (Cayeux) » par des pêcheurs qui déchargent une barque mouillée à marée basse. Les hommes de peine portent des mannes remplies de soles, de limandes, que de jeunes et jolies marchandes chargent dans leurs hottes. Le vieux pêcheur qui, au 1[er] plan, se courbe sur ses filets, ou cordes, commence bien la ligne, qui aboutit à la barque. — A gauche, et aux derniers plans, des maréyeuses accroupies se disputent des lots de soles. — Au fond, des barques aux voiles larguées ; puis la belle ligne glauque de la mer s'enlevant sur un ciel gris. — Aspect clair et vibrant. — Le « baiser du départ » est donné, avec une effusion toute paternelle, à un bon gros bébé que sa maman présente, en l'élevant à la hauteur de son mari, un vaillant pêcheur allant partir pour la pêche. Et il faut ajouter qu'il est déjà sur la proue ou l'arrière de son chasse-marée, qu'il arrime sa voile et préparait ses filets, lorsque sa chère femme vient de lui apporter son enfant, ainsi que le panier de provisions pour se restaurer pendant la pêche. — Cette splendide toile, genre Renouf, entre pour moi dans la classe du grand art. — Pourquoi ? — Parce qu'elle chante l'humanité, le travail et, dans son gros réalisme, atteint les sommets du bel idéal, la vertu conjugale ! Parce qu'elle est en un mot la grande histoire morale du travail. Cet épisode est peint par un maître. La pyramide humaine, commencée par une femme, est terminée par le doux baiser paternel !

BIDAU (Eug.). — « Fleurs et bijoux », rendus avec éclat et une finesse de vibration stupéfiants, car il me semble impossible de pousser plus loin la fraîcheur et l'éclat de ces camélias, de ces bouquets de violettes, de ce camélia rose, du coffret

bleu et du vase cloisonné monté sur or, posant sur le coussin de velours violet. Ce rare groupe s'enlève sur un fond violet, auprès d'une colonne de marbre blanc.

Sa facture dénote un talent qui se retrouve dans « Pensez à moi! » où une large et belle couronne d'épines entourée de splendides pensées, est posée au-dessus d'un bénitier. — Au milieu de cette couronne passe la croix sur le bras de laquelle pose la tête du Sauveur, qui rappelle un peu celle de Guido Reni. Autour de la croix jaillissent des rayons lumineux et, comme la figure du Christ, ils sont peints en grisaille. — Tel est ce religieux *memento*.

BILLOTTE (René). — « Le moulin de Nanterre » a oublié ses ailes, là haut sur ces buttes, à côté de ces maisonnettes aux briques rousses. Quelques chèvres broutent les herbes maigres qui bordent la route poudreuse près de laquelle chiffonne une femme courbée. Ce motif aride et à caractère s'enlève sur un ciel argenté et éclatant comme tout l'aspect de cette bonne toile. — « Les bords du Loir » sont d'un aspect large et puissant ; à droite, il s'enfonce dans la prairie et se creuse un lit au milieu des joncs ; il se donne, à cet endroit, la fantaisie d'un îlot. — Mais c'est à gauche et au premier plan que sont la vigueur et le charme puissant de ce bon paysage. A la chute d'eau d'un joli moulin, une bergère vient abreuver son troupeau de vaches noires et rousses qui est passé sous le dôme d'une ravissante futaie. Et, en cet endroit, vous remarquerez une prairie délicieuse. Au fond, des côtés boisés, à l'horizon et comme coupole, un large et beau ciel gris et argenté, dont les nuages dorés passent derrière les grands arbres. — Paysage magistral.

BIN (J.-B.). — « Mort à la peine » est un drame navrant qui fait autant d'honneur au peintre qu'au poète, notre excellent confrère Félix Jahyer. Le pauvre bûcheron est mort à la peine. En taillant un tronc d'arbre avec sa cognée, il se sera blessé mortellement, et il est mort victime d'une hémorragie à la suite de cet horrible accident ; et la bille du bois mortel sert maintenant d'oreiller à ce malheureux travailleur. Attirés par le sang et par les chairs déjà infectes, les corbeaux s'abattent pour se livrer à leur festin carnivore. Mais le pauvre enfant du mort s'apprête, avec une branche d'arbre, à châtier ces dévorants. Ce cadavre décoloré et verdâtre au milieu de la splendide forêt est un drame poignant. — « M. Fernoux », la main gauche dans sa petite jaquette, est debout et de face ; sa bonne figure, presque joviale, ébauche un fin sourire. — Portrait simple et vrai, solidement empâté comme les fait ce maître.

BINET (V.). — « Lisière de bois ; environs d'Eu (Seine Inférieure). — Superbe ligne de prairie ensoleillée où des moutons font la sieste, et qui se termine à droite par un champ de blé aux épis tendres et blonds d'un ton d'or. La prairie, en pente déclive, est bornée par un massif sombre de bois épais, et de l'autre côté de ce vallon, apparaît un coteau de cultures variées. Arrosez cet ensemble d'un aspect franc et large d'effet lumineux, arrosez-le d'un beau ciel outremer pétillant de nuages d'argent, et vous aurez une toile magistrale. — Ce « Coin de verger à Saint Aubin-sur-Quillebeuf » n'offre point des arbres chargés de fruits ; loin de là, ils sont tous dénudés comme des squelettes et embrouillent leurs branches inextricables s'enlevant comme de l'encre sur un ciel

gris ; au premier plan est le pâturage où se repose un vieillard assis sur une brouette. — Grand calme dans cette nature, à l'heure où le crépuscule commence à verser ses vapeurs.

BISSCHOP (Christophe). — « Le moment critique », en Frise, consiste dans l'élection ou plutôt la prise au trébuchet du galant qui vient demander du feu pour allumer sa pipe. C'est ce qui arrive en cette toile, qui rend spirituellement la déconvenue de ce beau Nicolas qui vient de frapper à la fenêtre d'un logis ; aussitôt une grande fille qui, nouvelle vestale ayant coiffé sainte Catherine, tenait toujours son feu allumé, ouvre, et le beau Nicolas devient son fiancé. — Anedocte et vieil usage Frison bien rendu.

BISSON (Edouard). — « Un coup de vent » vient d'enlever et d'entraîner dans les flaques d'eau de la plage le chapeau d'une jolie promeneuse. La gaze flottante l'entraîne vers la marée montante, et l'imprudente propriétaire s'incline et veut reprendre son bien. Son amie, abritée sous son parapluie rouge que le vent pousse comme une voile, rit beaucoup de l'aventure et voit son amie condamnée à revenir nue tête au Casino. — Deux délicieuses jeunes Parisiennes vibrant en vigueur dans leurs toilettes dernière mode sur le bleu liliacé et verdâtre du ciel et sur la plage grise. — C'est fin, tendre et distingué. — « Premier rendez-vous » auquel se rend une ravissante lorette ou actrice, bien campée dans sa croupe et toilette érotique à la mode. On ne dirait vraiment pas qu'elle est à son coup d'essai, cette impassible et volontaire coquine. Voyez comme elle se gante avec calme et comme elle se cambre avec l'assurance d'une jolie coutumière du fait. Sa toilette est irréprochable :

son petit chapeau de velours grenat laisse échapper les flocons d'or de l'agaçante blonde, avec une frisette qui se balance sur ce profil fripon et provocateur. Son mantelet, du même velours que le chapeau, serre juste et dessine bien ses formes délicates et rebondies aux pectoraux, comme à la croupe et aux reins bien cambrés ; la jolie robe bleue dessine bien la jambe, et la pointe de la bottine délicate s'avance hardiment. — La belle amoureuse, loin de courir à la victoire, semble méditer avant de sonner et d'entrer en pays conquis. — Anecdote de nos jours, rappelant l'éternelle histoire de tous les temps ! O heureuse et ardente jeunesse ! qui n'a senti toutes vos joies et ne s'est un peu réchauffé à tous les rayons du grand soleil Amour !

BISTAGNE (Paul-Marie-Ernest). — « Barque de pêche, à Marseille », d'un excellent effet de vigueur, sur un ciel clair et une mer aux lames vert clair et transparentes. — Très bonne marine aérée et d'aspect séduisant.

BIVA (Paul). — « Fleurs et fruits. » Pêches, chasselas et raisins noirs au fond, et, à droite, diverses espèces de roses et des camélias. — Consciencieuse étude et foyer lumineux cherché et trouvé.

BLANCHON (Em.-Henri). — « Marché aux bestiaux de la Villette », qui se tient sous les arcades de fonte d'un viaduc. Au premier plan, deux bouchers, vêtus de longues blouses bleues, se soldent un marché et comptent des billets de banque. Le valet d'écurie, au second plan, fait rentrer dans les rangs des bestiaux agglomérés un pauvre déserteur, qui obéit aux coups de bâton. Ces deux rangs de bœufs, d'Auvergne et de Gâtinais, sont la

vigueur du premier plan ; puis au dernier, hélas ! les pauvres voyageurs, arrivés en train de plaisir, vont se rendre à leur grand hôtel : à l'abattoir ! — Grande toile réussie.

BLANQUER (Jacques).— « M. Clovis-Hugues », debout et les bras croisés sur la poitrine, lève un peu sa tête mâle et décidée. Une chevelure noire et épaisse encadre de ses mèches son front blanc et pur. Quoique petits, les yeux, encore plus noirs que les cheveux, lancent des regards vifs, profonds et résolus. Les favoris, la barbe et les moustaches encadrent des lèvres un peu épaisses, mais qui trahissent une volonté puissante. En somme, le jeune député et poète de Marseille est bien vivant dans l'œuvre de M. Blanquer.

BLAU (Mlle Fint).— « Le Printemps au Prater. » Vaste paysage un peu trop composé en horizontale rectiligne, à cause de la ligne droite du boulevard qui sert d'horizon. Toutefois, ce qui remédie un peu à cette exactitude par trop correcte d'un long boulevard droit et plat, où les maisons s'espacent dans leur échelonnement, ce sont, d'abord, les trois grands et beaux arbres aux longues branches tourmentées, dont quelques-unes pendent sur un bassin ou un cours d'eau presque à sec, où jouent des gamins, et au bord duquel travaille une jeune mère. On voit venir également un groupe de famille suivant le chemin qui passe auprès des arbres. En somme, ce vaste paysage est éclairé par un ciel et un jour éclatants, un air ensoleillé et chaud qui remplit la nature tranquille et belle.

BLAYN (Fernand). — « A Marée basse. » — Les marins aiment à courtiser les gentilles moulières et pêcheuses venant sur la plage grise. Quand

je dis : belle! les marins n'y regardent pas de si près, car cette grosse rougeaude, assise sur le canot ensablé, prend goût à se laisser conter fleurette. Ses gros yeux sont baissés et invisibles sous ses grosses paupières, et de loin ses cheveux blonds-filasse la feraient prendre pour une vieille ou une albinos; mieux encore, on pourrait la croire la mère de la jeune fille nonchalamment couchée à ses pieds, ou de cette grande pêcheuse qui hèle et appelle au loin ses compagnes. Les canots, aux voiles déployées, sont en panne à l'horizon, et ces voiles rompent avantageusement le ciel aux nuages ardoisés, traversés par des traînées de soleil d'or. L'aspect de cette marine est clair, mais il manque un peu d'enveloppe. Voir les Renouf pour y apprendre l'air ambiant. — « Une Idylle sur la grève, à Cayeux. » Un pêcheur courtise une villageoise, qui consulte la marguerite en écoutant les belles promesses du vainqueur. Qui sait? On parle déjà d'aller chez M. le maire! La grève est marquetée de trouées de sables et d'épaves de mer; c'est au milieu de cette nature que se déroule cette idylle bien rendue.

BLOMMERS (Bernardus-Johannes). — « Novembre », qui ouvre, hélas! la série des mauvaises et rageuses marées. Que fait là ce groupe épais de familles de marins sur la plage, où la mer moutonne, blanche et écumante de fureur? Ce groupe, qui stationne auprès d'une énorme coque de bâtiment, s'attend, sans doute, à des sinistres, à des épaves, car une petite voile s'aperçoit dans le lointain, et, aux plans rapprochés, un chasse-marée est littéralement submergé. Ce gros temps noir, précurseur de la tempête, donne à cette bonne marine un aspect sinistre et sombre, dont la

mer blanche et houleuse est la note et le centre lumineux.

BLUM (Maurice). — Notre illustre confrère, « M. Lapommeraye », est assis, sans doute, devant la table de la salle des Capucines, où il fait une conférence. Il incline sa tête intelligente, à laquelle les moustaches donnent presque un air militaire. Le geste que fait la main droite avec le pouce et l'index est des plus démonstratifs. Son regard perce le verre de son pince-nez et domine son auditoire. En somme, cet excellent portrait est une heureuse idée bien rendue, qui nous fait assister, nous, vieux confrère de province allant mourir dans son gîte, à la conférence d'un illustre et persuasif orateur.

BOCK (Théoph. de). — « Le bac en Hollande » est en ce moment chargé de bestiaux. Le batelier tire un câble et traverse la rivière où croissent quelques roseaux. Ce fleuve, ou cette rivière, est borné à gauche par une prairie où de maigres boulingrins baignent leurs racines dans l'eau du rivage. Au fond est un massif d'arbres touffus qui rompent avantageusement la ligne droite de l'horizon très bas. Et en vérité c'est heureux, car l'importance du ciel est là d'un bel effet. Ce ciel a des nuages gris qui se disputent avec de gros nuages blancs, et laissent voir dans leurs lacunes des trouées d'azur fin et lapis-lazuli. L'effet de cette marine-paysage est très puissant. M. Bock a une personnalité magistrale.

BOGGS (Franck-Myers). — « Le port d'Isigny (Calvados) » vient baigner à droite et à gauche la plage aux terrains jaunes et sablonneux du pays du bon beurre que l'on aperçoit là-bas derrière ce pont à deux arches. Les premières maisons de

la ville, ainsi que le sloop noir en panne dans le port, découpent leurs toits et leurs vergues larguées sur un magnifique ciel gris tendre, troué d'outremer fin et délicat. L'aspect général de cette excellente marine-paysage est gris, fin et d'un tendre qui charment la vue.

BOIRON (Alexandre). — « Esclave pleurant la mort du premier né. » C'est une douleur vraie et sentie que celle qu'éprouve la malheureuse mère. Accoudée sur un socle surmonté d'une petite Isis de terre bleue, elle est navrée de chagrin et de regrets maternels. De la main gauche elle soutient le corps de son pauvre enfant mort, et lui donne sa jambe pour oreiller. Le pauvre enfant, d'une dizaine d'années, était déjà robuste; sa belle tête, aux yeux fermés et aux lèvres déjà décolorées, pend inerte et sans vie derrière l'épaule gauche, ainsi que le bras raide et terreux. Ce drame si connu, si fréquent dans toutes les familles, ne peut être plus vrai que dans le cœur de cette pauvre esclave. Derrière la stèle, une parente ou une amie est également attérée par cette perte cruelle. L'intérieur égyptien est sobre et juste de ton local. — C'est un beau tableau.

BONHEUR (Mme veuve Marie-Renée-Germain). — « Un soir; — bords de la Loire. » Ce tableau minuscule a été fort mal traité, et cependant, malgré son élévation, je constate un charmant motif finement exprimé. La colline, qui descend à gauche au premier plan, est dans l'ombre apportée par le crépuscule; en revanche, le ciel couchant doré se mire dans l'eau qui baigne les bords de cette colline; et, au fond, les dunes qui bornent l'horizon coupent bien la toile et font une belle ligne qui se termine en angle aigu en montant le

long de ce coteau. — Agrandi et poussé, ce motif fin et poétique ferait un bel effet.

BONHEUR (Mlle Juliette). — « Charmant petit sous-bois » formant une allée, au premier plan de laquelle un âne et une jument, tous deux sellés, attendent leurs maîtres. L'âne, en philosophe et en sage, utilise son temps et broute quelques graminées. L'allée, qui s'enfonce en perspective, donne le foyer lumineux au fond de ce joli paysage où une clairière reçoit quelques rayons de soleil. La selle de l'âne et la croupe de la jument donnent la note d'éclat au premier plan.

BONJEAN (Mlle). — Ces « Bibelots japonais » donnent leur note juste et sincère dans la poignée noire incrustée de nacre d'une épée, dans le beau casque doré et les accessoires sur le plateau, tels que théière, tasse et soucoupe, éventail et petit fétiche. — En somme, un groupe très bien agencé et rendu avec le talent d'un Vollon, ou d'un Delanoy. Mlle Bonjean est un maître. Le cadre lui-même et les inscriptions japonaises dénotent une érudite.

BONNAT (Léon). — « Mme E. K... » est debout et de 3/4, croisant ses mains gantées de gris-perle presque jusqu'à la saignée du bras. Elle lève sa tête noble et fière dont la dignité est réelle. Cette belle tête, froide et sévère d'expression, est aussi de plein 3|4, presque de face ; son élévation la faisant un peu plafonner, on remarque, sous l'épaisse et profonde arcade sourcilière, un beau regard voilé qui nous scrute et semble nous demander de quel droit nous analysons cette beauté froide ayant la pâleur de la chaste Diane. Et, en passant, cette dame le sait bien elle-même, puisqu'elle agrémente sa chevelure brune, rayée sur le

côté, du petit croissant d'argent de la pudique chasseresse. Toujours grâce à la pose élevée, nous lisons couramment aux fines narines de ce petit nez mince, et aux lèvres assez importantes de cette figure aux tons argentés et dans un parti-pris d'ombre grise transparente. Toutefois, quoique remplie de majesté sévère et un peu solennelle, l'expression dure que semblait blâmer notre notice s'adoucit de plus en plus, et semble même nous adresser un sourire de cette bouche bienveillante. Mais le beau menton se lève toujours et nous laisse voir un col droit et long s'attachant finement aux têtes des clavicules, et la robe de velours bleu ouverte en une corolle de guipure ferme et argentée nous permet d'admirer un commencement de pectoraux délicats et blancs comme du marbre. Le buste droit et sévère comme un bel antique est continué par la jupe et la tunique tombante dont la traîne et les plis donnent des reflets azur d'une vibration mélodieuse. — Ce magnifique portrait historique s'enlève dans ses notes bleue et blanc d'argent sur le fond Sienne brûlée et bitume, avec des transparences, fond aimé et répété quelquefois par cette forte palette du grand-maître. — Plus on admire et étudie cette œuvre, plus on constate le progrès du style et de l'élevation de la maëstria; cela prouve que M. Bonnat ne s'abuse pas, et veut toujours se surpasser, et on peut lui dire : *Macte animo, generose pictor, sic itur ad astra.* — « M. Morton », debout et de face, porte à droite, le poing sur la hanche, et s'appuyant de la main gauche sur sa canne. Ce facies imberbe, mais grave et méditatif, est presqu'en pleine lumière, sauf une ombre légère à gauche. Le front du ministre plénipotentiaire d'Amérique est puissant et capable, et encadré

d'une légère chevelure qui commence à grisonner. Les yeux bleus voilés sont d'autant plus profonds qu'on peut les consulter aisément, car il y a calvitie prématurée aux sourcils. Nous lisons donc dans ses yeux, calmes et observateurs, une grande conscience et un noble amour de la justice ; nous lisons en outre une bienveillance à toute épreuve qui s'étend même jusqu'à la bouche et à l'ensemble de ces traits calmes et réguliers dans leur ampleur. En somme, il se dégage de cet excellent portrait une expression générale de bienveillance, de justice et d'honnêteté, accompagnées d'une grande modestie.

BONNAUD (Frédéric). — « Portrait de Mlle Henriette Fouquier. » La charmante fillette est enveloppée dans une longue draperie couleur cerise, et je soupçonne que l'artiste a voulu mettre en concurrence le joli visage rose de la belle enfant avec les couleurs vives de la draperie. Heureux caprice qui nous montre cette figure enfantine, émergeant, avec sa chevelure brune et ses chairs de coloration de rose, comme un bouton d'une corolle qui s'entr'ouve. — Le petit Kings-Charles aux poils soyeux lève sa tête et demande ce que signifie cette espièglerie.

BONNEFOY (Henry). — « Dans les bois » on prend un véritable bain de végétation et de frondaison tendre, veloutée; on y trouve même des nuances liliacées et roses d'arbres en pleines fleurs aux pieds desquels le soleil promène sa belle robe d'or à longues traînes. A peine voit-on quelques trous bleuâtres, qui essayent de laisser passer un peu de jour. — Telle est cette heureuse retraite, et au 1er plan, les graminées s'enlacent en liens inextricables ; on voit en ce séjour de végétation

à outrance deux billes de bouleaux blancs sur lesquels une pie en ce moment aime à jacasser. Tableau très poétique. — « Au pied d'un sapin » nous pouvons baigner notre vue dans les délicieux fouillis d'une végétation ivre de luxure : les marguerites ou pâquerettes folles de vie et de sensualité s'épanouissent devant les longues amourettes qui balancent leurs longues tiges sous les éventails des branches du puissant sapin étendant ses panaches à gauche et semblant protéger sa jolie cour de fleurs et d'herbes qui s'enlacent avec amour. — Ah ! c'est qu'à deux pas et sous ces mêmes branches du sapin géant on peut se mirer et se baigner dans une rivière délicieuse. Sur l'autre rive de ce joli vallon, s'échelonnent de nombreux coteaux émaillés des milliards de pâquerettes et fleurs où les scarabées, les cri-cris et les oiseaux chantent leur hymne d'amour à ce pays enchanteur, et au soleil qui verse la vie et la chaleur à l'aurore enivrante du dieu Amour. Voilà ce qui se passe et se dit sous la belle branche de sapin.

BONVALET-BARILLOT (Mlle Léonie). — « Azalées et Jonquilles. » Les azalées aux corolles épanouies s'éparpillent sur une draperie de velours vert clair, auprès d'un bouquet de lilas blanc, sur un coussin de velours grenat, et un vase au long col baigne en ses flancs un bouquet de giroflées Saint-Jean, qui se détache sur un fond sombre. — Puissante vibration dans ce talent plein d'avenir. Comme nous le pensions, il y a double emploi dans le n° 297. — « Les azalées et les jonquilles » sont un 2e tableau qui forme à peu près le pendant du tableau précédent, qui ne figure point au catalogue. Ces jonquilles sont d'un éclat d'autant plus vif que cette artiste abuse peut-être un

peu trop du fond noir pour repousser ses fleurs, ce qui les détache en violent emporte-pièce; c'est également préjudiciable aux plans. En effet, les azalées, quoiqu'au 2e plan, surplombent sur les jonquilles dans leur petit vase japonais dont le rappel de blanc vient sauver la situation. — Le gros bouquet de violette en pénombre, comme la digitale du fond, complètent cette œuvre d'un artiste de talent.

BOPP DU PONT (Léon). — « Frontières d'Espagne ; — côté des Basques. » — De belles dunes en gradins couvertes de verdure tendre sur les sommets, et montrant leurs entrailles de sable gris, descendent reposer leurs bases puissantes sur une belle plage ocre-jaune dont l'eau d'une baie, ou golfe vient caresser les bords ; au fond ou en contour et courbe, d'autres grandes dunes ou plutôt d'immenses sierras qui se perdent à l'horizon d'un superbe ciel doré et d'azur ou cobalt clair au zénith de cette belle et bonne toile. — M. Bopp du Pont me semble en grand progrès, mais il n'a pas encore dit son grand mot; nous l'attendons à un puissant effort où il réussira.

BORCHARD (Edm.). — « Au sortir du terrier. » Les bassets et petits briquets poursuivent à fond de train et avec des cris féroces un pauvre lapin qui s'enfuit comme un éclair à son trou caché sous les feuilles rampant à terre. — Très beau motif de forêt animé par cette petite meute vivante, et qu'on entend donner à gorges déployées.

BORDES (Ernest). — « La Fileuse Bretonne » est peinte directement et avec une conscience profonde. C'est d'un réel étourdissant. M. Bordes cherche sa voie entre MM. J. Breton et B.-Lepage; mais il incline plutôt vers ce dernier maître de

l'air ambiant. M. Bordes est plus explicite et accentue, détache avec plus de ronde-bosse, car cette bonne vieille fileuse est un véritable trompe-l'œil. Tout s'enlève en cette bonne toile dans une atmosphère réelle. Tout y est rendu dans l'enveloppe de l'air.

BORG (Axel). — « Derrière les coulisses ; singe et chien de saltimbanque », qui font un excellent ménage. Je crois même que notre caricature humaine, le quadrumane, se complaît à rendre service à son ami, en faisant sa toilette capillaire, ou plutôt en se livrant à une chasse effrénée de ces petites sauteuses qui piquent et agacent le bon caniche. Ils sont drôles et amusants, ces deux amis, dans leurs costumes pittoresques : le singe ou la guenon (car je n'avais pas vu sa robe qui descend sous son zouave aux passementeries d'or) est assise sur la grosse caisse ; et Munito ou Azor en habit rouge prête complaisamment ses longues oreilles soyeuses à sa tendre compagne, qui le soulage en le délivrant des parasites importuns. — Charmant tableau digne d'une meilleure place.

BORN-SCHLEGEL (Victor de). — « La consultation » que va donner le docteur, debout et épiant, montre en main, les pulsations du pouls de ce jeune enfant, est l'éternelle croix portée par la famille humaine ; et le médecin des enfants est souvent le sauveur de ces charmants petits êtres, l'espoir des mères, qui se sacrifieraient pour la chair de leur chair, les os de leurs os. Aussi, voyez quelle anxiété, quelle angoisse maternelle ! Comme elle domine l'inquiétude des autres moins intéressés du groupe familial ! — Que va dire l'oracle de la vie, cet interprète de la science extra-utile et nécessaire ? — Tel devait être le foyer moral de

cette anecdote quotidienne. — « Le bain de l'enfant » est la note maternelle heureuse, et la leçon de propreté à inculquer dès la plus tendre enfance à ces gentils petits êtres. L'heureuse mère préside, en souriant, à cet exercice d'hygiène ; et le petit bonhomme, dans sa baignoire, est tout à fait gentil à voir ; aussi, le groupe des petites sœurs partage la joie maternelle. — J'ignore si les crèches Marbeau appliquent cet usage et indispensable moyen d'hygiène et d'éducation pour tous. En tout cas, en République, ce doit être obligatoire, même aux écoles primaires et communales. L'éducation est un tout indissoluble.

BOUCHARD (Louis-Paul). — « Mort du roi Candaule », dont la belle et cruelle femme montre à l'assassin Gygès la place où il doit plonger son poignard. En effet, l'indiscret et lâche monarque, qui avait trahi bêtement les secrets les plus inviolables de l'alcôve, en montrant à Gygès, et dans ses nudités, la trop belle épouse dont il était indigne, cet idiot monarque dort, en ce moment, auprès de cette rare beauté blonde qui se venge cruellement. — La voyez-vous se dresser sur sa couche : du poing gauche fermé violemment et froissant sa tunique ou chemise de nuit elle s'appuie sur le rebord du cubiculum, et de la main droite montre impérieusement, de l'index, le pectoral gauche où est le lâche cœur que son amant doit poignarder. Celui-ci n'hésite pas ; on le voit, dans l'ombre, armé de ce couteau triangulaire, viser la place indiquée. Cet intérieur d'alcôve grecque et le groupe qui le remplit est en somme un drame de grand art dont la belle et blonde femme du roi Candaule est l'héroïne et le foyer lumineux et émouvant qui rappelle, mais de loin, la Clytemnestre de Guérin. —

M. Bouchard a tenté là un bel effort dramatique, et on peut, sans hésiter, le classer dans la catégorie des artistes de grand art.

BOUCHÉ (Louis-Alexandre). — « Après l'orage », les corbeaux altérés s'abattent au bord des flaques d'eau de la route brune, rouge clair, qui serpente et s'enfonce à l'horizon, où s'élèvent deux grands peupliers. A gauche, dans la prairie, les meules de blé s'échelonnent en perspective, comme la ligne des massifs du fond se découpant sur un ciel gris et aux gros nuages argentés. Telle est l'économie de ce bon paysage.

BOUCHER (Alfred).— « Le long rocher ; — forêt de Fontainebleau », est tout simplement une colline accidentée par deux vallons de bouquets de chênes, et dont les éclats de roches grises émiettées donnent les vigueurs noires. Au bas de ces roches, des pâturages déchirés par des sables ocreux, et de belles traînées de bruyères roses ravissantes de vibration mélodieuse. Eclairez ce beau motif par un ciel bleu poudreux de soleil, où deux flocons d'argent lancent leur fumée d'éclat d'obus se perdant dans la coupole azurée ardente, et vous aurez un excellent et magistral paysage.

BOUCHET-DOUMENQ (Henri). — Cette « jeune mère Arlésienne » est assise et admire son chef-d'œuvre à elle, son tableau, sa création animée, un joli bébé dormant dans sa bercelonnette qu'elle berce doucement. Elle a eu soin d'entr'ouvir le rideau pour mieux savourer la douce image qui plaît à son cœur et remplit sa vie ; en un mot, comme l'ange gardien du foyer, elle veille sur son tendre amour endormi. — Donc la jeune mère est de profil ; mais, ô ciel ! je constate tout de suite

un deuil dans sa mise, car, à partir de son diadème qui sert de petit casque noir au chignon de sa chevelure noire, épaisse et drue, je remarque la robe en grand deuil. N'étaient le mouchoir et le tablier, on pourrait supposer qu'elle est en deuil de son mari. Son joli profil, dans l'ombre, a des tons gris fin, et le velouté vermillonné de la pêche règne sur sa joue au gros modelé. Ce charmant et pudique ensemble se détache sur une muraille de pierre grise qui reflète sur les carreaux en briques du parquet. — Excellent tableau, plein de charme.

BOUDIER (Edouard). — « Le Chouan », assis sur un mamelon gris de silex, égrène son chapelet, tout en tenant son fusil à pierre. Il écoute si les bleus n'approchent point et s'apprête à marier la foi avec l'assassinat. A l'horizon, un autre chouan en vedette épie et guette au loin. — Très bonne étude rendue ; mais quels pénibles souvenirs ! — Dieu merci, la chouannerie a fait son temps.

BOUDIN (Eug.). — « La sortie » du port se manifeste en ce moment par les fumées des steam-boats qui montent au ciel. Les trois-mâts et les goëlettes, aux voiles déployées, se découpent sur un large et beau ciel levant, où l'astre-roi se lève dans son éclat radieux. La mer calme et pure répète l'azur du ciel. — Très bel effet rendu. — « L'entrée » des trois-mâts, vapeurs, chaloupes et barques se fait à voiles déployées, avec bon vent arrière qui fait moutonner les vagues aux franges d'argent. Le temps est gris, de gros nuages s'amoncellent et versent sur les flots du port une teinte grisâtre qui étouffe la note verte du dessous. —

Très belle marine tendre et rompue de ton.

BOUFFAY (Mlle Caroline). — « Les pavots » de tous genres, rouges, roses et blancs, sont jetés, en bottes, sur le parapet d'un parc qui borde sans doute un jardin et le sépare de la prairie. — Peut-être le foyer indécis de ce bon tableau gagnerait-il à être concentré, car il est un peu indécis, et la lumière éparpillée perd toujours de sa force. N'importe, grandes qualités d'étude en cette toile délicate.

BOUGOURD (A.). — « Sous la falaise, au Tréport ». On voit au premier plan des milliers de galets gris entre des blocs couverts de goëmons verts, puis à gauche une dune gigantesque dont la mer forme plus tard des galets et des miettes. Tel est l'éternel destin des œuvres de la nature, et le grand ciel pur qui brille là-bas sera toujours témoin de ces transformations gigantesques. Voici ce que suggère cette solitude qui porte à la rêverie. — « Pièce d'eau sous les arbres » est un motif délicat de fraîche poésie. Dieu ! qu'on aimerait à peindre ou rimer dans cette ravissante solitude ! Le lit sinueux de la pièce d'eau a échancré la prairie ou le terrain couvert de gazons tendres et doux, et le ruisseau serpente dans ce fossé sinueux et plein de l'ombre que lui versent les chênes de la forêt fourrée qui s'est entr'ouverte, à cet endroit, en clairière s'enfonçant avec mystère en un lointain poétique. — Très bel et bon tableau qui vous fait rêver !

BOUGUEREAU (William-Adolphe). — « *Alma Parens.* » Est bien pure, bien tendre et bonne pour ses chers enfants, cette splendide et prodigue nature ! Comme elle tend avec sérénité son sein fécond et intarissable, et comme s'empressent d'y venir puiser la vie tous ces jolis spécimens de notre humanité en bas âge ! — Les voyez-vous

tous ces charmants enfants : des blonds, des bruns, aux chevelures de soie aux boucles luisantes, d'autres aux mèches châtaines et tombantes; puis, d'autres en laine noire crépue. — Comme toutes ces jeunes générations des races diverses se disputent la joie de gravir sur leur bonne *Alma Parens,* pour lui demander à boire son lait savoureux! Le petit groupe du premier plan semble déjà se livrer à une vraie dispute, si nous en jugeons par la pomme, sujet de la discorde, que l'on voit à leurs pieds. — A gauche, une jolie fillette debout et drapée, en peau de mouton de petit saint Jean, s'apitoie, supplie, et blâme cet acharnement général, envahissement accapareur, et la pauvre petite future mère jette un doux regard suppliant. — Le plus audacieux de ces chérubins d'enfants est celui qui étreint le col de la majestueuse nourrice et lui pose familièrement son indiscrète main sur l'épaule. Le petit intrigant lui parle à l'oreille, et contraste, en sa témérité, avec cette autre pâle fillette blonde, dont les yeux sont suppliants. Mais la nature, impassible et sereine, comme une Cybèle avec sa couronne d'épis d'or, de marguerites et de coquelicots, jette au loin un regard profond et méditatif rempli d'un calme imperturbable. — Comme elle trône avec une réelle majesté sur ce marbre blanc où s'ébat la jeune humanité, et cela, au milieu des prairies vertes et des champs de blés, ayant pour fond les chaînes de granit dont les pics ou les fronts gris et bleus s'enlèvent sur le ciel pur ! C'est en ce genre calme et élevé qu'éclate une des notes de cet immense talent. Il trouve là le moyen d'appliquer la splendeur de la forme. — « La Nuit » est une corde plus vibrante et plus sonore qui détonne en forme

tourmentée, courbée et sinueuse d'un torse ondulé dans ces cadences d'harmonie. Les bras se plient en arcs-boutants pour écarter la chouette et les chauves-souris indiscrètes qui viennent voleter près de la sombre voyageuse. Elle vole avec sa gaze flottante qui laisse partout tomber ses ombres nocturnes. Elle traverse les mondes, les déserts, les étangs, comme ceux qui jettent leurs lueurs d'argent à ses pieds. — C'est bien là une manifestation opposée, un contraste à l'*Alma Parens*. M. Bouguereau a tenu à les donner avec sa prodigalité et sa maîtrise incomparables.

BOULANGER (Gustave).— « La source du Tibre » est évidemment inspirée de celle d'Ingres le grand. Toutefois, cher camarade et maître, le type rubicond, bouffi et joufflu de cette Romaine, couronnée de feuilles d'olivier d'or, n'a certes pas la prétention de concourir avec l'autre Source. Malgré cela, ce jeune corps, aux formes pures et aux lignes harmonieuses, a le droit de lutter avec les blanches formes de celle d'Ingres ; ce torse fin et délicat, aux pectoraux naissants, ces bras et ces jambes sont un chef-d'œuvre de facture délicate et de modelé vrai et puissant. C'est le superlatif de la belle forme voulue et rendue. — Elle tient donc, cette Source, sa louve d'or de la main droite, et s'accoude sur les socles gazonnés d'où s'échappe en filets d'eau le Tibre qui arrose les iris et les flèches aquatiques qui bordent le fleuve. — Bravo, cher camarade, pour ce beau pendant de la Flabella de l'an passé ! — Mais pourquoi, hélas ! n'avoir point donné une aussi jolie tête que la précédente, à la place de cette figure rubiconde et poupardé de César féminin, rappelant un pastiche déclassé d'empereur romain?

BOULLET (Camille). — « Le roi de Thulé ».

La ballade gothique est chantée par une châtelaine qui se repose dans son haut fauteuil en tenant encore sa puissante mandoline. La figure de la cantatrice a un peu l'air d'être en extase au souvenir de la coupe et des larmes du vieux roi. — Cette grande toile ne manque point de mérite.

BOUQUET (Jules). — « Sortie d'église » au portail d'un beau roman aux pleins cintres et à belles colonnettes. Une dame sévère, la patricienne du village sans doute, sort la première et s'avance, solennelle, dans sa démarche grave. Une pauvre femme, ou veuve en deuil, tenant son cher enfant à son col, lui lance un triste regard.

BOURGEOIS (Urbain). — « Mme *** » incline sa tête de face sur son épaule gauche. Cette vénérable dame aux cheveux blancs, ondés sur le front, essaye un sourire un peu triste, car hélas ! la coiffure et la robe trahissent un deuil douloureux. Cet excellent buste a de loin l'aspect d'un Flandin. — « L'innocence » est symbolisée ici par une jeune fille nue jouant avec un reptile qu'elle tient de sa main gauche et qui se roule autour de son bras. Comme cette innocente et inconsciente jeune fille regarde avec bonté ce traître dont le dard envenimé titille déjà de son désir de percer le bras de la malheureuse et trop confiante admiratrice ! Le thême et presque lieu commun de la statuaire est heureusement exploité par la peinture, qui devient ici réellement statuaire ; car rien de plus suave que cette forme harmonieuse de lignes et de modelé de ces jeunes chairs fermes et pures. Non content de se faire sculpteur, ce peintre s'est fait architecte de grand goût, si nous en jugeons par le portique Renaissance ou composite qui encadre cette belle et bonne étude portant à

gauche sur des dalles de mosaïque egyptienne, et s'enlevant sur un ciel d'azur.

BOURGOGNE (Pierre). — « Giroflées Saint-Jean », brossées à la diable et dans le plus vif éclat des beaux jaunes d'or de ces jolies fleurs aimantes et familières, prodigues de leur tendresse pour le pauvre et pour le prisonnier, car elles poussent sur les murailles, et vont rire jusqu'aux mansardes et aux cachots. — Ici, elles éclatent en énorme bouquet ou fouillis plongé dans un panier, et forment, dans leur simple fouillis sans apprêt ni art, un superbe et vibrant tableau.

BOUTIGNY (Emile). — « Le pousse-café » est un contre-temps qui dérange mal à propos un trio d'officiers savourant le moka. En effet, l'un d'eux reçoit une balle et roule inanimé. Les deux autres se lèvent et entendent au loin crépiter la fusillade. Toile militaire pleine d'entrain et d'une note locale juste et vraie dans un solide paysage.

BRAMTOT (Alfred). — « La compassion » est symbolisée, en cette grande et importante toile, par une jeune fille abreuvant un vieillard. La jeune Romaine présente au vieillard assis sur un banc de granit gris une longue amphore étrusque qu'elle soulève par la base en présentant l'orifice aux lèvres à rebords, auxquelles le malheureux altéré porte les siennes. La jeune et compatissante jeune fille est heureuse de voir ce bon vieillard étancher si bien sa soif. Autant elle est vêtue, cette charitable lutine, autant le vieux pauvre est-il dénudé. Une simple peau de chèvre couvre ses reins ; et ses pieds sont enveloppés de bandes de linge portant les taches de sang des meurtrissures faites par les longues marches. Sa tête, son torse et ses jambes sont d'une étude fine, serrée et sa-

vante. Ce dorsal est un chef-d'œuvre de modelé délicat, ainsi que les bras et les jambes. Le paysage, traité en peintre d'histoire, est d'une délicatesse pleine de poésie qui s'accorde harmonieussment avec ce beau groupe de grand art que le jury doit nécessairement récompenser, car cette œuvre fine est un morceau de grand art.

BRANDT (Joseph). — « Capture d'un avant-poste turc » ; épisode des guerres turco-polonaises (commencement du XVII[e] siècle). Un uhland polonais a lancé son bolas sur son ennemi, un Turc monté sur son cheval blanc. Le voici désarçonné et tiré par le uhland, qui se courbe sur son cheval lancé à fond de train. Aussi le Turc ne va pas tarder à être étranglé. — Un autre Polonais, un archer, se précipite, au galop de sa monture, et veut saisir le cheval blanc du musulman, se tordant dans la rage de sa strangulation. Le bel arabe en liberté regimbe et tourne la tête pour éviter sa capture. Ce drame féroce se passe dans un paysage désert et a un effet terrible et puissant.

BRAZIER (A.). — « Le déjeuner du tonnelier » est d'une agréable frugalité, jugez-en : trois beaux œufs dorés dans leurs chemises blanches et dans leur plat de fer-blanc ; un beau quartier de brie coulant, un pain joco tendre et doré, une botte de radis, puis une marie-jeanne et un broc trapu ; le tout sur une table solide comme un tonneau sur sa base. — Un tonnelier n'en connaît pas d'autres ; on aime aussi les harengs pendus au tonneau du fond. — Très bonne nature morte.

BREITENSTEIN (Ernest). — « Porteur de fromages ; Alpes de l'Oberland (Suisse) », fait une brève halte avec sa chèvre, et courbe un peu son échine chargée de fromages de gruyère pour al-

lumer tranquillement sa pipe, que les flocons de neige tombante éteignent à chaque instant. Cette charmante toile est on ne peut mieux enveloppée par ce superbe effet de neige bien rendu.

BREMOND (Louis). — Cet « Orage dans les Pyrénées » s'annonce dans un site des plus grandioses : les nuages noirs s'amoncellent au-dessus du mamelon gigantesque qui se couvre d'une ombre noire s'étendant jusque sur les massifs des forêts du vallon à ses pieds. Une vaste colline descend de gauche en ligne oblique le long de cette forêt, et remonte en courbe vers la droite, ce qui forme une gorge où se dressent des mamelons entre les bruyères. — Au sommet de cette colline un pâtre paît son troupeau, et s'enlève en vigueur sur la trouée d'argent qui brille au milieu des nuages orageux. — Au milieu de la gorge, le fermier sans doute semble appeler le berger qui s'attarde avec son troupeau, quand menace l'orage. — Très bel aspect plein de drame.

BRESLAU (Mlle Louise). — « Mlle Isabelle de R... » est debout, s'appuyant sur le dossier d'une causeuse. Elle incline sa tête en pleine lumière et aux cheveux en broussailles sur son épaule droite. Ses traits sont un peu masculins et décèlent une vive intelligence. Son bras droit tombe naturellement et sa main tient son large chapeau de paille noir entouré d'une plume rouge. Sa toilette noire annoncerait-elle un deuil chez cette charmante demoiselle ? Quoi qu'il en soit, c'est un bon portrait en pied.

BREST (Fabius). — « Kief dans la vallée des roses, près Constantinople ». Ce café, où les rafraîchissements circulent aux mains des Turcs, est situé dans une vallée délicieuse d'où l'on descend

ans un sentier bordé d'arbres enchanteurs. Sur es marches de marbre blanc sont assises des belles ttomanes aux visages voilés et dans des costu- ıes de soie bleue et rose. Au-dessus d'elles, et à ôté, s'étagent et se superposent les châlets peints n rose; puis le sentier nous amène au 1er plan à ıne fontaine où des fellahs puisent de l'eau. — Très jolie toile colorée et poétique.

BRÉTEGNIER (Georges). — « La lutte poéti- que; — idylle de Théocrite. » Trois jeunes bergers dans une verte prairie à l'ombre de grands arbres se disputent le prix de l'harmonie. L'un d'eux joue de la flûte dont ses deux rivaux écoutent les sons. Eternelle jeunesse de l'humanité et de la nature en son matin! Du soleil, un vert feuillage, le troupeau paissant sous la garde du chien fidèle, la douce harmonie mariant ses accents forment cette poéti- que idylle antique et toujours jeune, disparue et toujours renaissante dans son impression enchan- teresse que cet artiste a sentie et a su fixer.

BRETON (Emile). — « Effet de lune en hiver; — Artois. » L'horizon est très bas, et sa ligne est brisée par un arbre qui s'élève entre deux chau- mières aux toits sombres, où brillent encore quel- ques feux; le village continue la ligne dans le loin- tain où s'estompent les maisons dans les ombres de la nuit. — Mais, à la hauteur à peu près des chaumières du premier plan, la lune, dans son der- nier quartier, éclaire toute cette nature tranquille, et répand quelques rayons sur les terrains gris du devant. Quelques étoiles brillent non loin de l'astre; mais, au-dessus, d'épais nuages sombres courent dans ce ciel de nuit. — Heureux peintre! qui, avec un sentiment profond de la nature, sait faire vibrer, en tous ceux qui comprennent, les

plus hautes cordes et notes de la poésie de la grande nature. Cela n'a rien de surprenant, car M. Emile Breton est poète, et communique sa poésie aux âmes qui le comprennent. — « Soleil couchant » des plus robustes de facture et des plus chauds de coloration. L'astre se couche, ce soir, dans un modeste ruisseau auprès des lavandières qui nettoyent leur linge dans ce miroir de feu. Les grands chênes, à droite, élèvent leurs fûts déjà sombres, et à gauche, la chaumière sert de vigueur lumineuse, repoussée elle-même par l'autre vigueur sombre du massif d'arbres se découpant sur ce ciel enflammé dont la lune incandescente se mire dans le frais ruisseau. — Il y a dans cette robuste et petite toile toute la puissance d'un effet de nuit vigoureux qui chante, d'un pinceau magistral, toutes les solennités grandioses et mystérieuses de la nature dans son silence nocturne plein d'une éloquente majesté.

BRETON (Jules). — « L'arc-en-ciel » lance, derrière le vallon, sa courbe au prisme azur, pourpre et or; et le petit gars qui accompagne sa sœur montée sur un âne ne peut retenir son exclamation admirative ! — Regarde-là bas, s'écrie-t-il, regarde comme c'est beau, un arc-en-ciel ! en lui montrant du bras tendu cet éclatant spectacle de la nature. La sœur se retourne pour admirer, elle aussi, cette magnificence de l'astre-roi qui se plaît à sillonner en passant les ténèbres des nues ombreuses. Et le joli groupe de ces vrais paysans, pleins de poésie dans leur réalisme abrupt, n'est point, comme on le voit, insensible aux beautés de la nature. Le baudet, crâne et grave dans sa marche en avant, porte vaillamment sa belle maîtresse. Comme les bras et les jambes de celle-ci, ainsi que

son profil sévère dans un beau mouvement, se retournent avec une fière allure pour admirer l'arc-en-ciel ! — Il y a dans cet ensemble, et dans tout ce paysage si savamment éclairé par les lumières poudreuses de ce phénomène sidéral, il y a, dis-je, un effet rare et à la fois puissant et tendre, un effet de pénombre et de lumière qu'on ne peut rendre dans cette intensité de talent et de sincérité qu'à la condition d'être, comme M. J. Breton, un grand peintre doublé d'un grand poète ; mais la constatation n'est pas neuve, il y a dix ans que nous suivons ces progrès ascendants. — « Le matin » est une allégorie réaliste des mieux trouvées et rendues. Voyez au bord de ce ruisseau serpentant dans la prairie et où se mire le disque d'or du soleil levant, voyez, dis-je, cette jeune et belle fille des champs debout et appuyée sur son bâton à côté des vaches qu'elle est venue paître dès l'aurore ! Comme elle lève fièrement sa jolie tête en regardant, de l'autre côté du ruisseau, le jeune gars qui la regarde de profil et un peu en sournois ! Comme la jeune précoce a déjà dompté son timide adorateur qui l'admire, chapeau bas, et en tapinois. Et l'idylle du matin a pour témoin un ciel splendide éclairant la prairie verte et blonde qui fume par maints endroits aux rayons du soleil levant. — Admirez-les bien ces deux enfants de la nature, et rappelez-vous que M. J. Breton les a gravés dans votre âme avec ses pinceaux, interprètes fidèles des grandeurs et des beautés de la splendide nature !

BRIDGMAN (Fréd.-Arth.). — « La Cigale », dans la plus agréable toilette pour le spectateur, mais la plus triste pour elle, car la bise souffle à travers la gaze collante et transparente qui nous

laisse voir ses formes plantureuses. La figure de la pauvre blonde trop prodigue exprime une vraie souffrance, qui la saisit à la gorge. Le manteau de sa blonde chevelure ne suffit pas à garantir ses épaules, pas plus que sa mandoline pour couvrir ses belles nudités. Elle grelotte, la superbe imprévoyante, les pieds dans la neige, son beau torse s'enlevant sur la futaie glacée, et elle regrette, mais un peu tard, de n'avoir point cultivé l'épargne, qui lui eût permis de prendre du 4 1/2. Quoique banale et annuelle, cette allégorie est bien rendue.

BRIELMAN. — « Le Château de la Mothe, à Marçais (Cher) », est situé dans une vraie campagne, à l'abri des chênes qui ombragent sa toiture et son pignon octogone. Une arcade sert d'entrée, et, pour y arriver, nous sommes assaillis le long du chemin par un troupeau nombreux d'oies, de poules et de canards, qui ont établi là leur champ d'ébats, et qui peuvent se désaltérer à la rivière, non loin d'un moulin ombragé aussi d'aulnes et de frênes touffus. Site pittoresque bien rendu.

BRILLOUIN (Georges). — « Son Altesse à la tranchée, au siège de X... », porte un toast et choque son verre avec ses courtisans, au moment où le chef d'orchestre donne le signal du concert des violons. Le jeune prince est cuirassé; il tient son fusil de la main droite et de la gauche son verre, au moment où les instruments préludent au concert. Cette anecdote est-elle racontée par le duc de Saint-Simon? Peu importe! M. Brillouin en fait un charmant tableau, plein de verve et d'entrain, distingué comme tout ce qui sort de cette palette d'observateur humoristique des plus distingués.

BRION (Léon). — « Marie Jeannic », debout et les pieds nus posés sur un bloc de pierre dans un marais, incline la tête et regarde le bas rouge qu'elle tricote. Sa coiffure de paysanne, comme la bavolette de la chemise, donnent les notes d'éclat à cette grande toile, qui a son cachet local d'étude directe vraie.

BRISPOT (H.) — « Un Banc d'œuvre », bien garni par messieurs de la fabrique, marguilliers, porteurs de châsses et de reliques, dont les types divers expriment logiquement des impressions variées selon les tempéraments et les positions sociales différentes, mais, je vous l'assure, concourant toutes à la conquête du septième million du bon Gill. M. *** est seul, debout, la main gauche appuyée sur la batiste qui couvre la table ; de la main droite, il tient la bourse de velours pourpre et or, et, avant de commencer la quête, il sourit de son sourire le plus gracieux, en fascinant de ses regards les nombreux fidèles auxquels il offre son trois quarts majestueux. Il y a du trait et de l'observation à la Balzac dans ces expressions typiques de gros négociants des rues des Lombards, du Sentier et de la Verrerie. M. Brispot est en grand progrès ; il n'est pas donné à tout le monde d'être chercheur et observateur. M. Brispot vivra.

BRISSET (E.). — « Une batterie reçoit l'ordre de quitter ses retranchements ; décembre 1870. » Le commandant jette, par les tranchées, un dernier coup de binocle, tandis que les batteries commencent à défiler dans les fonds à droite. Au premier plan un dragon avec ses deux chevaux, et deux artilleurs, faisant leurs sacs, forment un groupe heureux rompant la ligne droite de la

batterie au départ. — Très bon tableau militaire,

BRISSOT DE WARVILLE (Félix-Saturnin). — « Troupeau de moutons » en marche et conduit par son pâtre. — Bien groupés, et d'un lainage trompe-l'œil, ils s'enlèvent bien sur les terrains gris et tendres. Le paysage est d'un heureux motif dans sa simplicité magistrale; car ces bouquets de noyers sur la colline rompent avantageusement la ligne d'horizon et bornent bien ce joli ciel qui s'argente derrière le massif de noyers. — C'est à la fois solide et tendre comme un Charles-Jacques. — « La sortie du parc » nous montre le troupeau de moutons qui débouche et défile devant son général noir, Fidèle, César ou Parisien (car ce sont les trois noms à la mode pour ces intelligents chiens de bergers). Les bruyères où vont paître les lanigères sont gris et maigres de végétaux. Le ciel est clair et s'allume des feux du soleil levant. Fidèle et son maître sont les deux vigueurs de cette jolie toile chaude de ton et claire d'aspect.

BROUILHONY (Mlle Julia). — « Nature morte », composée d'un lièvre pendu par les pattes, d'une loubine, d'une raie, de rougets, maquereaux, etc., et au fond de légumes, céleri, oignons et d'une superbe aiguière de cuivre. — Talent et avenir brillant.

BROUILLET (A.). — « Au chantier. » Le patron, maître-tailleur de pierres, est debout auprès de sa femme et de ses charmants enfants jouant avec la brouette paternelle. Il allume sa pipe en parlant à sa femme assise, et se détache, dans sa pose solide, sur les blocs des pierres de taille sciées. — Au fond, à droite, sous le hangard aux apprentis, et porté par un poteau à croix de

Saint-André, les ouvriers qui viennent de toucher la paye forment un groupe juste et vrai devant lequel, au deuxième plan en perspective, un ouvrier, la tête baissée, compte son argent. Cet épisode de la vie quotidienne des vaillants ouvriers de ce corps d'état se passe en plein air et au bas des maisons élevées d'un faubourg quelconque. Il y a là de l'air et de l'observation juste, et surtout un réel progrès sur l'œuvre de l'an passé. Aussi, nous répétons : *Macte animo, generose puer! Sic itur ad astra!* — « Mme *** » est par trop brave, ou plutôt téméraire, de venir ainsi faire une descente dans ces gorges escarpées qui bordent la mer. Gantée de daim jaune jusqu'à la saignée du bras, elle s'appuie de la gauche sur les mamelons de silex, et de la droite sur sa longue canne pour accomplir sa descente périlleuse. Car une échappée de mer, à gauche, nous fait présumer que cette intrépide baigneuse a élu, en cet endroit, sa station balnéaire. — Petit portrait qui a de l'air et le principal mérite de n'être point beau.

BROUSSE (Léon). — « M. Maret » est assis de 3/4, le bras gauche accoudé sur une chaise modeste, et tenant un livre de la main droite. Sa tête de 3/4 se retourne, ainsi que son regard, de notre côté. Le beau front découvert et pur, les yeux noirs et sévères, les traits délicats et fins ont une expression des plus pensives et des plus résolues. On peut même conclure que tout est dit dans l'expression vivante et méditative de ce beau portrait, qui fait honneur à M. Brousse.

BROUTELLES (Théodore de). — « La rentrée au port par un gros temps. » Cela m'étonne d'autant plus que le ciel est azur fin et clair à l'horizon à droite ; mais il est vrai, à gauche, un gros nuage

plutôt gris que noir donne le signal de la girouette au vent sans doute, car une véritable tempête bouleverse les vagues de la jetée et du phare qui reçoit les crachats blancs et injurieux des vagues en colère. Une malheureuse barque est littéralement ensevelie sous les lames rageuses. Il faut croire au danger, car la jetée est couverte de marins et probablement de sauveteurs. — L'effet de ces vagues se soulevant et blanches d'écume entre le phare et la jetée, puis la chaloupe ou le chasse-marée qui est près de capoter ; cet effet, dis-je, serait complètement terrible s'il était motivé par un ciel rageur et féroce. — Loin delà, le contraste pacifique et calme vous fait dire : Cette mer est-elle folle par un tel beau temps ? — Mais, malgré tout, l'aspect général de cette toile est empoignant.

BRUCK-LAJOS (Louis). — « Le guet-à-pens » a été tendu par un mauvais drôle, gibier de la Roquette en perspective ; car il débute comme un escroc, un filou, paresseux et gourmand. Peut-être, est-ce tout simplement un bohémien, un voleur nomade de profession. — Regardez-le, commettant son vol, suivi d'assassinat par strangulation ! Car il commence par tordre le col de la pauvre oie, qui, l'imprudente, a traversé l'eau, ou n'a pas suivi assez tôt ses compagnes qui sont sur l'autre rive et à l'abri de ce méchant drôle. Celui-ci la presse contre son genou en l'étouffant de son poing droit et l'étranglant de la main gauche. Quelle mine patibulaire a déjà ce garnement, devant certainement finir par l'échafaud ! M. Bruck-Lajos a bien rendu ce jeune et sinistre gredin qui, avec le paysage, réalise un très bon tableau.

BRUN (Raoul). — « L'épave » est d'un drama-

ique et puissant effet qui vous frappe par sa érité triste. Cette pauvre barque qui est venue 'ensabler sur cette plage, avec son mât et la moiié de sa carène brisés, cette pauvre barque sur le anc a vu périr les hardis travailleurs de la mer. 'ette dernière, implacable encore, vient déferler vec fureur ses grosses lames d'argent sur l'épave u'elle veut déchiqueter. Le ciel est noir et poncué de goëlands aux ailes blanches. — L'aspect énéral est désolé.

BRUN (Charles). — « L'aveugle ; souvenir de 'onstantine », chante en s'accompagnant de son ım-tam, tandis que sa fillette, au type arabe des lus fins, reçoit une aumône. La scène se passe ans une rue. A droite, quelques habitants de ualité se reposent sur des bancs, à gauche des assants debout ; puis aux derniers plans des proıeneurs en burnous marchandent des étoffes. — .u fond, la rue laisse percer le ciel azur d'Afrique travers les coupoles et minarets de ses maisons. – Très bonne toile genre Gérôme et Bouchot. 'alent fin et délicat.

BRUNCLAIR (Eugène). — « Les dés » sont ymbolisés ici par un beau groupe antique presque culptural et d'un fier jet. *Le jeu,* dans la vive llure de sa passion corrosive, est aussi personnifié ar une jeune et élégante fille nue, se cambrant en rrière comme une Therpsichore, ou une poésie gère, et renversant sa jolie tète où s'épanouit ans un sourire perlé sa bouche lascive et pasonnée. Son bras élégant lance, avec grâce, le ornet vers qui va verser les dés sur la petite table ue tient son partner. Celui-ci, jeune homme, un eu plus drapé de rose pâle, est aussi debout, e 3/4, la jambe gauche levée, et le pied posant

sur un escabeau en forme de dé. Il jette un regar provocateur à la belle joueuse, qui s'appuie légère ment de la main gauche sur son épaule qu'ell enlace. — Tel est ce bel et bon groupe, que l'o prendrait pour une ronde-bosse Renaissance, e qui s'enlève sur la draperie blanche de la joueuse Cette draperie ou tunique de gaze qui a été arra chée violemment de sa ceinture d'or au-dessou des pectoraux délicats cette draperie est jeté dans un mouvement et dans des lignes sa vantes, pour faire valoir le torse et les jambe splendides de la joueuse à fière allure tentan le sort des dés. En somme, cette œuvre d style dénote, chez son auteur, une grande verv et un goût profond, que dis-je? une vocation de plus sérieuses pour le grand art. En cela, le Gérôme et G. Boulanger ne pourraient me démen tir ; et M. Brunclair doit grandir et persévére dans cette voie du grand art où sa maëstria es conquise par ce savant groupe.

BRUNEAU (Ch.). — « M. B... » est assis crâ nement de 3/4, presque de face, et lève fièremen sa tête en pleine lumière. Une petite moustach blonde ombrage ses lèvres roses qui complèten l'aspect frais et vermillonné de cet élégant e beau jeune homme approchant de la vérité Quelques passants pourront traiter de raideu et de prétention l'attitude fière et crâne d ce portrait ; quant à moi, je pense que le peintr n'a pu que traduire son modèle.

BRUNET (Jean). — « Les gibets du Golgotha » ne démentent pas leur titre, car ils ont une impor tance colossale en cette toile à effet dramatiqu voulu et assez bien trouvé. Le gibet du 1er plan

lomine de toute sa hauteur et de tout son vide emarquable les deux autres des plans inférieurs sur lesquels se tordent encore les deux arrons. Le premier, dans une pose très naturelle, 'affaisse malgré les deux cordes dont l'une souient la saignée de son bras, et l'autre son aisselle auche, de telle sorte que la tête retombe sur les ectoraux et le torse en pénombre vraie et rendue ; e bras tombe aussi naturellement et les jambes e ploient sous les efforts impuissants que tentent es pieds. (Et le modèle qui a donné cette pose st digne de partager la gloire du bienfaiteur des rtistes, de feu Dubosc; car c'est bien posé dans on style et sa volonté.) Le deuxième larron, au e plan, est solidement lié sur son gibet par les ras, le milieu du corps et les jambes. Sa tête ulgaire retombe avec une souffrance bien rendue ur son épaule droite ; et cette tête expressive en accourci est d'un dramatique effet. Ces deux peronnages et ces trois gibets se dressent et s'enlèent sur la voie aride parsemée de rares bruyères ui monte en courbe au Golgotha ; la voie à auche est bordée de silex brun, et, à droite, d'oliiers rabougris, non loin des terrains ocreux rouges et Sienne brûlés de ce mamelon du Calvaire. 'out ce paysage désolé s'enlève, à son tour, sur es rocs gigantesques et d'un ton violacé sévère ui se découpent sur un ciel couchant où s'allume e disque d'or du soleil. Mais ce qui saisit le poète, e penseur et le croyant, c'est l'heureuse idée du remier gibet vide et ruisselant encore, aux deux xtrémités des bras de la croix, et sur le support es pieds, du sang du Sauveur disparu. Tout le rame est dans l'absence du Dieu que grandissent t rendent surnaturel d'abord son gibet vide, et

ensuite les contorsions des deux ignobles voleurs. — Saluons donc, en passant, ce réel effort d'un compatriote qui donne là une note puissante et fera honneur à notre ville natale. Engageons-le, en passant, à persévérer dans la voie du terrible, car c'est évidemment là que l'entraîne sa vocation.

BRUNET-HOUARD (Pierre-Auguste). — « Son clocher » apparaît au loin à un brave artilleur à cheval et faisant son service. Aussi, son cœur bat si fort, en revoyant sa terre natale, et en se sentant près de la maison où la famille pense à lui tous les jours, qu'il arrête un instant sa monture et le compagnon timonier qu'il tient en laisse. Alors, battant le rappel des souvenirs de son enfance et songeant à sa vieille mère, à Jeanne sa fiancée qu'il serait si heureux d'aller surprendre et embrasser, il sent rouler dans ses yeux de grosses larmes qu'il a de la peine à retenir, et qui retombent sur son pauvre cœur bien gros, bien chargé de regrets et de désirs comprimés. Puis, en entendant la corne des moissonneurs, il se rappelle l'heureux temps où, nommé capitaine de ces soldats du travail agreste, il menait la tête des faucheurs d'épis par un soleil brûlant; il se rappelle que c'est à une moisson qu'il a remarqué la jolie et vaillante Jeanne, proprette, active et toujours en tête des autres moissonneuses ; il la revoit la faucille à la main, chantant son *dérélo* et autres villanelles du sol natal, et il se rappelle que la regardant un jour, il a vu sa gorge naissante s'agiter et bondir sous la toile écrue de sa corselette entrebaillée ; puis, la fillette a rougi, et le soir, à la rentrée à la chaumière, ils se sont dit de douces choses et se sont fiancés pour la vie. Aussi comme il voudrait la revoir ! — Ah ! pense-t-il

« que j'aimerais bien, moi aussi, aller faire les *métives !* » — En ce moment, entendant le son du clairon lointain, suivi du grondement du canon que lui apporte une douce brise venant du polygone : — « Allons ! allons, ne hennissez pas d'impatience, mes chers compagnons; nous allons ratrapper le temps perdu, ajoute-t-il, en piquant de l'éperon sa monture. Et vous le voyez qui va redoubler le pas, toujours en regardant son cher clocher. Puis, dans son cœur mâle et patriote, il sent bien que son devoir est d'obéir à la loi, à la défense nationale. — « Ah ! pense-t-il, quand j'aurai des mioches, Jeanne sera la première à leur apprendre le devoir que nos pères nous ont montré ! » — Voici les pensées que suggère à ce brave canonnier ce beau paysage direct et qu'a si bien rendu notre compatriote avec son talent souple et poétique. Car vous le reverrez, à tous les précédents Annuaires, traitant la vie militaire, la vie nomade des bohémiens, des ménageries, et donnant toujours à ses œuvres le côté pittoresque et la poésie de la nature libre. Brunet-Houard est un peintre de grand genre confinant à l'histoire, et l'un des premiers dans la hiérarchie de notre classification.

BUKAVAC (Blaise). — « La Monténégrine au rendez-vous. » Quelle est belle et pure ! quel sentiment vrai et profond anime ses traits jeunes remplis de noble passion ! Comme elle épie, écoute religieusement tous les murmures, toutes les brises qui soupirent dans les gorges de ces roches noires ! Elle espère entendre les pas du bien-aimé en retard au rendez-vous. Qui sait ? Le pauvre soldat est peut-être consigné?... Mille conjectures traversent l'esprit et le cœur de l'aimante et sé-

rieuse fiancée. — Un commencement de tristesse se trahit dans son regard et sur ses nobles traits. Elle est inquiète, il ne vient pas ; c'est ce que dit surtout la main gauche qui se crispe sur son cafetan aux boutons d'or. — Admirez-vous ce riche et sévère costume, cette longue pelisse aux passementeries dorées et que couvre, en se drapant, un burnous noir aux multiples glands allongés : comme cette ceinture en cartouchière accompagne bien l'ouverture de ce riche costume zouave ! En vérité, cette jolie figure sera une des attractions de ce Salon des plus variés ; et merci à M. Bukavac de nous avoir gravé au cœur les traits et l'expression de cette belle Monténégrine ! C'est une œuvre de poète inoubliable.

BULAND (Jean-Eugène). — « Pas le sou », disent deux gamins, un frère avec sa sœur, en approchant de la boutique d'un marchand d'images, de poupées et de pains d'épices. Le vieux marchand, en blouse bleu indigo, fume sa pipe, et laisse échapper de dessous la visière de sa casquette un regard narquois, en lançant une bouffée de tabac. Il sourit, le vieux satyre au cœur de roche, en voyant le désappointement et les regrets du couple fraternel qui convoite les belles images. Rien de plus naïf que ces deux pauvres enfants en contemplation et pleins de vocation pour les beaux-arts. La fillette savoure de son œil fixe ces bonnes vierges et ces chefs-d'œuvre d'Epinal, et le drôle convoite le Napoléon à cheval ; il est en extase, et le vieux négociant, au lieu de faire deux heureux, sourit, le vieux chiffre implacable, devant la pauvreté de ces admirateurs ! M. Buland est un observateur naïf et plein de sincérité ; et surtout très personnel. — « Mme de V... » est assise de face

dans une petite chaise élégante; pensive, elle incline légèrement la tête; et ses yeux rêveurs méditent profondément. Toute cette figure distinguée et aristocratique est animée de vie intellectuelle qui rayonne à grande dose sur ce type aristocratique accompli qui sent sa race on ne peut plus pure. L'attitude modeste des bras et des mains et cette pose presque timide vont bien à cette dame noble par le cœur et par les sentiments les plus délicats. On lit tout cela sous cette large arcade sourcilière et sur ces lèvres minces relevées en arc souriant. — C'est un beau portrait de style élevé.

BURNAND (Eug.). — « Ferme suisse » de toute beauté et de grand confortable. Les bons fermiers, assis tranquillement sur un banc, au-dessous du balcon de la ferme (lequel balcon a une galerie sculptée entre sa base et son parapet), donc, les heureux fermiers prennent plaisir à voir leurs belles vaches s'abreuver dans un timbre de bois, un tronc d'arbre couvert de mousse; comme ces deux génisses jaunes, tachées de blanc, étanchant leur soif avec volupté! Derrière elles, une autre, noire et blanche à la tête, regarde ses maîtres et semble leur dire: « Elles vont tout boire! » Auprès de ces bons maîtres passe fièrement la belle *pijaude* préférée (je doute que ce soit le nom en Suisse, mais, ma foi! lecteur, contentez-vous du nom commun de la Vendée et du Poitou: Les *pijaudes* sont blanches et noires). Ce joli groupe de ruminantes est on ne peut mieux agencé; et les bons fermiers sont vraiment heureux de leurs élèves. Immédiatement, atténante au châlet, l'étable apparaît. La toiture, pour des vaches, est supportée par une bien élégante architec-

ture. Cette étable s'enlève en vigueur tendre sur un beau ciel argenté, calme et heureux comme les bons fermiers.

BUSSON (Ch.). — « Avant la pluie. » A l'horizon, les nuages gris-perle prennent une teinte bleue foncée, la ligne des côteaux boisés devient presque noire, et la prairie n'est claire qu'au deuxième plan à droite, car elle reçoit la lumière du ciel qui s'argente au zénith de la toile. — Les gros nuages qui annoncent la pluie commencent à s'agiter dans leurs convulsions, et dans leurs échancrures laissent voir encore certaines ardeurs d'un soleil blond. C'est sur ce beau ciel que s'enlèvent à droite quelques arbres tourmentés sous lesquels paissent des ruminants, tandis que d'autres font la sieste, ou viennent boire dans la mare au premier plan, en descendant la pente que donne la prairie un peu haute. Aussi, sur les bords de l'étang, nous remarquons l'ocre vibrant des terrains sablonneux de ce pré dont l'humus est peu azoté. — Il se dégage de ce superbe effet de pluie prochaine un air lourd, tiède et un peu malade qui remplit la nature ; et il faut la bien connaître et être en communion quotidienne avec elle pour apprécier le degré de force magistrale de M. Ch. Busson.

BUTIN (Ulysse). — « La mise à l'eau » de cette barque au plan sombre donne une vigueur magnifique à cette belle marine. Les pêcheurs, courbés sur la proue, la poussent de toutes leurs forces, tandis que le patron commande les manœuvres. Un rameur aide de sa rame, pendant qu'un marin tire la corde de la poupe pour mettre la barque au large. La mer monte et vient sans cesse battre la dune élevée qui lui barre le passage, c'est ce

qui explique la difficulté qu'éprouve cette barque à prendre le large. — L'effet de cette belle marine est des plus dramatiques.

CABANEL (A.) — « Mme H... » est de face et de grandeur naturelle, presque en pied. La figure, encore belle malgré les cheveux gris qui la couronnent et les sillons que l'âge a commencé à y imprimer, est noble et bienveillante. La pose est pleine de naturel et d'élégance. Les mains se croisent avec grâce devant elle, laissant admirer le talent d'exécution du peintre, qui se retrouve également dans les détails de la toilette noire comme dans l'expression de la physionomie. — « Mme H. C... » Portrait de face, où l'on remarque la vie et l'expression spirituelle et animée de la physionomie rendues avec un grand talent. La poitrine à la blanche et délicate carnation se détache lumineuse au milieu des dentelles noires qui l'encadrent avec un grand goût. — Portrait de maître très remarqué du public et qui le mérite amplement.

CABUZEL (Aug.). — « Attention » au commandement, fidèle ami à 4 pattes ! La jeune maîtresse est debout devant toi et attend de toi intelligence et adresse dans l'exécution de l'agréable exercice qu'elle t'a imposé, et il faut que le morceau de sucre déposé sur ton noir museau retombe adroitement dans la gueule et y soit englouti au moment précis du commandement. Mais la manœuvre sera bien faite, nous n'en voulons pour preuve que la pose calme et digne du bon quadrupède et son regard attentif et intelligent. Très jolie et très gracieuse aussi la jeune et élégante héroïne de cette petite anecdote bien dite.

CAIN (Georges-Auguste). — « Un guignol populaire en 1795 ; — Hôtel de Vic, rue Saint-Martin. » Un petit groupe d'amateurs aux costumes variés considère avec intérêt ce spectacle en plein vent. Le drame en est au moment le plus attachant, car voici le héros de la pièce en train de tirer à la potence le gendarme en culotte jaune qui s'y balance piteusement. Un autre gendarme, en vie celui-là, une ordonnance chargée de porter une dépêche, n'a pu résister à l'attrait de ce spectacle et a arrêté son cheval pour regarder ce drame palpitant. Les groupes sont bien disposés et la couleur de cette jolie toile est des plus agréables. — « Mme J. de M... » Portrait en pied et de grande dimension d'une dame âgée et à cheveux blancs, de l'aspect le plus vénérable. Assise dans un grand fauteuil, elle interrompt sa lecture et nous montre de face sa physionomie méditative, tandis qu'elle laisse reposer son livre sur ses genoux. — Très réussi.

CAIN (Henri). — « La fin d'une conspiration sous Louis XVIII » annonce un dénouement tragique, car une arrestation vient d'avoir lieu par la police et la gendarmerie, qui emmènent un prisonnier, les mains liées. Celui-ci, tête nue et en redingote blanche, avec le ruban rouge de la Légion d'honneur, est sans doute un officier bonapartiste en demi-solde. Il se redresse fièrement, et semble braver le commissaire de police en écharpe blanche, devant lequel il va passer avec les agents qui l'escortent. Le portier, un vieux soldat, est sorti de sa loge, et droit, au port d'armes, le bonnet de police à la main, il salue avec respect le malheureux prisonnier, son ancien chef peut-être. Toute cette scène est des mieux composées,

et les costumes de l'époque scrupuleusement reproduits donnent un intérêt de curiosité de plus, venant s'ajouter au mérite réel de cette bonne toile.

CALLOT (Georges). — « Les Pigeons » viennent manger, dans l'allée sinueuse d'un beau jardin, le pain que vient d'y répandre une jeune fille. Cette dernière regarde avec intérêt les oiseaux profitant de sa générosité. Un parterre de fleurs, roses trémières et autres, sert de fond des plus splendides à cette jolie petite scène, rendue avec un talent des plus aimables et des plus gracieux.

CALVÈS (Léon). — « Sur la berge ; — quai d'Orsay, à Paris. » Des charretiers y chargent leurs tombereaux des pierres meulières qui sont amoncelées au bord de la Seine. A gauche des hommes baignent et abreuvent quelques chevaux. La scène est prise auprès du pont d'Austerlitz et laisse apercevoir un point de vue assez étendu et traité avec largeur.

CAPDEVIELLE (Louis). — « M. de G... », debout et en pied, de grandeur naturelle, se présente de face, appuyé du coude gauche sur un meuble de bois sculpté. Grand portrait d'une couleur solide et harmonieuse.

CARAUD (Joseph). — « La perruche » sort de sa cage élégante à l'appel de sa jeune maîtresse assise auprès de la fenêtre ouverte d un riche appartement parisien, ainsi que l'indique les constructions que l'on aperçoit au fond, car la toilette de la dame et les détails d'ameublement pourraient sans effort la faire prendre pour une Japonaise. Jolie toile réussie. — « La lettre », que laisse échapper du haut de son balcon une charmante jeune fille penchée avec grâce sur la grille d'appui. Le préféré de son cœur est-il au pied de la

galerie, ou sa missive va-t-elle tout simplement au vulgaire agent de la poste : c'est ce que l'artiste nous laisse à deviner ; mais ce qu'il nous fait voir, suffit pour nous intéresser et nous attirer, par la grâce et le charme bien exprimés de son modèle.

CAROLUS-DURAN. — « Mme H... » de grandeur naturelle et en pied, en toilette grenat à longue traîne se détachant sur le rideau rouge du fond. Les traits bruns et masculins avec la chevelure courte et recouvrant complètement le front sont reproduits avec le talent ordinaire de ce grand artiste. Beau portrait plein de force et d'ampleur et faisant grand effet. — « Vision. » Le maître du portrait a tenté cette année un effort dans le genre historique et ne s'y est pas montré inférieur au talent qu'il déploie dans celui où il a obtenu de si brillants succès. Ce solitaire ascétique à la barbe blanche et à la belle et vénérable figure était en prière et absorbé dans son intense méditation, lorsque devant le regard de son imagination le monde matériel s'élève soudain, et, cachant sa croix de bois, déploie devant lui ses plus entraînantes tentations. Le saint personnage se rejette en arrière, surpris et effrayé ; mais n'y a-t-il pas un éclair d'admiration dans son regard ébloui devant lequel brille si subitement cette jeune beauté parée de toutes les grâces et de tout le charme de sa splendide jeunesse, et laissant tomber à pleines mains les roses printanières du plaisir et de l'amour? Ce beau tableau est fort remarqué du public.

CARRIER-BELLEUSE (Louis). — « Un salon de modes, à Paris », nous montre de nombreux chapeaux aux formes bizarres actuellement à la mode, perchés sur leurs juchoirs et occupant tout le côté droit du tableau. A gauche les élégantes

clientes essaient des coiffures et en considèrent l'effet dans des miroirs avec toute l'attention et la gravité que comporte cette importante opération, tandis que la maîtresse de l'établissement, debout auprès d'elles, s'empresse de les servir en écoutant leurs observations. — Exécution des plus soignées et des plus habiles, digne du nom de l'auteur de cette œuvre. — « Une équipe de bitumiers » occupés à leur travail, comme les Parisiens peuvent les apercevoir souvent dans leurs rues et boulevards. Les rudes physionomies et l'attitude énergique des robustes et vaillants travailleurs sont reproduits avec une grande vérité.

CASILE (Alfred). — « Un quai du Rhône », développant ses chétives et peu monumentales maisons sur l'une de ses rives, laisse apercevoir une vue assez étendue du fleuve. Vérité et étude dans ce paysage de grande dimension, mais le talent de cet artiste trouvera sans peine à s'exercer sur de plus beaux points de vue.

CASTELLANI (Charles). — « Iéna (avant-veille) ; — mort du prince Louis de Prusse, tué par Guindey, maréchal-des-logis au 10e hussards, au combat de Salfeld. » — Ce fait d'armes, qui fut la préface de la célèbre victoire d'Iéna, a été traité par M. Castellani dans de très grandes dimensions et l'a très heureusement inspiré en mettant en relief ses grandes qualités de composition et de couleur lumineuse. Le prince prussien occupe le centre de cette grande toile, au dernier rang de sa nombreuse cavalerie qui flotte et fuit devant la charge des hussards français. Le maréchal-des-logis Guindey arrive au grand galop de son cheval lancé en avant du gros de la troupe, et plonge son sabre dans la poitrine du prince, se renversant en arrière

sur son cheval qui se cabre. Un officier prussien, trop éloigné, fait un mouvement et se retourne comme pour lui porter secours. Au 1er plan, un cuirassier prussien est culbuté avec son cheval, et vient tomber auprès du trompette de hussards étendu mort au pied d'un arbre. Un autre cuirassier prussien blessé à la tête et ayant perdu son casque fuit au grand galop, franchissant les troncs d'arbre renversés, dans une course furieuse, et poursuivi par les premiers hussards dont les sabres et les panaches flottants s'agitent derrière lui. Ils se penchent en avant sur leurs selles, et pressent ardemment leurs chevaux, avides de carnage. Toute la scène est pleine d'un mouvement intense des mieux observés et des mieux compris, ainsi que la perspective lointaine pleine d'air et de lumière. N'oublions pas le côté dramatique également bien rendu et les grandes qualités de la composition et de l'ensemble de cette vaste toile qui place M. Castellani au premier rang de nos peintres militaires. Si les toiles militaires sont rares à ce Salon, grâce à M. Castellani, on pourra dire que la qualité a remplacé la quantité.

CASTIGLIONE (Giuseppe). « Mme la comtesse de Barck. » Portrait de dame en pied, assise sur une ottomane et agitant son éventail. Par la grande fenêtre à vitraux du fond, on aperçoit les ombrages d'un grand jardin dont la note égaie et anime encore ce riche intérieur. Qualités de naturel dans la pose bien rendue et bien dessinée, ainsi que dans l'expression de la physionomie vivante et animée.

CASTRES (Edouard). — « Le hameau en feu », scène sinistre et trop fréquente, forme terrible sous laquelle le malheur vient frapper à la

fois et d'une façon foudroyante de nombreuses familles! M. Castres nous montre le fléau dans toute son activité, ainsi que la scène de désordre et de confusion qui en résulte. En effet, tandis que quelques hommes luttent contre lui et sur les toitures jettent de l'eau sur les flammes qui commencent à percer, d'autres fuient ou déménagent précipitamment, emportant leurs meubles les plus précieux. Au premier plan, un paysan s'efforce de faire sortir un bœuf de son étable. Dans la foule on aperçoit les deux gendarmes, et au fond les pompiers venant d'arriver et se préparant à combattre le feu. Ce drame poignant est bien compris et rendu, mais pourrait avoir plus d'effet.

CAZIN (Jean-Charles). — « Judith ; — le départ. » — L'héroïne juive part pour frapper l'ennemi de sa race. Elle vient de franchir les remparts de la ville et s'arrête pour attacher la mante qui l'enveloppe. L'expression de son visage pâle est farouche, on y lit son dessein homicide. A quelques pas sa servante va la suivre, arrêtée à faire de derniers adieux. L'ensemble du paysage gris et terne manque peut-être d'effet lumineux. Une enclume et des marteaux de forgeron, placés au milieu de ce paysage, y produisent un effet assez singulier, comme leur cachet tout moderne, car ils paraissent sortir de la boutique du premier serrurier venu. La couleur locale paraît du reste manquer à toute la composition, qui n'en atteste pas moins un sentiment artistique original et remarquable.

CHABRY (feu Léonce). — « Le Nil à Erment (Haute-Egypte) ; — crépuscule. » Cet effet de crépuscule, bien observé et traité avec largeur, paraît inachevé. La mort a-t-elle fait tomber le pinceau

de la main de l'artiste avant qu'il ait poussé son œuvre jusqu'à son complet achèvement ? Il a pu toutefois l'avancer assez pour laisser admirer ce beau paysage oriental imposant dans son calme solennel, et pour laisser regretter le vide douloureux que laisse son auteur dans l'armée des arts.

CHAMPEAUX (Octave de). « L'Arroux à Fougerette ; — Morvan. » — Coin de rivière à l'onde claire et pure, ombragée par la verdure des arbres du rivage. Jolie solitude calme et pittoresque dont la fraîcheur poétique et le charme sont heureusement reproduits.

CHANTRON (Alexandre). « Le verre vide », bien vide, plonge dans la consternation ce vieil ivrogne fort sur le lait des vieillards. — Sa belle tête dans l'ombre, comme les mains, les cheveux, la barbe et les chairs sont d'une crâne étude.

CHARNAY (Armand). — « Une partie de pêche à l'Ardoisière (Allier). » De nombreux promeneurs accourent et viennent admirer la prise que vient de faire un heureux pêcheur. Un superbe poisson aux écailles argentées se débat dans le filet qui vient de l'arracher à son élément. Un joli paysage encadre cette scène, habilement rendue.

CHARPENTIER (Gaston).— « David et Goliath » au moment où le jeune héros soulève la tête du géant vaincu et gisant à ses pieds. L'attitude de David est des plus fières et des plus martiales, comme il convient. Il en est de même de l'expression mâle de sa juvénile physionomie, mais la tête de Goliath paraît un peu petite pour ce corps gigantesque. La composition et l'exécution de ce groupe attestent du reste la science et le talent de M. Charpentier.

CHARTRAN (Théobald). — « Vision de saint François d'Assise. » — Le saint repose dans une misérable étable avec un autre moine, son compagnon de route, sommeillant à ses côtés ; mais saint François s'est réveillé et assis, et, les mains jointes, l'expression du visage extatique, il contemple le jeune pâtre debout auprès de ses moutons, et dont la tête s'illumine de l'auréole céleste. Grande toile bien rendue dans le sentiment voulu, bien compris et bien exprimé. — « M. L... » assis sur un fauteuil et se retournant à demi, faisant face au spectateur. Portrait de petite dimension, d'une exécution soignée et d'un bon dessin. La physionomie encore jeune sous ses cheveux grisonnants a de la vie et de l'énergie dans l'expression bien saisie et rendue.

CHASE (William). — « Jeune fille lisant », debout auprès d'une table chargée de gravures. Elle porte une robe de couleur bleuâtre et chargée de dessins bizarres dans le goût japonais. L'exécution est large, et il y a un effet réussi dans la couleur de ce joli tableau.

CICÉRI (Eug.). — « Baraques à Provins ». Chaumières aux toitures rustiques à demi enfoncées sous le feuillage ; au 1er plan une nappe d'eau au bord de laquelle des lavandières lavent leur linge, deux barques dans lesquelles des passagers traversent d'un bord à l'autre. L'ensemble a un cachet rustique plein de charme et fait admirer ce simple et agréable paysage. — « Un lavoir. » Maisons rustiques bordant la nappe d'eau d'un ruisseau ou petite rivière dont l'aspect champêtre est rendu avec largeur et talent.

CLAIRIN (Georges). — « Mme Krauss, de l'Opéra, » en toilette noire et assise dans un grand

fauteuil ou un trône peut-être, est sans doute représentée dans l'un de ses rôles. Est-ce une lady Macbeth qu'elle chante en ce moment? L'expression tragique de ses traits pourrait le faire supposer. Dans tous les cas, le peintre a su donner un grand effet dramatique à ce portrait de l'illustre cantatrice.

CLARY (Eug.) — « Temps gris ; — environs de Paris. » On aperçoit la grande ville dans le lointain et, sous le ciel gris, dans les prairies aux herbes et aux fleurs champêtres fouettées par le vent, se promène une jeune femme, tenant à la main une branche d'arbre encore chargée de ses fleurs blanches. Elle lève la tête, jette un regard sur l'immense perspective qui se déroule devant elle, et l'impression mélancolique du paysage se reflète sur ses traits. Beaucoup de largeur et de facilité dans le remarquable talent de M. Eugène Clary. — « Champigny ; — Seine. » Ce ne sont pas les horreurs de la guerre que nous a représentées M. Clary, ainsi que pourrait le faire supposer le titre de son tableau, mais la belle nature calme et sereine ayant repris tous ses droits sur ce point saccagé, en y effaçant toutes traces des ravages passés sous le vert rideau de son exubérante fécondité. Quel charmant coin des environs parisiens, si riches en frais et charmants paysages! Ces verts massifs ombreux terminés par la ligne bleuâtre des lointains, sous ce ciel moutonné de nuages, sentent bien l'impression de la reproduction directe par un talent des plus larges et des plus fermes, classant M. Clary parmi les meilleurs paysagistes.

CLAUDE (Max). — « Au rendez-vous ; — Fontainebleau. » — Il s'agit d'un rendez-vous galant. A la lisière de la forêt une élégante jeune

dame, en costume de cheval, s'est arrêtée et, assise sur sa selle, écoute les doux propos du cavalier en habit rouge qui a déserté la chasse lointaine pour en faire une plus intéressante. — Jolie toile.

CLAUDIE. — « Madeleine. » Portrait de jeune demoiselle aux grands cheveux retombant en flots abondants sur son épaule gauche. Notons en passant le coloris fin et frais de son joli visage.

CLAYS (P.-J.) — « Le port d'Ostende » est d'un aspect clair et argenté. Les chasse-marée qui vont aller pêcher les huitres célèbres et préférées des gourmets sont arrimés et les voiles au vent, prêts à partir. Ils s'enlèvent sur un ciel blanc moutonné de nuages gris que les maisons de la ville d'Ostende bornent à l'horizon. La mer est un peu jaune, quelques canots la sillonnent, se rendant aux chasse-marée. — « Zierkzée, île de Schouwen (Zélande). » Jolie marine hollandaise. Les embarcations aux voiles rouges, brunes et blanches réflètent leurs couleurs variées dans les flots qui clapotent autour d'elles. Effet lumineux des plus agréables et des plus harmonieux.

CLÉMENT (Félix-Aug.). — « Nymphes surprises » par un faune curieux et indiscret, écartant les branches et laissant voir ses traits pleins d'admiration et de convoitise à la vue de la jeune et belle nymphe encore endormie, et sur laquelle sa compagne s'empresse de ramener la draperie qui lui sert de couche. Une couleur plus chaude donnerait encore plus de valeur à cette excellente toile, attestant des qualités très remarquables.

CLERMONT-GALLERANDE (Amédée-Louis de). — « Le bien-aller », scène de chasse comme les traite habituellement cet artiste des plus distingués : chasseurs, chevaux et chiens sont lancés

sur la trace du gibier avec une verve et un mouvement entraînants. On remarque au 1er plan l'élégant chasseur en habit rouge et l'amazone maniant sa monture avec grâce; tous deux suivent, au grand galop de leurs chevaux, la meute nombreuse et acharnée, remplissant l'air de ses aboiements et de ses grognements. Au fond la silhouette légère des bois dépouillés encadre bien la scène principale, bien composée et habilement peinte.

COESSIN DE LA FOSSE (Charles-Alexandre). — « L'embuscade. » Chouans assis dans un chemin creux et attendant un ennemi encore invisible. L'un d'eux écarte les branches et lance un regard scrutateur à l'horizon. Les chouans sont bien groupés dans des attitudes énergiques et résolues comme leurs physionomies expressives. On remarque celui du 1er plan, serrant un chapelet et faisant sa prière ; le vieillard aux cheveux blancs assis derrière lui et son voisin tenant son cornet à poudre. — Belle toile bien composée et d'une couleur solide et harmonieuse.

COEYLAS (Henri). — « Mme H... » est de profil, retournant la tête, qui se présente de face. Sa toilette, de couleur violette et aux larges plis, donne de l'ampleur et de l'effet à ce beau portrait en pied, remarquable encore par la vivacité et l'expression de la physionomie intelligente et élevée.

COGEN (Félix). — « Femmes de pêcheurs de Scheveningue (Hollande), attendant la vente du poisson », que déchargent, d'une grande barque non éloignée du rivage, deux marins. Une partie du chargement est déjà étalée sur le sol, à quelques pas des femmes assises au pied d'une autre embarcation à sec sur le rivage. Cette toile de grandes

proportions a des qualités de composition et d'exécution.

COLIN (Paul). — « La Mare de Guéville », sur laquelle barbotte et nage à la file une bande de canards, étend sa nappe cristalline au pied d'arbres aux cimes élégantes et élevées. — Fort joli paysage habilement traité.

COLLIN (Raphaël). — « Mlle B... », assise de face dans un fauteuil rustique, les mains jointes reposant sur ses genoux, dans une attitude simple et bien naturelle. Joli petit portrait. — « Mon ami B... ». Jeune homme assis de face sur un banc de jardin. Joli petit portrait peint avec naturel et simplicité ; mérite la cimaise où il a été placé.

COLIN-LIBOUR (Mme Uranie). — « L'abandonnée. » Pauvre petite saltimbanque se reposant de ses rudes exercices derrière la toile de la baraque foraine. Elle est assise, penchant sa jolie tête sur sa poitrine brunie par le hâle et jouant nonchalamment avec une rose ; son jeune et gracieux visage est plein de charme, mais on éprouve une impression pénible en songeant au triste sort qui lui a été réservé. — Excellent tableau dont le sentiment mélancolique est bien compris et rendu.

COMERRE (Léon). — « Silène et les Bacchantes » se livrant à leurs joyeuses folies sous l'influence du doux nectar de Bacchus. Le vieux Silène vient d'être renversé par ses bruyantes compagnes, qui lui barbouillent la figure en y écrasant des grappes de raisin. Un satyre les aide dans cette louable occupation qui les transporte de joie. Inutile de dire que le sujet a été traité avec la verve, l'originalité et le grand talent de ce jeune maître. — « Mlle Achille Fould. » M. Comerre, dont le grand talent est connu déjà depuis quel-

ques années du public, s'est encore surpassé dans ce superbe portrait. La blanche et délicate carnation du charmant modèle est suave dans le cadre splendide que lui font sa riche toilette à la japonaise et le rideau de même couleur qui sert de fond. Rouge et or, telles sont les seules couleurs employées pour ces étoffes lumineuses où l'or se découpe en fleurs bizarres. L'effet est admirablement réussi, aussi n'est-ce qu'un cri général dans la foule qui se presse devant cette œuvre remarquable : « Qu'elle est gentille ! » Aussi répéterons-nous après elle : « Qu'elle est charmante ! » Mais ajouterons-nous encore : « Que son peintre a du talent ! »

CONIN (Alphonse). « Pêches de vigne » s'échappant en désordre d'une manne d'osier et étalant le pêle-mêle de leurs chaudes et riches couleurs auprès d'un cruchon et de raisins noirs. L'accent de vérité et le talent d'exécution de ces beaux fruits sont des plus remarquables, l'étude directe en est évidemment la cause.

CONQUEST (Alfred). — « Les bords de l'Aven ; — Finistère. » — Un groupe d'arbres découpe sur le ciel et les fonds lointains ses troncs minces et élancés et ses délicates et fines ramures. Derrière eux, la rivière étend sa nappe argentée ; auprès d'un pont, un vieux paysan a déposé sa charge de bois mort et se repose. Tels sont les simples éléments de ce fort joli paysage.

CONSTANT (Benjamin). — « Le caïd Tahamy (Maroc). » Il est assis de face et coiffé de son large turban servant d'auréole à sa figure noire également et encadrée par le revers de cachemire blanc de son manteau bleu qui le drape jusqu'aux pieds nus et pendants au-dessus de ses babouches dorées.

Son corps porte une ombre forte sur le banc de marbre blanc coupé par une ombre grise. Tel est le caïd, calme dans sa pose et tenant son sabre rose à la poignée or foncé ; ses traits sont fatigués par l'âge et ont une expression chagrine. Auprès de lui sont la selle pourpre et or et les étriers qui couvrent sa monture arabe. Il se détache sur une tapisserie or aux arabesques d'un dessin original, et au-dessus de sa tête pose son escopette arabe avec sa cartouchière. — Cette œuvre est chatoyante d'éclat.

COOSEMANS (Joseph-Théodore).— « Chemin en Campine; — Limbourg belge », semé de broussailles et bordé d'arbres dont quelques-uns dépouillés, est un paysage de la saison d'automne, à l'aspect morne et triste, mais traité avec largeur et facilité.

CORDOVA (Fernand de). — « L'estafette » vient d'apporter un ordre et parle au sergent, chef de poste. Cette petite toile militaire nous retrace les uniformes de la première révolution et a bien inspiré le talent souple et facile de M. de Cordova.

COSSMANN (Maurice). — « L'aumône. » Motif servant à cet artiste de prétexte pour nous montrer un élégant couple aux costumes Louis XIII, dans tous les raffinements de la riche toilette de l'époque, que surmonte bien le feutre aux plumes retombantes et d'un bel effet artistique. Une petite mendiante tend la main et reçoit l'aumône que lui fait la noble dame. — Jolie toile comprise et rendue avec goût et talent.

COT (Pierre-Aug.). — « Ernest T... » est un charmant bébé, aux beaux cheveux blonds, aux traits fins et distingués, qui se présente à nous

crânement appuyé sur la canne de son papa, un peu trop grande encore pour lui. — Beau portrait où brille la grâce enfantine reproduite avec un grand talent. — « Mme D... » Grand portrait traité en maître de la couleur et de l'effet. Cette dame est debout,et de ses mains rassemblées devant elle, et dont l'une est dégantée, elle retient sa mante qui, s'échappant à demi, laisse voir le corsage grenat de sa robe ornée sur la poitrine de roses soufre. La figure se présente de face, et ses traits colorés sont pleins de vie et d'expression très habilement reproduits par ce pinceau exercé.

COTTIN (Pierre). — « Convives inattendus », venant jeter la confusion et la frayeur au milieu de cette famille de coqs et de poules. Ces convives peu désirés sont des moutons qui, forts de leur nombre, font invasion dans cette étable. Poules et poussins fuient effrayés, les derniers ayant grand peine à sortir du baquet où ils picoraient. La couleur est riche et harmonieuse, et les animaux sont bien étudiés et rendus dans cette jolie toile.

COUDER (Emile-Gustave). — « Sur un vieux banc » de pierre à demi-enfoncé dans le sol se trouvent groupés avec art des fruits splendides de couleur, d'effet et de vérité. Quels tons riches et veloutés ont ces superbes pêches et ces raisins dont les grains énormes brillent de si délicates nuances sous la lumière du jour qui les fait miroiter à nos yeux charmés! C'est admirablement réussi.

COURTAT (Louis). — « Le Réveil de Vénus. » La belle déesse est encore étendue sur son lit de repos et ouvre ses yeux au jour naissant que laissent pénétrer les rideaux écartés par un petit Amour. Le beau corps élégant et souple est digne de la

déesse de la beauté. C'est une belle étude avec laquelle s'harmonisent agréablement la tonalité légère de la couleur des premiers plans et celle du paysage vaporeux du fond.

COURTOIS (Gustave). — « Fantaisie. » Ce buste de brune jeune fille est-il un portrait, ou, ainsi que l'indique le titre, a-t-il été rêvé par la brillante imagination de l'artiste ? Toujours est-il qu'il a bien inspiré sa verve et son talent, et que cette fantaisie nous donne une œuvre remarquable par la couleur chaude et lumineuse de ce tempérament de coloriste doué. Cette vive bohémienne au costume japonais est aussi pleine de sève et de vie.

COUTURIER (Léon). — « Marche forcée ; — La colonne du général Détrie, dans le sud Oranais, juin 1881 ; » nous montre une colonne de nos zouaves traversant un désert sablonneux sous un ciel torride, pour surprendre un insaisissable ennemi. Les malheureux soldats, accablés par la chaleur et la fatigue, marchent en désordre et les rangs rompus, et avancent avec peine, courbés sous le poids de leurs sacs lourdement chargés et de leurs fusils. Quelques-uns s'appuient sur des bâtons. Ils sont épuisés, mais avancent avec courage, et leurs physionomies vaillantes sont pleines de volonté et d'énergie. — Bon tableau militaire qui attire et intéresse.

CROEGÆRT (Georges). — « Patineurs. » Petite toile minuscule dont le faire est poussé avec le soin le plus minutieux. Les ramures des arbres dépouillés et tous les plus petits détails sont traités comme une véritable miniature, nous montrant sur cette glace unie et brillante deux jeunes hommes dont l'un agenouillé, chausse des patins.

CURZON (Alfred de). — « Au pied du Taygète; — Morée. » Vallon ombreux, dont le feuillage vert est réchauffé par places de riches tons roux. Le sol rocailleux et couvert de mousse est percé par les échancrures des rochers. Ce paysage simple et sévère est d'une grande beauté dans son impression noble et calme. On remarque le même sentiment élevé du beau et le même talent remarquable dans l'« Acropole et campagne d'Athènes», paysage à la perspective plus étendue, où l'Acropole se détache en blancheur lumineuse au sommet de sa montagne sur la ligne des collines bleuâtres du fond. Le premier plan ombreux, fait ressortir l'effet de lumière de la perspective lointaine.

DALBERT (Y.). — « Le profil de Mlle Adeli » est noble et distingué dans sa sévérité de jeune fille. Elle est peinte en pleine lumière, bien coiffée, et très naturellement ; ses cheveux tombent en chignon négligé et frisé sur ses épaules couvertes, comme la poitrine, d'un burnous blanc. — Très bonne petite étude, dont l'expression est la modestie et l'honnêteté,

DAMAS (E.). — « Coupeuse de genêts », qui les courbe de la main gauche, et de la droite les coupe avec sa serpe. Cette femme de peine en corset blanc et en jupe grise est l'éclat de cette toile qui ne manque point de charme.

DAMERON (E.). — Ce « vallon de la Mantéga ; — environs de Nice », est d'une facture originale et d'un aspect très poétique. A droite apparaît une maison aux tuiles ocre rouge et abritée par quelques grands arbres au feuillage tendre et largement massé. C'est sous l'arc des branches, formé par ces arbres , qu'éclate le foyer lumineux d'un ciel argenté. A gauche et au fond,

ce ciel matinal arrose les montagnes bleuâtres de la vapeur de l'aube ; et le soleil qui commence à se se lever jette ses rayons sur la prairie du 2e plan, tandis que le premier reste dans une transparente pénombre. En ce moment une femme y butine des roses. — Très joli motif plein de poésie.

DAMOYE (Pierre). — « Après les inondations » le sol est encore détrempé, et les herbes, plantes et arbustes couverts de boue. Les bateaux et barques se sont retirés dans une petite baie, non loin d'un coteau où s'élèvent quelques maisons. Le ciel aux nuages gris et tapageurs semble encore chargé de pluie et d'orage ; en un mot, malgré la trouée azur qui rassérène un peu cet aspect pluvieux, on sent que la campagne malade est exposée à une nouvelle crue. — Etude directe et sincère. — « La pêche aux lançons, à Landemer (Manche). » Les deux pêcheuses du 1er plan, piochent les galets et goëmons de la plage, à l'instar de leurs compagnes des plans éloignés ; quelques-unes debout s'enlèvent en vigueur sur le beau ciel dont le soleil de feu se couche à l'horizon.

DANTAN (E.). — « Un intérieur à Villerville-sur-Mer. » Un vieux fermier fume sa pipe. Il est assis et attablé auprès de l'âtre, où se chauffe le chat roux et ronronnant, tandis que son ami Noiraud savoure une friandise que lui a jetée le vieux fermier. Tous les ustensiles de ce lieu solitaire sont accumulés dans le coin de cet intérieur : pelle, paniers, etc. ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est le clair-obscur dans lequel on peut lire couramment tout ce qui le compose, et voir à fond l'expression du vieux fumeur. — « Le paradou : la faute de l'abbé Mouret. » Derrière un joli buste de femme posé sur un socle, un joli couple s'est donné ren-

dez-vous dans une épaisse forêt. — Voyez les tendres amoureux se presser tendrement les mains et échanger l'éternelle déclaration de deux cœurs qui se fondent l'un dans l'autre: la charmante et candide jeune fille se prêtera assez volontiers à tout ce que lui demandera le timide amoureux debout derrière elle et dans un état de passion exaltée. — Dans cette frondaison impénétrable et odorante, des pivoines s'étalent dans un pot de grès, non loin du buste et sur la sellette du sculpteur, qui doit jouer un rôle important dans ce roman dont voici un épisode si bien rendu.

DARAS (Henry). — « Un jeune faucheur » se courbe sur sa faux et fauche la prairie où les coquelicots jettent leurs notes de feu. M. Daras a-t-il voulu imiter M. Puvis de Chavanes ? On le dirait. Il y a de l'air dans cet effet du matin dont l'horizon haut ne laisse voir qu'un peu du ciel enflammé par les premiers feux de l'aurore.

DARDOIZE (Emile). — « La brèche près Falaise (Calvados) » est un motif aux belles lignes des collines déclives qui se contrarient et s'enchevêtrent dans leurs vallées et profondeurs ; et dont les sommets se perdent, s'enlèvent sur la coupole d'un ciel gris-argenté à l'horizon, et d'azur clair au zénith. — « Le val du Sud, à Carolles (Manche) », est un motif de grand style et qui, dans son poétique réalisme, est plus fort et plus idéal que tous les stylistes possibles ! Au 1er plan, des blocs de silex gris et couverts de mousse, que le temps a émiettés en éclats, donnent passage à un ruisseau qui tombe en cascades de lames d'argent, lorsqu'il vient se briser sur les cailloux le heurtant et contrariant dans son passage ; au 2e plan un bois de délicate frondaison quoique très épaisse ; à la-

quelle les vapeurs du ruisseau donnent des tons tendres et fins qui s'exhalent en poudre et montent jusqu'aux plateaux et sommets élevés des rochers gris que dominent les grands chênes, et qui s'enlèvent sur un ciel d'azur et d'argent.

DARGAUD (V.). — « La verrerie de Saint-Ouen » est en plein travail de fusion : les fourneaux des grandes cheminées sont incandescents, et les ouvriers armés de leurs longues pinces attisent le feu partout. On voit les cheminées s'enfoncer en perspective au fond de ce vaste établissement dont la charpente peut revendiquer le titre d'œuvre d'art. — Peinture enseignant et chantant l'industrie utile. M. Dargaud emploie bien son pinceau et réussit à nous promener dans cette vaste usine bien photographiée et aérée dans les clairs obscurs et les fumées.

DARGENT (Alph.). — « M. *** » est assis gravement sur une table couverte d'une draperie de velours rouge usé. Il lève fièrement sa tête pâle et distinguée, plongée dans une méditation qui semble triste. Sa main droite, tenant une canne, pose sur sa jambe droite écartée, et sa main gauche gantée sur la table où il est assis. — Excellent portrait plein d'expression méditative.

DASTUGUE (Maxime). — « Les semailles » par un temps chaud ; car l'humus retourné me semble brûlant de couleur et chauffé par le soleil. Le semeur marche à pas comptés et avec une grande solennité, tenant son petit panier de la main gauche et le pressant sur son côté gauche ; puis du bras tendu et de la main fermée, il ouvre cette distributrice de la vie, à chaque pas cadencé, pour égaliser la semence au sein des sillons. — Au plan lointain le laboureur promène encore la

charrue ou la herse ; comme à ceux encore plus reculés d'autres travailleurs brûlent les herbes parasites. — Au fond, une meule de blé au milieu des prairies, puis le ciel par un soleil levant borné par les coteaux bleuâtres. — « Sur le sable » est étendu et couché sur le ventre, un adolescent qui se soulève en s'appuyant sur les mains qu'il joint comme s'il voulait prier ; mais le drôle, qui vient de se baigner, se réchauffe tout simplement au soleil sur cette plage brûlante, pour se sécher de son bain de mer. — Très jolie étude fine de transparence s'enlevant sur cette plage rose.

DAUBIGNY (Karl). — « Le Tréport » est peint par une belle mer en colère et dont les vagues furieuses montent jusqu'au phare de la jetée pour l'insulter de leurs crachats. La première vague qui vient déferler sa lourde et épaisse volute sur les galets de la plage a une vigueur et une intensité stridente assez bien exprimée. Une malheureuse petite goëlette tangue à babord et se hâte de rentrer au port. C'est que le gros temps s'annonce malgré l'arc-en-ciel traversant un lourd nuage noir. — Très belle marine vibrante d'aspect et de ton malade, peinte par un jeune maître au talent souple, par M. K. Daubigny, le fils de notre bien regretté camarade.

DAUDIES (Thomas). — « M. Th. D... » s'est peint en pied, la main dans le gilet, et le bras gauche derrière son pardessus. Il est coiffé de son chapeau et lève un peu sa tête pâle à barbe blonde ; son pince-nez laisse percer un regard observateur et la volonté de faire un grand peintre. — Espérons-le ! ce petit portrait promet. Attendons un effort plus sérieux !

DAUX (Edmond). — Cette « étude de femme »

ou plutôt de jeune fille qui joue avec un papillon blanc posé sur son épaule, serait tout près d'avoir un grand charme et une grande poésie sans le ton violet tendre de la draperie du fond qui nuit beaucoup aux chairs délicates : elle porte à droite dans un galbe plein de désinvolture et d'abandon évoquant un peu trop l'ivresse. Son petit torse, aux fins et jeunes pectoraux, comme les bras et les jambes, a des splendeurs de lignes et de modelé remplies d'harmonie comme les chairs fermes de cet âge de sève et d'élégance. — Comme elle est là dans son alcôve aux rideaux roses, nous ne pourrions trop recommander à la jeune et belle Ève de changer la couleur de ses rideaux qui neutralise la beauté de ses chairs.

DAVID (Ernest). — « L'avant-garde » est personnifiée ici par une charmante soubrette qui, levant et mettant la main à son tricorne galonné d'or, fait le salut militaire devant la glace posée sur une crédence de marbre Louis XV que supportent les pieds longs et cannelés de ce beau meuble. Cette belle fille, bien découplée dans sa taille svelte et élégante, a un type fin et délicat; son corsage vert dessine avantageusement ses formes irréprochables, et l'on sent bien l'étude de ce corps proportionné sous la jupe jaune que couvre le tablier relevé ; les extrémités fines sont bien chaussées, elle porte à droite et sa jambe gauche avance le pied militairement. Le bras gauche se ploie, et la main tenant, en guise d'épée, le plumeau traditionnel, se campe sur le flanc gauche. Il y a du trait et du bon goût en cette gracieuse anecdote bien rendue. — Comme nous l'avons peut-être dit aux Annuaires précédents, cet artiste fécond est loin d'en être à son coup d'essai. En

voici la preuve : « 1864, Figaro, griffon anglais » ; — « 1865, Gibier » ; — « Légumes » ; — « 1867, « Les provisions » ; — « 1869, Gigot (nature morte) » ; — « 1870, Ferme de l'Ile-Saint-Denis » ; — « 1873, Fleurs » ; — « 1874, Fleurs » ; — « Une maladresse » ; — « 1876, Un jour d'ouverture de chasse » ; — « 1877, Une chanson » ; — « 1879, Idylle villageoise » ; — Le garçon jardinier » ; — « 1880, Un mauvais chemin » ; — « fleurs » ; — « 1881, A la Fontaine » ; — « 1882, A l'abri » ; — « Dans les foins » ; et, cette année, comme vous pouvez le constater, par la traduction de « L'avant-garde ». Ce fécond et souple talent est en progrès ; nous l'attendons, l'an prochain, à un plus grand effort digne de sa palette.

DAWANT (A.). — « Une salve aux Invalides (fête nationale). » Les vieux de la vieille sont dans la jubilation, et tiennent à montrer, par leur tenue digne et sévère, ce que c'est que la discipline et le devoir militaires. Comme le vieux sergent-major debout et attentif suit bien le geste du commandant qui, en arrière, fait signe d'attendre, en levant la main, pour ne tirer qu'au 1er coup de l'horloge ! Le sergent-major répète donc le geste et arrête l'invalide médaillé, impatient de tirer à son tour ; car, aux troisième et quatrième plans, les autres invalides, enveloppés des nuages de la fumée de la poudre, ont commencé la salve et rechargent leurs pièces. Celui qui tient l'écouvillon au premier plan répète bien le mouvement martial de son sergent-major. — Au fond et au-dessus de la fumée, le Gros-Caillou montre ses toitures de vieux Paris. — En somme, encore un excellent tableau de M. Dawant, qui s'est religieusement fait le peintre de nos vieilles gloires,

qui ont bien dû souffrir de la parodie du grand Empire et de la honte de leurs enfants devenus des nains, à côté d'eux, les géants !

DAWIS (Mlle Germaine). — « Historia », où l'histoire est symbolisée par une charmante jeune femme debout et de 3/4, posant la main sur un vieux livre d'annales historiques où son index indique quelques fastes à retenir. Elle tourne sa belle tête blonde simplement coiffée en deux bandeaux à angle droit, sur le front, de cheveux blonds et ondés dont les reflets jaunes brillent comme de l'or. Puis, les cheveux, quoique ainsi retenus sur la tête par des bandelettes bleues, s'échappent par derrière et viennent flotter à gauche sur sa poitrine et sur le livre historique. Donc sa tête noble et bienveillante fixe avec une attention intelligente un fait ou un événement mémorable. — Son corsage ou plutôt sa draperie à petits plis vient s'attacher sur l'épaule droite comme une chlamyde, et son bras droit lumineux vient passer sur la belle étoffe jaune aux reflets d'or qui couvre l'épaule gauche, d'où elle descend en faisant trois grands plis. Cette draperie d'or est rayée par des bandes argentines qui la rehaussent d'un vif éclat. Son livre in-quarto, relié en veau et aux tranches brunes, pose avec sa main sur la crédence de marbre brun supportée par une arabesque ornementée, à tête de lion ou mascaron. Telle est cette personnification de l'histoire, dont le type élevé et bienveillant, bien compris et rendu, fait honneur au talent sérieux de l'artiste.

DEBAT-PONSAN (E.). — « M. Albert G... », élève de l'école polytechnique et en costume de rigueur, est debout, de face, et portant à gau-

che. De la main gauche, il étreint l'agrafe de sa ceinture de cuir noir, et le bras gauche descend naturellement le long de la bande rouge de son pantalon d'uniforme. Sa figure de face, dont la lèvre est ombragée d'une petite moustache, a une bonne et loyale expression. — Portrait sobre et bien arrangé, et surtout très naturel de pose et de juste expression. — « Le massage, scène de hammam », est fait par une négresse quarteronne accroupie auprès d'une jeune et charmante brune étendue, dans son plus beau costume d'Eve, sur la dalle de marbre du hammam. Elle est vraiment belle, cette baigneuse ainsi couchée et la tête appuyée sur un petit banc couvert d'un petit coussin de velours bleu ! Elle tourne son regard vers la masseuse de face, mais comme elle est tout à fait posée de manière à ne montrer que son torse et son bassin, de dos, malgré son effort pour parler à la masseuse, nous n'apercevons que le petit contour du bas de la joue, et l'occiput aux cheveux abondants et d'un noir d'ivoire. Ainsi posée, elle déroule le poème de ses formes séduisantes. La négresse qui masse, en ce moment, le biceps, admire ce robuste et splendide dorsal. Comme les chairs sont modelées dans la pâte ferme, et comme les splendides mamelons du bassin sont opulentes, ainsi que les jambes fermes et rebondies ! Comme cette beauté éclatante de chair lumineuse s'enlève bien sur la table de marbre et sur la faïence où la petite fontaine, en forme de bénitier, rappelle bien, à son 3e plan, le marbre du 1er ! — La négresse ou quarteronne se découpant en bistre jaune sur la faïence lapis-lazzuli rappelle les femmes d'Alger d'Eug. Delacroix. Cet épisode quotidien de hammam est un ravissant tableau.

DECARNE (Ch.-Désiré). — « Les champs en juin ; — Flandre », sous un ciel d'un gris-perle tendre et plein de chaleur, dont l'horizon est assez bas pour voir se dérouler de vastes plaines où la propriété morcelée dessine ses lignes de séparation. Au loin, des villages en perspective où le clocher élève sa flèche dans le ciel, puis des maisons çà et là et un moulin à vent. En venant au premier plan, nous voyons les ramasseuses d'herbes qui errent dans la prairie; non loin d'elles, est un champ d'un blond vert qui annonce sa prochaine maturité.— Délicieux aspect frais et tendre.

DE CONINCK (Pierre). — « M. le général Bosquillon de Frescheville » est debout, droit et en pied, tenant son ceinturon d'or de la main gauche, et laissant naturellement tomber le bras droit le long de sa tunique. Il lève sa tête martiale coiffée du tricorne, où la passementerie or accapare le foyer et la note vibrante de ce bon portrait militaire plein de style. — « Bonne chasse! » en effet, car ce petit gars emporte, tout triomphant, deux superbes lièvres qu'il a suspendus par les pattes au bout d'un bâton de chêne, qu'il vient de couper. Indépendamment des deux lièvres sur son dos, il porte par devant un paquet de gibier : bécassine, perdrix rouge et grise, sans compter les cailles, etc. Les deux chasseurs arrivent et montent le coteau ; leur épagneul noir, marqué de feux, arrive le premier, car il ne perd pas de vue, quoique éloigné, la belle chasse qui lui est due.—Double et très belle nature vivante du petit gars, portant la nature morte.

DEFAUX (Alexandre). — « Les vieux bouleaux de la Mare-aux-Pigeons » jettent, aux premier et

second plans, des vibrations argentines, tant leurs troncs et leurs branches sont éclatants de lichens blancs. Derrière eux, la Mare-aux-Pigeons a élu son doux lit au milieu de rochers gris et argentés, et, dans l'amour de son onde fraîche, un bouleau, beau Narcisse, s'est donné des contorsions pour s'admirer constamment dans le miroir limpide et transparent de cette mare, qui donne la vie à cette végétation étouffée par les mamelons de roches grises de ce vallon. Mais, aux plans de fuite, on aperçoit de jolies futaies aux frondaisons épaisses, puis le soleil éclaire d'autres terrains rocailleux, et par-dessus les bois, un ciel gris tendre aux nuages d'argent. Poétique et rutilant motif bien rendu.— « Vue prise à Montigny-sur-Loing (Seine-et-Marne. » Le village et le clocher, au fond à gauche, s'enlèvent sur un horizon de ciel argenté. La ligne de coteau et de prairie continue et n'est rompue que par un groupe de deux arbres, l'un mort, l'autre vivant et touffu. Sous le premier, une basse-cour innombrable échantillonne ses mille couleurs vibrantes, et, au premier plan, le beau cocorico doré et au panache retombant chante à tue-tête, au milieu de son sérail de poules de Padoue, de Houdan et russes.—Très beau paysage aéré et animé.

DEGRAVE (J.-Al.). — « Une classe communale » est un des bijoux les plus précieux de cette riche exposition. Au 1er plan les deux lauréats à la table d'honneur portent les grands cordons de la légion d'honneur de la Creuse. A côté d'eux, un petit paresseux est à genoux par punition; puis, à droite et à gauche les nombreuses tables de la classe échantillonnent les têtes de ces charmants gamins et gamines qui finiront par

se confondre comme dans les écoles communales d'Amérique, où le mélange produit des générations vaillantes et honnêtes, par le dégagement moral des jeunes tendresses enfantines qui éloignent l'impudeur et l'hypocrisie. La sœur, debout comme un général, ne perd point de vue son régiment de charmantes travailleuses et de petits garçons. Celle du fond se penche pour aider une petite fillette. — Ce ravissant tableau éclate de lumière qui entre en profusion par les croisées ouvertes et joue sur les têtes enfantines. — Courage et gloire à M. Degrave en ce joli genre utile et agréable.

DE KESEL (Charles). — « Mme de Bast-Armellini », a au Salon une position sociale beaucoup trop élevée pour le peintre, car cette élévation empêche d'admirer de plus près la belle tête pâle et distinguée de cette dame à l'allure vraiment noble. Mme A.... a le corps de profil, ce qui dessine son beau corps, ses pectoraux, son torse, la croupe, tandis que la tunique de soie verte s'entr'ouvre à la pointe du corsage, pour montrer la robe de satin blanc par devant. Elle tourne la tête de face et nous regarde ; aussi, nous ne pouvons qu'admirer cette noble et grande dame.

DELAHAYE (Ernest-Jean). — La « Pâque juive » se célèbre dans toute la frugalité qu'ordonne le culte israélite. Le grand rabbin, debout, officie debout en levant l'index et montrant la galette sans sel ni beurre qu'il offre à tous ses coreligionnaires en récitant les versets de la *Hagada*. Ceux-ci écoutent religieusement le souvenir du pain de misère mangé en Egypte et le vœu de liberté qui couronne cette prière fervente. Il y a là de la ferveur et un profond sentiment reli-

gieux; c'est une belle et bonne toile sentie et rendue.

DELAMBRE (Léon-P.). — « Les chênes, à la fin de l'automne » étendent leurs longues branches complètement dépouillées de leurs feuilles jaunes gisant sur le sol. Entre ces beaux arbres, les séculaires géants de la forêt, un cerf écoute sans doute avec inquiétude les voix de la meute que lui apportent les échos lointains. Son train de derrière manifeste ces craintes. Le roi des forêts va donc s'enfoncer dans le dédale de ces bois qui se prolongent en vallons et en collines, couverts de pins et chênes verts à la frondaison épaisse et luxuriante. — Ces arbres du 1er plan, jaunis par les feuilles mortes, s'enlèvent en vigueur sur un beau ciel azur moutonné de nuages aux flocons roses et argentés sur les bords. — Très bel et bon aspect vrai en ce paysage à l'effet d'automne.

DELANCE (Paul). — « Le départ » des réservistes, ou de la territoriale, car ces soldats sont un peu vieux pour des conscrits. Grande cohue, grand brouhaha sous la salle d'attente de la gare! Que de baisers, de poignées de main, de mouchoirs agités! Le major préside à l'embarquement en wagons; le groupe est nombreux, il faudra ajouter des wagons... mais la vapeur fume et les mouchoirs, les baisers envoyés fonctionnent encore. — Très bon épisode qui se répète fréquement, et qui a trouvé son bon peintre.

DELANOY (H.-P.). — « Inde et Orient. » Ce cimier aux front et oreillères de mailles d'acier et surmonté de plumes de paon avec ce yatagan posé en travers sur le livre, cette carabine ciselée et à la crosse de bois rouge, cet écu aux palmes et aux

clous dorés avec cette petite corne ou trompe en jade vert, toute cette panoplie relevée par la vigueur du livre indien ouvert et reposant sur ce coussin oriental brodé de cachemire blanc, rouge et bleu, affirment une vingtième fois de plus la puissante maëstria de ce grand peintre. — Je répéterai même qu'en remuant de grandes idées par les attributs, et en montrant la table de Carnot, par exemple, on peut à bon droit être classé dans le grand art dont le couronnement est l'idéal et la pensée enseignante. — « A la gloire d'un général du passé... ou de l'avenir ! » Sous une panoplie dont la cuirasse Renaissance donne la vibration argentine du foyer lumineux, repose une rapière, une durandal, sur de vastes parchemins de noblesse, titres de gloire gagnés par le chevalier vainqueur ; cette superbe panoplie si bien composée est, on peut le dire, une vraie fanfare épique, qui donne presque à ce genre ainsi interprété toute l'élévation de l'histoire que ces attributs épiques chantent si glorieusement. C'est splendide.

DELAUNAY (J. E.). — « Le général M... » est de 3/4, presque de face, et peint en vigoureux parti-pris d'ombre et de lumière. Le peintre a tenu à éclairer la joue où la noble blessure fait un trou et une forte couture produite par un éclat d'obus. Le brave général, quoiqu'un peu défiguré, a une noble tète pleine de bienveillance et de profonde méditation. Son beau front encadré de cheveux gris n'est point encore labouré de rides ; son œil droit, perçant sous son arcade sourcilière, a un regard intense qui vous sonde ; le gauche est un peu fermé par les ravages de la blessure sans doute ; et cette glorieuse joue déchirée par la guerre est admirable de carnation vraie. Le buste,

dont l'uniforme porte la croix de commandeur de la Légion d'honneur et tous les grands insignes gagnés sur le champ de bataille, donne la note vibrante du rouge et des ors qui ne nuisent pas à ce facies martial. — « M. E. des V. . » Le corps de profil et la figure de 3/4. L'œil bleu, clair et rond, est fixe et un peu hagard, et cependant la bouche aux fines lèvres pincées voudrait presqu'ébaucher un sourire. La carnation vive et blanche dans son délicat empâtement laisse percer cependant la vie et un peu de coloration sanguine. La coiffure modeste laisse les cheveux friser sur le front. Le collet vert foncé et les revers du corsage de même couleur comme la pelisse s'enlèvent sur une prairie vert clair, des fonds de futaie, de roseaux foncés au bord d'une rivière aux mêmes tons clairs avec le ciel qui participe de ces tons fins, et s'harmonisent bien avec ce type distingué et sérieux. — C'est un tour de force que cette gamme verte.

DELHUMEAU (Gustave). — « Mme B... », debout de profil, la figure de 3/4 plein et presque de face, est comme en marche et semble tourner de notre côté son agréable physionomie pleine de grâce et de charme ; sa belle robe de velours bleu dessine on ne peut mieux son torse et sa taille. Les bras descendent naturellement et ramènent en avant la jolie main nue qui se croise avec la main gantée de suède jaune. Cette figure exprimant la bonté et l'ensemble de la robe bleue se détachent sur un joli fond de soie laque jaune. C'est un ravissant portrait. — « M. le général Pourrat », debout et de 3/4, s'appuie de la main gauche sur la poignée de son sabre de cavalerie, et laisse tomber son bras droit dont la main tient les gants blancs. Sa figure de face et fouillée dans les mus-

cles et les attaches et emmanchements du col exprime une assez grande énergie militaire, car les yeux bleus vifs et presque durs lancent des regards d'une grande sévérité. Une moustache châtaine ombrage sa bouche. Le dolman à brandebourgs et le pantalon rouge complètent la tenue, et comme l'aspect et l'expression sont d'une correction soutenue, c'est encore un bon portrait plein de caractère.

DELOBBE (François-Alfred). — « Le Roman au village » éclaire trop prématurément le cœur et l'esprit de cette suave petite paysanne. En effet, elle médite profondément ; son œil pétille, sa joue est enflammée ; car le passage qu'elle vient de lire la remue, l'agite de fond en comble, et a évidemment troublé son petit cœur qui se pose de nombreuses questions très intimes. D'abord, avant de commencer sa lecture, elle a oublié son tricot, le bas rouge et blanc, armé de ses aiguilles, qui se repose à coté du peloton de laine vertueux. Elle touche au dénouement, si j'en juge par sa main gauche inerte et posée sur la fin du roman, et elle porte son médium presque à sa jolie bouche rose comme une cerise mûre. Et le livre a été si enivrant, que son bel œil, qui a de la profondeur et la flamme de la vie qui s'allume, est fixe et interrogateur ! O romanciers ! que votre mission est belle ! N'allez pas flétrir les candeurs, ni vous asseoir au bord des innocences ! — « Les premières avances » font sourire agréablement la belle brunette, rondelette jeune fille qui écoute avec plaisir les aveux et avances de son amoureux couché tout du long dans l'herbe et les bras croisés sur sa veste grise de travail. Il lève son joli profil à fine barbe et convoite la jolie pay-

sanne à laquelle il fait sa déclaration. Celle-ci, tout en l'écoutant avec plaisir, cueille des pâquerettes, et comme sous le charme de ces avances, son visage gracieux s'illumine de charmante volupté. Ses yeux noirs pétillent et sa bouche rose ébauche le plus ravissant sourire. Cette idylle dans une prairie verte émaillée de fleurs roses et blanches est d'une finesse et d'une fraîcheur printanière, exhalant, comme les fleurs qui entourent les deux amoureux, les arômes enchanteurs de la jeunesse et du printemps. — M. Delobbe a la note juste et poétique.

DELORME (Mlle Berthe). — « La Pensierosa » a fermé l'album où sans doute elle note ses pensées et les burine en beaux vers. Elle lève sa tête noble et fière dont les cheveux tombent en nappes larges derrière ses épaules et sur son pectoral droit. La tête est noble et pure. Les traits sont grands et puissants, et rayonnent de pensées poétiques et souriantes. — Très belle expression et grand style en cet excellent buste, qui affirme un talent réel. — « Les bluets » émergent du tablier blanc que Mlle Berthe tient précieusement après en avoir fait un petit sac. Quelques coquelicots jettent leur note de feu à travers ces fleurs d'azur tombées de la voûte céleste. La pose de Mlle Berthe est simple, et sa belle figure de face, et en pleine lumière, sourit avec une grâce spirituelle et charmante. — « Allez ! ô belle Berthe ! Allez cueillir les bluets dans les blés !

DEMAREST (Albert-G.). — « Au cimetière. » Un pauvre Breton vient d'assister à l'inhumation de sa chère femme sur laquelle les fossoyeurs poussent la terre à pleines pelles. — Le malheureux, désolé, regarde cette sinistre besogne et ne

peut en arracher sa vue, malgré l'impatience de son vieux père qui veut l'entraîner. Les femmes et les petits enfants, parentes, fille, garçon et amies sortent du cimetière en suivant le clergé. Tous ces personnages s'enlèvent en vigueur sur la neige qui couvre le sol du champ de repos. Un gros chêne dénudé rompt bien à droite la ligne horizontale du mur; et, sur le ciel gris et rose en flamme se détache la flèche du clocher du village. — Il y a dans cette excellente toile une note de cœur sentie et rendue. C'est encore du grand art.

DEMONT-BRETON (Mme Virginie-Elodie). — « La plage » de sable gris doux et tendre sert de tapis aux jeux des enfants de cette pauvre veuve dont la figure triste contraste avec l'insouciance et la gaieté de ces lutins qui luttent entre eux. Toute la beauté de cette plage et de cette mer, aux lames d'argent, est effacée par l'expression navrante de cette veuve infortunée tenant à son col son dernier né, dont l'âge, hélas ! prouve que le vaillant père et travailleur de la mer est peut-être venu, à l'état de cadavre ou d'épave, sur cette plage où souffre et pleure cette inconsolable épouse et mère. — Aussi ! vous qui passez là, sans comprendre ni sentir, je vous plains. Que dis-je ? Vous êtes heureux, car vous ne sentez pas la tristesse vous étreindre le cœur en observant et ressentant en votre âme cette immense douleur qui vous arrache des larmes. — Voici du grand art qui fait honneur à l'élève du grand Jules Breton.

DEMONT (Adrien). — « La floraison des jacinthes (grand établissement Van Houtte). » Réclame ou non, le motif de plates-bandes aboutissant toutes à angles aigus au fond d'un immensejardin

dont la ligne horizontale est repoussée par les motifs du fond; ces plates-bandes échantillonnent en lignes vraiment agréables à l'œil les violettes, les roses, les blancs et la palette multicolore des jacinthes qui se poudrent et s'effacent dans les lointains, où le ciel verse la poudre de ses nuages gris-perle. — C'est original et ravissant. — « Le ruisseau » coule dans un vallon plein de charme poétique pour les âmes rêveuses aimant la solitude, M. Demont est évidemment un fin et délicat poète, une de ces âmes qui aiment à s'isoler dans la nature mélancolique et parlant à l'âme de son amant, de son fidèle adorateur. Eh bien ! cette solitude mélancolique apporte au rêveur toutes ses pensées délicates et tous ses mystères. — Voyez-vous comme ces dunes et ces rochers lointains préparent bien déjà, par leur espace aride et grandiose, au charme de ces landes arides qui cependant ont donné asile à ce petit bois épais dont la frondaison opaque est impénétrable aux curieux ! C'est de là que part le délicat rêveur, le poétique ruisseau, murmurant entre ses deux rives couvertes de mousses et de fleurettes aimant la fraîcheur de cette eau bienfaisante. Et vraiment, en ce délicieux et mélancolique séjour, on trouve un écho sympathique à ses peines et chagrins. Tels sont les idées et sentiments qu'inspire ce paysage peint par un poète.

DENDUTYS (Gustave). — « Une route » qui, par un bel effet de nuit, ne se devine que par les reflets diamantés qui viennent trembloter et luire dans la boue des ornières. Cette route assez large s'enlève donc aussi, en faible demi-teinte transparente, sur les deux côtés des champs et des marais qui la bordent. Elle s'enfonce directement et

aboutit à l'horizon qui borne, à son tour, avec ses maisons, ses chaumières et ses arbres, la belle ligne azur du ciel couchant. — Ce bel effet de nuit est un tour de force d'observation et de mémoire, car il n'est pas aisé, à cette heure nocturne, de peindre directement. M. Dendutys a vaincu cette difficulté.

DENNEULIN (Jules). — « Retour de la pêche; Nieuport. » Les trois pêcheurs en selle et ayant leurs paniers en guise de fontes à leurs côtés devisent entre eux, mais pas comme Macbeth et Banquo. Et pourtant! ils ont une crâne allure avec leurs casquettes de loups de mer, leurs casaques de bure ou de cuir, et leurs voiles de chasse-marée en sautoir sur la croupe de leurs chevaux. Ils devisent sur le résultat de la pêche sans doute et sont heureux de rentrer au foyer auprès de leurs chères moulières et pêcheuses qui soignent les mioches, ces futurs travailleurs de la mer. Comme ce beau groupe s'avance crâne et beau d'allure sur ces rudes et vigoureux chevaux. Il s'enlève en vigueur et en lignes à caractère sur un ciel gris-perle à l'horizon argenté, et sur la plage grise aux flaques d'eau pointée de galets.

DENOEU (Gustave). — « Le profil de Mlle Marguerite B... », charmante petite blonde, qui a un type de petit garçon, se découpe en silhouette trop sèche sur un fond de laque foncée. C'est fâcheux, car le modelé en pleine lumière, comme ces cheveux d'or, est d'une fine délicatesse. — En revanche, « Marion » rachète la dureté du fond précédent, et offre une étude plus sérieuse. Marion dort, la candide tête encadrée dans l'auréole de ses cheveux blonds; elle dort, la pauvre enfant, le bras droit pendant sur sa couche blanche et pure; ses beaux pectoraux comme son torse splendide et ses chairs

délicates peintes en lumière n'ont point été souillés. Pauvre vierge ! De Musset a voulu ne pas flétrir ton pauvre cœur, ni polluer ton corps splendide ! — Très belle étude sentie et rendue en poète.

DESBORDES (Louise). — « Les libellules » est un tableau peint par un poète aimant les beautés de la nature ailée jouant sur les fleurs qui baignent dans l'eau claire et transparente. Est-il un papillon aussi poétique que ce névroptère aux ailes d'azur qui se plaît sur les roseaux et les joncs, et forme, avec ses congénères ailés, des guirlandes et des danses comme n'en composerait jamais le plus savant chorégraphe. C'est dans ce ciel gris-tendre et brûlant d'été que jouent ces filles de l'air aux ailes d'azur, et je m'étonne que ces deux cardinaux ne sortent point leurs têtes rouges de cette eau limpide pour admirer leurs amies. — Remarquons, en passant, que cette composition féerique donne la note crépusculaire, car Phébé qui se lève, se mire déjà dans la glace aux filets d'argent de cette eau limpide.

DESBOUTIN (Marcellin). — Cette « femme (étude) » est coiffée d'un chapeau de velours à peluche qui manque de goût et de grâce. Le collet de la fourrure engonce un peu cette tête fine et pâle dont l'intelligence et la vie rachètent la toilette d'un goût risqué.

DESBROSSES (Jean). — « Le bout du lac d'Annecy » est un motif de grand art et traité dans ce haut genre. Si notre vieil ami Jean Desbrosses n'enlève pas du coup la médaille, ma foi, ce sera une injustice criante, et les artistes ne seront plus dignes du suffrage universel. En voici la preuve. Suivez, à partir du 1er plan, sous la

frondaison puissante de ces deux chênes jumeaux dont les cimes touchent aux cieux, suivez aux pics lointains les hautes collines descendant en roches grises et en végétations claires leurs bases dans le lac d'Annecy ; puis, l'ayant traversé en diagonale, voyez dans le vallon du 3e plan les démarcations des propriétés et les petits villages parsemés dans cette vallée, et au 2e plan, remarquez ce beau bois de pins et fourré servant de repoussoir au lac et aux pics lointains du fond. Si nous revenons au 1er plan, nous reposons notre vue sur cette immense prairie d'un ton sévère que sillonne un filet d'eau qui court dans un ruisseau venant de ce beau bois. — Cette splendide nature majestueuse est une œuvre hors ligne. — « Le val de Pralognan » qu'a chanté M. G. Vaudrey, et qui a aussi inspiré notre ami Jean Desbrosses, est un motif des plus grandioses, et même plus dramatique que le précédent. On dirait la nature en cataclysme sur ces pics altiers. Les vapeurs des nues lèchent les flancs rebondis des montagnes géantes, où les bois de sapins noirs ont l'air de petits nains; mais leur vigueur noire domine cependant la brume épaisse des glaciers, dont on voit éclater les blocs neigeux entre les deux pics géants. Puis, en descendant sur les grèves du 1er plan, nous apercevons les damiers épars des petits galets produits par l'émiettement et les éclats des blocs de silex de ces monts gigantesques. Au 1er plan de ce val, quelques filets d'eau pacifiques entourent comme des îlots ces petits galets gris. Mais qu'on se figure un ouragan dans la gorge profonde et ténébreuse, et surtout à la fonte des neiges, Dieu ! quel cataclysme ! quel tonnerre effroyable doit gronder en ce val grandiose !

DESCHAMPS (Louis). — « Le plus heureux des trois » est assurément le petit maître, ce gamin assis de face et écartant les jambes, puis riant aux éclats avant de savourer sa soupe que convoite son joli minet qui supplie en faisant patte de velours, et que le bon Fidèle regarde, résigné. — Excellent tableau dont le sourire désopilant explique la convoitise des camarades. Et le bon drôle songera à ses amis et partagera le régal avec eux. — « Fille mère » plongée dans une inquiétude profonde, ou plutôt dans la douleur d'un injuste abandon. Aussi la pauvre mère n'a plus que ce bébé rose et aux lèvres de carmin, dormant là comme un chérubin sous ses yeux caves et gros de larmes. Elle est là, pauvre ange gardien du fruit de son amour malheureux, elle est là abîmée dans sa douleur et les yeux brûlés de larmes d'avoir subi l'affront du misérable égoïste et ingrat qu'elle aimait tendrement. C'est son idée fixe, et sans l'épave de ce cher bébé qui dort, elle n'aurait qu'une idée : le suicide. — Ce drame est on ne peut mieux senti et rendu, et cette belle au visage pâle, qui a déjà tant souffert, est frappée au cœur pour la vie. Et puis, ces mains aux doigts roses et fluets ont oublié le travail ; la misère frappe déjà à sa porte comme l'indiquent cette coiffure et ce reste de schall noir ; la crèche est là et la bonne mère sera vaillante ! Mais encore une fois, ce qui m'inquiète pour ce pauvre amour abandonné et frappé d'un coup cruel au cœur, ce sont ces grands yeux hagards. Bravo ! M. Deschamps, voici du grand art enlevé largement.

DESCHAMPS (Mme Camille). — « M. le baron de Larroque Assat » est debout, la main gauche dans la poche et la droite tenant un binocle. Il

tourne de 3/4 sa noble et bienveillante tête dont le crâne est chauve, et a une expression triplement noble, intelligente et très bienveillante. — Très bon portrait finement peint en pleine lumière.

DESGOFFE (Alexandre). — Ce « souvenir des environs de Naples » est une œuvre de style virgilien du genre arrangé à la méthode du grand maître N. Poussin, dont l'école a duré jusque sous le règne de Louis-Philippe. Du reste, les nobles vétérans de ce grand art, qui cherchent l'idéalisme dans l'arrangement de la nature, ont encore de vaillants et fidèles sectateurs, tels que les maîtres Français, Flandrin, Benouville, de Curzon, etc., sans compter ceux que j'oublie; et, assurément, M. Desgoffe en est aussi un des plus fidèles porte-drapeau. Jugez-en, par ces belles lignes saccadées de pénombres au 1er plan des pâturages de cette vallée de Tempé, où des bergers d'Arcadie, drapés comme des Tityre et des Aristée, paissent leurs moutons dans la lumière d'or que le soleil verse à côté de la pénombre. La prairie est bornée par les rochers aux gorges profondes où les échos des *Géorgiques* répètent les sons de la flûte de Mélibée. Les fronts chenus de ses roches sont couronnés de massifs d'oliviers et s'enlèvent sur un horizon de nuages argentés. La belle ligne de ces rochers descend jusqu'à la vallée qui forme là un repoussoir à la mer bleue de l'Adriatique, et que borne un coteau plein de lumière. Ce beau contraste des ombres du 2e plan avec le coteau et la mer donne un grand style qui s'ajoute à celui des lignes majestueuses. — M. Desgoffe est donc aussi un maître du style.

DESGOFFE (Blaise). — « Les émaux, cristal et raisins », ainsi que le tire-bouchon ciselé et le

couteau damasquiné à côté des pommes d'apis ; la petite serviette de soie, les grenades ouvertes et fermées entre la coupe et le Delft, à côté du hanap et de la gourde étoilée, avec le verre monté sur torsade et ramassé sur une étoffe rouge, et sur le splendide chasselas blanc et d'une maturité qui roussit les grains ; tout cela est d'une puissance d'étude fouillée et d'une vibration superbe. — « La statuette de buis représentant la Force l'agate, le casque XVIe siècle, l'étrier de François Ier et le pommeau d'épée » ; puis la pipe d'onyx la coupe verte et rose, et le bouclier s'enlevant sur la draperie bleue. Tout fait valoir la statuette de buis tenant le chapiteau du poêle et se découpant sur le marbre ou le stuc vert tendre, tout cet ensemble prouve une fois de plus que M. Desgoffe est loin de vieillir ; son talent précieux est toujours jeune.

DESTREM (Casimir). — « Les pêcheurs de sable à Toulouse » sont deux dragues vivantes qui, de leur bateau ou chaland oblong, cherchent le sable au fond de l'eau et le ramènent dans ce même bateau. — L'eau calme et bleue est transparente, et étend son miroir sous les arcades de ce pont par lesquelles on voit les faubourgs de la ville, où un clocher élevé s'enlève ainsi que les docks à droite sur le ciel bleu. — Petite étude directe très sincère.

DESVALLIÈRES (G.). — « Mlle D..., » debout et s'appuyant sur son ombrelle cerise, puis tenant son chapeau enguirlandé de coquelicots donnant la belle note de vigueur de cette toile importante Mlle D... se promène, simplement vêtue de toile grise, au bord d'une saulée aux vieux têtards en ruines, dans une délicieuse prairie où poussent les

ligitales, les pâquerettes, et où des flaques d'eau lonnent une grande fraîcheur à l'aspect général le ce bon paysage. Mlle D... incline un peu la tête ur l'épaule droite, et sa figure douce et modeste, einte en lumière, a le charme de l'honnêteté et l'une grande bienveillance. C'est un bon portrait.

DESVARREUX-LARPENTEUR (James). — A Champbeugle. » Un troupeau de ruminants, peu près tous tournés de face, paraît fort étonné, ans doute de voir le peintre le copier. En effet, aches et taureaux lèvent tous la tête et regardent. l n'y a qu'une vache, plus discrète, qui se contente e brouter, et un taureau voulant donner un coup e corne à un chien qui l'agace. Le pâtre qui les arde, est au 4e plan, sur un mamelon ou une petite une qui borde la prairie d'un vert clair, où un rbre maigre et tordu élargit et dresse ses ranches. Au fond de la prairie à gauche un joli lassif, au bas des coteaux séparant divers ter-ains ; le tout arrosé des vapeurs crépusculaires e l'aube naissante. Mais l'attrait et la beauté de ette jolie toile, c'est la vérité de ces beaux ani-laux que l'artiste connaît à fond et rend avec ta-ent.

DEUTSCH (L.). — Cet « amateur oriental », oiffé du turban et vêtu d'un burnous blanc qui ouvre la pelisse rayée de soie, examine et étudie n cimier arabe dont les oreillères pendent en otte de mailles fines. Il est debout et a tout à fait admiration d'un collectionneur, ce que confirme panoplie de vases, aiguières et yatagans arabes le grand vase de bronze couleur feu, tous belots d'art oriental. Cet amateur a pour repous-oir une porte cintrée à sculptures, quadrillée de oulures ou arabesques ; puis un fond vert en

faïence à carreaux sur laquelle pend un ride
gris. On dirait un vrai Gérôme dans toute sa p
ciosité.

DÉVÉ (Eugène). — « La gorge de la Verriè
à la Bourboule », offre deux mamelons ou superl
coteaux boisés qui viennent se rencontrer da
une gorge noire d'un effet très vigoureux. I
belles lignes saccadées de ce beau site ont un
pect peu banal, et sont repoussées par les pics gra
dioses du fond ; ceux-là s'enlèvent sur un c
d'argent à l'horizon. Au 1er plan, la vallée est u
délicieuse prairie exhalant les arômes des foins q
l'on ramasse. Ce splendide motif rappelle ceux
Desbrosses et ont comme lui de la magnificence.
« Promenade au matin » que font sous bois une jeu
châtelaine en amazone bleue, accompagnée de
lévriers blancs. Elle chevauche au pas sur son alez
qui avance la jambe gauche dans le style de hau
école ; puis elle détourne un peu la tête pour v
si son époux va la rejoindre. En effet, le vo
là-bas, qui point en perspective sous les arb
de la belle futaie de chênes où a lieu cette pron
nade. — Le soleil verse des traînées de lumière
l'herbe de ce beau bois aux chênes séculaires.
Il y a dans ce large aspect, de la puissance, de
profondeur et de la poésie.

DEYROLLE (T.). — « Un sauvetage à l'ent
du port de Concarneau. » Les habitants, presq
tous marins ou travailleurs de la mer, accour
sur la jetée, où la vague en fureur vient bat
les récifs. Trois sauveteurs intrépides apportent
cordages et des engins, tandis qu'une barque da
le lointain s'élance au secours d'un malheure
canot victime d'un coup de vent. Cette jolie mari
est d'un dramatique vrai.

DIAQUE (Fédérico). — « Chloé » est assise, dos sur un bloc de roc couvert de mousse. Elle urne et penche son joli profil vers une rivière nbreuse dont elle se sert comme d'un miroir. ›tte belle tête de profil est éclairée d'un reflet or qui frise sur ses cheveux, descend en lueur argent sur ses épaules, et reprend son éclat vi- ant sur le genou droit, la hanche gauche et la mbe, pour se reposer sur le bout de la draperie eue qu'elle argente. Cette splendide étude de une fille, au torse et au corps entiers en pénom- e, est un chef-d'œuvre de modelé puissant dans tte ombre diaphane où les chairs, comme dans Corrège, prennent une morbidesse diamantée i participe un peu des vibrations argentines uant sur les trembles de la forêt. Un peu lourde ramassée dans ses chairs fermes, cette jeune e a une pose candide qui fait, de la tête au pied uche posant sa pointe sur les graminées en fleurs, e ligne rompue pleine de grâce. — C'est une excel- ite étude digne d'une récompense.

DIDIER (Jules). — « Entre Rome, et Civita- ›cchia. » Trois grands bœufs, aux longues rnes droites, font la sieste dans des pâturages ussis par la chaleur. Les deux de droite sont au pos ; mais le premier, à gauche, est debout et serve la voie romaine où passent deux charrettes argées de gerbes de froment. Le long de cette ie, s'élève un vestige romain, une arcade ou itre couvert d'un massif de végétation qui a élu n domicile sur ces pierres maçonnées avec du nent romain. — Derrière cette voie éloignée, le ore, bleu comme de l'outremer foncé, est d'un me de plomb ; il se forme de petites baies dans terrains bas des vallons, et sa ligne d'horizon

se découpe avec crudité sur le ciel gris où s'ac cumulent des flocons de nuages blanc tendre. Te est ce beau spectacle de la campagne entre Rom et Civita-Vecchia que M. Didier s'est inoculé dan le rayon visuel, et qu'il nous rend, comme se grands buffles, avec une grande sincérité. — « Souvenir d'un voyage aux mines de Taquah ; — Côtes d'Afrique », où l'artiste, ne pouvant sup porter la chaleur, le 15 février 1880, se fit porte en hamac pour se rendre aux mines d'argent d Taquah, objectif de son voyage. — Voyez don la caravane des noirs portant les malles, les provi sions et les accessoires du voyage. Voyez égale ment le vieux Danson portant le fusil du peintre et toute la caravane traversant cette forêt vierge d bananiers et de palmiers, ainsi que toute cett frondaison épaisse de la chaude Afrique, où le cie azur dégage une chaleur incandescente de 36° l'ombre. — Merci à M. Didier de nous donne indépendamment de son souvenir intéressant, so aimable portrait en hamac par-dessus le march

DIÉTERLE (Mlle Marie). — « La marmo nette » est probablement le nom de cette jolie mar transparente où s'abreuvent ces beaux ruminant dont la vache blanche est le foyer d'argent vif rompu. Auprès d'elle, est son petit veau ; un deuxième, rousse, au deuxième plan, complète c bon groupe ; tandis qu'au troisième, une autre rouge, broute une petite branche de saule. A fond des massifs sombres et de beaux arbres q laissent à peine percer la lumière d'un jour tendr par ce motif plein de poésie.

DIETERLE (Georges). — « Après l'orage ; — Yport (Seine-Inférieure) ». La plage est sombr et les galets commencent à être envahis par l

narée montante roulant ses superbes vagues qui viennent déferler avec un fracas terrible. La igne de l'horizon est d'un bel effet bleu foncé ranchant sur le ciel gris et orageux. — Belle maine d'un grand aspect.

DIEUDONNÉ (Emm. de). — « Salem-ben-Mohamed-Taleb ; — Souvenir d'Egypte. » Belle ête de 3/4, coiffée du turban jaune égyptien. Expression mâle, intelligente et fine donnée par e beau facies peint et modelé en bon parti-pris l'ombre et de lumière. La moustache et la barbe noire encadrent bien cette figure égyptienne, et appelle la facture d'Horace Vernet.

DINET (E.). — « Vue prise du rocher de Sanois. » Au premier plan une jolie fillette en petit paletot brodé de rose, et fière d'être arrivée la première, regarde les groupes en retard de sa petite sœur et des grands parents qui ne vont pas vite. Son jeune frère, qui enfin la rattrape, grimpe sur e gros mamelon pour la rejoindre. — Ce ravissant motif, égayé par ces têtes blondes, s'étage en mamelons argentés et en bruyères roses jusqu'à une jolie futaie de boulingrins, derrière lesquels on voit au loin le village, des champs et des collines boisées, puis enfin, le ciel clair au-dessus de l'horizon très élevé. — On a bien fait de donner la cimaise à cette œuvre charmante.

DOUCET (Lucien). — « Agar » se tord dans les angoisses de la soif qui torture ses entrailles. Son torse, contourné et d'un ton terreux, se confond presque avec les sables ocreux de ce désert, où surgissent des blocs de silex gris. La malheureuse répudiée allonge ses beaux bras et ses mains inertes, qui ont laissé choir l'aiguière ou l'urne vide. Son profil, dont le front est noyé par sa chevelure

d'un beau noir, est dans une prostration voisine de la mort. Il y a là un drame senti, car, dans ce bel accident de terrain s'enlevant sur un ciel d'or, la pauvre proscrite jette sa note de vigueur dans la souffrance.

DOUILLARD (Alexis).— « La mort du premier-né. » La pauvre mère, abîmée dans la douleur de sa perte cruelle, semble vouloir accompagner le petit corbillard à l'église et au cimetière. Elle est de profil, voilée du crêpe de deuil, et sa belle tête a une expression navrée. Les amis la suivent, et l'imprudente pourra bien s'évanouir en voyant le pauvre petit être recevoir les pelletées de terre dans la fosse qui va le recevoir. Le groupe des femmes en deuil et la pauvre mère donnent un drame saisissant.

DOYEN (G).— « Au bord du ruisseau. » Une belle et grande fillette, debout et de profil, tient sa lourde cruche de grès vert, et nous regarde, d'un air ébahi, avec ses grands yeux ronds et noirs contrastant avec sa chevelure d'or. Beaucoup de candeur et de grâce dans cet âge des boutons de rose et du printemps. M. Doyen a eu le bon goût de ne pasticher en rien la cruche de Greuze. Celle-ci est l'extase et la chaste candeur qui dort.

DREVET (Mlle Marie). — « Le sentier des artistes; — forêt de Fontainebleau. » Les feuilles mortes, avec leurs notes d'or, indiquent l'ondulation sinueuse de ce sentier caché par les blocs de granits mousseux, et ombragés par les chênes sur les troncs desquels éclatent les accrocs d'argent.— Très belle et bonne étude fouillée et peinte dans la pâte puissante.

DUBOIS (C.-E). — « Menton » baigne les pieds de ses maisons et villas dans la Méditerranée

aux flots d'azur clair, et derrière cette ville, baigneuse élégante, apparaissent des rochers lointains et bleus qui s'enlèvent sur le ciel azur au zénith et or à l'horizon. Au premier plan, un sentier mène au bord de la mer, et à droite se lèvent des rochers gigantesques derrière lesquels poussent des lauriers-roses. — Très poétique aspect.

DUBOIS (Désiré). — « M. ***. » Je n'ai pas besoin de demander à déchiffrer les ***, car j'ai déjà eu l'avantage de rendre les nobles traits de ce vaillant artiste sur le front duquel habitent la pensée et la volonté du chercheur. Donc M. Désiré Dubois a fait, d'après lui-même, non seulement un excellent portrait fort ressemblant, mais encore une étude qui est réellement un petit tableau de grand art. — Car, je le répéterai à satiété, le grand art est dans la poésie et la pensée. — Eh bien, l'artiste en question les a données à grandes doses dans son petit portrait aux tons sourds et voilés, dont le regard de côté a une certaine fierté avec la barbe, les moustaches grisonnantes et le béret qui ceint son beau front. Cette tête intelligente et fière de l'artiste posé de profil, et qui se retourne de 3/4 sur l'épaule droite, est d'une noble allure, et peinte largement en pâte dans le sens des muscles. — Encore une fois, c'est un petit tableau de grand art.

DUBOIS (Paul). — « Mlle de C... » est simplement assise sur un fauteuil carré et de velours gris. Elle est de 3/4, et ses mains se croisent naturellement en posant sur sa robe d'un velours bleu foncé. Sa jolie tête brune est modelée presqu'en pleine lumière et dans une chaude coloration brune et de pâte ferme et vigoureuse. Ses cheveux, comme ses sourcils et ses yeux, sont d'un

noir vif et chaud qui s'accorde bien avec la vigueur de cette carnation ardente. — Mais ce qu'il y a de beau et de fort en ce double talent de sculpteur-peintre, c'est l'expression toujours juste et trouvée: ainsi, Mlle de C... est une modeste personne d'un caractère ferme et enjoué. L'intelligence pétille dans les yeux sous ces épaisses arcades sourcilières, aussi bien que dans les narines et la bouche fine aux lèvres douces et bonnes dans leur ampleur. — En un mot, sur le beau visage de cette brune distinguée, M. P. Dubois a su mettre tous les sentiments et la vive intelligence qui animent le cœur et l'esprit de cette charmante personne. Car plus on étudie cette belle figure modeste, brune et spirituelle, plus on apprécie le talent du double grand maître. — « M. le docteur Jules Barrot, professeur à la Faculté de médecine », est de 3/4 perdu, presque de profil. Il est en robe, et sa belle tête modelée en pâte lumineuse sourit avec bienveillance. Les cheveux grisonnants reçoivent auprès des temporaux une vive lumière argentine. Mais ce qui domine en cette expression, c'est l'intelligence avec la bonté. M. Dubois excelle dans ces portraits minuscules dont il fait de grandes œuvres.

DUBOIS (Louis). — « M. F... », debout et de 3/4, la main droite en poche, s'accoude du bras gauche sur un coin de petite table et tient sa cigarette. Il tourne à gauche sa tête au front puissant, encadrée d'une belle barbe noire comme ses moustaches. — Cette petite tête est bien dessinée et modelée dans tous les sens des muscles. C'est une bonne petite étude.

DUBUFE fils (G.). — « Juliette » est assise de face sur un tabouret style Louis XIII. La jolie

fillette aux yeux bleus et aux boucles blondes, dont la figure rose, s'épanouissant comme la reine des fleurs, a pour auréole un large chapeau de peluche grise ; cette fillette est étonnée, ébahie jusqu'à ouvrir ses petites lèvres carminées comme une cerise. Elle s'appuie des deux mains, et à bras tendus, sur le velours gris du tabouret, et croise ses jolies jambes nues comme ses bras s'enlevant sur le fond gris clair et le tapis gris foncé. Les rubans gris noirs de sa ceinture donnent la vigueur de ce portrait ravissant d'esprit et de couleur.

DUBRÉAU (Mlle Louise). — « M. le comte de B... » est assis de 3/4 dans un fauteuil de velours vert. Il croise ses jambes, pose ses mains sur les genoux et incline légèrement la tête sur l'épaule droite. — Cette belle tête de face est intelligente dans son parti-pris d'ombre et de lumière. M. le comte de B... semble sourire dans sa conversation avec le peintre qui le rend vivement sur la toile. Cet excellent portrait s'enlève, par la lumière de la figure qui s'anime et pense, sur un fond sombre de chambre où le rideau bleu fait vibrer un reflet delicat de lapis-lazuli. Excellent portrait de style, quoiqu'il paraisse intime et familier dans la pose.

DUCHATELET (Mlle Mélanie). — Le « portrait » de cette mère abbesse, une supérieure des Sœurs de la Miséricorde, ne manque pas de caractère. — Sous cette cornette, ou plutôt cette capote très empesée, la bonne mère, de 3/4, a le front serré d'une bande, ou d'un serre-tête de toile blanche ; ses yeux bleus et clairs, ainsi que ses traits, méditent et expriment la bienveillance.

DUFOUR (Camille). — « L'étang de Rochefort-

en-Terre » présente un effet de crépuscule des plus riches par son ciel d'or qui se couche derrière les belles collines boisées qu'il laisse dans l'ombre; puis, les premiers plans conservant un peu de lumière, on aperçoit l'étang où les vaches viennent boire. — Ce bel effet est réussi et rendu de main de maître.

DUMAS (P.-Eug.) — « Mlle Louise M... » est assise un peu de 3/4, le bras droit appuyé sur le coussin de son sofa. Sa physionomie pâle et blanche est vive, enjouée et bonne, et s'enlève sur un fond de tapisserie jaune et verdâtre ; son corsage bleu est à brandebourgs, et ses mains jouent avec son éventail. — Buste clair et proprement peint; ce qu'il y a de mieux, c'est la vie et l'expression de la physionomie enjouée et bienveillante.

DUPAIN (Edmond). — « Le chemin difficile » est pourtant parcouru et foulé gaiement, malgré les anfractuosités des blocs de pierres qui s'espacent et que ce couple amoureux saute bravement. Voyez-vous ce mousquetaire tenant serrée contre son cœur cette volumineuse préférée qui écoute avec plaisir les galanteries de son chevalier téméraire et imprudent, qui pourrait lui faire casser les jambes ? Mais l'amoureuse est loin d'avoir peur et relève sa jupe pour sauter les intervalles qui séparent les pierres dans l'eau. Voici une plage accidentée dont la ligne d'horizon d'argent vif fait valoir le groupe plein de galanterie partagée. — Cette « Parisienne » ne rappelle guère l'immense moyenne de son type habituel si sémillant d'esprit, de charme et de bonté. Quels yeux singuliers voilés de paupières plates ! Quel petit nez et quelles lèvres pincées ! Et puis des coquelicots dans les cheveux ! Ce n'est pas que cette tête soit laide, loin

le là, il y a même une grande originalité et de l'esprit pincé dans cette figure riante ; mais je ne reconnais point là le type modeste, suave et délicat de l'incomparable Parisienne, cette reine du monde. Disons encore que ce beau col est bien emmanché sur cette belle poitrine, et que cette bonne étude s'enlève sur un ciel blanc et clair. — Je ne reproche au peintre que de l'avoir baptisée « une Parisienne ».

DUPONT-ZIPCY (Emile). — « Smaranitza » est assise de trois quarts, portant un superbe bouquet de pivoines sur ses genoux. La belle tête pâle de cette Italienne a pour cadre une véritable forêt de beaux cheveux frisant naturellement, au sommet desquels brille une rose. Mais, cependant, tout le foyer lumineux est surtout la belle tète mélancolique de cette ravissante rêveuse, car j'oubliais de mentionner qu'elle est rêveuse dans sa mélancolie. — Très poétique étude.

DUPRAY (Louis-Henry). — « Le Départ du quartier général après le déjeuner; grandes manœuvres d'automne. » Au premier plan, le général de Galiffet, en tête de l'état-major, composé d'officiers supérieurs étrangers et Français, ouvre la marche des troupes qui s'ébranlent. L'avant-garde des dragons, au second plan, précède le commandant et son lieutenant, et la longue file qui arrive de la rue lointaine serpente et ondule avec ses casques brillants. A la suite de l'état-major, vient de suite le joli régiment de chasseurs aux uniformes de couleur azur clair; puis, au-dessus de cette armée en marche, les maisons hautes s'enlevant sur un ciel bleu aux nuages gris. —Charmante toile militaire spirituellement peinte.

DUPRÉ (Julien). — Ce « Berger », debout et vêtu de sa limousine de bure, s'appuie sur son bâton et garde son troupeau. A ses pieds est son fidèle ami, Parisien, le chien noir qui surveille les lanigères on ne peut mieux groupés. Ce pâtre, dans ce costume coloré, a toute la note vibrante de cette excellente toile. Il s'enlève, on peut dire, en ronde bosse, tant M. Dupré a su l'envelopper de lumière et d'air ambiant.

DUPUIS (Pierre). — « Mère jouant avec son enfant », et avec bonheur, faisant prendre et voltiger son fuseau que le bébé essaye d'atteindre et de prendre. Elle est accoudée sur un mamelon, appuie dans sa main sa jolie tête penchée et dans l'ombre, et, du bras gauche en raccourci, elle tient le fil léger, au bout duquel pend le fuseau que le bébé, dans sa convoitise, veut accaparer. Ces petits jeux-là sont des leçons de prise de possession pour les enfants. C'est aussi, dans l'ordre inférieur du règne animal, le premier désir de la brute, prendre, accaparer, gloutonner. Voyez le loup, le chien, etc., même les poules, etc. Question aux moralistes... La ligne de la mère, penchée à gauche et descendant à droite, pour se raccorder à l'enfant, est des plus heureuses.—Groupe à la fois puissant et agréable; idylle maternelle.

DURAND (Simon).— « Un scandale » jette tout son éclat de vengeance sur deux jeunes mariés sortant de l'église et allant monter en voiture. La jalouse maîtresse montre du doigt le mari, et le dénonce sans doute comme son amant infidèle. La pauvre mariée va s'évanouir, et, dans son trouble, elle laisse tomber son bouquet d'oranger. Le suisse a beau vouloir arrêter l'implacable jalouse, il perd son temps, car celle-ci continue l'invective au

point d'effrayer même son bébé qui se cache dans la robe de sa mère. Un écolier observe en passant cette horrible scène, qui se passe presque sur les marches de l'église.—Petit drame rendu avec verve et talent.

DURST (A.). — « Dindons » blancs et noirs, dont le mâle glousse et fait la roue. Ils sont tous groupés naturellement et picorent dans les grandes herbes de la prairie et le sentier qui mène à la ferme. Le verger aux herbes hautes est largement peint comme tout cet excellent tableau tendre, dont la note de vigueur est donnée par ces excellents importés du Paraguay.

DUTZSCHHOLD (H...). — « Les petits bras de la Marne, à Chennevières. » Ce superbe paysage historique est inspiré d'un chant épique d'Ossian. Un grand arbre qui avait pris racine sur les bords de la Marne, aura été ébranlé par les ouragans, et les coups repétés de l'orage l'ayant rendu malade, il est tombé sur le côté et se penche dans une ligne hardie. Ses branches mortes à sa haute cime prédisent que le géant ainsi courbé sur la Marne ne va pas tarder à tomber et à être emporté par le courant. En attendant, son squelette, ainsi penché, et étendant ses rameaux décharnés sur le ciel blanc d'argent, donne la note élégiaque et originale de ce splendide motif. Les massifs d'aulnes et de bouleaux qui bordent la Marne et s'y mirent ont une frondaison tendre et délicate; et au 1er plan les herbes aquatiques innombrables poussent avec orgueil en ce séjour enchanteur. L'aspect est frais et vibrant d'harmonie poétique.

DUVERGER (Théoph.). — « Qui cherche, trouve » des insectes assez dégoûtants, c'est-à-dire des poux sur la tête de son petit frère assis à terre,

et dont la sœur aînée fouille les cheveux pour se livrer à la chasse de ces insectes honteux. — Comment se peut-il qu'en ce riche appartement les enfants soients affligés de cet apion ? Ce n'est pas supposable.

ECHTLER (Ad.). — « La ruine d'une famille. » Un vieux joueur breton, en train de se ruiner avec sa folle passion, jette sa carte avec fureur, malgré les supplications de sa fille, se tordant en larmes à ses genoux. Son partner, plus calme et joyeux de gagner, regarde sa carte qui est l'atout vainqueur devant dépouiller l'idiot passionné. Toute la famille désolée de ce vieillard à interdire arrive avec M. le curé ; deux grands gars bretons debout regardent ce spectacle avec tristesse. — Ce tableau est peint par un maître dont l'œuvre généreuse donne une lueur de morale claire et bien sentie.

EDELFELT (Albert). — « Mme de R... » aime le genre Pompadour, si nous en jugeons par sa toilette régence qui, du reste, est fine et rompue de tons verts et roses. Elle est debout, tourne un peu sa tête sur l'épaule droite, et nous remarquons ses beaux yeux azur fendus réellement en amandes, son nez à la Roxelane, et sa bouche aux lèvres de carmin. Elle croise les mains, et sa figure souriante et au type vraiment régence a motivé le choix de ce costume. La poitrine et les mains sont grandement modelées. Mais l'attrait principal, c'est l'expression régence qu'a improvisée cette spirituelle dame. — Cette « vieille paysanne finlandaise » de 3/4, et tenant son panier tressé en gros copeaux de sapin, est peinte largement à la Courbet et à la Géricault. C'est une œuvre forte et

bile, d'un ton fin et gris, et enlevée avec la puis-
nte maëstria d'un grand coloriste délicat et puis-
nt dans les gris argentins.

EDOUARD (Albert). — « Sur la côte normande
ı mois d'août. » Des Parisiens en villégiature
nt diversement groupés et prennent là leurs
ıcances en humant les brises maritimes sur la
rdure luxuriante de la riche Normandie. — « M.
L... » est de face et debout, roulant une ciga-
tte. Le cahier de papier à cigarettes, ouvert, est
éposé sur une table à ses côtés, auprès de la
ılette chargée de pinceaux et de couleurs. La
ımière rayonne sur son large front, animant son
isage à l'expression élevée et méditative. —
xcellent portrait.

ELIOT (Maurice). — « Paysage du Soissonnais »,
roupe de maisonnettes villagoises dont la cou-
ur est agréable et l'exécution soignée ; est un
rt joli petit paysage.

ELLIVAL (X.). — « Le collectionneur » est évi-
emment artiste également, si j'en juge par l'at-
ention fervente qu'il apporte à fouiller, du regard,
e superbe Goubio dont les reflets métalliques
rennent, à ses yeux plus compétents que ceux
l'un expert émérite, une valeur considérable. Ce
ui me prouve jusqu'à l'évidence qu'après avoir
té un céramiste éminent, et à présent un curieux
ollectionneur, ce qui me prouve, dis-je, qu'il cu-
nule avec le talent de peintre amoureux de son art,
'est que j'aperçois au dos du fauteuil Louis XIII,
lans lequel il est assis, un ravissant paysage exé-
cuté par lui-même. Et, plus je considère son
délicat et fin profil, plus je reconnais en lui le
peintre que j'ai admiré dans « la petite impru-
dente », dans « la fantaisie », dans « le matin ». —

Oui, c'est bien lui-même déguisé en Manheim ou en Haro ! Comme il étreint bien son Goubio comme il s'absorbe dans sa contemplation ! Et je crains qu'il ne crève, par inadvertance, sa puissante « Vallée de Meyringen ». Et, en effet, cette charmante toile, qui promet une œuvre distinguée, se recommande par une étude serrée et fouillée de la nature. Jugez-en : par un splendide effet d'aurore, des nuages d'argent s'amoncellent en gros flocons derrière un épais massif de chênes ; et ce même massif descend les pentes du coteau, jusqu'aux deux mares où trois vaches suisses s'abreuvent; dans ces mares, se mirent les flocons argentés du ciel puissant d'éclat comme au premier plan, et les terrains ocreux rappellent les terrains jaunes sur lesquels repose la chaîne de la Jung-Frau. — Ce motif fait honneur au grand goût du peintre-poète que, par discrétion, nous ne nommerons pas, quoiqu'il ait droit à une large publicité. En cela, nous ne voulons point agir en maladroit ami, à son insu, et nous tenons à garder le beau nom d'Ellival qu'il a su se faire depuis quelques années avec : « Vos papiers ! » « Madame attend sa voiture », et de fort beaux portraits aristocratiques dans l'allure de Lawrence et de Winterhalter ! Nous espérons bien revoir d'autres spécimens de cette palette souple et multiple dans ses genres variés, car M. X. Ellival réussit aussi bien dans le grand et premier genre que nous mettons en tête de la hiérarchie, que dans celui plus humble des panoplies et des attributs, comme nous avons pu le constater dans sa dernière toile : « L'épée de saint Louis », etc. — Eh bien, M. X. Ellival peut, à bon droit aussi, revendiquer le titre de portraitiste des cours où il a reçu

sa première éducation d'observateur et de peintre : nourri dans le sérail, il en sait les détours.

ELMERICH (Ch. Ed.). — « Un coin de la vallée d'Ardennes, près Toulon .» — Une eau limpide et transparente où se mire le feuillage des chênes qui poussent sur des roches escarpées, arrivant à un barrage au milieu des rochers, tombe en cascade en passant par-dessus. C'est dans sa chute qu'elle se brise et donne le foyer lumineux avec ses bouillonnements argentés. — Petit coin sauvage et dramatique.

EMSLIE (Alfred-E.). — « Bonjour ! » vient dire un charmant bébé, en jaquette blanche, à son cher père, un brave menuisier qui laisse un instant le ciseau pour embrasser sa vie, son espoir, l'héritier présomptif qui lui donne du cœur à l'ouvrage. — La pose en raccourci du bon père et l'effusion de son baiser donnent une belle note de sentiment qui va au cœur. Les copeaux abondants du premier plan sont rendus en habile trompe-l'œil. — Charmant tableau, méritant une meilleure place.

ESCUDIER (Charles). — « Abandonnée. » Pauvre petite fille accroupie sur la neige dans une rue solitaire et dont la jolie figure sympathique contraste avec sa triste situation et inspire la pitié. — Jolie petite toile qui mériterait la cimaise.

FAIVRE (Léon). — « Mme M... » est de 3/4, presqu'en pleine lumière, car l'ombre du petit côté est d'une transparence complète. Mme M... sourit avec grâce, et la distinction brille sur ses traits délicats de brune aux yeux et cheveux noirs La résille noire qui la coiffe à l'espagnole ainsi que le

corsage également noir font supposer que cette dame comme il faut a éprouvé un malheur. — En somme, portrait sobre, délicat et expressif, s'enlevant sur un fond cerise.

FALGUIÈRES (Alexandre). — « Le Sphinx » apparaît faiblement dans l'ombre de sa caverne terrible, jonchée, au 1er plan, de cadavres dont les chairs blanches pourraient varier de tons çà et là cadavéreux. Les poses contournées de ce groupe des victimes sont on ne peut plus dramatiques, comme les pieds et le crâne émergeant de la bordure du cadre. — Le premier cadavre, dont la tête porte encore la couronne de laurier d'or, est sans doute celui d'un poète, ou plutôt d'un roi, car j'aperçois le manche d'un sceptre. Les trois autres victimes forment avec la précédente un groupe vraiment émouvant en cette ténébreuse et terrible caverne, où veille dans l'ombre la harpie dévorante. Le petit rayon d'azur qui brille par l'échancrure de l'antre du Sphinx ajoute encore au caractère plein de drame de cette œuvre, qui fait honneur à ce double et souple talent de peintre coloriste et de statuaire de la forme pure, comme il l'a prouvé en son Saint lapidé du Luxembourg. — « Mme C... » est assise sur un sopha de velours vert sur lequel elle appuie sa main gauche ouverte et tendue dans un geste naturel à ce type sévère et grave ; car Mme C..., en beau 3/4 lumineux, a des traits à la fois bienveillants, graves, et qui paraissent réfléchis et méditatifs. Son corsage ent'rouvert laisse voir une splendide poitrine à la carnation blanche et lactée. La robe soie-cerise à franges or vert est splendide de vibration, comme le fond mordoré et riche sur lequel s'enlève ce magnifique portrait.

FANTIN-LATOUR (H.). — Ce « portrait » de lame de 3/4, et la main posée à plat sur l'album juelle tient, est un bon tableau, éclairé mystérieusement ; car deux touches de lumière viennent servir d'éclat à cette tête rembranesque. Les yeux qui se lisent dans leur orbite sombre ainsi que la bouche et le nez ont une vigueur qui anime cette tête intelligente, pensive et méditant profondément. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous admirons ce portraitiste, poète et penseur.

FARNETI (S...). — Ce « paysage » est composé en hauteur, ce qui est ingrat pour les plans et la perspective ; des chardons, des pavots et deux pierres de taille à gauche, au 2e plan ; puis au 3e une autre pierre jaune, derrière laquelle émerge à mi-corps une promeneuse en robe bleue, debout, et se faisant un bouquet de coquelicots ; au 4e plan son mari ou son père se penche pour en cueillir d'autres et grossir le bouquet de sa chère enfant. Enfin, au 5e plan, s'élance derrière des massifs d'arbres verts le beau château Louis XIV tranchant sur un ciel gris argenté, où sourient quelques nuages d'azur. — « Les trois bouquets » mettent dans l'embarras du choix cette bayadère au bras nu s'appuyant sur sa chaise élégante d'où pend une draperie blanche brodée de fleurs rouges. Elle s'accoude sur sa table couverte de velours jaune, et sa main tient encore son éventail. — Ajoutons de suite que cette belle est en peignoir et fait une moue d'embarras ou de femme un peu blasée. Toutefois, le petit bouquet de violettes auprès d'elle semblerait obtenir son suffrage. — Ce petit intérieur au rideau de satin blanc s'entrouvre avec un autre rose pour laisser voir un tableau de Boucher, un superbe vase de Chine sur une crédence de

Boule, enfin des bibelots et un bel intérieur de boudoir, le tout en tons fins et délicats.

FAYON (Léon). — « Le retour du marché » se fait tranquillement dans un vaste canot dont le batelier fait, en ramant, et à voix basse, sa petite déclaration à la jolie blonde qui paraît la recevoir avec plaisir. — Cette charmante ingénue est sans doute la fille de ce bon vieux qui fume et tient le panier des victuailles entre ses jambes, et de cette bonne femme accoudée elle aussi sur son panier et tenant son bébé dont le petit frère de dos est debout près du grand-père. La barque va aussi lentement que possible ; le batelier fait durer le plaisir de ses aveux. — Très beau paysage-marine largement traité.

FERRY (Georges). — « Réunion musicale » des plus attrayantes, et des mieux rendues dans un riche salon d'été plein d'ombre et de fraîcheur. La jeune cantatrice, fort agréablement décolletée, car elle ne tient pas à dissimuler l'opulence de ses pectoraux, est en train de chanter un morceau que deux de ses amies accompagnent l'une au piano, l'autre de sa guitare. L'auditoire n'est pas nombreux, car il ne dépasse point l'unité d'une charmante dame en robe de soie jaune. La lumière jouant sur son bras nu rappelle la dominante du beau foyer lumineux que réalisent les pectoraux splendides de la chanteuse. — Intérieur fin, avec tapisserie de Beauvais pour fond, parquet de damier, et croisée à meneaux où brille un ciel d'argent. — « La lecture de la Bible » donne une note plus solide que le précédent tableau. Un vénérable ministre protestant est assis dans l'ombre et écoute la lecture de la Bible que lui fait sa douce et charmante fille, assise de profil dans un grand fau-

teuil sur lequel s'appuie sa sœur cadette. Ce groupe de croyants écoute religieusement la lecture préférée du livre saint qui est la base de la croyance et de la réforme de Luther. Cet intérieur est encore sombre, malgré le vif éclat du ciel paraissant à la croisée du fond, et malgré l'âtre incandescent où brille un grand feu. — Nous sommes heureux de constater que M. G. Ferry est en grand progrès sur son salon de l'année dernière.

FEYEN (Eug.). — « La pêche », à laquelle se livrent ces enfants de pêcheurs préludant à leur futur métier. Couchés à côté les uns des autres au bord de la mer, ils suivent avec attention le fil qu'ils tiennent suspendu sur l'eau. Au premier plan, il faut remarquer la jolie petite fille qui se présente de face dans son attitude insouciante, et tient elle aussi sa ligne. Quelques poissons placés auprès d'elle dans un filet indiquent que sa pêche n'a pas été infructueuse. M. Feyen a su déployer dans ce simple motif un talent de premier ordre. — « Après la pêche, le raccommodage des filets. » Jeune fille au visage bruni par l'air maritime, et occupée à refaire les mailles usées d'un grand filet, est aussi une jolie toile.

FEYEN-PERRIN (Aug.). — « Printemps », personnifié par une charmante jeune fille à la brune et agréable physionomie. Elle est assise et tient sur ses genoux un nid d'oiseaux ; un léger feuillage à la teinte claire et lumineuse s'élève derrière elle et lui sert de fond. Cette gracieuse allégorie est pleine de charme et de poésie. — « Danse au crépuscule » :

« Devant le flot chanteur dont l'azur clair recule,
Vers les confins du ciel où se lève Vénus,

Dans l'air où la tiédeur des aromes circule,
Sous les frissons d'argent tombés du crépuscule,
Les nymphes, en dansant, tordent leurs membres nus. »

A. SILVESTRE.

Nous reproduisons les beaux vers qui précédent, aucune description ne pouvant mieux rendre l'impression poétique qui se dégage de l'œuvre de M. Feyen-Perrin. Quelle grâce et quelle légèreté aérienne dans ces charmantes nymphes dont la guirlande enchanteresse tourne et se déroule dans le mouvement le plus harmonieux ! Il faudrait être un bien maussade empêcheur de danser en rond pour ne pas s'arrêter devant cette poétique inspiration et l'admirer au passage.

FLAHAUT (L.). — Les « Bords du Loing » ont toute la fraîcheur de l'aube qui vient arroser les vallons et les prairies, ainsi que cette saulée opaque dont les branches orgueilleuses s'élancent en beau massif sous la coupole du ciel bleu tendre et clair. A l'horizon le soleil levant poudroie sur les coteaux bleus lointains et fait sans doute fumer en les réchauffant ces vallons et ces prairies calmes où paissent les bœufs. Ce ciel azur vient répéter sa lumière sur les bords du Loing à gauche, et ce miroir bleu et azur contraste avec l'ombre reportée qui reflète dans l'eau. — Voici un beau paysage de style faisant honneur à ce maître, qui aime les beaux motifs et les rend dans leur poésie.

FLAMENG (François). « Un duel » du temps de Louis XVI a lieu dans une prairie sur la lisière d'une forêt où devisent les trois témoins, qui semblent donner les avis et la règle à suivre pour la pose du premier duelliste qui débute. Son témoin le pose, lui fait dissimuler le bras gauche derrière

grande redingote de l'époque, et le fait effacer côté, le met enfin dans la position de son ad- saire qui, le pistolet baissé, lèvera le bras pour e feu au signal donné. La forêt, le groupe et luelliste en perspective sont d'un effet très dra- tique au milieu de cette nature pleine de vie.

FLAMENG (Marie). — Le bassin Vauban, au vre », est admirable d'éclat argenté d'abord par oleil qui éclate sur le quai où les ouvriers vont viennent au superbe brick aux voiles déployées s'apprêtant à partir. Ce magnifique bâtiment de e est la note vibrante d'éclat de cet excellent leau dont les mâts et les vergues découpent rs silhouettes sur le ciel bleu moutonné de nua- tendres. — Très belle toile d'un aspect argenté séduit les yeux et que ceux-ci ont de la peine bandonner.

LAMENG (Auguste). — « Saint-Vaast-la- ıgue; marée basse. » La plage envahie éclate, centre, des feux du soleil couchant auprès de ce ot dont la coque s'enlève en vigueur noire sur able brun de cette même plage, dont les goë- ns et varechs n'ont pas encore été envahis. nt-Vaast apparaît à l'horizon découpant sa sil- ıette sur le ciel enflammé par les feux du soleil chant. — Très belle marine d'un vif et flam- ant éclat.

LEURY (F.). — « La coquetterie » est per- nifiée dans cette sémillante blonde qui se mire s un petit miroir portatif et sculpté dont la ıière vient vibrer en éclat sur sa figure qui rime la satisfaction. C'est encore le reflet du oir qui fait vibrer les cheveux d'or de la co- tte aux épaules, pectoraux et bras nus. Toute- une tunique rose pudique, tout en masquant

les beaux nus, nous donne les formes et le mod
de cette belle personne. Cependant, pour une c
quette, nous voudrions un type plus disting
L'intérieur ou l'alcôve est d'un goût et d'un
rangement heureux. En somme, c'est un fin
bleau vibrant d'éclat dans un fond à la fois vigo
reux et tendre sans noir.

FOLGYESSI (Arthur). — « Fata-Morga
dans la plaine de Hongrie. » Un superbe ciel gr
perle qui s'entrouvre pour se franger d'or vient
borner très bas à l'horizon par cette vue des vas
prairies de Hongrie que baigne une rivière ou
lac où les ruminants viennent s'abreuver. — T
joli motif rendu consciencieusement.

FONTENAY (Alexis de). — « Les falaises
Puy, près Dieppe », sont d'une clarté, d'un ver
d'un gris poudreux par un ciel bleu verdât
Trois gros mamelons à gauche enlèvent en vigu
leurs fronts chenus et jaunes sur le ciel poli com
une glace ; à leurs pieds, des myriades de gal
servent de damier et de mosaïque à la plage,
laquelle la mer vient déferler et jeter son écu
— Etude minuscule fine, mais trop polie, t
peinte comme une glace.

FOUACE (G.). — Cette « forge » est un ch
d'œuvre rutilant de clair-obscur, où la lumi
entrant par la croisée et jouant sur l'épaule et
chemise du serrurier va encore éclairer l'éta
sur lequel il lime, ainsi que le terrain où la p
vre fillette, debout, tire le soufflet ; tandis que
grand-père forge au foyer ranimé par la pau
petite bichette qui me fait là l'effet d'un oiseau
cage.— N'importe, chacun est à sa besogne, et l'
clume, les marteaux, comme la forge et le souf
se lisent couramment dans cet excellent table

FOUBERT (Emile). — Cette « Eglogue » a son
arme virgilien ; elle est symbolisée par une fort
ie femme nue, assise sur un mamelon qu'elle a
uvert de sa tunique blanche ; elle soulève de sa
ain gauche les flots de sa chevelure blonde et
ppuie de la main droite sur le mamelon qui
porte. Son beau corps aux pectoraux opulents
t peint en pleine lumière et fine carnation,
sa figure aux yeux bleus clairs et à la bouche
enveillante rayonne d'une poésie douce et volup-
euse en écoutant les pipeaux du génie qui l'ins-
re. Ce génie ailé a une belle allure poétique,
entend ses deux flûtes charmer les échos de
s bois pleins de poésie.

FOURIÉ (Albert). — « Mme Bovary » repose
r son lit funèbre et est enveloppée des gazes
ansparentes qu'aimait cette grande passionnée.
n cierge brûle à côté de la morte, et le crucifix
pose auprès de l'encens purifiant qui s'exhale. Le
alheureux époux si lâchement trompé toute sa
e, et qui n'en a point encore trouvé les preuves
vrantes dans la fatale commode au tiroir fou-
oyant, le malheureux époux si bon, si aimant et
bête et aveugle, pleure à chaudes larmes sur
pied du lit de la grande scélérate. Le gros curé
un propriétaire, ou qui sait? peut-être l'usurier
i a torturé la malheureuse victime des sens, et
i, à l'instar de Schylock, lui eût pris quelques
mbeaux de chair, sont là, à côté du corps, et ces
tures lourdes font un duo ronflant des plus mu-
aux. Seul, dans l'abîme de sa douleur, le mal-
ureux trompé pleure en silence, et s'arrache
cheveux de désespoir.

FRANÇAIS (François-Louis). — « Rivage de
pri, panneau décoratif » (appartient à M. Adam).

L'extrémité d'un rivage forme le premier plan. entre les branches d'un groupe d'arbres aux troncs noueux et tordus on aperçoit une étendue de mer et la silhouette bleuâtre et légère des montagnes parmi lesquelles fume le Vésuve dans la perspective lointaine. Il y a une grande entente de l'e décoratif dans ce délicieux paysage. — « Un coin de villa, à Nice. » Au milieu d'une profusion de plantes à la végétation exubérante, et qui ressemblent à un intérieur de serre, deux jeunes femmes sont assises et presque perdues au milieu de cette verdure, où l'on remarque les feuilles gigantesques d'un plante en pot au premier plan.

FRAPPA (Jose). — « La chanson du vicaire » doit être désopilante d'esprit gaulois... gazé, nous aimons à le croire. Et cependant, il pourrait y glisser quelques traits graveleux, car au fond, par la porte entr'ouverte, un bon curé est aux écoutes et guette s'il n'y a point là quelques oreilles indiscrètes. Donc, le spirituel et mondain vicaire, adossé à la cheminée, chante la bouche en cœur et se pâmant de rire sa charge croustillante, en s'accompagnant de la guitare; sa chanson a du succès et met en gaîté tous les convives ; elle est opportune, car on en est au moka, et le gros et joyeux compère qui savoure le sien rit aux éclats, aussi bien que le carme déchaussé assis, causant avec la servante qui apporte la cafetière. L'autre moine, assis de dos, fait quelques observations en riant, et le vieux prêtre, qui est étonné de tant d'esprit, lève la main en disant : « C'est délicat et charmant ! » tandis que le ventru du 1er plan rit tout bonnement aux éclats et à gorge déployée. — Cette anecdote, peinte avec un esprit plein de verve, est peut-être le succès le plus franc du Salon.

« L'envoyée du diable » est une bien agréable messagère coiffée de la barrette et enveloppée du manteau de cardinal. Cette tentatrice vient, la poitrine nue et la bouche en cœur, frapper à la porte de la cellule ou plutôt de la Thébaïde et de la grotte du cénobite qui a renoncé à Satan et à ses pompes. Cet anachorète est en prières dans cette grotte ou retraite sauvage où le jour descend d'une lucarne dans une lumière indécise et mystique. Que va dire ce vénérable croyant, ce moine qui n'est plus de ce monde, en allant recevoir cette envoyée du diable qui lui apporte les insignes du cardinalat? — Beaucoup de verve endiablée et de brio en cette œuvre voulue et trouvée, et qui fuit les sentiers de la banalité.

FRÈRE (Ch.). — « Plâtrière de M. Bancel, à Saint-Brice (Seine-et-Oise). » — Un tombereau attelé de plusieurs chevaux y est chargé de sacs de plâtre par les ouvriers qui se suivent à la file. Un paysage aux grandes et belles ligne et à la couleur sobre et harmonieuse s'aperçoit en perspective. Notons aussi l'étude directe et d'un aspect bien sincère de ces vigoureux percherons. Bon tableau. — « L'île Saint-Denis (Seine) », avec ses massifs de beaux arbres et une vue étendue de la Seine dont la large nappe se développe en perspective, nous présente un point de vue des plus agréables, où deux femmes, au 1er plan, sont occupées, au bord de l'eau, à laver du linge.

FRÈRE (Pierre). — « Le cidre du pauvre. » Cette bonne vieille, dont la récolte n'a pas été assez abondante pour le pressoir, est obligée d'écraser elle-même ses pommes dans un grand baquet. Elle se sert pour cette opération d'une grosse quille ou pilon de bois, son petit-fils l'aide et est armé de

son côté d'un maillet de menuisier. Un petit frère et une petite sœur aux cheveux blonds et aux joues roses apportent les fruits. Intérieur de cellier où l'on voit le tonneau de cidre. — Jolie toile agréablement rendue.

FRÈRE (Théodore). « Le Caire ; — côté Nord. » Il s'enlève délicatement, avec ses coupoles et ses minarets arrosés d'un fin outremer foncé, sur l'or pur d'un soleil levant splendide. Les caravanes viennent des fonds lointains pour se mêler sans doute à celles du 1er plan, dont les groupes superbes d'Arabes et de chameaux ont une allure majestueuse dans leurs calmes attitudes. Ces beaux ruminants dressent leurs têtes altières vers le soleil brillant comme l'or, et semblent vouloir adresser l'hymne de leur âme à cet astre qu'ils admirent et craignent dans les plaines brûlantes du Sahara. D'autres, fatigués d'un long voyage, dorment à plat ventre, leurs longs cols s'allongeant comme des serpents. Les groupes des marchands et chameliers sont aussi enveloppés d'ombres. — Honneur à M. Th. Frère, un grand maître orientaliste, qui nous communique son âme de poète.

FRIANT (Emile). — « Un peu de repos » se dit M. Friant en regardant son paysage qui s'ébauche largement ; et, pour mieux se reposer, il attend que son allumette s'enflamme et va savourer la cigarette qu'il tient de l'autre main. Son beau profil d'artiste s'enlève en vigueur sur sa toile claire et aérée, et la chaude coloration des chairs comme celle de la redingote bleue sont, ainsi que la boîte d'ébène du 1er plan, les belles notes de vigueur s'enlevant sur le fond et le tapis de l'atelier. — Excellent portrait original d'aspect et d'exécution large et fine.

GAILLARD (Cl. Ferd.). — « Mme *** » est de face et en pleine lumière. — Cette bonne et vénérable dame, aux papillotes et bandeaux grisonnants émergeant de son bonnet blanc, a une expression un peu étonnée, sans doute, de penser que cette toile a pu reproduire ses traits. — Et, en effet, ils sont scalpés et fouillés dans le vif par un pinceau scrutateur comme un burin à l'eau-forte que ce double talent manie avec éclat. — Petit buste très étudié.

GALERNE (P.). — « Falaise à Omonville (Manche) », d'un aspect on ne peut plus sincère : les galets émiettés de la dune forment une mosaïque grise au premier plan, et qui se rembrunit aux derniers, pour se revêtir d'une mince couverture de gazon vert qui se détache sur le ciel. La ligne d'horizon décrite par la mer calme, et que coupent quelques voiles de chasse-marée, a pour coupole son ciel gris et jaunissant. En somme, c'est d'un aspect franc quoiqu'un peu sec et coupant ; mais tout dépend du jour et de l'heure.

GALLIAN (Octave). — « La pêche à la seine, en Provence. » Auprès d'un canot amarré au rivage une troupe de pêcheurs vident leurs filets sur le sol. La mer aux flots bleus et le ciel sont inondés de la belle lumière méridionale qui rayonne aussi sur le groupe des marins. — Belle toile traitée avec talent.

GARAUD (Gustave). — « L'été », coin de forêt au feuillage en désordre, d'un vert tendre et lumineux, sous lequel une mare étend sa nappe parsemée de pierres. Quelques coins de ciel bleu percent la verdure par places. Le ton lumineux de l'ensemble annonce une belle journée d'été. — Charmant paysage.

GARNIER (Jules). — « La Vérité » apparaît subitement à l'orifice de son puits, tenant à la main son miroir. Aussitôt tout le monde de fuir précipitamment. Voyez ce groupe au fond se bousculer. Quel désordre ! Quel effroi ! C'est à qui se mettra le plus vite à l'abri de la fâcheuse apparition. Au premier plan, un poète, est-ce un Basile avec son grand chapeau et sa guitare ? vient de se laisser choir dans sa course folle, tandis qu'un vieillard à l'air effaré, qui pourrait bien être Bartolo, s'enferme vivement. Un joli petit bébé reste seul sur la place, assis sur le sol, ouvrant tout grands ses beaux yeux étonnés, et regardant sans frayeur la Vérité si terrible pour tant de monde, et dont il n'a rien à craindre, le pauvre petit !

GASSOWSKI (Arthur de). — « Matinée d'automne par le brouillard, à Arès (Gironde). » La bergère vient abreuver ses vaches dans une eau limpide où poussent des touffes de joncs qui reçoivent les nids des poules d'eau et des sarcelles. Cette rivière reflète les brumes matinales qui poudroient à gauche derrière ces beaux arbres sous lesquels paissent les moutons, puis à droite le ciel s'illumine des feux du soleil levant. — Heureux aspect plein de poésie et rendu avec maëstria.

GAUD (Léon). — « La rebatte ; — meule à cidre en Savoie », est tournée à bras par des hommes de peine qui s'appuient sur des leviers horizontaux ; cet homme debout, au premier plan, alimente cette meule en mettant dessous, à son passage circulaire, les pousses qu'il ramasse à la pelle. L'intérieur de cette fabrique de cidre ne reçoit la lumière que par une porte, où les murs et le balcon rendent la clarté du soleil qu'ils reçoivent. C'est donc un grand clair-obscur où l'on

peut néanmoins admirer la charpente élevée, et dans l'ombre les fabricants de cidre à l'œuvre.

GAUDEFROY (Alph.). — « Un canard. » Deux chasseurs se reposent auprès d'une grande cheminée, et la ménagère montre à l'un d'eux la nouvelle à sensation sur le journal qu'il déploie. Mais il fait une moue de dédain et n'avale pas cet affreux canard. Son camarade, assis auprès de lui, le regarde et rit aux éclats. — Petite anecdote agréablement racontée.

GAUTIER (Armand). — « M. de Vuillefroy », le grand peintre d'animaux, tient sa palette et ses pinceaux, et, debout au milieu d'une prairie, il travaille d'après nature à l'un des chefs-d'œuvre qui ont fait sa gloire. Sa belle physionomie au large front dégarni se présente de face, et son regard se fixe sur le modèle avec une expression d'observation perspicace des mieux saisies dans ce bon portrait réussi.

GAVARNI (P.). — « Un coin de plage » égayé par les groupes de baigneurs, et par leurs parents assis auprès des cabines. Un habitué de la saison et du Casino est là debout, décochant quelques galanteries ou quelques malicieuses critiques à deux jeunes demoiselles assises auprès de leur père. Espérons que ce monsieur railleur et familier est un parent ou ami. A droite la plage où les baigneurs se délectent ; puis à gauche et au fond les dunes s'enlevant sur le ciel clair.

GELIBERT (Jules-Bertrand). — « Chasse d'un vieux loup » qui ne va pas tarder à passer un mauvais quart-d'heure, car une meute nombreuse le poursuit et forme autour de lui un demi-cercle des plus menaçants, qui en se fermant va lui couper toute retraite. Il retourne la tête et fixe sur

ses ennemis son regard en feu. M. Gélibert s'est inspiré d'un épisode d'un roman du marquis de Foudras, « Les gentilshommes chasseurs », auquel il donne là une splendide illustration ; sa chasse est pleine de couleur et de mouvement. — « Prise d'un renard. » Cette autre scène de chasse est également remplie de verve, de couleur et de mouvement. Le renard vient d'être terrassé par un chien qui l'a saisi au cou et l'étrangle impitoyablement. La gueule ouverte, jetant un cri de douleur, celui-ci cherche en vain à se débattre et à se dégager ; son ennemi le tient bien, ainsi qu'un autre chien qui le mord au flanc, tandis que le reste de la meute, nombreuse et acharnée, fond sur lui en hurlant. Une couleur riche et lumineuse donne toute sa valeur à cette belle composition.

GEOFFROY (Jean). — « Les infortunés. » Après les belles dames aux robes de velours et de soie et toutes les splendeurs de la richesse que nous avons pu admirer à cette exposition, arrêtons-nous un moment devant ce groupe d'infortunés à qui a pensé M. Geoffroy, et sur lequel il appelle nos regards et notre pitié. Quelles expressions de souffrance sur ces figures hâves et amaigries, et dans ces pauvres corps sur lesquels flottent de misérables haillons ! Ils attendent là, à la porte du bureau de bienfaisance de maigres secours, bien insuffisants pour leur détresse. La misère et son cortège de tristesses, de douleurs et d'humiliations, voilà le problème que nous présente M. Geoffroy, et qui n'est pas encore prêt à être résolu. — Constatons le talent avec lequel il a rendu le sentiment ému qui l'a inspiré.

GEORGES-BERTRAND. — « Printemps qui passe » est endiablé de verve ensoleillée et de

feu d'artifice de frondaisons tendres et en fleurs. Toutes ces jolies brises, ou plutôt ces symboles de la saison printannière, chevauchent sur des cavales blanches. Ce sont des femmes aux carnations vives et transparentes qui passent dans un vol vertigineux, et prennent plaisir à effeuiller les fleurs des pêchers et des pommiers dont les couleurs blanches et roses charment les yeux, et dont les caresses vous enivrent. — Pourquoi, hélas! fuient-elles avec tant de vitesse? Quelques-unes cependant voudraient bien s'accrocher aux branches et retarder leur vol trop rapide! Mais hélas! c'est le destin, il faut obéir à la loi sidérale des mondes qui mène à l'été, et, dans sa pensée philosophico-poétique, M. G. Bertrand a voulu sans doute assigner à ses six allégories les six emplois ou lois de la nature en saison printanière. Mais l'allégorie est obscure et l'idée se répète dans le même sens toujours poétique des six sœurs diaphanes comme leurs montures blanches les entraînant, malgré elles, dans leur course effrénée, dans ce monde végétal transparent comme l'air pur et diaphane de la riche saison. — Le public et surtout la critique, loin de tenir compte à M. G. Bertrand d'avoir voulu, cette année, chercher un contraste au superbe effet sombre du « drapeau » de l'an passé, blâme, à tort, selon nous, cet artiste dont la palette souple cherche sa voie lumineuse et idéale; mais nous crions de toutes nos forces à ce poète : Courage et bravo!

GEORGES-SAUVAGE (Auguste). — « Pêcheurs au cabaret; — Sables d'Olonne. » — Au premier plan deux pêcheurs sont attablés; l'un d'eux, à barbe grise, compte sur le coin de la table

ses pièces de monnaie qu'il a amoncelées, tandis que l'hôtesse verse du vin blanc dans leurs verres. A la seconde table un marin allume sa pipe... — Jolie toile d'une exécution satisfaisante.

GERVEX (Henri). — « Bureau de bienfaisance », tableau destiné sans doute à la décoration d'une mairie. Des malheureux groupés dans une salle de mairie attendent leur tour pour passer au guichet, derrière lequel on aperçoit l'employé chargé de distribuer les secours ou de recevoir les inscriptions. Un garçon de bureau est debout auprès d'une femme âgée qui répond en ce moment aux questions de l'employé. Derrière elle, une pauvre femme tenant son enfant qui crie, puis une petite fille, à cheveux blonds et tête nue, lisant un papier ; une autre femme tenant sa petite fille par la main, et dans le fond, assis sur un banc, deux vieillards à barbe grise. Un grand vitrage, par lequel on aperçoit les toitures couvertes de neige, laisse entrer un jour blafard et froid. Qualités d'observation réelle et exacte en cette grande toile d'une bonne composition. — Saisissons cette occasion pour saluer, en M. Gervex, un des vrais maîtres et des premiers de la bonne école qui s'intitule « impressioniste ». Feu Manet, le chef réfractaire au poncif, est mort à la tâche sans pouvoir tenir assez haut le drapeau que MM Gervex, Duez, Mlle Abbéma, and all, savent tenir avec honneur ; et il y aurait injustice à ne point rendre à César ce qui est à lui, et c'est ce que M. Proust a fait et bien fait dans sa justice. — « Mlle la baronne de Beyens, fille du ministre plénipotentiaire de Belgique », est de grandeur naturelle, presque en pied et de profil. Sa toilette de bal, de couleur blanche, simple et élégante, sur la jupe de la-

uelle court une guirlande de fleurs retombant vec grâce, s'harmonise bien avec son visage plein e distinction. — L'exécution de ce beau portrait st des plus réussies.

GIACOMOTTI (Félix). — « M. le commandant omte de C... », en grand uniforme de chef de ataillon d'infanterie, avec la croix de la Légion 'honneur au cou et deux autres décorations sur a poitrine. Il croise les bras et relève fièrement sa ête nue, dont l'expression est martiale et énergique. – Excellent portrait.

GIDE (Théophile). — « Les visiteurs au palais e Fontainebleau » entourent, en ce moment, un eune artiste qui copie cet intérieur. Dans le feu e son œuvre il a jeté son chapeau mou sur le lancher. Le groupe des curieux fait beaucoup 'honneur à son œuvre : au 2e plan, un gardien en niforme noir montre une pièce à visiter à deux ouristes anglais, et au 1er, à gauche, un mon-ieur qui a chaud s'essuie le front avec son iouchoir auprès de sa femme en robe cerise qui dmire ce bel intérieur. Sur le 2e plan, un officier e chasseurs courtise une élégante promeneuse. – Intérieur éclatant où tous les personnages en ımière vive s'enlèvent sur les boiseries aux mou-ıres d'or, comme le splendide plafond d'où pend superbe lustre de cristal. — Bravo, mon vieux amarade ! vous affirmez votre maîtrise en ce gra-ieux genre d'anecdote. — « L'importun » arrive bien ıal à propos déranger une occupation qui semble ıtéresser fort un bourgeois assis à une table bondamment et délicatement servie et en train e dîner. Il lève la tête tout en mangeant et jette n regard consterné sur son visiteur, un cavalier u costume Louis XIII, en grandes bottes jaunes,

qui s'avance tout confit en sourires des plus mie leux et salue de son grand feutre qu'il tient à l main. La servante, auprès de son maître, lui lanc un regard peu amical. Tous les détails sont traité avec un talent de fin coloriste des plus agréables Il y a aussi de l'observation dans les attitudes e les physionomies des personnages.

GIGOUX (Jean). — Cet « écolier paresseux incline son joli profil pâle et en pleine lumièr sur son épaule gauche ; il fait sans doute la mou pour ne pas aller à l'école. — Cette petite étud lumineuse n'est qu'une carte pour ce vétéran d l'art.

GILBERT (Victor-Gabriel). — « Un étal au pavillon de la marée ; — Halles centrales. » La ma rée étalée sur le marbre blanc nous présente se tons les plus fins avec leurs nuances délicates e variées. La jeune et fraîche marchande tenant so couteau à la main au premier plan et se prépa rant à découper est bien observée et rendue ains que l'effet d'ensemble de ce pavillon de la halle dont ce peintre habile nous donne une vue exact et étendue.

GIRARD (Firmin). — « M. H. G... » est un peti jeune homme en pied, à la courte jaquette, ave culotte et bas comme en portent actuellement u certain nombre d'enfants. Il tient à la main u fouet et se détache sur un massif de verdure Assez bonnes qualités en ce portrait. — « Un bap tême au XVIII[e] siècle. » Le cortège vient d sortir de l'église dont on aperçoit l'humble cloche pointant à l'horizon et revient en traversant le champs. Tout est gai et souriant dans cette joli toile. La jeune nourrice tenant l'enfant march en tête, suivie par les invités et les parents, parm

squels on remarque un jeune garde-française en
iiforme blanc, le vieux parrain et la belle mar-
.ine jetant des bonbons aux gamins qui se précipi-
nt pour les ramasser. Le cadre frais et champê-
e complète bien la scène principale, le champ
: blés mûrs, le moulin à vent, un âne auprès et
s paysans qui regardent. — On regarde avec
aisir cette jolie et aimable composition.

GIRARD (Albert). — Les Graves, à Villerville »,
›nnent au premier plan une dune accidentée et
:vêtue de pâturages vert tendre où paissent des
ıminants ; cependant ils sont en ce moment, le
·emier couché faisant la sieste, et les autres sur
sommet d'un monticule, en contemplation de-
ınt le spectacle grandiose du soleil levant et de
mer qui monte et va envahir la plage brune. Ces
:aux animaux semblent vraiment être doués de
:ntiments élevés, et comprendre et adorer la créa-
on dans toute la splendeur d'un lever de soleil
ır la mer. Le taureau du fond a même l'air de
ıugir sous l'impression de ce spectacle solennel.
joutons que ce groupe, qui se tient bien, s'en-
ve sur le ciel splendide dont l'argent éclate au
ıs de la dune. Un fin nuage gris à gauche laisse
ercer par quelques trouées un azur clair et ten-
re. — Voici un paysage digne de recompense.

GIRARDET (Eug.). — « Une partie de dominos
la cantine. » Un homme à barbe grise et chapeau
›nd joue cette partie avec un cuirassier en petite
:nue. Tous deux sont assis à une table de caba-
et en plein air et concentrent toute leur attention
ır leur jeu, tandis que quelques soldats les regar-
ent. — Ce joli tableau est composé et traité avec
n talent des plus remarquables.

GIRARDET (Jules). — « Déroute de Cholet,

octobre 1793. » Sous les éclats d'obus de l'armé de Hoche, l'armée de Charette et de La Roche jacquelin pousse un sauve qui peut pour évit l'averse et la trombe de fer. — La carriole de c malheureux chouans est emportée au galop son conducteur s'enfuyant avec sa femme et so frère ; mais, dans le groupe des fuyards, bien d malheureux se tordent sous les coups mortel Le ciel est d'un gris sombre, et le soleil qui se cou che à l'horizon laisse dans l'ombre ce triste sou venir de nos discordes politiques, peintes ave une verve et un talent de maître.

GIRARDIN (Eug.). — « La broderie ancienne avait un charme d'art dans le joli costume de c brodeuses qui, presque nues, à peine drapées d' toffes bleues et roses chatoyantes, brodaient a tambour sur des terrasses d'où l'on apercevait d paysages délicieux. Le groupe des jeunes femme à droite, et la belle fille debout, qui se hisse su les pointes nues de ses jolies pieds pour broder s trame ; tout l'ensemble de cet ouvroir antique e une charmante composition rendue dans un gran goût de couleur chatoyante, et avec une suav poésie.

GIRAUD (Charles). — « Intérieur au XVe siè cle. » Cet intérieur d'appartement avec ses riche tapisseries, ses meubles de chêne et sa grand fenêtre à vitraux, a tout à fait l'air d'une églis gothique. On peut s'en faire une idée en se rappe lant l'intérieur de Saint-Gervais, de Saint-Germain l'Auxerrois ou de l'hôtel de Cluny. C'est le mêm demi-jour voilé et le même effet mystérieux. Auprè de la fenêtre, une femme tient sa quenouille, de coiffes blanches couvrent sa tête et cachent entière ment sa chevelure. Cette restitution archéologique

aite avec un véritable talent, est fort intéressante.
GIRON (Charles). — « Les deux sœurs » sont éternel épisode social de l'inconduite, ou plutôt e la séduction de l'argent. Voyez ce superbe lan-au menant deux lorettes au bois, et passant evant la Madeleine. La jeune et gracieuse per-onne en robe et chapeau vert à la mode ne s'at-end pas au scandale qui va éclater. — En effet : La voici, la coquine ! la misérable ! » lui crie en ı montrant des doigts faisant les cornes sa sœur înée furieuse, tenant par la main sa plus jeune œur et son petit frère. « Nous ne mangeons pas e ce pain-là, drôlesse qui nous déshonores ! » rie avec fureur et acharnement cette sœur aînée abillée en ouvrière honnête et venant de cher-her son mari, un terrassier qui porte à son col le ernier né. — Mais les cris se perdent dans le tour-illon et le brouhaha des voitures emportées par ce ertige de la mode parisienne qui roule dans le ɔhu-bohu et la poussière d'un orgueil frénétique. – Va, pauvre et honnête ouvrière, tu as encore le ıeilleur lot ! Lorsque le commanditaire sera las de ette réelle et élégante beauté, elle roulera d'abîme n abîme de la paresse, et montera du premier tage des gros numéros au balayage du vice dont lle fera le ménage, regrettant, mais trop tard, les ons conseils du travail et de l'honneur. — Sachons ré à cet éminent artiste, M. Giron, d'aborder le rand genre éducateur et moralisateur « de la pein-ıre-précepteur moral », le plus beau, le plus rand de tous. — « Mary », jolie petite fille u frais minois, avec son chapeau bizarre... st-ce un chapeau ? on peut en douter, car ette coiffure originale tient du chapeau, du onnet, du panier et même du cabas. Le nom

de sa propriétaire indique une Anglaise ou u[ne] Américaine. Elle est fort gentille avec son c[hat] qu'elle tient sur ses genoux, et a bien inspiré l'[ar]tiste.

GIRON (Hippolyte). — « Maigre soupe » (e[lle] mange dans sa gamelle de fer-blanc un artilleu[r à] califourchon sur son banc de bois. Il paraît cep[en]dant la manger de bon appétit. Mais patience [:] si le repas est maigre, le service militaire est mo[ins] long qu'autrefois, et la vie civile ne tardera pa[s à] rendre à ce brave toutes ses douceurs et la [li]berté.

GIROUX (E...). — « The Starte ; le départ », [...] commandé par un charmant capitaine rouge q[ui], de profil, le poing ganté sur la hanche, lève [en] l'air son éventail en guise d'épée et command[e à] son gracieux bataillon : « En avant, marche ! » E[lle] est gracieux ce petit régiment de magasin [de] modes ! Voyez comme elles s'alignent bien et comm[e] la deuxième se penche pour voir si les petits so[u]liers et bottines sont en rang ! et quelles joli[es] figures spirituelles et charmantes têtes coiffées p[ar] leurs propres mains d'artistes de goût ! La maîtres[se] debout, et qui commande si bien, à la sévéri[té] comique de l'emploi ; car le bain étant pris, ou [la] promenade terminée, il faut partir et laisser c[es] bords enchanteurs de la Seine ! Anecdote spirituel[le] et racontée avec une verve de grand goût.

GLAIZE (Léon). — « Mme G... et son fils. » - Mme G..., en robe rouge est assise, sur une ottoma[ne] de forme basse, serrant contre elle son jeune fi[ls] debout entre ses genoux. Elle présente de face so[n] jeune et aimable visage, dont le menton s'appu[ie] sur la tête du petit garçon. La jeune mère et l'en[fant] forment un charmant groupe heureuseme[nt]

composé. Notons aussi la couleur sobre et harmonieuse de cette bonne toile.

GLAIZE (Aug.). — « Le vote de Gaspard Duchâtel » méritait le pinceau d'un peintre humanitaire et philosophe plein de cœur, en un mot de l'auteur du « Pilori des grands hommes ». Or, Gaspard Duchâtel, quoique malade, sort de son lit, se fait habiller et vient à la tribune, en bonnet de nuit, pour voter le bannissement de Louis XVI. — Tous les groupes des conventionnels suivent assez froidement cet acte de courage et d'humanité et certes, on peut ajouter, de haute politique, car la mort fait des martyrs.

GOS (Albert). — « Orage dans les gorges de Sefinen », vraiment épouvantable et grandiose : les arbres se déracinent et tombent entraînés par le torrent furieux qui, en arrivant des hauteurs de la gorge, se brise avec fracas sur les blocs de rochers couverts de mousses dorées. L'eau bouillonne et mugit, ayant son passage barré par ces blocs gênants. La petite clairière du nuage d'argent qui brille au haut de la toile a d'autant plus d'effet, qu'elle se dégrade habilement pour se mêler à l'ombre noire comme de l'encre, qui vient se confondre avec ces fonds effrayants et sombres de pics élevés. Cette terrible obscurité est la note stridente du contraste dramatique, car, dans cette abîme de noirceur, les pins doivent choir avec fracas et l'orage doit y détonner toutes les tempêtes qu'a entendues le roi Lear ; en revanche, sur le premier plan, la note de fureur qui bave et crache de l'écume blanche complète l'horreur de ce beau drame de la nature. M. Gos a fort bien rendu ce paysage.

GOSSELIN (Charles). — « Château-d'Arques

(Seine-Inférieure). » Pittoresques ruines à demi recouvertes de mousse, au sommet d'un monticule, dans un paysage solitaire à la couleur sobre et harmonieuse ; donnent un excellent paysage.

GOTCH (Thomas-Cooper). — « Quittant la maison pour la première fois. » La bonne vieille mère assise et de dos près du conducteur de la charrette , et sa fille derrière eux, de profil et tête nue, se livre à une foule de méditations. Les mains appuyées sur ses genoux, sa figure, ses yeux et son front reflètent de tristes pensées ; car c'est le jour où elle quitte la maison paternelle pour la première fois, pour aller se gager à la ville sans doute. La bonne vieille mère, en tartan jaune, appuie la main sur l'anse de son panier, et cause à peine avec le voiturier ; la malle de la bonne fille est auprès d'elle, elle a mis dessus quelques pensées. — Ces épisodes de la vie, ces séparations des pauvres sont navrantes pour le penseur et le philanthrope ; et cette vérité poignante est encore du grand art.

GOUBIE (Jean). — « Sur la route de la foire », ombragée de grands arbres, un jeune élégant au costume irréprochable et accompagné de sa jeune femme en toilette violette, a fait arrêter son phaéton, à la rencontre d'une carriole conduite par des maquignons en blouse bleue, et leur marchande l'un des trois chevaux qui la suivent. L'un des maquignons, vieux drôle à la figure joviale et colorée attestant un vaillant buveur, lui vante les qualités de sa bête. Il y a de l'observation et du naturel dans cette jolie composition.

GRANDJEAN (E.). — « Le départ pour la promenade » forme deux groupes élégants. Le premier est l'élégante amazone bleue boutonnant son gant

pendant que son domestique tient son cheval par la bride. Le cavalier du 2e plan se retourne pour admirer l'élégante. — Le 2e groupe représente au 1er plan un chevalier montant un alezan, et un officier de chasseurs flattant le col de son cheval blanc qui piaffe d'impatience. Les préparatifs de ce départ ont lieu sous les murs du château qui s'enlève sur un ciel clair, et tout cet aspect est clair et agréable d'aspect. — « Haute école par Mlle Elisa, de Vienne », maniant en écuyère consommée son beau cheval bai brun sur lequel elle est gracieusement assise dans son élégant costume. — Jolie toile.

GRANDSIRE (Eug.) — « Dieppe » nous donne une petite vue du port où s'étagent les voiles de quelques embarcations. Jolie marine peinte dans une tonalité un peu sourde, mais harmonieuse et agréable. — « La campine, à Anvers », nous présente la vue d'un port où de nombreux vaisseaux sont pressés les uns contre les autres. L'horizon s'éclaire au fond et la lumière vient miroiter dans les vagues, donnant un effet de couleurs variées et flottantes formant un ensemble très harmonieux. C'est une excellente marine, traitée par un maître de la lumière et de l'effet, un fin et habile coloriste.

GRAYSON (Clifford-P.). — « Un fichu temps ! » en effet, car il pleut à verse en ce moment à Pont-Aven, comme nous le prouve cette paysanne abritant son gars sous son parapluie rouge. La marchande des quatre saisons arrive avec sa petite charrette, et à gauche, un marchand sous sa tente de toile verte fait du négoce avec deux Bretonnes qui laissent passer la pluie. — Les maisons du fond découpent leurs toitures et cheminées sur le ciel

verdâtre sans nuages. — Très bon aspect local en ce bon tableau.

GRIMELUND (Johannes). — « Prairies inondées près d'Amboise, ancien domaine de Léonard de Vinci. » Une grande flaque d'eau étend sa nappe brillante et unie sur une grande partie du premier plan ; au fond, des terrains accidentés et les premières maisons de la ville sur lesquels se découpent les troncs minces et élancés d'un rideau d'arbres. — Cet ancien domaine du grand Léonard de Vinci est peu pittoresque et un peu banal ; c'est probablement le souvenir de son ancien et illustre propriétaire qui l'a fait choisir par M. Grimeland. On ne peut du reste que louer son exécution fine et soignée.

GRILLON (Albert). — « Les bords du Clain, en octobre », commencent à voir les peupliers et les vergnes ou bouleaux jaunir, les prairies ne sont plus aussi fraîches et, en général, la nature se sent fatiguée de son abondante production. Le ciel lui-même déjà moins chaud et moins clément qu'au moment de la fécondation de la terre, se couvre parfois de nuages gris un peu froids qui annoncent l'approche fatale de décembre. N'importe, c'est en ce mois que M. Grillon a peint le Clain au bas du pont de Saint-Cyprien, et, à ce propos, évoquons un triste souvenir qui vivra au cœur du peintre comme au nôtre. La dernière fois que je rencontrai feu le baron Henri Pervinquière, un peintre-amateur, animalier des plus distingués, je m'empressai de lui faire partager l'invitation de M. Grillon : — « Venez-vous avec moi, lui dis-je, voir le salon de notre compatriote ? » — « Allons, » me répondit cet ami et vrai peintre qui fut, comme moi, très satisfait de l'œuvre. Nous admirâmes

ensemble l'heureux motif du paysagiste de grand goût fin, délicat et poétique. Nous vîmes notre cher Clain natal dont l'amour si grand pour moi-même voulait me retenir à jamais sous ses ondes rêveuses, car nous faillîmes nous y noyer trois fois. — Eh bien, nous reconnûmes, dans l'angle obtus de la perspective, le toit de tuiles rouges couvrant les lavandières, puis, à droite, les prairies Brantôme, les massifs de Tison, la cheminée du gaz ; bref, nous fûmes très satisfaits de la transparence des eaux reflétant avec fidélité les peupliers, vergnes et bouleaux des deux rives. Et, en quittant Pervinquière, que je ne savais pas si près de sa fin, je lui dis, à propos de Grillon : « Voici un paysagiste né qui doit persévérer dans sa voie tendre et fine. C'est un congénère du grand Busson qui, dans le réalisme, sait trouver la poésie de la nature. » Qui m'eût dit, hélas ! que nous allions perdre quelques jours après le baron Henri Pervinquière, un véritable artiste qui, sous le nom d'amateur, avait plus de talent que bien des animaliers de profession ? Du reste, le grand maître Paul Baudry est là pour affirmer mon opinion sincère.

GRISON (Adolphe). — « Le choix d'une escorte » ne paraît pas être des plus aisés au milieu de ce groupe de sacripants aux costumes déguenillés, qui ont tous l'air d'affreux bandits. Ce gentilhomme assis dans cette auberge, et auquel une servante apporte un verre de quelque boisson a là une tâche des plus ingrates. Il promène sur le groupe qui pose devant lui un regard qui n'est pas exempt de raillerie, et semble se promettre d'observer avec attention les honnêtes spadassins qu'il va choisir. Les costumes pittoresques, le mouvement et la couleur vive et agréable de cette

jolie composition, lui font un véritable succès.

GROBET (Louis). — « A Saint-Aubin-sur-Mer », un pêcheur s'avance à marée basse et pêche la crevette ; au fond, un chasse-marée découpe la silhouette grise de sa voile sur le ciel bleu ; et plus loin encore, une petite vapeur jette sa fumée, de même que l'horizon bas laisse entrevoir les points blancs des voiles dans le lointain. — Petite marine vraie, grâce à son étude directe.

GUARDIA (W. de la). — « Souvenir d'Espagne. » Petite vue d'un intérieur de ferme où un paysan andalou donne à manger à une troupe d'oies et de canards. — Exécution très soignée dans cette petite toile minuscule.

GUÉTAL (L.). — « Les bords du Drac » sont d'une grande finesse d'étude délicate. Et d'abord, au 1er plan, une vanne, qui a sa pelle levée, laisse couler une eau fraîche qui vient se mêler au beau réservoir d'aval qui s'étend au loin et où pêchent les hérons. Derrière cette vanne, on aperçoit une vallée de saules ou têtards qui s'éloignent, en perpective, jusqu'au détour de l'eau d'aval qui suit la courbe des terrains de fuite. A cette fuite des terrains, derrière et au fond des prairies de l'autre rive lointaine, une dune de roches bleuâtres borne le ciel gris tapageur au zénith, mais qui s'argente et se troue d'azur derrière les fouillis de la saulée. — Grande poésie en ce joli motif.

GUIGNARD (Gaston). — Ce « convoi dans les marais de Quibéron, 1795 », s'apprête à traverser des terrains marécageux où poussent des roseaux et des herbes aquatiques. — Le hussard qui est en vedette et de dos sur sa monture noire a donné ses ordres et préside à la traversée. Les charrettes et fourgons arrivent de face, accompagnés par

les hussards en marche. Un paysan breton écarte à coups de bâton son troupeau pour livrer passage au convoi en marche par un ciel gris et orageux à droite et azur à gauche, sur lequel se détache le fourrier des éclaireurs qui a une crâne allure sur son cheval noir ; les lignes et les vigueurs des fourgons et des hussards d'arrière-garde ont également un aspect très pittoresque. — Excellent tableau militaire.

GUILLEMER (Ernest). « Forêt de Fontainebleau », dont M. Guillemer nous montre une vaste clairière entourée d'arbres, où les grands sont assez rares comme ils le deviennent de plus en plus dans nos bois, qui ne contiendront bientôt plus que des arbustes. — Les vues de cette belle forêt sont plus rares à ce Salon qu'à ceux d'il y a quelques années, mais elle a encore quelques fidèles.

GUILLEMET (Antoine). — « Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine). » Village pittoresque dont les maisonnettes aux toitures de chaume s'étendent au bord de la mer. Le clocher grisâtre les domine de sa flèche pointue se dessinant sur le ciel gris. — Joli paysage où l'air et la lumière sont habilement distribués, et qui dénote un talent exercé.

GUILLON (Adolphe).— « Les noyers de la Cordette, à Vezelay (Yonne). » Ces noyers sont plantés sur l'emplacement où saint Bernard a prêché sa 2me croisade (1145). — Les géants séculaires ont défié bien des orages, mais cependant celui du premier plan, au tronc duquel s'appuie de dos la bergère paissant ses moutons, me paraît condamné à porter ses souvenirs historiques si précieux chez le sabotier du village, car les creux et les trous qui marquent le vide de ses entrailles indi-

quent que la sève est partie. Les quatre autres du 2e plan font meilleure contenance et nous semblent pleins de vitalité. Les deux premiers, dont le groupe, entrelaçant ses rameaux, me paraît faire bon ménage, et porte son ombre sur la prairie émaillée des fleurs printanières, voient passer à leurs pieds un joli buisson en floraison épanouie, de même que les deux petits pruniers voisins offrant un joli bouquet blanc. Aux derniers plans, non loin des collines ou rochers bleuâtres du fond, un verger odorant étale aussi sa flore resplendissante de riches couleurs variées. Et pour conclure sur cette œuvre de maître toujours en progrès, ces cinq beaux arbres découpent leurs silhouettes et rameaux sur un ciel fin, gris-perle et frangé d'argent. On sent à cette saison printanière, où tout vit et renaît dans la nature, l'air tiède et chaud baignant l'atmosphère et versant sa douce chaleur au règne végétal heureux et vivant en ce bon tableau magistral. Ah ! c'est que son auteur ne s'endort pas sur ses lauriers ; au contraire, comme tous les grands artistes utiles et bienfaiteurs de l'humanité, M. Guillon fait de son art un enseignement : c'est un vulgarisateur non seulement du grand art d'abord par sa palette à lui, mais ensuite par tous les moyens de propagation qu'il peut donner à l'enseignement.

GUILLON (Eug.-Ant.). — « M. R. de L..., député », est debout et presque de face, vêtu d'un pardessus à col, revers et parements de fourrures, son chapeau et sa canne tenus de la main gauche, et la droite tenant ses gants gris-perle. La figure, aux traits réguliers, est encadrée d'une grande barbe brune surmontée de longues moustaches. — Bon portrait d'une exécution très soignée.

GUILLOU (Mme Adrienne). — « Les environs du Petit-Andelys » vont être en pleines moissons ; car les blés jaunissent et les foins sont plus que mûrs. Tel est ce premier plan, derrière lequel les villages dans l'ombre s'enlèvent sur l'horizon d'un ciel gris-perlé et moutonné de nuages aux flocons argentés. — C'est fin, délicat et puissant d'aspect.

GUILLOU (Alfred). — « Le retour de la grève. » Jeune pêcheuse renversant sur une table son panier chargé de moules, d'huîtres et autres coquillages, dans lesquels une petite fille, sa jeune sœur sans doute, plonge la main et fouille en jouant. La couleur franche et ferme de cette jolie toile mérite d'être mentionnée. — Cette « Leçon de pêche », donnée par un bon papa à sa gracieuse petite-fille, est pleine d'intérêt et de charme : la gracieuse petite pensionnaire, de profil, est émerveillée de voir le maître pêcheur ôter l'hameçon de la gueule d'un gros rouget qu'il vient de prendre à la ligne ; et, plein de son sujet, le bon père-grand indique la manière de s'y prendre. Il est de face, sa figure dans l'ombre sourit avec une bonté toute fière de voir sa petite-fille heureuse de cette capture. Le bonhomme, coiffé d'une casquette à visière et oreilles de peluche frisée, habillé d'un tricot vert traversé par ses bretelles qui retiennent sa culotte marron, est pris sur le fait et dans la satisfaction de l'ascendant heureux d'avoir fait plaisir à son adorable petite-fille. Cette charmante pensionnaire est coiffée d'un chapeau lilas foncé orné de coquelicots, son corsage bleu accuse une jolie taille, elle pose sa main gantée sur le rebord du bateau, et son gracieux sourire d'innocente joie ne satisfait pas seulement le bon papa mais

nous-même. — Le ciel, la mer et le bateau gris tendre repoussent bien ce joli groupe.

HADAMARD (A.). — « Fantasia », ce petit génie aux ailes de papillon, est debout sur l'aile brillante qui est son char triomphal. Il tient les rênes et guide ses coursiers ailés et fragiles, des papillons et autres insectes aux couleurs éclatantes. Divers oiseaux voltigent autour de lui et accompagnent son voyage de leurs cris joyeux. — Etincelante fantaisie entrevue dans un rayon de lumière par cette riche imagination d'artiste et de poète qui lui a montré aussi dans l'écartement rapide des flots sombres de cette mer agitée cette « Fée-aux-Mouettes » montée sur un dauphin monstrueux, avec son diadême d'or sur la tête, comme il sied à cette reine de beauté, dont le corps élégant rayonne au milieu de cette mer sombre, tandis qu'une foule de mouettes tournent et voltigent autour de leur belle souveraine. — Remercions la fée-imagination qui nous transporte un instant sur son aile rapide dans le royaume de la poésie aux rêves enchantés.

HAGBORG (Auguste). — « Au cimetière de Tourville (Manche). » Humble cimetière de village auprès de l'église champêtre et sur le bord de la mer, formant un cadre grandiose et mélancolique à cette veuve au costume noir ayant son petit garçon auprès d'elle, et debout auprès de cette tombe ensevelie à demi sous la verdure. Elle est perdue dans sa méditation douloureuse et songe au passé englouti pour jamais, tandis que les flots accompagnent de leur mélodie plaintive le soupir douloureux qui soulève sa poitrine. M. Hagborg a compris cette scène en penseur et en poète.

HANOTEAU (Hector). — « M. C. B... » pré-
ente de face son visage aux traits énergiques
u'encadre une barbe grise et fourchue. Il est
oiffé d'une toque ornée d'une plume et tient sa
anne sous son bras. La bouche large et ferme
e ce beau portrait est des plus remarquables. —
La haie mitoyenne. » Superbe étude de grands
rbres comme sait les traiter cet artiste, qui les a
onnés pour cadre splendide à cette simple et aima-
le idylle champêtre où un galant en blouse bleue
ait sa cour à sa jolie fiancée tenant sa quenouille
t écoutant ses doux propos auprès de la haie mi-
oyenne.

HAQUETTE (Georges). — « L'attente » anxieuse
t inquiète de cette femme de marin, fixant son
egard sur l'immensité de la mer, vous émeut tris-
ement. Que d'angoisses sans cesse renouvelées
ont venues mettre leur empreinte cruelle sur son
isage hâlé ! Elle regarde cette mer qui rayonne
le lumière, l'heure est passée depuis longtemps
léjà, et la voile attendue ne paraît pas encore à
'horizon. Hélas! reparaîtra-t-elle jamais? Le sen-
iment douloureux de cette toile est fortement
endu et l'effet de lumière fort beau et réussi. —
« Le droit de passage » est un baiser que vient
lemander à un gentil bébé une petite moulière ou
êcheuse de crevettes partant, elle aussi, pour la
êche. Le bébé est à cheval sur le dos de sa mère,
utre pêcheuse qui est déjà engagée dans les galets
le la plage où les coquilles de Saint-Jacques, les
alourdes et guignettes se montrent déjà sur les
ierres couvertes de goëmons et varechs. Donc la
eune pêcheuse, qui a environ dix à douze ans, est
nontée sur un superbe petit monticule décoré par
a mer qui l'a comblé de mousse verte, de lichens

tombants ; et, pendant que le bébé passe auprès du monticule, comme elle est à la hauteur, elle l'arrête pour lui demander le droit de passage, et elle avance sa jolie tête bien coiffée pour pouvoir ravir le baiser, attention qui fait sourire la vieille pêcheuse, fière de voir admirer son bel enfant. La mer est basse, mais elle ne tardera pas à monter : nous avons le temps d'admirer cette superbe plage et les haillons magnifiques de ces travailleuses de la mer formant un beau groupe vigoureux dont les tons riches de coloration des étoffes usées servent de splendide repoussoir au ciel d'or et à l'horizon violacé. La mer, qui commence à arriver, roule déjà ses lames vertes frangées d'argent, et on croit l'entendre charriant les galets dans sa mélopée éternelle. Inutile d'affirmer une fois de plus que M. Haquette est le peintre des travailleurs de la mer comme Victor Hugo en est le romancier.

HAREUX (Ernest). — « Un orage dans la Creuse ; — environs de Crozant. » Un nuage sombre couvre tout le paysage dont quelques parties sont encore éclairées du soleil qui va disparaître complètement sous ce crêpe funèbre se répandant sur ces plaines verdoyantes où une paysanne, surprise par cet orage, s'avance précipitamment, tenant sa charge d'herbes. Mais elle fuit en vain, car déjà la nuée éclate derrière elle et va l'atteindre. L'effet d'orage est scrupuleusement étudié et très habilement saisi et reproduit. — « Lever de lune au mois de novembre ; — environs de Fontainebleau. » Un ciel bleu sombre tournant au gris et ayant l'aspect d'un voile de crêpe s'étend au-dessus de ce paysage d'une tristesse pénétrante. La lune montre son disque d'un jaune brillant et donne sa note de lumière au milieu de cette na

ture en deuil. Quelques balayures de nuages zébrent le ciel de leurs lignes fines et blanchâtres. — La poésie mélancolique de ce paysage impressionne vivement.

HARMAND (Adrien). — « Un volontaire d'un an » , sujet qui a toujours le don d'intéresser le public. En effet, chacun n'a-t-il pas dans l'armée, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, un fils, un frère ou quelque parent ? M. Harmand nous montre deux volontaires d'un an, dans leur intérieur. L'un d'eux cire ses bottes, tandis que son camarade, reposant nonchalamment sur son lit, prend lecture d'un journal ; sur des planches au-dessus d'eux sont rangés, en ordre, les bottes, couvertures, effets divers. Tout cet intérieur se fait remarquer par une rigoureuse propreté et par l'ordre qui y règne. — Jolie toile d'une exécution soignée.

HARPIGNIES (Henri). — « Le bois de la Trémellerie à Saint-Privé », a toute la clarté et les clairières d'une futaie de bouleaux où les accrocs de soleil viennent jeter leurs diamants, ainsi que sur les terrains gris qui brillent comme de l'or. — Il y a un grand charme dans cette nature largement peinte en tons neutres et laissant passer l'azur clair d'un beau ciel, et ce qu'il y a de fort chez ce grand maître, c'est qu'il ne fouille pas, mais taille largement dans les masses.— « L'après-midi à Saint-Privé (Yonne) a toute la franchise du calme chaud et tiède de la nature, à cette heure. Le ciel lourd et brûlant se mire dans cette petite fosse au premier plan de la prairie, et quelques arbres s'enlèvent en flèches et massifs sur ce ciel superbe, aussi bien que le village à droite et les fonds lointains. — Bel aspect en cette petite toile de grand maître.

HAUSSMANN (Ernest). — « Voleurs au jeu ! » sont très actionnés, dans cet intérieur de cabaret, à leur partie de cartes. L'un d'eux, sa pipe à la bouche, s'est levé et abat sa carte d'un air triomphant. Quelles figures patibulaires et repoussantes ! Fuyons ! car, malgré le talent de l'artiste, le spectacle qu'il nous montre, n'a rien d'attrayant.

HAWKINS (Louis-W.). — « Le soir ; — marine. » Une bande de nuages gris pâle occupant la partie supérieure de la toile, une bande d'eau, gris pâle aussi au centre, et au bas, formant le premier plan, une bande grisâtre figurant le terrain, avec un canot se détachant en noir au centre : telle est cette marine exécutée avec une grande simplicité de moyens, mais vraie d'aspect et d'un effet réussi.

HEBERT (Ernest-Antoine-Auguste). — « Le petit violonneux » a tant couru et joué du violon que la fatigue l'emporte, et le pauvre petit diable s'endort. Mais sur quelle espèce de meuble appuie-t-il sa jolie tête ? Pauvre enfant ! il dort vraiment du sommeil des anges, avec sa petite calotte noire qui le coiffe si naturellement, et avec son petit violon en sautoir sur l'épaule. — L'aspect et l'effet de cette petite toile élégiaque a le don de vous saisir le cœur et de vous faire aimer et plaindre ces pauvres déshérités de la vie sociale où le soleil est loin de luire pour tout le monde.

HELIE (Georges). — Ces « oies » aiment à s'ébattre, surtout la mère ainsi que le mâle, lorsque la famille des oisons picore sur le bord de l'eau... Cette belle bête, prise sur nature, se livre là à ses ébats aquatiques et remplit ce joli paysage de ses cris désagréables. — Très belle et solide étude d'une grande vigueur d'effet, dont l'oie est le foyer de lumière.

HELLQUIST (C.-G.). — « La mise à rançon de . ville de Visby », capitale de l'île de Gothland, ffre un spectacle navrant pour tous ses pauvres abitants pillés et volés par la rapacité du vainqueur Valdemar. Après avoir fait ranger son armée n bataille autour de la place publique, il fit placer u milieu trois tonneaux à bière, vides, et ordonna ux habitants de les remplir d'or et de bijoux sous eine d'être livrés au pillage. Cette brillante toile, 'une exécution diamantée et perlée, est pou-royante d'air lumineux qui permet de lire faci-ement les groupes et les épisodes dramatiques ue fait naître l'avidité du vainqueur. — Le voyez-ous assis sur son trône abrité par le baldaquin; le oyez-vous, la durandal entre les jambières cuiras-ées et flanqué de ses chevaliers? Il surveille avide-nent le remplissage des trois tonneaux. et, dans son riomphe de voleur, il s'inquiète peu de la désola-ion de la ville ruinée. — Inutile d'attester le uccès éclatant de cette belle toile, que tout le nonde admire.

HENNER (Jean-Jacques). — « La femme qui it », accoudée et la tête appuyée sur la main droite, se présentant de face. Elle fixe son regard sur le ivre reposant sur le sol devant elle et le tient le la main gauche. La figure est belle et pensive sous sa chevelure aux tons roux éclairés d'un reflet lumineux qui illumine également ce beau corps d'albâtre dont la ligne ondule avec élégance et se détache sur le fond sombre dont la couleur brun roux, chaud et harmonieux donnant l'effet de clair-obscur particulier à ce grande peintre colo-riste. — « Religieuse », tête de profil, dont on remarque l'expression de calme et de sérénité. Ce jeune et frais visage contraste avec les voiles noirs

qui l'encadrent. Est-ce un portrait ou une étude Le livret reste muet, nous ne pouvons que con tater une fois de plus le remarquable talent d M. Henner.

HENRIET (Frédéric). — Cette « porte gothiqu à Armentières (Aisne) », donne passage sous u cintre et sous une voûte. L'ancien château a d subir des démolitions et des transformations, ca il n'a l'air à présent que d'un fragment. Il e flanqué à gauche d'une maisonnette ayant l'appa rence d'une ferme et, à droite, où devait s'élev sans doute l'autre aile de bâtiment, une petit porte mène au jardin ou au parc. Un senti conduit à ce château élevé, dont les créneaux au-dessous de la toiture, accusent positivemen une transformation. — « La Tour Guinette, Etampes », est bien connue des voyageurs de Bor deaux à Paris et *vice versa*, car c'est elle, si j ne me trompe, que l'on voit avant d'arriver à l gare, en venant de Paris. J'ignore si notre ch confrère, qui manie la plume aussi bien que le pi ceau, M. Fréd. Henriet, a visité ces vestiges de l féodalité ; c'est immanquable. En tous cas, so charmant paysage, des plus sincères et d'u aspect juste, réalise, comme le précédent moti un nouveau progrès pour ce paysagiste fin, tend et rompu. (Voir aux *Dessins*.)

HERBO (Léon). — « Psyché » tenant la cas sette fatale qu'elle a ouverte, l'imprudente, et do les vapeurs la foudroient. Déjà elle s'affaisse et v tomber sans connaissance. — La touche habile légère de cette bonne toile mérite d'être mention née.

HERMANN-LÉON (Charles). — « Chien d berger » accroupi et fixant, tout en se reposant

on regard vigilant sur les moutons qu'il garde et ui paissent dans l'éloignement. Bien observé et ien étudié, avec ses poils mal peignés et en désorre et son air intelligent. — « Sortant de l'abreuoir. » Un grand garçon vient d'abreuver ses deux hevaux blancs dont il monte le premier à poil, teant en bride le deuxième disposé à galoper. Le eune écuyer, jambes nues, se retourne et hêle en artant un jeune camarade qui abreuve aussi son heval alezan. — Superbe paysage éclatant, dont motif vrai est rendu dans toute sa vérité par un rai maître.

HEULLANT (Armand). — « Un harem » devait tre l'objectif de cette palette orientale, de ce pineau des Mille et une Nuits. Car, depuis plusieurs nnées, j'ai l'honneur de suivre ces pluies de diaaants, d'escarboucles, de saphirs et de topazes ui vous éblouissent dans l'œuvre de ce coloriste. h bien, je n'avais encore rien vu de si chatoyant t si éblouissant que ces groupes de sultanes qui e roulent dans des poses lascives. — Regardez ien la favorite accoudée simplement sur un tapis le pourpre, et au premier plan, cette voluptueuse t jeune femme debout, montrant un collier de sahir à son amie assise à ses pieds et tenant un niroir pour passer sa vie à s'admirer. Comme elle onvoite ce bel ornement ! A côté d'elle est une utre femme de dos, et je le suppose, une marchande le bijoux, de joyaux et de toilette, car en ce moment elle tire, de son coffret oriental richement loisonné, des étoffes de soie azur, à donner envie à ces désœuvrées. Cet étalage se passe au-dessous de l'estrade de la favorite, qui paraît indifférente. Les quatre personnes décrites veulent être l'effet d'ombre du tableau, mais ce coloriste est si magni-

fique, si prodigue, que, dans cette pénombre, il n peut s'empêcher de faire ruisseler les trésors d sa palette; il a bien la bonne intention de sacrifi dans l'ombre, mais hélas! le naturel prodigue re vient au galop; car à gauche, en sortant de cet alcôve étourdissante de richesse, et derrière le rideaux pourpre, nous sommes éblouis par la fan fare d'éclat d'un groupe de deuxième plan plac au-dessous des croisées mauresques, ce qui fait étin celer les oreries et les soies chatoyantes de ces nou velles sultanes toutes bien groupées, et dans de poses ou lascives ou à caractère. — Voici don dans l'idée et l'objectif de ce coloriste, le foyer vou lu, désiré; mais hélas! éloignez-vous, et vous re marquerez que l'éclat de la pénombre, où les mé taux, les soies et les pierres précieuses détonnen trop vivement, que cet éclat nuit au principal et que, pour obtenir un foyer, il faut des sacrifices sans cela point de concentration ni de dominant et de vibration. — Pourtant, M. Heullant est u fier coloriste de la famille des Diaz et Del croix.

HEYERDAHL (Hans). — « Nymphe dorman et Satyre; — esquisse. » Cette nymphe, cou chée dans une prairie, rappelle celle du Titien, a Louvre, par sa pose. Le satyre est assis à que ques pas, à un plan plus éloigné. Un frais paysag encadre les deux personnages. — Effet agréable e cette jolie esquisse.

HIRSCH (Alexandre-Auguste). — « Rébecca » jeune fille aux traits bruns un peu vulgaires, qui n peut être l'héroïne biblique. Un grand voile blan couvre sa tête et l'enveloppe de ses grands pl retombant sur ses genoux. M. Hirsch nous donn sans doute une étude d'après une jeune juive d

re époque. Il y a de bonnes qualités dans cette ite toile.

IOUSSAY (M[lle] Joséphine). — Ce « portrait de ' Rousseil, dans le rôle de Marie-Stuart », est lement un excellent tableau d'un style drama-ie très élevé. La malheureuse reine, victime ses idées religieuses et de sa croyance toute nçaise, est envoyée au supplice par sa cruelle isine Elisabeth, dont le cœur de roc n'a pu :tendrir, et dont, au contraire, la passion poli-ue n'a fait qu'envenimer la passion religieuse. : son artificieuse cousine, non seulement pour endre sa couronne compromise par la pré-dante, mais encore par jalousie pour sa réelle iuté, l'accusa d'avoir trempé dans un complot, iprès 18 ans de captivité, la fit condamner à rt. L'infortunée reine, presse encore ten-ment sur son sein la petite croix d'argent idue à son col par un chapelet à gros grains pelant celui de sa ceinture, celui-ci qui id à son côté, soutient aussi une autre pe- croix de buis. — Voyez avec quelle fermeté yante et impassible elle marche au supplice ! st en ce moment que les pensées affluent sous ce u front ombragé de sa riche et abondante che-ure d'or. C'est en ce moment que ses suivantes èles et ses dévoués serviteurs entendirent ses nières paroles touchantes : « O la mort ! quel nfait céleste ! car mille existences ne valent une seule des pensées qui me rendent heureu- à l'approche du martyre ! » Et sa figure calme majestueuse, loin d'exprimer la moindre défail-ce, *est déjà presque transfigurée*. Nous appré-ns infiniment cette manière habile de traiter le rtrait de style, en l'élevant au sommet du genre

tragique. Or, Mlle Houssay a profité de la bon fortune amicale d'une interprète de la tragé de Lebrun, l'habile arrangeur d'après Schille ; Mlle Houssay a profité d'un talent voisin du gén , de Mlle Rousseil, en un mot, dont nous avo autrefois constaté la verve et le tempérament di matique des plus élevés dans les beaux drames feu notre regretté confrère Victor Séjour. O , Mlle Rousseil, notre voisine des Deux-Sèvres, et nous faisait l'honneur de venir à notre ateli , avec son excellente mère, Mlle Rousseil devait t doit encore tenir la tête de l'art dramatique tragique, car elle a comme Mlle Agar, et, plus enc que l'élève de Ricourt, le vrai tempérament vou pour interpréter les grands maîtres du drame et la tragédie. — Mlle Houssay l'a compris et a l'heureuse idée de fixer sa revendication pour e sur cet excellent portrait-tableau.

HUAS (Pierre). — « M. Bessand » porte la to de magistrat, avec le rabat blanc sur la poitri où brille en outre la croix de la Légion d'Honne . Debout auprès d'un fauteuil, il tient sa toque lonnée d'argent de la main droite. Son visage or de favoris grisonnants et à la chevelure argen est grave et pensif. Il se détache sur le velo rouge du rideau qui couvre le fond. — Très be portrait faisant grand effet.

HUGARD (Claude). — « Une première éta sur la route d'Andorre; cirque du Garbet, à Sai Girons (Ariège). » Des voyageurs ont dressé le tente au milieu de ce cirque naturel où coule u rivière à l'onde argentée. Ce beau paysage manque pas d'un certain cachet de grandeur im posante, qui a bien inspiré cet artiste.

HUMBERT (Ferdinand). — « M. P.-L... » t

ıout et de face, en costume de chasseur, tenant
ı fusil, le canon abaissé vers la terre, de la main
ite, tandis que la gauche, gantée, est passée dans
ourroie jaune de son carnier, sur laquelle elle
ose. Un rayon de lumière frappe son front et
partie du visage aux traits jeunes et réguliers,
ınt son regard devant lui. Un large paletot jeté
ses épaules drape autour de lui ses larges
bien jetés et retombant en belles lignes. —
cellent portrait dans une gamme de tons har-
nieux et habilement dégradés.

IUTIN (Charles). — « Prélude d'hiver » et « les
nons » sont deux petits trompe-l'œil qui, j'en
onds, surnageront au-dessus de bien des toiles
tinées à l'oubli. Le mérite de celles-ci est tel
ces deux pendants doivent nécessairement
iter quelque grande collection d'homme de goût
un musée n'aimant que la belle et bonne pein-
e durable et de grand prix. Or, je suis heureux
nalyser ces deux petits chefs-d'œuvre pour ap-
ter mes preuves à l'appui de mes prémisses et
rmations : — « Le prélude d'hiver » s'étale et
nlève sur une cimaise et un stylobate de mar-
gris. Il est impossible de pousser plus loin
nitation de ces marrons de Lyon ou ousillats
dus et décortiqués, ainsi que le sac de papier
la petite mesure ; c'est étourdissant, et M. Des-
fe n'a qu'à bien se tenir, car M. Hutin a l'avan-
e de trouver la qualité de chaque chose ou ob-
, et ne ferait point des fleurs et des canards en
ıte. — « Les oignons et la bouillotte » jouissent
mêmes avantages de sincérité et qualité des
ıs de chaque provenance. Avec M. Hutin il
a pas à se tromper sur la pellicule diaphane
uisante des oignons, sur le laurier-sauce et sur

le cuivre fin aux flancs de la bouillotte ; le t
s'enlevant sur le bois veiné et sur le fond
marbre rouge. — Pour ma part, si j'étais ric
je ne laisserais point échapper cette bon
affaire. Car voici en vérité deux petites toiles
grand prix !

HYNAIS (Albert). — « Madeleine », coucl
sur le sol, se livre à sa douleur repentante. U
expression de désespoir crispe son visage bou-
versé. Un crâne est auprès d'elle. Qualités de co-
riste en cette petite toile.

ISENBART (E.). — « Novembre » commen
à jaunir les feuilles de peupliers et des frên
ainsi que les herbes du premier plan de la prai
qui borde cette rivière, éclatant miroir du c
d'argent qui s'y mire en plein. Sur l'autre r
une prairie bornée au loin par des massifs de b
roux et embrumés des vapeurs d'un ciel coucha
— Aspect fin et tendre en cette belle étude renc
et poussée loin.

ISRAELS (Jozef).—« L'enfant qui dort » n'a p
de plus doux lit pour reposer sa tête bien-aim
que le sein chéri de sa bonne mère, et, à défaut
ce préféré, celui de la mère-grand qui, en ce m-
nent, ne perd point des yeux le cher endormi. E
est là, la bonne vieille, accoudée sur une table
bois où la lumière venant de la croisée en fa
nous fait voir cet intérieur hollandais trai
dans un splendide clair-obscur à la Rembran
Donc, la lumière pâle éclaire encore suffisa-
ment cette bonne grand'mère dont le rega
baissé sur cet enfant adoré ne le perd point
seul instant de vue. Cela ferait supposer, d'ap
l'air grave et triste de la bonne femme, que
vraie mère est morte, hélas ! laissant le pe

phelin aux soins de la bonne vieille. — En effet, Jozef Israels a la note toujours dramatique s malheurs de la famille ; et dans ses créations issantes qui vous remuent l'âme et le cœur, il toujours soin de faire vibrer les cordes les plus aves et les plus touchantes. Or, dans cet intéeur morne par sa solitude et son presque dénueent, on est déjà préparé à conjecturer un malur; ce qui confirme la conjecture, c'est la ofonde méditation qu'exprime la figure grave et ste de cette bonne grand'mère dont les mains, eines de sollicitude, pressent le pauvre orphe- sur son cœur ; et, privilège du génie, l'observteur sérieux a de la peine à s'éloigner de cette le douloureuse. Car l'écho des douleurs de la mille résonne avec puissance dans tous les eurs qui en ont souffert. — C'est pourquoi, nous répétons, comme nous avons dû le dire, l'an ssé, à propos du « Muet entretien », M. Israëls, ec ses sujets intimes et de la famille est assuréent un peintre de grand art et du plus élevé. — Beau temps. » Ajoutons en outre, comme le ouve encore cette nouvelle toile, que cet obserteur de la vie humaine s'applique à chanter classes laborieuses ; sa palette ne flatte même e l'infortune ou le travail honnête. Ainsi, pour re contraste à la précédente toile, M. Israëls us montre à présent deux adolescents, fille et rçon, allant par un beau temps vaquer à queles commissions pour la ferme. La fillette résere porte un petit panier et a un petit air pudique ; jeune gars, une main dans la poche, tient de utre une branche verte ; peut être entre-t-il en nversation avec la jeune fille en lui parlant du au temps ; toujours est-il qu'il est convenable,

et que ces deux adolescents paraissent s'estimer Il se dégage de cette honnête rencontre et de ce temps pur quelque chose de rafraîchissant pour l cœur.

ISTA (Aug.). — L' « Etang de Vaugoin (Solo gne) » occupe le premier plan de ce motif poéti que. Le ciel gris-perle à flocons d'argent aime y reproduire ses beaux nuages. L'horizon est trè bas, et sur le ciel couchant se dessine la belle lign des coteaux et des fonds boisés. — Aspect fin e tendre en ce bon paysage de poète.

IWILL (Marie-Joseph). — « Novembre ; la Sein à Rouen », par un bel effet de soleil levant, o plutôt d'aurore claire, car les maisons trahisser de tous côtés, par leurs lumières de lampes ou d bougies, que c'est bien un crépuscule, et un su perbe, qui éclaire en ce moment la Seine à Rouen En cette quatrième ville industrielle de la Franc à peine aperçoit-on une vaste maison monumen tale qui pourrait bien être le splendide Palais d justice ; mais la fumée des maisons, poussée pa un vent d'ouest, empêche de reconnaître le plu beau monument de la ville. La suite des ma sons qui bordent le quai est également noyé dans les brumes qui s'exhalent du fleuve ; et, dan la confusion vaporeuse des habitations et du cie on aperçoit cependant encore une rampe bordée d'u parapet desservant la navigation du fleuve ; et, a bout, un pont rappelant celui des Arts ou de l'In titut ; au dessous et à l'ancre, un sloop ou un lou gre à 2 mâts, puis un gros bateau à draguer o brille un fourneau incandescent, et dont la ch minée exhale une fumée qui monte en ondul tions vers l'astre qui se lève par la matinée la plu pure. En effet, le temps est si calme et si beau qu

l'on croirait être en Orient : l'harmonieuse et tendre brume remplit non seulement l'atmosphère, mais encore la Seine, et la clarté seule de l'astre des poètes et des rêveurs jette dans le fleuve une belle traînée lumineuse qui sert de repoussoir au bateau dragueur et au sloop. — Cette marine-paysage est l'œuvre d'un poète.

JACOMIN (Alfred). — « Job » sur son fumier exhale ses plaintes immortelles et reproche leur dureté à ses faux amis, assis auprès de lui dans leurs lourds et riches costumes orientaux. M. Jacomin s'est attaqué là à un sujet bien grandiose et propre à l'inspiration, mais il a su s'en tirer à son honneur et nous a donné une œuvre remarquable où il a su faire vibrer la grande poésie biblique.

JACOMIN (Marie-Ferdinand). — Cette « châtaignerie, forêt de Marly » s'enlève, avec ses tons roux d'automne, sur un ciel gris tendre largement brossé : on distingue dans les transparences de cette jolie futaie des bûcherons taillant le bois ; au premier plan, une prairie orgueilleuse et envahie par les broussailles, au sentier à peine frayé qui mène, au deuxième plan, à la cabane du scieur de bois, où son chevalet est là tendu en permanence. A la porte est aussi la barrique d'eau ou de piquette ; et pour gardien, toujours à son poste, la cabane est sous l'égide d'un gros châtaignier, aux rameaux dénudés en partie et s'enchevêtrant dans les torsions et les peines qu'il a dû éprouver dans sa longue vie. — Facture fine et précieuse en cette jolie toile d'un jeune peintre qui, on peut l'affirmer, est déjà arrivé au port de la maîtrise ; puisse-t-il être celui du salut et de l'indépendance !

JADIN (E.). — « Un ânon », et tout à fait mignon et gracieux, même un peu sournois, l'espiègle, avec ses grandes oreilles, ses yeux un peu couverts sous l'orbite cave et sa petite bouche fine. Il est de 3/4, presque de face, se détachant en beau roux sur un effet de neige tout à fait vrai, où il a même laissé la trace de son petit sabot. Mais quelle escapade va-t-il tenter loin de maîtresse sa mère qui l'aime tant? Il hésite et réfléchit qu'il a tort de s'éloigner par ce rude temps; et le château est déjà loin, là-bas, où nous voyons l'entrée du parc. — Très bon tableau, ce qui n'a rien de surprenant; car le nom de Jadin oblige comme noblesse.

JAMIN (Paul). — « A la Bastille ; — 14 juillet 1789 », nous montre le peuple forçant la porte d'un cachot où il trouve, couché sur la paille, un vieillard hâve et décharné, dont une longue barbe grise recouvre la poitrine. Les vainqueurs s'étagent et se pressent sur le seuil, et manifestent par leurs attitudes l'horreur que leur inspire cet affreux spectacle. Il y a des qualités de couleur et de composition dans ce sujet, rendu d'une façon dramatique

JAPY (Louis). — « Lever de lune » venant éclairer cette campagne noyée dans l'ombre du jour à son déclin. Sur la pente d'une colline, un troupeau de bœufs avec son berger occupent le premier plan. Effet de couleur qui ne manque pas de charme dans sa gamme douce et harmonieuse.

JAPY (Louis). — « Le berger et la mer. » Il est debout au milieu de son troupeau de moutons paissant l'herbe de cette dune, et laisse errer son regard mélancolique sur la mer qui s'étend claire et lumineuse dans la perspective lointaine.

— Charmant paysage plein de poésie, et dont l'effet lumineux est fort agréable.

JAZET (Paul). — « Une halte pendant les grandes manœuvres. » Cuirassiers descendus de leurs chevaux et se reposant dans des poses diverses en fumant leur cigarette, la grande occupation de MM. les militaires. Au 1er plan, le galant trompette cause avec deux paysannes en sabots, assises sur le parapet du pont, et lui donnant la réplique. Casques et cuirasses brillent et font miroiter leurs reflets lumineux. — Jolie toile militaire bien observée et rendue.

JEAN (Amand). — « Mme *** », décolletée et les bras nus, porte une toilette noire à longue traîne ramenée par devant. La figure ne manque pas de distinction, mais quelle erreur de montrer ses bras et sa poitrine avec une maigreur aussi accentuée! — Qualités néanmoins en ce portrait. — « Saint Julien-l'Hospitalier » s'en allait par le monde, et connaissait la faim, la soif, les fièvres et la vermine, a dit l'auteur de *Madame Bovary*, et c'est sur cette donnée légendaire que M. Jean a fait une œuvre capitale, qui est une des plus fortes de ce Salon. Qu'on n'aille pas crier au poncif, ni que ce saint Julien-là rappelle celui de Notre-Dame de Lorette ou ceux de Flandrin ! Il n'en est rien ; mais on peut affirmer qu'il est inspiré de la manière et du style mystique de M. Cazin, et même de M. Puvis de Chavannes. Ajoutons toutefois, au bénéfice de M. Jean, que l'imitateur accentue ses maîtres et réalise un effet saisissant de poésie. Ainsi, remarquez ce pauvre mendiant dans l'assouvissement de sa soif inextinguible : il va boire tout le contenu de ce grand vase, qu'a la bonté de lui offrir ce charmant enfant nu, stupéfait d'une telle soif, et

qui va probablement offrir le deuxième vase. Comme ce bel enfant de profil est bien campé, dessiné et modelé dans une ombre transparente ! Comme il trouve ce saint-là étrange avec la belle auréole qui entoure sa tête aux longs cheveux, si bien coiffée en mèches désordonnées ! Le chien lui-même s'approche, flaire les plaies du malheureux; et le saint, dans cette pose vraie, s'enlève en ombre diamantée sur ce paysage remarquable par son sentiment mystique, par ses herbes rares, ses chardons ardus, et par ce sentier parsemé de ronces et d'éclats de pierres coupantes ! Allons, allons! les réfractaires d'école et de poncif ont, Dieu merci, le talent de faire des élèves qui deviennent maîtres à leur tour! Cette toile est saisissante par son aspect mystique et désolé, c'est du style et du grand art.

JEAN-AUBERT. — « En Vacances ». Une ravissante pensionnaire s'amuse à se faire un joli bouquet de fleurs dans les champs au bord de la mer. Quelle suave et vraiment gracieuse jeune fille, comme elle a toutes les allures d'un papillon venant se poser sur les fleurs, et comme elle se penche avec grâce pour cueillir cet épi jaunissant ! Sa délicate figure de profil presque perdu a le duvet de la pêche qui va mûrir; ses cheveux soyeux et or sont ramenés sans prétention en chignon retenu par un peigne au sommet, et ceints d'un ruban de satin rose ; son col puissant est bien emmanché, et ses gigots de robe blanche laissent à nu le commencement de la poitrine ainsi que ses bras puissants et solides. — C'est une idylle, cher poète, comme tu sais toujours les trouver dans ta belle âme pure, sœur jumelle de feu notre bien regretté Hamon. — « Les oiseaux de passage » sont person-

nifiés par ce ravissant petit amour que trois suaves jeunes filles couvrent de baisers et réchauffent sur leurs seins. L'idylle se passe dans un petit paysage délicieux, auprès d'un champ de blés aux épis d'or et de roses trémières en fleurs. — Jamais Aubert n'avait atteint cette finesse ; ce tableautin est un bijou qui se couvrira d'or.

JEANNIN (Georges). — « Un jardin parisien. » De nombreux pots de fleurs se pressent sur une terrasse, mêlant dans un brillant amoncellement leurs feuilles vertes et leurs fleurs variées, parmi lesquelles on remarque des roses splendides. Voilà une toile bien faite pour égayer de sa splendeur l'intérieur d'un appartement parisien. Bien inspiré sera son acquéreur.

JEANNIOT (Georges). — « Les élèves caporaux » passent un examen devant les officiers, comme cet élève caporal que nous voyons de dos et qu'examine avec attention l'officier instructeur. Ce caporal-élève a besoin de leçons, car il écarte les jambes démesurément. Un autre officier passe également en revue une petite compagnie de conscrits répétant le Portez armes! commandé par le caporal. — A droite, un groupe de curieux sur l'esplanade des Invalides dont on aperçoit le dôme doré à gauche. — Toile militaire donnant une note juste et avec verve et brio. — « Les hâleurs ; — Deauville », et parmi eux deux vieilles femmes, des Normandes, ainsi que l'indique suffisamment le classique bonnet de coton qui leur sert de couvre-chef. Ils tirent tous avec courage sur le câble et font avancer un canot à voiles. Leurs rudes physionomies sont sillonnées de rides et hâlées par l'air de la mer qui a tanné leur peau et en a fait un véritable cuir. — Bonne étude bien observée.

JENOUDET (Paul). — « Novembre », ou la chûte des feuilles, est une élégie touchante inspirée des beaux vers de Théodore de Banville. L'aïeule assise au pied du fauteuil où se meurt sa chère petite enfant, a perdu tout espoir. Elle la regarde avec compassion et voit dans la chûte des feuilles le signe précurseur de sa fin. Et la pauvre et charmante jeune fille, les mains déjà inertes et la tête renversée sur un coussin mis sur le fauteuil où elle souffre, élève de tristes regards vers l'azur du ciel. — Ce groupe touchant doit évoquer ici bien des tristes souvenirs aux cœurs des mères, d'autant plus que l'œuvre donne la note juste.

JIMÉNEZ (Luis). — Ce « concours de violon » est des plus fins et des plus beaux par la vérité, la simplicité et l'exactitude du sujet, et surtout admirable par la finesse et le talent du peintre hors ligne. — Voyez, au milieu de la salle, l'artiste en habit de marquis du temps de Louis XVI, au pupitre du concours, et jouant le morceau ou sujet de cette bataille harmonieuse ! Les professeurs assis à leur table verte, suivent (du moins trois seulement, car deux autres discutent, et le 3me ronfle, les mains croisées sur sa bedaine) ; donc les deux examinateurs suivent attentivement l'interprétation, tandis qu'un autre prend des notes. A droite, au fond de la salle, l'auditoire composé de dames et de vieillards, la plupart assurément mélomanes et musiciens. — Ce qu'il y a de vraiment remarquable en ce chef-d'œuvre de fine exécution, c'est la préciosité, le perlé et le fini du détail, qui prouvent que les Meissonier ne sont point seulement en France, mais qu'il y en a aussi en Espagne.

JIMENEZ-BRIETO (Manuel). — « Le thé », ue prépare, sur un guéridon, une jeune dame ans un salon, à l'époque du premier Empire. A la able principale sont assis trois convives, parmi esquels un hussard à l'uniforme rouge de l'époue. Le salon est richement décoré, et l'artiste fidèlement reproduit les détails de l'ameublement t de l'ornementation du temps. — Jolie toile bien endue.

JOBBÉ-DUVAL (Félix). — « Electre. » Clytemiestre, l'infâme adultère et criminelle, expie enfin, t d'une manière terrible, le châtiment que médiait Electre, depuis l'assassinat de son père. — Voyez-vous l'odieuse reine jetée à bas de son auteuil d'or et roulant sur les dalles de ce palais u'elle a souillées de sa luxure et de sa débauche! a voyez-vous implorant la pitié d'Electre, et enendez-vous cette fille vengeresse lui répondre : — As-tu eu pitié de mon père? » Et soudain, d'un ton mpératif, elle ajoute : « Oreste, frappe, frappe ! » Et malgré ses bras suppliants et ses épouvantables contorsions, le fils vengeur s'élance, furieux et éroce, et frappe avec acharnement la malheureuse. — Certes, on ne peut refuser à Jobbé-Duval une dose énorme de verve dramatique. C'est a note vibrante de ce rude tempéramment de grand art. Car on peut dire à bon droit : « Voici une œuvre qui n'a rien de sénile, mon vieux camarade, au contraire, on pourrait même lui reprocher un excès de fièvre dramatique ». — Et, accentuons vite a nuance ! Jobbé-Duval est plutôt dramaturge que ragédien. On ne change pas sa nature, et on ne loit pas forcer son talent, a dit le grand maître. Or, Jobbé-Duval qui, loin de vieillir, manifeste un regain de jeunesse et de virilité, fera bien, aux loi-

sirs de son édilité, et il doit en avoir bien peu, de donner un vif essor à sa verve endiablée, de se maintenir dans cette voie de grand art en serrant mieux son dessin et en anoblissant ses types. Car Jobbé-Duval a fait de fortes études, et il n'ignore pas que la forme châtiée n'est pas toujours ennemie de la verve et de la fougue, qui gagnent toujours en beauté, sans laquelle elles prêtent souvent à rire.

JOBBÉ-DUVAL (Jacques). — « Portrait de son père », on ne peut mieux enlevé dans la pâte ferme et solide et dans l'élan d'une pose simple et naturelle, avec une expression juste et vraie qui nous rassure, car depuis longtemps nous étions condamnés à un Jobbé-Duval dont l'air féroce et passionné était alarmant. Peut-être notre vieux et excellent camarade d'atelier se voyait-il déjà conventionnel en herbe ; mais, Dieu merci, les foudres de l'art oratoire et des grands gestes qui détonnaient avec une verve stridente faisant crier la toile, tout cela a disparu devant un calme plus heureux. — Aussi, nous reconnaissons là le vrai Jobbé-Duval avec son type plein d'énergie et de volonté ; son facies à puissant caractère, porte, indépendamment de l'auréole capillaire et blanche de l'âge, les traces de quelques muscles un peu fatigués par l'âpreté de la lutte de l'artiste, qui ne s'est point couché non plus sur des roses en satisfaisant la légitime ambition de devenir un des édiles de la capitale du monde civilisé. Car Jobbé-Duval est un bon et énergique républicain d'avant-veille, et qui a toujours suivi les chemins droits. Nous aimons donc à saluer avec joie le retour à une voie plus calme d'une peinture donnant une note juste et raisonnable. — C'est un excellent

: solide portrait, où je reconnais la touche de
. Jobbé-Duval père.

JOSEPHSON (Ernest). — « 14 juillet » n'a
ı'un rapport bien indirect avec la fête nationale
laquelle se rend un groupe de musiciens italiens,
ͻvisant gaiment de l'abondante recette en pers-
ͻctive. Parmi eux remarquons l'homme-orchestre,
vec sa grosse caisse sur le dos et son accordéon
ous le bras. Que de musique approvisionnée !
laignons les oreilles des auditeurs et félicitons-
ous de n'avoir que la vue de ces artistes ambu-
nts. — Bien observé.

JOUENNE (Léon). — « Le thé. » Une théière,
ne tasse, la boîte à thé et quelques raisins de
orinthe, forment cette petite nature morte aux
ualités de laquelle on a fait les honneurs de la
maise ; cet accueil doit encourager cet artiste,
ui nous donnera sans doute des œuvres plus
nportantes.

JOURDAIN (Roger). — « Les cygnes sur la
amise » viennent très familièrement manger dans
. mains des canotiers, comme vous les voyez en
: moment auprès de cette lady offrant un bonbon
ce fier palmipède blanc comme de l'argent. Ce
etit épisode fréquent se passe sous un bel arbre
ui étend ses rameaux sur le fleuve, et le couple
nglais admire ses beaux et nobles amis qui ont
: don, chez ce grand peuple, amant du beau, de
: faire aimer et respecter, et même d'avoir leur
te anglaise.

JOURDAN (Adolphe). — « Une charmeuse
'oiseaux », vêtue d'une simple écharpe violette
ontournant sa taille, laisse admirer la jeunesse
t la grâce de son beau corps souple et brun. Elle
ppelle les oiseaux qui voltigent en foule et s'ap-

prochent d'elle. — Il y a là une très bonne étude. -
« M. le pasteur R... », assis sur son fauteui
s'accoude sur le côté droit en se croisant les main
Il lève sa belle et noble tête pure et convaincu
ce beau facies est encadré d'une barbe et d'u
chevelure grisonnantes, et son expression a u
grand charme de sérénité bienveillante rempl
d'onction. Le rabat blanc tranche sur sa soutan
couverte d'une pelisse ou robe pareille à celles d
avocats. M. le pasteur R... est officier de la Légio
d'honneur.

JUNDT (Gustave). — « Les premier rayons
égayent de leurs brillantes clartés les murs de
ferme sur lesquels ils se reflètent ainsi que
verdure couvrant le sol où ils viennent jouer parm
les nombreuses fleurs champêtres. Auprès d'u
abreuvoir rustique, une jeune campagnarde vie
de laver du linge et baigne son baquet, tand
qu'une vache lèche tendrement son veau vena
s'abreuver. — Charmant tableau plein de poés
printanière où règnent la jeunesse, le matin,
lumière et les fleurs groupés avec un art des pl
aimables et des plus attrayantes. — « Sous bois.
Une famille en promenade se repose sous
feuillée ombreuse. Au premier plan, une peti
fille sur un âne, et auprès d'elle son père, sa
doute, en costume alsacien. — Bonne étude de pa
sage, dont le charme sylvestre vous attire et vo
séduit.

KAEMMERER (Fréd.-Henri). — « Un charla
tan » à haut tricorne ou chapeau à claque et e
habit velours écarlate de marquis se penche su
le rebord de sa voiture, et, montrant d'une ma
son élixir, en développe avec force gestes et él

uence bruyante le mérite et la vertu incompa-
ıbles, à la foule ébahie qui l'écoute. A côté du
ıarlatan est assise son Egérie, sa compagne, por-
ınt une coiffure en aigrette et mettant les poings
ır ses hanches. Avec un goût de fier-à-bras elle
vance sa jambe chaussée de soie rose, et sous la
ıpe retroussée montre la finesse et la beauté de
ɔn mollet vigoureux. J'oubliais, détail important,
cor de chasse en sautoir qui s'enroule autour
u bras et de l'épaule de la musicienne, car c'est
le évidemment qui appelle les chalands à cor et
cris. — Cette scène, pleine de verve et d'observa-
on, s'enlève sur les murailles éclatantes d'une
lle des Pays-Bas. Le soleil y poudroie sur les
urs et les terrains, et le ciel bleu tendre et
ıaud est rompu par une flèche de clocher ori-
nal.

KNIGHT (Daniel). — « Sans dot. » Au premier
an, dans une prairie orgueilleuse de sa féconde
égétation, une herbagère en train de remplir sa
ouette s'arrête tout à coup en entendant les
ns joyeux du hautbois, du violon, et voit passer
ıe noce. — La pauvre fille ne peut s'empêcher
s'écrier : « Hélas ! moi, je n'ai pas de dot ! » Le
ıysage où passe la noce est très fin, plein d'éclat
l'herbagère est la note de vigueur et l'idée de
ıtte bonne toile.

KNYFF (Alfred de). — « Environs de Bru-
s. » Au premier plan, une mare dans laquelle
ux bœufs sont arrêtés, tandis que le reste du
oupeau paît ou se repose dans la prairie qui
étend au fond à la lisière d'un bois dont les mas-
fs sombres occupent la droite du tableau. — Etude
clair-obscur appliqué au paysage et donnant
ı excellent effet des plus saisissants dans sa

gamme de couleur douce et harmonieuse habil ment fondue et dégradée.

KRABANSKY (Gustave). — « Mlle Germai S... » Jolie petite fille aux grands cheveux flo tants recouverts d'un chapeau à larges bord orné d'une plume rose. Elle se tient droite et él gante dans sa petite taille, tenant sa longue can de la main droite. Sa jolie figure pâle, le velou grenat de son costume et le ton jaune lumine du fond, s'harmonisent de la façon la plus he reuse et témoignent du goût délicat de cet artis distingué.

KREYDER (Alexis). — « Aubépine. » De branches croisées mêlent leurs jolies fleurs bla ches et rouges dont les tons frais et brillants so bien dans l'éclat et la note vraie. Charmant table de fleurs. — « Pêches. » M. Kreyder n'est pas moi habile pour les fruits que pour les fleurs, et s pêches sont parfaites de vérité et d'exécution h bile. Quelles nuances riches et délicates ! Voy cette pêche ouverte, elle produit véritablem t l'illusion.

KRUG (Edouard). — « Après la tempête. » Ce autre épave, plus de face que celle de Lazerg , est en pleine lumière. Le malheureux jeune hom e a la tête complètement renversée sur les galets u bas des blocs de la plage. Ici, le ciel est au i sombre et la mer plus vague que dans l'épave e Lazerges. Il y a même, en cette manière de trai r le ciel et la mer sans solution de continuité, u e évocation de la manière d'Eug. Delacroix. e corps pâle de cette malheureuse victime est frais e carnation et indique que le naufrage a eu lieu - cemment. Il est éclatant de lumière, et en som e cette belle étude, dans cette pose vraie, réalise a

lrame poignant. — « Mme L... » se présente de face, es mains rassemblées devant elle, dans une atti-ude simple et naturelle des mieux trouvées. La grâce et l'amabilité empreintes sur sa belle phy-sionomie sont très heureusement saisies dans cet excellent portrait.

KULLE (Abel). — « L'enfant prodigue » rentre a la maison après bien des escapades et des pertes l'argent, comme l'indique un peu sa mise avec son pantalon déchiré. Il baisse la tête avec contri-ion, et écoute avec honte les reproches que lui adresse son père. Celui-ci crispe sa chaise et re-ient tant qu'il peut sa fureur, mais il voudrait bien casser cette chaise sur le dos de son fils. La pauvre mère intercède, et le thé qu'allaient pren-lre les vieux époux se change en absinthe et poi-son, à la vue de ce dépensier et coureur que la misère fait rentrer au logis. La vieille servante qui l'a élevé, et a toujours un faible pour son mau-vais sujet, écoute à la porte et espère que la colère paternelle va se calmer. Elle sait que sa maîtresse est bonne et que le cœur d'une mère pardonne toujours. — Groupe vrai des époux, tenue con-risté du prodigue, intérieur juste, tout est rendu fidèlement.

LABOULAYE (Paul de). — « Le chapeau bour-bonnais » a l'air d'un casque guerrier avec ses deux cornettes et la dernière relevée crânement. Sous la visière du devant émerge le ravissant et pudique profil d'une jolie fillette bourbonnaise. Son expression de candeur, sa petite mise simple, font de ce charmant type de jeune fille une étude d'un fin goût poétique.

LACAZETTE (Mlle Amélie). — « Mlle *** » est

de profil, dans un élégant costume noir, et la figur
de 3/4. Elle est tête nue, et de ses mains ramenée
devant elle soutient un bouquet de roses don
les fraîches couleurs se détachent sur le fond noi
de sa jupe. — Très bon portrait.

LACROIX (Tristan). — « La Gorge-aux-Loup (forêt de Fontainebleau) » est un puissant et sin cère motif, dont le bloc de silex à droite, derrièr le chêne séculaire, reçoit quelques étincelles du soleil couchant. Un rappel du feu de l'astre vien accrocher la vue derrière d'autres blocs escarpés que le temps a enchevêtrés dans quelques cata-clysmes furibonds de la nature. On ne peut nier qu cet amas de blocs abrupts, et remplis de trou ombreux et terribles où pourraient bien se cache des fauves n'ait un caractère sauvage. Donc au ba de ces rochers, au 1er plan, une biche de dos, ou une chevrette, écoute et regarde du côté de la gorg où étincelle le soleil, à droite, à côté de la joli bête qui rappelle les chevreuils du maître Courbet et à travers les autres blocs qui laissent s'entr'ou-vrir la gorge de ces beaux rochers à l'aspect pitto-resque, on remarque de belles fougères rousse au pied d'un vieux chêne ; puis au fond, la forêt vert où le ciel bleu rit par quelques trous dans la clai-rière de la futaie. — Voici un grand effort de pay-sagiste qui mérite une récompense.

LAFOND (Alexandre). — « Portrait. » Jeun homme jouant du violon. L'archet se promène su l'instrument manié par une main exercée, tandis que le jeune artiste fixe son regard sur la parti-tion placée sur son pupitre. Une pensée concentrée et l'inspiration se reflètent sur sa physionomie expressive.

LAHAYE (Alexis). — « Au bord de l'eau »,

ıne belle paresseuse se balance, mollement cou- ;hée dans son hamac, et savoure les fraîches bri- ;es aquatiques par une chaude journée d'été, au nilieu d'une végétation splendide. — Bonne toile.

LALAING (Comte Jacques de). — Ces « pri- ;onniers de guerre » sont au cachot, dont le maigre our de souffrance du plafond n'envoie qu'une 'aible lumière. Cependant, nous pouvons étu- lier à fond ces trois malheureux chasseurs, nos ;ompatriotes, qui ne trouvent rien de mieux à 'aire que de dormir. Celui du premier plan, cou- 'ert de son manteau, dort à plaisir, la tête ren- 'ersée et la bouche grande ouverte ; le 2me, sur le ›anc, s'appuie au mur, et le 3me se renverse dans 'abattement et l'avachissement d'un homme ivre nort. — Il nous semble que M. de Lalaing avait ›eau jeu à varier davantage ses idées et expres- ions ; malgré cela, grandes qualités en cette ex- ;ellente toile. — Cet artiste distingué déploie ın véritable talent dans son « Portrait » en ›ied d'un brave curé de campagne. Il est assis :t présente de face son visage aux traits rugueux :t empreints des solides couleurs de la santé, ›royées par le bon air de la campagne. La pose est ıaturelle et l'ensemble est fort convenablement raité. C'est un bon portrait, honoré, à juste titre, le la cimaise.

LANÇON (Auguste). — « Le lion amoureux » ı'est point là celui de la fable, et ne se laisse- 'ait pas couper les griffes. Il tient sa lionne :ntre ses robustes pattes et lui fait sa toilette, la échant tendrement sous le col en fermant volup- ueusement ses yeux lascifs. L'heureuse et fière ›référée lui pose familièrement sa grosse patte ;ur le front, en ayant l'air de lui dire : « Assez !

assez ! tes douces caresses m'enivrent ! Couchée ainsi sur le dos, la belle féline renverse sa belle tête ; son muffle et son front sont dans l'ombre, comme le nez et les orbites, laissant étinceler l'œil rond et radieux comme de l'or. — Ce beau groupe d'amoureux n'a pas peur d'être dérangé sous l'ombrage de chêne séculaire de cette forêt vierge. Le fâcheux ou l'importun payerait cher son indiscrétion ! — Bravo à M. Lançon, pour son fier groupe !

LANDELLE (Charles). — « Femme de Bethléem. » Jeune mère assise, de face, et allaitant son enfant. Elle penche la tête et lui jette un regard plein de tendresse. L'expression ravie de ce jeune et beau visage rayonnant d'amour maternel est vraiment pleine de charme. Cet aimable sujet a très heureusement inspiré le talent éprouvé de ce peintre. — « Bazar des tapis », où des négociants levantins examinent des tapis aux brillantes couleurs miroitant dans le rayon de lumière qui surgit dans le demi-jour de cet intérieur oriental. — M. Landelle a mis dans cette petite toile son talent ordinaire et nous fait regretter de ne pouvoir admirer de lui une œuvre plus importante. Espérons que nous serons plus heureux au prochain Salon.

LANGLOIS (Paul). — « Un confrère. » Est-ce le portrait d'un confrère que nous présente en si bonne pose et désinvolture M. Langlois ? Cela doit être. — En tous cas, traduisons-le consciencieusement ! Donc, ce confrère, dans toute la force et la virilité de sa carrière d'artiste, est assis de profil dans son fauteuil de cuir à clous d'argent, les genoux croisés, la palette et les brosses dans la main gauche, et la droite posée sur l'appuie-main. — Que fait-il ? Eh mon Dieu ! il étudie l'effet de son

tableau, et cherche un effet. Il se détache sur des copies du Louvre et des esquisses. — En somme, c'est un très bon portrait réalisant du même coup un bon tableau.

LANSYER. — « L'écueil » dresse son front labouré de rides et d'aspérités féroces ; regardez-le avec sa cour de récifs méchants et traîtres, étalant ses pièges et embûches, et présentant son corps trapu comme un défi aux vaisseaux qui auront le malheur d'approcher du monstre en vedette. La mer verte et transparente vient se briser contre le front noir de cet ami des tempêtes, le goëland et la mouette aiment à se poser sur sa cime et à envoyer leurs cris sinistres précurseurs de la tempête ; et cette mer, en ce moment bouillonnante, fait autour de ce féroce écueil une écume blanche qui lui donne par le contraste un effet encore plus dramatique. — Beau motif digne de la palette de ce vrai maître. — « La rosée », comme toujours, dès l'aube et vers quatre heures, couvre encore les arbres, les graminées et les fleurs de sa vapeur délicate et tendre. Ces chères et tendres bien-aimées, les fleurs et les herbes, retiennent tant quelles peuvent les baisers bienfaisants de cette visiteuse nocturne que le soleil levant à l'horizon va malheureusement faire évaporer en lui arrachant ou brûlant sa robe blanche et diaphane. Ces deux lavandières et cette fillette, auprès de la mare du premier plan, assistent à cette absorption de la tendre et voluptueuse rosée par l'astre-roi qui se lève dans l'éclat radieux de sa puissance. — Telle est cette autre note tendre et rompue d'harmonie de ce double maître de la manière du paysage.

LAPLANCHE (Joseph). — « Mme *** », tête de 3/4, presque de profil, dont les traits amaigris et

accentués par l'âge sont reproduits avec une habileté consciencieuse. — C'est un bon portrait.

LAPOSTOLET (Charles). — « Le port de Nantes », chargé d'embarcations parmi lesquelles glissent des bateaux à vapeur, et terminé au fond par la ligne des maisons du rivage s'étendant sous un ciel gris chargé de nuages. C'est une vue exacte et bien rendue de cette grande et importante cité commerciale. — « Le port de la Rochelle à marée basse » n'a en ce moment qu'un brick et des chasse-marée de pêcheurs rangés auprès de la grosse tour d'entrée. Auprès de la 2e tour, encore force barques de pêcheurs de sardines et de meuils, comme on dit à la Rochelle. Toutes ces barques ainsi que les tours de l'entrée du port reflètent dans l'eau brillante, où se mire un ciel d'un fin azur clair, et où éclatent comme des obus quelques nuages en flocons blancs et fumée ; mais à l'horizon d'autres nuages d'or et d'argent indiquent que le soleil se couche derrière la ville. — Cette belle toile est d'un aspect vigoureux et plein de sincérité et fidélité locales.

LAROCHE (Amand). — « M. G... » est de face, tenant son cigare à la main. La figure en pleine lumière laisse admirer la touche ferme et habile de ce bon portraitiste.

LARRUE (Guillaume). — « Chanson à boire », chantée et accompagnée par un étudiant qui pince de la guitare dans une désinvolture pleine de verve et de gaîté séduisantes. Sa mise d'Espagnol par le manteau, par le chapeau de paille sur l'oreille et auquel il ne manque que la plume de l'hidalgo, ne contribue pas peu à lui donner une expression bachique et un entrain digne d'un Villon, ou d'un Lantara de carrefour. Il est donc devant la table

frugale où il a pris son déjeuner et vidé la bouteille qui a inspiré sa verve. Aussi, il ne manque pas de stupéfier et mettre en gaîté le couple auquel il offre le friand dessert de sa chanson. Ses auditeurs paraissent être sous le charme, et la personne en chemise rose et en tablier bleu du 1er plan se pâme sur la futaille aux flancs rebondis, tandis que sa jeune compagne lui verse une rasade, et, à son tour, entonne le refrain de la chanson bachique. Telle est cette petite anecdote bien peinte et dans une cour où le soleil éclate sur les pierres blanches des murailles. — « Une allée du vieux Paris », et bien connue non seulement du peintre, mais de son reporter qui a traversé, pendant une partie de sa jeunesse, cette allée donnant sur la rue des Fossés-Saint-Jacques, 3. — L'effet en est juste, vrai, et pris de la courette de bitume où s'est posé M. Larrue pour la peindre. Elle offre une belle et tendre pénombre, qui va cesser à l'effet de soleil vibrant dans la rue, où l'on voit un robuste cheval entier en attente avec sa charrette. Les murailles claires de l'ouverture du dehors et la petite porte à colonnettes de l'intérieur et menant à la cave sont d'une vérité frappante. — En somme, voici une excellente étude directe pleine de puissance, et qui affirme un peintre consciencieux, un coloriste vigoureux dans l'éclat et transparent dans la pénombre.

LAUGÉE (Désiré François). — « Pour la soupe », petite scène d'intérieur villageois. L'homme agenouillé coupe des choux dans son jardin, la paysanne assise près du seuil de sa maisonnette, épluche les pommes de terre, tandis que la jeune fille debout auprès de son père tend son tablier pour recevoir les choux qu'il coupe. — Jolie composition agréablement rendue dans sa calme simplicité. — « Le

linge de la ferme. » C'est jour de lessive, et les lavandières s'occupent à placer sur des cordes les pièces de linge lavées. Au 1er plan, deux femmes tiennent les 2 bouts d'un grand drap blanc et le secouent. On retrouve dans l'exécution le talent ordinaire de ce peintre.

LAUGÉE (Georges). — « Les premiers pas. » Un jeune ménage villageois vient de terminer son frugal repas dans le champ où ils se livrent à leurs travaux, et admirent les premiers pas de leur jeune héritier qui se dirige, tout souriant, vers sa mère lui tendant les bras. Le père le suit les bras tendus, prêts à prévenir une chute possible, car les petites jambes sont encore bien faibles et inexpérimentées. Cette jolie toile, d'un bon sentiment et d'une couleur agréable, obtient un vrai succès. — « Le premier né » remplit de joie le cœur de cette bonne mère paysanne debout et descendant le petit escalier de pierre menant au jardin ou à la prairie. — Vous la voyez la figure encadrée de son mouchoir rouge rayé de lignes blanches, vous remarquez comme cette bonne figure de face, et dans une douce pénombre, rayonne d'une joie pure, en pressant sur son cœur ce bien-aimé enfant, fruit de ses entrailles, comme elle se détache bien sur cet arbre touffu au feuillage tendre, et sur le ciel azur du fond, où là-bas on aperçoit la chaumière qui reçut l'enfant au jour. Cette tendresse est la note de cœur qui anime cette toile magistrale, et comme nature et paysage, c'est ravissant d'éclat tendre et ensoleillé.

LAURENS (Jean-Paul). — « Le pape et l'inquisiteur. » Le pape, en pèlerine de pourpre et calotte violette, enfoncée sur sa tête comme un bonnet de nuit, est assis dans un grand fauteuil

sur le bras duquel il s'appuie en écoutant la lecture que lui fait l'inquisiteur dans un gros volume. Ce dernier, avec son costume blanc et noir, dont les capuchons sont rabattus sur sa tête, a tout à fait l'aspect d'une vieille femme. — Il faut avouer que M. Laurens n'a pas flatté ses modèles, qu'il a vus d'un œil peu bienveillant. — « Les murailles du Saint-Office », aux tons de briques tranchant sur un ciel d'un bleu éclatant, sont d'une couleur chaude et harmonieuse et produisent un fort bel effet. Dans l'ombre qui les baigne à leur base, un moine au froc noir semble absorbé dans une ardente prière. — Fort belle toile.

LAURENS (J.-J.). — « Ces chrysanthèmes » blanc, or et rouge foncé, sont serrés dans leur bouquet et jettent des tons vigoureux et veloutés s'enlevant sur un fond grisâtre. — Grande maëstria.

LAVIEILLE (Mme Marie-Adrien). — « M. P. Deshayes » est dans le rôle de Lagardère, du *Bossu* de notre illustre parrain de la Société des gens de lettres, M. P. Féval ; il est debout, le revers de la main appuyé sur la hanche, tenant une cigarette de la main gauche. L'air martial de ce fier facies avec sa toque sur l'oreille, l'emmanchement de ce col d'athlète et l'encolure de ce personnage taillé en colosse et drapé dans un dolman espagnol ou mexicain aux tons de feu, ne laissent point que de lui donner un air de toréador ou de chulo, dont il a la mâle expression. — Ce portrait est donc un tableau de crâne aspect. — « Le moulin d'Arondeau, à Bretoncelles (Orne) », entre des groupes d'arbres aux cimes élevées, est un motif simple copié exactement avec un art agréable que l'on retrouve dans la nature morte exposée également par cette artiste, et nous montrant quelques

fruits, pommes, oranges, etc., auprès de deux pièces de gibier sur une table.

LA VILLETTE (Mme Elodie). — « Marée montante, à Larmor, près Lorient. » — Etendue de mer dont la ligne s'assombrit à l'horizon, tranchant sur le ciel clair et blanchâtre. Les lames viennent se briser sur le rivage, rejetant leur écume en flocons grisâtres. Les cimes noires de quelques brisants percent au milieu des flots. — Bon tableau où air et lumière circulent, et aspect des plus francs et des plus vrais.

LAYNAUD (Ernest). — « Le Tréport à marée basse » n'offre que peu d'espace pour briguer l'honneur d'être un port important; aussi, l'on n'y voit guère que des chasse-marée dont les voiles déployées empêchent de distinguer les maisons de la ville, ce qui, du reste, ne provient que du point de vue pris par le peintre. Le chasse-marée T. 433, à la coque jaune et ensablée à droite, offre une superbe étude qui rompt le ciel gris, la jetée et le phare de cette belle marine.

LAYRAUD (Joseph). — « Saint Sébastien », dépouillé de ses vêtements, est lié à un arbre; une flèche est déjà enfoncée dans son flanc gauche, tandis que d'autres sont fichées dans les troncs des arbres voisins. Une expression de mansuétude et de résignation rayonne sur les traits du saint. Le corps est bien étudié et dessiné, et la composition est simplement et justement rendue. — « Grangeneuve », debout et de 3/4, fièrement campé et la main appuyée sur son stick, tourne de notre côté et vers son épaule gauche sa belle tête fine et à caractère, elle aussi de 3/4. L'expression en est un peu chagrine et pensive. Les yeux bleus azur et la bouche grave sous ces fines moustaches et l'enca-

ement de cette tête sérieuse et pleine d'intelli-
nce et de bonté donnent à l'œuvre et à son
pect du style et du caractère. La main droite
nant la cigarette et la houppelande ou douillette
urrée ajoutent à l'attitude simple et vraie l'attrait
la nature prise sur le fait et sans pose.

LAYS (Jean Pierre). — « Fleurs » et « Fleurs
fruits » sont traités avec toute l'ampleur d'un
lent de maître. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que
t élève de Saint-Jean s'est fait un nom à Lyon,
ı ses œuvres sont justement appréciées en cette
conde ville de France. Or, à propos de cet artiste
de bien d'autres qui ont le droit de se plaindre
certaines coteries parisiennes absorbantes,
sons que le remède est toujours le concours et
classement des genres. Par cet appel au public,
verra bien que la hiérarchie du talent sera
uvegardée, et celui de M. Lays sera classé un
s premiers.

LAZERGES (J.-B.-Paul). — « Le conteur; —
lgérie. » Il est debout sur un tapis, auprès d'un
eux mur croulant, par la porte duquel on aper-
it quelques femmes aux lourds costumes, qui
outent curieusement. Le reste de l'auditoire,
mposé d'Arabes aux burnous blancs, s'accrou-
t en demi-cercle autour de cet improvisateur,
ui parle avec animation, et dont la figure enca-
ée d'une courte barbe blanche et expressive est
nimée. Les auditeurs suivent avec intérêt le
éveloppement de l'histoire, et leurs sentiments
ivers viennent se refléter sur leurs physionomies.
n paysage poudreux encadre cette scène de
œurs arabes bien observée et rendue avec
lent.

LAZERGES (Jean-Hippolyte). — « Une épa-

ve » et bien triste, bien dramatique, échappée de la palette magistale et souple d'un talent qui, loin de vieillir et baisser, ne fait que rajeunir et prendre plus de force en avançant en âge. En effet, remarquez ce beau corps de jeune homme, jeté là comme une épave sur ces blocs de silex couverts de varechs et de goëmons ! Quelle étude vraie et sentie ! comme la tête dort bien de l'éternel sommeil Les lèvres noires indiquent bien encore l'asphyxie par submersion. Et quels beaux pectoraux lumineux commençant à bleuir en maints endroits Suivez bien la dégradation de la lumière sur les jambes. Comme la pose de ce cadavre de pauvre jeune homme victime d'un naufrage de la veille, comme cette pose est juste et trouvée par le reflux de la vague qui l'a déposé là, non loin de cette mer implacable et noire en ce moment comme le ciel furieux sombre qui pèse sur elle avec ses nuages encore gonflés d'orage! — C'est superbe et d'une puissance très dramatique qui fait honneur à ce talent en progrès.

LE BLANT (Julien). — « Exécution du général de Charette de la Contrie, à Nantes ; mars 1796. » Le brave général, les yeux bandés et de dos, posé dans une attitude crâne et fanatique, lève fièrement sa tête martiale et convaincue ; son pauvre père pleure à chaudes larmes et met la main sur son épaule, tandis que le général écoute le capitaine de l'armée républicaine qui, chapeau bas, vient prendre les dernières volontés du général de l'armée Vendéenne. Les caractères et les situations sont bien compris et rendus. La fierté du mourant pour sa cause, le désespoir d'un père et le respect d'un ennemi vainqueur : tel est ce bon groupe. Le foyer lumineux est le général

dont le profil et la pose ont une grande et héroïque dignité, je dirai même un beau stoïcisme devant la mort. Au 2e plan, à gauche, le peloton chargé de l'exécution avance l'arme au bras et, au 3e plan, un général à cheval attend que tout soit terminé. — Excellent tableau qui fait regretter une fois de plus les malheureuses discordes politiques et sociales de notre pauvre France incorrigible, comme la triste humanité déchirée par les passions et la folie sanguinaire.

LE CAMUS (Louis). — « La Coupée ; île de Sercq », est une puissante dune, ou digue de la nature, qui décrit une courbe dans la mer où elle a établi sa base solide. Les mousses, lichens et varechs lui servent de vêtement de velours vert, et sur le front chenu de cette belle dune tourmentée, la main de l'homme sans doute ou la vague stagnante dans les cavités de son crâne a creusé un sentier, que dis-je? presque une voie carrossable dans la mer même, où sa forme massive s'enlève en grande vigueur. — Voilà, certes un motif anti-banal et bten rendu.

LECLAIRE (Victor). — « Anxiété. » Un petit singe, assis au beau milieu d'un bouquet, s'est amusé à en retirer.quelques fleurs qu'il a alignées devant lui. En ce moment, il effeuille une marguerite dont la moitié des pétales blanches a déjà disparu. Le titre ne paraît pas très bien motivé, ou bien quelque spectateur invisible éprouve-t il cette « anxiété » en regardant les vases et les verres de cristal fragiles à la portée des mouvements dangereux du singe fantaisiste? Cette petite scène, dénotant une exécution facile, est réchauffée par les reflets éclatants du rideau jaune du fond.

LECLERCQ (L.). — « M. M.-N.-L... » est de 3/4,

la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche ; son beau front un peu dénudé par l'étude reçoit la dominante de la lumière. — M. M... nous regarde et paraît même nous interroger. Sa fine barbe châtaine et sa moustache s'enlèvent bien sur les chaires fines de pâte et de coloration. — C'est, en un mot, un très bon buste et excellent portrait qui a été composé et peint par le cœur d'un ami.

LECOMTE (Paul). — « Le quai de la Tournelle » aurait pu ne pas oublier la Morgue qui longe la façade postérieure de Notre-Dame élançant ses tours et sa flèche sur le ciel clair. Nous n'avons donc au 1er plan que le trottoir du quai, vu de face, où le dragon lance en passant un regard d'envie au fantassin en bonne fortune avec une nourrice aux rubans bleus à la mode. L'heureux couple est assis sur le banc qui touche au kiosque-annonces lui servant de repoussoir ; et les deux pays échangent bien des nouvelles sur les amis absents et sur le pays natal dont ils ont presque la nostalgie en ce Paris immense où l'être le plus déshérité d'intelligence ne peut manquer de méditer en cette mer humaine qui roule des flots vivants d'inconnus et d'indifférents. Or, le cœur a besoin d'aimer, ce qui explique le bonheur qu'ont ces exilés à reparler du sol natal. — Cette vue de Paris est d'une heureuse et consciencieuse exactitude, et l'aspect en est tendre et fin dans l'éclat lumineux.

LECOMTE DU NOUY (Jean). — « Mme *** » est assise, se présentant de 3/4 et se penchant légèrement en avant. Elle tient son éventail ouvert de ses mains reposant sur ses genoux. La plume rouge de son chapeau se marie bien à l'or de ses beaux cheveux blonds. Sa délicate et jolie figure est habilement traitée et se détache sur le ciel

leu qui forme le fond. — « Mme E... » est un petit
hef-d'œuvre de délicatesse et de fini, plus fini
u'un Holbein. C'est de l'ingrisme pur et poussé
outrance. Car le dessin, les lignes et le modelé
ont fouillés avec une précision et un modelé
élicat qui peuvent défier bien des maîtres. Et
ourtant, Mme E... n'est qu'un petit buste, et la tête
e cette vénérable dame n'est que de demi-nature.
lle est posée de 3/4 sur un fauteuil au dos violet,
t elle tourne sa bienveillante tête de face ; aussi
ous pouvons étudier sur la cimaise cette œuvre
ors de pair, dont le front légèrement ridé, les
heveux grisonnants, les yeux bleus et le nez et la
ouche vivent et respirent ; sa main droite tient ses
unettes, et la gauche la broderie à laquelle travaille
ette bienveillante dame, qui peut se flatter d'avoir
ne œuvre qui restera.

LEFEBVRE (Jules). — « Psyché », assise sur
n roc élevé, attend la barque de Caron qui doit
a transporter aux rives infernales, que l'on aper-
oit dans l'ombre, de l'autre côté de l'Achéron,
ont les flots verdâtres viennent mourir à ses
ieds. Une étoile brille au-dessus de son front,
ne expression de décision douloureuse règne sur
on visage rêveur, et sa chevelure abondante
etombe sur ses épaules et couvre son dos. —
eau lys éclos sur l'Achéron, dont la vue enchante
es morts errant dans la nuit profonde, ainsi que
e dit le poète dont s'est inspiré M. J. Lefebvre,
ui a su donner à ce beau corps la grâce élégante
ont il a le secret et au visage la pensée élevée où
'âme vient se peindre en un vivant miroir. Cette
elle inspiration, heureusement exprimée, ajoute
ne perle nouvelle à la couronne de ce grand
rtiste.

LEFORTIER (Henri). — « Un sentier dans le bois d'Orsay », bordé d'arbres élevés dont les tronc minces et flexibles s'élancent souples comme de lianes et se détachent sur le feuillage dont l nuance légère s'éclaire au fond d'un reflet lumi neux. Dans le sentier couvert de verdure, un paysanne s'avance portant un grand sac sur so dos. — L'effet de lumière doux et harmonieu est des plus agréables. On le retrouve ayant peut être encore plus de charme dans un autre paysag du même artiste. — « Cours de l'Yvette, à Bure (Seine-et-Oise), au milieu de rives verdoyante terminées au fond par deux groupes d'arbres entr lesquels on aperçoit en perspective une toitur d'habitation. Ciel clair s'illuminant légèrement l'horizon. — Ce sont deux charmants paysages

LEGRAND (René). — « Un chasseur. » C'es un singe accroupi sur un tapis rouge et portant accroché en bandoulière sur son dos, un gran pistolet d'arçon. Il se retourne à demi, laissant voi sa face grimaçante. L'exécution facile et la cou leur assez agréable de cette jolie toile mériten d'être mentionnées.

LEHMANN (Georges). — « Mlle L... » souri avec grâce sous le voile léger qui tombe de son cha peau et lui couvre le visage. De longs gants jaune bruns lui montent jusqu'au coude, et elle tien pressée contre elle son ombrelle fermée. La pos est aisée, simple et naturelle, ainsi que l'expres sion aimable du visage.

LEHOUX (Pierre-Adrien-Pascal). — Ce « ber ger étouffant un lion » aurait pu lutter avec Her cule. Du reste il est un peu taillé lui-même dan le modèle du dieu de la force. Son deltoïde, so biceps, ses jambes et tous ses muscles sont de

anières souples et dures comme l'acier des ressorts qui, en se tendant et se refermant, peuvent parfaitement étouffer le mangeur de ses bœufs. En effet, voici la pièce de conviction, ce crâne de bœuf qu'a dévoré le maître des carnassiers. A présent, le voici lui-même aux prises avec le berger, et celui-là un maître aussi! — Le voyez-vous de profil, cambrant fortement son dorsal noueux et ramenant comme dans un étau les reins du lion qu'il étouffe! Celui-ci a beau rugir et enfoncer ses griffes dans la chair de son adversaire et notamment sur son col et son trapèze, le berger, loin de perdre pied, n'en redouble que plus d'efforts, comme on le voit par la tension plus violente de ses muscles et l'expression énergique de ses traits; aussi l'on aperçoit de plus en plus le lion faiblir et renverser en arrière sa tête monstrueuse. Le roi des animaux, qui a enfin! trouvé son maître, ferme les yeux, et sa grande gueule ouverte encore et montrant ses crocs, loin de pousser des rugissements, n'exhale que le râle, précurseur de la mort.

LELEUX (Adolphe). — « Les lutteurs; Basse-Bretagne », ont une nombreuse galerie qui admire ces deux gars, pieds nus et en chemise, s'étreignant à bras-le-corps et cherchant à se renverser. La lutte est présidée par un paysan breton tenant un drapeau aux couleurs bretonnes de la société des lutteurs. — Le groupe de gauche est dans la vigueur, à l'ombre d'un massif de chênes épais; la ligne de bois continue, et au fond, des coteaux bleuâtres bornent l'horizon tendre et fin d'un joli ciel bleu. — Bravo! en finissant, au vieux lutteur, M. Adolphe Leleux, qui lui aussi tient bon dans sa lutte persévérante où son talent, loin de se ressen-

tir de la sénilité, ne fait au contraire que rajeun
dans les scènes intimes et leurs notes jeunes. -
Qu'il nous permette donc encore de lui réclame
sa première manière des contrebandiers, où il éta
puissant et dramatique. — « Le chasseur au re
pos » commet une grande imprudence, car, en doi
mant ainsi adossé au tronc de ce vieux chêne,
ne peut manquer d'attraper un lumbago. Et pour
tant comme il dort bien du sommeil des justes
comme cette tête un peu vulgaire penche natu
rellement, absorbée par ce sommeil de plomb, e
comme les mains sont inertes ! A le voir ainsi, l'il
lusion est telle qu'on entend ronfler le brave hom
me. — A côté de lui, se trouve son chien assis su
son derrière et la tête en l'air. Il veille sur le maî
tre et le fusil, impatient de reprendre sa chass
et de faire remplir le carnier vide. Cet incident, s
fréquent et habituel aux chasseurs fatigués, a lieu
dans un solide et bon paysage au bois de chêne
fourré, où il serait inutile de mettre des per-
dreaux, car on ne pourrait les y tirer.

LELEUX (Mme Armand). — « Le chocolat. »
Un jeune ménage aux costumes du XVIIIe siècle
est assis auprès d'une table et va prendre le cho-
colat que lui apporte une jeune domestique. Le
mari est en habit rouge et perruque poudrée, la
jeune dame se retourne à demi et présente sa tasse
dans laquelle la servante va servir le chocolat.
— Jolie composition d'une couleur agréable, qui
dénote un talent facile et aimable des plus sym-
pathiques.

LELOIR (Auguste). — « M. Henri de Chenne-
vières » se retourne à demi sur son fauteuil et
présente de face son visage distingué, encadré
de favoris blonds ainsi que ses cheveux courts.

)e la gauche, il fouille dans un carton entr'ouvert et empli de dessins ou d'estampes, tandis que sa ıain droite tient la plume qu'il va faire courir ur le papier placé sur sa table où il travaille sans oute à quelque ouvrage sur les beaux-arts. — ;'est un bon portrait dont l'exécution est satis-ıisante. — « La femme du pêcheur » aperçoit élas ! le chasse-marée de son mari qui, par un ros temps, tangue au loin au point de sombrer; ussi, la malheureuse se précipite à genoux, et, ;s mains jointes, supplie l'Eternel ou la Vierge es marins de sauver son cher époux ! — Le pro-l de cette infortunée exprime la plus vive crainte t l'espoir que son vœu sera exaucé. — La mer st grosse et vraiment dangereuse. — Petit drame oignant bien rendu.

LELOIR (Maurice). — « Aux champs. » Le la-oureur interrompt le sillon commencé et se re-)urne pour donner un tendre baiser à sa jeune ›mme. Le tricot interrompu aussi est tombé à ;rre. Au fond la campagne s'étend en perspective ont les teintes adoucies se perdent à l'horizon. ir, lumière, couleur agréable et harmonieuse)nt les qualités principales de ce beau tableau.

LEMAIRE (Louis). — « Un buisson de roses », ù elles sont écloses en foule, présentant leurs aîs pétales à la rosée matinale. Au pied de ; buisson un tapis d'herbe épaisse où abondent ıssi les fleurs champêtres, marguerites et coqueli-)ts. Dans un coin à l'ombre, un nid d'oiseaux a ouvé un abri sous les roses qui surplombent. -Charmante toile. — « Une chaumière normande » fre une toiture de brandes ou tiges de bouleaux une finesse grise charmante. Devant cette déli-euse retraite, poussent des arbustes en massifs

ou des buissons pour protéger les jardins de ferme, et ensuite vient la verte prairie paît la vache que vient d'abreuver la fermiè tenant encore son seau. Les poules picorent s'en donnent à cœur-joie à chasser les mouch et insectes de la prairie ; et, au 3e plan, la cha mière ainsi que ses dépendances, écurie, établ etc., couvertes également de bruyères ou brande s'élèvent de beaux chênes qui l'encadrent et découpent dans les caprices de leurs cimes s le ciel gris aux beaux nuages argentés. Telle cette douce et paisible retraite si bien choisie traitée par un pinceau magistral.

LE MARIÉ DES LANDELLES (Emile). « Le village du Haut-Château de la Courbe (Orne) dont les quelques maisonnettes aux toitures chaume sont à demi ensevelies sous le feuillag Sur le sentier qui le traverse, une femme s'avan conduisant ses deux vaches. Aspect champêt fort agréable et bonne et solide couleur harm nieuse de ton. — « La maison du père Minel, Saint-Denis », paysage d'hiver aux arbres dépoui lés, avec la nappe brillante de la Seine s'étenda comme un vaste miroir, dénote une grande hab leté d'exécution.

LÉPINE (Stanislas). — « La Seine au conflue de la Marne », avec ses rivages verdoyants, bord d'arbres et de maisons ; des lavandières au prem plan, des bateaux à vapeur et autres embarcatio se détachant sur sa nappe bleuâtre, qui se pe dans la perspective lointaine où l'on aperçoit silhouette vague du Panthéon, le tout surmon d'un ciel semé de nuages grisâtres. Cet ensemb forme un joli paysage dont la vue est étendue produit un effet assez agréable. — Bonne étud

LE POITTEVIN (Louis). — « Le Val d'Antifer. » aysage vert et frais, où un porcher assis sur herbe guette d'un air narquois ses porcs fouil-.nt le sol de leur grouin et se livrant sans doute la chasse aux truffes. Ils poursuivent leur tâche vec ardeur, mais ils ne jouiront pas longtemps de ur trouvaille, car, trahis par le grognement joyeux ui leur échappe, leur gardien la leur enlève im itoyablement. — Joli paysage d'un aspect simple t franc.

LEROLLE (Henry). — « L'arrivée des bergers », ›rmant un groupe arrêté sur le seuil de l'étable t adorant la sainte Famille, assise sur la paille ntre le bœuf et l'âne, ainsi que l'indique l'Evan-ile. Cet intérieur baigné de clair-obscur fait va-›ir le groupe des saints personnages sur lesquels concentre la lumière. Une auréole enveloppe ı tête de la sainte Vierge dont on admire la grâce ıvénile. Cette belle composition, d'une couleur armonieuse et d'un grand effet, atteste un talent es plus remarquables.

LE ROUX (Eugène). — « Aux bords de l'Isole. » 'etite étude de paysage facile et réussie dans son xécution. Le motif, fort simple, nous donne un oin de cette rivière dont la nappe cristalline tran-he entre ses rivages verdoyants descendant en ente inclinée. Une petite Bretonne est assise sur herbe au 1er plan, laissant errer son regard perdu ans l'espace.

LEROUX (Hector). — « Sacrarium. » De jeunes estales font leur toilette et leurs ablutions auprès 'une fontaine dont le robinet de cuivre laisse chapper un filet d'eau. L'une d'elles présente un ıiroir à sa compagne, tandis qu'une petite fille erse de l'eau dans un bassin déposé sur le sol.

Nous retrouvons dans cette œuvre les lignes pu res et élégantes et le sentiment du beau qui sor les traits distinctifs de ce peintre fidèle à l'Anti quité.

LEROUX (Ch.). — Ces « environs de Narbonn (Aude) » me rappellent l'excellente manière de pein dre de feu Daubigny : l'eau et les terrains du 1 plan ont des finesses de transparence qui dénoter un tendre et habile coloriste. Je retrouve encore l la manière dont Rubens peint ses paysages ; vou pouvez le constater dans son tournoi de cheva liers. Les fonds et les diversités de plans et terrain s'échelonnent en bonne et juste perspective atta quée à coups de touches sincères qui portent e restent du premier coup. — Le ciel est à pein frotté, car la toile a des nuages fins azur, mêlé de nuages roux et gris tendre. — Très belle e bonne étude directe.

LE SAULNIER. — « Mlle Jeanne L... », en ama zone de drap bleu foncé, est debout, son stick à l main droite, et de 3/4. Elle incline légèremen sa tête brune et de face sur l'épaule droite. — Por trait largement peint dans la pâte fine et colorée et expression douce et bonne.

LE SENECHAL DE KERDRÉORET (Gasto Edouard). — « Départ des pêcheurs après le gro temps. » — Au bout de la jetée, non loin du phar et sémaphore, les braves pêcheurs s'embarquen sur leurs chasse-marée en descendant l'escale du ponton tremblant sous le battement de la vague Une pêcheuse au 1er plan épie au loin, avec sa longue vue, la barque chère à son cœur ; car c'es celle qui porte son *homme* et son gagne-pain au péril de ses jours. Un brave loup de mer est debou et embrasse son bébé, auquel il parle, et la jeune

ıoulière en blanc, debout aussi, attend la lorgnette ɔur chercher au loin son fiancé. Le ciel est gris , la barraque du ponton noir découpe sur lui, ɔmme le phare, ses toitures sombres. — Très ɜlle marine fraîche d'aspect et de sincérité.

LESLEY (Mlle Margaret-White). — « Vieux ɾmier ; — Nantucket. » Il est assis sur un bloc ɜ pierre, les mains ramenées sur ses genoux, et ɜ repose de ses rudes travaux ; ses traits hâlés ɔnt encadrés d'une barbe grisonnante et indi-ıent l'honnêteté et la bienveillance. — Petite .ude soignée et réussie.

LESREL (Adolphe-Alexandre). — « Les funé-ıilles de Gambetta », ou les Orphelines qui ont .spiré la patriotique cigale du Salon, de M. Ducros !

Il est mort, couvrez-vous de longs habits de deuil,
Orphelines, venez derrière son cercueil ;
Car il avait pour vous la tendresse d'un père ;
Vous l'aimiez, toutes deux, et son ardente voix
Vous a fait tout là-bas bondir plus d'une fois
En vous criant : « Espère ! »

'est sur la donnée de ce patriotique sixain, plein ɜs revendications de la revanche, que ces deux per-ɔnnifications de la Lorraine et de l'Alsace, ces unes orphelines, descendent les marches de la ıambre des Députés, toutes deux en grand deuil leurs couronnes d'immortelles à la main, pour ıivre le char funèbre du génie de la défense natio-ıle et de l'éloquence française, emporté d'une ma-ère si imprévue et si mystérieuse. Ces deux 'phelines s'enlevant dans leur deuil sombre sur la erre grise des marches de la Chambre et sur le 'apeau tricolore du fond voilé, comme la colonne un crêpe noir transparent, sont d'un excellent effet 'amatique des plus sentis. Et nous remercions

avec effusion le patriote M. Lesrel qui a fait là une œuvre de cœur et rendu un hommage éclatant au génie incomparable qui, dans nos malheurs, nous a au moins sauvé de la honte d'un peuple qui abdique et court à la servitude. Nous le remercions personnellement avec effusion, car le souvenir de ces deux touchantes figures planera comme inspiration sur notre *Gambettade* en cours d'exécution.

LÉVY (Emile). — « Les petites filles de M. J. H... » La plus petite se pelotonnant dans le grand fauteuil contre lequel s'appuie sa sœur aînée à la toilette blanche et rose. Ces deux jolies enfants forment bien le plus charmant groupe que l'on puisse rêver. Aussi le peintre habile a-t-il su en tirer bon parti.

LHERMITTE (Léon). — « La moisson. » Au milieu des blés mûrs, une paysanne est agenouillée au premier plan et lie une botte. Le moissonneur se retourne et essuie du revers de sa main son front ruisselant de sueur, tandis qu'une autre moissonneuse derrière lui coupe les tiges avec sa faucille. Le groupe est bien observé et étudié dans sa réalité saisie sur nature et non embellie. — Bon tableau sincère et vrai d'aspect. — « Fileuse ». Paysanne aux traits vulgaires et à la taille épaisse assise et faisant tourner son rouet. — Toile dont la couleur est agréable et ne manque pas d'harmonie.

LIEBERMANN (Max). — « La blanchisserie de Zweeloo (Hollande). » Prairie coupée d'arbres. Au premier plan, des femmes étendent sur l'herbe les pièces de linge qu'elles viennent de laver. — Toile rendue avec un aspect plein de mérite dans son motif un peu insignifiant.

LIGNIER (James). — « Mme L... », en deuil

robe et chapeau noirs, ce dernier orné d'un souci jaune. Les chairs de la figure fouillée et étudiée et des mains dénotent un talent des plus fermes et des plus vigoureux.

LIPHART (Ernest de). — « La première étoile ; plafond » très décoratif et bien dans la gamme voulue du sujet nocturne ou plutôt crépusculaire. Montée sur un petit char d'or enveloppé du crêpe ou des voiles de la nuit, une femme idéalement belle se dresse sur un char et, levant le bras à la coupole céleste, allume avec une torche, qu'elle tient à la main, la première étoile. Les chauves-souris, les chats-huants et les hiboux viennent voleter devant l'astre radieux du firmament. — Beaucoup de poésie et de l'allure en ce plafond décoratif.

LIRA (P.-F.). — « Prométhée » est fortement attaché par des anneaux de fer forgés et serrés à ses extrémités et cloué sur le rocher légendaire. Le feu du ciel, ou plutôt la torche incandescente du progrès, fume à ses pieds, quoi qu'on ait pu faire pour l'éteindre. Il dresse sa belle tête, olympienne par la splendide coiffure de ses cheveux encadrant sa figure sévère et réfléchie, fixant le vautour vorace disposé à lui déchirer les entrailles. C'est le symbole de l'envie et de l'ignorance. Ce vautour descend des pics voisins et plane sur lui en faisant entendre ses cris féroces de carnivore affamé. — Certes, le drame se présente en assez belle et bonne mise en scène dramatique ; mais que M. Lira veuille bien me permettre de lui dire que cette toile réduite à la grandeur nature, et même moins, ne convient pas à ce sujet grandiose qui demande à être traité dans des proportions plus grandes. C'est fâcheux, car

l'effet de nuages violents d'éclat, ainsi que les pics lointains, le mamelon désolé, et la figure de ce génie puni de sa témérité, méritaient des proportions gigantesques et plus décoratives que cette réduction demandant à être passée au carreau ; et elle en vaut la peine comme page de grand art dans laquelle, toutefois, le Prométhée demanderait une musculature plus mâle et plus tourmentée, et un facies à caractère puissant et lançant l'expression terrible du génie indompté.

LIX (Fréd.-Théod.). — « Patrie ! » a le plein droit de s'écrier aussi M. Lix, ce vrai Français-Alsacien, qui chante avec l'éloquence de son pinceau patriotique sa chère Alsace, dans les mains du grand chancelier de l'Empire germanique. Donc M. Lix personnifie la patrie en une belle Alsacienne d'un beau jet épique, emportant son jeune et futur vengeur, qui tete encore le lait de l'infortunée victime du fléau de la guerre. — Elle s'en va donc d'un pas héroïque et lève son bras suppliant, éclairé comme sa figure inspirée, et demande à Dieu pourquoi ces malheurs viennent fondre sur son pauvre pays. — Elle traverse Strasbourg et la campagne aux lueurs sinistres de l'incendie qui donne des reflets de feu à cette figure de patriote exaltée. Elle passe à côté du cadavre d'un défenseur, et crie : « Vengeance ! » — C'est dramatique et beau !

LOBRICHON (Timoléon). — « Mlle Renée M... » est une toute petite demoiselle aux grands cheveux blonds et à la jolie figure aux traits fins et délicats. Coiffée d'un chapeau rouge, elle tient sa poupée à la main et se détache sur le rideau blanc du fond. La grâce naïve de ce joli modèle a été heureusement rendue par le peintre. — « M.

Edouard et Mlle Fernande P... » forment un vrai bouquet bleu et rose dans leur ravissant groupe de frère et sœur enlacés. Le jeune Edouard, cerceau et baguette à la main, lève fièrement sa tête charmante en nous regardant avec assez d'aplomb. Mlle Fernande, au contraire, belle fillette rose de face, nous regarde avec un sourire modeste. Son superbe costume de satin rose et son chapeau à plume, comme ses bras de même couleur, sont le foyer de lumière séduisante du groupe qui s'enlève en éclat sur la frondaison d'un parc. — C'estravissant.

LOÈWE-MARCHAND (Frédéric). — « Bélisaire » navré de ses malheurs et de ses revers immérités, lui qui, vaillant général, n'avait jamais dévié de son devoir, et, pour comble de malheur, devenu aveugle et accablé par la misère. — Le voyez-vous, se pressant la tête dans son désespoir et tendant le bras comme pour évoquer les dieux ou la Providence, car, malgré la cécité qui va hâter la fin de ses jours, il invoque le dieu de justice et va chercher son pain sous d'autres climats. En ce moment, il passe à côté des monuments funèbres entre lesquels s'élèvent des ifs. Au fond et à l'horizon, le soleil se couche vers le Tibre, et quelques toits des maisons romaines s'aperçoivent dans les brumes crépusculaires. — La belle figure de Bélisaire est d'un grand jet, d'un mouvement et d'un élan épiques.— La lumière argentine du ciel vient reposer sur le sommet de sa tête et frise sur les bras et ses épaules. Cette tension des bras accentue le thorax, les côtes et le dentelé de l'infortuné général très amaigri. — Un vêtement noir le drape, et tout son ensemble s'enlève sur les pavés bruns du chemin que foulent ses pieds nus. —

C'est une belle étude et un excellent tableau.

LOIR (Luigi). — « Le Point-du-Jour, à Auteuil; — crépuscule », est des plus sincères et des mieux rendus. Le grand restaurant du coin est en pleine animation ; à peine les garçons peuvent-ils servir les nombreux consommateurs ! Les globes de lumière illuminent bien ce point de départ de la perspective ; et pour revenir au premier plan, voici un couple heureux qui, après avoir dîné, reprend le chemin de Paris, suivi de la bonne portant le bébé. Le vaste ciel azur se couvre, surtout à l'horizon, des nuages brumeux que la fumée des bateaux-mouches et des hirondelles exhale en épais flocons vers le ciel. — Grand et superbe aspect d'une vérité saisissante, d'où se dégage la poésie d'un tendre et beau crépuscule.

LOPISGICH (G.-Antonio). — « La plaine de l'Enfer, à Cayeux-sur-Mer. » Très jolie rivière venant de face au 1er plan, entre deux rives de prairies tendres d'un beau vert jaune annonçant la maturité ; au fond s'enlèvent en vigueur les chaumières brunes sur le ciel argenté se mirant dans la rivière. — Effet plein de solidité, où les plans ont du relief, et où l'étude consciencieuse et directe se fait sentir.

LOUSTAUNAU (Louis). — « Les fiancés. » Cet officier de marine prend la main gauche de sa jeune et jolie fiancée, qui est assise au piano de profil, et qui, au lieu d'écouter poliment ses aveux et déclarations, paraît indifférente et, de la main droite, joue un air qui doit troubler ce malheureux. — Le père, accoudé sur la terrasse, attend, comme sa femme qui prend une tase de thé, le résultat de cette déclaration, et la jeune sœur debout, versant le thé, tourne sa jolie tête pour écouter. —

[É]videmment, toute la famille est dans une attente [a]nxieuse pour savoir si la demande en mariage [s]era agréée. La salle à manger, ou plutôt la ter[r]asse où l'on prend le thé, a une croisée splendide [d]onnant sur l'Océan. — Cette scène pourrait bien [s]e passer au Havre. — M. Loustanau agrandit [s]on cadre, et son talent fin et spirituel est loin d'y [p]erdre.

LUCAS (F. H.). — « Mlle V. de R... » est la [n]ote dominante d'un grand effet lumineux, car [a]vec son chapeau blanc en dessus mais bleu foncé [e]n dessous, sa figure rose et sa robe blanche s'en[l]èvent en vibration argentine sur le sopha gris [t]endre et les coussins bleu pâle, ainsi que sur la tapisserie d'un gris un peu plus pâle que celui du sopha. Ses longs gants de Suède d'un jaune gris, et son ombrelle dont la soie bleue rappelle celle du chapeau ainsi que les rubans de rigueur à la robe, donnent à cet ensemble une harmonie et même une mélodie des plus tendres. J'oubliais les bas noirs clairs et transparents, ainsi que le large écusson aux trois barres azur, et j'oubliais surtout le poétique laisser-aller tout naturel de cette œuvre d'un excellent portraitiste dans la belle et bonne voie de Laurence. — « Le jeune Maurice R... » est debout, adossé à la muraille un peu veule et indécise, car cela peut être plutôt, dans ce vague indéfini, un panneau gris, comme l'indiquerait la plinthe ou le stylobate de bois. Et cela est en effet, comme le constate le tapis sous les pieds du jeune et distingué bientôt adolescent. Le corps est de 3/4, et la tête de face est un peu volumineuse pour ce petit corps et ces jambes grêles qui ont besoin d'être soutenues. Le costume de velours noir et les bas collants de la même couleur

donnent une belle note de vigueur et font ressorti
l'éclat de ce type aristocratique et distingué.

LUMINAIS (Evariste-Vital). — « Le dernie Mérovingien, Childéric III. » — Pépin le Bref maire du palais, fait enfermer et tonsurer le ro Childéric III pour s'emparer de sa couronne e 752. Le malheureux et dernier descendant d Mérovée, victime d'un guet-apens, est lié de cor des et fortement retenu par deux moines vigou reux, tandis qu'un troisième, à la face rubicond et bien nourrie, fait tomber sous ses ciseaux l chevelure rouge de ce roi spolié, dont l'expres sion fauve et sournoise roule des éclairs de rag contenus dans ces orbites voilées et sur ces lèvre humiliées et colères. — Le groupe de ces moine qui retiennent les poignets crispés du patient, ainsi que le rubicond achevant derrière la pyramide, ce groupe est d'un dramatique ténébreux achevé et d'un effet saisissant dans l'ombre de ce cloître dont les colonnes romanes, trapues et serrées, laissent pourtant passer un rayon de lumière.

LUMINAIS (Mme Hélène). — « Psyché », prenant son repas nuptial, est assise à une table blanche. De petits génies ailés volent autour d'elle et la servent. L'un d'eux lui verse le nectar, tandis qu'un autre lui présente sur un plat des oranges et des fleurs d'oranger. Une grâce sérieuse rayonne sur son visage pensif, dont l'expression élevée et rêveuse est une véritable inspiration de poète. Admirons aussi l'élégance et la beauté idéale de cette composition remarquable, qui classe Mme Luminais au premier rang.

MAGNE (Alfred). — « Ma fermeture de chasse » est des plus brillantes, mon cher élève et allié,

et le groupe serré de votre lièvre, du lapin et des perdrix rouges est d'une vibrante coloration fine et tendre s'enlevant sur la muraille grise!

MAIGNAN (Albert). — « Mlles Ch. G...; — panneau décoratif », l'une assise et l'autre debout, en robes blanches qui s'harmonisent parfaitement avec leurs jeunes et charmantes physionomies, forment un groupe des plus agréables et complètent bien la décoration qui les encadre, et qui se compose d'une arcade soutenue par des colonnes entre lesquelles s'élèvent des fleurs retombant en guirlandes. Le groupe et sa décoration ressortent sur la perspective claire, terminée par un ciel azur et blanc d'une nuance également des plus claires. — Belle toile composée avec beaucoup de goût. — « Hommage à Clovis II. » Le petit roi est jeté plutôt qu'assis dans le vaste trône où son petit corps est presque perdu, et reçoit sans comprendre les hommages respectueux des seigneurs et évêques réunis par son maire du palais, debout devant lui, le casque en tête et s'appuyant d'un air martial sur son épée. — Le trône est la partie principale de ce tableau d'histoire, car on n'aperçoit que deux ou trois têtes des feudataires dans le coin à droite, et le maire du palais à mi-corps. — Exécution habile et réussie.

MAILLART (Diogène). — « Etienne Marcel et la lecture de la grande ordonnance de 1357, devant l'Hôtel de Ville, dite la Maison-aux-Piliers », dont la façade s'élève en lumière derrière la foule assemblée sur la place autour du tribun à cheval. C'est une restitution pittoresque des costumes et de l'aspect du vieux Paris du moyen âge. Belle page historique, dont la couleur ferme, chaude et vigoureuse, aux ombres et lumières savamment

distribuées, et les grandes qualités de compositio
sont des plus remarquables et dénotent un talen
de premier ordre. C'est bien là le Paris mystérieu
et original évoqué dans la Notre-Dame de Paris d
Victor Hugo. — Excellent tableau d'histoire, l'u
des meilleurs de ce Salon. — « M. le docteu
Dereims » est debout et s'appuie sur sa canne e
tournant sur l'épaule droite sa belle et bonne têt
de savant au front dénudé, et qui évoque le sou
venir de Béranger avec ses cheveux grisonnan
et sa moustache sous laquelle éclot un souri
bienveillant. — Portrait simple et expressif.

MAINCENT (Gustave). — « Une noce au vi
lage » s'y promène nonchalamment en attenda
l'heure du repas et du bal. Le ménétrier cau
avec la mariée en toilette blanche, dont le pro
est à peine indiqué. Les parents et autres invit
forment divers groupes très vrais et très bien o
servés dans leurs poses pleines de naturel. L'o
servation et la reproduction directe se font ég
lement sentir dans les maisons et le paysage plei
de vérité dans leur effet d'ensemble. — « Le Po
Marie », à Paris, avec vue d'une partie de la Sei
et de ses rives chargées de maisons. — Vue exa
et assez bien rendue.

MAISIAT (Joanny). — « Une branche cassée
chargée d'abricots aux chaudes couleurs se m
riant bien avec le tapis de gazon d'un vert écl
tant sur lequel ils se détachent en lumière. Qu
ques prunes sont auprès, mêlant leurs nuanc
violettes à cet harmonieux bouquet de couleu
splendides d'un aspect très réel et très vrai da
son étude consciencieuse.

MAKART (Hans). — « L'été » déroule en u
salle de bain, richement décorée et ornée, tou

s splendeurs du poème de la femme. Car M. Maart est le tempéramment de poète le plus souple t le plus varié, comme nous l'avons vu en 1878, ans l'entrée de Charles V à Anvers. Il était épiue et chevaleresque comme Rubens ; mais à ôté des fanfares des cuivres, et des cliquetis des uirasses et armures, le hardi poète avait eu soin e ne point oublier sa source inspiratrice.... la mme ! Il en avait même fait presque un foyer ouble à côté de celui de Charles-Quint. Aujour'hui, le véritable tempérament de cet artiste de rand art s'en donne à cœur-joie avec sa fée insiratrice ; toujours la femme ! Car dans ce hamam, ou cette féerie des Mille et une Nuits, en ommençant par le foyer lumineux, M. Makart nous iontre du premier coup les deux plus belles faces e son inspiration. Remarquez cette superbe odasque nonchalamment couchée de plein 3/4 sur es sophas de satin blanc, et s'accoudant du bras auche sur ces oreillers dans la pénombre transarente ; elle tend son bras gauche et sa main our jouer à la voltige des papillons, et, dans le uccès de son jeu innocent, elle leur envoie un avissant sourire, noyé, comme toute la figure, ans une demi-teinte pleine de charmes. Mais le lus beau côté cherché et voulu par le metteur en cène, c'est l'étude de ce magnifique torse de emme, modelé dans la plus belle lumière et dans outes les ondulations de sa forme superbe et de es muscles légèrement accusés ; et immédiatenent en regard, et juxtaposée à côté d'elle, une utre femme de dos et ôtant sa draperie d'un ton ilas très clair donne à tout son corps, grâce au iouvement qu'elle fait pour enlever sa tunique ar-dessus sa tête, un galbe et un rythme pleins de

mélodie dans la cadence des lignes, et de vib- tion de blanc d'argent par l'éclat du dorsal. habile contraste et la comparaison de l'envers de l'endroit, ou plutôt du poème en deux part complémentaires, cette double étude est d le foyer lumineux, l'alpha et l'oméga de cette p tique composition dont les savants groupes culés montrent les nouveaux fastes de son id Ainsi, sans abandonner le groupe de gauche nous venons d'ébaucher, nous remarquons au plan, et sortant de la piscine, une magnifi brune aux cheveux noirs abondants et tomb comme un manteau sur sa poitrine et sur son d Dans son mouvement pour baigner son bel enfa elle commence à ce 1er plan la courbe, et p le moment l'oblique aboutissant à la pyramide la femme debout, dont l'odalisque couchée vi faire l'angle droit calculé ; et, à l'extrémité pied de cette odalisque, une autre femme, de pr et debout, commence le dernier groupe de jou ses d'échecs, où le poème va chanter la riche des costumes, la beauté des poitrines et des ép les, et les mouvements variés des attitudes fé nines. — Voyez aussi les formes délicates de première joueuse debout et de profil, étendant main pour faire échec et mat. Quel suave prof Sans aucune maigreur, cette délicate nature lai entrevoir sous sa tunique de soie rayée les cha et les formes les plus rythmiques dans l'éléganc mais quel fin contraste avec celle assise du plan dont les superbes épaules ondulent jusqu' col de cygne et à la chevelure de cette belle t ou occiput, et à côté d'elle, dans un profil perd quel mouvement gracieux de bras tendus en rière pour repousser la chaise et jeter un regard

te opulente blonde debout, dont la chevelure
r descend en deux flots sur sa magnifique poi-
ıe ! Quant à la petite joueuse assise, elle est là
ore comme opposition à l'ampleur des autres
es. Avec quelle science ces deux groupes se
ent par transitions de lignes savantes, et se
rifient aux endroits voulus pour bien dire ce
ce grand poète veut dire ! Et j'oubliais, pour
ever la base de l'angle droit du premier groupe,
te belle fille pubère accroupie, et dont le torse
les jambes puissantes sont le prélude de ce
te et beau poème. — Remarquez-vous en outre
les chevelures brunes, blondes, châtain et
ıne-brûlée viennent expliquer les intentions
poète ? — Etudiez en outre l'architecture cher-
e et fouillée de cet intérieur remarquable par
luxe, mais peut-être auquel il manque la sim-
ité d'un parti-pris, d'un foyer, et vous con-
rez assurément que ce magnifique tableau du
s grand maître de l'Autriche-Hongrie est une
vre capitale, hors de pair dans le genre ro-
ntique, mais composée avec toute la science
sique des lignes cherchées et contrariées pour
eauté des groupes. En un mot, comme nous
ons déjà eu l'honneur de juger ce grand maître
Exposition universelle de 1878, et de le classer
tête de la révolution romantique dont Victor
go en littérature et Eug. Delacroix en peinture
ent les chefs, M. Makart a porté haut et ferme
même drapeau en Autriche, et, plus que ja-
is, il le tient haut et ferme pour l'honneur de
t universel. Toutefois, moi Français, je suis
té en patriote de savoir que M. Makart est con-
ıère des Couture et des Devéria, et en définitive
autant d'honneur à la France qu'à l'Autriche.

MALBET (Mlle Léontine). — « A l'abri d
cochons ; — Finistère », est une coutume digne d
temps barbares et n'offre qu'une médiocre sécuri
pour ces pauvres petits Bretons pendus à la m
raille par leur brassière attachée à un clou. I
pauvre bébé ainsi suspendu prend, au début
la vie, une leçon de philosophie et de résign
tion, en attendant sa mère qui, la vaillante femr
de peine, est obligée d'aller gagner sa vie au d
hors, et il y aurait danger à laisser l'enfant à
portée de ces carnivores qui dévoreraient le pauv
petit être. Mais ici, au milieu de ces roses blanch
de ce beau chou et de cette quenouille, l'enfa
s'élève en pyramide et repose le dos sur cet
planche verte, formant ainsi un charmant grou
de couleur tendre rompue et vibrante par la gamr
harmonieuse de ce joli bouquet de couleurs mél
dieuses. — Courage donc à Mlle Léontine Malb
en cette nouvelle voie humanitaire, exposant u
thèse qui demande une réforme urgente : car,
République, une pareille horreur sauvage ne p
être tolérée. Et, à défaut des crèches Marbea
la salle maternelle doit être inaugurée par
conseils municipaux des 36,000 communes
France. — Ce « visiteur inattendu » est un écure
qui se dresse sur ses petites pattes et convoite
belles pêches sur le plat d'argent. L'éventail
nacre blanche, rose et verte, le coffre d'ébène s
le rebord duquel pendent des perles blanches et
mouchoir de batiste brodée, et sur lequel pose
vase de cuivre repoussé d'où s'élance le bouqu
de roses blanches et roses pâles, puis les caméli
les pavots et les primevères de Chine, tout cela
peint magistralement et a légitimement gagné
cimaise. — Voici votre ancien et premier genr

ersévérez-y à côté de votre nouvelle manière diaiétralement opposée à celle-ci ; et vous pourrez ous flatter d'avoir deux notes contradictoires, ui n'ont aucune analogie, ni parenté, ni affinité e tempérament congénère.

MALIVOIRE (Paul). — « Au bord du lac d'Anecy », et assise sur la prairie émaillée de maruerites, de myosotis, de boutons-d'or et de toute i flore du printemps, une charmante jeune femme iédite. Seule en cette poétique retraite où l'on e voit, le long de la rivière, que trois arbres soliiires, et qui font tous leurs efforts pour marier eurs rameaux, cette jeune fille en robe bleue, et ue de dos, commence à inspirer quelque crainte, ar cette solitude et les jambes pendantes presque ans le lac, on se demande si c'est tout simpleient une églogue ou une élégie pouvant tourner u drame. — Sur l'autre rive de ce vaste lac, des iassifs boisés bleuâtres marient leurs tons rompus t vaporeux avec les superbes pics géants du sol bre de Guillaume Tell. — Grand aspect poétique.

MARAIS (Aug.). — « Le gué » est traversé par e superbes ruminants qui ne manquent pas d'y tancher leur soif. Les vaches blanches et jaunes u premier plan marchent bien et dans des poses ariées, comme celle du deuxième, qui vient de oire et laisse dégoutter l'eau de son mufle. Le este du troupeau arrive en perspective et forme n joli groupe, bien terminé à l'horizon par le bouier se détachant sur le ciel gris et argenté splenide. — C'est une superbe toile.

MARÉCHAL (Laurent). — « Portrait de l'aueur », tenant un porte-crayon de la main droite. La igure de face, aux traits fouillés et à l'expression ensive et grave, est encadrée d'une grande barbe

grise. — Ce beau portrait, d'une couleur sobre e harmonieuse, atteste un talent remarquable.

MAREST (Mlle Julia). — « Mme B... » est assis de face dans un fauteuil Louis XIII et joint se mains gantées de Suède gris. Sa belle figure, d face également, est peinte en pâte rose et fine, dor le flou chatoyant des chairs s'enlève sur la drape rie grise et tendre de tons délicats. — Mlle Mares est une coloriste fine et tendre, vibrant dans l'har monie et le flou argenté d'une suave palette qu ne manque pas de personnalité.

MARIE (Adrien). — « Sur le pont de Charing Cross, à Londres », d'où l'on aperçoit une jolie vu de la ville, s'estompant en gammes légères habi lement dégradées dans une bonne perspective On remarque au premier plan la note violent donnée par l'uniforme écarlate d'un soldat e petite tenue. — Effet d'ensemble harmonieux e agréable.

MARINIER (Ernest). — « L'étang de Lozèr (Seine-et-Oise) » est ombragé par une superb allée de bouleaux, dont les longues branches s penchent avec volupté sur sa nappe remplie d nénuphars. En ce moment, un couple de pêcheur passe dans un petit canot, le long des joncs qu bordent cette nappe d'eau recevant l'ombre de bouleaux, et, en gratitude de ce service, aimant baigner les racines de ces arbres magnifiques. — Très frais et poétique aspect donné par cet étang plein de charme.

MARTIN (Etienne). — « Un coin de rue en Provence » est d'un effet solide et puissant de chaleur, de plans et de vigueur, dans la pénombr et la lumière. Le motif est simple et fort heureux sur un ciel bleu de Prusse et outremer foncé

s'enlèvent à gauche des montagnes vigoureuses et sombres, puis à droite, un bâtiment original, grenier ou hangar, où sèchent les légumes et les céréales de l'année. Au-dessous de ce 2e étage, un rez-de-chaussée étalant pêle-mêle des planches, des madriers et ustensiles de ferme ; puis en recoin et commencement d'une autre maison, un mur en ruines attenant à une fenêtre ou porte bouchée par des planches. La rue se remarque et se distingue par le chemin frayé de cette belle étude directe.

MARTIN (H.-G.). — « Paolo di Malatesta et Francesca di Rimini aux Enfers » forment un groupe un peu sombre, malgré l'intention de l'auréole de la draperie lilas. — Paolo vole droit et debout et soutient son tendre amour, Francesca, qui pleure et chante son martyre à l'oreille de Dante et de Virgile, arrêtés à droite au premier plan et dans l'ombre pour écouter ces lamentations navrantes. — Au-dessous d'eux s'entrouvre béant l'abîme enflammé de l'enfer. — Toutes les bonnes intentions de cette œuvre de grand art se perdent dans l'obscurité. C'est fâcheux, car il y a là de l'effet et du caractère.

MASURE (Jules). — « Mer houleuse », dont les vagues reflètent de fines nuances nacrées et chatoyantes. Quelques voiles se dessinent à l'horizon. — « Soir » nous donne aussi une étendue de mer qui ressemble à la vue précédente, mais où le soleil couchant empourpre l'horizon et reflète ses brillantes couleurs dans les flots miroitants. — L'effet est splendide.

MATHEY (Paul). — « Mme et Mlle *** » sont debout et partant pour les Tuileries ou le Luxembourg. — Mme ***, ou la maman, boutonne son

gant de Suède rougeâtre, et Mlle *** tient so petit seau et la pelle minuscule pour jouer dans le sable. Ce charmant groupe, peint en pâte éclatante s'enlève en vigueur chatoyante rousse dans ce intérieur clair de la muraille de la chambre et su les meubles et la cave à liqueurs en laque incrus tée de nacre. — Très joli groupe, rendu.

MATIFAS (Louis). — « La pointe Saint-Gil das (Loire-Inférieure). » Dunes bordées de roche grises, avec étendue de rivage, au 1er plan, semé de fragments de rocs noirs sur lesquels les vague déferlent et se brisent en écume argentée sous u ciel sombre et gris. Solitude d'un grand caractère remplie de poésie mélancolique. Air et lumière ha bilement distribués et effet d'ensemble très réussi

MATOUT (Louis). — « Danse antique » à l'om bre d'un riant feuillage, avec étendue de mer d'u azur foncé au fond, est dans une couleur lumi neuse et agréable, qui fait regretter les poses u peu lourdes du groupe des danseurs et danseuses — « Jupiter et Léda. » Le dieu de l'Olympe, sou la figure du cygne légendaire, se prête familière ment aux caresses de Léda, qui presse le bel oisea sur son sein. La pose de Léda ne manque ni d'é lévation ni de style, mais sa jambe droite, dan son dessin et ses lignes, n'est pas heureuse. C'es regrettable, car le torse est beau et la têt a un grand charme. Les deux trouées du ciel d'o en ce paysage magnifique sont d'un très bel effe poétique, comme tout le tableau.

MAURIN (Charles). — « Mme *** » à mi-corp et assise de trois-quarts, presque de face, coiffé d'un chapeau dont les rubans retombent sur s poitrine. Ses mains, rassemblées devant elle, repo sent sur ses genoux. Elle se détache sur un fon

clair. — Ce bon portrait n'est pas sans qualités.

MAY (Edward-Harrison). — « Milton, debout, dicte à ses filles » ses alexandrins pleins et superbes de facture lyrique et exaltant les beautés de la nature, que le malheureux aveugle ne voit qu'en souvenir dans les casiers de sa mémoire fidèle. La bonne mère suit attentivement les deux jeunes scribes écrivant sous la dictée du grand poète. — Intérieur coloré et expression juste et vraie dans les têtes des groupes. — « M. Marcilly » est peint à la Ribot, avec une puissance et un éclat de poète admirables : ce qui donne un vif éclat à cette robuste étude, pleine de vie et de caractère.

MÉDARD (Eugène). — « Attaque d'un village. » Soldats de la ligne attendant, appuyés sur leurs fusils, tandis que des sapeurs du génie barrent la route au moyen d'une barricade de sacs de terre derrière laquelle les tirailleurs vont s'embusquer pour diriger leur feu contre le village, occupé par l'ennemi, que l'on aperçoit au fond, et qui est surmonté par des flammes. Sur la route, les corps de quelques soldats français atteints par les balles ennemies sont déjà étendus. Un soldat se dévoue et cherche à ramener son camarade blessé, en rampant à terre jusqu'à lui. Dans le coin, à gauche du tableau, un détachement abrité par des murs et des maisons a ouvert le feu. Ce dernier écho de la guerre de 1870, car les toiles militaires deviennent rares, se fait remarquer par l'aspect vrai et sincère, qui excite un vif intérêt et fait un vrai succès à cet artiste de mérite.

MEIRELLES (Victor). — « Combat naval de Rio-Huelo ; épisode de la guerre entre le Brésil et le Paraguay. » Le 11 juin 1865, les Paraguayens essayèrent, par surprise, de couler bas la flotte

brésilienne, au mouillage en avant de Corrientes, dans le Rio-Parana. Les agresseurs parvinrent avec leurs huit vapeurs à remorquer six batteries flottantes qui composaient l'effectif de leur flotte, laquelle s'embossa dans le Risebuelo, petit cours d'eau se jetant dans le Parana. — Après quelques heures de feu, trois bâtiments paraguayens abordent la canonnière brésilienne Parnayba et entament le combat à l'arme blanche. Mais l'amiral Barozzo, chef de l'escadre brésilienne, vole au secours de la canonnière, et réussit après quelques heures de lutte, à couler bas la flotte paraguayenne, et à obtenir une glorieuse victoire. L'émouvant drame est bien reproduit ; — et en effet, l'on aperçoit le vaillant marin sur le pont de l'*Amazona*, qui domine et encourage l'action, et voit couler le dernier vapeur paraguayen, victime de sa trahison et de son attaque téméraire. — Cette immense toile, genre et école des marines Biard et du temps de Louis-Philippe, a de bonnes qualités.

MÉLIN (Joseph). — « Chien perdu se réclamant. » Il se hausse sur un fragment de roc isolé et pousse un hurlement plaintif. Bien étudié et vrai d'aspect, ainsi que le paysage qui l'encadre. — « Les deux arrêts », dont un n'a rien de rassurant pour ce malheureux rat, que le ratier va couper en deux, avec sa terrible mâchoire, tenailles vivantes qui ont plus de force et de ténacité que l'acier. Ce superbe chien au pelage gris est robuste et découplé ; sa tête sévère et aux oreilles pointues a, comme tout son corps musclé et vigoureux, le caractère et l'allure de la force et de la solidité. — Un très bel et bon paysage encadre cette scène.

MELINGUE (Gaston). — « Rouget de l'Isle omposant la *Marseillaise* », et avec un élan, une erve patriotique des mieux rendus. Sa tête insirée chante avec enthousiasme, et sa pose pleine 'entrain est mouvementée comme s'il allait enraîner les bataillons à la victoire. Ses mains endues sur les touches du clavecin accompagnent ien ce chant inspiré, dont les vers sortent brûlants t vengeurs de cette bouche grave et sévère, rgane de cet hymne inspiré de ce grand patriote. – Cette œuvre fait grand honneur au peintre, I. G. Mélingue, qui a reçu un reflet de cette insiration patriotique élevant l'hymne jusqu'à l'époée. Et, comme l'a dit le doux cygne de la conciiation des vieux partis, irréconciliables, hélas! uand Rouget de l'Isle rentra chez lui, la double nspiration spontanée du chant et du rythme yrique, du vers en un mot, fut si profonde et nstantanée, que Rouget de l'Isle lui-même ne put avoir laquelle des deux lui vint la première. Et 'est ce que le superbe tableau de M. G. Mélingue end bien, dans cette physionomie inspirée par le atriotisme.

MENGIN (A.). — Cette lascive « Danaé », dans a pose pâmée et la tête baignée dans ses cheveux londs, reçoit avec volupté le dieu changé en pluie l'or. Cette allégorie d'un dieu scélérat n'est plus n mythe, hélas! La pluie d'or est la réalité de os jours, et le mythe olympien était la même hose. En tous cas, voici une ravissante femme u étude dont le torse lumineux bien modelé et a pose vraie et juste des belles jambes et des bras uperbes indiquent, avec la bouche ouverte et l'œil nourant, que M. Mengin a bien compris et rendu on sujet. — « Mlle L. M... », assise dans un

fauteuil, sur lequel elle s'accoude dans une attitu
élégante. Sa toilette rose pâle s'harmonise bi
avec ses traits réguliers et délicats, surmont
d'un chapeau dont la coiffe s'avance, et le nœud
côté laisse retomber ses rubans sur son épau
gauche. — Portrait qui n'est pas sans mérite.

MERCIÉ (Antonin). — « Vénus. » Baigneu
assise sur un banc où repose sa jupe bleue ; s
beau corps, d'une blancheur de marbre, ondu
élégamment et lui mérite bien le nom de « Vénus
qui lui a été décerné par l'artiste. — Superbe étud

MERLOT (Emile). — « Vallon de Jean II ; -
Bretagne. » — Site solitaire ombragé de bea
chênes, derrière lesquels on aperçoit la ligne de pou
pre de l'horizon éclairé par un soleil couchan
Dans l'ombre, une mare étend son miroir au premi
plan. — Charmant paysage, bien étudié et reprodui

MERY (Alfred). — « Surpris au bain. » Col
bris, oiseaux-mouches aux couleurs brillantes
baignent dans une vieille auge de pierre receva
l'eau des toitures par une gouttière de zinc qui
est fixé. Un traître chat s'élance, la patte allongé
et va faire un carnage terrible dans le léger
charmant essaim. — Peinture à la cire, exécut
avec le procédé particulier à cet artiste, qui en ti
un excellent parti.

MESDAG (Hendrik-Wilhem). — « Le soir
Scheveningue. » Amarrées au rivage, ces barqu
dessinent leurs silhouettes assombries par l
ombres du soir ; un petit chariot traîné par
cheval est entré dans l'eau et vient se rang
contre l'une, d'elles pour se charger sans doute d
produits de la pêche. — Jolie toile, qui ne manq
pas d'effet. — « Le retour des barques de pêcheur
est prévenu par les parents et amis, qui, en

moment sur la plage, les attendent et en voient attérir bientôt deux qui arrivent naviguant presque de conserve. Au loin apparaissent d'autres voiles qui s'enlèvent en vigueur sur le ciel sombre et gris, qui pourrait bien menacer d'un grain, malgré le gros nuage d'argent. — Jolie marine, tendre d'aspect et largement traitée.

MESGRIGNY (Frank de). — Ces deux « Péniches sur l'Oise » découpent leurs silhouettes blanches et brunes sur la verdure des prairies qui la bordent. Derrière, un massif touffu de chênes, puis des collines boisées et des vallons de prairies détachant leurs coteaux sur l'horizon d'un ciel gris et argent, plein de finesse et de vérité. — « L'Oise à Eragny » est le pendant du précédent paysage et ne lui cède en rien pour la beauté du motif. Les peupliers en massifs fourrés reflètent dans l'Oise et s'enlèvent en belles lignes sur le beau ciel azur aux flocons de nuages d'or. —C'est d'une finesse tendre et harmonieuse, rappelant la palette vaporeuse de feu notre bien cher et regretté Daubigny.

MESLÉ (Joseph). — « Petite paysanne » ou faneuse qui, la fourche sur l'épaule droite et sa nourriture en son pot de fer blanc, traverse la prairie pour aller à son travail. Elle tourne sa tête en pénombre chaude de ton et qui n'a de lumière que sur le front ; l'expression de sa figure est le calme sérieux de la vie pure des champs. — Cette tête à caractère calme s'enlève, comme la fourche en vigueur, sur un ciel gris et argenté. — Très bonne et consciencieuse étude.

MICHEL (Charles-Henri). — « Mme de B... » à mi-corps, en robe rose pâle, la poitrine et les bras nus, est debout et appuie la main droite sur le

dossier d'un fauteuil. La pose est élégante et naturelle, l'exécution est soignée; mais on regrette qu'un peu plus de vibration ne vienne donner toute sa valeur à ce bon portrait.

MICHEL (Ernest). — « L'heureuse mère » vient de donner à téter à son bébé et, dans sa joie maternelle, elle s'amuse à le faire sauter, sans songer même à couvrir son sein riche et fécond. — La sœur aînée prend part à l'élan joyeux de sa mère et rit aux éclats en voyant son petit frère tendant ses petits bras pour embrasser sa bonne nourrice. — Joli intérieur simple et rayonnant des joies du foyer, dont l'âme et la note vibrante est le charmant bébé, espoir de la mère.

MICHEL (François-Emile). — « Bois de Meudon en novembre. » Bouquet d'arbres dépouillés, dont les dernières feuilles offrent les tons gris et roux de cette saison. Ils se découpent sur le ciel clair. Dans le terrain découvert, au premier plan, une vieille paysanne s'avance de face. — Bonne étude, d'un aspect franc et vrai. — « Dans les Vosges. » Paysage abrupt et rocailleux. Route bordée d'une ligne d'arbres au feuillage sombre. Un bûcheron se rend à son travail, tenant sa hache sur son épaule et une boîte de fer-blanc contenant sans doute son repas. — Bon paysage, qui ne manque pas d'effet.

MICHEL (L.-H.). — Ces « Baigneuses » ont choisi pour leur bain un ruisseau ombragé par les grands arbres de la prairie. — Ce site frais est un joli motif rendu directement en cette bonne petite étude.

MILLOCHAU (Emile). — « Après le bain. » — Jeune fille sortant de l'eau et présentant son corps élégant de 3/4 perdus et presque de dos. Un

rayon de soleil l'illumine d'un côté et donne du relief à ses formes délicates, animant aussi sa joue rose et sa blonde chevelure. La pose est pleine de grâce et de naturel. Un feuillage léger voile le fond.

MINET (Emile-Louis). — « La pêche à l'épervier, à Orival (Seine-Inférieure). » Un rameur mène le bateau en pleine rivière et manœuvre ses rames avec vigueur, tandis que le pêcheur, debout à l'arrière, se prépare à retirer son épervier de l'eau. Un petit garçon au milieu de l'embarcation ramasse quelques petits poissons et les jette dans un baquet. Au fond, la rive chargée d'habitations se fond dans une brume grisâtre. — Aspect vrai et bien étudié dans les poses comme dans l'effet d'ensemble.

MIQUEL (Cyprien). — « Un amateur de dessins. » Jeune garçon fouillant un grand carton de dessins qu'il regarde avec intérêt. — Jolie petite étude, où l'on remarque l'exécution soignée et habile dans la figure du petit amateur improvisé.

MIREA (Georges-Dem.). — « Mlle A. L... » est debout et en robe azur, qui veut montrer ses petits souliers de satin de même couleur. La belle jeune fille croise ses mains et, complètement de face, sa figure, aux grands traits, nous regarde avec bonté. Ses cheveux châtain blond reviennent en grosse torsade sur l'épaule droite, et une guirlande de camélias roses et blancs et d'azalées descend à gauche sur sa poitrine délicate. — Ce qui se dégage de ce bon portrait fin, gracieux et honnête, c'est un arome de candeur et de bonté qui a inspiré cet heureux artiste. L'aspect général et l'azur clair s'enlevant sur le rideau bleu foncé et le terrain

brun donnent un ensemble et un effet clair, tendre et vigoureux.

MOLS (Robert). — « La Douane, à Venise », élève sa façade monumentale aux bords de la mer où s'alignent à sa suite des maisons et édifices brillamment éclairés par le soleil, qui fait aussi miroiter les flots sillonnés par les gondoles. — Bonnes qualités.

MONCHABLON (Xavier). — « Mlle L. de V... » costumée en bayadère, sultane ou véritable houri, est assise de face sur un large coussin de soie violette. Sa belle tête souriante en pleine lumière est de face. Les sequins d'or en font l'ornement, ainsi qu'une ravissante toque pourpre avec passementeries or. Les mêmes sequins ornent encore à profusion sa magnifique poitrine et son corsage d'or foncé, serré à la taille par une ceinture d'or à reflets brillants d'où s'échappent les petits plis de soie à filigranes dorés de la robe. Serrée par une tunique pourpre éclatant, la jupe retombe sur les pantalons blancs à grands plis, d'où émergent de larges jarretières d'or pressant une fine jambe chaussée de bas bleus azur clair rayés d'or, et deux pieds chaussés de petits souliers azur très clair entourés de sequins. Les bras nus de la bayadère sont splendides. De la main gauche elle tient son éventail. — M. Monchablon a fait de ce portrait un tableau de houri. — « Mme M... et ses enfants. » A l'exemple de la vertueuse Cornélie, Mme M... presse sur son cœur ses trésors et ses richesses, qu'elle met au-dessus même de sa vie. La bonne mère sourit de se voir ainsi adulée par sa chère fillette, qui sourit aussi d'un petit air malicieux et étonné, en voyant le peintre la dévisager pour son étude. Le gros et bel enfant, avec

sa petite tête de lion aux belles boucles blondes encadrant sa figure sévère, regarde aussi avec un étonnement plein de gravité. Et la bonne mère paraît fière et heureuse de pouvoir se dire : « Ce groupe est bien à moi, c'est mon œuvre et la vie de ma vie ». — Il est superbe en effet et peint par un maître.

MONGINOT (Charles). — « Buveurs de sang » et « Buveurs de lait », deux natures mortes donnant un ingénieux contraste. Dans la 1re, un coq au brillant plumage et une dinde sont liés par les pattes au dossier d'une chaise. Un grand plat placé sous ces volailles reçoit leur sang. Deux chats gourmands se tiennent fraternellement l'un contre l'autre et boivent le sang. L'un d'eux laisse apercevoir ses yeux jaunes rayonnants de satisfaction. — Dans la seconde toile, les petits chats à la fine fourrure blanche sont gracieux et boivent avidement dans un grand plat rempli de lait. Les couleurs brillantes des oranges à terre, et sur la table, le bouquet de violettes, le tapis somptueux, donnent un splendide effet.

MONTEGUT (Louis). — « M. et Mme Alphonse Daudet. » Mme Daudet, vue de profil, est assise à côté de son mari, tenant un manuscrit, dont elle écoute la lecture. Elle est vêtue de noir, avec une rose soufre ornant la poitrine. La tête expressive du célèbre romancier est fort ressemblante, ainsi que celle de Mme A. Daudet. — L'ensemble, un peu noir, gagnerait avec un peu plus d'effet lumineux.

MONTENARD (Frédéric). — « Le transport de guerre *la Corrèze* quittant la rade de Toulon » se présente de face, fendant une mer d'azur, et s'avance à toute vapeur sous le panache noirâtre de la fumée s'allongeant à sa suite. La coque blanche

de ce navire s'élève à une grande hauteur au-dessus des flots, et les voiles blanches sont repliées et suspendues après les mâts. Le ciel et la mer sont d'un bleu splendide et éclatant. — Cette belle nature méridionale a trouvé en M. Montenard un habile interprète. — « Un cimetière en Provence », dont le vaste espace est sillonné d'une large route. De chaque côté, des tombes et surtout des croix, un peu éloignées les unes des autres. Au pied de l'une, à gauche, prie à genou un pauvre jeune homme affligé de la perte de celle qu'il aimait tendrement. Derrière ce vaste champ de repos, la mer bleu foncé à l'horizon et un ciel azur clair, aux petits nuages couleur de feu.

MOREAU (Adrien). — « Seigneurs courant la bague. » Jeu chevaleresque formant un groupe brillant de dames et seigneurs du seizième siècle. La bague pend au bout d'une corde, et un jeune seigneur, la lance en arrêt, s'avance au grand galop de son cheval, tandis que ses concurrents armés comme lui de lances rouges, et les autres spectateurs, regardent avec attention. Les groupes sont distribués avec art et forment un ensemble d'un bel effet. — Cette belle toile est rendue avec un véritable talent.

MOREAU (de Tours). — « Carnot à la bataille de Wattignies » a arboré son chapeau de général à la pointe de son sabre, qu'il lève en l'air dans un geste héroïque, et il entraîne l'armée républicaine à sa suite, pendant qu'un jeune tambour bat la charge en chantant la *Marseillaise*. Ce brave gamin double l'élan d'héroïsme qui est la note épique de ce premier plan. L'autre officier supérieur qui, à l'exemple de Carnot, lève aussi son chapeau empanaché, demande des ordres à son général

elui-ci, loin de répondre, a la tête inspirée par
lan généreux et enfiévré qui le mène à la vic-
ire. Sa belle tête est un vrai poème épique. L'or-
nisateur des quatorze armées a le regard
flammé ; son œil rond et fixe dans cette orbite
ve que la flamme du patriotisme empêche de
fermer, hélas ! lance à présent de véritables
lairs. Il marche en avant d'un pas ferme et
oble, qui entraîne après lui l'armée, magnétisée
fascinée par le génie patriotique et le courage
ı général, qui ne connaît que la victoire ou la
ort. — Cette œuvre promet une récompense à
otre illustre voisin de Tours.

MORLON (Antoine). — « Le vœu », scène de
aufrage. L'extrémité d'une embarcation presque
ntièrement engloutie surmonte encore les flots ;
uelques malheureux épuisés, anéantis de souf-
ances morales et physiques, se tournent vers la
ierge qui leur apparaît et se penche en leur ten-
ant les bras. Elle se dessine vague et rayonnante
ans le disque éclatant de blancheur qui se montre
ı milieu des nuages sombres. L'appel désespéré
es naufragés est d'un effet des plus dramatiques
révèle en un trait les terribles angoisses qu'ils
iennent d'éprouver. — Exécution et composition
testant le plus vigoureux talent.

MORLOT (Alphonse). — « Paris ; — vue prise
es hauteurs de Meudon. » Au premier plan, une
airière gazonnée, entourée d'arbres, donne un
ite du bois de Meudon dont les beaux ombrages
ont bien connus des Parisiens. De ce point élevé
n aperçoit Paris s'étendant en perspective dans
lointain et dessinant, en silhouettes vagues et
ndécises, ses dômes, ses clochers et ses maisons. —
tude soignée et réussie, d'un bon effet d'ensemble.

MOROT (Aimé). — « Martyre de Jésus de N
zareth. » — Ah ! le voilà, celui qui s'est appe
Fils de Dieu ; que son père vienne à présent le d
livrer, s'il le veut ! C'est sur ce fragment sans com
mentaire, donnant le préambule ou l'épisode, qu
M. Morot a fait un Christ certainement origina
mais dont les jambes écartées et liées de façon
ne pouvoir se rapprocher ne manquent pas d
dérouter et déraciner la borne de l'habitude et d
la chose convenue. Les deux arbres épais, no
équarris et mis en croix, dénotent encore un gib
peu ouvragé, au bas duquel est une inscription e
hébreu. C'est sur cette croix grossière que le fils d
charpentier est lié d'une manière barbare. Il lèv
au ciel sa belle tête inspirée, demandant la protec
tion de son Père. Cet élan sublime n'a rien d
commun avec les élans vulgaires de l'humanit
ordinaire. M. Morot a trouvé là un souffle de génie
cette tête est, à elle seule, la vie intense et extra
humaine qui dégage le spiritualisme divin de
liens de la chair, et il faut s'arrêter devant cett
expression sublime et, répétons-le, presque divin
pour donner à son auteur un complet et légitim
suffrage que lui doivent M. Renan et ses ami
Quant aux bras, aux jambes, et surtout au tors
c'est un chef-d'œuvre de lumière et d'anatomie
les cléido-mastoïdiens s'attachent d'une manièr
vivante aux clavicules ; les pectoraux, les dentelé
et les droits sont vivants, comme le reste de
muscles. Voilà bien, certes ! une des pages capi
tales du grand art de ce Salon, et nous ne pouvon
que nous répéter, en affirmant que la tête expres
sive est le foyer spiritualiste et presque divin d
cette œuvre hors de pair.

MOUCHOT (L.-Cl.). — Cette « vue prise à M

nich, sur le Nil », est un motif simple et agréable : au bas d'une plage en pente déclive, les vaches noires viennent boire dans une baie ou anse qui sert de petit port, et où l'on remarque quelques canots ; de l'autre côté, une jetée élevée, puis la ville de Minich, d'où les palmiers élèvent leurs têtes sur le fin ciel bleu.

MOUCHOT (Ludovic). — « Un Mont-de-Piété », et d'une singulière piété ! que cette institution qui consiste à prêter sur gages en nantissement à 13 ou 15 0/0 d'intérêt ou faux frais. — Aussi défilent : la débauche, sous la figure de cet étudiant viveur qui engage un paquet ; la misère, dans celle de cette pauvre veuve engageant son alliance pour pouvoir vivre quelques jours avec sa fillette ou son bébé qui la tire par sa robe ; l'ivrognerie, sous la figure féroce de cet ouvrier qui apporte matelas, traversin, couverture et literie. Une autre femme en deuil est assise avec un paquet de hardes. — Triste ! triste !

MOULLION (Alf.). — « L'affût. » Caché dans une touffe d'herbes hautes et guettant le lapin à la sortie de son trou, le chasseur tient son fusil, prêt à foudroyer le pauvre petit édenté qui va sortir à cette heure crépusculaire pour aller chercher sa nourriture, et, de la main gauche, il retient son épagneul, dont l'impatience pourrait tout compromettre. Très beau paysage, et au milieu de la vallée une vaste fosse dont l'eau verdâtre reflète les premiers feux du soleil qui se lève à l'horizon. — Grande fermeté dans l'effet de ce tableau solide. — « Le pont de Sèvres ; vue prise des Moulineaux. » Ce pont ou viaduc lointain montre ses arches, là-bas, dans la rivière argentée, au bas des coteaux boisés, et tout le premier

plan de terrains et de végétations maigres et épa ses est varié par les accidents multiples de motif original, aux portes de Paris.

MOYSE (Edouard). — « En discussion théol gique », trois rabbins discutent sur le ser juste d'un passage du Talmud. Le premier, e houppelande verte à fourrure, met le doigt sur passage en discussion et interroge son adve saire, un vieillard, qui ne paraît qu'à moitié co vaincu. — Un troisième survient, et celui-là, d bout et en tricorne et manteau, donne tort l'entêté qui n'admet point l'évidence. — Très bea groupe, aux têtes expressives, qui fait honneur ce peintre éminent.

MUNIER (Emile). — « Armistice » signé entr deux charmants petits amours, et plutôt naturell ment amené par le profond sommeil du plus jeun Aussi, la guerre n'était point sans merci, et petit bonhomme, loin d'avoir de la rancune, s'es endormi sur les genoux de son ami. Le vainqueu bon enfant, sourit et sert volontiers d'oreiller son ennemi si confiant. Ce charmant groupe, bie dessiné et groupé savamment, peint grassemen en pâte et carnation rose, aurait beaucoup plus d mérite, s'il n'était point, hélas ! une joli pastich de M. Bouguereau. Mais disons, à la décharge d ce tempérament congénère du grand maître, qu si M. Munier n'a point la ligne aussi correcte qu M. Bouguereau, en revanche, M. Munier a la pât plus grasse, plus ronde de bosse et moins sèch que celle du grand maître initiateur.

MURATON (Alphonse) — « Mme J... » es de face, et sa jolie figure expressive penche u peu sur l'épaule gauche ; ses beaux yeux gris-vert regardent avec douceur, et sa bouche sourit ave

âce ; toute cette expression est enjouée et
eine de bienveillance et de charme. Un collier
perles blanches ceint son beau col à triples
urs. La poitrine blanche est malheureusement
uverte trop tôt par un corsage de satin blanc
né d'une fourrure — Très charmant et gracieux
iste. — « Mme A... », debout et de 3/4, riche-
ent vêtue d'une douillette de satin gris rayé
argent et bordée d'une fourrure gris-perle
ndre. Mme A... se tient les mains gantées de
uède jaune, puis tourne légèrement la tête sur
paule gauche, en nous souriant très agréable-
ent ; je dirai plus, ce sourire gracieux est l'ex-
ession culminante de ce bon portrait de dame
mme il faut.

MYHR (Mme Caroline). — « Aux environs
Elbeuf », on trouve le charmant petit motif que
ici : au 1er plan, une rivière marquetée çà et
de nénuphars aux corolles d'or tapissant la
vière auprès des grands joncs de la rive, et non
in, un charmant village se découpant sur un
ciel azur, que rompent à droite de hauts peu-
iers verts. — Jolie étude, directe, sincère.

MYRBACH (Félicien). — « Au boulevard Saint-
ichel », les tables du café sur les trottoirs, en-
urées de nombreux consommateurs se reposant,
usant et buvant au milieu de la foule qui se
esse autour d'eux, et de laquelle émergent les
inces troncs d'arbre aux branches dépouillées.
u premier plan, une petite marchande de vio-
ttes offre ses fleurs à un jeune homme qui met
main à sa poche pour en tirer son argent. Un
archand de journaux crie la nouvelle à sensa-
on, et au milieu de toute cette brillante jeunesse
rculant en rangs pressés, on distingue les cha-

peaux à cornes des élèves de l'Ecole polytechni
et le schako bleu à plumes flottantes d'un él
de Saint-Cyr. — Photographie intéressante d'
coin de la physionomie de cet immense Paris,
multiple et si varié en ses aspects divers et cha-
geants.

NAVLET (Victor). — « Etude d'intérieur
palais du Sénat », où l'on reconnaît notre gra
génie de la poésie nationale, Victor Hugo, qui,
mains dans les poches, porte allégrement
quatre-vingts ans. Le grand poète est, avec
chevelure, la note d'éclat d'un groupe formé
ses confrères. Ce fidèle intérieur donne toutes
merveilleuses richesses, dorures et orneme
levés par cet éminent perspecteur, qui a fait lo
temps la perspective du maître Gérôme. — R
dons justice à cette correction exacte, qui n'o
rien, ni le plafond historique, ni les cariatides
au 1er plan, les portes d'entrée aux colonnes
torchères splendides.

NEL-DUMONCHEL (Jules). — « M. A. C...
de face et à mi-corps, appuyant sa main gau
sur un volume aux tranches rouges reposant
une table. Beaucoup d'expression dans la belle
intelligente physionomie où rayonne la pens
Des plans déposés sur la table peuvent faire s
poser que M. A. C... est architecte. — Bon portr
soigné et réussi.

NÉMOZ (J.-B.-Augustin). — « La demoisell
aux ailes de papillon, sous la forme d'une je
fille dessinant la ligne élégante et blanche de s
beau corps aérien, sur le paysage du fond
l'encadre de ses poétiques ombrages ; elle effle
d'un pied léger l'onde couverte de nénuphar

ıtres plantes marines, sur laquelle elle semble isser, tandis qu'elle se retourne et fait un geste compassion, en fixant son regard attristé sur le ıuvre petit qui s'est élancé à sa poursuite et va sparaître dans l'onde perfide qui l'engloutit. Ses tits bras se lèvent, dans un geste désespéré, et ıngoisse de la mort prochaine se peint déjà sur petite figure pâle et fixant son dernier regard ır la brillante et fatale apparition.

NEYMARK (Gustave). — « A l'arrière-garde. » ɔnvoi de voitures et de mulets guidés par des ldats de la ligne, suivant une route couverte de ɛige, entre deux rangs d'arbres dépouillés. L'offi-er à cheval qui commande la colonne, arrête sa onture et lève son bras dans la direction d'un ɔis dépouillé, que fouille du regard un hussard de ɛscorte, et d'où lui vient sans doute quelque si-ıal lui annonçant la présence de l'ennemi. As-ɛct franc et vrai, dans un excellent paysage, plein air et de lumière. — Très bon tableau militaire.

NIEDERHAUSERN-KŒCHLIN (François de). - « Relais de chiens courants à Kingersheim (Al-ıce). » Un piqueur en costume de chasse, cas-ıette ronde et cor en sautoir, découple sa meute ıns une clairière de bois aux arbres dépouillés, ɔnt la teinte grisâtre fait ressortir les terrains ɛreux du 1er plan. — Jolie toile, dont la couleur ɜt agréable et l'exécution habile.

NONCLERCQ (Elie). — « Une imprudente » s'est venturée en pleine eau à la marée montante, et ɔici le maître baigneur qui la rapporte évanouie ıns ses bras. Le brave homme a plongé, car ses ıeveux dégouttants d'eau salée et ses traits rou-es comme les orbites et les yeux prouvent qu'il eu de la peine a opérer son heureux sauvetage.

Il la tient donc et l'apporte avec sollicitude sur
plage. Ce groupe dramatique, bien rendu, s'e
lève en vigueur sur un ciel d'argent et sur u
superbe plage où les galets, les palourdes et l
guignettes donnent des accents de vigueur.
Très belle toile, à l'aspect sincère et juste, dans
lumière argentine et tendre.

NOZAL (Alexandre). — « Etang de Saint-Cucu
(Seine-et-Oise); — fin septembre », étend la lar
nappe de son onde tranquille, couverte de végét
tions aquatiques aux larges feuilles reposant à
surface des eaux, entre les massifs des arbres q
y reflètent leurs nuances variées. Les tons ro
du fond viennent apporter leurs notes dorées
cette harmonie de nuances tendres et délicates. l
ciel clair, plein d'air et de lumière, surmonte
charmant paysage, bien digne d'être admiré, l'
riginal comme la copie.

OSBERT (Alphonse). — « La dernière autops
d'André Vésale », et qui faillit lui coûter la vi
En 1563, un des premiers maîtres de la chirurg
et de la dissection, André Vésale, vient de con
mencer l'autopsie d'un cadavre. Tout à coup celu
ci se réveille, et le malheureux, qui n'était qu'e
léthargie, pousse un cri épouvantable de souffranc
en rendant cette fois le dernier soupir. De
main droite, il se cramponne à la table de son su
plice et lève en l'air le bras gauche, en poussa
des hurlements. L'impassibilité ou plutôt l'éto
nement d'André Vésale ne me semblent pas suff
sants, en cette triste circonstance. Il me semb
qu'il ferait mieux de cautériser cette incision b
nigne en apparence, et d'où coulent quelqu
gouttes de sang. — Condamné à mort, pour cet

ıtale méprise, par l'inquisition, André Vésale ne
ut son salut qu'à Philippe II, qui n'obtint que très
ifficilement la commutation de la peine en un
èlerinage en Terre-Sainte.

OUTIN (Pierre). — « L'émigrante » représente
ıns doute un épisode de la Révolution. Une jeune
emme en costume de voyage est assise auprès
'une table où elle vient de prendre son repas et
a quitter famille et patrie. Une expression dou-
oureuse se peint sur son visage éploré, et elle lève
u ciel ses yeux, dont les paupières sont rougies
ar les larmes. Un jeune homme, debout, son pa-
ent ou son mari peut-être, semble lui adresser
uelques paroles d'encouragement, tandis qu'un
omestique, coiffé d'un bonnet rouge, déguise-
ıent commandé sans doute par les circonstan-
es, emporte sur son épaule la malle de l'émigrante.
u travers des carreaux de la fenêtre, on aperçoit
s mâtures des navires dans le port, sur l'un
esquels la malheureuse femme va prendre pas-
ıge. Que de souffrances, que de douleurs rappelle
ette page émue et retracée avec un talent des plus
ympathiques!

PABST (Camille-Alfred). — « Jeune mère
lsacienne » allaitant son enfant qu'elle tient sur
es genoux, auprès du berceau vide. Son jeune et
racieux visage se penche avec tendresse vers son
une héritier, dont la joue rose éclate comme
ne fleur sur la blancheur du sein maternel. — « La
oilette » nous présente aussi une jeune Alsa-
enne peignant sa longue chevelure devant
on miroir. Un matou sur un fauteuil est éga-
ment fort occupé à faire sa toilette et s'ad-
ıinistre force coups de langue. — Deux jolies

toiles, dont la première est la plus intéressant

PALIZZI (Giuseppe). — « Intérieur de berge rie », où des moutons au pelage gris sale se pres sent en foule. Au premier plan, un coq belliqueu est sauté sur le dos d'une brebis qui cherche à fui et la crible de coups de bec. Deux agneaux à cô se gourment à coups de tête. — Petite toile pa faitement traitée.

PARIS (Camille). — « L'herbage », frais et om breux, étale les richesses abondantes de sa ve dure luxuriante, encadrant d'une façon charman de beaux bœufs étudiés et rendus avec soin. Cel du premier plan, entièrement blanc, boit dans u mare, tandis que son compagnon, à la belle ro brune, se repose, accroupi dans l'herbe haute. - Excellente toile.

PARROT (Philippe). — « Mlle H. C... » Tête d face, dont l'expression gracieuse et mutine a é saisie avec bonheur par un pinceau exercé. — Tr joli portrait. — « L'aspic. » Etude de femme n et couchée. Elle porte sur la poitrine la blessu causée par la morsure de l'aspic, et son corp d'une blancheur marmoréenne, se tord dans l convulsions de l'agonie. Sa main droite crispée saisi le rideau du fond, tandis que la gauche r tombe le long du divan où elle repose. — Exce lente étude.

PASINI (Albert). — « La porte d'un vieil ars nal ; — Souvenir de Turquie. » Grand bâ ment d'un aspect fort pittoresque, dont la faça est dans l'ombre. Des chevaux y sont attachés, quelques cavaliers turcs, des spahis, à l'uniforn bleu, causent auprès d'eux. — Beau tableau, trai en coloriste sachant reproduire la splendide l mière orientale.

PATA (Chérubin). — « Le ruisseau du Puits-oir, près Ornans (Doubs). » Ces beaux rochers, is et mousseux, que le temps ou l'eau goutte à outte a séparés pour se frayer un passage, forent donc là une vraie gorge d'où vient le ruiseau du Puits-Noir, en bondissant sur les petits lats de silex qui barrent son passage. — On rait un vrai Courbet, et cela prouve que M. Pata la note juste sur sa palette, pour avoir rendu elle du maître d'Ornans.

PATON-COMERRE (Mme Jacqueline). — « Cenrillon », assise au coin de l'âtre, penche sa charante figure, et fait de tristes réflexions en songeant aux fêtes joyeuses où brillent ses sœurs rgueilleuses et dont elle est exilée. Sa jambe longée laisse admirer le charmant petit pied qui a faire sa fortune, avec l'appui de la bonne fée, sa arraine. — Cette gracieuse page de grand art end bien le conte de Perrault, dont il a la grâce imable et ingénieuse.

PATTE (Albert). — Ces « Prunes »,étalant leurs ues nuances dans les deux paniers qui les conennent, sont très fidèlement reproduites et ont le éritable aspect de la réalité. Mûres et savoureues, elles font, on peut le dire, illusion ; des balanes déposées auprès indiquent qu'elles attendent n acheteur.

PEARCE (Charles). — « Prélude. » Jeune fille ssise et faisant résonner les premiers sons qu'elle re de sa guitare; sa jolie figure se dessine pâle et ensive sous sa chevelure brune en désordre qui etombe sur son front. La pose est pleine de natuel et de vérité, dans cette étude directe et sincère. — « Porteuse d'eau », s'avançant de face, dans ne prairie, au bout de laquelle on aperçoit, dans

l'éloignement, un groupe de chaumières et silhouette d'un moulin aux grandes ailes. Cet petite paysanne en sabots porte deux cruches s'avance dans un mouvement plein de naturel de vérité. — Bonne étude, d'une couleur sobre agréable, où l'effet de lumière se concentre au fo à l'horizon.

PÉCRUS (François-Charles). — « Partie g gnée. » Jolie petite toile à la Meissonier. L joueurs, aux costumes du XVIe siècle, sont att blés auprès d'un tonneau, sur lequel ils font le partie. Le soudard du premier plan, coiffé d'un fe tre, à la figure joviale, abat sa carte d'un air trio phant. — Exécution fort remarquable. — « Dépa pour la chasse », scène des plus élégantes fashionables de la vie de château. — Le châtelai chapeau bas, offre la main à la châtelaine, au la ges-bords de feutre gris à plume et en ro velours bleu azur. La chasseresse va monter beau cheval blanc, et au son des cors, les veneu vont partir, avec limiers en tête. La poterne g thique et renaissance du château sert de cadre joli groupe, et celui du fond, des chevaliers q vont accompagner les châtelains, sert de repou soir à l'éclatant cheval blanc, qui est le foyer lum neux. — Fort joli petit tableau.

PELEZ (Fernand). — « L'asile. » Une pa vre mère y est assise, entourée de ses quatre pet enfants, dont elle allaite le dernier reposant s ses genoux. Quelle affreuse misère écrase ce malheureuse famille ! que de douleurs raconte ces tristes haillons et l'expression douloureuse inquiète du visage de la malheureuse qui son au lendemain et à ses besoins inexorables! Grand effet dans ce beau tableau, dont la compo

›n est remarquable et le sentiment fortement :primé.

PELOUSE (Léon-Germain). — « La vallée des rdoisières, à Rochefort-en-Terre (Morbihan) », est uverte d'un épais et vert tapis d'herbe ; les pre-iers plans sont baignés dans l'ombre qui y est pandue. Des reflets de lumière fauve éclairent s cimes des montagnes du fond et des grands bres qui y dessinent leurs silhouettes élevées. — eau paysage.

PENCHAUD (Ch.-Gust.). — « Portrait de .l'abbé B... », et très bon portrait ; pour lequel, ›riginal très bienveillant (un poète et un artiste) donné toute la complaisante pose nécessaire, et souvent remonté le moral du peintre. — Aussi, vous étonnez point du naturel de l'attitude ! . l'abbé B... est assis devant sa table de travail et, pince-nez à la main, médite sur une lecture terrompue. La tête est fine, distinguée et bien-illante. Telle est la triple expression que trahis-nt ces traits délicats et cette physionomie de ›ète doux, tendre et honnête, et que devait cap-r la vocation religieuse. — Ne vous étonnez pas icore de voir à côté de lui quelques rayons de sa re bibliothèque de poètes ; car M. B... les pos-de à peu près tous, dont environ 5,000 volumes cupent les multiples rayons de plusieurs grandes èces. — Donc, M. B..., en soutane et petite pèlerine, t là dans son élément, au milieu de ses chers et ndres amis, dont l'un ne l'oubliera jamais. — . B... a là un bon portrait, et nous sommes ›r de le savoir exécuté par notre élève Ch.-Gus-ve Penchaud.

PENNE (Ch.-Olivier de). — « Relais » de su-rbes chiens de chasse assis ou couchés et liés

aux branches basses d'un buisson. Ces beaux an maux sont étudiés et rendus de main de maîtr — « Lancé. » La chasse est dans toute son an mation, le cerf est lancé, les chiens mis en libert s'élancent dans les bruyères sur ses traces, tand que les piqueurs en découplent d'autres impatient de suivre leurs compagnons, et que les chasseur donnent du cor, dont l'harmonie plaintive et péné trante réveille au loin les échos d'alentour. De calèches ont suivi la chasse et sont arrêtées a coin d'un bois ; les dames contemplent de là c spectacle attachant, plein de vie et de mouvemen dont M. de Penne nous donne un tableau for agréable et plein d'intérêt.

POMEY (Louis-Edmond). — « A l'atelier. Une jeune personne assise regarde le tablea peint par la jeune artiste, son amie, qui se tien debout auprès d'elle, la palette à la main, et caus avec elle. Un grand carton ouvert laisse voir d nombreux dessins. — Joli tableau, agréablemen traité.

PÉPIN (Albert). — « Le soir (Nièvre) » mérita la cimaise, car il y a, dans ce crépuscule et ce ci couchant à la Théodore Rousseau, un aspect une maëstria de premier ordre. La belle for tendre de frondaison, bien écrite et variée mêm dans sa fusion, découpe sa silhouette poétique su un ciel d'or ; à ses pieds, et au 1er plan, une mar assombrie par l'ombre de la forêt, puis en avan une prairie claire et jaunissante. — Paysage d'u maître.

PERAIRE (Paul). — « Le château Gaillard, au Andelys », s'élève sur la crête d'une dune ou bel colline aux végétations d'un tendre vert, parm lesquelles surgissent quelques fragments de rocher

gris. Les ruines de ce château, avec les trous ou meurtrières, s'enlèvent avec un caractère de sévérité sur le ciel argenté, troué de nuages d'azur. — Au bas de la colline, un village, puis auprès d'un talus qui le borde, une assez belle rivière, où deux bateliers naviguent; et au loin, à gauche, une prairie, que termine une saulée de têtards aux longues branches feuillues.— Splendide aspect en ce grand paysage largement traité.

PERBOYRE (Paul-Emile). — « Artillerie à cheval aux grandes manœuvres. » Une batterie est lancée au galop; chevaux, caissons, canon d'acier, tout court, tout vole en bondissant dans la poussière soulevée, pour se rendre au poste assigné. Les soldats sont en petite tenue, coiffés de leurs képis, et ont la tournure alerte et agile. — Composition et dessin attestent un talent fort distingué. C'est pris sur nature.

PERRANDEAU (Charles). — Cette « veuve », assise auprès de son rouet qu'elle laisse reposer, égrène son chapelet, en songeant à son pauvre mort qui lui a laissé de profonds regrets et qu'elle désirerait bien rejoindre. Il y a un sentiment vrai et profond dans ce bon tableau, que je classe dans le grand art, sans hésiter, car cette peinture-là vivra toujours; c'est l'éternel lot de la pauvre humanité que de souffrir et pleurer: or les poètes et peintres qui savent faire vibrer cette corde du cœur humain sont sûrs de vivre; et, dans cette bonne voie, M. Perrandeau réussit.

PERRAULT (Léon). — « Marsanina; — (soleil couchant) », est une petite Italienne épluchant une orange. Le soleil couchant empourpre l'horizon derrière elle et vient éclairer d'un reflet rougeâtre sa fine et jolie figure espiègle. Splendide effet de

lumière, d'une grande beauté, faisant valoir encore le charmant modèle. — Grand talent en cette œuvre remarquable, témoignant d'un véritable sentiment du beau. — « Le sommeil » est symbolisé ou plutôt personnifié par cette charmante et blonde fillette nue dormant du sommeil des anges. Sa belle tête à la chevelure blonde s'appuie sur sa petite main, posée aussi sur le coussin de velours pourpre qu'inonde sa chevelure éparse ; ses petits bras potelés se croisent, et la pose ondulée de son torse et de ses jambes posant sur la peau d'ours blanc sont d'un rythme et d'un galbe tendres et poétiques. Ce doux sommeil tentera plus d'une mère heureuse de reconnaître, en cette adorable fillette, l'image de la sienne. — Poésie tendre et charmante en cette jolie figure magistralement peinte.

PERRET (Aimé). — La fille des champs », assise sur un tronc d'arbre renversé au milieu d'une prairie et gardant son troupeau en filant sa quenouille. Elle est parée seulement de sa jeunesse et de sa gaîté, car l'élégance parisienne n'a pas encore pénétré jusqu'à elle ; mais ses pieds nus dans ses sabots et son vieux manteau rapiécé ne l'empêchent pas de chanter à pleine voix. Ajoutons qu'à première vue cette bouche ouverte nuit d'abord à l'expression de la figure. Il semble que cette toile de mérite aurait gagné à être traitée dans des dimensions plus restreintes. — « Bal champêtre. » Paysans et paysannes endimanchés dansent au son de la flûte auprès d'un cabaret villageois, où quelques buveurs sont attablés. Les costumes sont du XVIIIe siècle, les femmes portent la coquette coiffure bressane, et les hommes de grands chapeaux aux bords immenses et relevés, d'une forme moins heureuse. — On retrouve dans cette

lie toile l'observation juste et le talent qui ont
it la réputation de M. Aimé Perret.
PERRET (Ant.). — « Pivoines et cerises » ren-
rsées d'un panier. Les pivoines roses, rouges et
anches, dans un vase cuivre et or, sont vivantes
nature. Elles sont arrosées d'air ambiant et
une finesse de coloration remarquable. — Excel-
nte toile.
PESCADOR Y SALDANA (Félix). — « Pin-
s! » Quels sont ces personnages « pincés » dans
tte cour d'habitation? Des contrebandiers, ou
s marchands de vin remplissant en fraude leurs
uches à cette fontaine qui coule auprès d'eux.
eux femmes debout joignent les mains d'un air
nsterné, un âne porte une charge de cruches de
ès, et deux hommes à l'air déterminé semblent
êts à ne pas se laisser pincer sans une vigoureuse
sistance. Celui qui est en avant tient son bâton
un air qui semble annoncer qu'il y aura plus
une tête cassée, et son compagnon, allumant sa
garette, ne paraît pas avoir des idées plus paci-
ques. Les deux gaillards semblent même voir avec
ne certaine satisfaction la bataille qui se prépare.
- Jolie toile, bien composée et rendue avec un
ai talent.
PESLIN (Flavien). — « L'enfant indisposé; —
asse-Bretagne. » Intérieur de chaumière bretonne,
vec le grand lit de forme gothique. Le petit ma-
de est dans son berceau, et la jeune mère, dont
joli visage est plein de sollicitude et de tendresse,
ii présente une cuillerée de quelque tisane. Le
ère, assis auprès de ce groupe, regarde avec in-
uiétude la face pâle du pauvre petit. — Tous
s détails sont traités avec beaucoup de soin, sans
uire à l'effet d'ensemble de cette jolie toile,

d'un sentiment bien exprimé et communicati

PESNELLE (Albert). — « Chez le cloutier. Pauvre intérieur campagnard, où le vieux cloutie à cheveux blancs travaille auprès de sa forge in candescente. Un gamin au torse nu tire le soufflé tandis qu'une vieille femme, assise auprès de l porte ouverte, par laquelle on aperçoit le tapi vert d'une prairie voisine, travaille à son rouet — Jolie toile, bien composée et rendue.

PÉTERS (Anna). — Ces « fleurs d'automne sont des pavots de diverses nuances, posés su une pierre mousseuse et sur lesquels le soleil fa ruisseler ses chauds rayons. Aussi, le foyer de pavots pâles et roses est-il d'un éclat rutilant e baigné de chaude lumière. Dans la pénombre les pavots rouges foncés, les liserons, la camomille le bluet et les primevères violettes donnent, pa leurs tons sourds, un riche éclat au foyer. — C'est magistral.

PETIET (Mlle Marie). — « Le *Petit Journal* » es lu par la patronne à ses ouvrières en couture, dor l'une est tellement absorbée par l'intéressant nouvelle, qu'elle suspend son ouvrage pour mieu écouter. Cette charmante attentive est la tête d deuxième plan, tandis que la maîtresse est au pre mier, assise de profil et dans l'ombre contre l jour de la fenêtre, de telle sorte que les petite ouvrières reçoivent la lumière en plein sur leur charmantes figures. Les deux travailleuses, dor l'une enfile son aiguille et l'autre coud avec soin tout en écoutant, ont des types charmants et de expressions honnêtes. Car, c'est ce qui es remarquable dans le fin et gracieux talent d Mlle Marie Petiet, tous les types distingués, comm ceux des « *repasseuses* » de l'an passé, sont en

reints d'un air de candeur et d'honnêteté qui, de es filles laborieuses et vertueuses, fait des figures e style noble et distingué.

PETIT (Eugène). — « Pivoines » et « Chrysanhèmes. » Ces splendides bouquets éclatants de ouleurs fraîches et variées ont le charme et l'asect vrai des fleurs naturelles. Avec un art déliat et plein de goût, cet artiste a su marier leurs uances et en former un ensemble des plus séduiants, dans ces deux excellentes toiles.

PETIT-JEAN (Edmond). — « En Lorraine », n pauvre village de maisons à toitures basses et ouvertes de chaumes bruns et moussus. L'église lle-même, que l'on reconnaît par sa fenêtre gothiue, à ogives et à trèfles, est couverte de toits mesuins, dans le genre de ces cabanes. Malgré cette auvreté, la nature luxuriante couvre la colline, ù repose cet humble hameau, de son manteau ert de végétations diverses ; et, au premier plan, ne eau claire et transparente répète le ciel gris rgenté. — Grande sincérité en cet aspect de bonne tude directe. — « Le village de Circourt (Vosges) » est plus riche et plus ensoleillé que le précédent. Ici, la ligne du riant village aux toitures le briques rouges et roses est tout à fait droite et e détache sur un ciel azur clair et tendre, qui ient se mirer au premier plan, à droite, dans une laque d'eau ou mare, au milieu de la prairie. — Aspect fin, clair et tendre.

PEYROL (Mme Juliette). — « Deux bonnes voisines. » Cette artiste distinguée déploie un grand alent dans le genre qui a illustré sa sœur, Mlle Rosa Bonheur, c'est-à-dire la peinture des animaux. Ces deux bonnes voisines, deux belles vaches séparées par une barrière de bois, se lèchent

amicalement. La robe fauve et celle blanche de son amie offrent des reflets lumineux, étudiés avec soin et du plus bel effet, dans leur exacte vérité. Les formes de ces beaux animaux sont également parfaitement traitées, ainsi que le paysage verdoyant, où éclate une vive lumière, distribuée avec le plus grand art et témoignant d'une grande habileté. C'est un œuvre de maître. — Ces « moutons en plaine » faisant la sieste, au 1er plan, et dans les poses les plus variées, dont trois seulement représentent deux béliers et une brebis debout, sont dans une transparente pénombre, tandis que, aux plans éloignés, un rayon de soleil vient dorer la laine du reste du troupeau nombreux que garde le berger, debout. Au fond, de beaux massifs de noyers, si nous nous en rapportons à la forme ronde ; puis, derrière, un coteau ensoleillé, et un accroc de lumière blanche sur le clocher d'un village et quelques toits de maisons. — Très belle étude, dont la maëstria ne date pas d'aujourd'hui.

PEZANT (Aymar). — « Le trou aux lapins ; — fin d'automne », chemin creux, tournant au milieu des broussailles aux tons roux. Des lapins, enhardis par la solitude, sont sortis de leurs terriers et jouent au premier plan. Charmant paysage, dans une note de couleur harmonieuse des plus agréables. — « La descente de la Corne-Rouge, près Condé-sur-Noireau. » Troupeau de bœufs, veaux et vaches s'avançant de face, pressés par la baguette impatiente du bouvier qui les suit et hâte leur marche incertaine. Ces beaux animaux sont bien étudiés dans leur aspect plein de vérité. — Très bonne toile.

PICHON (Pierre-Auguste). — « Mme G. D... »,

assise de 3/4, présentant la figure presque entièrement de face. Un bouquet de roses brille sur le corsage de sa robe noire, et ses mains réunies tiennent sur ses genoux un livre à couverture rouge. — Joli portrait.

PICHOT (E.-J.) — « M. P. H... », assis sur un sopha oriental de couleur et de broderie, est de 3/4, mais tourne de face son facies plein et en pleine lumière. Le modelé et l'expression de cette tête demi-nature ont de bonnes qualités de finesse et d'étude serrée.

PICOU (Henri). — « L'Amour sur la sellette » a les mains liées et est gardé à vue par de très jolis gendarmes de fantaisie antique : deux suaves petites guerrières, l'une appuyée sur son grand glaive, et l'autre accoudée sur le socle de la barre. L'avocat, une brune et charmante femme, prend la parole, montre le coupable, et le ministère public, à droite et à gauche, suit la défense avec attention. Cette charmante et poétique anecdote est toujours belle, émanant de la palette fine et facile de notre vieux camarade. — « On n'enchaîne pas l'Amour ». Une chaste mère ne connaît que le *conjungo* et veut marier sa fille à l'Amour inconstant. En vain essaye-t-elle de rapprocher la main droite du petit volage ; mais celui-ci ne veut supporter aucune chaîne et, les ailes ouvertes, il est tout près de prendre son vol, fuyant cet autel du mariage dressé sous un temple splendide et monumental.

PIERREY (L.-M.). — « Dans un couvent d'Espagne. » La religieuse, cloîtrée, peut-être même une carmélite, reçoit la communion des mains d'un prêtre à l'aspect vénérable, qui élève l'hostie pour la porter aux lèvres de cette religieuse, dont la figure ravie et les yeux pleins d'ardeur expriment une

foi vive et sentie. — Un enfant de chœur tient u cierge allumé pendant la cérémonie, qui se pass à une petite lucarne, où apparaît seulement la têt de la religieuse. Elle soutient sur le rebord de cett croisée, à barreaux de fer, le linge blanc de l sainte table. Dans l'intérieur de la chapell où officie le prêtre, se trouve un immense christ auprès duquel brûlent des cierges en ex-voto — Grand effet cherché et trouvé.

PILLE (Charles-Henri). — « Corps de garde. Lansquenets et reîtres allemands du XVIe siècle Deux d'entre eux jouent aux cartes sur un tam bour, au milieu de leurs camarades, en costume bizarres et bardés de fer, qui les regardent. Ce personnages aux mines patibulaires des moin rassurantes semblent être détachés de la vieill tapisserie qui pend derrière eux. Les mercenaire de l'épée, moitié soldats, moitié brigands, ont heu reusement disparu des trop nombreuses armée modernes, qui sont devenues les nations armées Un avenir plus heureux et plus pacifique per mettra-t-il d'alléger cette lourde charge des peu ples de l'Europe ?

PILTZ (Otto). — « Les patenôtres ; — intérieu d'église en Hesse. » Les assistants se voient d face et récitent leurs prières avec une ferveur e une foi qu'expriment leurs visages. Une vive lu mière entrant par des portes et des fenêtres brill en vifs éclats sur les personnages. Au mur d fond sont suspendues de nombreuses couronne de fleurs, dont les vives nuances viennent égaye l'effet d'ensemble.

PINCHART (Emile). — « Portraits. » Jeun dame assise, ayant ses deux enfants groupés au près d'elle. Le jeune garçon tenant son cercea

semble répondre à sa petite sœur qui lève sa main vers lui. Les expressions naïves des charmants petits sont très heureusement saisies par l'artiste observateur. — Très belle toile, dont l'exécution est pleine de largeur et d'habileté.

PINEL (G.). — « Fleur du mal », qui pousse habituellement à Breda-Street ou au skating. On la rencontre et peut cueillir aussi dans les casinos, les stations balnéaires, et surtout à l'Opéra, au bal masqué. Du reste, elle est loin de manquer d'une provocante allure et d'un air de défi provoquant les braves à s'approcher d'elle, et au besoin à tenter le siège dangereux. Remarquez-la debout et toute de velours vêtue, avec une plume jaune sur son chapeau dernière mode. Elle est de profil pour le corps, monte les marches de marbre de ce grand hôtel, et a déposé un gros bouquet de violettes de Parme sur la tablette de la rampe, ainsi que ses gants, dont l'un est tombé à terre. — Mais qu'a-t-elle entendu ? Elle redresse sa belle et sévère tête qu'elle tourne de face, et lance un regard fulgurant de panthère noire ; ses jolis traits fins et distingués, qui conviendraient à une tragédienne, ont en ce moment une expression de fauve qui attend et guette une proie. Elle est superbe ainsi dans sa silhouette noire s'enlevant sur le stuc blanc de la muraille. — Grande œuvre dramatique.

PINEL DE GRANDCHAMP (L.-Em.) — « Lecture musicale » par une jeune fille debout et adossée à la balustrade de la croisée de la chambre où sa mère ou sa sœur assise écoute cette belle musique de Mozart. — Fragment d'intérieur parisien, dont la croisée ouverte prend tout l'espace et permet au peintre de montrer un beau paysage. — Délicate anecdote, finement peinte.

PLASSAN (Antoine-Emile). — « Les deu sœurs », petite scène d'intérieur, nous montren deux jeunes demoiselle faisant leur toilette mati nale« *dans le simple appareil de deux beautés qu'o vient d'arracher au sommeil* ». — Cette jolie com position n'y perd pas, et son exécution fine et pous sée est digne du gracieux motif. — « Un faubourg d Chinon », dont les maisonnettes s'étagent sur un pente inclinée, offre une exécution fine et précise qui n'exclut pas les qualités de l'effet d'ensembl et de la perspective comprise et rendue ave talent.

PLUCHART (Henri). — « Une meule en Flandre. C'est la moisson. Les blés mûrs, amenés sur de charrettes, sont amoncelés en meules élevées pa des paysans déchargeant les voitures, dont le chevaux se reposent, debout, et l'un est couché a premier plan. Les meules, les chevaux, les champ dépouillés s'étendant en perspective, tous les détai de cette scène forment un ensemble dont l'aspe est plein de vérité.

POINT (Armand). — « Ghizana, diseuse de bonne aventure », est assise et vêtue de sa tuniq rouge, la tête coiffée d'un turban bleu et noir ; el vient de jeter sur le bas de sa robe des fèves d haricots, avec une pièce blanche, et, de l'index, el explique le sort et dit la bonne aventure à cet Arabe assise qui regarde attentivement, tandis q son amie, debout, la main droite sur la hanche la main gauche posant sur le chapiteau d'une c lonne, regarde, en incrédule, cette jonglerie. (groupe est heureux, avec la pyramide produite p cette femme debout et en riche costume. — Ane dote peinte dans un superbe intérieur, aux colonn romanes et aux cintres de même style.

POINTELIN (Aug.). — « La fin du bois » est largement peinte et montre bien, en effet, par ses quelques chênes épars, son échappée ou clairière du milieu, qu'il touche à sa fin. — Au premier plan, une prairie bordée de roches grises, au bas de laquelle une mare reflète un rayon de ce lever de lune, par un brillant crépuscule clair et frais. — Très belle et bonne étude directe de maître du genre.

POMEY (Louis). — « La lune de miel » est tout à fait licite pour un époux amoureux de sa femme froide et daignant à peine ébaucher un sourire de complaisance. Ah ! c'est que ce cœur n'a point encore souffert ni parlé ; et le bon époux, après le thé et la brioche, tâche de galvaniser ce marbre blanc et rose.

PORCHER (Charles-Albert). — « Une matinée d'été. » Vue d'une rivière aux rives verdoyantes, avec bouquets d'arbres reflétant leurs cimes dans sa nappe brillante où viennent s'abreuver des bœufs. Perspective étendue, dans laquelle vient s'estomper la ligne grisâtre et sinueuse de montagnes, éloignées sous un ciel chargé de quelques nuages. — Beau paysage, dont l'effet est agréable et réussi.

PORTAL (Louis de). — « Entrée d'un trois-mâts dans la Gironde. » Il s'avance de face, avec sa haute mâture, entre deux vapeurs qui le remorquent, et fend les flots, où se reflètent mille nuances chatoyantes et variées. — Très bel effet de couleur.

POSTMA (Gerrit). — « La halle aux poissons, à Harlem. » Au premier plan, une cliente en discussion avec une harengère s'éloigne en faisant un geste de refus, tandis que la marchande, tenant son poisson à la main, semble parler avec anima-

tion. Le catéchisme poissard ne paraît pas fort éloigné de sa bouche, qui ricane et se crispe avec dépit. Derrière la grille ouverte du fond, on aperçoit un grand bâtiment en briques rouges et d'aspect monumental. La propreté hollandaise et le fini poussé sont les traits distinctifs de cette petite toile.

POTERIN DU MOTEL (Jean). — « M. L. M... » Tête de face à barbe et cheveux gris, dont les traits sont pleins de vie et d'expression. — Bon portrait, méritant bien d'être placé sur la cimaise, où l'on peut apprécier ses solides qualités.

POZIER (Jacinthe). — « La côte Lezard, à Valhermay (Seine-et-Oise) », est fort escarpée, ce qui n'empêche pas, au milieu de la verdure qui la couvre, d'y trouver aussi des blés que fauche en ce moment une moissonneuse. Site pittoresque, bien reproduit. — « Après la pluie, à Valhermay ». Paysage dont la fraîcheur humide est bien saisie et rendue en impressionniste. Les vertes nuances sont dans tout leur éclat, après la pluie qui leur a rendu toute leur fraîcheur.

PRADELLES (Hippolyte). — « Le Larry, à Chabreville (Gironde) », est une délicieuse et poétique retraite, fournissant au premier plan un lac frais et ombreux où reflètent les peupliers, les frênes et les aulnes. Les canards aiment à s'ébaudir en cette solitude pleine de charmants motifs très finement et poétiquement rendus.

PRÉVOST-ROQUEPLAN (Mme Camille). — Ces « fleurs » émergent d'un beau vase japonais, et sont des roses trémières rouges, roses et blanches, avec pivoines s'enlevant sur une draperie grise. — Aspect fin et rompu. — « Fleurs d'été », groupées avec goût dans un vase bleu au

col étroit, au pied duquel repose un autre bouquet, ont beaucoup de fraîcheur et de délicatesse. Un rideau au fond, de couleur verdâtre claire, donne toute sa valeur à ce joli tableau de fleurs, des mieux compris.

PRINCETEAU (René-Pierre). — « Intérieur d'étable », nous montre une rangée de grands bœufs couchés sur leur litière. Ces superbes animaux sont étudiés avec soin et rendus avec vérité. Notons aussi la couleur fine et harmonieuse de ce peintre coloriste des mieux doués. — Fort belle toile.

PRIOU (Louis). — « La soupe du père Tigé; — Normandie. » Vieux bonhomme assis, faisant face au spectateur et mangeant sa soupe dans une écuelle ou poêlon qu'il tient sur ses genoux. Au fond, les maisons du village sont groupées et terminent la perspective. — Toile qui n'est pas sans mérite, mais qui gagnerait à avoir un peu plus d'effet. — « M. B... », de face et de grandeur naturelle. Figure encadrée de favoris gris, aux traits vivants et expressifs, traités habilement. M. B... est debout, l'une de ses mains dégantée dans sa poche, dans une attitude aisée et naturelle, et se détache sur un rideau de velours rouge à la riche nuance. — Très bon portrait.

PROTAIS (Paul-Alexandre). — « Marche » d'un détachement d'infanterie suivant les bords d'un large fleuve, la Loire sans doute. Cette marche s'effectue de nuit, à la clarté de la lune, qui reflète sa blanche lumière dans l'eau. Ces soldats s'avancent, alertes et dégagés, avec la démarche élégante que sait leur donner M. Protais, et sont à demi voilés dans l'ombre, où brillent les reflets d'acier des fusils portés sur l'épaule ou en bandou-

lière. Cette jolie toile militaire, bien composée, n'est pas au-dessous des œuvres qui ont fait la réputation de cet artiste.

PROUVÉ (Victor-Emile). — « Jeanne » est un alto de 1er ordre et inspiré ! Elle est tellement amoureuse de son art qu'elle ne prend point le temps de s'habiller, et nous y gagnons la vue d'un superbe torse nu et d'une gorge opulente et provocante, que Mlle Jeanne étale avec fierté, ainsi qu'une taille cambrée crânement. Il faut voir avec quel entrain elle fait vibrer son alto! — Très belle étude.

PUVIS DE CHAVANNES. — « Mme M. C... » Cette dame est en deuil, avec chapeau noir et voile enveloppant son cou. Sa figure pâle et émaciée présente une expression ascétique et même douloureuse. Le regard est voilé, et ses yeux ternis et sans vie pourraient peut-être avoir plus d'éclat. — « Le Rêve » (gloire, amour, richesse). Jeune voyageur endormi sous un arbre, et auquel apparaissent, dans son sommeil, trois fées aériennes, aux longues robes blanches, s'inclinant vers lui, et lui présentant, l'une, les lauriers d'or de la gloire, l'autre, les roses de l'amour qu'elle répand à profusion, comme sa dernière compagne le fait pour l'or et l'argent, dont des pièces nombreuses s'échappent de ses mains généreuses. M. Puvis de Chavannes nous transporte dans le pur idéal en ce rève conçu avec un grand sentiment de poésie. Nous sortons là complètement du monde réel, pour entrer dans les régions de l'imagination et de l'idéalisme. — M. Puvis de Chavannes accentue encore, dans cette œuvre originale, sa manière habituelle, qu'il pousse, peut-être, jusqu'à l'exagération.

QUESNET (Jules). — « Le Miroir », que tient à la main une belle occupée à sa toilette. Elle y contemple l'expression de ses traits, tout en peignant de la main droite les flots épais de sa longue chevelure brune. — Jolie toile, qui est probablement un portrait.

RACHOU (Henri). — Le « Sabotier breton », sa courte pipe noire à la bouche, est debout auprès d'un billot, sur lequel il dégrossit à coups de hache la pièce de bois dans laquelle il va tailler un sabot. Notre travailleur rustique est sous une sorte de hangar-guérite, au travers des fentes duquel on aperçoit la verdure de la forêt. — Bonnes qualités.

RALLI (Théodore). — « Le Catéchisme dans la mosquée du Caire » est fait par un vieil iman assis et en burnous rose. Il interroge les coreligionnaires assis devant lui en hémicycle, et d'un geste convaincu il commente la parole de Mahomet, en répétant souvent : « Allah est grand, mes frères ». — Superbe groupe, bien dessiné et assis au bas des colonnes mauresques de la mosquée. — « Siesta dans une mosquée du Caire. » Deux nègres en burnous dorment au pied des colonnes d'agate, pendant que les pigeons picorent sur la natte de la mosquée ; aux deuxième et troisième plans, d'autres voyageurs arabes oublient dans le sommeil les fatigues du long voyage. Ce superbe intérieur a un caractère religieux d'un grand calme et d'une foi sentie. — Tableau de style et de grand art.

RAMALHO (Ant.-Mont.). — « Chez mon voisin. » M. Ramalho a un voisin laborieux et honnête, qui fabrique des lanternes de luxe. Tout respire le bonheur et la conduite en cet intérieur d'ar-

tisan habile. — Voyez-le, assis de profil, à son établi, et passant son outil dans les rainures d'une lanterne, et, pendant qu'il travaille, sa fillette lit et s'instruit sur une table, au fond de l'atelier.— L'attention que le brave homme porte à son ouvrage illumine tout ce bon tableau.

RAPIN (Alexandre). — « L'averse. » Les nuages déchirés s'entr'ouvrent dans une trouée de lumière et s'épanchent en ondes diaphanes, voilant les montagnes à l'horizon et les habitations qui s'étendent sur la rive de l'étang occupant le premier plan du tableau. Ce beau spectacle de la nature donne un splendide effet de lumière, dont les nuances harmonieuses ont été habilement reproduites. — « L'anse d'Osmonville (Manche) » arrondit ses grèves sablonneuses et découvertes autour d'une partie de mer bleuâtre et calme, dans laquelle entre une flèche de terre dont la pointe aiguë la divise en deux portions. Un ciel moutonné de nuages gris s'étend au-dessus de ce paysage à l'horizon étendu, donnant bien l'impression grandiose et mélancolique de la mer se perdant à l'horizon sans bornes.

RAVEL (E...). — « La répétition de chant » est tout bonnement une œuvre charmante. Voyez donc ce bon curé battant la mesure avec son archet et s'appuyant sur son alto; il chante lui-même et donne la note à ce ravissant groupe de garçons et fillettes qui, tous, la bouche ouverte, répètent avec entrain ce plain-chant du bon curé ; à côté de ce maître de chapelle est l'enfant de chœur assis et jouant avec ses pouces. — Ah ! qu'il aimerait mieux jouer avec les petits chanteurs !

RAYNAUD (Auguste). — « Mme Victor Versigny » en pied, debout et de grandeur naturelle, la

main droite reposant sur le bras d'un fauteuil. La figure de face est belle et pensive sous sa couronne de cheveux gris. La ligne élégante de ses bras nus se détache sur le fond noir de sa robe à longue traîne et à grands plis largement drapés. Un fond d'un clair-obscur fort harmonieux donne beaucoup de relief à cet excellent portrait.

RÉGNAULT (Emile). — « Abreuvoir en Algérie », et qui se trouve sous des arcades mauresques, où viennent boire ânes et chevaux. Charmant petit motif ensoleillé, car le ciel bleu trouble et poudreux darde sa chaleur sur la muraille blanche de l'abreuvoir et sur les groupes d'Arabes à cheval ou descendus de leurs montures. — Il y a du Fromentin et du Pasini, en ce bon tableautin.

RENAN (Ary). — « Aphrodite » émerge de l'onde, et son beau corps est encore tout inondé des perles et gouttes d'eau de sa mère Amphitrite. Cette pose de femme encore dans les limbes et comme ébauchée a l'air de faire une ascension, et l'on y voit une intention d'idéalité. Il y a même dans les bras pendants et les yeux encore voilés, ainsi que dans cette bouche, comme dans tout ce corps sortant des limbes, le signe évident d'une naissance, d'une venue au monde et à la lumière du ciel en quittant l'empire de Neptune.

RENARD (Emile). — « Le repos » est bien dû à cette vaillante herbagère assise sur un tronc d'arbre, son profil dans la main droite, et accoudée sur son genou, la faucille encore crispée sur son genou gauche. Elle se repose et médite, le dos chargé d'un gros paquet d'herbes savoureuses pour ses chères vaches et tous ses ruminants. — Très belle et bonne étude ensoleillée dans la pâte et rappelant un vigoureux Jules Breton. — « Le jour

de la couturière. » La bonne vieille fermière debout, et les poings sur les hanches, a pris ses lunettes pour surveiller si la couturière coupe économiquement la toile qui servira à faire les chemises. Le mari, un bon paysan qui dort, ainsi que son chat blanc sur ses genoux, se chauffe les pieds, ou plutôt ses sabots, pendant que fume la grande chaudière. – Episode de village très juste et bien dit.

RENOUF (E.). — « Le pilote. » Sur la donnée des beaux vers suivants de M. Fertiault :

« Le vent saute en hurlant ; la mer est démontée ;
Rien ne pourrait tenir sur la vague qui bout.
Mais, là-bas, un navire a sa marche arrêtée.
Pour entrer, il lui faut un pilote. — « A moi tout !
Quatre hommes, et partons ! » Et loin de la jetée
Ils filent tous les cinq dans le bateau debout.
Le vieux, godille en main, ajuste sa portée...
« Ferme ! les avirons ! » — En viendront-ils à bout ? »

M. Renouf a donné la vie, l'âme, le cœur et le corps à ces braves sauveteurs qui se dévouent au salut d'un brick sur le point de sombrer, là-bas, à l'horizon. C'est au brave pilote que revient l'honneur de cet élan sublime qu'il met à exécution. Il faut voir godiller le vieux loup de mer. L'œil fixe et tendu vers son objectif, il ne perd pas un seul instant de vue le malheureux brick américain tanguant horriblement à babord et qu'une grosse lame peut faire capoter. On n'aperçoit plus sa coque ; à peine voit-on ses mâts effacés par la sombre tempête qui, cependant, s'éclaire d'un effet de soleil couchant. Mais lui, le vieux pilote, au risque de casser sa rame qui ploie, crie courage à ses vaillants compagnons, tous précis, calmes, et s'appliquant à couper la lame qui menace d'engloutir leur frêle canot. — Comme ils se penchent,

avec vigueur et précision, dans les mouvements voulus et commandés par l'expérience ! Celui du second plan se règle sur la manœuvre du pilote debout, visant à la ligne droite, pour gagner vite le brick en danger. Le deuxième jette un regard de méfiance à la grosse lame qui crache avec fureur sur leur frêle esquif ; et, en habile, il coupe cette vague menaçante comme une trombe. Le troisième, moins vaillant, tient sa rame en l'air ; et cette rame, comme les autres, fait un étonnant trompe-l'œil. Le dernier, en poupe, prend la lame en-dessous, et la barque qui monte, suspendue sur la pointe de la vague, va redescendre et remonter encore, en suivant la direction imprimée par le vaillant et habile pilote. — Le peu de profil que nous laisse entrevoir la casquette, dont la large visière tombe sur le dos, est bien le type de ces compagnons de Rollon, ces hardis marins qui descendaient la Seine et prenaient Paris ; la bouche constamment ouverte pour crier ses ordres et commandements, son attention d'homme de cœur qui lutte avec l'élément terrible en ce duel inégal, trahit dans tous ses mouvements un calme prudent, une précision mathématique dans l'art maritime. — Remarquez sa jambe gauche tendue en avant, comme un arc-boutant dans le flanc de la barque, et la jambe gauche fléchissant sur le genou, tandis que le haut du corps, penché en avant, suit avec les bras le mouvement de la tête ; le torse est obligé de se plier en deux pour remettre la barque en ligne droite devant le brick. — Le foyer de ce drame puissant et complètement nouveau et personnel est donc concentré sur ce pilote à la veste et à la culotte de cuir jaune, et les transes de sa direction anxieuse vous plongent vous-même dans

une violente angoisse. — Honneur donc à ce vrai génie original de la peinture moderne, à M. Renouf qui, fuyant les sentiers battus du poncif, ne cherche ses inspirations que dans les beautés du cœur humain ! C'est pourquoi ce vaillant héros de l'art est lui-même homme de mer et prend la nature sur le vif. Fuyant l'intrigue des coteries et du savoir-faire, tous les ans, son œuvre vient apporter l'enseignement moral du vrai grand art, tantôt par « *La veuve du marin* » qui vient, avec son fils, pleurer sur la tombe regrettée ; l'année suivante, c'est « *Le bon coup de main* » donné par la fillette de quatre à cinq ans au bon aïeul qui sourit, en voyant sa petite héritière croire à ses forces, et comprenant déjà que son devoir de femme sera d'aider son mari dans toutes les circonstances de la vie. Et le bon vieux, tout en fumant sa pipe, a des larmes dans les yeux, en voyant son petit ange comprendre si bien le devoir de la femme ! — Cette toile, de haut enseignement moral, méritait déjà une récompense, et l'esprit léger de l'Athènes moderne passait devant ce chef-d'œuvre, sans éprouver le moindre attendrissement pour un sujet aussi rassérénant. — Eh bien ! vous verrez encore, cette année, que le « *Pilote* » ne sera pas mieux compris. Les Athéniens, qui ne voient que la surface des choses, s'écrieront : « Ce n'est, après tout, qu'un sauvetage ». — Halte là ! Messieurs les blasés du vieux monde, n'estimant que la mythologie, les Grecs et les Romains, les rengaînes usées jusqu'à la corde ! Nous estimons, nous, que l'histoire de l'humanité, quoique vieille, est toujours nouvelle, et que le véritable héroïsme est l'amour et le sacrifice envers son semblable ; et ces cinq héros, embauchés sur la foi du pilote, volant au secours

du brick en détresse, nous estimons que ces grands héros-là valent mieux que ceux d'Homère et de tous les âges héroïques barbares, et nous en déduisons cette conséquence logique que, comme l'avait annoncé M. de Châteaubriand, le christianisme est entré dans la phase d'application pratique, et que le plus bel héroïsme est dans le dévouement, le sacrifice et le devoir qui, dans le véritable ordre moral, seront toujours les lois de la civilisation des peuples. Et le peintre français qui comprend et exécute un pareil chef-d'œuvre élève le niveau de la morale publique, et devient, du premier coup, par l'âme, le cœur, l'esprit et le génie, le promoteur et le novateur de la vraie et juste voie où doit entrer le grand art. — Donc, M. Renouf mérite la médaille d'honneur et la croix. — Dans le portrait, M. Renouf est encore simple et vrai. — « Mlle Lizy », de profil vivant, si j'en juge par cette narine où l'air entre à pleins poumons, Mlle Lizy, avec son œil bleu azur et sa fine bouche, sourit avec intelligence et bonté. Ses cheveux lissés et tombant en tresse et chignon sur son épaule, et son modeste corsage de toile blanche vont bien à la modestie de cette charmante jeune fille s'enlevant sur la verdure ensoleillée, et se dégradant en pénombre, à partir des yeux. Au-dessus de sa tête est l'ébauche d'un coteau où se devine un village borné par un ciel d'argent. — Ah ! mademoiselle Lizy, vous avez été bien avisée de choisir M. Renouf pour votre peintre. Vous vivrez ! je vous en réponds, car les maîtres de cette force sont rares, attendu que, par sa personnalité et son choix de sujets humanitaires, M. Renouf tient la tête de l'art moderne en grand labeur d'évolution et de rénovation. — Chez lui, point de poncif ;

comme Courbet, il montre que la nature et le cœur des vaillants et des forts sont les pères de notre vieille France et du grand art.

REVERCHON (A.). — « Un clair de lune » éclaire un mausolée, en forme de pyramide trapue et surmontée d'une croix, et au pied de ce monument funèbre une femme, assise et adossée à la balustrade, tient son enfant sur son cœur et pleure son cher absent, l'époux qui dort dans cette tombe digne d'un Pharaon, et qui, à la lueur de la lune, découpe sa silhouette funèbre sur le ciel bleu sombre. — Effet réussi.

REYNAUD (François). — « A la porte d'une église » se précipite un très joli groupe mouvementé de petits bohémiens, de joueuses de vielle, de tam-tam, et de trois petits mendiants affamés de vie et de soleil. — Sans être malthusien, je me demande, en vérité, comment la race prolifique des paresseux et communards pullule avec tant de rapidité. — Regardez plutôt ce grand frère négrillon portant sur ses épaules sa petite sœur âgée de 5 à 6 mois, et au 1er plan la sœur aînée portant sur ses genoux son petit frère âgé d'un an à peine. — Eh, bon Dieu! qui peut nourrir ces bouches inutiles? La charité qui les mène devant la porte de l'église. Mais le petit sou est insuffisant. Ah! gouvernement imprévoyant, agrandis donc l'œuvre du grand Bonjean, et fais gagner aux champs la vie de ces fainéants.

RIBARZ (Rodolphe). — « Une route à Cayeux (Picardie) », et au 1er plan, où arrive de face ce cabriolet noir, mené au trot par un cheval de même couleur. — A gauche, une prairie, où une haute chaumière est le point de départ de la perspective de la ville de Cayeux s'enlevant sur un ciel

gris fin et tendre. — Très bon aspect, franc et plein de chaleur. — « Habitations de pêcheurs en Picardie. » Groupe de quelques maisonnettes donnant une excellente étude en ce petit paysage où l'artiste habile a su faire circuler l'air et la lumière. L'humble chaumière peut fournir un aussi agréable motif que le plus splendide palais. M. Ribarz a su le prouver dans ces habitations villageoises que son pinceau a su rendre attrayantes.

RICHEMONT (Alfr.-Paul). — « Une cave pendant le bombardement ; — épisode du siège de Paris ». Le quartier du Luxembourg reçoit un obus par deux minutes environ... Tous les habitants se sont réfugiés dans les caves, depuis les locataires du 1er étage jusqu'à ceux des mansardes ; on y voit même des blessés. — En effet, voici un sergent-major au 3e plan, qui donne un avis à un ouvrier monté sur une barrique et plaçant un matelas bouchant à peu près le jour de souffrance de la cave ; puis, en descendant les plans jusqu'au 1er, nous voyons une petite ouvrière parisienne debout et les mains jointes, priant pour que l'obus ne vienne pas les visiter dans la cave ; puis au 1er plan, un groupe dans les transes, comme cette bonne dame assise, joignant les mains et se lamentant auprès de sa fillette blonde qui pleure, et n'écoutant pas son mari qui veut la rassurer. — Intérieur de cave très dramatique et bien rendu.

RICHET (L.). — Ce « paysage normand, près Dieppe », est arrosé au 1er plan par une rivière passant en cascades sous un pont de bois. — A gauche est une chaumière abritée par les massifs d'arbres qui s'enlèvent sur l'horizon d'un ciel moutonné de nuages argentés, et les terrains ombreux du 1er plan sont sillonnés d'ornières

vigoureuses. — Bel aspect et grandes qualités en cette belle étude directe.

RICHEY (C.). — « Mlle R... » est en lecture et veut bien la suspendre pour daigner nous lancer un regard bienveillant de ses yeux bleus ; et, disons-le de suite, la bienveillance est l'apanage du cœur de cette bienveillante demoiselle, comme l'exprime si clairement cette noble tête de face. Sa main droite s'appuie sur le livre ouvert, et de la main gauche elle soutient son manteau, s'accoudant sur la table où pose le livre avec un bouquet de violettes. — Qualités en ce bon portrait expressif.

RICHOMME (Jules). — Cette « jeune fille » blonde, un peu ardente, est assise de profil et joint les mains sur ses genoux ; elle tourne sa figure fine et très intelligente de notre côté, et ses traits vivants nous fixent avec bonté, tout en pétillant d'esprit. — Très belle guipure descendant sur son corsage de velours bleu, dont la vigueur s'enlève sur une tapisserie verdâtre. — Qualités.

RICHTER (Edouard). — Ce « Harem, à Grenade », nous exhibe une superbe almée ou odalisque dansant son pas voluptueux. De la main droite, elle soulève son voile de gaze au-dessus de sa tête, et du bras gauche qu'elle allonge, elle écarte avec grâce ce même voile. Sa jolie tête voluptueuse s'incline sur cette épaule, et ses pectoraux splendides sont comprimés à moitié par un corsage violet rayé de bandes d'or, qu'une draperie de satin rose retient à la hanche, en tombant à flots et en traîne sur les dalles du harem. Au milieu est une vasque ou large coupe de marbre où se baignent des plantes aquatiques ; de l'autre côté de cette coupe, un joli groupe de sultanes assises admirent leur amie, et celle de gauche, près de la dan-

seuse, fume sa longue chibouque. Ce riche intérieur de harem a pour fond une porte quadrillée où percent les rayons d'un ciel azur clair se reflétant sur les dalles du parquet de marbre, et, en avant, au 1er plan, la vasque est entourée de deux gradins, ou dalles circulaires ornées de mosaïques. Superbe intérieur, étincelant d'étoffes, de soie, de marbre et d'or.

RIGNAULT-DUBAUX (Mlle). — « M. Louis de Courmont », debout et de 3/4, tourne un peu sa tête sévère et intelligente sur l'épaule gauche. Ce noble facies, portant toute sa barbe, est plus que réfléchi, il paraît même dans le feu de l'inspiration ; car, de la main droite, M. de Courmont tient sa plume observatrice qui ne laissera rien échapper. Comme art, cette belle tête à caractère et en pleine lumière ne laisse rien à désirer pour l'étude, pas plus que les mains savamment étudiées et fouillées dans les muscles et attaches des phalanges. Mais, en artiste qui voit de haut et de loin, Mlle Rignault-Dubaux, indépendamment de son vrai talent de facture large et savante, comme elle le prouvait, l'an passé, par le superbe portrait du général Pittié, Mlle Rignault-Dubaux vise à la vie et à la pensée, ce qui promet à ses portraits un immense succès légitime ; et M. de Courmont, qui s'y connaît, doit constater le bien-fondé de mon observation. — Courage, Mademoiselle et digne peintre, je vous prédis et souhaite du fond de l'âme un succès légitime ascendant.

RIVEY (Arsène). — Cette « étudiante » aura le don de dérouter bien d'autres que son traducteur, car je ne peux me figurer que cette mâle figure et très décidée, quoique imberbe, soit celle d'une femme. Si c'est là une étudiante, avec son

chapeau à larges bords, la main rouge et osseuse crispant carrément la hanche gauche, et vêtue d'un manteau drapant en hidalgo ses épaules ; oui, si c'est là un 3/4 de femme à carnation blanche au front et sanguine aux joues, vous lançant un regard énergique et matamore, eh bien, j'avoue que le charme du sexe s'envole devant cet épouvantail féminin qui me rappelle mon ami d'atelier M. Risler. — Admettons que ce soit une erreur au catalogue, et alors cet étudiant est un excellent portrait d'homme ; mais une étudiante, c'est inadmissible. — Hâtons-nous de corriger cet erratum : c'est un « Estudiante » ou « Estudiantina » espagnol, ce qui explique le genre masculin traduit par la notice. — « M. F... », figure de face, à barbe et cheveux blonds, dont les traits pensent et vivent. Ce bon portrait à la touche large et ferme témoigne de solides qualités.

RIXENS (Jean-André). — « La Gloire. » — Le compositeur mourant se renverse sur son fauteuil et laisse tomber sa tête pâle d'où la vie s'est déjà retirée, et la Gloire vient déposer son baiser sur son front et lui présenter son laurier d'or, lorsqu'il n'est plus qu'un cadavre. Devant lui, le piano ouvert sur lequel sa main s'est arrêtée, tandis que la partition qu'il composait gît sur le sol. Allégorie dont le sens n'est que trop vrai et trop souvent répété. Que d'artistes et de poètes n'ont obtenu cette gloire tant désirée qu'après avoir été frappés par la mort, n'ayant connu que misère et humiliations pendant toute leur vie ! — Le groupe est fort beau et heureusement inspiré.

ROBERT (Paul). — « Andromède », debout, est attachée par les poignets à son rocher. Son beau corps frêle et souple s'incline fatigué, et sa tête

ɔenchée laisse ruisseler l'or de sa longue cheve-ure. Ses formes blanches, à la ligne pure et élé-;ante, se détachent sur les fonds noirs des rochers. – Excellente étude de nu.

ROBERT (Victor). — « La Roche-Rouge ; en-'irons du Puy (Haute-Loire). » Motif des plus ɿittoresques, à l'aspect sauvage et tourmenté qui ttire les touristes. Une échelle est dressée contre ın pic inaccessible et annonce que de hardis ex-ɔlorateurs vont tenter une périlleuse ascension. – Grand effet.

ROBERT-FLEURY (Tony). — « Mazarin et es nièces. » — Assis de profil, et dans son flam-ɔoyant costume pourpre, le cardinal écoute atten-ivement un duo chanté par ses deux nièces de-ɔout, et accompagné au clavecin par la troisième. ,e profil perdu du grand ministre a bien toutes les nesses italiennes de sa race. Son goût musical inné avoure, en ce moment, toutes les beautés de Per-olèse ou de Cimarosa. Mais, hélas ! une souffrance ıélancolique se trahit sur la figure du Machiavel olitique, et sa tête malade repose sur un oreiller, e même que la main droite, presque inerte de ıiblesse et de fièvre, sur l'hermine blanche ui couvre et réchauffe ses jambes glacées. Très on tableau d'histoire, vous initiant clairement à et épisode d'un grand ministre malade et se dis-ayant par le talent de ses nièces. — « Mlle de B... », ssise de 3/4 dans un grand fauteuil Louis XVI, ur le bras duquel elle appuie sa main droite, tourne e notre côté sa jeune et jolie figure de face et n pleine lumière, comme sa belle poitrine aux arnations lactées. Le corsage de satin et la robe lanche presque collante dessinent les formes pulentes de Mlle de B... De sa main gauche elle tient

naturellement son éventail aux plumes vaporeuse d'Eider; et, droite et sévère dans sa pose, elle veu bien nous autoriser à fouiller les idées exprimée par ce facies calme et rigide. — J'ignore ce qu fait Mlle de B ..; mais j'aime à croire que ce bea front, caché par cette mode malheureuse, roule d nobles pensées, comme le disent les yeux et l bouche dans leur franche et loyale expression. y a, avant tout, dans ces beaux traits, une décisio une volonté sans réplique, et une intelligence re marquable au service de ce vouloir intransigean — Très bel et bon petit portrait.

ROBIE (Jean). — « Fleurs, fruits et accessoi res » se font remarquer par un effet des plus bri lants et par la finesse et la grande habileté d l'exécution. Que ces roses sont fraîches et splen dides dans leurs délicates nuances si artistemen détaillées, et ces vases et plats repoussés aux fin ciselures, qui viennent ajouter leurs tons d'or à c riche ensemble ! — C'est un véritable chef-d'œuvre

ROBIN (Louis). — « Le portrait du grand-père est, en ce moment, retouché par la maîtresse d dessin, qui enlace d'amitié, de la main gauche, le épaules de son élève et relève des fautes de dessin d'après le grand-père qui pose, assis dans un fau teuil Louis XIV, immobile comme un marbre ou u bronze, à ce point qu'il en a chaud et est menac d'un coup de sang. L'élève respectueuse sourit e admire le talent de son professeur, et deux mes sieurs, debout derrière le groupe artiste, admiren aussi avec complaisance et une haute solennit suffisante le talent du professeur. — Jolie anec dote, à expressions variées rendues.

ROBINET (Paul). — « Matinée d'automne, a bord du lac d'Uri (Suisse). » Vue d'une partie d

lac, dont un coin de rivage échancré surplombe au premier plan. La perspective se termine à l'horizon par des montagnes à l'effet pittoresque, dont la couleur légère, d'un blanc bleuâtre, se marie au ciel d'azur. Jolie paysage où l'air et la lumière circulent et donnent un grand eftet d'aspect vrai et bien saisi.

ROCHEGROSSE (Georges). — « Andromaque » ne vivait plus, après tous ses malheurs, que pour son cher Astyanax, qui, prince royal, et héritier de la vengeance d'Hector et de tous les Troyens, ne manquerait pas, un jour, de remplir bravement son redoutable mandat justicier. Hélas ! la pauvre mère s'abusait encore, ce n'était point assez d'avoir vu traîner son cher époux trois fois autour de la ville, attaché au char du féroce et vindicatif Achille, de s'être évanouie, et d'avoir cru mourir auprès des remparts. Certes ! elle eût été heureuse de se précipiter du haut de ces mêmes remparts et d'aller rejoindre le corps ensanglanté d'Hector, sous les roues du char de triomphe, pour mourir sur le cadavre de son cher époux. Mais, hélas ! elle se devait à sa vengeance et à la vie de leur cher enfant, le futur vengeur de son père et de Troie en cendres. Eh bien, non, cette épave de ses espérances devait encore lui être arrachée par le cruel vainqueur, le fourbe Ulysse, dont les ruses incessantes, depuis le fatal cheval de bois, avaient amené la perte de Troie et le carnage de ses habitants. C'est encore lui, l'implacable, qui vient lui enlever sa dernière espérance, en donnant l'ordre d'arracher de ses bras le prince Astyanax, pour être jeté par-dessus les remparts de la ville. Mais, à l'exécution de l'ordre barbare, la pauvre mère n'est plus une femme, c'est une lionne qui

défend son lionceau. Il ne faut pas moins de cin(féroces guerriers pour accomplir l'ordre du tyran qui, les bras croisés, attend au haut et sur la pre mière marche des remparts l'exécution de l'ordr implacable. Le malheureux enfant est donc arra ché des bras de la malheureuse mère, qui mord e déchire de ses ongles le misérable voleur qui lu enlève son trésor ; mais elle espère encore le lu reprendre et se cramponne à son habit pour l faire rouler des marches supérieures et ressaisi son cher Astyanax. Mais, hélas ! peine inutile deux autres guerriers lui saisissent, l'un le bras l'autre les épaules et les cheveux, et par derrière les lâches ! puis deux autres encore se crampon nent à elle. Celui du premier plan souille se beaux pectoraux en entourant son corps de se bras, pendant que le quatrième met toutes ses for ces à la tirer en arrière par les cheveux pour lu faire lâcher prise et laisser le voleur porter l jeune prince au digne vainqueur. C'en est fait du malheureux, qui tend sa petite main à sa mère ; le voici bientôt au pouvoir du tigre qui, là haut, les bras croisés et témoin de ce crime atroce, attend avec impatience son hideux dénoue-ment. En effet, la pauvre mère, telle est la sauvage espérance d'Ulysse, verra lancer dans l'espace e tomber son tendre et cher petit Astyanax qui, la tête fracassée, et son petit corps en lambeaux rendra dans quelques instants le dernier soupi devant elle. Elle peut voir déjà les têtes coupées et les cadavres des femmes et des enfants qui na-gent dans leur sang, et dont les yeux sanguinolents demandent vengeance, et, à la lueur de l'incen die qui dévore sa ville natale, le combat désespéré de quelques patriotes vendant chèrement leur

existence. — Tel est ce dramatique et sanglant épisode ou dénouement de la guerre de Troie que M. Rochegrosse a peint dans la furie la plus intense, et pour ainsi dire avec du sang dans les yeux et dans les mains, sur sa palette et ses brosses trempées dans cette source rouge de la vie humaine. Ah, certes ! pour un dramaturge de grande envergure, on ne pouvait trouver un plus terrible sujet à exploiter. Ni Eschyle, ni Sophocle, ni Euripide, ni Shakspeare ne purent étaler plus d'horreur et plus de terreur en un tel amas de crimes ! Le grand Homère connaissait le ressort puissant de la terreur, encore mieux qu'Aristote. — Honneur donc à M. G. Rochegrosse d'avoir, à son tour, aussi bien compris et rendu cet épouvantable sujet, qui a le don de faire reculer d'horreur toutes les âmes honnêtes et tendres qui conspuent et flétrissent à jamais la barbarie. Et le temps n'est pas loin, espérons-le, où toutes les infamies et tous les crimes de ce fléau infernal.... la guerre ! tomberont sous la réprobation du genre humain qui, dans l'âge d'or, et en avant, amené par la science et l'instruction générale, se demandera comment il a pu exister de pareilles scélératesses !

ROLL (Alfr.-Phil.). — « Mme *** », debout et de 3/4, emmitouflée dans son mantelet quadrillé de filigranes d'or et bordé d'une riche fourrure d'ourson, Mme *** est peinte en pleine lumière, car son beau 3/4 offre une carnation franche et savamment éclairée dans sa forte et bonne pâte vivante. L'expression vive et intelligente de cette dame n'a pas l'air d'admettre de réplique ; c'est une volonté spirituelle à toute épreuve, que le pinceau impressionniste de notre ami Roll a saisi de primesaut. La robe à traîne et de gros satin qui s'enlève

sur la fourrure fauve de lion et sur le fond gris est un trompe-l'œil. Le rideau vert sombre du fond est velouté. En somme, il y a là un aspect magistral, qui promet à ce peintre de large envergure, que j'ai deviné à son début, un des premiers rangs dans le portrait de style et dans le grand art, où on ne l'a pas encore classé comme il le mérite. — « En Normandie », comme à Paris, vous prouvez, cher maître et grand peintre novateur, que votre talent, souple et infatigable, attaque tous les genres avec un égal bonheur. Ainsi, votre vache normande de profil est le vrai cliché de la nature. La superbe blanche et rousse broute bien ces feuilles et végétaux du premier plan ; la poule noire, sa chère et amicale cocotte qui pond tous les jours dans sa crèche et lui donne une aubade à chaque œuf nouveau, picore jusque dans ses pattes ; puis, derrière cette splendide ruminante (que le grand maître Hugo a comparée à l'*Alma parens*), la fermière ou vachère, assise au seuil de sa cabane, abreuve sa fillette aînée du lait de cette vache bienfaisante. Au fond, par la petite barrière ouverte, paraît le dernier-né retenu dans sa sellette. — Bravissimo, cher grand peintre, vous trouvez là, comme Bastien-Lepage, la vie et l'air de la nature, et, dans cette nouvelle voie, je vous prédis un regain de succès éclatants. Car pour votre 14 juillet vos chers confrères ont été injustes, et cela sera toujours sans un jury mixte impartial. — Courage et bravo ! et revenez à vos grands drames humanitaires !

RONGIER (Mlle Jeanne). — « Portraits de famille. » Cette artiste est sortie du portrait banal pour grouper cette famille saisie dans le cadre de sa vie ordinaire, et prenant le café à la

porte de son cottage, à l'ombre de beaux arbres. Une jeune bonne au tablier blanc sert le nectar brûlant. Toutes les poses ont un grand naturel, et les expressions sont justes et pleines de vie. Le monsieur fumant sa cigarette sur le seuil de la maisonnette, cet autre donnant un morceau de sucre au gros chien et les autres personnages sont très heureusement groupés et rendus. — Nous retrouvons là le grand talent de Mlle Jeanne Rongier, dont le public n'a pas oublié les œuvres remarquables exposées aux salons des années précédentes.

RONNER (Mme Henriette). — « Nouveaux locataires », et tous plus spirituels, plus charmants les uns que les autres. Le premier, petit joueur noir et blanc, pose ses pattes de devant sur l'éventail rouge qu'il va mettre en pièces, mais il nous regarde avant de commencer. Celui qui vient au deuxième plan, entre dans la loge ou l'appartement qui a servi au voyage de Bruxelles. Dans cette cage sont deux autres frères, l'un tout noir que vient visiter le petit bicolore, puis au bout de la même cage un petit blanc met le nez à la fenêtre pour jouer avec son ami qui est en dehors et s'efforce de casser un nouveau barreau ; et, comme effet culminant, sur cette cage repose avec calme, mais avec une grande surveillance, la bonne mère, dont les yeux d'or se voilent avec une certaine satisfaction de voir toute sa famille en plein jeu et amusement. Elle semble se dire, dans son ronron d'orgueil maternel : « Qu'ils sont gentils mes petits minets ! »

RONOT (Charles). — « M e B. de L... », vêtue de blanc, est assise de 3/4, les mains réunies et s'appuyant sur ses genoux. Une guirlande de

fleurs retombe de son épaule gauche le long de la poitrine découverte par la robe décolletée. La tête nue, aux cheveux bruns, a de l'expression. — Bon portrait.

ROSIER (Amédée).— « L'église Saint-Georges-Majeur, à Venise, le matin », dont le clocher et la façade reflètent leurs ombres dans la mer qui vient battre leur base. Un soleil couchant illumine la perspective lointaine à l'horizon et vient aussi se mirer dans les eaux à la teinte assombrie par les ombres de la nuit qui s'approche. Ce splendide spectacle de la nature est traité avec beaucoup de charme par un artiste qui en a senti la poésie grandiose et pénétrante. — « Le canal San-Giovanni-et-Paolo, à Venise », est traversé par une jolie passerelle rose, ou pont d'une seule arche cintrée, et dans le lointain, en perspective, on aperçoit d'autres ponts également d'une seule arche. De chaque côté de la lagune, les maisons de Venise à gauche, et à droite un splendide monument d'architecture mauresque ; l'eau du canal reflète l'azur du ciel. — Effet clair, tendre et rompu.

ROSSELIN (E.). — « Vincenza » a des traits presque masculins ; son nez, comme ses lèvres et ses yeux noirs, sont puissants et un peu matériels, promettant des tempêtes sensuelles. Ses jeunes pectoraux trahissent, sous sa chemise plissée, des provocations par trop précoces et d'accord avec le sourire chargé de volupté des yeux et des traits lascifs. — N'importe, il y a là un avenir, et une palette passionnée à développer.

ROSSET-GRANGER (Edouard). — Cette suppliante « charmeuse », nue et peinte en vapeur flou, porte à droite, et d'une tête en profil perdu incli-

née sur l'épaule droite elle appelle des pigeons pour venir manger dans sa main ; que dis-je des pigeons ? Non, c'est un cacatoës blanc, avec la crête d'or, et suivi de sa femelle ; tous deux viennent se poser sur cette main amie. — Très bel effet de soleil de feu à son coucher, sur lequel la charmeuse s'enlève en gamme tendre et neutre — Tableau poétique.

ROTH (Mlle Clémence). — « Mlle Desbordes » est évidemment peintre de fleurs et nous demande notre avis sur celles qu'elle ébauche sur sa toile. Elle est debout, la palette à la main, avec l'appui-main et un maître-pinceau dans la droite ; je n'en ai vu de cette taille qu'aux mains du grand poète-peintre Hébert. L'heureuse et consciencieuse artiste relève un peu sa tunique et, après ce petit repos, va continuer ses jolies fleurs. — Très bon portrait.

ROUFFIO (Paul). — « Le fond de la coupe. » Jeune fille à la tunique blanche et légère. De profil et à mi-corps, elle soulève des deux mains cette coupe d'or qu'elle porte à ses lèvres et dont elle boit le contenu. Des pampres qui couronnent sa chevelure et la forme antique de sa tunique indiquent une prêtresse de Bacchus ou une bacchante faisant des libations en l'honneur du dieu. — « Lettre au fiancé. » Jeune fille à mi-corps, assise devant une table sur laquelle elle écrit cette lettre. Une expression aimable embellit encore sa jolie figure souriante, pendant qu'elle laisse courir sa plume. — Comme dans la toile précédente, M. Rouffio se montre le peintre exercé de la grâce et de la beauté féminines.

ROUSSEAU (Philippe). — « Victuailles. » Homard dans un grand chaudron, canards étalant

leurs couleurs vives et délicates, dans un foyer de lumière savamment ménagé par ce maître de la nature morte. Dans l'ombre on aperçoit aussi une manne d'œufs renversés, dont quelques-uns sont brisés, et derrière cette manne, assis, calme et digne, un matou dont les yeux phosphorescents brillent dans l'obscurité. — « Les asperges » liées en bottes sont traitées avec une perfection et un fini qui ne peuvent guère être dépassés ; aussi sont-elles d'une vérité d'aspect qui fait illusion. — Nouveau succès bien mérité.

ROUSSELIN (Joseph). — « Repentir de l'enfant prodigue. » Jeune homme assis de face et levant au ciel son visage repentant ; son regard triste semble implorer la miséricorde divine. Très bonne étude de nu, dont les difficultés ont été victorieusement surmontées par un pinceau habile. — « Mlle *** » est de face et à mi-corps, en robe rouge, dont l'éclat fait valoir les carnations délicates de la figure, des bras et des mains bien étudiés. La nuance verte du rideau du fond, s'éclairant au bas d'un reflet lumineux, est bien choisie et donne un bon effet d'ensemble.

ROUX (Georges-Alexandre). — « La fin du livre. » Jeune femme assise à sa terrasse et tenant sur ses genoux le livre dont elle vient d'achever la lecture. Une rêverie douloureuse semble l'absorber entièrement, et sa lecture a sans doute fait vibrer quelque corde intime. Elle laisse errer son regard pensif sur le panorama qui se déroule en perspective et qu'illuminent à l'horizon les feux du soleil couchant. Mais sa pensée erre dans un monde fictif qui lui cache toutes les splendeurs du monde matériel. — Ce motif poétique a été interprété avec un réel talent.

ROY (Marius). — « Au quartier ; — huit heures 1/2. » Grande activité dans cette cuisine militaire, où des artilleurs en costumes de toile grise préparent le repas de leurs camarades. Ils sont debout auprès du grand fourneau couvert de marmites et gamelles. Un autre, assis sur le sol, lave des gamelles vides. Dans le fond, le brigadier, fumant sa cigarette, fait son apparition et vient sans doute avertir que l'heure de la distribution est arrivée. —Jolie toile, bien rendue, et que l'on regarde avec intérêt.

ROYER (Lionel). — « Mme Roland », avec cette épigraphe : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » Il faut avouer que la belle et splendide républicaine, avec cette expression sévère et grave, n'a rien de mondain, ni de terre à terre ; c'est bien le regard d'une femme supérieure qui a entrevu l'idéal : liberté ! sous d'autres aspects et d'autres responsabilités que celle de la Montagne dans sa tyrannie dictatoriale. La fille intelligente du graveur Phlipon, qui avait traversé dans sa jeunesse laborieuse toutes les phases pénibles et voisines de l'indigence, rêvait déjà un soleil plus égal et plus réchauffant pour tous. Dans ses rêves de jeune artiste, et son fanatisme pour l'émancipation libérale, elle voulait, comme les Girondins, une liberté bienfaisante et l'égalité pour tous devant la loi. Elle ne dédaignait même pas l'élément aristocratique pour tous, et elle se disait avec raison : « La liberté doit amener l'instruction, et l'éducation, le temps nivellera les classes et les fusionnera dans la mesure relative des capacités et des inégalités natives ; mais enfin, pensait-elle encore, avec le développement de l'instruction obligatoire, le mérite se fera jour,

et la science prévoyante pourvoira aux besoins des déshérités ; le travail sera le dieu moderne, et dans un temps rapproché, grâce à la science, les Babels disparaîtront et la liberté fera le tour du monde. » Mais son beau rêve, hélas ! vient de s'évanouir dans le sang de ses amis et, à son tour, elle apporte aussi sa tête à ce sphinx de l'odieuse Terreur qui retarde le progrès de plusieurs siècles. La voilà donc debout sur l'échafaud et, dans une pose épique, fermant le poing et répétant cette sentence vraie à la statue de la République : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » La foule cruelle, qui s'impatiente et l'injurie, ne trouble point cette noble martyre. Le bourreau lie fortement son bras gauche, et, dans quelques instants, la sublime héroïne de la vraie liberté lèguera son nom pur à la postérité. — Grand caractère et fière allure dans ce bon tableau.

ROZIER (Dominique). — « La soupe aux choux », pour être rustique, n'en est pas moins appétissante, telle que nous la présente M. Rozier sur cette table campagnarde, avec ses assiettes brunes, sa soupière à fleurs peintes et, sur un plat, les choux fumants auprès des pommes de terre, du lard et du saucisson. Un Rominagrobis peu délicat, et qui n'a pas été invité probablement, semble être du même avis, car il allonge une patte friponne, dont les griffes taquinent le saucisson sur lequel il paraît avoir jeté son dévolu. Excellente toile, dont la couleur est des plus agréables et l'effet très vrai. — « Le panier d'Isabelle la bouquetière » est abondamment rempli de roses de toutes couleurs et provenances. Il y en a tant et tant, que l'on a dû en attacher à l'anse de ce haut panier. — Toutefois, en bas, on voit pendre de ses bords quelques

narcisses aux pétales blancs. — Ce splendide bouquet se donne les allures d'un feu d'artifice, car il tire de vibrantes détonations de pétards de couleur.

RUDAUX (Edmond). — « Contes de Grand'-Mère », qui, assise dans le grand fauteuil, au milieu de ses chers petits-enfants en rond devant la cheminée et le foyer renaissance du château, leur raconte des histoires des temps passés. La bonne mère-grand sourit et lève un doigt mystérieux, pour accentuer le côté intéressant de son conte ; et il faut voir quelle attention lui donnent ses chers petits amis. — Jolie anecdote d'hiver, le soir, au coin d'un bon feu.

RUEL (Léon). — « Léda », avec une jeune suivante qui est venue l'accompagner pour prendre son bain dans l'Eurotas, voit venir à elle un charmant courtisan, et même un familier très entreprenant, en la personne de M. Jupiter, déguisé en cygne. Ce dieu scélérat avait beau jeu à satisfaire tous ses caprices, aussi Léda n'y voit pas malice et est flattée des avances du bel oiseau, qui va commencer par lui caresser les jambes avec son bec jaune et le duvet de son col insinuant et même entreprenant. La belle Léda et sa suivante forment un charmant groupe. Cependant la belle et blonde reine de Lydie, tout en contemplant les formes lascives du cygne, commence à réfléchir et même à caresser des idées étranges et voisines du caprice amoureux si bien provoqué par le dieu, fallacieux séducteur. — Charmant tableau et groupe rendu avec habileté.

SAIN (Paul). — « La campagne aux environs de Saint-Chaumes (Bouches-du-Rhône). » Excel-

lente étude directe de rochers de silex gris au 1er plan, et qui continuent à émailler la plaine au loin. — « Fin d'automne, environs d'Avignon. » Tendre effet crépusculaire et poudroyant des rayons d'or d'un soleil couchant derrière les bouleaux et les trembles de cette belle futaie, dont les arbres se mirent dans l'eau transparente du 1er plan. Ce ciel azur et or et ces arbres enveloppés des vapeurs chaudes, avec ce poudroiement plein de chaleur de la nature, sont saisis et rendus de main de maître, et méritent une récompense.

SAIN (Ed.-Alexandre). — « Mme *** », à mi-corps, est de 3/4, presque de face, et vêtue de noir. Un bonnet, noir aussi, surmonte ses cheveux blonds. Les traits, qui ont une expression bienveillante et douce, sont rendus avec beaucoup de soin et une consciencieuse habileté. — « Mme de M... », de face et à mi-corps, dont le visage aux carnations blanches et délicates est bien encadré par l'éclat lumineux de sa robe de velours rouge et par le ton aux reflets or du fond. Excellent portrait, traité en coloriste maître de la lumière et de l'effet.

SAINSBURY (Everton). — « Tête d'étude. » Vieille femme tenant devant elle un gros volume sur lequel elle a déposé ses lunettes, interromp sa lecture pour se livrer à la méditation, comme l'indique sa physionomie. On peut supposer que ce gros livre doit être la Bible, à l'expression sérieuse et recueillie de la bonne vieille. — Qualités.

SAINTIN (Henri). — « Vallée de la Roche-Gouët (Bretagne) », et fort accidentée, que j'appellerai plutôt un vallon à pente déclive et parsem d'éclats de silex gris perçant à travers les bruyères jaunes et or. M. Saintin a eu le bon goût de faire

;ette jolie et solide étude directe au bord d'un ·uisseau qui se donne des airs de torrent bondis- ;ant sur les éclats de silex des mamelons voisins. Son étude est ébauchée et donne le croquis du »on paysage que nous traduisons par une eau »ouillonnante au 1er plan, puis par la vallée où tra- ·aille M. Saintin, et les dunes du fond s'enlevant ·n vigueur sur le ciel gris argenté. — Effet clair ·t puissant. — « Le ruisseau après les pluies; Ilsace. » Paysage d'un aspect aride et dont les errains sont percés de rocs noirâtres. Un ruisseau rossi par les pluies y déborde en plusieurs filets rréguliers. — Bien étudié et reproduit.

SAINTIN (Jules-Emile). — « La marchande de ommes », jeune fille au frais minois, dont le egard brillant semble quêter un acheteur. Elle ent sur ses genoux une manne remplie de ses ommes aux tons d'un rouge brillant, et un grand anier en est encore rempli auprès d'elle. Cette harmante Eve tentera certainement quelque ourmand, car ses fruits sont splendides d'aspect rai, et elle-même est fort bien rendue dans l'éclat e sa vive jeunesse. — « Mlle A. D... », tenant sa alette à la main, indiquant une artiste. C'est en ffet le portrait de Mlle Dubos, dont les œuvres ont guré aux différentes expositions et y ont été fort ·marquées. Ses beaux traits, jeunes sous ses che- eux gris, ont été reproduits avec beaucoup de élicatesse et d'habileté par M. Saintin.

SAINTPIERRE (G.-C.). — « L'Aurore », belle sereine, repousse de ses bras écartés et de ses oigts de rose les ombres nocturnes. Une étoile rille au-dessus de son front pur, d'où retombe sa ·ngue chevelure aux tons dorés. Trois petits énies l'entourent et repoussent aussi les vapeurs

de la nuit qui s'éloigne. Le mouvement de figure principale est d'une grande beauté, ai que l'harmonie de ses lignes élégantes. M. Sai pierre a trouvé là une bien heureuse personnific tion de l'Aurore, aussi sa toile est-elle admirée. « Portrait » de jeune fille, de face et à mi-cor Belle figure brune aux cheveux noirs, traitée coloriste sachant trouver l'effet lumineux donna toute sa valeur à cet excellent portrait.

SALANSON (Mlle Eugénie). — « Retour pêche. » Une jeune moulière, vraiment distingu dans son expression pudique, revient pieds n sur la plage, où éclatent des flaques d'eau reflét le ciel bleu. Elle rapporte un panier plein de mo les et paraît très satisfaite de sa pêche. belle tête en pénombre s'enlève en vigueur sur ciel gris pâle que borne, à l'horizon, la mer bla che et calme. — Mlle E. Salanson est toujours poète suave.

SALLES WAGNER (Mme Adélaide). — « Mlle F... », en robe bleu clair et tenant sur son b droit un bouquet de roses, s'avance dans un mo vement élégant et soulève une portière; sa figu se présente de 3/4, presque de face, laissant a mirer ses traits réguliers et jeunes, aux nuanc roses délicates, et encadrés par l'or de sa be chevelure qui retombe sur ses épaules comme manteau royal. — Ce charmant portrait a interprété avec un talent peu commun.

SALZEDO (P.). — « Le témoin. » Ce peint poursuit la série intéressante de ses reproductio des scènes diverses des drames de cour d'assis et nous montre cette fois le témoin, femme vêt de noir, au visage pâle et ému, levant la main, s l'invitation du président, ayant à ses côtés s

ssesseurs. La couleur sobre et ferme de cette onne toile lui donne un air de famille avec celles ii l'ont précédée, et elle excite le même intérêt et otient un aussi grand succès.

SANG (Frédéric). — « Naufrage du bateau *Europe* sur les sables de Goodwin (Angleterre), ril 1882. » Un grand navire entièrement désemiré, et dont il ne reste plus que la coque, est houé sur le rivage. Tout autour, les flots agités une mer furieuse font briller leurs lames d'arent. — Cette marine a de l'éclat et est traitée en oloriste.

SARGENT (John S.). — « Portraits d'enfants », aités d'une manière neuve et originale, mais au étriment de l'art de grouper, et cela, dans une iste toile, où les enfants échantillonnés auraient i jouer aux quatre coins : au premier plan, une lie fillette jouant avec sa poupée est assise sur ne natte bleue ; à gauche, au coin de cette rge toile, autre fillette debout et de face, largeent enlevée en pochade; ces deux fillettes sont ı pleine lumière ; puis au fond, dans l'ombre, lossée à un long vase japonais, la sœur aînée, de ofil, ayant à côté d'elle sa cadette, de face, au pe anglais. — Grandes qualités néanmoins en grand clair-obscur, se distinguant des autres iles par une personnalité de bon augure.

SAUBES (Léon-Daniel). — « M. J. C... », le ing droit fermé et appuyé sur le fauteuil où il t assis de face, paraît profondément réfléchir, r ses traits sont remplis d'une vivante expreson. Il y a, dans ce front chauve, ces yeux, ce nez cette bouche, une expression d'observateur qui nnaît les hommes et les choses de ce triste monde. - Très bon portrait, presqu'en pied.

SAUNIER (Octave). — « Un coin de la Bièvr à Cachan », étend sa ligne sinueuse, bordée d'u côté par les hangars industriels où l'on se sert (ses eaux, et de l'autre par une ligne de hauts pe pliers dépouillés de leurs feuilles et qui borne une verte prairie. — Ce joli paysage est fort bie reproduit.

SAUTAY (P.). — « L'entrée à l'église. » Ur paysanne très distinguée, coiffée de son petit bo net blanc et drapée de sa cape bleue, se présen de profil pour prendre l'eau bénite à la vasque c coupe de marbre noir. Cette belle nature d champs, se détachant, dans son arome de distin tion, sur ces hautes murailles grises et ces cintr élevés de la nef, offre une idée à la fois poétiqu et de grand style. — C'est la foi pure et naïve c la villageoise croyante qui éclate ici dans toute s candeur.

SAUVAGE (Henri). — « Intérieur d'église, Blois », donne un coin de l'un des bas-côtés, où ur ogive verse son ombre poétique entre deux pilie blancs dont l'un est orné de colonnettes. Les cha ses sont alignées, et une religieuse au grand bo net blanc est agenouillée et en prière. — Ce sin ple motif a été vu en artiste qui a su traduire av un grand talent son impression poétique, dont charme attire et retient.

SAUVAIGE (Louis-Paul). — « Un samedi Scheveningen (Hollande). » A l'horizon d'un bea ciel enflammé d'un soleil couchant, toutes les ba ques, lougres et chasse-marée en panne dresser leurs voiles déployées et s'enlevant en vigueur su le ciel d'or. — Ah ! c'est que c'est demain dimar che ! et les marins sont de pieux chrétiens et obse vent leur culte. — Très belle toile et marine d'u

grand effet, avec ces voiles qui dressent leurs pointes et leurs mâts au ciel.

SAUZAY (A.-J.). — « La ferme Coursimont (Sologne) » a pour voisins deux noyers ou chênes dont les feuilles jaunissent, et pour vis-à-vis une large prairie où des ruminants font la sieste ; quand ils ont soif, ils se rendent, à quelques pas de là, à la belle fosse au premier plan de la prairie, et cette fosse claire et limpide sert de miroir au ciel argenté à l'horizon et aux nuages gris-perle au zénith, avec fines trouées d'azur clair. — Motif poétique rendu dans sa clarté et son air pur et ambiant. — « La Bretonne, port de Barfleur (Manche), à la marée basse. » Groupe de maisonnettes aux toits de chaume d'un aspect fort pittoresque, au bord de la mer. Quelques embarcations restent à sec sur le rivage et sont couchées sur le flanc. — Joli paysage.

SCHENCK (Aug.-Fréd.-Albrecht). — « Dindons trouvant un supplément », et lequel, s'il vous plait? Une tournure de femme, oubliée sans doute dans la précipitation d'un départ ou d'une surprise sur ce beau lit de bruyères lilas et de fougères Sienne brûlée. Aussi, le lendemain, lorsqu'arrive aux champs le troupeau de dindons curieux et intrigués, ils courent à cet objet rouge qui attire leurs yeux perçants et, tout d'abord, ils en ont peur et se demandent quel est cet animal? Le doyen de la bande commence à faire la roue ; tous allongent leurs cols ornementés de la collerette brodée de fraises rouges. L'un cligne un œil perçant, l'autre lève la tête en l'air et écoute, mais sans perdre de vue cet étrange animal ou objet. — Eh bien, l'implacable et satirique observateur, qui pèse et passe à son alambic toutes les folies de

la mode obscène et trompeuse sur la nature de la marchandise, décoche, en cette allusion, au vulgaire troupeau humain les vérités suivantes : « Insensés, il vous faut des tournures pour habiller d'illusion les pauvres squelettes féminins, les difformes et les rachitiques! Il faut à tout prix réparer et combler les déficits et les lacunes; après les paniers, la crinoline, les tournures et les trousquins qui servent à intriguer et tromper les dindons! — M. Schenck est un fin et malin observateur dont la palette a toujours une portée philosophique.

SCHERRER (J.-J.). — « Capitulation de Verdun, le 2 septembre 1792. » Le commandant Beaurepaire, sommé de rendre la place, préfère se donner la mort plutôt que de signer la reddition de la ville. Les héroïques débris du détachement qu'il commandait sortent de Verdun avec les honneurs de la guerre, emportant le corps de leur chef. L'armée allemande, commandée par Brunswick, leur rend les honneurs militaires. — La mise en scène de ce bon tableau militaire est d'un grand effet qu'observent à leur aise les habitants de Verdun, du haut de leurs remparts crénelés Tous admirent le vaillant commandant Beaurepaire mort, et qu'apportent sur un brancard ses compagnons d'armes. Brunswick et son état-major, à cheval, se découvrent en voyant passer le cadavre de ce brave des braves. En présence de cet honorable suicide, on se rappelle la trahison de l'odieux Bazaine, qui a la honte de survivre à son déshonneur. — Très belle et bonne toile patriotique, d'une allure dramatique bien sentie et de bon style.

SCHLESINGER (Henri). — « M. Diémer », de

face, et accoudé du bras droit sur le dos d'un fauteuil rouge. La tête, légèrement tournée vers l'épaule droite, se présente de 3/4. M. Schlesinger traite le portrait avec le talent dont il a toujours fait preuve dans la peinture de genre. — « M. l'abbé Ducros, curé de Saint-Eugène », de face, tenant son chapeau de la main gauche et de la droite son livre de prières. Une expression de bonté et de grande bienveillance règne sur son visage, traité avec un remarquable talent comme les autres détails de cet excellent portrait qui peut figurer parmi les meilleurs.

SCHNEIDER (Mme Félicie). — « Là-bas ! » dit une bonne mère et femme de pêcheur à son bébé, petite fillette joignant les mains et comprenant que son père est dans cette barque lointaine ! Et la bichette, par l'attention vive de son petit cœur, est joyeuse de penser que son cher père va revenir ! La tête penchée et en raccourci de la bonne mère a une expression joyeuse ; elle rit bien tendrement en montrant ces barques lointaines. — Joli groupe sur cette plage que vient caresser la mer calme avec ses petites lames faiblement argentées. — Ces scènes intimes vous vont au cœur, et ont des cordes vibrantes du grand art. Car, ne l'oublions pas, l'âge d'or des peuples est en avant, avec la science et la famille !

SCHUTZENBERGER (L.-F.). — « Caliste, suivante de Diane », vient de percer de ses flèches une jolie chevrette étendue morte à ses pieds, et que garde le chien fidèle de la vaillante Nemrod. Elle délie en ce moment les bandelettes de son cothurne et se dispose à prendre un bain. Son joli torse de dos ondule avec grâce dans le mouvement qu'elle vient de faire en posant son pied

gauche sur un bloc mousseux de la cascade, et en portant sur le pied droit, la jambe se plie dans ce joli mouvement cadencé. Le profil dans l'ombre a, comme le bras droit, un reflet frisant de soleil, et la baigneuse suave va se délasser dans l'onde bondissante de la cascade. — Je reconnais bien là mon vieux camarade le poète Schutzenberger. — « Faneuse alsacienne. » Jeune fille traversant les champs avec sa provision d'herbes, qu'elle porte sur sa tête en tenant sa faucille de la main gauche. Elle s'avance, alerte et vive, dans ses pauvres vètement usés et déchirés dont les plis flottent agités par le vent. — Jolie toile bien étudiée et rendue.

SCHWARTZE (M[lle] Thérèse). — M. Loudon », debout et de plein 3/4, presque de face, appuie la main gauche sur une pile de livres et met la main dans sa redingote. — Son beau front dénudé par l'étude et ses traits fins et distingués, encadrés de larges favoris grisonnants, ont une expression grave et réfléchie convenant à ce savant. — Très bon portrait ayant du style.

SCOTT (H.). — « Funérailles de Gambetta ; — place de la Concorde. »

> « Et j'en atteste ici ses fières funérailles,
> Où la France a voulu le suivre jusqu'au bout.
> Il passait sur la foule un souffle de batailles.
> L'apôtre était tombé, l'idée était debout ! »

Sur ces beaux vers du poète-patriote M. Déroulède, et dans l'inspiration de son sincère patriotisme, M. Scott vient, lui aussi, de rendre un respectueux hommage à la mémoire du grand défenseur de la patrie et du promoteur acharné de la revanche. Le char funèbre, qui vient de sortir

de la Chambre des députés, en deuil de son grand orateur, va bientôt passer devant la statue de Strasbourg, couverte d'un voile funèbre sur lequel pose notre drapeau national. Au-dessus des milliers de têtes de la foule consternée et se découvrant, au passage du char, on aperçoit en tête du char la gendarmerie, en avant-garde, puis les corps constitués, tous porteurs de leur hommage pieux à la mémoire de Gambetta. Puis, à la suite du char, on distingue encore, au-dessus des flots mouvants des têtes humaines, les couronnes d'immortelles des corporations, de tous les syndicats et délégations républicaines de la France. Au fond, à droite, la Chambre des députés, puis, à gauche, le Garde-Meuble enlevant leurs silhouettes grecques et leurs colonnades corinthiennes sur un beau ciel gris-tendre où quelques trous azur donnent une jolie note. Mais la vibrante, au 1er plan, est celle de la statue de Strasbourg, et, en passant auprès d'elle, on dit qu'on la sentit tressaillir sur sa base, que l'on crut voir à travers le voile noir couler des larmes de ses yeux de pierre, et que les Allemands présents à Paris sentirent se dégager de l'atmosphère une odeur de poudre et de dynamite. Le patriote M. H. Scott a rendu là un hommage senti auquel le doreur a participé avec toutes les splendeurs de son art, car le trophée de palmes passant par la couronne d'immortelles et allant tomber sur le tableau pleure aussi le grand citoyen..

SÉBILLEAU (P.). — « Midi, en juin », darde une lourde chaleur sur ce beau motif d'une sauvage nature, comme savent les trouver et choisir les vrais peintres et poètes ! Et, certes, ces dunes sauvages, divisées et tranchées en belles lignes, éventrent bien cette lande pour y faire passer un

sentier au terrain brun, sentier qui rencontre à son passage un superbe mamelon ou éclat de silex s'appuyant debout sur la base d'un solide confrère ; puis remonte, serpente à droite et aboutit à l'éventrement d'une autre dune crayeuse et blanche dont la crête verte descend en belle ligne déclive et se termine au coteau ou pâturage de l'autre côté droit. C'est là que s'élève un chêne trapu et séculaire dont le tronc puissant donne essor à de robustes branches au feuillage épais et versant une ombre bienfaisante à la bergère surveillant ses moutons qui font la sieste. Cet arbre, en cette solitude rêveuse, donne la note de vigueur en opposition à la craie blanche de la dernière dune, et d'autant plus vive et plus blanche, que le chêne et son ombre reportée ont une intensité égale dans la gamme contraire. En outre, le beau nuage gris à large frange d'argent qui ondule jusqu'au chêne, en se découpant sur un fin outremer foncé, se dégradant dans les nuages gris du zénith, et ce beau ciel, chargé des chaleurs de l'été, les prodigue à ces dunes dont les terrains et les pâturages jaunissants exhalent les tièdes vapeurs de l'été. — Si j'ai certain plaisir à m'étendre sur ce beau motif, c'est que j'y note un fort tempérament d'artiste original et qui, dans sa personnalité, fera bien de continuer à chercher et trouver une nature d'un aspect si grandiose d'aspect, et d'une puissance rare et peu connue.

SEGÉ (A.). — « La vallée de Ploukermeur, montagnes d'Arrée », est un panorama qui vous saisit par l'exactitude de ses plans se reliant en perspective aérienne jusqu'à la montagne lointaine d'Arrée. Au 1er plan, des bruyères en pleine floraison où se repose une jument poulinière jaune avec

son amie de robe noire. A cet endroit, de superbes rochers blancs tranchent sur la verdure de la vallée, puis, au milieu d'une prairie d'un vert tendre et rompu, des bouquets et massifs de noyers découpent leurs silhouettes rondes jusque sur l'horizon du ciel argenté. Un bel effet de lumière derrière les noyers vient les repousser en vigueur à leur plan ; et cette prairie ensoleillée monte jusqu'à la hauteur du vallon derrière lequel la montagne d'Arrée étend les belles lignes de ses crêtes bleuâtres. — Riche et puissant paysage d'un maître incontestable et qui, malgré sa maëstria, est en progrès de perspective aérienne plus tendre et plus rompue.

SERVIN (A.). — « Une étable, à Villiers », a pour foyer le flanc blanc d'une vache *pijaude* qui broute, en compagnie de ses camarades noires. Un rayon de soleil très prévoyant vient dorer à ses pieds la paille et le fumier, ce qui n'est pas trop, car l'aspect de cet intérieur est par trop sacrifié et sombre. — « Marée montante, au Crotoy. » Mer aux flots argentés, sillonnés de quelques navires. Aspect sincère et vrai en cette jolie marine d'un bel effet, retraçant avec talent ce beau spectacle de la nature.

SEVESTRE (Jules). — « Baigneuses » dont les formes sont élégantes et bien dessinées. Malgré les qualités réelles de ce tableau, on peut regretter de le voir manquer d'éclat et de transparence lumineuse dans son effet un peu terne.

SICARD (Nicolas). — « Une plumeuse », femme assise de face et tenant une volaille dont elle fait voler les plumes avec une habileté qui dénote un fréquent exercice. Les plumes amoncelées à ses pieds indiquent que de nombreuses victimes ont

passé par ses mains impitoyables. A côté d'elle se trouve un plat rempli de sang. Tout est observé et rendu avec une vérité saisissante.

SIMMONS (Emerson-Edw.). — « Un coin de marché » nous montre une fillette de profil s'appuyant de dos sur un mur gris. Elle tient dans sa main une pomme verte où ses niquettes ont déjà fait de profondes incisions; à défaut de clients on croque sa marchandise. Jolie étude naïve et vraie, dont la vigueur est repoussée par l'éclat de la muraille grise. — Grandes qualités. — « Les Vanneurs » versent du crible, en l'agitant, l'avoine bienfaisante pour le cheval ami de l'homme. La vanneuse, qui seconde son mari, est debout et agite, comme un balancier, le crible, et laisse tomber à fur et à mesure l'avoine plus lourde que la poussière et les scories qui s'envolent au vent. Un vanneur homme, accroupi, relève l'avoine tombée et la remet dans son tamis pour la cribler de nouveau. — Bel effet crépusculaire sur lequel les vanneurs s'enlèvent en vigueur d'ombre et sur un ciel d'or à son coucher.

SINIBALDI (Jean-Paul). — « A la campagne. » Jeune femme en toilette rose et blanche, couchée au milieu d'une prairie à la verdure touffue. Elle interrompt sa lecture et regarde, tout en jouant avec son ombrelle, toutes les splendeurs de la nature prodigue qui s'épanouit autour d'elle. De jolies fleurs champêtres émaillent le vert tapis qui lui sert de couche, et des papillons voltigent autour d'elle. — Très jolie toile des plus attrayantes.

SIROUY (Achille). — « Marie », joli bébé voué au bleu et au blanc dont il porte les couleurs se mariant bien à ses fraîches joues roses. Cette petite fille est debout et de face. Elle serre contre elle sa poupée de la main droite et tient un bou-

quet de roses de la gauche. Sur le tapis traînent encore son ballon et l'écureuil timbalier à roulettes. — Talent souple, jouant avec le genre intime, et s'élevant, au besoin, aux sommets du plus haut style, comme il l'a prouvé à ses grands travaux de la chancellerie de la Légion d'honneur, dont nous avons traduit les esquisses, l'an dernier, à l'Exposition de l'Art décoratif.

SMITH-HALD (Frithjof). — « Le matin à Cornwaal. » Sur la plage, à marée basse, une mareyeuse emporte avec son fils un lourd panier chargé de la pêche de son *homme*, un vaillant travailleur de la mer. Le pauvre petit gars, son fils, ploie sous la charge du poisson. On aperçoit des chasse-marée échoués au loin sur la plage encore envahie par les flaques d'eau de la mer; à gauche, la jetée et le phare lumineux à lanterne tournante, puis, au bas, trois barques aux voiles éployées qui, dans leur note la plus vigoureuse de cet aspect, rompent la ligne droite de la jetée et du ciel argenté. — Splendide et juste effet rendus. — « Inquiétude » de ces braves femmes des pêcheurs dont elles aperçoivent de loin les barques et chasse-marée en proie à un gros temps. Aussi les mouettes et goëlands qui planent au-dessus de ces frêles esquifs jettent parfois des cris d'alarme annonçant la tempête. Le groupe de ces braves femmes est vrai et senti, et la mer aux lames blanches et furieuses est superbe dans ses vagues tapageuses et se brisant contre l'écueil. — Superbe marine de maître.

SOUZA-PINTO (José-Julio de). — « La culotte déchirée. » Ce petit étourdi est rentré de l'école avec un accroc à sa culotte, et pleure maintenant en se tâtant la tête qu'il appuie et remue sur

son bras. Il vient sans doute de recevoir une paire de soufflets bien gagnés et qui ont dû être bien appliqués, si l'on en juge par les bras robustes et l'air peu patient de la ménagère courroucée qui est déjà occupée à réparer l'accroc et tient sur ses genoux le vêtement avarié. Le petit polisson a les jambes nues en attendant que le mal soit réparé. Les poses ont un grand naturel et sont fort réussies. L'air vif et actif de la bonne femme, la bouderie du garnement sont parfaitement observés. — « Etude de paysan » en blouse bleue, vu de face et en pleine lumière, non seulement fine, mais encore très vraie de coloration. On pourrait voir dans cette expression de la nature une imitation savante de Bastien-Lepage. Il n'en est rien. C'est tout simplement une heureuse rencontre d'homme de talent qui voit la nature juste dans sa note de lumière et la rend dans toute sa franchise.

SOYER (Paul). — « La partie de cartes. » Dans le noir atelier, les forgerons ont abandonné leur travail pour faire cette partie de cartes qui va faire tort à la paye. Les litres et les verres vides vont s'aligner à terre auprès des joueurs, dont les poses sont justes et bien trouvées. Notons aussi les qualités de composition et d'exécution que l'on trouve dans cette bonne toile.

STEINHEIL (Adolphe). — « La famille de l'ouvrier » a trouvé la joie et le bonheur de la maison en ce bébé tendant ses petits bras à son cher père qui lui sourit et veut l'embrasser, et la bonne mère debout, qui puise la soupe à la marmite pour reconforter son cher époux, sourit avec bonheur en voyant déjà la tendresse de leur cher enfant. — Scène attendrissante de bonheur conjugal, et le plus grand de tous, que celui d'un ménage uni

par un aussi gracieux trait d'union, car le bébé est ravissant. — « Les livres » sont vérifiés, examinés par un bibliophile, assis dans son fauteuil Louis XIII et assignant à chaque bouquin sa provenance et sa valeur. — Quelle attention ! Quel honnête et patient bibliophile ! et quel bon petit tableau !

STENGELIN (H.). — « Bouquet de bois dans les dunes (Hollande). » Un sentier, indiqué et frayé par deux ornières de charrette, mène à une chaumière abritée par quatre beaux chênes touffus, ayant pour voisins cinq autres plus jeunes et formant un autre bouquet. Des moutons paissent sous leur ombrage, et sur le bord du sentier, paraît un coin de rivière ou plutôt une mare où se mire le ciel gris et argenté et rient quelques nuages d'azur. — Large et beau motif bien rendu.

STEWART (Jules). — « Une cour au Caire » (Egypte). — L'âne du premier plan est attaché à la haute colonne de marbre dont le superbe chapiteau moresque soutient la charpente du plafond. Ces musulmans, coiffés de leurs turbans, sont assis gravement et fument leurs longues chibouques. — L'aîné, assis auprès de son âne médite. — Bons groupes en cet épisode journalier au Caire. — « Mme *** », assise de face, est décolletée et en robe blanche, avec large ceinture écarlate faisant valoir la richesse et la beauté de sa personne, dont les formes opulentes se dessinent sous l'étoffe légère. — Bon portrait.

STOKES (Adrian). — « Saint Raphaël (Var). » Groupe de maisons d'un effet pittoresque, auprès d'un vieux pont que traverse une diligence où l'on distingue un voyageur portant une coiffure blanche en forme de casque anglais, qui est peut-être

l'artiste lui-même. — Joli paysage d'une couleur agréable et d'une bonne exécution.

STORY (Julian). — « M. R... » Jeune homme à mi-corps et assis de trois quarts. Il tient une badine, de ses deux mains, en travers sur ses genoux. La pose est aisée et naturelle et la physionomie pleine d'expression. — Excellent portrait. — « Mise au tombeau. » Trois personnages, dont un nègre au type éthiopien, portent le corps du Sauveur qu'ils vont placer dans le sépulcre. La sainte Vierge, qui les suit, soutient la tête pâle qui retombe en arrière, et à laquelle elle donne un dernier baiser. — Groupe dont la composition a de bonnes qualités.

STOTT (William). — « Ronde d'enfants », par un tendre crépuscule répandant son ombre du soir sur la plage, où dansent ces fillettes, enfants des marins ou des riverains de cette plage. — Le rond est formé, les petites amies, dont les jambes grêles reflètent dans les flaques d'eau, chantent et dansent en rond sans laisser voir leurs gentilles figures dissimulées dans l'ombre des kiss-mot. Eh bien

« Chers enfants, chantez ! dansez !
Votre âge échappe à l'orage ! »

— « L'atelier du grand-père », où la petite fillette, posée de profil et s'appuyant sur l'établi, prend des mesures et paraît réfléchir. Et le bon père-grand médite, à son tour, sur la vocation de sa chère petite fille en deuil. — Un sentiment profond et même poignant saisit le cœur de celui qui comprend ces deux extrêmes frappés de douleur à l'entrée et à la sortie de la vie. Car c'est une grave et tendre inquiétude qui, en ce moment, occupe l'âme du bon grand-père. — Effet

tendre et voilé de deuil en ce bon tableau senti.

STRATTA (Carlo). — « L'école buissonnière » dans toute sa gaieté enfantine. Les petits polissons viennent de prendre un bain et s'amusent à torturer un pauvre âne en le tirant à hue et à dia ; un autre prépare sa fronde ; puis le plus jeune pleure, et le chef de la bande embouche sa trompette pour diriger la marche de la cavalcade. — Très fin paysage et gamins mouvementés et peints avec sincérité et bon coloris. — Très bon tableau.

TANTZI (L.). — « Les trois fils de M. M... » sont : M. Gaston jouant encore aux cocottes ; celui-là est accoudé sur la table et sa fine tête posée dans sa main gauche ; le deuxième, un futur Jean Bart, se prépare avec sa goëlette à faire le tour du bassin des Tuileries ou du Luxembourg ; le 3me, ou l'aîné, promet un Bonnat, car les yeux fixes de l'observateur étudient bien le modèle avant de le dessiner. — Trois jolis portraits rendus d'une façon originale.

TATTEGRAIN (Francis). — « Les Deuillants, à Etaples. »

« La vague a pris le père, et dans l'eau, lentement,
Deux amis vont portant sa dépouille figée.
Ah ! trois cœurs, près du bord, ont un gros serrement !
On veut prier sur lui. Pour faire plus grande hâte.
La femme a pris la croix, et court. Son pied tât
Le fond... les sables mous l'empêchent d'avancer.

Sur cette donnée des beaux vers de M. Fertiault, M. Tattegrain s'est livré à son tempérament dramatique et de grande élégie. La mer, qui ne lui ménage pas les douloureuses péripéties, lui donne, en ce moment, une scène des plus émouvantes et lugubres, malgré l'éclat d'argent vif d'une mer bouillon-

nante. Hélas ! oui, dans sa folle rage, l'élément terrible a démâté et brisé ce chasse-marée dont on n'aperçoit que la coque échouée et ensablée sur la plage où la mer monte avec de nouvelles vagues furieuses labourant et soulevant le sable jaune du 1er plan. De brunes femmes, et vraies croyantes, arrivent malgré la mer montante, et portent la croix surmontée d'un crêpe noir que déchire le vent debout ; ces trois pauvres femmes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, aperçoivent leurs fils apportant sur leurs épaules leur pauvre père dont la tempête a terminé la rude carrière. Pourront-ils, hélas ! arriver jusqu'à leurs mère et sœurs pleurant à chaudes larmes et n'osant point aller plus loin ? La situation est navrante, et M. Tattegrain est un dramaturge de grande envergure pour aborder un pareil drame. Et plus on l'étudie, plus on éprouve d'angoisse et de terreur en voyant les pauvres travailleurs de la mer exposés à tant de périls incessants. — Le ciel sombre, et l'horizon vif-argent de la mer lointaine qui vient, en hurlant, apporter le bouillonnement de sa colère, a quelque chose de sinistre, et l'on entend les sifflements et grondements de la tempête arriver et se mêler au soulèvement de ces vagues féroces jetant leur écume et leur bave de colère. — Et c'est sur la plage de cet océan en rage et délire qu'un autre drame de cœurs navrés vient déchirer le vôtre en vous montrant la désolation de la malheureuse qui a perdu son mari, des pauvres filles qui ont perdu leur père et dont les frères apportent le cadavre.

TÉLINGE (L.-J.). — « La lande de Guélédran, au Faouët (Morbihan) », reçoit en ce moment un joli rayon de soleil, dorant la prairie

et filtrant derrière le bouquet de chênes qui possède à ses pieds une modeste source enchanteresse. En effet, sous un bloc de pierre mousseuse, où le soleil joue et rit, on aperçoit une délicieuse fontaine reflétant en des flocons d'argent ou beau gris argentin. — Très bel et bon motif rendu dans son puissant aspect chaud et rayonnant.

THÉVENOT (François). — « Misère » lamentable, contrastant avec l'heureuse insouciance du bel âge de l'enfance. Ainsi, tandis que ce pauvre vieux père ou grand-père crispe avec rage les loques du lit de sa mansarde, pendant que ce pauvre diable roule des pensées sinistres, sa chère petite bichette joue avec ses poupées sur une chaise trouée et dépaillée. Charmante enfant, elle est toute à son bonheur, et tire de son panier effondré ces merveilleux jouets d'enfants que le pauvre vieux trouve encore le moyen d'apporter à cette innocent et inconscient bébé qui ne sait pas encore ce que c'est que la misère. — Tableau navrant par sa thèse incessamment offerte aux moralistes et aux penseurs.

THIOLLET (Alexandre). — « Les moulières à marée basse (Villerville). » Grande affluence de mareyeurs et de moulières; deux tombereaux attelés de plusieurs chevaux sont entourés de ces pêcheuses qui vendent et chargent les véhicules. — Les voituriers, les chevaux et les moulières s'enlèvent en vigueur sur l'horizon argenté du ciel couchant. — Bel effet. — « Côte de Pennedepic ; — Calvados. » Fine étude directe enlevée à la Daubigny, sur les côtes du Calvados. Au 1er plan, la plage en pénombre qu'envahit peu à peu la mer montante ; ce qui n'empêche pas les moulières et pêcheurs de crevettes et de crabes de chercher aux

flaques d'eau. A droite, au fond, des dunes puis un fin ciel gris ponctué par des mouettes.

THIRION (Eug.). — « L'épave du *Vengeur* — souvenir du combat du 13 prairial. — Et dramatique épave d'un jeune héros mort à l'abordage car la blessure au pectoral gauche prouve qu'il a été frappé au cœur. Le héros inconnu serre encore sur son cœur les plis du drapeau tricolore dans lequel il s'est enveloppé pour mourir, en criant : Vive la République ! La poignée de son sabre brisé est encore à son côté. Et il est là sans funérailles, que dis-je ? les vagues, qui gémissent en déferlant sur lui, chanteront un *de profundis* bien plus grandiose que toutes les paroles latines d'un culte incompris. — Drame ou élégie rendu avec un sentiment vif et profond.

THOLER (Raymond). — « Nature morte. » Homards et écrevisses à la couleur pourpre y font dominer leurs riches couleurs sur la dalle épaisse d'une table de pierre, dans des paniers ouverts, au devant desquels sont répandus les débris de quelques homards dépecés. Dans un coin sont rangées des bouteilles vides. La vérité et le fini de la reproduction, comme le grand effet d'ensemble, place cette nature morte au premier rang de ce genre.

THOMAS (Charles). — « Un gai matin » jette ses lueurs joyeuses sur un amoncellement de fleurs aux pieds d'une table sur laquelle se trouvent des raisins et des bouteilles. Au fond, dans le feuillage percent des lilas par places. La claire lumière matinale baignant ces fleurs et ces fruits en fait un vrai régal pour la vue. — Charmant tableau.

THOMPSON (Harry). — « Dans les dunes ; — effet du matin. » — Pâtre gardant ses moutons, dont quelques-uns viennent boire dans le bout de

mare au premier plan. Les brumes matinales voilent ce paysage où les lignes se fondent et s'adoucissent dans un jour tendre dont l'effet ne manque pas d'harmonie et a été bien observé et consciencieusement rendu.

THOREN (Othon de). — « Pâturage ; effet du matin », où deux belles vaches, l'une noire et blanche et l'autre rousse et plus blanche, paissent, et en bonnes amies vont s'abreuver ensemble à la mare qui borde la prairie et où se mire le ciel argenté. Le soleil signale son lever par une bande de feu à l'horizon ; et les troupeaux çà et là font la sieste et admirent en ce calme de l'aube la grandeur et la majesté de l'astre levant. — « Dans les Landes. » Un bouvier fouette et fait rentrer son troupeau, car le ciel gris chargé annonce la pluie et l'orage. La vache Durham du 1er plan a entendu le signal et arrive, la première, en faisant sonner sa clochette ; la deuxième, blanche, vient de face avec son charmant petit veau qui mugît en gambadant auprès de sa mère, et le groupe en marche des autres bêtes est on ne peut plus vivant. — Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui que nous admirons ce maître animalier Autrichien !

TILLIER (Paul). — « Chloé », assise sur un tertre et sur sa tunique blanche dont elle s'est dépouillée, laisse admirer son beau corps élégant et délicat. Cette blanche et superbe Chloé est bien aristocratique pour être la bergère de l'amoureux Daphnis. C'est plutôt une nymphe ou une jeune déesse dont M. Tillier nous a retracé la séduisante image de son habile pinceau.

TOUDOUZE (E.). — « M. P. de N... », debout et de face, portant à gauche et tendant son élé-

gante jambe chaussée de soie bleue, s'appuie du bras et de la main tendus sur sa petite canne, et relève un peu sa fine tête de jeune enfant visant à la noblesse, avec ses larges et solennelles collerette et manchettes guipures. M. P. de N... a l'air d'un petit Louis XIV. — Le flot de tapisserie grise à ses pieds ajoute à la mise en scène de ce superbe portrait d'enfant.

TOULMOUCHE (Auguste). — « Dans la serre. » Jeune fille en toilette de bal bleue, serrant sur sa poitrine une brassée de fleurs. Elle lance un regard mutin éclairant sa vive et rieuse physionomie et se détache sur les fleurs nombreuses et les plantes qui ornent le fond de cette serre. M. Toulmouche a une grande delicatesse de touche qui lui permet de rendre avec une grâce charmante ces délicieux modèles, les fleurs, les jeunes filles et les toilettes légères et brillantes dont elles se parent. — « Le billet » offre un pendant à celui qui précède et ne le lui cède en rien. Cette jeune fille, en toilette de bal rose, lit un billet qu'elle dissimule derrière un beau bouquet qu'elle tient à la main. Le plaisir rayonne sur sa charmante figure enivrée.

TOURNÈS (Etienne). — « Inauguration de l'Hôtel de Ville le 13 juillet 1882 ; — défilé du bataillon scolaire. » Des consommateurs sont assis au premier plan à une table de café, et regardent cette scène bruyante et bigarrée où la foule applaudit au défilé des gamins déguisés en soldats. Il y a là une belle occasion de cris, de tapage; aussi tous les acteurs de cette scène se gardent-ils d'y manquer. Un gamin, en blouse bleue, y joint les sons de sa trompette. Cette composition n'est pas sans qualités de couleur et d'éclat lumineux.

TRAYER (Jean-Bapt.). — « Chez la marchande ; draps, le jour du marché, à Concarneau (Finis-re) » Il faut voir toutes ces bonnes paysannes ıs-bretonnes examiner attentivement la trame, rce et qualité des draps qu'elles auscultent et rent ; il faut encore voir le groupe du premier lan, où la mère discute le prix avec la marchande son comptoir. — Charmante et fréquente réunion revoir à ces jours de marché, et que M. Trayer traduit avec fidélité et talent d'observation péné-ante.

TUKE (H.-S.). — « M. *** », petit portrait e face, levant fièrement la tête, bien peinte en ımière dans le sens des muscles, qui fait regretter ue M. Tuke n'en ait point agrandi l'exécution.

UHDE (F.). — « Voilà le joueur d'orgue ! sou-enir de Zandwoort (Pays-Bas). » Grand événement attrait que le son de la musique de l'orgue enant jouer des airs à la porte de cette grande rme ou ouvroir, où la plupart des fillettes sus-endent leur tricot pour se rapprocher du joueur enant leur donner une aubade. Il n'est point ısqu'à la cuisinière parant ses pommes de terre, ui ne jette un regard souriant et en coulisse à ce ıusicien bienvenu. Gamines et gamins grimpent errière les murs et balustrades de cette institution e travail pour savourer cette surprise harmo-ieuse. — Charmant tableau plein d'air et de leil, faisant honneur à M. Uhde, qui a la note ıste et naïve.

ULMANN (Benjamin). — « Patricien. » Tête e face à barbe grise. Le haut du corps laisse oir la couleur verte du costume et l'écharpe rouge u manteau qui lui couvre les épaules. Ce patri-

cien doit être en prière, si l'on en juge par le mains jointes et l'expression du visage. — Bonn toile, mais le talent de M. Ulmann doit au publ des œuvres plus importantes. Espérons qu'il nou donnera bientôt l'occasion de les admirer. – « Mme W... », de 3/4 et en pleine lumière, est fine ment peinte, et ses beaux yeux noirs lancent de regards perçants. Sa coiffure originale n'a rien d commun avec la triviale à la mode ; et malgr l'éxiguïté de sa toile, M. Ulmann a réussi à fai jouer Mme W... avec les plumes de son éventai — Qualités magistrales en ce petit commenceme de buste.

UMBRICHT (Honoré). — « M. G. Lathuile est fouillé dans les muscles de la figure, comm dans ceux de ses mains. — Il est assis de face accoudé à une table chargée de brochures, d'er crier et de cire rouge ; sa belle main s'enlève e lumière en tenant ses gants de daim gris ou ch mois, et la main gauche fermée repose sur genou. Sa figure de face, à cheveux noirs et barbe grisonnante, est d'un bon dessin et d'u modelé consciencieux, et, nous le répétons, peut-êt trop fouillé.

VALADON (Jules-Emmanuel). — « Mme V... est assise, les mains réunies ; elle incline la tê encadrée d'un voile noir retombant sur sa ro noire, toilette qui lui donne un air théâtral. — (bon portrait a été traité avec unvéritable talent.- « M. Marsaud» est de 3/4 et presqu'en pleine lumièr Ses yeux gris vous percent de leurs regards, au points lumineux très vifs et scrutateurs, et s grands traits sont animés d'une vie réelle, et su tout de la pensée qui ne se trouve que dans l

ortraits de maîtres. En outre, la manière de eindre de M. Valadon n'a rien de commun avec elle de ses confrères. -- M. Valadon est un tempérament personnel.

VALENTINO (Mlle Amélie). – « Mme B... » est ebout et de 3/4, joignant ses mains dont l'une st gantée. Sa bienveillante figure est en pleine ımière, et sa robe de satin noir s'enlève sur le ideau outremer foncé. — Estimable portrait, ien peint et vivant de gracieuse expression n ce bon visage. — « André Villard », tête d'enant aux cheveux blonds et courts, à la jolie figure égulière et délicate. Le haut du corps laisse apercevoir un col bleu de marin avec une ancre rouge rodée sur la poitrine. — Il y a de la fermeté et lu talent dans la facture de cette artiste.

VALLANCIENNE (Mlle L.). — « Pêches » rouant d'un cabas de paille de Marseille, lequel panier, à son tour, est couvert de prunes d'Agen ou le Monsieur. Une branche d'églantier débordant lu cabas, avec ses fleurs blanches, fait fuir les ɔêches de l'intérieur du panier; ce qui successivement les amène en lumière dégradée jusqu'au premier plan, où elles éclatent dans toute leur vibration. — Excellente étude.

VALLOIS (P.). — « Les grandes falaises de Saint-Jouin » sont on ne peut plus pittoresques, depuis le premier plan, aux blocs vêtus de goëmons verts et de petits galets, jusqu'aux dunes et blocs de silex gris au deuxième plan, où la mer aime à se retirer ainsi que les mouettes qui y descendent par bandes, dans leur vol cadencé. — Superbe parure d'un effet très poétique et nouveau.

VAN BIESBROECK (Jules). — « Heureux »,

oui, très heureux, ce petit pâtre dans le costum primitive de l'Eden et rapportant sur sa tête un gerbe d'herbes tendres. Le petit chevreau préféı n'attend point la distribution; dans sa friandis il se dresse sur ses petits pieds et dérobe que ques branches des fines herbes. Son jeune ma tre lui envoie un frais sourire. — Oui, joli grou pe, et idylle du vrai bonheur champêtre.

VAN LEEMPUTTEN (Corn.). — « Matin d'automne » tendre et vaporeuse, enveloppée comme ces beaux lanigères, de la rosée brumeu et blanche de l'aube. Les beaux moutons fa sant la sieste au premier plan, ceux debout a deuxième, le berger et Fidèle le chien, ainsi que l brebis des lointains, tout est calme et vrai dans superbe effet vaporeux, dont le motif simple por à la rêverie et à la poésie. — M. Van Leemputte est un talent des plus fins et des plus tendres, s chant envelopper ses superbes moutons de l'a ambiant de la nature.

VAUTHIER (Pierre). — « La Seine, au po de Solférino », est rendue dans toute sa véri locale. Au quai d'Orsay, les ruines de la Cour d Comptes, puis, sur cette rive de la Seine, des ba ques, des bateaux-mouches, des bains, et au bou en perspective, le pont de Solférino. A droite, a quai des Tuileries, le ponton des hirondelles des bateaux-omnibus, puis, au premier plan, u remorqueur à la coque rouge, qui est la note d vigueur éclatante de cette excellente marin paysage.

VAYSON (Paul). — « La foire de Saint-Trin (Provence) » est d'une riche couleur locale vraie ensoleillée. Il en est des foires de Provence comm de celles du reste de la France, car, au 1er plan, l

troupeaux de moutons, béliers en tête, et bêlant leurs plus douloureuses plaintes, nous attestent bien que ces pauvres bêtes agglomérées étouffent de chaleur. Les brebis-mères et leurs agnelets font aussi partie de la grande vente, et toutes les marques de laine rouge indiquent le droit du propriétaire, car le berger a beau vouloir trier, séparer, les moutons sociables tendent toujours à ne faire qu'une même famille. Cette confusion est loin de contenter les propriétaires. — Voici pour les moutons du 1er plan à gauche, et j'oubliais leur pauvre gardien, Fidèle, qui baisse la tête et tire une langue pantelante sous l'insolation qui le fatigue ; au plan au-dessus de lui, un petit veau blanc pousse un mugissement plaintif auprès de ses deux autres amis, qu'un ouvrier montre de son bâton ; après les veaux, et comme foyer de vigueur rouge et sombre, deux bœufs, l'un de face et le 2e de profil et la tête levée, poussant un long mugissement vers les plaines et les lointains libres, où l'on aperçoit le marché aux céréales et aux chanvres, etc. ; puis, au fond, les montagnes et pics bleus découpant leurs silhouettes et leurs crêtes sur un beau ciel azur moutonné de flocons d'or. J'oubliais à droite, derrière le groupe de vigueur des bœufs rouges, l'église du hameau dont le campanile primitif, au petit cintre à jour, exhibe une petite clochette. Derrière ce petit clocher un arbre au feuillage roussi par les chaleurs de l'été, puis le village s'étendant un peu à droite, où grouillent les vendeurs et acheteurs. Telle est la mise en scène de cette superbe exposition foraine de lanigères et de ruminants, qui depuis longtemps ont donné à M. Vayson le droit légitime à la maîtrise.

VEGMAN (Mlle Berthe). — « Mme D... » est

posée de 3/4, croisant ses mains sur sa poitrine et inclinant sa tête de 3/4 sur l'épaule gauche Elle est peinte et finement modelée en plein lumière, et son expression est l'intelligence et la finesse, la sagacité d'un esprit supérieur. — Qualités expressives en ce gentil buste bien rendu.

VERNET-LECOMTE (Emile). — « Mme L G... » debout, en marche et s'appuyant sur son ombrelle, tourne de face sa belle tête distinguée à laquelle le chapeau de velours bleu fait une auréole d'azur. — La tête pâle et sévère dénote une grande dose de volonté ; et ses beaux yeux bleus rivalisent d'éclat tendre et d'azur avec les reflets de sa robe de velours. — Très beau portrait sévère qui cherche le style et le trouve.

VERNIER (Emile). — « La Tamise à Londres » occupe, avec ses flots verdâtres et boueux, le premier plan de cette belle marine où un vapeur en marche glisse avec sa force de trente chevaux Derrière cette note vigoureuse, un autre vapeur au 2e plan, et entouré de barques et canots, sert de repoussoir à la forêt de navires à l'ancre à gauche et à droite de ce vaste port. Au fond, et dans les brumes de ce ciel enfumé des vapeurs du charbon les maisons et quelques monuments de Londres s'estompent dans la brune. — Très belle et bonne marine d'un franc et sincère aspect. — « Attelage breton, à Concarneau (Finistère) », très vrai, très franc d'aspect ; c'est la nature. Un paysan revient avec sa charrette chargée de goëmons et varechs et qui gravit la montée de la dune de silex gris bordant la mer. Les deux bœufs, transformés en limoniers, ont presque toute la peine, car les côtiers jaunes et blancs ne s'épuisent guère en efforts. Le ciel est gris et chargé, et les dunes aux lignes brisées

e découpent bien sur ce beau ciel. Au bas de la une, à droite, la mer vient déferler et crachei écume blanche de ses vagues rageuses sur les écifs de la côte. — Superbe paysage-marine d'une ranchise magistrale.

VÉRON (A.). — Ce « gros nuage » noir, qui 'amoncelle au-dessus de cet éclatant soleil couhant répand son ombre sur la ligne déclive de es coteaux lointains à l'horizon, mais n'empêche ıas le soleil de mirer son disque d'or dans cette ıelle rivière baignant en hémicycle les bords de ette prairie haute, et les nuages enflammés du iel azur, où s'étale sa tache noire, n'en brillent ıas moins d'un éclat vibrant. — Très bel effet proluisant un éclatant contraste d'ombre et de lumière, t un motif puissant qui n'a rien de commun avec a banalité.

VEYRASSAT (J.). — « Arabes en déplacement ıassant le Chélif (Algérie). » A la bonne heure, voici e peintre de la nature champêtre qui a le bon goût le s'improviser orientaliste et de changer toute une ieille carrière de peintre des champs et des travailleurs de la rue pour l'éclat des burnous pourre, blancs et or. Comme la belle cavalcade est raiment riche des tons et du soleil de l'Orient ! C'est sans doute un bey ou quelque personnage mportant que celui portant le burnous pourpre et enant en tête après les éclaireurs dont l'un tire ın coup d'escopette ? Les deux autres de sa suite récédent la caravane et les femmes du sérail, raversant aussi le Chélif. — Le paysage est ravissant et chaud de soleil. — « L'escorte du Caïd » est encore plus belle et plus mouvementée que le passage du Chélif. La mise en scène et l'ordonnancement de ce bel et bon tableau militaire sont pleins

de maëstria. Posé sur un mamelon avec s
deux ministres ou officiers d'état-major, il pas
en revue son escorte qui défile, le croissant (
tête, et le défilé au galop a une belle allure relev
par la richesse des costumes. Les autres Arab
qui arrivent dans la gorge lointaine animent enco
ce beau paysage. — Bravo! Monsieur Veyrassat

VIARDOT (Léon). — « Une liseuse. » Jeu
fille à mi-corps et de profil. Elle lit le poème
Lamartine, *Jocelyn*, et, impressionnée par un pa
sage du grand poète, elle presse le livre sur s
cœur. Son émotion se traduit sur son jeune
beau visage aux traits purs et élevés, avec lesque
s'accordent bien sa coiffure et sa toilette simple
modeste. Point de cheveux retombant sur s
beau front en cascades prétentieuses, ni de reche
ches de costumes compliqués ; mais un simple c
blanc et la chevelure relevée en bandeaux uni
indiquent une nature élevée plus sensible aux pl
sirs de l'esprit qu'à une vulgaire coquetterie. -
Très bien interprété.

VIDAL (Vincent). — « Calme sur un étang
qui étend sa large surface d'azur calme et un
comme un miroir, et dans laquelle reflètent les ma
sifs épais qui l'encadrent. Un ciel bleu clair et l
mineux surmonte ce beau paysage. — « Fouil
dans un vieux parc. » Arbres, arbustes, herbes
lianes entremêlés dans un désordre que l'artis
intitule avec raison fouillis. Il a toutefois su ass
bien le démêler pour en tirer cette bonne étu
consciencieuse et serrée.

VIDAL (Eug.). — « Mlle Z. A... », gracieus
ment assise de 3/4 et retournée de face deva
nous en s'accoudant sur le dossier de velours
sa causeuse. Mlle Z. A... a une charmante peti

ête fine qu'elle appuie comme une colombe sur les mains croisées. Cette rêveuse jeune fille s'enlève ainsi sur quelques branches de laurier-rose en fleurs. — Poésie.

VIEL-CAZAL (Charles-Louis). — « Une boucherie pendant le siège » offre le désolant et ignoble spectacle de l'atroce tuerie et dépècement des amis de l'homme. Le tueur qui aiguise son couteau, et l'odieuse femelle, car ce n'est point une femme que cet être horrible, bien coiffé du reste, et la main crispée sur la hanche gauche. Ce doit être la digne compagne du tueur; elle tient à la main son enfant, dans ces hideuses tueries. Le petit être a les pieds dans la mare de sang qu'a rendu par la bouche le pauvre cheval qui va servir de pâture aux Parisiens affamés. Le boucher s'apprête à le dépouiller pour débiter ensuite sa viande à la capitale héroïque et mourant de faim. Dans cette boucherie on aperçoit au deuxième plan un autre cheval dépouillé et encore sanguinolent ; puis au fond de malheureux chiens pendus à l'étal. Un autre bel animal apparaît dans la pénombre et dresse d'effroi sa crinière en prévoyant le sort qui l'attend. — Eh bien, sachons gré au philosophe et observateur M. Viel-Cazal de nous initier à ces souvenirs pénibles; car il se dégage de cette horreur un enseignement, un avis utile : c'est que l'hippophagie est une ressource en nos famines, c'est aussi une invitation à ne pas trop faire souffrir nos amis et serviteurs en les foudroyant presqu'à leur insu.

VIELHESCAZES (Mlle Marie-Sophie). — « Le conseiller du village » contient sous ce crâne épais, et sur ce front, ces yeux et tous les traits de ce vieux facies gaulois, une dose énorme de bon

sens et d'expérience. La belle barbe et les moustaches dissimulent un sourire malin qui tient de celui de Rabelais, et les yeux bridés et un peu humides prouvent que cet excellent conseiller a parfois le vin tendre. — Très belle et bonne étude enlevée en femme qui sait peindre et dans la pâte à coups de brosse dans les sens voulus.

VIGNON (Jules de). — « Cette vue » est, en effet, prise du boulevard pour nous montrer la croix que l'on aperçoit derrière ce fragment au style roman, puis la grille et la porte gothique qui mène à là crypte romaine. On aperçoit par-dessus la porte ogivale l'ornement de l'entrée renaissance des créneaux de la façade donnant rue Dusommerard. — Ce motif ne manque pas de caractère.

VILLEBESSEYX (Gust.). — « Veille de la fête de saint Cornély ; église de Carnac (Morbihan). » Superbe architecture que cette double colonnade en perspective jusqu'à l'autel du fond, pavoisé de drapeaux et bannières. Le bon curé, en ce moment même, surveille la mise en scène des pots de fleurs devant la grille du chœur ; son rochet blanc est même la note vibrante d'éclat rappelant par transition le blanc jaune du drapeau ; non loin de lui la chaire et son escalier, dont les ornements de la serrurerie font une œuvre d'art, donne de son côte la vigueur noire du premier plan et rappelle les vigueurs du fond de la voûte ou du dôme cintré de l'église. Les belles colonnes romanes aux cintres ornementés accaparent la lumière et l'air de la nef qui se dégrade et s'assombrit derrière les drapeaux et bannières Il n'est point jusqu'aux chaises amoncelées à gauche et à droite qui ne donnent également leur note à leur plan. — Nous le répétons, pour affir-

mer notre analyse, cette superbe et sincère étude d'architecture est un excellent tableau d'intérieur d'église.

VILLECLÈRE (Joseph).— « Portrait », de profil, d'une vénérable dame coiffée d'un bonnet noir; la figure au ton pâle et émacié est peinte largement en pâte et touches contrariées suivant les attaches des muscles. — Le caractère de cette bonne dame est le recueillement et la rigidité. — Très bonne peinture.

VIMONT (Edouard). — « Hercule entre la Volupté et la Vertu. » Assis tranquillement entre ces deux puissances ou plutôt ces deux passions extrêmes dans leurs différents entraînements, le symbole antique de la force sourit gaillardement dans son hésitation : « C'est bien beau, » se dit-il, en sentant sur son épaule la main de la Vertu couronnée d'un laurier d'or ! — Ah ! oui, c'est beau de dévouer sa force au triomphe du beau, du juste et du vrai ; et il reste insensible à la Volupté se penchant dans un mouvement lascif sur lui, et cherchant vainement à l'enivrer de sa grâce et de sa forme séduisantes. Cette belle allégorie déroule son groupe au bas de granits gigantesques où pousse le laurier des poètes. — Très bon tableau de style et de grand art.

VIOLA (R.). — « Le pot cassé » qui contenait ces larges pensées épanouies nous les montre à travers les éclats et solutions de continuité de ses flancs d'ocre jaune. — Derrière le premier vase et à son côté, est un panier rempli des mêmes pensées jaunes et blanches dans tout leur épanouissement, splendide comme cette bonne étude.

VISCONTI (H.). — « Un présent » des plus épiques, des plus belliqueux, et vraiment royal : car

ce cimier des croisades posant sur ces rapières ou épées croisées, sur ce splendide coussin de velours lapis-lazuli, posant à son tour sur les draperies or vert aux glands d'or et l'autre violette aux feuilles d'or, tout cela est royal et d'un richissime éclat.

VOILLEMOT (Ch.). « Le rappel des amoureux », peint en pastiche de Watteau et de Boucher. Ce charmant rappel est d'abord sonné par la petite trompette et ensuite par le tambourin d'un Amour, grand adolescent adossé à l'autel où brûle et fume l'encens de son culte. — Grande dépense de verve et d'esprit ou plutôt de mémoire pour ne montrer, hélas ! qu'un pâle souvenir du maître fin et gracieux de la galanterie et des voluptés de la Régence.

VOLLON (A.). — « Oiseaux du Midi », grives, traies, mauviettes, merles, rouges-gorges, etc., jetés à la diable hors d'une bannette d'osier ; les jabots de feu des grives servant de foyer lumineux à ce groupe endiablé de pêle-mêle baigné d'air ambiant. — On se demande par quels moyens et souplesses de palette un tel maître peut ainsi ravir les secrets de la nature. — « Pot au feu. » Un morceau de bœuf jeté négligemment sur le coin d'une table, auprès de la marmite de fonte dans laquelle il va bouillir, est le simple motif dont M. Vollon a su tirer un véritable chef-d'œuvre de vérité.

VUILLEFROY (Félix de). — « Dans les prés. » Troupeau de bœufs dont les nuances brunes, noires et blanches, apparaissent dans un véritable bain de verdure luxuriante d'une opulente prairie dont l'éclat et la splendeur lumineuse ressortent sur le fond sombre des massifs au-dessus desquels on aperçoit un coin de ciel bleu. — Quelle riche couleur rappelant les plus grands maîtres italiens, tout

en conservant son cachet original et inspiré de l'observation de la nature! — Grand talent en cette œuvre remarquable.

WAGREZ (Jacques). — « Première rencontre ; — Florence, XVe siècle. » Un étudiant, artiste ou trouvère, gravit les marches d'un haut escalier et aperçoit une châtelaine qui en descend. Le fat se figure qu'elle l'a remarqué, et il tourne la tête en se campant fièrement, la main sur la hanche. Et, en effet, la châtelaine daigne détourner la tête une minute, mais pour ne témoigner qu'un air de dédain au petit fat. Au haut de l'escalier, statue équestre et monuments de Florence. — Qualités et belle mise en scène.

WALKER (Henry). — « M. Jules Lefort » est debout et de 3/4, accoudé du bras gauche sur le coin d'un piano ouvert et le bras gauche tombant avec une partition à la main. M. Lefort est sans doute un compositeur de musique : sa physionomie est distinguée et pleine de volonté, et s'enlève, comme la redingote noire, sur un fond gris simple. — Petit portrait de style, peint par l'amitié.

WASHINGTON (G.). — Ces « cavaliers marocains et riffns » font le coup de feu en tirailleurs et ont déjà essuyé des pertes. Quelques-uns, atteints de balles en pleine poitrine, roulent et mordent la poussière. Le porte-drapeau en agite les plis, et veut sauver l'honneur du croissant. L'affaire est rude, la poudre s'élève en fumée, et les cris de rage des mourants remplissent cette belle solitude. — Petite toile militaire d'une grande furia. — « Une reconnaissance ; — Souvenir de 1872 (Algérie). » Descendus de leurs montures, quelques éclaireurs arabes épient au loin la position de l'ennemi ;

un vieux cheik en burnous bleu montre de l'inde les feux lointains de l'ennemi. — Superbe moti de cette terre d'Afrique, où un oasis permet à ce Arabes de désaltérer leurs chevaux.

WATELIN (L.). — « Lisière de la forêt d'Eu (Normandie). » Au premier plan un superbe pâturage d'où part un sentier menant au bord de la rivière où paissent des moutons ; à droite et à gauche, la haute forêt s'enlève sur le ciel argenté. — Large motif traité avec ampleur et talent.

WEERTS (Jean-Joseph). — « Mort de Bara. » Le courageux enfant, qui ramenait deux chevaux et qui en tient encore un par la bride, ne veut pas les livrer à des chouans pillards et féroces. Rien n'arrête ces brutes fanatiques, dont l'un, un grand gars avec sa faux, et l'autre avec sa baïonnette, égorgent et lardent ce malheureux enfant, le vrai type du courage précoce. Grâce à M. Lefeuvre-Deumier qui l'avait déjà représenté en hussard, la légende du petit tambour Bara (que l'on confondait avec un autre petit héros mort sans gloire) est encore rectifiée cette année, et ce nouveau drame plein de cruauté et flétrissant l'abrutissement de ces féroces et lâches égorgeant un enfant sans défense, ce drame éclaire complètement sur le jeune et courageux petit hussard Bara. — « Mme Louis Lacave-Laplagne » est debout, de profil et de grandeur naturelle. La tête nue laisse admirer l'éclat des cheveux blonds, la poitrine découverte ornée d'un bouquet, le bras gauche nu dont la belle ligne tranche sur le satin noir du costume élégant à la longue traîne repliée et ramenée au premier plan. La main droite gantée tient son éventail replié. Un grand rideau rouge au fond. — Tel est ce portrait fort beau et faisant grand effet.

WEIR (Alden). — « Le portrait de votre père », Monsieur, est non seulement une bonne et belle œuvre filiale très respectueusement menée à bonne fin, mais encore et surtout une œuvre d'art d'une grande puissance d'exécution et de profonde méditation. — M. votre père, assis de 3/4 dans son fauteuil Louis XIII dont il tient le bras droit, lève sa vénérable tête pensive, qu'il incline sur l'épaule droite. Cette belle tête, admirablement peinte dans la pâte où les accents lumineux des touches font de belles vibrations, lance un regard observateur de ses beaux yeux bleus et noyés d'une tendre pénombre. Ce qu'il y a de réflexion et de méditation dans ces yeux, cette bouche et ces traits vivants, est d'autant plus senti, rendu et remarquable, que votre exécution, toute personnelle, n'a rien de commun avec MM. vos confrères. — Chez vous rien de poncif ni de commun. — Bravo ! Buvez toujours bien dans votre verre, Monsieur !

WEISS (Georges). — « Visite aux ancêtres.» Un jeune gentilhomme parcourt la salle des armures de ses ancêtres, accompagné d'un grand lévrier. Son grand feutre le coiffant un peu en arrière lui donne un air un peu débraillé. Quelles pensées éveillent en lui ces armures de fer, ces casques, ces épées et les souvenirs qu'ils rappellent à son esprit ? Il paraît rêveur. Cette armure a-t-elle appartenu à un loyal chevalier, défenseur de la veuve et de l'orphelin, méprisant le plaisir et l'indolence, et ayant consacré sa vie au péril et à l'honneur ? Cette autre a pu aller à la croisade, mais d'autres aussi ont pu appartenir à de féroces batailleurs, à d'odieux spadassins, et peut-être aussi peut-il y retrouver des souvenirs de guerres civiles ? En tout cas, il trouvera là un vaste

champ de réflexions. — Cette petite toile est fort intéressante.

WEISSER (Charles). — « M. C. M... », à cheval et de 3/4 sur un escabeau de jardin, pose avec conscience et amour pour son ami sans doute, car, dans l'ardeur de la pose, il laisse éteindre sa cigarette qu'il tient de la main gauche, et pose la droite sur son genou. — Charmante figure 3/4 bien peinte, s'enlevant sur un fond de parc. — « M. P. M... » est assis, la main gauche sur la hanche et la droite pendant sur la jambe. Il est de 3/4, la tête levée et droite, la moustache brisée en pointes et clignant un peu des yeux. — Très beau brun bien peint que ce gentleman !

WEISZ (A.). — « Mme M.-L. B... », debout et de 3/4, la main sur la hanche et l'autre bras pendant, est coiffée d'un large-bords noir à plume de même couleur. Son beau type belge ou hollandais est d'une belle expression dans sa lumière et sa carnation blanche et lactée. Mme M.-L. B... est vêtue d'un petit manteau blanc et court, cachant une partie de son corsage de velours vert aux bandes de velours noir. — Grande dignité et style en ce bon portrait.

WENCKER (Joseph). — Cette « baigneuse », nonchalamment couchée sur la plage qu'inonde la mer azur-tendre, fait en ce moment, un rêve des plus voluptueux, si nous scrutons bien l'expression heureuse et sensuelle de cette jolie figure encadrée de ses bras en arc de triomphe. Les pectoraux relevés par ce mouvement donnent, par leur saillie, la note argentine du foyer lumineux ; et le beau torse et les jambes, dont une ployée et en raccourci, achèvent l'accord parfait de cette mélodie lumineuse de la chair vibrante d'éclat qui a

pour repoussoir le mamelon de silex gris-violacé de la plage. — Très belle étude magistrale. — « M. L... » de face et assis dans un fauteuil sur lequel il appuie ses bras. La figure au front chauve est d'une exécution soignée et réussie. L'artiste a su lui donner l'expression et la vie.

WEPENSKIOLD (Erik). — Ces « bergers en Norwège » font la sieste en plein soleil et couchés sur les dunes grises et les pâturages verts-clairs de la colline. La petite bergère de profil, et tricotant, examine les deux polissons dans leurs poses débraillées, le premier couché sur le ventre et faisant le télégraphe avec ses jambes croisées, le second étendu de son long, comme un veau. — Charmante idylle ensoleillée rappelant un peu B.-Lepage. — « Une ferme en Norwège », où, dans la prairie d'un beau vert, le fermier et sa petite fille vont donner à boire à la jument poulinière qui hennit, en les voyant venir à elle. Les toitures de briques rouges de la ferme sont très basses, et s'enlèvent en vigueur de brun rouge sur les massifs d'arbres du vallon, à travers lesquels on voit des rochers gris et à gauche un coin de ciel. — Grande finesse et sincérité locale.

WHISTLER (James). — Votre « vénérée mère », assise de profil, Monsieur, est une œuvre sentie, sortant du cœur d'un fils respectueux et comprenant que ce que l'on a de mieux, ici-bas, c'est sa mère ! Et quel profil honnête, sévère et distingué que celui de madame votre mère ! Comme elle est simplement coiffée de son petit bonnet à longues barbes, et comme son sévère profil est pur et noble ! On dirait une matrone d'antique race, ou une quakeresse dans toute sa dignité ! Quelle honnêteté et quelle modestie dans cet intérieur

sobre et sévère comme elle ! — Encore une fois, courage et honneur au bon fils qui a su si bien rendre sa mère !

WILLEMS (Florent). — « Le piège », dans lequel vient de se faire prendre cette belle demoiselle de la cour, au costume du temps de Louis XIII. Son loup de velours noir est tombé à terre, et un jeune d'Artagnan lui prend un baiser et s'empresse de donner un tour de clef à la porte de chêne qu'elle a eu l'imprudence de franchir. Toutefois cette belle paraît fort peu effrayée. Son beau visage se retourne à demi, mais d'un air assez calme, et sa main blanche semble s'appuyer sur le galant mousquetaire plutôt que le repousser. Les ombres et les lumières sont bien distribuées et l'effet obtenu.

WOLFF (Otto). — « Ophélie » nous donne probablement le portrait d'une actrice dans ce rôle pathétique ; elle s'avance, en relevant de la main gauche les larges plis de sa robe de couleur violette. Une collerette brodée entoure sa poitrine décolletée, et elle tient un bouquet et ses gants de la main droite. La tête est belle et expressive, et l'attitude d'une grande noblesse comme il convient. — Très beau tableau.

WOOD (Ogden). — Ces « deux bonnes camarades » sont deux vaches bretonnes, l'une *pijaude*, ou noire et blanche, et l'autre jaune. La pijaude fait consciencieusement, avec sa langue, la toilette de son amie, qui se laisse complaisamment lustrer sa tête d'humérus par la salive ou bave onctueuse de la bonne amie, quitte, à charge de revanche, de lui rendre, à son tour, ses soins de propreté. Toutes deux sont au 1er plan, sous les larges rameaux d'un gros chêne penché ; tandis

qu'au loin la fermière trait leurs amies paissant dans la même prairie qu'elles-mêmes. — La nature est splendide en cette belle idylle, où la prairie rayonne de chaleur sous ce beau ciel fin et argenté.

WORMS (Mme Mathilde), élève de M. Feyen-Perrin. — Cette « Andalouse » au teint un peu bruni, chantée par A. de Musset, est de 3/4, et sa belle tête brune aux cheveux noirs comme des corbeaux est drapée délicatement d'un voile noir qui passe derriere son épaule droite et vient retomber sur sa poitrine dont il enveloppe tout d'abord le corsage également noir. La belle Andalouse a des traits à la fois mâles et délicats, de même qu'une expression sévère qui tend à sourire avec charme. Les yeux sont d'un velouté tendre et la bouche est fine et agréable. — Très belle et bonne étude qui fait honneur à l'élève et au maître-poète M. F.-Perrin.

WORMS (Jules). — « Les politiciens » interprètent, chacun à sa manière, un article de journal espagnol que lit et commente un gros artisan coiffé d'un mouchoir jaune. Il a beau rire, le curé serre les lèvres, en sceptique, et un vieil ouvrier en chapeau haute forme ne manifeste aucune opinion ; il se borne à fumer sa cigarette, les mains derrière le dos. Le jeune homme assis et mangeant sa soupe a l'air de lui dire : « Hein ! qu'en dites-vous? — Il n'y a qu'un vieux portier ou jardinier, chaudement coiffé d'une casquette de peau de lapin, qui affirme et souligne, d'un doigt autoritaire, l'article en question ; tandis qu'un jeune toréador fait l'aimable auprès de sa fille ou de sa femme portant la soupière sur la table. — Anecdote variée d'expressions bien rendues par ce talent spirituel.

WUK (Mlle Maria). — « Mlle H. W... » de profil et à mi-corps, assise sur un fauteuil au dossier élevé. Le haut du corps, se détournant légèrement. présente la figure de face. Les bras reposent sur ses genoux, laissant voir ses mains gantées et son éventail fermé. — Portrait dont l'exécution a de bonnes qualités.

WYLD (W.). — « Le couvent des Arméniens, à Venise », enlève sa haute flèche ou tour à étages superposés, surmontée d'une petite coupole, sur un ciel d'or à son couchant, derrière les villas du port. Sur l'Adriatique, au premier plan et dans l'ombre, on distingue les barques et péniches mouillées dans la baie ; puis, à droite, au bout de la jetée, un chasse-marée à l'ancre, et au loin, devant les dunes, une barque navigue. — Très beau paysage-marine d'un bel effet crépusculaire.

YARZ (E.). — « Le quai des Esclavons, au crépuscule, à Venise », enlève ses coupoles, ses dômes, ses minarets et la toiture mauresque du palais de la place Saint-Marc, sur l'horizon d'or du ciel levant. La silhouette des monuments se découpe dans l'enveloppe encore tiède des brumes de la nuit. Au pied de la colonne du lion de Saint-Marc, une marchande d'oranges et de légumes a déjà étalé ses marchandises, et les pigeons légendaires picorent sur la place.

ZIER (Ed.). — « Esther. » ... Or, Aman s'était jeté sur le lit sur lequel était Esther (*Esther*, VII). Esther, pâle et frémissante, se rejette en arrière en apercevant l'ennemi de sa race qui vient implorer sa grâce. L'expression de cette belle figure pleine d'horreur, celle du barbare où se peint la

terreur du supplice qui l'attend, ont été rendues avec beaucoup de bonheur et d'énergie dans cette belle toile. Toutefois, nous eussions préféré une Esther moins parisienne, car je doute qu'une jeune femme de ce type fin, mais résolu et profondément observateur, se fût évanouie dans sa candeur effrayée devant l'attention et la remarque d'Assuérus. Pour ma part, j'eusse *désiré une Esther* idéale d'élévation et de candeur.

DESSINS

CARTONS, AQUARELLES, PASTELS, MINIATURES, VITRAUX, ÉMAUX, PORCELAINES, FAÏENCES.

ALLONGÉ (Aug.). — « Le lavoir de la maiso du Cap, à Plougastel (Finistère) », est plein de fraî cheur et de charme. Ce lavoir, au premier plan est entouré de grosses pierres au milieu d'un végétation luxuriante où trois arbres se torden dans leurs caprices, s'abaissent et serpentent comm des couleuvres, pour recevoir la fraîcheur du lavoi et des eaux qu'habitent à côté les roseaux et le sarcelles. — Très beau fusain fixé.

ARGENCE (E. d'). — « Nuit tombante ; pas tel » peignant un motif simple et grave ; car ce arbre, au bord de la route, et s'enlevant par u effet de lune sur le ciel bleu tendre, donne un cer tain caractère plein de poésie.

BARBERY (Mme C...). — « Faïence » charman te et éclatante « de roses de Noël », où je voudrais s'il était possible, une nuance rose ; les violettes muguets et immortelles sont nature et rendues. — Qualités.

BARTHOLOMÉ (A.). — « Miss Violet Cayley — pastel » de grande distinction et représentan

assise cette miss noble et tournant de face sa belle tête sur l'épaule gauche. — Grande expression, sentiment poétique. — « Mme la marquise d'Hautpoul ; — pastel », est de 3/4, presque de face, les cheveux gris ceints d'une coiffure bleu foncé ; les traits sont sévères et distingués et ont une expression pensive. — Grand caractère et style.

BASHKIRSEFF (Mlle). — « Mlle D. de B... » est d'une carnation tendre et veloutée comme les donne le pastel. Les yeux comme la bouche et toute la coloration sont d'un pâle tendre et agréable. — Joli buste.

BEAUFORT (Mme la vicomtesse Jeanne de). — « Fleurs ; — pastel. » Bouquet de roses blanches, rouges, roses dans un vase où leurs couleurs vives se marient heureusement. Un éventail est déposé auprès. — Joli et agréable pastel.

BEAUMETZ (Etienne). — « Par ordre du gouvernement, la garnison quitte Belfort ; — 1871. » Notre illustre compatriote le général Denfert-Rochereau en tête, refusant les honneurs militaires qu'on ne doit qu'aux vaincus. — Superbe dessin qui vous rend votre espoir national.

BEAURY-SAUREL (Mlle Amélie). — Cette « tête d'étude » à barbe et de profil est d'un beau caractère et d'un bon style. — Courage, Mademoiselle, votre talent court à la maëstria.

BELLANGER (Camille). — « Un conseiller municipal en Normandie. » Il est assis et de face, coiffé d'un bonnet de coton dont le gland retombe de côté. Sa figure rasée laisse voir ses joues creusées par l'absence des dents, un nez en bec d'aigle, des yeux perçants et l'expression de la figure peuvent faire supposer que leur propriétaire est un digne Normand, amateur de procès et de chi-

canes. La toilette de M. le conseiller municipal est quelque peu négligée, car il porte un vieux gilet de laine aux manches rapiécées d'un piètre effet. — Petit dessin finement exécuté.

BELLAY (Charles). — « A la fenêtre » nous donne un portrait de profil de jeune femme appuyée sur sa fenêtre et laissant errer son regard à l'horizon. — Dessin aux deux crayons fort beau et fort réussi.

BELLECROIX (Ernest). — Ces « quatre sujets de chasse » sont : 1° des épagneuls convoitant un lièvre que garde leur confrère, le vainqueur, attendant son maître ; 2° un renard qui, par un effet de neige, rapporte un canard à son terrier ; 3° un pauvre lièvre grimpe sur un tronc d'arbre par une inondation générale, une buse l'aperçoit et va le saisir ; 4° un conciliabule de lapins. — Toutes charmantes compositions rendues.

BERGH (Richard). — « M. L... ; — pastel », est assis de profil, une main dans la poche et l'autre crispant l'entournure du gilet. Figure en pleine lumière, que l'on dirait peinte à l'huile. — Grandes qualités.

BÉRINGUIER (G.). — « Atrée et Thyeste. » Atrée, au moment où Thyeste tient la coupe, lui dit : « Méconnais-tu ce sang ? — Je reconnais mon frère... », répond Thyeste. — Grande et superbe mise en scène dramatique ; style de l'école de David, que cette superbe sépia (d'après le *Thyeste* de Sénèque).

BERTHON (A.). — « Mme P. E... », debout de 3/4, et en marche dans un salon, le bras gauche tombant et le droit ployé, avec éventail à la main, nous montre sa belle tête distinguée, et cette œuvre vaut bien un excellent portrait

à l'huile. — M. B. est un maître pour le pastel.

BESNARD (P.-F.) — « L'étang des bruyères à Cheveaux, près la Ferté-Saint-Aubin (Loiret). » Cette aquarelle pleine d'air donne l'aspect tendre de cet étang formant une baie, terminée par sa vanne au premier plan et au fond, de l'autre côté, par des roseaux et la ligne droite de l'horizon. — Qualités.

BIDA (Alex.). — « Le retour de l'enfant prodigue. » Toute la maison est joyeuse et a les larmes aux yeux de cet heureux retour. Tous les serviteurs du haut de l'escalier admirent la tendresse du bon père qui relève son fils à genoux et lui pardonne. — A droite, les bouviers amènent le veau gras qui va payer de sa vie la joie de ce retour. — Grand style biblique en ce noble et pur talent qui, loin de vieillir, devient plus serré.

BILLOT (Achille). — « Le jeune Maurice C... ; — dessin. » Cette jolie tête de face d'un jeune garçon à l'expression vive et intelligente est exécutée d'un crayon léger et habile.

BOETZEL (Ernest). — « M. Léon Renault ; — — fusain », est debout et s'appuie sur une rampe d'escalier, il tourne sa belle tête 3/4 sur son épaule droite. — Grand caractère en ce beau portrait qui pense.

BOURBON (Philippe de). — « Gitana jouant de la mandoline ; — aquarelle » d'une coloration vibrante de laque rompue, d'outremer et de laque jaune, et pleine de verve que cette gitana chantant et s'accompagnant de sa guitare. — Coloriste éclatant.

BOURGOIN (Désiré). — « Galerie Maurice Cottier ; — aquarelle », et des plus somptueuses, avec jour d'en haut tombant d'un riche plafond monu-

mental ; tous les tableaux s'enlèvent, avec leur bordures, sur le fond cerise des panneaux. Plant exotique au centre, et fauteuils, pouffs et bergère sur tapis de Perse pour les visiteurs. — Rich d'effet.

BRESLAU (Mlle L.). — Ce « profil » de votr petite amie, Mademoiselle, est délicat, fin et ravis sant d'expression enfantine et chaude de ton. – Excellent pastel.

CABASSON (Guillaume). — « Villerville ; – aquarelle. » Moulière debout sur une plage et te nant ses paniers vides. Son visage jeune et au traits réguliers est surmonté du bonnet de coton affreuse coiffure nationale de la Normandie, qu lui donne l'aspect d'un beau garçon habillé en fem me. — Jolie aquarelle dont l'exécution est dign du talent de cet habile dessinateur.

CARRIER-BELLEUSE (Pierre). — « Mlle O.-C B... ; — pastel », est de profil et sourit avec aban don. Le modelé fin et en pleine lumière est d'un pâte puissante ; la carnation rose de la figure e le col transparent de reflets lumineux ont toute la so lidité de la peinture à l'huile.

CESBRON (Elie). — M. G... ; — dessin », dont le traits graves et pensifs, encadrés de grands favoris se détachent sur le fond noir. — Ce dessin se fai remarquer par une grande perfection d'exécution

CHEVALLIER (Mlle Adelina). — Vase d'oran ges ; — aquarelle. » Oranges, dont l'une est ou verte, groupées sur une table, auprès d'un vase e d'un plat aux dessins représentant des chinoiseries — Ces beaux fruits ont de l'éclat lumineux.

CICERI (Eug.). — « L'hiver. » La neige couvr les bois et les futaies dépouillés de leurs feuilles

La chasse au sanglier s'annonce par le son du cor, et nous en voyons trois débouchant de leurs bauges et passant auprès de cette mare où ils voudraient bien se vautrer; mais il faut déguerpir, car la meute approche. — Très belle et bonne aquarelle.

CLAUDE (J.-Max). — « Souvenir de Trouville. » Une élégante amazone bleue à cheval fait halte avec sa fillette montant un poney. Toutes deux sur cette plage grise interrogent les voiles au loin. — Belle mise en scène vraie et rendue dans toute son élégance, et par un jour clair et pur.

COGNET (Jeanne). — Ces « pavots ; — faïence », sont d'un trompe-l'œil et d'une grande finesse de dessin et de couleur, jusque dans les nervures des feuilles, et les petites lignes ou raies fines des pétales de ces fleurs. — Superbe faïence.

CRAUK (Charles). — 4 aquarelles : « Mort de sainte Monique, — Jeanne d'Arc écoutant ses voix, — Printemps, Eté, — les 4 Evangélistes », qui paraissent avoir été exécutées d'après des compositions de cet artiste ornant la cathédrale de New-York et une église d'Orléans. Ce sont peut-être aussi des études ayant servi pour les œuvres précitées. Elles dénotent de réelles qualités de composition. Citons les 4 Evangélistes, pleins de noblesse et d'élévation, les gracieuses figures du Printemps et de l'Eté, et cette figure non désignée, ce beau Roméo jouant de la guitare, splendide de grâce élégante et d'expression poétique.

DESCELLES (P.) — « Portrait de M. W. de L... », et excellent, sur porcelaine, et de plein trois quarts, presque de face. Ce charmant collégien, à la figure intelligente et bonne, a de beaux et

grands traits où la vie perce par tous les pores. Ainsi, commençons par ce front pur, sur lequel les cheveux ras tombent peut-être un peu bas (mais c'est l'ordonnance sans doute ?). C'est sur ce front, à droite, que se concentre la lumière dominante, qui vibre de nouveau à la naissance du nez et sous la narine droite, tout en se colorant de carnation rose à la joue droite. Or, les yeux fins et perçants ont un regard tendre et bon, donnant un grand charme à ce type d'adolescent qui doit être un excellent fils et élève, si j'en juge par cette tendre et gracieuse expression qui dénote un bon cœur et n'exclut pas le courage à l'étude. — En somme, c'est un très bon portrait, soigné, fin et large à la fois dans son habile et magistrale exécution ; car M. Descelles, avec une œuvre de ce souffle et de cette conscience, mérite le titre de maître.

DESMOULIN (Pierre). — « Portraits de MM. Renan, Gill, etc. ». — Cinq dessins à la plume exécutés de la façon la plus remarquable. — La ressemblance de M. Ernest Renan est des plus fidèles, ainsi que celle du dessinateur Gill.

DETOUCHE (Henri). — « Au bas Meudon. » Jolie branche de cerisier en fleurs s'enlevant sur l'eau de la Seine qui reflète le ciel. — Tendre et délicat aspect.

DIMITROFF (Ivan). — « Tête d'étude ; — fusain. » Tête de vieillard, à front chauve et longue barbe retombant sur la poitrine. Sa physionomie vénérable est plongée dans une profonde méditation et lui donne l'aspect d'un apôtre. — Excellent fusain dont la facture dénote un réel talent.

DONZEL (Jules-Pierre). — « L'Amour médecin ; — éventail, aquarelle. » Un beau jeune homme,

au costume du 18e siècle, est assis et à l'air souffrant. On lui présente une jeune et ravissante villageoise dont l'aspect paraît lui rendre immédiatement la santé. Dans un coin, l'apothicaire examine avec satisfaction une fiole contenant un remède qui va devenir inutile. Tous les personnages sont d'un excellent dessin, et les groupes très bien composés font un fort joli tableau de cette aquarelle-éventail.

DOUILLARD (Alexis). — « Education de la sainte Vierge. » La Vierge, debout et de profil, joint les mains et regarde saint Joseph assis sur un escabeau au bas du siège élevé où sainte Anne explique à la jeune et sainte Vierge les paroles du livre sacré. Un ange à droite présente un lis. — Très beau carton de la peinture destinée à la chapelle Sainte-Anne de l'église de Paimbœuf.

DUPONT (Mlle Julie). — La « Biblis », d'après Suchetet, est rendue dans son galbe poétique, et la belle tête se penche bien derrière les bras enlacés. — C'est suave de rendu fin et poétique.

ELIOT (Maurice). — « En famille » nous montre la veillée du soir autour de la lampe. Le père lisant son journal en fumant sa pipe, la mère occupée à un travail de couture et la fille ou parente lisant un volume. — Petite scène d'intérieur calme et heureux, que l'on regarde avec intérêt dans ce joli dessin à la plume très habile d'exécution et produisant grand effet.

ERICSON (Johan-Eric). — « Effet de nuit à Meudon ; — aquarelle. » Sentier éclairé par la lueur de lanternes fixées à des poteaux et se perdant dans l'épaisseur des massifs sombres. — L'effet est bien compris et reproduit.

FANTIN-LATOUR (Henri). — « Frontispice. » Dans un mouvement épique et un élan d'apothéose une jeune femme s'est dépouillée de sa tunique qui pend en flots à son bras gauche. Elle s'élance et, le bras en l'air, écrit sur une table monumentale les noms de « Schumann, Berlioz, Wagner, et J Brahm » ; tandis que la Gloire embouche sa trompette, tout en tenant ce glorieux cartouche près duquel deux petits génies surviennent avec de longues palmes. — Poésie, effet et caractère. — « L'Aurore ; pastel » d'un grand jet et d'un élan épique. L'Aurore, enveloppée de sa draperie de feu, vole en tournant ses regards vers l'astre-roi qui se lève. — Belle figure poétique que ce large pastel, enlevé avec maëstria.

FEYEN-PERRIN (François). — « Le chemin de la Corniche ; — fusain. » Charmante Perrette assise sur son âne et prenant le chemin indiqué. — Grand calme et pureté en cette suave fille des champs ! Quelle candeur en cette âme ! — C'est rafraîchissant, rassérénant.

FLANDRIN (Paul). — « Le portrait de M. Ingres » est un des plus ressemblants que nous ayons jamais vu ! L'exécution en est soignée avec amour par le vrai grand maître, par trop modeste, qui s'est effacé, sacrifié toute sa vie pour la gloire de son frère Hippolyte Flandrin, lorsqu'il collaborait avec lui. — Ainsi, je le répète, Flandrin Hippolyte, pour mieux rendre sa pensée, posait lui-même ses mouvements et ses expressions, et c'était Paul qui mettait en place. Il faut que l'histoire de l'art enregistre ce fait certain que je tiens de Paul lui-même, et que j'enregistre en ces archives comme un document précieux pour l'histoire de l'art. — « La tête d'étude et les cro-

quis d'après nature » sont des œuvres faites comme tout ce qui sort du crayon ou de la palette de ce maître ; et, à propos de palette, comblons vite une lacune impardonnable à la *Peinture :* « Paysage » et « en Automne, environs de Montmorency », rappellent toujours et plus que jamais le grand et haut style du Poussin et de l'Ecole idéaliste dont M. Paul a toujours été un des maîtres les plus fervents et complètement dévoué à l'art d'arranger la nature dans son idéal et sa poésie. M. P. Flandrin n'abdique pas, il s'enveloppe dans ce drapeau de l'idéalisme et mourra dans ses plis et le style du grand art.

FROMENT (Eug.). — Les Grâces enseignant. » Aquarelle aux teintes pâles et adoucies, faisant valoir les lignes pures et élégantes de cet habile dessinateur, auquel ce sujet appartenait de droit, car la grâce ingénieuse est le caractère distinctif de son talent élevé.

GALBRUND (Alphonse). — « Mme M...; — pastel », debout et de plein 3/4, tient son éventail; sa poitrine et ses bras sont splendides de lumière et de pâte, et la tête de face est pleine d'un sentiment noble et distingué. — Très bon portrait, simple dans son style.

GANDI (Joseph). — « Un sermon; — aquarelle. » Un petit coin de l'auditoire d'une église villageoise où se massent et s'étagent une dizaine de têtes de tout âge, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ils écoutent tous avec une attention qu'expriment bien leurs physionomies, parmi lesquelles on remarque celle de la mignonne petite fille aux mains jointes du premier plan. — Jolie aquarelle.

GAUTIER (Amand). — « M. le docteur *** », de plein 3/4, presque de face, découvre, grâce à son pince-nez, une chose amusante qui lui donne une expression enjouée, presque hilarante, avec la bouche ouverte. — Ce pastel, relevé de hachures de crayon, est fouillé de bonne étude.

GERARD (Gaston). — « Mme C. C... ; — aquarelle », debout et de face, les mains pendantes s'enlève en vigoureuse lumière sur une draperie de velours vert avec tout le charme de la pâte des couleurs à l'huile. Notons, en passant, le cadre original de riche tapisserie.

GIACOMELLI (Hector). — « Farniente ; — aquarelle », délicate à l'œil et à l'oreille, car on aime à voir et à entendre ces bouvreuils et mésanges chantant leurs petits airs tendres.

GILBERT (René). — « Mme Sanlaville, de l'Académie nationale de musique ; — pastel », est en costume de bayadère, et fait les salutations au public en lui décochant le sourire perlé d'usage. — Nature pleine d'entrain, bien exprimée en ce pastel.

GIRARD (Mlle Marie). — « Mme J. G... » Tête de face dont la lumière est concentrée sur le dessus de la tête, laissant dans l'ombre la figure qui est pleine d'expression et de vie. — Il y a de l'effet dans ce beau dessin fort bien réussi.

GONZALÈS (Mme Eva). — « Une modiste ; — pastel. » Jeune ouvrière assise et prenant des fleurs artificielles dans un carton placé devant elle et dont elle va orner quelque chapeau. — Il y a de la largeur et de la fermeté dans l'exécution de ce pastel, dont l'effet est réussi.

GRATIA (L.) — « Mme F... Jenny ; — pastel » d'un vrai maître, qui tranche par sa supériorité su

tous ses voisins, non seulement par la puissance et la finesse de l'exécution, mais encore par le charme et la suavité du sentiment et de la grâce qui animent les grands et beaux traits de Mme F. J... — Assise dans son fauteuil Louis XIV, Mme F. J... s'accoude sur le bras gauche et penche légèrement la tête sur l'épaule du même côté ; une gaze flotte autour de son col et voile légèrement sa splendide poitrine sur laquelle sa main gauche tient une fleur. Mais ce que l'on admire le plus, en cette œuvre magistrale, c'est la riche carnation veloutée et réalisant réellement la finesse du duvet de la pêche mûre ; un sang rose colore les joues de Mme F. J... — Ses yeux d'un bleu foncé et ses lèvres carminées sont d'un commun accord pour sourire avec une bienveillance des plus délicates. On dirait une marquise de la Régence en voyant cette tête poudrée légèrement et, si l'on ne peut s'éloigner qu'à regret de cette belle personne, il faut s'en prendre à sa séduction qui vous capte et vous retient malgré vous. — « Les vendanges de Loulou » ne le cèdent en rien au beau portrait de Mme F. J... — Au contraire, ce superbe enfant, qui entre dans la vie, en a toute la sève sur sa jeune et belle figure dont la carnation blanche et rose éclate dans toute la fraîcheur d'un sang vif et généreux. J'ai été heureux de signaler ces deux œuvres à mon excellent ami, le maître Paul Flandrin, qui s'est tout à fait rencontré avec la fidèle traduction que je venais d'en faire. — Oui, m'a-t-il dit, M. Gratia est un vrai talent, un maître dans le genre pastel. — Je suis, en terminant, flatté d'annoncer que M. Gratia est à la veille de publier un livre *ex professo* sur l'art du pastel, où sa compétence est hors de pair.

GRIVAZ (Mme Eugène). — « Eventail ; — aquarelle » d'une exécution délicate et facile et d'une composition ingénieuse et spirituelle. Troupe de cygnes nageant sur un vaste lac, et tournant autour d'un poteau émergeant hors de l'eau, sur lequel un malheureux matou tout hérissé est juché et semble fort en peine.

GROSCLAUDE. — Cette « délicieuse tête d'enfant » est de 3/4 et un peu penchée sur l'épaule gauche, et rappelle, dans sa fraîcheur et sa grâce non seulement comme ton, mais surtout comme sentiment pur et candide de la chaste enfance, les plus jolies têtes de Greuze. A l'instar de ce grand peintre de la famille, et comme son père feu le regretté Grosclaude, M. Grosclaude fils a cherché la grâce enfantine, et il l'a trouvée et exprimée en ses délicats pastels. Examinez-donc bien le rayonnement séraphique de ce bel œil bleu azur tendre se mariant avec le doux et pur sourire de l'enfance. Et vous ne serez point étonné de croire que ce regard et ce sourire sont en communion directe avec un être idéal qui comprend cette charmante enfant ! Car, après tout, si les anges ne sont point un mythe ni une idéalité de convention, on a bien le droit de penser que cette suave enfant en est un elle-même, car elle en a la tête séraphique. — Excellente étude d'un maître du genre.

GUARDIA (W. de la). — « Mlle ***. » Tête de face coiffée d'un chapeau à plumes, ayant tout à fait grand air dans sa fière beauté, et la grâce élégante de sa poitrine découverte et encadrée de la fourrure de sa plisse. — Superbe dessin.

HILLEMACHER (Eug.-Ern.). — « 34 compositions pour l'*Enfer* du Dante. » — Fusains d'une

fécondité et d'une verve d'imagination inépuisable dans ses heureuses inspirations. Aussi original que le regrettable Gustave Doré, M. Hillemacher a une forme plus correcte et plus châtiée qui ne nuit en rien à l'effet de ces remarquables compositions, qui sont autant de véritables tableaux. Nous souhaitons de voir un éditeur en orner une édition nouvelle du Dante ; ce serait une bonne fortune pour le public, qui pourrait posséder ainsi cette collection remarquable.

JACOMIN (Alfred-Louis). — « L'épée mal trempée » s'est ployée sous la main robuste d'un gentilhomme au costume de Louis XIII, taillé sur le patron de Porthos. Il admoneste en riant le maladroit forgeron, qu'il secoue fortement par l'oreille. Ce dernier, petit vieux au grand tablier de cuir, suit l'impulsion qui lui est donnée en faisant une grimace de douleur et en fermant le poing. — Jolie aquarelle très bien composée et rendue avec talent.

JOURDAIN (Gaston). — « Chez la sorcière. » Faust et Méphistophélès lui faisant leur visite. Ce motif, tiré du *Faust* de Gœthe, a l'effet fantastique et original voulu, et est habilement et ingénieusement composé.

JUNCKER (Fréd.). — Ce « labour », au premier plan, imite bien la terre remuée et retournée, et au deuxième plan un hardi grattage enlève une splendide lumière que l'on prendrait pour de la gouache, et surtout pour une belle vue transparente, où se mire l'argent du ciel. A gauche de beaux lointains fuyants et à droite un bois tendre aux frondaisons délicates à coups de pointes de sépia et de grattage et de plumes ; mais le grattage enlève les finesses

des herbes vaporeuses. — Très beau dessin, fix par procédés multiples d'exécution. — « Marécage » commençant au premier plan, à travers de fouilles d'herbes, et se trahissant, dans ce dédal de végétation aquatique, par quelques vibration éclatantes de filets d'eau et de flaques vigoureuse attestant qu'au-dessus de ce ciel sombre de crépuscule, le ciel possède au zénith des nuage argentés. Les lignes et silhouettes des massif d'arbres qui bordent ce marécage s'enlèvent en vigueur sur le ciel sombre. — Exécution d'un procédé étonnant réalisant un puissant effet.

KARL-ROBERT. — « Sous l'arbre penché, au Bas-Meudon », deux jeunes filles, assises dans une barque, ont abandonné les avirons, et l'une d'elles se livre au plaisir de la pêche. — Ce fusain se fait remarquer par la largeur et la fermeté de son exécution, et donne un charmant point de vue où l'effet lumineux est bien ménagé.

KATOW (P. de). — Ce « poste d'infanterie » est accosté par deux dragons à cheval. — Beaux groupes s'enlevant en vigueur sur les terrains et maisons de ce poste. — Grandes qualités d'effet.

LAFON (François). — « Diane », debout et vue de dos, s'appuyant de la main et du genou droits sur un tertre. Son corps se cambre avec grâce, la tête qui se tourne de profil laisse voir sa belle figure sous le croissant d'argent brillant sur son front. La main gauche soutenant une draperie qui retombe devant elle, elle regarde et fouille les bois de son regard altier. L'attitude noble et fière est bien d'une déesse et va bien avec l'élégance aristocratique de ce beau corps. — Cet excellent

pastel est très heureusement conçu et rendu.

LALANNE (Maxime). — « La rade de Bordeaux » est tout simplement un chef-d'œuvre de fusain fixé ; place, square et colonnes rostrales s'enlèvent sur la rade, les coteaux de la Bastide et le ciel. — C'est étourdissant. — « La Flandre à vol-d'oiseau » est un riche passe-partout où se lisent couramment une cathédrale romane, une tour gothique, un superbe jubé, un intérieur splendide et une vue de paysage et ville, ou plutôt de flèche d'église, derrière un pont à plusieurs arches. — Très beaux motifs, rendus en maître.

LANDELLE (Ch.). — « Jeune fille polonaise ; — pastel » de 3/4 perdu, presque de profil, adorablement coiffée avec ses cheveux soyeux en frisettes, et sa calotte lilas velours avec étoiles d'or. — Suave profil et grande distinction, cachet du maître.

LANDRY (E.). — « Le repos ; — faïence. » La bonne femme dort accoudée sur un pan de muraille, et le gamin, son petit-fils, profite du sommeil pour se restaurer auprès de sa bonne grand'mère. — Joli groupe, paysage large et rendu.

LAPOINTE (Mlle Marthe). — « Ara ; — faïences. » Ce superbe perroquet, aux ailes azur éployées et tout près de prendre son vol, enlève l'azur de ses plumes sur un fond de ciel de même couleur, où se découpent également les feuilles oblongues et en pointes de dards des lauriers-roses. — Grande finesse et transparence de tons sous les plumes laque jaune du bel oiseau, dont un reflet d'or indique l'œil. Toutefois, j'aimerais voir son bec se mieux détacher en dessous par un reflet lumineux.

LARSON (Carl). — « Les potirons ; — aquarelle », et d'une coloration grise flou et tendre.

Cette bonne paysanne, le panier au bras, admir les superbes cucurbitacés et se promet de bonne soupes pour réconforter la famille des travailleurs — Excellent aquarelle d'un maître. — Cett « gelée blanche; — aquarelle », est d'un aspec tendre et fin. — J'aime ce bon vieillard en blous bleue, qui s'appuie sur son bâton et cligne un œi malin. — Fine étude.

LAURENS (J.-Paul). — « Récits des temp mérovingiens. » — « Gontran Bosc et Drakolen. On voit au premier plan le guerrier Gontran accom pagnant le chariot où sont les princesses. Il fai halte et détache un ami, porteur de ses instruc tions, vers Drakolen, qui campe là-bas, dans l vallée, à la tête de ses troupes. Ce premier pla est splendide d'effet vigoureux derrière le massi de chênes touffus dont la frondaison descend e lignes cadencées et laisse éclater l'horizon born par les montagnes lointaines et le vallon où camp Drakolen. Rappel de lumière de la route du fon qui contourne la vallée et vient au 1er plan près d beau groupe de Gontran Bosc. — Superbe ! — « Galien et Mœrowig le Tonsuré. » Ce dernier di à Galien : — « Prends une épée et tue moi. » Epi sode et groupe se passant et tenant auprès d'un abbaye sans doute, et par-dessus les murailles o aperçoit les piques et armes des soldats. U fidèle serviteur épie par le trou de la serrure, e au fond, un garde à cheval attend respectueuse-ment. — Grand caractère. — « Le Tonsuré Mœ rowig », debout et les poings fermés, répond à un moine. Il est debout et agressif, et lui dit : « Si de ton autorité privée tu me retranches de ta com-munion, je tuerai quelqu'un ici... » — Superbe drame et attitude fière de Mœrowig. — « Mœrowig

en prière. » Il resta comme accablé et pleura longtemps auprès du tombeau de saint Martin. Crypte admirable du plus beau style roman, où, au pied du mausolée de saint Martin, éclairé par une lampe suspendue à la voûte, on aperçoit Mœrowig dans la prostration. La pose est pleine d'abattement. Sa tête tombe, et ses mains soutiennent le malheureux accablé ; son cimier, son glaive et son bouclier sont à côté de lui. — Admirable traduction d'Augustin Thierry par un grand maître et vrai peintre d'histoire.

LÉANDRE (Charles). — « La veillée. » Quatre femmes assises autour d'une table et se livrant à des travaux de couture à la clarté d'une lampe. Fort beau dessin d'une exécution large et ferme et d'un excellent effet.

LECLAIRE (V.). — « Fleurs ; — aquarelle » d'une vigueur et d'un éclat pleins de verve. Cette superbe manne ou bannette de pivoines rouges, blanches, avec ces branches de cerisiers en fleurs, sont tout simplement un chef-d'œuvre.

LELIEVRE (Maurice). — « Trois aquarelles » donnant un coin de paysage solitaire, un chasseur et son chien suivant une route par une pluie battante, et enfin une vue du jardin du Luxembourg, d'une exécution un peu négligée.

LEROUX (Eugène). — « Eventail ; — aquarelle », illustré d'une petite paysanne assise dans la prairie et regardant du côté d'une rivière au bord de laquelle un petit canot est amarré. — Gracieux effet de paysage.

LESSIEUX (Louis-Ernest). — « Sortie de forêt en Saintonge. » Sentier au milieu d'arbres et de broussailles dont l'effet lumineux est concentré

au fond. — Beau fusain bien étudié et traité avec un réel talent.

LETEURTRE (Mlle Francine-Jenny).— « Eglise d'Auvers-sur-Oise ; — aquarelle. » Vieille église d'un aspect assez pittoresque, et qui est à demi cachée par une maison en briques.— Vue exacte donnée par cette jolie aquarelle.

LEVY (Emile).— « Mlle G... », debout et en pleine lumière, nous regarde d'un air étonné en tenant son chapeau noir. — Très beau portrait original et expression en cette demoiselle en robe rose, et gantée de daim jaune.

LÉVY (Gustave). — « Jeune mère, d'après M. E. Lévy. » — On se souvient du joli tableau de M. E. Lévy, cette gracieuse jeune châtelaine pressant avec amour sur sa poitrine son enfant qu'elle allaite, et le couvrant de son regard aimant et heureux.— Le dessein de M. Gutave Lévy le reproduit avec beaucoup de délicatesse et de talent.

LHERMITTE (Léon-Augustin). — « L'école » nous montre ces gamins étudiant tous, assis sur leurs bancs et devant leur pupitre. Ah ! travaillez, chers enfants ! Songez à régénérer notre pauvre France qui depuis décembre 1852 était en si perfides mains ! — Superbe dessin vigoureux d'ombre, avec des reflets de lumière luisante sur ces chères têtes de l'avenir.— « Les cordonniers » sont actifs à la besogne. Le patron ne perd pas une minute. Il est de dos à la croisée, et tient à finir sa paire de chaussons.— Dessin d'un vigoureux effet.

LIARDO (Philippe). — « Le portrait de l'artiste » le représente debout, la main gauche dans l'ouverture de son veston, et la droite aux doigts écartés et s'appuyant sur la hanche ; la figure brune à

ıarbe noire a un beau type méridional accentué ous les bords du chapeau rouge mou dont il est oiffé. — Beaucoup d'expression dans la physio- ıomie. Bon portrait que l'auteur a su faire espireret vivre.

LIPHART (Ernest de). — « Mme la comtesse ’otocka, d'après Bonnat. » — Debout et de face, ɜs mains ramenées devant elle, se détachant dans n relief accentué sur le fond plus sombre avec ffet lumineux concentré au bas et sur le sol. — Des- in à la plume d'une habileté hors ligne, atteignant ɜ fini et le rendu d'une excellente gravure sur acier.

LIX (Frédéric). — « Vive la France ! » et l'arrière-garde. » Une compagnie de soldats de gne fait le coup de feu sous le couvert d'un bois. ’officier commandant tombe en poussant ce cri ıprême. — Très beau dessin d'une savante compo- tion et d'un grand effet, inspiré d'une poésie de [. Deroulède, comme le suivant, où l'arrière-garde ɜretire en combattant, et qui a les mêmes qualités ɜmarquables.

MACARTHUR (Mme Blanche). — « A Puritan's ıughter. » — Jeune fille assise, qui paraît être une ıysanne, si l'on en juge par sa toilette, son tablier anc et la coiffe de forme élevée qui lui couvre la te, semblable à ceux de nos campagnardes. La ʒure, de profil, est sérieuse et ne manque pas ɜ distinction. Son ouvrage abandonné sur ses ɜnoux, cette jolie puritaine médite gravement. ɜt-ce une Anglaise, une Ecossaise ou Américaine? ppartient-elle à quelque confrérie protestante? -Dans tous les cas, c'est un bon pastel.

MALLORY (Frances-A.). — « Tête d'étude ; — sain. » Jeune fille aux traits pensifs et à l'expres-

sion élevée, bien exprimés en ce joli dessin

MARÉCHAL (L.-C.). — « Défricheurs. » C chef d'ordre, assis, est tonsuré comme un domini cain ou un carme ; il lève la tête de profil et mon tre à des novices debout l'Oraison dominicale d'o il déduit la consécration de leur travail. L'un d'eux appuyé sur sa pioche, goûte la déduction, et le 2 suit très attentivement cette logique. Ces tête séraphiques et pures respirent une véritable con viction. — Groupe-pastel magistral hors de pai

MASSART (Léopold). — « M. F... » est de 3/4, pres que entièrement de face, les mains jointes e retenant son genou. — Dessin habilement traité

NOZAL (Alexandre — « L'étang de Saint Cucufa, l'hiver ; — pastel. » Très bel effet d neige au 1er plan, où les longues herbes aquati ques dressent leurs épis au-dessus de l'étang d'où s'envolent les canards sauvages. Sur l'au tre bord de ce même étang, au troisième plan encore la neige aux pieds des arbres noirs de l futaie, au fond de laquelle on aperçoit deux peti tes maisonnettes aux toits aussi couverts de neige A gauche la forêt étendant ses rameaux embar rassés et les détachant sur un beau ciel pâle qu sillonnent les bandes d'oiseaux voyageurs. — Pas tel très lumineux.

PEGOT (Bernard). — « Sur la plage de Param (Ille-et-Vilaine); — pastel. » Une dame à cheveu blancs est debout et de profil au premier plan ayant auprès d'elle un petit chien. Elle regard la mer qui s'étend devant, et dont les vague bleues viennent s'abattre et se briser sur le rivag en lames d'argent ; sur les nuages orageux un arc

en-ciel fait luire ses brillantes couleurs. — Effet cherché et trouvé.

PENNE (Charles de). — « Chiens et piqueurs. » Le groupe des chiens blancs et feu couplés et écoutant les voix de la meute au loin, ou les sons du cor, est très heureusement rendu en cette aquarelle, dont le pendant, qui représente un piqueur debout au milieu du groupe de chiens fauves et feu de ton, est encore très vigoureux et d'un bon caractère. — Ce « relai de griffons » est d'une jolie mise en scène par ses bons groupes. Les trois premiers, assis sur leurs trains de derrière, sont couplés par des cordes, et leur gueule ouverte est haletante. Les deux autres du deuxième plan paraissent fourbus. Le piqueur, assis au pied d'un chêne et le cor en sautoir, écoute et regarde au loin. — Charmante aquarelle enlevée largement et dans l'esprit voulu.

PERROT (Albert). — « Mlle L. Abbéma. » Portrait au pastel de cette artiste distinguée dont les tableaux ont obtenu quelques succès à ces dernières expositions. La figure est de 3/4 et presque de face, avec les cheveux courts et ramenés sur le front. — « Mme Madeleine Brohan, de la Comédie-Française ; — pastel », et des plus tendres de carnation fraîche et rose. Nous reconnaissons bien, en cette suave figure, aussi spirituelle que bonne, le sourire bienveillant et délicat et le pétillement malin et spirituel du regard que lancent ces beaux yeux bleus. — Tendre et fin pastel, qui fait regretter la solution de continuité aux épaules.

PIAUD (Mlle Suzanne). — « L'écarté. » Ce bon ménage emploie sa soirée à faire la partie de cartes à la lueur de la lampe. Le mari et la femme paraissent profondément absorbés dans la contem-

plation de leur jeu. — L'effet de ce fusain est vigoureux et réussi et atteste le talent de cette artiste.

PISAN (Théod.). — « Avant la classe », une charmante écolière, petite paysanne très distinguée de type, apprend sa leçon et s'enlève en vigueur bleue sur la porte verte et la muraille de l'école. — Effet lumineux très délicat.

POINTELIN (Aug.). — « Premiers rayons ; — pastel », dont les étincelles de feu percent timidement à travers les branches fourrées d'une forêt touffue s'enlevant sur un ciel bleu crépusculaire fin et voilé, au premier plan d'une prairie en pleine végétation.

RÉLIN (Mme Marie). — « Un tournoi. » Motif d'éventail dont la composition ingénieuse est très heureuse. Deux petits Amours, debout sur des scarabées, se chargent avec vigueur, ayant pour lances des épis de blés et des boucliers en forme de cœurs. L'un d'eux est renversé sous le choc. D'autres petits génies volent à la suite des combattants et tiennent des palmes et des couronnes pour le vainqueur, en l'honneur duquel un autre embouche la trompette de la renommée.

RENOUARD (P.). — « Enfants assistés. » La première division, en ce dessin triptyque, passe au réfectoire ; et ils sont gentils, à la queue leu leu, tous ces bébés, drapés de sarraux et marchant à la file, les mains posées sur l'épaule du vis-à-vis, comme un château de cartes. — « La crèche » est une institution vraiment belle, bonne et morale, et les conseils municipaux devraient donner des primes à tous les promoteurs et bienfaiteurs de cette institution dans les campagnes comme dans les villes. Quelle sollicitude ont cette sœur et

ses filles de service, l'une à chercher les remèdes, l'autre faisant chauffer une serviette, et une troisième faisant manger la bouillie! — Dans l'impatience et la faim, les bébés du troisième dessin pleurent, braillent, crient comme des petits fauves qui vont se précipiter sur la « bouillie ». Tous, sur leurs petites chaises, donnent un concert de plaintes, de cris, de hurlements à l'envi les uns des autres. — Très nature, vrai, et méritant pour M. Marbeau une statue pour son institution. Félicitons M. Renouard de nous clicher tous les ans les utiles institutions.

RICHARD (Mlle Hortense). — « La cigale », d'après M. J. Bertrand ; « la Madeleine », d'après le même, et « Fatma », d'après M. J. Lefebvre, sont trois belles et bonnes études bien dessinées, modelées et rendues dans tout leur éclat lumineux.

RIVOIRE (François). — « Pivoines ; aquarelle » magistrale, car il est difficile de pousser plus loin la finesse et l'éclat vibrant d'un aussi beau bouquet émergeant de ce pot de terre vernissée et verte. — Petits œillets trompe-l'œil au premier plan.

ROUX (Paul). — « La Meuse à Dinant (Belgique) ; aquarelle. » La Meuse prend ici les proportions d'un golfe en s'enfonçant à droite dans les premières hautes et fourrées de joncs sur les bords. Au fond, des dunes couronnées d'un beau ciel aux nuages blancs floconneux. — Bel aspect clair.

RUDHARDT (A.). — Cette « faïence, grand feu », représente une jolie tête bretonne en pleine lumière et dans la coiffure de son pays. — Belle et bonne étude. — Cette autre « faïence, grand feu », nous montre un chasseur ajustant un per-

dreau qui vient de se lever non loin des grands bouleaux. — Paysage clair. Qualités d'air.

SABATIER (Victor-François). — « La galerie du Louvre ; — vue prise du quai Voltaire. » Vue extérieure du Louvre, dont la longue façade couvre le quai, et du pont des Saints-Pères qui y conduit, avec la Seine, les voitures, les personnages sur le quai. Tout est enlevé à la plume et au lavis avec une facilité de main et un talent très remarquables.

SAINTIN (J.-Emile). — « Mme E. Doche », debout et de 3/4, en toilette d'hiver et en marche tourne de notre côté son intelligente figure d'artiste qui observe et médite. Charmant dessin aux divers crayons, qui n'est point un vrai pastel. — Grand goût et distinction.

SCHLESINGER (Henri). — « Après le bain », la baigneuse se couvre de son caraco ou paletot fourré et éprouve une douce chaleur, ce qui la fait sourire avec grâce. Cette charmante baigneuse se détache en vigueur sur la draperie blanche du fond. — Belles mains, beaux bras et charmant type en cette aquarelle de maître.

SCHNEIDER (Mme Félicie). — « Dessins. » — Charmants croquis au crayon et à la plume, qui dénotent la souplesse et la variété du talent de Mme F. Schneider, qui nous doit plus pour l'an prochain.

SCRIBE (Ovide). — « Persée » écrasant le dragon, en lui enfonçant sa lance dans la gueule et allant délivrer Andromède. — Superbe faïence d'une grande et antique allure comme composition et que doivent apprécier les réels connaisseurs car M. O. Scribe est un maître. — Je vois cette faïence signée et ne figurant pas au catalogue ; la

signature me suffit, ainsi que le mérite supérieur de l'œuvre, pour combler cette lacune au profit du descendant ou allié de l'académicien Scribe.

SOLIE (Mlle Ernestine). — « Enlèvement d'une nymphe par un faune, d'après M. Cabanel. » — Cette aquarelle reproduit habilement le beau tableau du maitre.

VERWAEST (Mme Berthe). — « La demoiselle de Fontenailles (environs d'Arromanches). » Cette demoiselle, de grande et haute race, doit avoir une légende et peut-être une élégie ou un drame en cette superbe marine, car ce fantôme de pierre debout est un méchant récif où plus d'un bâtiment a sombré. Superbe marine. — « La plage d'Arromanches ; marée basse », où est ensablée cette barque noire, est d'un superbe aspect. — La mer au loin donne une idée grandiose de l'étendue et de l'espace de l'Océan infini. — Excellent peintre de marine que Mme Verwaest.

VILLÉ (Félix). — « La lutte pour la vie ; —immense carton, » où ce vétéran de la lutte a bien exprimé les péripéties de cette lutte acharnée où les vainqueurs, hélas ! sont obligés de faire mordre la poussière à leurs ennemis, de leur mettre le genou sur la poitrine, et de se hisser sur leurs cadavres afin de montrer le laurier du triomphe à la Fortune.— Celle-ci, nonchalamment couchée sur un nuage et accoudée sur sa corne d'où s'échappe l'or, et les pieds butés à sa roue vertigineuse, tend son bras autoritaire pour montrer sans doute la nécessité de continuer la lutte. En ce moment, le guerrier, qui montre sa palme de vainqueur, est moins écouté que ce groupe du peintre, du sculpteur, du musicien et de

l'architecte, qui tous, avec leurs instruments, vien nent demander la manne de la vie... Mais hélas aveugle, sourde ou égoïste et peu encourageante la Fortune se contente, par son geste solennel d'indiquer de nouveaux et vastes horizons pour d nouvelles luttes. Le 3me groupe, au 2e plan, est celu d'une excellente mère séparant ses enfants, en lutt également, pour imiter ces dogues furieux du 1e plan qui voudraient s'entre-dévorer. Puis, au fond la reine du monde, roulant calme et sereine, dan la majestueuse satisfaction et la satiété de tous se caprices, sur l'orbe et la nue, comme la divinité qu préside aux destinées humaines et, endormie ou éveillée, reste impassible et sourde aux combats et aux tueries des humains et de tous les peuples qui s'égorgent pour obtenir ses faveurs et son radieux sourire.

VIVIEN (Narcisse).— « L'échappé » est un moi-neau qui, posé sur une branche de rosier, crie épouvanté, en voyant le massacre des innocents au-dessous de lui.— Eh quoi ! pense ce philosophe ! avoir eu le cœur de tuer tout ce gibier : canard, geai, cailles et alouettes ! Sauvons-nous bien vite ! Dieu ! que l'homme est cruel !— Très belle et vaste nature morte en ce plat creux.

SCULPTURE

ADAM (Mlle Sébastienne). — « Etude ; — statue plâtre. » Jeune fille nue et debout, écrivant sur une tablette qu'elle soutient de la main gauche. Est-ce une Muse? Les proportions élégantes, la pose aisée et remplie de naturel de cette jolie statue méritent d'être mentionnées.

AIZELIN (Eug.). — « La Paix » est figurée par une jeune femme aux traits pleins de douceur, de calme et de bonté dans leur régulière beauté. Elle presse sur son cœur une branche d'olivier, et à ses pieds repose une corne d'abondance, tandis qu'elle semble protéger de la main droite, étendue, une ruche d'abeilles. — Fort belle statue marbre de proportions colossales, commandée par le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — « Marguerite ; — statue plâtre », est debout et en marche, s'en allant à l'église. Elle incline sa pudique et gracieuse tête innocente ; car la chasteté et la candeur règnent sur ses traits fins et délicats de jeune fille entrant à peine dans la vie. Quelle jolie tête, en passant, sous ce petit chaperon modeste ! Et comme cette pèlerine encadre bien ses élégantes épaules ! Ses bras tombants et ramenés comme en prière relèvent les longs plis de sa tunique tombante, tout en tenant son missel au fermoir d'argent. Quel

malheur que l'infernal Méphistophélès guette une aussi délicate et adorable enfant, dont il va faire sa proie! En vérité, cette suave figure eût plu à Gœthe, qui aurait indubitablement trouvé en elle un écho vibrant de sa grande âme de poète.

ALDEBERT (Emile). — « Bateleur » tenant un tambour de basque d'une main et dans l'autre sa recette en gros sous, qu'il regarde avec satisfaction. C'est un beau jeune homme, à l'allure agile et robuste, et aux proportions élégantes bien rendues dans cette jolie statue plâtre, qui a valu à son auteur une mention honorable.

ASTANIÈRES (Eugène, comte d'). — « Le Remords », la seule vertu qui reste aux coupables, dit l'inscription que porte cette statue colossale. Il semble que Repentir serait plus exact, le remords ne pouvant être regardé comme une vertu. Ce jeune homme, triste descendant et imitateur de Caïn, est assis sur un amas de pierres, les bras et les jambes croisés, sur lesquels s'appuie sa tête qui s'affaisse sous le poids du remords, de la honte et du désespoir. Il se cache la figure, et toute son attitude ex prime son profond accablement.

ASTRUC (Zacharie). — « Le marchand de masques; — statue bronze », dont nous avons rendu compte sur le plâtre, portera, avec son bronze, à la postérité, les images déjà célèbres des Victor Hugo (auquel le sculpteur a eu le bon goût de donner la supériorité triomphante du groupe en le présentant en l'air), des Delacroix, Gambetta, Gounod, Carpeaux, de l'implacable observateur H. Balzac, Corot, de Banville, A. Dumas, Faure et d'Aurevilly. — Avec son heureuse réclame admiratrice respectueuse du génie et du talent, M. Astruc

ourrait bien lui-même trouver le chemin de la loire posthume.

AUBÉ (P.). – « Bailly » debout et portant à droite ève haut sa noble tête de savant et sa main droite qu'il ouvre pour prêter le serment dont il tient e texte de la main gauche, et qu'il lit si distinc-ement et si haut que la foule du peuple qui se oressait dehors put l'entendre et applaudir dans l'ivresse de l'enthousiasme. La tête émaciée et labourée de rides du grand savant et consciencieux politique est noble et sublime dans l'élan de sa foi. — Mais hélas ! on gémit en pensant que ces foules qui portent aux nues leurs idoles d'un jour les roulent dans la boue au moindre souffle contraire. O la popularité ! quelle grande impudique et perfide déesse ! — Très belle statue faisant honneur à M. Aubé.

BAFFIER (J. E.) — « Marat ; — statue plâtre. » « Il fallait le voir traqué de réduit en réduit, souvent dans des lieux humides où il n'avait pas de quoi se coucher. Rongé par la misère la plus affreuse, il couvrait son corps d'une simple couverture et sa tête d'un mouchoir, hélas ! presque toujours trempé de vinaigre ; une écritoire dans sa main, quelques chiffons de papier sur son genou, c'était sa table ! » — Guireau, *Oraison funèbre de Marat* (août 1793). C'est sur cette donnée que M. Baffier a composé et trouvé le vrai Marat, l'ami du peuple, qui, la tête enveloppée d'un mouchoir trempé de vinaigre, la lève un peu et jette un regard profondément méditatif, avant d'écrire sa pensée. A elle seule, cette tête puissante et réfléchie est tout le foyer de ce sujet dramatique que j'avais tout d'abord pris pour

un Job. Le torse, comme les bras fouillés, mus-clés, ainsi que la large draperie, donnent à cett figure le sentiment et l'allure sentis de l'oraiso funèbre du citoyen Guireau. » Aussi, cette excel-lente figure a-t-elle valu une médaille de 3me class à M. Baffier.

BARRAU (Théophile). — « Poésie française ; — groupe marbre », symbolisée par une jeune Mus assise sur un tronc d'arbre, la jambe gauche relevée, sur laquelle est une draperie tombante. Le pied gauche passe sous la jambe droite, et à cet endroit un petit génie, lancé dans un beau mouvement, tient en l'air un cartouche sur leque est buriné le nom de Victor Hugo. Quant à la Muse, elle est jeune et belle, et sur sa tête, coiffée simplement en deux bandeaux, brille une cou-ronne d'olivier. Elle tient sur son cœur la lyre antique, et de la main droite en tire des sons har-monieux. Sur une pancarte au-dessous d'elle, on lit les noms de : Villon, Marot, Ronsard, Malher-be, Molière, Corneille, Racine, Lafontaine, Vol-taire, André Chénier, Alfred de Musset, Lamar-tine. — Heureux groupe, respectueux envers la reine du monde idéal, la poésie !

BARRIAS (E.). — Les « premières funérailles. » Superbe groupe honoré déjà de la médaille d'hon-neur, alors qu'il parut modelé en terre et plâtre ; et certes, il n'a fait que gagner après avoir été mis au point, et avoir été caressé par le ciseau magis-tral de M. Barrias. — Nous renverrons donc aux précédents Annuaires, où le beau drame a été tra-duit dans la limite de nos faibles moyens. Toute-fois, prenons la liberté d'appeler l'attention de M. Barrias sur ce que nous venons de dire à son voisin M. Hiolle. — Ce magnifique groupe d'Adam,

portant son cher Abel assassiné et la tendre et jeune mère, Eve, embrassant, dans l'effusion de sa vraie douleur, le front de son bien-aimé Abel, et soutenant sa tête avec une sollicitude et un regret navrants, car la pauvre mère espère le faire renaître sous la chaleur de ses baisers ; eh bien, nous pensons encore que toutes ces dramatiques expressions senties et rendues, et entre autres celle de la figure terrible d'Adam, nous pensons, dis-je, qu'en de plus grandes proportions, le drame eût décuplé de puissance et d'accent. — Tel est encore notre conviction sincère, car les proportions données à ces premiers concepteurs de notre humanité ne dépassent guère nos proportions actuelles. Il me semble qu'il y a là un anachronisme préhistorique dont M. Barrias appréciera la portée esthétique.

BASSET (Urbain). — « La Musique ; — statue plâtre », sous les traits d'une femme ou plutôt d'une déesse à la majestueuse beauté, tenant une lyre dont elle fait résonner les cordes en accompagnant l'hymne qui jaillit de ses lèvres. La belle figure rayonne d'élévation et d'enthousiasme. — Ce motif a très heureusement inspiré M. Basset.

BAUJAULT (Baptiste). — « Le rêve », bien voluptueux, bien lascif ! car la jeune et belle fille ou femme qui le fait est presque une somnambule, puisque, dans le paroxysme de ce rêve, elle se lève soudain, foule aux pieds le coussin capitonné de sa couche et, debout, dans le mouvement et le galbe les plus poétiques, elle pose, comme une tendre colombe, sa jolie tête sur son épaule gauche, tout en étirant ses beaux bras dont elle se fait un arc-de triomphe. Le poing droit se ferme comme pour la résistance, et la main gauche souple ouvre ses doigts fuselés et pleins d'abandon.

Ce qui explique ces intentions, c'est la jolie bouche épanouie et voluptueuse, ce sont les yeux clo à demi, et les narines un peu dilatées respiran largement; mais ce sont surtout ces lèvres entr' ouvertes et se pâmant avec volupté. La ligne di bras qui reçoit la tête descend jusqu'au pied gauche en ondulations fines et harmonieuses; et l bras ployé du côté droit rompt avantageusemen la répétition de la même harmonie. Délicieuse e suave figure au torse, et notamment aux pectoraux et aux jambes, d'une forme mélodieuse e d'un modelé riche et ferme.

BAYARD DE LA VINGTRIE (Paul-Armand). — « Tombeau de Mgr Fournier; — marbre, pou l'église Saint-Nicolas de Nantes. » Cet évêque mitré et drapé dans sa pourpre épiscopale, tien sur son cœur un crucifix, et sa main gauche es appuyée sur l'Evangile. La pose est droite et exprime toute la majesté solennelle de la mort. — Autour du mausolée est une frise de sujets pieux en bas-reliefs, et devant sont les figurines en ronde bosse de la Foi, l'Espérance, la Charité, et de l'Education religieuse.

BEER (Fréd.). — « Les petits lutteurs; — groupe plâtre » de deux gamins nus et prouvant une fois de plus que la fraternité, même chez les enfants, es un rêve creux. Le premier, traitre et méchant, commence par saisir, d'une main, le bras de son adversaire, et de la droite il le cramponne par une poignée de cheveux. Le petit vaincu, renversé, demande merci; mais le drôle, vainqueur par trahison et méchanceté, ne paraît point disposé à céder à la prière de sa victime. — Bon petit groupe bien enlevé.

BÉGUINE (Michel). — David vainqueur; —

statue plâtre », porte à droite, le corps fortement cambré, et s'apprêtant de la main droite et du bras ployé à lancer la fronde; de la main gauche il s'appuie sur la poignée de sa longue épée dont la pointe est piquée dans le front de Goliath. Cette fière et belliqueuse allure, en ce vainqueur, a valu une médaille de 3e classe à M. Béguine.

BELARD (Gustave). — « Faucheur; — statue plâtre. » Jeune homme aux formes élégantes et au beau type romain. Grave et sérieux, il aiguise sa faux dans un mouvement fort juste et vrai, et faisant valoir la souplesse et la vigueur de ses membres bien proportionnés.

BLOCH (Mme Elisa). — « Un frondeur ; — statue plâtre. » Jeune homme nu, sauf une draperie roulée autour de sa taille. Il tient sa fronde de la main droite, et le mouvement du corps, du bras, de la jambe gauche et de la tête au regard fixé sur le but, indiquent bien qu'il va lancer la pierre qu'il balance. — Très bien étudié et rendu.

BOGINOT (Emile-Louis).— « Galilée ; — statue plâtre », debout, ou plutôt se relevant de l'abjuration sacrilège que venaient de lui faire faire à genoux les éminences catholiques, frappe du pied la terre, et s'écrie tout-bas : « *E pur si muove* », en relevant sa main droite vers le ciel comme geste de conviction. Sa belle tête à barbe et coiffée de la calotte, genre de celle de Michel-Ange et du Titien, a sur ses traits une foi inébranlable. — Très belle et bonne statue, qui devrait orner la place de l'Observatoire.

BOISSEAU (E.). — « Le crépuscule. »

« Le silence se fait. Dans l'ombre,
Quand l'étoile du berger luit,
La nature, sous le ciel sombre,
Doucement s'endort : c'est la nuit. »

Ce beau crépuscule est symbolisé par une femme, que dis-je! par un ange aux ailes repliées. Elle est assise et roule sur un nuage céleste, et, le bras en arc au-dessus de la tête, elle tient la lampe antique où brille la lueur crépusculaire ; puis, en abaissant sa belle tête, elle regarde deux enfants endormis qui symbolisent ainsi la nuit. — Grave et séraphique figure qui, par son haut style, a mérité sa médaille, 1re classe.

BONHEUR (Hippolyte). — « Etude ; — statue bronze » de jeune homme nu tenant son bâton de voyage et, de la main droite, abritant son regard qui se porte à l'horizon lointain et inconnu du voyage de la vie qu'il va entreprendre. Les belles proportions souples et vigoureuses de ce jeune homme personnifiant l'humanité, l'expression méditative un peu mélancolique de sa physionomie grave, et la portée physiologique de cette œuvre de penseur aussi bien traitée que conçue, la placent au premier rang de ce Salon.

BOTTÉE (Louis). — « Cosette », assise sur un seau renversé et jouant avec sa poupée. La petite héroïne de Victor Hugo est charmante de grâce et de vivacité enfantines exprimées avec un véritable talent en cette jolie statue plâtre.

BOUCHER (Alfred). — « L'amour filial ; — groupe bronze » plus grand que nature, et rappelant le beau trait de cette Romaine allaitant son vieux père condamné à mourir de faim. C'est avec bonheur que le pauvre vieillard peut boire la vie au sein de celle qui l'a rèçue de lui-même. Il est assis et enchaîné, n'ayant qu'une courte draperie à la ceinture, et sa fille, debout, s'empresse de rendre à son cher père la vie qu'elle a reçue de lui et d'éluder ainsi la condamnation barbare.

C'est avec une véritable tendresse filiale que cette héroïne de l'amour tend son sein à son malheureux père !

BOURGEOIS (Charles). — « Un chasseur de crocodiles. » Bonne étude de nu en cette statue plâtre. Le chasseur est debout et regarde ce crocodile sur lequel il pose son pied et qu'il va percer d'un dard acéré qu'il tient de la main droite. — Un mouvement un peu plus vif et accentué ne nuirait pas.

BRIDEN (Désiré). — « Le baron Taylor, — statue plâtre », est assis dans un fauteuil, en robe de chambre et en pantoufles. Il se tourne à demi pour examiner avec attention une petite statuette qu'il tient de la main gauche. C'est bien là l'attitude qui convient à cet amateur distingué des beaux-arts, auxquels il a su rendre ainsi qu'aux littérateurs tant d'utiles services. — L'hommage qui lui a été rendu par M. Briden est mérité.

CABUCHET (Emile). — « Mgr Manigeaud, archevêque de Bourges; — statue plâtre. » Il est agenouillé, tenant des deux mains un modèle de sa cathédrale, qu'il semble consacrer à Dieu. La figure, noble et bienveillante, est expressive et pleine d'onction. — Grand talent en cette statue, qui est sans doute le modèle de celle qui doit décorer le monument funèbre de ce prélat.

CAMBOR (Jean-Jules). — « Retour du printemps; — statue plâtre. » Comme elle est suave et gracieuse, cette belle grande fille ou femme, avec son type plein de charme et de grâce ! Elle soulève de ses deux mains la draperie qui couvrait sa tête.

« Après la pluie, où tout fleurit,
Le beau temps vient, qui nous sourit. »

Voici les deux petits vers qu'elle nous lance d'un air aimable et enfantin en penchant son beau corps , guettant du regard un rayon de soleil printanier. — Douce et suave figure, qui séduit par ses belles promesses et son aimable allégorie.

CAPELLARO (Ch. Romain). — « Daguerre ; — buste bronze », pour le monument élevé à la mémoire de Daguerre, à Cormeilles. Le grand inventeur qui a, bien mieux que Prométhée et Icare, ces mythes de la fable, qui a, dis-je, dérobé les secrets du soleil et de la lumière, pour les fixer sur une plaque iodée et de là sur le papier avec Niepce, ce grand inventeur est dans son costume de tous les jours et drapé seulement d'un manteau. Sa belle tête, un peu levée, semble précisément fixer l'astre auquel il a su prendre ses rayons ; sa physionomie est agréable et ses grands traits sont bienveillants ; car, sous sa petite moustache, sa bouche ébauche un doux sourire. — Merci à Capellaro de consacrer son patriotique talent à cette gloire nationale ! — « La Satire. » Très belle statuette marbre 1/2 nature, et dont les nuds et la forme sont d'une beauté idéale. Elle est assise, foulant à ses pieds les masques des Tartuffe et Bazile qu'elle a fustigés. Et son fouet vengeur à la main droite, comme son miroir de la main gauche en l'air, elle en menace d'autres de ses lanières vengeresses. — Bravo, cher camarade, encore du grand art, à ce beau Salon ! Votre satire peut revendiquer ce titre.

CARAVANIEZ (Alfred). — « La duchesse Anne de Bretagne » est debout, feuilletant un missel. Elle lève fièrement sa tête naïve et pure, sur le front et dans les yeux de laquelle rayonne une vive intelligence. Un petit diadème est posé

sur ce crâne coiffé d'une capeline à clous dorés qui descend sur ses épaules, en plis s'accordant avec l'harmonie des autres grands plis de sa tunique à longue traîne. Elle porte à gauche, et sa robe, aux agrafes constellées de pierres précieuses, se drape avec goût dans cette pierre. — Statue ducale d'un beau style.

CARÈLES (Antonin). — « La jeunesse », debout et portant à gauche, met sa main gauche sur son cœur et de la droite présente une petite fleur. La figure est jeune et encadrée de cheveux plaqués et mouillés, laissant échapper de longues mèches qu'elle ramène sur son sein gauche. — Ce beau corps est jeune et plantureux de forme et de modelé. C'est une jeunesse à la fois gracieuse et solide, faisant honneur à M. Carèles.

CARLIER (Emile-Joseph). — « Fraternité :

« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

Ainsi parle un aveugle jeune encore et dans la force de l'âge, portant sur son dos un paralytique tendant la main et demandant la charité, d'après la fable de Florian, fort bien traduite ; car ce groupe, comme anatomie, comme dessin, modelé et belles lignes, est on ne peut mieux rendu ; aussi a-t-il légitimement gagné une médaille de 1re classe.

CHAMPIGNEULLE (Charles). — « L'Alsace-Lorraine en 1883 ; — médaillon plâtre », d'où elles saillissent presque en ronde bosse sous la figure de deux femmes aux traits nobles et tristes, se tenant par la main. Ce souvenir patriotique de cet artiste lorrain est des mieux exprimés.

CHARPENTIER (Félix). — « Le réveil patriotique — ; statue plâtre. » Jeune homme nu se

redressant et élevant son bras droit armé d'un sabre-baïonnette du modèle actuellement en usage dans l'armée. Il presse sur son cœur la hampe d'un drapeau, la bouche ouverte et ses yeux arrondis ne donnent pas à sa physionomie une expression très heureuse. La nudité du personnage aurait dû indiquer un glaive antique au lieu de cette arme contemporaine. — Ne manque pas de qualités malgré cela.

CHARPENTIER (Alexandre). — « Jeune femme allaitant son enfant ; — bas-relief plâtre. » Elle est en pied, de profil et assise, tenant sur ses genoux son enfant qu'elle regarde avec tendresse en lui donnant la douce nourriture. — La pose est pleine de naturel et bien étudiée.

CHATROUSSE (Emile). — « Jeune contemporaine » debout, portant doucement à gauche et admirant le petit vase oblong d'où émergent des amourettes qui la charment ; cette jeune et gracieuse figure s'incline légèrement sur l'épaule gauche. Elle est coiffée pudiquement comme une petite vierge chaste et sainte ; ses traits purs et délicats n'expriment que la candeur enfantine, sur ce visage encadré d'une chevelure aux longues mèches ondulant derrière son corsage boutonné et collant sur ses chastes formes. Son bras doit se courbe et sa main retient, en même temps, le vase et les plis ramenés de sa tunique aux larges plis qui retombent derrière, et qui par devant se soulèvent pour montrer sa chemise aux plis fins et délicats. — Honneur à M. Chatrousse, dont le poétique ciseau interprète avec tant d'amour et de grâce cette adorable contemporaine !

CHERET (Joseph). — « Le Jour et la Nuit » sont deux groupes de bronze composés de deux

femmes personnifiant l'une « le Jour », l'autre « la Nuit ». Elles sont sœurs de formes et de mouvements, et toutes deux chargées de petits amours qui doivent les accabler de leurs jeux et caprices ; notamment le Jour, qui est tourmenté par ces petits lutins qui lui cassent les oreilles et le fatiguent de questions. Le Jour, ennuyé, a bien envie de se boucher les oreilles, et de ses deux bras fait de jolis gestes d'ennui. — Jolie figure d'un galbe fin et poétique. — La Nuit, debout (comme sa sœur, la lumière du jour), incline avec grâce sa jolie tête sur son bras droit comme sur un oreiller, et ramène dans un suave abandon sa main gauche sur la poitrine. Au-dessus d'elle les petits amours ne cessent encore de troubler son sommeil en agitant leurs étoiles en sens divers. — Mention honorable méritée.

CHOPPIN (Paul). — « Mort de Britannicus. » La coupe remplie par Narcisse n'est pas plus tôt vidée qu'elle roule au bas du cubiculum. Et Britannicus se tord dans les spasmes violents occasionnés par le poison qui lui brûle les entrailles. Il lève au ciel sa tête en proie à des souffrances indicibles qu'expriment ses traits bouleversés. De la main gauche crispée il déchire sa poitrine, et sa jambe tendue s'étire violemment sous l'action du toxique, tandis que l'autre droite retombe presque inerte sur le devant du cubiculum. — Très bon mouvement dramatique senti et rendu.

CHRÉTIEN (Eug.-Ern.). — « Guerrier reforgeant son épée ; — statue bronze », d'un puissant et belliqueux caractère ! Voyez-le posant la lame de son glaive sur l'enclume et, le marteau levé, s'apprêtant à reforger son épée déjà brisée

dans la bataille ! — Gare à l'ennemi qui va l'éprouver cette fois ! car ce rude guerrier a dû la tremper de façon à la mettre à l'abri de toute avarie. Cette superbe figure a, comme muscles et vigueur, et surtout comme inspiration belliqueuse, la vive expression voulue et rendue avec talent. — « Gaulois au siège d'Alésia. » « Les trente jours fixés par Vercingétorix s'étant écoulés, l'inquiétude régna parmi les assiégés. » M. Chrétien s'est inspiré de ce passage de l'histoire des Gaules et nous montre un guerrier gaulois assis et appuyé sur sa hache de combat. Son attitude et son visage indiquent son inquiétude, et son regard attristé aperçoit la ruine et la chute de sa patrie. — Emotion douloureuse qui s'est renouvelée à 2000 ans d'intervalle pour ses descendants, et que l'artiste a su vigoureusement exprimer en cette belle statue, où il a certainement pensé à nos derniers malheurs.

CLÉSINGER (feu Jean-Baptiste). — « Statue équestre de Hoche ; — plâtre. » Le grand pacificateur de la Vendée, le général Hoche (qui trouvait le temps d'étudier son Tacite au bivouac), lève le sabre en l'air pour rendre le salut militaire, et de la main gauche il devrait tenir les rênes de son cheval qui se cabre. — Mais hélas ! le grand sculpteur et peintre feu Clésinger n'a pas eu le temps d'achever tout à fait cette belle statue équestre. N'importe, le mouvement du beau cheval qui piaffe d'impatience et qui rongerait son frein ; la pose noble de Hoche et sa belle tête rayonnante, coiffée du tricorne à plume du général républicain ; tout cet ensemble compose un fier groupe d'une superbe allure qui fait regretter amèrement le grand ciseau magistral de ce puissant artiste.

CORDONNIER (Alphonse). — « Printemps ; —

groupe marbre », et d'un charme poétique hors ligne, qui a valu une méd. 1re cl. à M. Cordonnier. Une élégante jeune fille, nue, s'appuie devant un Terme qui, dans sa pose, se penche vers elle, et de sa main droite semble presque caresser sa chevelure. Ce Terme, ou plutôt ce sylphe, tient sur son cœur la véritable lyre antique aux cornes de bélier, et dit de si douces choses à cette nymphe printemps, qu'elle en paraît tout émue, en tenant son camélia. Sa figure naïve et chaste rayonne de plaisir, et ces deux têtes sont vraiment belles de passions nuancées et même de contraste, car le sylphe paraît initiateur et pressant, et sa tête lascive et voluptueuse fait une réelle opposition expressive à l'air de la jeune nymphe étonnée et ravie d'apprendre de si jolies choses. On peut même dire que cette expression naïve et pure est le plus grand charme de ce groupe et a emporté d'assaut sa belle récompense. Mais ce n'est pas tout, le rythme du galbe de son beau corps fait une si belle ligne cadencée et naturelle et si en harmonie avec son expression pure et naïve, qu'on reste sous le charme de cette réelle séduction. — C'est magistral. — « L'Amour et la Folie » poursuivent par tous les siècles, et en bonne compagnie et solidarité, leur excellent ménage et leur voyage incessant à travers le monde. La Folie danse, légère et d'un pied titubant et extravagant, en agitant en l'air sa marotte aux grelots sonores, et, en riant, elle s'amuse à tirer une flèche du carquois de son compagnon; et celui-ci, l'arc bandé, va prendre cette flèche pour percer un cœur et lui faire une de ses dernières blessures qui remplissent de passions désordonnées. — Ce beau groupe plâtre est animé d'une vie et d'un souffle puissant de poésie vivante.

CORNU (Vital). — « Abandonnée ; — statue plâtre », assise sur un socle, les mains jointes et la tête fortement penchée sur l'épaule gauche, mais dans une expression qui, loin de donner l'abandon, donne au contraire la prière et presque l'aspiration béate. Le torse et les jambes sont de toute beauté, et le mouvement a un galbe vraiment poétique.

COULON (Jean). — « Flore et Zéphire. » Flore, encore nonchalamment endormie, commence à humer les arômes qui rassérénent et animent ses traits délicats et la font gracieusement sourire. Ses narines, ses lèvres et ses paupières sont sous le charme d'un rêve heureux et frémissent de volupté. Avant de se réveiller, elle tend son bras, et sa main veut retenir, dans son rêve, celui qui la fascine ainsi et provoque ses voluptueux désirs naissants avec l'Aurore. L'adorable amante est donc sur le point d'étreindre le joli Zéphire qui, dans son vol léger, sillonne l'air ambiant de sa bien-aimée, ondule avec grâce au-dessus d'elle et va ceindre son front d'une couronne de roses. Il se penche au-dessus d'elle, l'admire et s'apprête à lui donner le baiser du matin. La belle ligne du bras élevé, qui fait une courbe et forme d'autres lignes rompues avec la pose assise de Flore, donne une variété cadencée et harmonieuse à ce groupe délicat qui exhale les aromatiques effluves du Zéphire soufflant ses molles brises au lever de la fraîche aurore !

CRAUK. — « Le général Faidherbe, commandant en chef de l'armée du Nord (1870-71) ; — statue plâtre » d'une franche allure militaire. Il porte à droite, et s'appuie de la gauche sur la poignée de son sabre. De la droite il tient son képi

Sa tête, crânement relevée, est belle d'expression calme et refléchie ; le front est un peu chauve par suite de l'étude et des veilles. Ses fortes moustaches ne contribuent pas peu à lui donner un air belliqueux. — Très beau portrait d'un fier et noble aspect.

CROISY (Aristide). — « Le général Chanzy sur son lit de mort ; — Châlons, le 5 janvier 1883 », est étendu et drapé dans les plis du drapeau tricolore qui couvre son habit de général. De la main droite il tient à la fois la poignée de son épée de commandement et la hampe du drapeau national dont les plis couvrent son corps et même jusqu'à la botte gauche. La tête chauve du vaillant général de l'armée de la Loire porte la moustache et la barbiche ; et la figure a gardé l'expression solennelle de la majesté de la mort, sur l'estrade de cette chambre ardente. Il est en grande tenue de général de division. — Cette œuvre de style, très remarquée, a un légitime succès d'admiration pour l'artiste et de profonds regrets pour le patriote. — « Ernest Bradfer ; — statue plâtre. » Modèle de la statue en bronze qui sera érigée sur une place de Bar-le-Duc. M. Bradfer est debout, tenant un livre ou des papiers de la main gauche, auprès d'une enclume et d'un marteau. Cette statue sera élevée par souscription des ouvriers des usines qui ont été dirigées par M. Bradfer. Le livret nous laisse ignorer si l'on entend honorer en ce personnage un manufacturier ou un inventeur. L'écharpe qui ceint sa taille pourrait faire supposer des services rendus comme maire pendant la triste période de nos désastres. — La statue est fort belle, pleine d'élégance et imposante d'effet.

DALOU (Jules).— « Etats généraux, séance du 23 juin 1789 ;— modèle plâtre d'un haut relief pour la Chambre des députés », qui représente Mirabeau au moment où il fait au marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies, la célèbre réponse : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. » Debout, se redressant de toute sa hauteur, et la tête légèrement renversée en arrière, son aspect rend bien l'énergie de sa puissante nature. Il semble vouloir foudroyer son adversaire qui se tient devant lui, impassible, dans son élégant costume de cour. Les députés, fort nombreux, font un demi-cercle autour de ce groupe principal. — Ce haut relief est un véritable tableau, tant pour la science de la composition que pour la perfection du modèle et du dessin des personnages.— Cette œuvre remarquable a obtenu à juste titre la Médaille d'honneur pour la sculpture. Cet honneur est des des plus mérités. « — La République ; — haut relief plâtre », pour laquelle l'artiste s'est inspiré de quelques vers de Pierre Dupont, promettant la paix universelle, dans laquelle les peuples se reposeront de 5 ou 6000 ans de guerre, Quoi qu'il puisse advenir de ce vœu, dont on ne peut que souhaiter la réalisation, disons que M. Dalou a déployé dans ce haut relief une verve et une fécondité d'imagination très heureusement inspirée. La République est personnifiée par trois femmes, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, planant dans le ciel sur un amas de roses que soutiennent de petits amours. L'une d'elles se penche pour saisir un faisceau de drapeaux que lui abandonne un homme du groupe, au-dessous, personnifiant les peuples qui s'embrassent en frères et brisent les armes et les symboles

de la guerre. — L'effet de ce groupe splendide est magistral.

DAMÉ (Ernest). — « Diane et Endymion ; — groupe plâtre » d'un superbe jet de grand art et d'apothéose : Endymion, assis sur un nuage porté par l'arc ou un quartier de la lune, est accoudé sur un flocon de ce nuage et dort. Mais tout à coup naît l'aurore, et la chaste Phœbé enveloppe son cher amour de son écharpe d'azur, et Endymion, dans cet arc phosphorescent, boit la volupté. — Diane en volant, et tirant l'écharpe, incline sa belle tête au petit croissant d'argent, et lui jette un regard lascif. — Superbe groupe méritant une haute récompense.

DANGER (Vte Xavier). — « Le vase de Soissons ; — statue plâtre » du soldat franc venant de briser ce vase devenu historique. Il se redresse fièrement et pose sa hache d'armes sur son épaule. M. Danger nous montre là un superbe soldat, un vrai type de guerrier intraitable et intrépide.

DARBEFEUILLE (Paul). — « L'avenir ; — statue bronze », est personnifié ici par un jeune et studieux élève qui, la main appuyée sur un glaive, absolument comme un petit saint Paul, de l'autre ramène un livre ouvert sur ses jambes, livre dans lequel la jeunesse studieuse doit trouver la science et la régénération. — Jolie petite figure grave et sévère, d'une excellente étude et d'un beau style, qui méritait au moins une mention honorable.

DEGEORGE (Ch.-J.-M.). — « H. Flandrin ; — statue plâtre », de feu notre excellent maître et ami, bien compris dans sa modeste pose habituelle, la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche et regardant, observant consciencieusement, avant de se servir du porte crayon qu'il tient au-dessus de

son carton. Le grand peintre d'histoire porte à droite et est drapé d'un manteau qui l'enveloppe de ses beaux plis. Mais, pour conclure sur ce grand maître et regretté ami, la beauté capitale de l'œuvre est l'expression de cette tête austère et bienveillante rappelant l'âme tendre et aimante qui, en s'envolant dans les mondes inconnus, a laissé une veuve inconsolable, celle de Paul Flandrin, son frère, navré de ce départ. — Bravo à M. Degeorge !

DELATTRE (Mlle Thérèse). — « Sophocle ; — statue plâtre. » Assis dans un large fauteuil, le grand tragique grec récite sans doute l'un de ses chefs-d'œuvre immortels à la foule enthousiasmée. Il a suspendu la lecture de son manuscrit et entraîné par le feu de l'inspiration, il lève le bras et déclame une éloquente tirade. Son jeune et beau visage rayonne de génie et d'enthousiasme. — Très bien interprété.

DELHOMME (Léon-Alexandre). — « Jeune Gaulois préparant son arme ; — statue plâtre. » Il est assis sur un bloc de pierre en forme d'enclume et aiguise son glaive. Il baisse sa tête coiffée à la Chactas. — En somme, c'est une assez bonne étude serrée et consciencieuse.

DELORME (Jean-André). — « La Vérité ; — groupe plâtre ». La Vérité railleuse, a ajouté l'auteur, avec le fameux *γνωθι σεαυτον* de Socrate et de Platon, inscrit sur le portique des péripatéticiens. Et elle a bien raison, cette Vérité un peu sceptique et railleuse, de vous lancer un coup d'œil plein de doute. Sa main et ses doigts confirment cette interrogation, avec le geste du bras gauche, et le miroir qu'elle vous présente : — Est-ce bien vrai ? — L'expression de la tête est pleine de finesse

sceptique, le torse et les bras ont de l'ampleur dans l'exécution, et la draperie partant de ce gros nœud, retenu par la ceinture, fait de beaux plis sur les jambes. — Belle et bonne statue magistrale.

DESCA (Edmond). — « Le chasseur d'aigles ; — statue bronze », fait encore mieux en bronze qu'en plâtre. Le beau mouvement mâle et prudent que font le bras en arc et la main tenant la pierre pour frapper l'aigle qui regimbe et écorche avec ses serres aiguës la jambe du chasseur ; la pose renversée donnant une allure à la fois terrible et prudente au chasseur étreignant l'escarpement de roche, tout cela est hardi et d'un dramatique accentué par le caractère de l'aigle qui veut se venger. — Superbe groupe décoratif qui vivra. — « L'ouragan » est on ne peut plus terrible dans l'élan de sa tempête et de son souffle ravageur. L'entendez-vous mugir dans sa corne de bœuf qu'il aura arrachée, dans sa furie, sur le front d'un pacifique ruminant ? Et le voyez-vous, le voyageur, plus rapide que la vapeur et l'électricité, le voyez-vous, le pied touchant à peine les débris des racines qu'il arrache sur son passage, le voyez-vous continuer, comme une trombe, sa course furieuse et déchaînée ? Son bras gauche levé et sa tête en avant, tous les muscles de son col gonflés. les buccinateurs soufflant comme les forges des damnés forgerons de l'enfer ; à peine, le répété-je, porte-t-il sur son pied gauche, et, sa jambe droite tendue, il s'élance, en volant, à ses œuvres de dévastation. — La ligne de l'extrémité de la sénestre, jusqu'au pied droit tendu et volant dans l'air , est d'une vigueur stridente, et la corne de bœuf qui sonne la tempête remplit l'air de ses mugissements.

DESCAT (Mme H.). — « L'Innocence » est personnifiée par une jeune fille assise sur une chaise grecque, et faisant boire, dans un vase, une couleuvre qu'elle tient enroulée autour de son bras. — Cette figure simple et candide dans son innocence a gagné une mention honorable.

DESPREY (Antonin). — « La Douleur ; — statue marbre. » Femme agenouillée, étendant devant elle ses mains jointes avec une expression douloureuse des plus senties. Un voile de deuil retombe sur ses épaules et sur ses longs vêtements aux plis fouillés et étudiés avec goût.

DOUBLEMARD (Amédée-Donatien). — « Yvon ; — terre cuite », et d'une ressemblance telle que je ne puis résister au désir de féliciter sincèrement et l'auteur et l'original. Oui, c'est bien toi ! mon vieil et grand ami, toi le robuste maître, qui laisses passer, en philosophe, le torrent dévergondé dans ses bonds et soubresauts incohérents de l'art moderne cherchant son lit et son cours. Je vois sous ton beau front capable des pensées fermes et arrêtées sur les principes oubliés et méconnus. De ton orbite d'observateur je vois sortir les étincelles d'un génie qui couve ; et, sous la moustache, la bouche qui s'entr'ouvre ne peut retenir un sourire amer, dans le genre de celui du Dante, ou du Buonarotti. Ah ! tu en as bien le droit, cher ami ! car en ce siècle de cabotins faisant la courte échelle des coteries formidables, tu as préféré, vieux lion solitaire, éloigner ta force magistrale réelle de tous ces pygmées sans poumons ; et, Dieu merci, en ce steaple-chase d'orgueils et de vanités inassouvis, j'ai, à mon tour, le droit d'imposer ma note modeste, mais pure et honnête, et de m'écrier : — Oui, cher ami, dans ta solitude et à l'é-

art, et dans l'oubli volontaire que tu t'es créé, tu n'es que plus grand et plus entier! — Et je suis heureux de féliciter ici le sculpteur qui a modelé une terre cuite aussi juste et aussi expressive.

DUMILATRE (Jean). — « La Poésie lyrique; — statue pierre », est représentée sous les traits d'une jeune femme à la taille élancée, au visage noble et expressif, debout et s'appuyant sur sa lyre déposée à ses pieds. — Cette belle statue est destinée à décorer le théâtre de Bordeaux.

EPINAY (Prosper d'). — « Callixène; — statue marbre », est posée en Terpsichore, dans le mouvement d'une suave sylphide qui n'appartient plus à cette terre. Car cette tête séraphique, aux petits cheveux frisants et tombant sur le front, se retourne en souriant avec grâce sur son épaule droite qui suit le mouvement du torse en avant; et ces deux bras se tendent pour écarter les petits plis de l'immense draperie qui la couvre de la tête au pied. Ce qui ne laisse point que de donner à cette belle figure une expression de chasteté et de pudeur, mais ajoutons de suite très provocante, car sous cette draperie transparente on aperçoit les formes riches de son corps de toute beauté. Elle s'avance donc sur la pointe des pieds, la tête levée et souriante, entourée d'une écharpe flottante et, tout son corps ferme et tendu, elle marche sur les pointes comme Terpsichore, en écartant les flots de sa draperie. C'est superbe et enivrant de sous-entendus provocants; en un mot, c'est du grand art lascif.

ETCHETO (François). — « Démocrite; — statue plâtre. » La main sur la bedaine, à peine drapée et, de la main gauche, portant une botte d'oignons, avec son petit bâton, le vieux philosophe est pris

d'une gaîté folle, au point d'en flageoler sur se jambes. Comme il rit bien dans sa barbe touffue Et comme cette tête expressive, ces pectoraux, ce bras et ces jambes sont d'une étude conscieucieus et serrée! C'est ce qui a valu une méd. de 2e class à cet artiste, qui sait trouver et rendre la note juste — « François Villon; — statue bronze », debout bien posé, la main droite tenant la plume et u cahier de papier; et lui, le rêveur et coureur de ruelles et aventures, la main gauche sur son poi gnard, va le nez au vent cherchant la rime ou quel que bon tour à jouer à la maréchaussée. Il port à gauche, incline légèrement sa tête aux cheveu plats sur l'épaule de ce côté, et cette bonne figur de poète railleur lance un sourire et un regar Rabelaisien. — Sa petite blouse le drape bien, e ses culottes collantes dessinent bien ses formes Derrière lui est la guitare utile à ce trouvère cou rant les ruelles et cabarets.

FAGEL (Léon). — « Martyre de saint Denis; — groupe plâtre. » Le malheureux saint, à genou et en prières, en costume d'évêque, attend le cou fatal. Le bourreau, debout et cambré en arrière lève son horrible coutelas et va décapiter le dign évêque dont la figure triste et béate a déjà, malgr la mitre qui le coiffe, l'auréole du martyr. — Trè beau groupe d'une grande puissance dramatique et justement récompensé d'une méd. de 2e classe

FALGUIÈRE (Alexandre) — « L'Asie; — statu marbre, 1/3 nature » ; elle est assise sur un peti socle incrusté aux flancs d'un éléphant à deux tête et trompes, ce qui constitue un fauteuil symboli que des plus heureux. Elle tient sur son geno droit un faisceau de petits rois de vingt-cinq o

ɜnte dynasties, ainsi que son sceptre d'or. — ·tte personnification de l'Asie lève un peu sa .e aū facies plat, mais aux traits réguliers ; puis n riche costume or s'entrouvre aux pectoraux et t dessous immédiatement entouré d'une ceinture ; tte pelisse ou cafetan couvre une robe chamarrée . — Le bras gauche descend un peu ployé, et main s'appuie sur l'index également ployé. — ·ès belle et bonne figure allégorique de l'Asie, ıi donne une fois de plus la preuve évidente du lent souple et varié de ce multiple et ingénieux ·tiste que, par néologisme, j'appelle *géminal*.

FERVILLE SUAN. — « La captive ; — statue âtre. » Debout et portant à gauche, elle incline ı tête souffrante sur l'épaule droite, car le bras ɜ ce côté est lié à un poteau, et de la main gauche .le ramène avec pudeur sa draperie sur les par-es virginales que les vainqueurs ont pu souiller. etite figure à peu près grandeur nature, dont expression n'est point assez souffrante, et qui ne eut guère passer que pour une bonne étude. — ·'est quelque chose, mais avec une forte note de igueur dans la souffrance, comme elle aurait ;agné !

FOCARDI (Giovanni). — « You Ragamuffins ! ·r coquins ! — groupe plâtre. » Un fermier vient le surprendre deux petits maraudeurs déguenillés ort occupés à piller son verger. Il a saisi les deux lrôles par les oreilles et les secoue vigoureusement ıu grand dommage des susdites. L'expression l'indignation concentrée et de satisfaction ven-;eresse du fermier, les figures grimaçantes de dou-eur des vauriens, sont très bien observées et ren-dues en cet amusant groupe.

FOLLIN (comte Octave de). — « Plaisir d'été »,

personnifié par une jolie baigneuse ou canotiè dont le léger costume laisse admirer les form élégantes et souples ! — Jolie statue, où l'artiste a reproduire la grâce et la vivacité de son modèl

FOSSÉ (Athanase). — « Un bûcheron ; — st tue plâtre », debout et se courbant l'échine po couper une branche de chêne. Avant de donn son coup de serpe et d'élaguer les petites bra ches, il relève la tête et jette un regard par-dessu l'épaule droite, ce qui fait grand bien au mouv ment de la figure portant à gauche, et la jaml droite ayant une belle fuite. — Bonnes qualités c mouvement et d'étude.

FOUQUES (Henri). — « Mon meilleur ami ! C'est bien vrai ! Monsieur, car nous n'en avons pa de plus désintéressé. Il est assis, les deux patte de devant allongées et celles de derrière réunie auprès de la queue. Il lève sa belle tête intelligent et bien coiffée, et jette un regard attentif, fin e observateur. Votre meilleur ami, Monsieur, vous donné une preuve de plus de l'influence de son am tié, puisqu'il vous a fait obtenir une mention hono rable. — « Porteur de palanquin au repos. » Assi à terre, il s'appuie sur un bâton, et redresse s tête au type japonais, fixant le regard de ses yeu vifs et éveillés, qui semblent chercher un nouvea client. — Cette statue de plâtre est pleine de vie c d'expression dans sa pose naturelle et vraie.

FRÉMIET (Emmanuel). — « Porte-falot à che val, XVe siècle ; — plâtre, pour le péristyle de la sal le des Fêtes à l'Hôtel de Ville. » Quel beau gaillard bien campé sur son cheval, droit, ferme et raidissan ses jambes chaussées de bottes molles, et de sou liers à la poulaine ou à la Buridan. Comme i est fier de tenir haut et ferme la hampe surmonté

son falot! Comme il est surtout flatté de son
ut emploi d'éclaireur! On admire son heureuse
tisfaction, qui dégénère peut-être un peu en dé-
in insolent et en fatuité, car sous ce bonnet et
s cheveux épais couronnant son front jusqu'aux
ux, on voit sortir de l'orbite cave un regard
esqu'effronté qui répond bien à la dureté un peu
atérielle et bestiale de cette bouche de brute
gueilleuse. Donc, le poing sur la hanche gauche
tenant la bride de son cheval au col orné de gre-
s et petites sonnettes, il semble dire : Regardez-
oi ! Le cheval, à son tour, comme le mulet de
fable, est fier d'une charge si belle et baisse sa
lle tête ornée de feuilles de lauriers, pour faire
uvent sonner ses grelots. Quant au costume
act et précis, c'est au savant archéologue M. Fré-
et qu'il faut s'adresser, pour faire revivre cette
lerine dentelée si juste et portant les armes de
ris : « *Fluctuat nec mergitur* » ; puis la petite
aique au ceinturon, et les bottes molles. — Très
lle statue équestre, originale comme tout ce qui
t du ciseau de cet artiste d'une personnalité
contestable, et qui n'a jamais bu que dans son
opre verre.

FRÈRE (Jean-Jules). — « Chanteur oriental;
statue marbre » assise dans une courbe gra-
use qui part du tambour de basque, suit la
ain droite qui le frappe et descend du bras jus-
'à la pointe du pied droit. La jolie tête presque
fantine de ce jeune chanteur suit le mouvement
la courbe du torse ; les traits délicats et enfantins
nt pleins de langueur et de poésie. Les yeux se
ment et se voilent voluptueusement, la bouche
ntr'ouvre, et l'on croit en entendre sortir comme
e voix de soprano qui vous va au cœur. — Ce

qui ajoute à l'expression lascive et séduisante jeune chanteur, c'est que sa figure presque féı nine vient en avant et se penche avec une poétiq ondulation qui fait flotter les deux tresses de chevelure. — Deuxième médaille bien conquise. « Après le bain. » Jeune femme assise, la jam gauche croisée sur l'autre et chaussant une pa toufle. La draperie de sa tunique retombe de s siège, et elle en soutient le bout de la main gauc — Statue plâtre bien étudiée et rendue.

FRETTE (Aug.). — « Education militaire menée de front avec l'instruction, comme nous montre cet aimable collégien debout, la figure ri te sous son képi, et la main droite appuyée son petit chassepot, tandis que la gauche posée crânement sur la hanche. Il porte à gauc à côté d'une pile de livres, et ce bon petit port militaire en pied ne manquera pas de faire bat plus d'un jeune cœur, et même ceux des vi patriotes, en voyant cet espoir régénérateur. Ainsi soit-il !

GATTI (Gesnaldo). — « A Naples. » Gar s'exerçant à se tenir sur un pied. De la main g che il soutient son pied gauche, le bras droit f mant balancier pour le maintenir en équilibre. vie et la vivacité méridionale pétillent dans l'all et la pose de ce gentil lutin. — Jolie statue p tre.

GAUDEZ (Adrien). — « La nymphe Echo ; — s tue marbre », est en marche ; et, dans un joli m vement, elle tourne sa tête souriante sur l'épaule g che. Cette gracieuse figure, au torse puissant et jambes et pectoraux opulents, a un grand char par l'expression et le sourire de sa jolie figure.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissions le goût fin et délicat de son acquéreur.

GERMAIN (J.-B.). — « La fée », debout et portant à droite dans un galbe fin et délicat, car, dans un mouvement gracieux, elle détourne sa tête sereine et sourit avec sollicitude au-dessus d'un berceau où dort son charmant petit protégé ; et, ne l'oublions pas, de la main droite, elle tient gracieusement la baguette traditionnelle et de la gauche elle verse des roses sur son cher protégé, ce gentil bébé dormant du sommeil des anges. N'oublions pas encore la beauté vraie, quoique réelle et idéale dans sa réalité, de ce gracieux type de femme, si bon, si tendre et aimant jusqu'à la volupté, auquel M. Germain a donné la spirituelle coiffure des trois plumes, et au dorsal des ailes de libellule. — Que de mères rêveront de cette bonne fée pour leurs chers bébés qui remplissent toute leur existence ! — Voici une méd. de 3e classe bien gagnée !

GIEDROYC (prince Romuald). — « L'Empereur Alexandre II ; — buste terre cuite. » Le dernier empereur de Russie, dont la fin a été si tragique, est représenté à mi-corps, couvert d'un épais manteau à grand col de fourrure, et les traits à demi ensevelis sous l'ombre de son immense casquette militaire. La figure, aux traits nobles et réguliers, est fort ressemblante.

GOURGOUILLON (Henri). — « Qui vive ? » s'écrie ce petit guerrier précoce, charmant gamin, des plus mignons, avec son air crâne et le mouvement belliqueux avec lequel il tire son sabre. Sa chemisette glisse de ses épaules et laisse voir son torse bien modelé. — Statue plâtre dont la pose est heureusement trouvée.

GRAVILLON (Arthur de). — « Peau d'âne »

lève sa jolie tête couverte de la peau aux longues oreilles, et elle lance un regard enchanteur au jeune prince malade d'amour; puis, étant encore accroupie, ce qui fait encore plus valoir les formes de son beau corps, elle arrache délicatement son anneau et le laisse tomber dans le gâteau qu'elle vient de pétrir, et récidive son regard enivrant à celui qu'elle a enflammé d'amour. — Cette délicieuse figure a bien mérité sa mention honorable.

GUGLIELMO (Lange). — « La vieille histoire — groupe plâtre. » La bonne mère assise devide en pelotte le fil dont sa fille, accroupie à ses pieds, tient le large écheveau. — Cette excellente femme d'artisan, simplement vêtue, n'a pas d'autres horizons ambitieux que son intérieur, son époux et sa chère enfant; aussi, tout en dévidant le lin, elle raconte à sa fille la vieille histoire que sa mère lui avait apprise. — Simple et bon groupe bien rendu.

GUIBÉ (Paul). — « Le chanoine Prudhomme ; — modèle-plâtre » est-il mort, ou bien est-ce la pose future de sa statue funèbre ? En tous cas, il est posé comme un martyr; et un livre ouvert de la main gauche, puis l'autre tendue et suppliante, il implore la miséricorde divine pour sa chapelle qu'il montre. — Evidemment, ce bon chanoine quête pour son abbaye : puissent donc ses vœux être exaucés ! — Belle et bonne étude expressive.

GUILBERT (Ernest-Ch.-Démost). — « Daphnis et Chloé ; — très joli groupe plâtre » dans lequel l'auteur a cherché à rendre les passages délicats où Amyot traduit fidèlement la transition douce et tendre de l'amitié à l'amour, et des sentiments les plus chastes aux sensations voluptueuses et lascives de l'amour naissant. Ainsi Daphnis revenait du bois, plein encore des plus chastes intentions,

et la trouve assise à sa place accoutumée: « Et là, « faisant un chapelet de violettes, Daphnis lui ra- « conte qu'il vient d'arracher des serres mêmes de « l'aigle l'oison de Lycénion; et, à ce passage du « récit, il baise Chloé comme Lycénion l'avait « baisé lui-même; car cela seul (dit Amyot) lui « pouvait-il faire sans danger? et Chloé lui met « sur la tête le chapelet qu'elle avait fait, et en « même temps la baisait comme sentant à son « gré meilleur que les violettes. » (Amyot, *D. et C.*) M. Guilbert s'est tiré avec bonheur de cette délicate situation, et son groupe est suave de composition et de rendu. Car l'on sent, en voyant les deux amis devenir amants, que la passion, encore chaste, suit son cours tout naturel. C'est frais et tendre. — Et derrière eux, le petit chevreau, que j'oubliais, s'interpose et devient jaloux des caresses de Chloé à Daphnis.

GUILLAUME (Claude-J.-B.-Eug.). — « Castalie; » statue marbre, — est le symbole d'un fleuve qui épanche sa lame d'eau argentine où viennent boire les amours altérés. Elle est assise sur un escarpement de rocher et s'appuie du bras gauche sur son urne, et de la main droite elle étreint en l'air un des côtés de sa lyre formée par le bois d'un cerf; ses pieds pendent au fil de l'eau, et ses jambes sont drapées de petits plis multiples et fouillés. Elle lève fièrement sa tête ornée d'une couronne d'olivier. Ses cheveux flottent sur son épaule. La pose du corps est élevée et a un fier style dans sa courbe harmonieuse; mais c'est surtout la tête grecque, qui est la note homérique et plutôt virgilienne de cette figure d'un haut et noble sentiment, qui fait honneur à l'âme du maître.

GUILLON (Aug.). — « Lion du Soudan » relevant la tête, ouvrant la gueule et montrant deux formidables crocs. Sa longue crinière encadre bien sa figure, ses pattes de devant s'allongent un peu et celles de derrière se reposent sous le train, près de l'énorme marteau de la queue. Ce fauve ne manque point de caractère dans l'expression grave et féroce de sa physisionomie.

HAINGLAISE (Jean-Pierre). — « Chloé à la fontaine des nymphes ; — statue marbre. » Un genou appuyé sur le rocher de la source, elle tend sa main droite fermée en forme de tasse pour en recevoir l'eau qui jaillit en cascade. — Jolie figure qui, malgré sa méd. de 3e classe, me semble avoir les traits un peu forts et une expression à côté de celle due à Chloé à étudier dans Amyot.

HALLER (Gustave). — « Le Vice renversé ; — étude plâtre. » — Sous la forme d'une femme séduisante, il essaye de plaire et de capter bien des candeurs, des innocences auprès desquelles il va s'asseoir et tendre ses filets ; ensuite il va tenter des consciences faciles et résistant peu à l'appât de l'or ; mais tout à coup, en s'adressant à cette conscience, dont il avait entrepris le siège en règle et qu'il minait pour la détruire, le voici foudroyé par cet ennemi invincible, la conscience, qui le renverse et lui reproche son infamie hypocrite. Voyez-le donc, sous la forme la plus séduisante, la jeune femme nue, roulant à terre et s'arrachant le collier de perles qui entoure son col ; elle lance un regard d'effroi à l'Eternel qui l'accable sous le remords de la conscience. Son coffret rempli d'or et de bijoux roule à ses pieds et n'a plus de valeur. Deviendra-t-elle repentante ?

pourra-t-elle retourner aux mille bonheurs du bien du juste et du vrai? Et ce beau corps, ce torse, ces jambes opulentes, ce type pour le moment haineux et terrifié, ne pourra-t-il revenir à la paix, au charme de la vertu? Après tout, comme disait Franklin, n'est-ce point là le vrai et seul chemin du bonheur? Ah! si le vice le savait! Il y a tant de charme dans les satisfactions du bien! — Car, encore une fois, la vertu n'est point non plus une carmélite, elle a pour drapeau la tolérance, la pitié, la bonté, et si elle chancelle et tombe parfois, après tout elle se relève dans le devoir et l'amour! — Puisse la belle statue de G. Haller amener ces bonnes pensées en plus d'une âme observatrice; car son allégorie s'adresse à bien des consciences! Et si nous entamions ici les divers sujets auxquels s'applique cette gangrène du vice, il y aurait de quoi faire des volumes. Bornons-nous à approuver et la puissance morale de la thèse et le talent avec lequel M. G. H. a on ne peut mieux traité ce sujet de grand art, qui méritait au moins une mention honorable.

HAREL (Armand-Pierre). — « Portrait de M. E. Perrichont; — buste marbre » qui, dans sa modeste surface et son petit bloc, contient pourtant une féconde existence, une réelle force de production d'utilité publique, car les producteurs et bienfaiteurs sont ceux qui font non seulement honneur à l'humanité, mais encore lui apportent du bien-être et du progrès. Ces hommes-là méritent, indépendamment de l'estime et de la gratitude de leurs semblables, ces hommes là méritent aussi leur glorification. Et, pour ma part, je sais gré à l'intelligent élève et collaborateur de feu Carpaux, M.

Harel, de nous donner le buste marbre de cet homme éminemment utile, et bienfaiteur des villes où il a signalé son passage par des monuments de première utilité et qui concourent tous à l'avènement du progrès et de la civilisation. — Mais n'anticipons pas, et avant la notice des œuvres considérables de M. Perrichont, donnons celle de son buste, qui en sera logiquement le frontispice. — Ne cherchez sur ce facies modeste et simple, ni pose, ni emphase, ni mise en scène prétentieuse ! non, cherchez simplement la nature sous son aspect sincère, et vous trouverez dans ce front calme, ainsi que sur ces traits corrects, une expression d'énergie et de volonté peu communes ; je dirai plus, dans cette belle tête qui se lève dignement et dont le regard fixe attentivement les hommes et les choses pour les scruter et sonder jusqu'au tuf, considérez encore sous l'épaisse moustache cette bouche faite pour commander, et vous trouverez, avec moi, que le commandement n'appartient pas qu'au militarisme, mais qu'il est également bien dévolu à l'élément civil, qui joue un rôle immense dans le monde social et civilisé. Oui, voici bien l'expression sérieuse et pratique que je lis sur les traits de ce vaillant entrepreneur et presque architecte, M. Perrichont, et dont les œuvres suivantes vont vous prouver la sincérité de mes prémisses et assertions. — Félicitons-donc M. Harel d'avoir consacré son habile ciseau à la reproduction des traits de cet homme éminemment supérieur, et d'avoir réussi à les transmettre à la postérité. Car, après toutes les fondations qui ont rendu et rendent tous les jours des services, les habitants d'Auteuil seront heureux et flattés de connaître les traits de leur bienfaiteur ; ce sera

d'autant plus certain et facile que, dans l'œuvre de M. Harel, ils sont vivants. — Laissons donc à présent la parole aux œuvres suivantes : M. E. Perrichont, entrepreneur des ponts-et-chaussées, chevalier de la Légion d'honneur, administrateur du bureau de Bienfaisance du 16e arrondissement, demeurant 14, villa de la Réunion, à Paris-Auteuil, a exécuté de nombreux et importants travaux parmi lesquels nous devons citer : Les Réservoirs des Sétons (Nièvre), qui contiennent 22 millions de mètres cubes d'eau. — Le Viaduc de Morlaix (ligne de Rennes à Brest), hauteur 64 mètres, longueur 275 mètres ; cet ouvrage, dont le cube est d'environ 70,000 m., est construit en granit provenant de l'île de Stérech, près le château du Taureau, des Iles grandes et de l'île de Ba. — Le Viaduc du Gouët (Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord), 58 mètres de hauteur. — Le Pont de Chalonnes, de 600 mètres de long, sur la Loire. — Le Pont-Viaduc d'Auteuil. — L'Aqueduc d'Arcueil, superposé sur l'ancien aqueduc de Marie de Médicis ; cet ouvrage a 40 mètres d'élévation et une longueur de 1180 mètres. — Les Réservoirs de Montrouge (eau de la Vanne), d'une superficie de 32,000 mètres. — Le grand Boulevard de Cannes au Cannet. — La nouvelle Eglise d'Auteuil. — Et en dernier lieu le Pont de Tolbiac et le quai et bas Port de Bercy. Par le percement et l'ouverture des nouvelles rues et avenues d'Auteuil et la construction de nombreux hôtels, il a contribué à l'embellissement du quartier. Malgré ses nombreuses occupations, il s'intéresse particulièrement à l'amélioration du sort des ouvriers, à la création de caisses de retraite pour la vieillesse, aux sociétés de secours mutuels et à l'établissement de biblio-

thèques populaires. — Indépendamment de M. Perrichont, « M. Lucien Houlebrat », fils d'un ingénieur distingué, a eu le bon esprit de choisir ce sculpteur habile et consciencieux, qui, du reste, a été à bonne école, puisqu'il a eu l'honneur de collaborer avec feu le grand maître Carpeaux. Or, M. Harel a cherché et trouvé l'intelligent et fin sourire de son petit modèle, qui ferme un peu les yeux en suivant le léger épanouissement de ses lèvres s'entrouvrant légèrement et avec grâce. C'est, pour le moment, l'expression la plus naturelle et qui convient le mieux à ce bel âge ; et, du reste, cette bonne petite tête, bien constituée, offre et promet un bel avenir intellectuel. — Et quand plus tard M Houlebrat reverra ce petit buste, il pourra se rappeler quelle conscience M. Harel mettait à chercher la nature, et avec quel bonheur il l'a fait revivre sur ce marbre.

HASSELBERG (Pierre). — Perce-neige ; — statue marbre », et de toute finesse poétique dans sa délicate allégorie. En effet, cette figure suave, tant par la tête un peu levée et encore endormie que par les frimas de l'hiver, commence à sortir de son manteau de neige. Elle soulève sa chevelure et se réveille, et porte la main gauche à son torse délicat. Elle hanche sur la jambe droite, et l'autre jambe fléchissant un peu le genou, elle s'appuie légèrement de la pointe du pied gauche. Ce gracieux mouvement est doublé par un galbe ravissant plein d'harmonieuse poésie et complétant la suave expression de la figure. — Ce délicat morceau, plus fin que la Semeuse dans sa note d'ampleur, a dû enlever d'emblée cette méd. 3e cl. — « La semeuse ; — statue plâtre », a un air digne et distingué, elle porte sur la jambe gauche, tenant sa

petite corbeille sur la hanche de ce même côté, et du bras droit tendu dans un beau mouvement calme comme l'ensemble de cette belle figure, elle sème le grain. Cette étude se recommande non seulement par les bonnes proportions, le plantureux modelé du torse et les jambes assez bien drapées, mais elle se recommande encore par la dignité et le style. M. Hasselberg a justement obtenu une méd. de 3e classe.

HEGEL (Wladislas). — « La rosée » vole en rasant la terre, dans une pose d'Isis un peu inclinée. De sa belle main, aux doigts fuselés, s'échappent quelques gouttes de rosée ; elle baisse sa jeune et jolie tête virginale, car elle a toute la candeur d'une vierge, et ses formes, comme ses pectoraux, indiquent que la très jeune fille a toutes les fraîcheurs et candeurs de la pure jeunesse. — Jolie étude pleine de poésie.

HERCULE (Benoît-Lucien). — « Jeune fille au bracelet ; statue plâtre », dont les jambes, d'un fin et rond modelé de chairs rebondies au bassin, se terminent par des extrémités et des attaches délicates posant solidement sur leurs gracieuses bases. Elle cambre légèrement son charmant torse, et lève la main avec une certaine hauteur de satisfaction personnelle trahie par un sourire d'amour-propre, pour attacher à son bras gauche un large bracelet d'or. Toute la grande idée naturelle à cette jeune fille pubère, qui n'était récemment qu'une fillette, est dans ce joujou de coquetterie, et l'on ne peut qu'admirer cette petite figure enfantine et ce beau corps à la fois élégant et plantureux de jolies chairs fraîches et jeunes, au beau dorsal où pend la longue torsade en tresse de

sa chevelure épaisse. Quoique très réaliste, cett figure a du style.

HINGRE (Louis).— « Vache;— plâtre. » Ce be animal est modelé avec beaucoup de soin dans se belles formes bien étudiées sur nature et d'un aspect plein de vérité, ainsi que les coqs et le poules qui jouent auprès. — C'est une œuvre remarquable.

HIOLLE (Ern.-Eug.). — « Le général de Lafayette ; — statue bronze ». Debout et portant à droite le général des deux mondes, en costume de républicain, lève le bras en l'air, en montrant la cocard tricolore, et s'écrie : « Cette cocarde fera le tou du monde ». La tête du général est inspirée d'un noble patriotisme dans son mouvement élevé, et la ligne que fait le bras gauche en descendant du corps jusqu'à la botte gauche, cette ligne est vraiment épique d'entrain et de patriotisme, et s'accorde bien avec le mouvement de la main pressan le tricorne le long de l'épée républicaine. — Très belle statue épique, faisant honneur à M. Hiolle. — « Eve ; — statue marbre », bien comprise et bien rendue dans l'ampleur et l'opulence de sa form à la fois gracieuse et puissante ; car c'est bien là la première mère du genre humain. Toutefois dans des sujets légendaires aussi facultatifs M. Hiolle me permettra de hasarder une observation ; je voudrais, à l'instar de Michel-Ange, imaginer une humanité plus belle, plus grande et bien plus forte que nature ; et certes, pour notre première mère, la légende autorise bien, ce me semble, l'artiste et le poète à concevoir plus grand et plus fort que nature. En cela, tout le merveilleux de la légende serait accentué, et nous pourrions jusqu'à un certain point, avec les données préhis-

toriques de l'humanité et des races primitives, conférer, à juste titre, ou plutôt restituer aux pères de la légende des proportions bien supérieures à celles de nos races déchues et dégénérées. Certes, on ne peut nier que votre Eve, Monsieur, ne tende déjà un peu vers ce but. Raphaël même, dont l'audace imaginative s'est décuplée par l'émulation que lui insufflait le colosse Buonarotti, Raphaël donne même à ses figures bibliques, et à son Eve en question, plus d'ampleur que vous ne lui en attribuez. Vous pouviez donc sans hésiter forcer aussi et plus que lui la note. Et votre Eve déjà belle, dont le torse, les jambes et le bassin sont, comme les bras, d'une réelle puissance, en eût acquis davantage en procédant comme Michel-Ange. Du reste, en remontant encore à l'antique, est-ce que les Vénus et les Minerve ne sont pas là pour affirmer la thèse que je pose avec une conviction, une foi inébranlable? Car il est des sujets, comme cette légende, qui ne peuvent échapper aux règles légendaires. — Rappelez-vous le Père éternel, avec le geste sublime de son doigt, créant Eve, pendant le sommeil d'Adam, et, en bonne conscience, cette Eve-là était conçue dans d'assez fortes proportions maternelles ! Disons, en terminant, que la vôtre est belle et naïve en examinant le fruit défendu, et que sa physionomie, dans sa candeur et sa chasteté, trahit néanmoins la satisfaction que lui donnent les perfides et flatteurs conseils du serpent qui l'enlace et la caresse. — En somme, une bien belle statue, dont les beaux cheveux ondés attestent la puissance de la mère de l'humanité.

HOUSSIN (Edouard). — « L'ondine de Spa » est au milieu de ses roseaux, où elle reçoit une

jeune baigneuse attirée sans doute par ses séductions, car je soupçonne ces cousines germaines des syrènes, des willis, dryades et hamadryades, de pratiquer en grand ce voluptueux chantage flatteur auquel se laissent prendre les néophytes baigneuses attirées par ces gracieuses fées de l'onde. — Et, certes, les eaux de Spa ont assez d'attraits et d'appas pour décider les ondines à y élire domicile. Et comme cette attitrée est belle et séduisante avec sa jolie coiffure de feuilles de roseaux! Comme elle accueille avec bonté cette baigneuse naïve assise sur un bloc mousseux et s'appuyant de la droite sur la source des eaux de Spa ! Comme elle rompt bien et termine bien ce joli groupe, qui certes a mérité sa mention honorable !

HUGUES (Jean). — « L'Immortalité ; — figure plâtre. » Jeune femme à l'attitude noble et fière, au visage rayonnant d'inspiration et de génie. Elle a suspendu son vol et s'est arrêtée devant une pierre tumulaire où son ciseau grave les noms des grands hommes parvenus à la gloire. — Grande idée, rendue avec un jet et une puissance des plus remarquables.

HUGOULIN (Emile).— « Le repos », qui n'est bien goûté que par le travailleur. Aussi voyez comme celui-ci, un vaillant laboureur, paraît fier et satisfait dans sa pose pleine de force et d'énergie, et comme son regard plane avec confiance sur les champs qu'il vient de labourer ! Il tient encore son aiguillon sur son épaule, c'est son arme pacifique, et il s'appuie sur une charrue dételée.—Statue plâtre d'une belle allure et d'un grand effet.

INJALBERT (A). — « Titan, supportant le

monde. » Malgré toute la force et la puissance de son dorsal et de son deltoïde, le Dieu de la fable plie et se courbe sous le lourd fardeau du monde. Aussi il a beau soutenir des deux bras cet immense globe, on voit sa figure exprimer la souffrance et s'écrier : En voilà assez ! C'est trop lourd. — Cette tête d'Hercule, ces bras et ce torse, comme les jambes, aux muscles vigoureux, s'accusent avec d'autant plus de force que le corps fait une courbe, et que la jambe droite est très ployée, tandis que la gauche commence à fléchir. — Superbe groupe de grand art et bien rendu dans la gigantesque puissance de la fable. — « Le Tibre ; — buste-plâtre », est couché, ou plutôt ramassé en bloc, la vieille tête à barbe presque à l'orifice de sa source ou de son urne d'où il voit s'échapper son torrent. Donc, la main droite appuyée sur le bord de sa source, et l'autre rapprochée, sa belle tête chevelue et barbue, penchée et remplie de méditation, observe et pense. — Ce morceau groupe, ou cette tête, vous saisit par son caractère.

JOUANDOT (Amédée). — « Victor Louis, architecte ; — statue-marbre », pour le vestibule du grand théâtre de Bordeaux. Debout et hanchant sur la jambe droite, il lève sa tête souriante, coiffée à la mode de l'époque, les trois rouleaux et le marteau à rosette. Il passe deux doigts dans son gilet brodé, et appuie le pouce et l'index de la main gauche sur le plan de son magnifique théâtre qui se déroule sur un fût de colonne rompue ; quelques branches de laurier sont à ses pieds. Il est vrai que cet éminent architecte les a bien mérités. Et il peut en céder une branche à son statuaire M. Jouandot, qui a réussi à le faire revivre dans son caractère, sa distinction et son expres-

sion d'une bienveillance à toute épreuve, si nous nous en rapportons à la bonté de son sourire.

KLEIN (Max). — « Un anachorète », presque nu et à peine couvert d'un manteau en haillons. Il est assis sur le sol, tenant sur ses genoux un livre qu'il lit avec une profonde attention indiquée dans ses traits fouillés de rides profondes et encadrés d'une longue barbe. — Une mention honorable a récompensé à juste titre le mérite réel de cette statue plâtre.

KOSSOWSKI (Henri). — « L'essai réussi ; — statue plâtre. » Jeune garçon s'asseyant sur un tertre. Il s'incline en avant en appuyant la main droite sur sa poitrine, la gauche s'appuie sur sa chemise jetée sur le tertre où il s'assied. Il vient sans doute de prendre sa première leçon de natation dans cet essai concluant ; aussi sa figure exprime-t-elle une vive satisfaction. — Cette jolie statue est également un essai réussi pour son habile auteur. — « Bernard Palissy ; — statue terre cuite ». Le sublime céramiste, penché sur son fourneau qu'il a de la peine à *basteler* ou former sans doute, voit si sa pièce est cuite ; de la main gauche il se préserve la vue, et de la droite il cherche à tirer sa cuisson pour voir si elle a le degré voulu. — Très belle statue pleine de cœur et de style.

LAMBERT (Emile). — « Tentation ; — statue plâtre. » Cette jeune fille ayant à peine dépassé l'âge pubère est prise de l'envie d'Eve, et veut cueillir des pommes suspendues à la branche d'un pommier au-dessus de sa tête. Dans ce dessein, elle lève donc sa tête et son œil vif, et sa main gauche va saisir le fruit convoité. — Cette petite figure, d'un mouvement juste, a été recompensée d'une men-

tion honorable pour la finesse et la justesse de sa bonne étude.

LAMI (Stanislas). — « Une charmeuse. » Jeune fille debout et étendant ses bras autour desquels s'enroulent des serpents. — Statue donnant une bonne étude.

LANSON (A.). — Cette « douleur maternelle » est plutôt de la prostration voisine de la folie : pauvre mère ! elle est frappée d'un coup terrible ! La voilà subitement paralysée, les yeux hagards, abîmés dans l'épouvantable spectacle de l'étendue de sa perte : son cher enfant est là, gisant sur les entrailles qui l'ont conçu et porté. Sa belle et féconde poitrine nue, qui aimait tant à verser la vie généreuse et abondante à la chair de sa chair, et aux os de ses os, est maintenant inutile à ce petit cadavre. Et la pauvre mère navrée voudrait mourir du coup qui la frappe si cruellement. — Ce groupe simple et vrai se tient bien dans son fauteuil Louis XIII, et la mère, frappée au cœur, tombe bien dans la paralysie que lui cause cette grande douleur. — Le sentiment dramatique de cette statue terre-cuite évoquera, hélas ! plus d'un souvenir navrant chez les pauvres mères qui ont fait de telles pertes inoubliables.

LAPAYRE (Eug.). — « Saint Labre ; — statue plâtre », est vêtu de bure, et debout, les pieds nus, il lève la tête au ciel, implorant le Très-Haut ; sa main droite presse un crucifix sur son cœur. — En somme, un ascète compris et rendu dans son caractère.

LAPORTE (Emile). — Ce « baiser maternel » est tendrement donné par une excellente mère sur le front de son cher enfant, qu'elle presse tendrement sur son cœur, et l'enfant reconnaissant porte

sa main caressante sur l'épaule de sa mère, et veut se hisser pour rendre son doux baiser filial. — Charmant groupe qui méritait une mention honorable pour l'effusion de ce beau sentiment si bien rendu.

LEBOURG (Ch.). — « Le Travail » est justement symbolisé par un vaillant descendant de Tubalcain. Ce forgeron à la figure mâle, assis sur son enclume, a la tête ceinte d'un mouchoir flottant sur le dorsal; sa rude main musclée comme des tenailles d'acier, ou comme un crampon à ressort, s'appuie fortement sur un livre posé sur sa cuisse; de la main gauche il se repose sur un marteau au long manche. Sa tête, tournée à droite vers un livre ouvert, cette belle tête de cyclope dont une mèche épaisse ombrage le front, et dont la barbe et les moustaches drues ajoutent au caractère énergique, cette tête à fière allure médite assurément une invention nouvelle à ajouter à nos précieuses découvertes. — Le beau mouvement de cette figure, peut-être un peu trapue et vêtue de son costume de peau et de son tablier de cuir, a le don de capter tout d'abord votre suffrage d'observateur.

LE DUC (Arthur). — « Regrets; — tombeau plâtre bronzé. » Jeune homme à la draperie antique, assis auprès d'un médaillon reproduisant l'effigie de profil du mort sur lequel repose sa main droite tenant la branche de laurier, tandis que le haut du corps s'affaisse, et qu'il cache sa figure dans son autre main, dans un mouvement de douleur et de regret des plus émouvants et très heureusement exprimé, en ce beau monument, à l'effet plein de gravité et de noblesse.

LEMAIRE (Hector). — « A l'Immortalité; — groupe plâtre. » Jeune fille et enfant levant les bras au ciel qui vient de leur ravir leur père. La veuve,

couverte de longs voiles de deuil, tient l'urne funèbre contenant les cendres du mort regretté, qu'un génie aux ailes déployées guide vers les sphères célestes. Le génie et l'âme du défunt, poète ou artiste, sous la figure d'un beau jeune homme couronné de lauriers et tenant une palme, s'élèvent dans un mouvement ascendant des plus heureusement inspirés et qui s'accorde bien avec leur expression idéale. — Ce groupe splendide est une des œuvres les plus considérables de ce Salon. — « La Musique », personnifiée sous les traits d'une belle jeune femme à la tunique antique, aux longs plis flottants. Elle accorde sa lyre qu'elle tient de la main gauche, et sa belle figure sereine et pure est remplie d'élévation. Cette statue pierre est destinée au grand théâtre de Bordeaux, dont elle décorera sans doute la façade. Elle est fort belle et heureusement inspirée.

LEOFANTI (Adolphe). — « Job », nu et assis sur son fumier, a la tête coiffée du turban arabe. Il joint les mains et adresse à l'Eternel ses éloquentes prières. Une expression de résignation est sur ses traits, où se peint aussi la douleur. — Statue plâtre des mieux réussies. — « Reischoffen. » Un trompette cuirassier vient d'être désarçonné, ou plutôt de tomber avec son malheureux cheval qui a reçu une balle au cœur. La pauvre bête lève en l'air sa noble tête expirante, et entend, pour la dernière fois, les sons belliqueux de la trompette qui l'exaltait et le faisait hennir pendant le combat. En effet, son maître, encore assis sur son flanc renversé, appuie la main sur son cher ami mourant et fait entendre une sonnerie d'alarme. — Très beau groupe dramatique qui vous arrête et vous émeut profondément.

LEROUX (Etienne). — « Jeune fileuse ; — statue plâtre », drapée d'une façon originale, qui met une jambe à nu. La jeune fille debout et droite, aux pieds posés comme une Egyptienne, regarde tourner le fil qu'elle pelotte sur son fuseau. — Petite figure à l'air masculin, et qui ne manque point d'une bonne étude.

LEROUX (Gaston). — « Buste ; — terre cuite », et d'un jet inspiré de grand art. Il y a dans le port et l'élévation de cette tête de jeune homme ou de jeune femme une expression à la fois dédaigneuse et maladive ; et l'immense col d'où émerge cette tête de poète qui souffre et abaisse un regard douloureux, ou répond par un dédain, tout cela vous arrête et vous intrigue. Le costume moyen âge aux boutons d'or et la médaille même métal pendue à la grosse chaîne, ainsi que le blason au cartouche singulier, tout cela n'a rien de commun avec les autres bustes, et est tellement loin de la banalité, que ce grand goût original vous saisit et vous capte. — En vérité, cette mention honorable n'est point volée ; car ce buste qui pense et a un caractère anti-banal est vraiment une œuvre de grand art.

LESUEUR (Charles). — « L'Instruction obligatoire » nous montre une jeune femme du peuple, en jupon court et les pieds nus, dirigeant son jeune fils vers l'école prochaine. Le bambin, portant sa gibecière en sautoir, pleure et préférerait le jeu à l'utile instruction. Il s'essuie les yeux, tandis que la mère, encourageante et pressante à la fois, le fait avancer. — Ce joli groupe plâtre est fort gracieux.

LINDBERG (Gustaf). — « Après le bain », statue plâtre de jeune garçon nu et s'essuyant avec

une serviette dont il se frotte le dos en la tenant des deux bouts et en la faisant glisser de la hanche droite à l'épaule gauche ; dans ce mouvement, il se penche en arrière en tendant le bras droit et levant l'épaule droite, tandis que le bras gauche est replié. Cette attitude, pour être vraie, n'en est pas moins peu gracieuse, et prête peu à la statuaire.

LOMBARD (Henry). — « Sainte Cécile ; — bas-relief de marbre blanc. » La sainte patronne des musiciens, assise devant un orgue ou clavecin, promène ses doigts sur les touches dont elle fait jaillir des flots d'harmonie. Un petit génie, celui qui l'inspire sans doute, est accoudé sur l'instrument et la regarde avec une expression extatique ; au-dessus deux anges sortent à mi-corps d'un nuage et planent au-dessus du groupe principal. L'un deux joint les mains dans l'attitude de la prière, et l'autre montre le ciel du doigt. M. Lombard a dû donner à sa sainte Cécile une beauté du caractère le plus élevé et véritablement idéale. — « Judith ; — statue plâtre », sur un piédestal formé de deux élégantes colonnettes. De la main gauche, l'héroïne juive soutient sur son genou la tête sanglante d'Holopherne, qu'elle contemple dans une sorte de triste rêverie qui ennoblit son beau visage, tandis que sa main droite brandit encore le glaive qui a décapité l'ennemi de son peuple et de sa foi. — Fort belle statue dont on ne peut qu'admirer le sentiment élevé.

LORMIER (Edouard). — « Jacqueline Robins », femme de Saint-Omer, qui se distingua par son dévouement et son courage héroïque pendant le siège de cette ville, en 1710, par le prince Eugène de Savoie et Marlborough, en proposant aux ma-

gistrats de la commune d'aller dans une barque à Dunkerque, y chercher des armes et des vivres Cette femme courageuse exécuta son dessin au péril de sa vie, et parvint à assurer le ravitaillemen de la ville en dissimulant sa cargaison sous des couches de légumes. Ce ne fut pas sans dangers car elle fut arrêtée deux fois dans ses périlleuses expéditions par des partis autrichiens. M. Lormier l'a représentée debout, tenant la longue gaffe de sa barque et s'avançant d'un air martial et résolu L'intrépidité règne aussi sur ses traits réguliers Cette héroïne méritait bien cette statue destinée à la ville de Saint-Omer, et à laquelle l'artiste a su donner l'expression et le caractère voulus avec un talent des plus remarquables qui sera certainemen récompensé.

MADRASI (Luca). — « Titania, reine des fées — statue plâtre » (Shakespeare, *Rêve d'une nui d'été*), s'amuse en ce moment, avec sa cour de lutins ou amours ; et par la toute-puissance de sa baguette, ou tige d'arbuste, elle en change les feuilles en papillons, symboles de ces petits inconstants. Cette plantureuse et belle reine, coiffée de feuilles de fougère qui forment une coiffure d'un effet heureux, incline sa jolie tête, en souriant vers un petit amour qu'elle tient perché sur sa main gauche, absolument comme un oiseau, e avec sa badine elle opère la métamorphose d'une feuille en un papillon qui gêne son petit lutin Elle porte ainsi à gauche en cambrant fortemen son beau torse, et s'appuie sur un massif de fougères qui servent d'abri à ses nombreux petits sujets. — Jolie figure originale, ayant justemen gagné sa mention honorable.

MARIOTON (Claudius). — « Diogène », le bâton de la main gauche et la lanterne de l'autre, cherche partout un homme. De son temps, comme aujourd'hui, les hommes, ceux que l'on peut appeler ainsi, étaient rares. Donc il est en marche et cherche toujours. — Figure consciencieusement étudiée et rendue dans le sentiment et l'anatomie fouillée du vieillard orgueilleux vivant sur la dure et dans les privations. — Méd. 3e classe, méritée.

MARQUESTE (Laurent-Honoré). — « Cupidon ; — statue marbre », un genou en terre et venant de lancer une flèche, comme l'indique l'arc à son bras droit tendu, et le gauche ployé, comme les doigts qui viennent de crisper la corde. Le corps subit le mouvement tendu des bras, et la tête penchée sourit presque malicieusement. — Charmante statue pleine d'élan et de verve.

MARTIN (Félix). — « Orphée reperd pour toujours son Eurydice », pour avoir enfreint l'ordre précis de Pluton et de Proserpine, qui ne la lui rendaient qu'à la condition de ne point retourner la tête pour revoir son cher trésor. — Mais hélas! amour, amour, quand tu nous tiens, adieu prudence! a dit le bon La Fontaine. Et, en effet, le malheureux Orphée n'écoute que sa passion et oublie l'ordre infernal. — Aussi, Cerbère à la triple gueule hurle de rage, et, malgré les supplications du triste amant, Mercure ramène Eurydice évanouie dans le royaume sombre du Styx. — M. F. Martin, en compositeur habile, a imaginé une belle pyramide dont Orphée à genoux est la base, et dont Mercure avec son caducée est le sommet. La pose d'Eurydice évanouie dans les bras du cruel messager est des plus dramatiques ainsi que le désespoir d'Orphée. — Excellent groupe

d'un beau, pyramidal et grand effet dramatique.

MAUGENDRE-VILLERS (Edouard). — « Pâquerette et Coquelicot ; — groupe marbre » de deux charmants enfants, dont l'un renverse à demi sa petite sœur pour l'embrasser de tout son cœur. Leur grâce naïve est des plus séduisantes et donne un grand attrait à ce joli groupe.

MICHEL (Gustave). — « L'aveugle et le paralytique. » Touchante solidarité et fraternité intéressée que celles de ces deux pauvres déshérités de la nature ! Il faut que ce sujet ait de l'attrait pour MM. les sculpteurs, car il fournit immédiatement un groupe forcé et dans lequel deux notes différentes doivent être exploitées. D'abord l'aveugle, malgré les conseils de son vivant fardeau, ne peut, malgré tout, que marcher à tâtons, le sens précieux de la vue lui étant ravi ; et le paralytique ne l'est pas heureusement de la langue, car le pacte social et fraternel serait rompu de plein droit. Chacun, en cette association, apporte son capital, l'un ses jambes, l'autre la vue. Aussi, voyez avec quelle prudence l'aveugle, en ce moment, descend dans une espèce de fondrière, où les pierres se cachent sous l'acanthe aux belles feuilles. Et voyez quelles recommandations intéressées lui adresse son compagnon rivé à son dos ! Le pauvre aveugle ouvre les oreilles, et presse tendrement les jambes de son compagnon, puis de la main droite, avec son bâton, il tâte le terrain pierreux. Le pas est difficile, et avec attention et les yeux de son cher ami, il pourra se remettre en bon chemin. — Excellent groupe où toutes les nuances délicates de la conservation humaine sont bien observées.

MONBUR (Jean). — « Retour des champs

paysanne d'Auvergne ; — statue bronze », et d'un caractère sérieux et réfléchi. La bonne mère porte son enfant sur son dos, et le bébé joue, en lui montrant un épi et un bluet. Mais la mère, sérieuse, jette au loin son regard réfléchi et pensif, en ramenant ses mains dans son tablier ployé en sac. Sa houe ou sa bèche est appuyée sur son bras droit, et la rude travailleuse des champs chemine avec son bébé souriant, elle chemine avec l'expression triste et mélancolique des femmes de J. Breton. — Courage à M. Monbur, en cette bonne voie.

MOREAU (Auguste). — « Le retour des hirondelles ; — statuette bronze. » Jeune fille assise et contemplant ce retour des hirondelles, dont quelques-unes sont venues s'abattre à ses pieds et lui annoncent le retour désiré du printemps. — Gracieuse idée exprimée avec talent en ce joli bronze. — « Les adieux ; — groupe bronze » 1/2 nature et d'un effet tendre et délicat. La bien-aimée enlace amoureusement, par l'épaule et par le côté du cœur, son cher guerrier grec, forcé d'obéir au devoir. Lui-même la presse sur son sein avec plus d'amour que jamais ; et, en ce moment, leurs regards qui plongent réciproquement jusqu'au fond de leurs âmes semblent se dire, mais sans oser se l'avouer : « Ah ! si j'allais te perdre ! » Cette même pensée triste leur laboure le cœur, qui se sent noyé d'une triste appréhension. — Tel est ce charmant groupe profondément senti, et rendu avec un talent hors ligne tant dans les expressions justes des figures sentimentales que dans les mouvements du corps et les costumes traités à fond, notamment l'armure et les lames d'acier de la tunique guerrière.

MOREAU (Hyppolyte). — « Jeune fille ; — statue bronze », assise et faisant une lecture dont

elle note un passage sur lequel elle médite. Ce por trait, car c'en est un, est compris dans sa simpli cité intime. La jeune personne, vêtue de sa robe à la mode et au corsage montant, incline un peu la tête sur l'épaule gauche et, dans sa méditation, a une douce et bonne expression de candeur. — Aussi, il y a des qualités dans cette étude.

MOREAU-VAUTHIER (Augustin-Jean). — « Gavroche ; — statue plâtre », qui ferait assuré ment mieux en peinture. Et puis, la création de Victor Hugo ne visait point à la laideur, mais, au contraire, à l'idéalisation du gamin de Paris, ce héros inné d'une race ardente à mouvoir du fer ou du pavé, comme l'a aussi chanté A. Barbier. — « Cette grande âme, comme le nommait Victor Hugo, écoute et épie sur une barricade, appuyé de la main gauche sur son vieux fusil à pierre, et la bouche ouverte, il chante sans doute :

« Si j'suis dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau. »

Intéressant souvenir des *Misérables !* rendu avec un grand sentiment qui, nous le répétons, n'excluait pas la beauté du type.

MOULY (F.). — « Le jeune faune » danse sur la pointe du pied gauche, cambre son corps et, la tête renversée, admire les petites pommes de pin de son thyrse qu'il lève en l'air de son bras tendu, tandis qu'il tend également sa jambe droite en vrai danseur, plein d'ébriété. Ce petit faune trapu me semble avoir la tête un peu forte. Mais ses traits vulgaires ont une vive expression sou-riante, le mouvement est plein d'ébriété gaie. Le mythe du faune n'exclut point la grâce et la

beauté, témoin les faunes antiques qui brillent par l'élégance des formes. N'importe, cette statue bronze a de la verve et du mérite. — « La légende de l'étang ; — statue plâtre ». La pauvre enfant s'arrête effrayée, en voyant son imprudence. Elle a déjà posé son petit pied sur une pierre, mais la figure d'abord et le bras ensuite prouvent son effroi et son désir de revenir sur ses pas. — Grandes qualités en ce bon petit drame qui fait honneur à M. Mouly.

NOEL (Tony).— « *Uno avulso, non deficit alter;* — groupe plâtre » superbe dans son ampleur et sa verve. Ayant renversé sa victime, qui a reçu le coup mortel du glaive sur le front, le vainqueur se retourne pour parer le coup d'un nouvel adversaire. — Ce beau groupe est traité avec une ampleur et une verve dignes de l'antique.

OGÉ (Pierre).— « Virginie » a été déposée sur la plage, comme la triste épave d'un amour mort-né, ou plutôt tombant avant de naître. La tête est renversée avec sa chevelure éparse dans le sable. Elle ramène sa main gauche sur son cœur, et sa droite, comme son bras raide et allongé, est pleine de sable.... Son beau corps, bien drapé de son corset et des plis de sa chemise, se dessine sous cette chemise collante, et dans sa pose contournée donne un galbe aux lignes harmonieuses.— Cette élégie touchante vous va au cœur, et vous poigne encore plus que la lecture du grand maître Bernardin de Saint-Pierre.

OSBACH (Joseph). — « La Rêverie ;— statue plâtre. » Femme nue, aux cheveux dénoués et retombant sur les épaules. Elle est assise sur un

fragment de roc, les mains jointes et reposant sur un genou, et s'abandonne à sa rêverie, qui donne une expresion de tristesse à ses traits pensifs. Sa lyre abandonnée repose à ses pieds. Cette Rêverie qui pourrait être aussi une Sapho, ne manque ni d'expression ni de poésie.

OTTIN (Aug.). — « Campaspe se déshabillant devant Apelle par ordre d'Alexandre ; — statue marbre. » Très jolie et pudique figure debout, car c'est avec une certaine pudeur et timidité qu'elle obéit à l'ordre d'Alexandre. La tête a du caractère, les pectoraux, bras et jambes splendides, vont bientôt poser devant le grand peintre grec ; mais c'est avec lenteur et honte qu'elle en arrive à laisser tomber sa draperie. — Assez belle figure expressive et d'un caractère pudique.

OUDINET (Eug.-André). — « Ingres ; — statue plâtre. » Accoudé sur un socle, le grand maître tient son porte crayon et porte à gauche en appuyant son poing sur la hanche de ce côté. La tête est on ne plus ressemblante et dans le caractère sévère de ce grand artiste ; mais sa petite stature nous semble encore exagérée. N'importe, c'est bien là le grand maître, tel que nous l'avons vu et connu, et dont nous avons eu l'honneur de recevoir parfois les conseils aux Beaux-Arts.

PAGANI (Louis). — « La bulle de savon » ; — groupe marbre » de deux enfants dont l'un est debout et souffle cette bulle au bout d'un chalumeau. Sa petite sœur, assise à ses pieds, tend sa chemisette pour la recevoir. — Ces deux enfants sont charmants dans leurs poses gracieuses et mutines.

PALLEZ (Lucien). — « La Vérité », toujours

dans l'allégorie convenue, venant de sortir du puits sur lequel est un seau ; elle tient un miroir de la main droite et le montre avec un sourire. — Très belle et bonne figure portant à droite, et dont les bras, le torse et les jambes sont bien traités.

PEYROL (H.). — « Vercingétorix devant César » porte à droite debout, et, croisant les bras, il regarde fixement l'envahisseur. Sa tête mâle et fière est encadrée par sa longue chevelure flottant sur ses épaules, et ses longues moustaches ajoutent au côté martial du facies de l'immortel patriote. Certes, il est loin de se troubler devant ce corrupteur César qui lui a fait des offres humiliantes, et il ne craint pas de toiser ce caractère vil, ne reculant devant aucun moyen. Sa superbe attitude a le don, par son expression honnête et vengeresse, de trouver écho dans les cœurs des patriotes, et on ne saurait trop féliciter le jeune et vaillant artiste d'avoir aussi bien compris notre aïeul héroïque, dont la résistance vaillante a été rappelée par Denfert-Rochereau, et dans un autre ordre d'idées par notre sublime Gambetta. — Sa pose épique et son costume guerrier complètent, avec le casque et le glaive à ses pieds, une œuvre d'art épique, et qui méritait mieux qu'une mention honorable.

PICAULT (Emile). — « Un empereur CHRÉTIEN » et d'un TENDRE christianisme pour ses deux jeunes ourses avec lesquelles il joue et plaisante avec son sceptre. En effet, Valentinien Ier est assis sur son trône dans une pose désinvolturée et assez nonchalante, car il est nu, et en fait de costume n'a que son cimier entouré du diadème surmonté d'une petite croix. Il a levé sa jambe droite et l'a posée sur le genou gauche, ce qui donne un très

beau galbe au mouvement du corps ; d'autant plus que la tête aux cheveux plats se penche pour fixer avec des yeux de dompteur le regard d'*Innocente*, son ourse favorite, qu'il nourrit de chair humaine, ce bon empereur chrétien. Et, en ce moment, *Innocente* est assise, serrant le col de *Bijou*, son frère, jeune *ourson* nourri également de substances humaines. Or, il pourrait leur prendre fantaisie de goûter un peu de la chair de leur bon roi. C'est pourquoi celui-ci, furieux du regard d'*Innocente*, à laquelle il ne se fie que médiocrement, lui appuie fortement son sceptre sur le dos. *Innocente* rit-elle ou grogne-t-elle devant son auguste maître très chrétien ?

PILET (Léon). — « Bethsabée ; — statue marbre », porte à gauche dans un fier mouvement de sa tête superbe et sévère, qui jette un regard presque dédaigneux par-dessus l'épaule droite en raccourci. Son bras gauche se plie avec grâce et sa main agrafe le pli de sa draperie tombante. Le torse est pur et replet, comme le bassin et les jambes au gras modelé. Cette nature élégante, quoique ramassée et un peu replète, est harmonieuse et cadencée de formes pures ; et surtout ce qui lui donne de l'élévation, c'est la fierté et la beauté large et sévère de son type, qui grave en votre mémoire un souvenir ineffaçable.

PONSIN ANDARAHY (Charles). — « Le Génie vaincu par la Misère ; — groupe plâtre. » Jeune homme s'affaissant sur les genoux de la Misère, figurée par un horrible vieille, à la figure implacable, digne d'une sorcière de Macbeth, qui étreint le malheureux de ses doigts crochus et lui enfonce ses ongles dans les flancs. Sa victime va lui échapper ; car la mort a déjà imprimé son empreinte sur ce

visage à l'expression sublime et inspirée que la cruelle Misère n'a pas réussi à dégrader. — Beau groupe exprimant avec talent une triste vérité dans cet écueil où viennent échouer et succomber tant de natures privilégiées.

PREVOT (Edmond). — « Joseph abandonné » est assis sur le sable du désert, et joint les mains avec une expression de souffrance et de tristesse résignée. Le sentiment bien exprimé de cette œuvre est communicatif et émeut péniblement. — Fort belle statue plâtre.

PRINTEMPS (Jules). — « Baudin tué sur la barricade du faubourg Saint-Antoine, le 2 décembre 1851 ; — statue plâtre. » Il est représenté au moment où il vient d'être frappé par une balle. Il tombe à la renverse en écartant les bras, et sa tête s'affaisse sur l'épaule gauche. — Ce mouvement est juste et bien étudié, ainsi que l'expression de la figure.

PUTEUX (Pierre-Prosper). — « Etienne Marcel, prévôt des marchands ; — buste plâtre », est coiffé du chaperon à draperie flottante qui descend sur le côté gauche de sa tête et vient se draper sur son épaule droite. La tête mâle et intelligente du promoteur des franchises municipales a un caractère puissant et réfléchi ; ses cheveux plats tombent en longues mèches, et il porte au menton la barbiche. — On ne peut que louer M. Puteux d'avoir compris et rendu ce caractère politique, des plus fins. C'est un très bon buste.

QUINTER (Emile). — « Il était une bergère ; — statue plâtre », chante une petite fille qui garde son unique mouton, un mouton monté sur roulettes dont trois ont disparu, entraînant une partie des

pattes. La petite bergère presse tendrement son mouton sur sa poitrine en chantant sa ronde. — L'artiste habile a su rendre fort bien la grâce naïve de cette charmante petite.

RAMBAUD (P.). — « Jeune fille à la source; — statue marbre », aux 2/3 nature, et dans une fort jolie pose, s'appuie sur l'avant-bras droit, et tout en retournant son torse dans un mouvement gracieux, de la main gauche elle puise de l'eau à la source. La tête est jolie, le mouvement est fin et délicat et donne à regretter que, faute d'un peu plus de marbre, M. Rambaud se soit retiré l'occasion d'un vrai succès. — « L'Aurore », assise, s'éveille et soulève son voile de ses deux bras s'élevant dans un mouvement que tout son corps va suivre. Elle se prepare à repousser les ténèbres de la nuit comme le voile qui la recouvrait, et va commencer sa course quotidienne devant les coursiers du soleil. Cette élégante statue plâtre rend bien la poésie de cette gracieuse allégorie.

RATO (José Moreira). — « Jeune nymphe couronnant le buste d'un poète. » Groupe plâtre d'un bel effet monumental dans sa composition sobre et simple. Le buste est celui du poète portugais Camoëns, l'illustre chantre des *Lusiades*, dont la tête est fort belle malgré l'œil qui lui manque. Quoiqu'il y ait de grandes qualités en ce beau groupe, constatons que la taille de la nymphe est un peu courte.

RESCH (Ernest). — « Mlle Valérie P... — » ; buste terre cuite d'une gracieuse petite fille coiffée d'un chapeau à larges bords qui va fort bien à ses jolis traits fins et délicats.

RUFFIER (Noël). — « Phryxus et la toison d'or »

— statue plâtre. » Le vainqueur, étreignant encore avec violence son poignard ou petit gladium à deux tranchants, est couché sur la toison laineuse du bélier dont il tient une corne. Etendu dans une pose à mouvement héroïque, Phryxus lève sa tête de triomphateur. Quelle expression martiale! comme elle est bien coiffée et ombragée de cette chevelure! Quel caractère énergique et superbe! Je ne serais point étonné que ce beau morceau fût récompensé, ce qui serait très légitime.

RUNEBERG (Walter). — « L'Amour et Bacchus; — groupe marbre », sous les traits de deux enfants. Le dieu du vin a la physionomie somnolente et, sous l'influence du jus de la grappe, il tend sa coupe à son compagnon qui lui verse d'une main, tandis qu'il sourit malicieusement en cherchant à le piquer de la flèche qu'il tient de l'autre main et qu'il dissimule traîtreusement. — Charmant groupe plein de grâce et d'expression bien rendue. — « Seize ans! — statue plâtre. » Jeune fille aux formes sveltes, tenant un épi de la main droite. Elle est debout et appuyée contre un tronc d'arbre, sa figure juvénile s'incline rêveuse, et elle semble écouter, en portant la main près de son oreille, les bruits vagues que lui apporte le monde nouveau auquel elle vient de naître. — Charmante statue et poétique inspiration.

SAINT-VIDAL (Francis de). — « La Nuit. » Jeune femme assise ou demi-couchée sur le globe terrestre. De la main droite, elle lève le croissant argenté de Phœbé à la pâle lumière. Deux petits génies volent, endormis dans les plis de sa tunique, tandis qu'un troisième, l'Amour peut-être, dont il a l'arc et une flèche dans une main, éteint

son flambeau en l'écrasant contre la sphère terrestre. Toutes ces figures sont pleines de grâce et d'élégance et groupées avec un véritable talent.

SANSON (Justin-Chrys.). — « Un vainqueur ; — statue plâtre », portant crânement à droite, pose le pied gauche sur la tête de sa victime qu'il montre avec emphase de la main gauche, et en tenant son terrible yatagan sur l'épaule droite. La tête de cet Arabe complète l'expression emphatique du geste de l'index. —Assez belle figure rendue avec verve et talent.

SCANDELLARI (Jérôme). — « Le Réveil ; — statue plâtre. » Jeune garçon étendu sur le dos, sur sa couche de fleurs. Les bras se crispent et s'étirent à ce moment du réveil où il achève de chasser les derniers vestiges du sommeil auquel il vient de se livrer. — Bonne étude.

STUNER (Bernard). — « Bacchante menaçant un faune ; — groupe plâtre. » Le faune enfant, aux pieds de bouc, a sans doute commis quelque méfait, ainsi que semble l'indiquer l'écuelle brisée dont les débris gisent sur le sol. La Bacchante, qui l'a saisi par l'oreille, le tient renversé, et ses ciseaux qu'elle élève d'un air menaçant lui font craindre une punition exemplaire. — Joli groupe aux justes et élégantes proportions.

SUCHETET (A.). — « Biblis changée en source ; — Ovide. » Sans revenir sur le chef-d'œuvre que nous avons traduit, l'an passé, lorsqu'il était en plâtre, nous nous bornerons à l'admirer de nouveau et à confirmer de rechef que le mouvement de la tête poétique posée, comme une colombe, sur le bras, et les mains croisées, n'a pas, comme l'ensemble, perdu au marbre. — Cette plaintive élégie vous plonge en une rêverie inoubliable.

STIGELL (Robert). — « Une esclave » nous reporte à cette triste époque de l'antiquité où les peuples vaincus étaient réduits en esclavage. Cette malheureuse vient de subir cette cruelle loi des guerres anciennes. Avec quelle douleur et quel désespoir elle serre ses mains liées, et quel sourire amer crispe sa lèvre et son visage bouleversé ! Cette belle statue est remplie d'expression rendue avec beaucoup de force et de justesse.

THAREL (Léon). — « Paulo », statue plâtre de jeune garçon assis sur un haut tabouret et étudiant attentivement sa leçon dans le livre qu'il tient à la main. — Attitude pleine de naturel. Bien étudié et traité.

THOMAS (Gabriel-J.). — « Le baron Taylor ; — statue plâtre » d'un beau style et dans le caractère voulu de ce grand bienfaiteur de l'art et des artistes. Il porte à droite, lève dignement sa belle tête, si grave, si distinguée, et tient sur son cœur un rouleau de papier, sans doute les statuts de l'Association des artistes ? car cet homme de bien était prévoyant et pensait pour les cigales imprévoyantes. La main droite, tenant une plume, s'appuie sur des volumes et des manuscrits. — Cette statue était bien due à notre bienveillant ami à tous, et M. Thomas a acquitté là une dette d'honneur.

THOMAS (Mlle Mathilde). — « En vedette. » Un cuirassier à cheval fait halte et, de sa main, en visière sur les yeux, il regarde au loin. Le cheval allonge le col et regarde aussi, épie et écoute comme son cavalier. — Joli groupe bien compris et rendu.

TOURGUENEFF (Pierre-Nicolas). — « Le rou-

tier ; — statue équestre. » Chevauchant sur son maigre cheval, ce soldat des grands chemins lève sa tête qui épie avec un méchant regard et cherche quelque crime ou vol à commettre. Voyez-le coiffé de son morion à bords courts où s'aperçoivent des clous ; voyez-le, avec sa moustache drue, soulevant ses lèvres cupides et s'écriant : « Il n'y a donc personne à dévaliser par là ? » Et le pauvre cheval trotte en portant ce soldat du pillage, qui n'est point sans caractère ni allure en ce très bon groupe.

TRUFFOT (Emile-Louis). — Cette « amazone Lybienne ; — statue bronze », armée d'un javelot dont elle renverse la pointe sur le sol et d'un petit bouclier au bras gauche, lance un regard méfiant à l'ennemi. Cette jolie figure, opulente des jambes, au torse et aux pectoraux fins et bien indiqués, hanche à droite, et tourne sa tête crépue du côté de l'épaule gauche, et, de ce côté, son œil méfiant épie. Malgré l'ampleur de la bouche et du nez, cette tête a un caractère et une beauté relative comme l'ensemble.

TRUPHÈME (François). — « L'oiseleur, l'autour et l'alouette ; — statue marbre. » Debout et hanchant à droite, l'oiseleur saisit l'autour par les ailes, et, le poing fermé, il lui fait la morale. Mais l'autour, ne lâchant pas encore sa petite victime qui essaye de lui mordre la patte, regarde l'oiseleur et semble lui répondre. — Très belle et bonne figure grandeur nature, dont les proportions, les formes et le galbe sont des plus justes et des plus heureux de mouvement, de style et de pensée, car cette bonne statue pense. M. Truphême, indépendamment de la vie, lui a donné une conscience et un vrai sentiment.

TURCAN (Jean). — « L'aveugle et le paralyti-

que ; — groupe plâtre. » Décidément, on dirait un concours ; et je ne puis obtenir que l'on procède comme à l'Ecole et bravement ; c'est-à-dire par juxtaposer les œuvres des concurrents, afin de pouvoir les comparer. Est-ce en sa course rapide et légère que le jury peut se prononcer ? Non, mille fois non. Et quand donc, enfin ! appliquera-t-on les groupements sympathiques des tempéraments congénères et dans la hiérarchie des 12 genres éternels ? Ainsi, voilà le moyen de faire de prime-saut l'éducation artistique du public, et l'on hésite, et l'égoïsme et l'orgueil jaloux veulent pêcher des succès dans l'eau trouble ! Eh bien ! tant que j'aurai assez de poumons pour le crier *urbi et orbi*, je dirai aux émargeurs de budgets chargés de la direction des arts : *Caveant consules !* C'est là que le bât blesse, c'est la plaie à guérir ; c'est le concours à appliquer. — Or, parmi ces 4 groupes, celui de M. Turcan me semble, en effet, plus serré d'étude, et l'heureuse idée du paralytique de diriger la main de l'aveugle vers le bon côté à prendre est une excellente idée. — Voici donc une médaille de 1re classe bien gagnée.

VALENTIN (Jean-Marie). — « Mgr le cardinal Saint-Marc ; — statue-marbre », à genoux et en prières, les mains pressées l'une devant l'autre. Sa belle tête, coiffée d'une simple calotte, s'incline avec un profond recueillement. Il porte la pèlerine d'hermine blanche couvrant les épaules et le manteau pourpre cardinalesque, et par-dessous, la soutane violette couverte de guipures. La barette est à ses pieds. — Grand style en cette œuvre destinée à un moment funèbre.

VALLMILJANA-ABARCA (Agapito). — « Le

chasseur de lionceaux; — groupe plâtre » vient d'en saisir deux dans l'antre de la lionne absente. Il les presse contre lui et relève sa tête au type africain. Son regard semble sonder l'espace avec inquiétude et guetter la lionne dont la fureur sera terrible. Ce chasseur est plein de vie et d'expression dans sa pose et sa physionomie. — Fort beau groupe plâtre.

VALTON (Ch.). — « Etude de lion ; — plâtre. » — Ce superbe fauve est de profil et assis sur son train de derrière, il lèche sa patte ensanglantée des suites de son déjeuner, dont on voit des débris et os rongés presque sous ses griffes ; sa crinière est drue et rude. Mais toute l'étude expressive est dans le facies de ce beau carnassier, dont les muscles se fouillent, s'accentuent et se tendent lors qu'il ouvre sa gueule et se lèche. — Belle étude à caractère d'après Sultan, lion de M. Bidel.

VAURÉAL (Henri de). — « Persée ; — statue marbre », vient de trancher la tête de la Méduse qu'il tient encore par les cheveux, tout en s'appuyant sur son grand glaive. Cette belle figure de Persée se courbe et épie pour surprendre un adversaire et profiter de son talisman, de l'horrible tête qui a le don de le rendre invisible, et de terrifier ceux qui la regardent. — Cette belle figure d'un art accompli a mérité une médaille de 2e classe.

VIAULT (Mme Vve Lovely). — « Graziella ; — statuette plâtre. » C'est sur les beaux vers suivants de M. Ach. Millien qu'a été composée cette statuette pleine de sentiment et de mélancolie. Eprise de notre jeune poète Alph. de Lamartine, alors attaché d'ambassade, et envoyé en mission à Venise, Graziella devint victime de sa malheureuse passion. Car hélas ! les attachés d'ambassade res-

semblent un peu aux marins ou aux soldats. Ils appartiennent aux ministères des affaires étrangères qui les dirigent, selon l'urgence diplomatique, vers telle ou telle destination, et cette vie nomade obligatoire devait tuer la pauvre Graziella. C'est avec des sanglots déchirants que plus tard le grand poète rappela ce douloureux souvenir, et la pauvre enfant, morte d'amour, fit verser bien des larmes. Et c'est après le départ du jeune attaché d'ambassade que Mme Viault nous représente, comme le dit M. Ach. Millien en ces beaux vers, cette

> Fleur éclose au baiser de la brise marine,
> Graziella, trésor de tendresse et d'amour,
> Quel soupir de douleur soulève ta poitrine !
> Ton deuil n'est pas de ceux que peut guérir un jour.
> Tu pars, tu vas chercher la paix qui t'est ravie,
> Mais tu laisses ton âme en ces muets adieux,
> Refoulant dans ton cœur qu'abandonne la vie
> Le sanglot qui remonte en larmes à tes yeux.

Hélas ! oui, la voici frappée au cœur ! Remarquez comme précisément, à la place de ce triste cœur, elle pose avec délicatesse sa belle main sur le petit corsage vénitien, en songeant à la blessure que lui a laissé le futur grand poète ; puis, de la main gauche, elle nous présente une fleur desséchée, souvenir de ce beau passant dont la vue devait l'enivrer d'amour et la frapper de mort. Elle incline tristement sa jolie tête sur l'épaule gauche et verse une larme brûlante. Cette élégie est d'autant plus touchante, que Mme Viault l'a écrite avec son propre cœur, qui a souffert, comme bien d'autres, de ce mal incurable et mortel, de la perte de ceux qu'on a aimés. Elle n'avait nul besoin de forcer la note, elle en connaissait trop la justesse. Aussi, comme elle est pure et tendre dans sa souffrance qui la

mine! Pauvre victime! quelle douceur dans le martyre! quelle résignation et quel espoir dans la mort qu'elle convoite! — Voyez-la donc naïve et simplette, marchant et baissant la tête comme une Ophélie ! Et quelle tête suave! Quel galbe pur et modeste dans cette pose naturelle! car elle penche à gauche son beau visage du côté des fleurs qu'elle montre. — Cette petite statuette fait honneur à Mme Viault, et c'est son sentiment élégiaque qui a inspiré les beaux vers lus plus haut. — « M. Achille Millien; — buste plâtre », lève un peu sa franche et loyale tête du côté de l'épaule droite. Son front large et capable médite encore sans doute de nobles poésies qui ne peuvent manquer de mériter de nouveau les suffrages et récompenses de l'Académie française; ou bien est-elle encore sous le charme des chants populaires et villageois de la Nièvre? Car il faut vous dire que ce poète infatigable et lauréat de l'Institut tient à faire revivre avec son ami M. Pennaver, le compositeur éminent, les airs et chansons qui bercèrent ses années de jeunesse au pays natal. — Assurément, l'esprit du poète incline vers cette méditation. Son regard se dirige aussi de ce côté, et l'expression attentive de sa physionomie dit assez quelles sont les sérieuses préoccupations de cette honnête organisation de poète consacrant sa muse et son cœur aux nobles chants moraux et utiles, ainsi qu'aux nobles actions. Du reste, cette physionomie calme et honnête ne porte aucune trace des ravages des passions; on n'en lit qu'une sur ces traits purs et loyaux, c'est l'honneur et l'amour du bien. Il porte la petite moustache, et au-dessous s'y raccordent les deux pointes de la barbiche de son menton. En somme, c'est un très bon buste, fait presqu'à la vapeur dans

d'ingrates conditions, car Mme Viault, de passage dans la Nièvre, n'avait ni terre à modeler, ni ébauchoirs. Mais, à l'instar de David et de tous les vrais talents, indépendamment de ses doigts, elle a pu se fabriquer des outils. Mais la terre glaise préparée manquant, il a fallu aller chercher cette matière première chez un briquetier, et cette terre, trop poreuse, s'est réduite, affaissée. Mais qu'est-ce que cet inconvénient, habituel même à l'argile préparé de Paris ? Ce n'était rien pour l'auteur de Graziella, qui a su réparer ce malheur, comme vous le voyez en cet excellent buste. — Comme ce sculpteur-né n'en restera pas là, disons maintenant les cruelles péripéties de son existence, et qui, hélas ! ne sont point pour peu dans l'éclosion d'un talent appelé à devenir génie. Mme Lovely Viault est veuve d'un professeur de sciences au collège Chaptal, dont le frère (mort jeune aussi) a laissé des compositions musicales remarquables, au dire des collègues. Mme Viault a toujours manifesté sa vocation; sans maître, sans guide, elle avait, du vivant de son mari, produit plusieurs œuvres, entre autres, le buste de M. Viault, exécuté pendant la maladie dont il ne s'est pas relevé. Veuve, elle s'est entièrement consacrée à l'art, a reçu les leçons de Joseph Félon. L'an dernier, elle avait au Salon le buste de ce dernier et celui de M. Monjean, principal du collége Chaptal. Certes, on ne peut nier qu'en si peu de temps, s'improvisant sculpteur, et donnant déjà aux précédents Salons des preuves d'un talent reconnu , puisque les jurys l'ont remarqué ; on ne peut nier, dis-je, que dans la voie élégiaque où Graziella nous donne des gages certains , Mme Viault ne promette un sculpteur de beau et grand souffle, genre de La-

planche, c'est-à-dire de la sculpture de vrai poète.

VIDAL (Henri). — « Ossian ; — buste plâtre », avec sa tête barbue et son front sourcilleux couronné de lauriers, pourrait représenter un fleuve. La figure, empreinte d'une sombre rêverie, rend bien le caractère de la poésie nébuleuse et grandiose de cet auteur admiré de Napoléon, mais dont on a néanmoins contesté l'existence. — M. Vidal a su donner un grand caractère à son buste.

GRAVURE

EN MÉDAILLES ET SUR PIERRES FINES.

BARBET (Adrien). — « La Volupté — camée, sardoine », est assise et joue avec des petits amours. Elle fait sauter l'un sur son épaule, deux sont à ses pieds, et un autre, plus entreprenant, grimpe sur elle. — Petite figure en pose contournée et enguirlandée d'une écharpe. — « Le petit portrait de Mme *** ; — galvano-argent », est un petit buste de 3/4, bien fouillé et composé. — « La danse et la musique ; — galvano-argent », forment un groupe charmant de deux muses drapées : l'une veut sa lyre dont elle s'accompagne, et l'autre, Terpsichore, apprend à l'Amour à danser.

BÉQUÉ (Ferdinand). — « 4 sardoines intaillées » : 1° Amour; 2° tête de Minerve; 3° le Chant du Départ, d'après Rude ; 4° Vestale. Ces fines intailles sur sardoines produisent à la cire des effets étonnants de modelé en bas et haut-relief. — Et quel fin burin et ébauchoir il faut à ces miniaturistes de la sculpture !

BOURGEOIS (Maximilien). — « 2 médaillons bronze et argent, portraits. » Le premier, joli profil de contemporaine, avec chapeau à plume à la mode et écharpe au col, et drapant bien la solution de continuité des épaules. — Le 3/4 de dame accoudée a bien son mérite.

CHAPELAIN (Jules-Clément). — 1° « Gambetta ; — médaille », face et revers ; 2° « médaill commémorative du Congrès des électriciens. » Le profil de Gambetta, délicat, fin, réussi dans l caractère tendre et bienveillant de l'orateur Le revers représente un chêne glorieux prenan racine sur la tribune oratoire ; la foudre paraî avec ses carreaux fulgurants derrière le chêne. — Le revers de la médaille des électriciens représente Jupiter montrant à l'électricité qu'elle tien la foudre et le flambeau de la lumière. — Aspect antique de style.

CULANT (Georges de). — « Fantaisie ; — camé onyx. » Elle est vraiment belle de profil, et bien coiffée de son diadème, cette jolie reine ou princesse à la tête ornée de perles, et aux pectoraux que drapent des plis soyeux retenus par des agrafes.

DAVAU (Victor). — « La Marseillaise, d'après Rude ; — calcédoine » donnant deux teintes : l'une claire et blanche ; la 2me pour les ailes et les nuages donnant des ombres. — Bel effet.

DUBOIS (Henri). — « Médaille de la Ligue des patriotes ; — modèles, plâtre et clichés, bronz avec revers. — Portrait de Mlle N. des J... — Portrait de M. D. Fosse. Qui vive ? — France. » Tell est la réponse du Drapeau planté non loin d'u canon braqué, et l'endroit représente l'Alsac prenant le fusil d'un chasseur qui tombe et qu'ell retient de son bras vigoureux (1870-1871). — Superbe groupe héroïque d'Ant. Mercié. — Beaux profils que Mlle N. des J... et M. D. Fosse. — Cette bell médaille de la Ligue des Patriotes a obtenu un mention honorable.

DUBOIS (Alphée). — « M. J.-B. Dumas ; — médaille de bronze, et clichés, face et revers ; bronze doré. » Le beau profil du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences est modelé avec une délicatesse et une exactitude des plus consciencieuses. Le petit œil regarde bien, le front pense ; et le caractère est grave, sérieux et réfléchi. On lit sur le revers : « A J.-B.-A. Dumas, ses confrères, ses élèves, ses amis, ses admirateurs. 1832-1882 ». — Voilà, certes, un hommage bien dû au savant, et le succès, qui était dû à l'artiste, est obtenu par surcroît, ce qui est légitime.

DUPERRON (E.). — « Une sérénade. » Ce camée sardoine représente un petit amour assis, s'accompagnant de sa mandoline. — Délicat et charmant petit camée !

DUPUIS (Daniel). — « Un cadre contenant 4 médaillons et deux médailles bronze, et une épreuve étain » : 1° Louis-Léonce Romieu, 1828. — Docteur Humbert, 1882. — Jules Bozérian, sénateur, 1882. — L'abbé Anselme Miquel, 1882. — L'épreuve étain représente la République donnant la main à Minerve qui a brisé son épée, et recevant le Commerce qui lui verse les richesses de sa corne d'abondance.

FRANÇOIS (Henri-Louis). — « Amour filial ; camée agate ». Toujours la fille romaine qui, par dévouement et amour filial, vient rendre la vie à celui qui la lui a donnée. Car son vieux père, condamné à mourir de faim, est heureux d'éluder la condamnation en buvant la vie au sein de sa fille. — Très beau camée agate de grande dimension.

FRÉVILLE (Léon). — Dans un cadre : « 1° Tête

d'étude, camée cornaline ; 2° fantaisie Médicis camée agate ». — Deux charmants profils, mais l fond de cornaline grenat, plus sévère, ajoute s richesse au ton délicat de l'agate lilas rose.

GAULARD (F.-E.). — « Femme poursuivan une chimère ; — camée très sardoine, à trois tein tes. » Superbe effet de cette jeune femme lancé dans un mouvement et un vol réel, et d'autan plus beau que les deux figures se détachent pa trois teintes ménagées dans la sardoine.

GATHELIER (Louis). — « 2 portraits de Boi leau; — camée sardoine intaille ; et Lavoisier, camé intaille. » Le dernier appréciable dans sa finess d'exécution, grâce à la coupe du voisin.

HASEROTH (Max.). — « La source, d'après M G. Guay ; — intaille sur cornaline naturelle. » Cette source rappelle un peu celle de M. Ingres — Chose intéressante, en cette cornaline, l'intaille mise et cherchée à votre point de vue vous donne le modelé-relief à l'intérieur.

HELLER (Florent). — « Figures renaissance — frises antiques et moyen-âge ; — panneaux décoratifs. » Ces figurines pour placages à des ustensiles ou armes ont de fières tournures et son ciselées avec une finesse précieuse. — Le bas-relief, Chasse au cerf, est presque haut-relief. — Le deuxième, des Muses dansant et faisant de la musique, est également remarquable.

KNAUER (Georges-Fréd.). — « Camées et intailles » : Henri IV, camée sur agate. — Minerve camée en chevet sur sardoine. — Thémistocle camée sur cornaline. — Jeanne d'Arc, intaille sur

sardoine. — Nestor, intaille sur jaspe. — Bayard, intaille sur sardoine. — Art précieux dont on ne peut apprécier la finesse qu'avec la loupe, pour admirer les caractères, les compositions et les mouvements justes.

KNAUER (Henri-Aug.). — « Esculape, intaille sur sardoine ; Hercule, camée sur sardoine, à 3 couches. » Deux œuvres soignées et ayant trouvé l'effet cherché.

LAMBERT (Gustave). — « Gambetta ; — camée sur sardoine. » C'est bien la ressemblance du tribun et dans la pose habituelle de la tête et du mouvement stéréotypé par la plastique, la peinture et la gravure.— C'est réussi.

LAVÉE (Adolphe). — « Médailles : La 1re en plâtre, pour une société nautique : Deux canotiers, l'un avec sa rame ; l'autre avec sa voile : groupe enlacé.— La 2e, médaille argent, montre le professeur de gymnastique donnant sa leçon de trapèse et d'haltères à ses élèves.

LECHEVREL (Alph.). — « Sardoines. » Chloé, d'après M. Lefebvre, et Persée ; — Cires. — Cette jolie figure de Lefebvre est réussi dans son intaille de sardoine ; aussi bien que le Persée au casque surmonté d'un lévrier. — Les moulages en cire sont délicieux.

MICHEL (G.). — « M. Jules Grévy, intaille sardoine. » Très fine étude ; mais l'intaille est mal éclairée en ce fond obscur.

PAUCHARD (Constant). — Camée sur onyx. « Le génie des arts, d'après M. Mercier, et les deux profils, d'après M. et Mme C. », ont du succès ; on

ne cesse de les admirer, et surtout le génie des arts, qui reproduit fidèlement ce chef-d'œuvre de M. Mercier.

POINSIGNON (Albert). — « 8 portraits ; — sardoine », teinte pâle à tous et représentant : Racine, Lafontaine, Vauvenargues, Mme de Staël, Mme de Sévigné, Bossuet, Corneille et Fénelon. — Cet hommage au siècle de Louis XIV est rendu avec science et talent, et ces beaux portraits ont un légitime succès.

SCHULT (Jean-Georges). — « Dieu animant l'homme ; — sardoine. » La belle figure d'Adam accoudée et la jambe tendue dans une belle ligne et mouvement, le bras gauche obéissant à la volonté divine ; il offre la main au Créateur qui le touche de l'index et lui donne la vie. En un mot, la belle création de Michel-Ange savamment interprétée et rendue sur sardoine, avec autant d'exactitude et de justesse que permettent les petits et faibles moyens au service du grand art. Car le puissant modelé de Michel-Ange exige l'ampleur de la toile ou de la terre et du marbre.

TASSET (Ernest-Paulin). — 7 médailles : la Mutualité commerciale ; l'Enseignement par l'aspect ; Salle des thèses de l'Université d'Orléans ; la République d'après le buste de M. J. France ; Copie d'une monnaie de Thurieux (jetons de l'atelier Moyaux) ; la Chimie se découvrant à Lavoisier. — Toutes dans le plus heureux caractère ; ainsi que les 4 autres médailles : Henri Menier ; A. Urechia et Monier de la Sizeranne. — Les inscriptions des exergues donnent l'origine de ces médailles. — Le personnel des établissements à

Henri Menier. — Prix Uréchia, Institution ethnographique ; — Association nationale des hommes de science (science, littérature, beaux-arts. — M. Monnier de la Sizeranne, né à Tain (Drôme), en 1797, président du conseil général de la Drôme, 1839-70 ; député, 1837-42 et 63 ; sénateur, 1863-70, mort à Nice le 6 janvier 1878.

ARCHITECTURE

BIR (Alphonse). — « Salle à manger de M. H. C... rue Prony, 14 », avec sa vaste cheminée monumentale de style moyen âge, ayant de chaque côté des fauteuils gothiques, et ses murailles aux tapisseries chargées de figures et costumes de la même époque. Cette fantaisie rétrospective a été reproduite en une excellente aquarelle à laquelle le jury a donné une mention honorable.

BLONDEL (Paul). — « Fontaine de Trévi », ressemble pour l'architecture à celle de Médicis à Paris, au jardin du Luxembourg. Elle en a l'aspect monumental et le belle effet d'ensemble. Les armoiries pontificales fixées au sommet terminent la décoration. M. Blondel nous donne un fort beau dessin de cet édifice imposant, une des belles fontaines qui ornent la Ville Eternelle, si riche en ce genre.

BOITTE (Philippe-Louis). — « Essai de restauration de la cheminée monumentale de la vieille Comédie à Fontainebleau, détruite en 1725, reconstituée avec les fragments existant au Louvre et au palais, et d'après les relations du père Dau et de l'abbé Guilbert. » — Ce titre atteste l'érudition et les recherches patientes de cet habile artiste. Cette cheminée monumentale méritait du reste la restauration qu'il en a faite avec un véritable talent, par son bel effet imposant et remarquable.

Elle supporte l'effigie équestre de Henri IV. On ne peut que regretter la destruction de cette œuvre d'art. Grâce à M. Boitte, peut-être en verra-t-on une restauration réelle. — Puisse son beau dessin en donner l'idée!

BOSC (Ernest). — Dans nos précédents salons, nous avons eu l'occasion de parler de cet éminent artiste, nous renverrons donc nos lecteurs aux Annuaires de 1880, 1881 et 1882. — Pour compléter nos renseignements, nous dirons cette année, que M. Bosc, toujours infatigable a construit à Nice des villas et des maisons, et corrigé les épreuves de la seconde édition de son magnifique *Dictionnaire d'architecture*. Nous ajouterons qu'il revoit la seconde édition de son *Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot*, dont la première édition a été épuisée en quelques mois, c'est-à-dire dès son apparition. — Honneur au valeureux travailleur!

CHANCEL (Adrien). — « Croquis de voyage en France, Italie, Grèce, Turquie », deux châssis. M. Chancel a fait là un beau voyage et n'y a pas perdu son temps en fixant ses souvenirs en une série de dessins habilement exécutés et fort intéressants. Il l'a fait avec la précision et le fini d'exécution d'un architecte, ne se contentant pas de simples croquis pour retracer les morceaux remarquables qui s'offraient à sa vue. Admirons, dans cet écrin, ce splendide campanile de Saint-Marc à Venise, une merveille d'élégance et de goût; à côté, le clocher gothique de Saint-Pierre de Caen se fait encore apprécier. Le palais vieux de Florence, un débris du moyen âge italien, réveille tout un monde de souvenirs, de drames romanesques et sanglants, et fait apparaître l'ima-

gination. Le Dante, Roméo et Juliette, et les héros immortalisés par Shakespeare. Une cour du palais Bargella, à Florence, appartient à la même époque et est des plus pittoresques. Que de débris délicats et splendides dans leurs fins détails ! mais nous ne pouvons tout citer. Notons encore toutefois les ruines du temple de Vesta à Tivoli, qui viennent y donner un spécimen de la belle et sereine antiquité, les colonnes du forum romain et l'Acropole d'Athènes. Sainte-Sophie de Constantinople a un aspect vraiment grandiose et nous rappelle à la fois le Bas-Empire et son héritier aujourd'hui expirant, l'Empire Ottoman.

DÉZERMAUX (Gaston). — « Croquis de voyage » nous donnent quelques vues intéressantes de monuments italiens parmi lesquels on remarque le palais ducal de Venise, les ruines de Pompéi, etc. Ce sont bien des croquis à l'exécution facile mais un peu négligée. Attendons M. Dézermaux à un plus important travail pour l'apprécier.

DIET (Arthur). — « Les vieilles maisons de Laval » bordant une rivière et un pont qui la traverse sont très pittoresques et très intéressantes pour un artiste. Aussi M. Diet, qui les a dessinées avec la justesse et la précision d'un architecte, a-t-il donné l'effet en véritable paysagiste dans son excellente aquarelle.

DUBOIS (Henri). — « Architecture japonaise, étude ; — Entrée de l'enceinte sacrée d'un temple », avec sa lourde toiture contournée selon le goût de ce pays dont l'architecture, si elle n'a pas la beauté d'autres styles antiques et modernes, a du moins son cachet d'originalité particulière. Le dessin que nous en donne M. Dubois peut figurer parmi les meilleurs de cette exposition.

DURAND (Antonin). — « Projet de caserne de sapeurs pompiers pour la ville de Paris, en 3 châssis. Façade dont le caractère principal est la simplicité. Ces dessins méritent aussi d'être mentionnés.

HARDION (Jean). — « Etat actuel de l'église abbatiale de Déols (Indre); — (deux châssis). » Il ne reste de ce vieux monument qu'une tour et quelques débris dont l'architecture atteste l'ancienneté. M. Hardion nous en donne une vue très pittoresque, ainsi que celle de quelques vestiges dont il a reproduit les détails avec un grand talent. Ces dessins sont très beaux, et d'une exécution très habile.

JULIEN (Albert-Joseph). — « Détails de la façade d'un projet de Conseil d'Etat ». Cette façade se fait remarquer par sa belle ordonnance. Elle est précédée d'une grille dont la porte principale, richement décorée, produit un grand effet. — L'exécution de ce beau dessin est des plus habiles.

JUVEE (Henri). — « Projet de bibliothèque. » Les 5 châssis en donnent les coupes, plan et façade principale. Une mention honorable a récompensé la bonne distribution intérieure de ce monument, et l'exécution réussie de ces dessins.

LALOUX (Victor). — « Restauration du temple de Vénus, à Rome ; — 6 châssis », donnant les deux façades, dont l'une tournée vers le Colysée ; les plans et coupe de ce monument antique, dont il ne reste qu'un débris informe, reproduit également en aquarelle, celui-là, par cet habile dessinateur. Le style sobre et sévère de ces belles façades et leur

aspect imposant font vivement regretter la destruction de ce superbe temple. Une médaille de 1re classe a été méritée par cet important travail.

LEGRAND (Jean-Henri). — « Projet d'observatoire régional ; — deux châssis. M. Legrand a eu une bonne idée en songeant à propager l'étude de l'astronomie par la formation d'observatoires régionaux. — Ajoutons que ces observatoires devraient être facilement accessibles au public, qui pourrait trouver là une utile récréation, sans préjudice des travaux sérieux et des progrès de la science. — L'édifice de M. Legrand a un beau caractère monumental simple et sévère, mais n'excluant pas l'élégance ; c'est un véritable temple... un temple à la science, d'une heureuse inspiration.

LHEUREUX (Louis-Ernest). — « Collège Sainte-Barbe, construction de l'Ecole préparatoire. » 6 châssis donnant, l'un une partie de la façade de briques et la porte principale, où l'architecte a su être lui-même et imprima un cachet original au beau monument dont il a doté la capitale. La salle de dessin mérite aussi d'être remarquée avec son éclairage d'en haut, sa structure élevée et son plafond supporté par une charpente de fonte. Elle paraît tout à fait appropriée à sa destination, claire, aérée, d'aspect monumental. — Des dessins représentant divers édifices donnent aux élèves des notions sur les différents styles d'architecture. On y voit un temple grec, une cathédrale gothique, un monument égyptien, et autour de la salle des statues copiées de l'antique, contribuant à son ornementation et donnant d'excellents modèles de dessin d'après la bosse. Une coupe des bâtiments extérieurs en fait aussi apprécier l'habile et ingé-

nieuse distribution. Cette œuvre considérable fait honneur à cet habile architecte.

MASQUERAY (Louis). — « Palais ducal d'Urbin (xv[e] siècle) », six châssis, parmi lesquels nous remarquons la vue d'ensemble de ce château féodal, et celle de l'entrée principale, flanquée de ses tourelles élancées. Cette masse imposante domine la ville qui a donné naissance à Raphaël. Ces dessins magnifiques attestent chez M. Masqueray un talent de premier ordre.

MAYEUX (Pierre Henri). — « Mâts permanents de la place de la République », six châssis. — Terminés en fers de lances et supportant un étendard, ils sont peints en rouge et ont le tort de trop rappeler les mâts de cocagne des fêtes publiques. Les piédestaux sont cependant décorés d'ornements distribués avec goût et talent. L'exécution de ces beaux dessins est des plus soignées.

MOYNAU (Alban). — Château de la Rochefoucauld ; — 4 dessins. » — Coupes plan et façades. — Ce château a un beau caractère monumental de l'époque de la Renaissance, sauf les tours et tourelles qui paraissent rem nter à une époque plus éloignée, mais ajoutent à l'effet pittoresque de cet édifice féodal.

NENOT (Henri). — « Perspective du dôme de Pise. » Vue d'ensemble de ce beau monument se découpant sur un ciel bleu. — Aquarelle traitée avec une grande habileté.

ORBIGNY (Henri d'). — « Mosquée de Cordoue ; le Mihrab. » Vue intérieur, donnant une colonnade supportant des ogives aux dentelures

cintrées, où les marbres et les dorures jettent leur effet opulent. Cette belle aquarelle exécutée, avec un véritable talent, a obtenu une mention honorable des mieux gagnées.

OURADON (Maurice). — « Porche et avant de l'Hôtel-Dieu de Beaune (Côte-d'Or); — restauration du tympan de la porte et divers détails. » Dessins et aquarelle d'une exécution soignée et habile qui méritent d'être remarqués.

PETIT (Henri.) — « Tombeau d'un cardinal-archevêque dans une cathédrale, un châssis. » Ce mausolée est consacré à la victime de Verger, Monseigneur Sibour, archevêque de Paris. C'est par erreur que l'auteur lui donne le titre de cardinal que Monseigneur Sibour n'a jamais porté. Le monument a un caractère imposant et riche dans son effet. La statue couchée de l'archevêque, revêtu de ses vêtements sacerdotaux et coiffé de la mitre, en forme le motif principal; au-dessus de lui plane la palme du martyre. — Grand talent.

PETITGRAND (Louis-Victor). — « Eglise de Paucherolles (Seine-et-Oise) », au clocher octogone et à l'architecture simple et modeste ordinaire aux églises de village. — Aquarelle bien exécutée.

ROGNIAT (Etienne). — « Galerie de sculpture. » Muraille chargée d'une ornementation très variée, et au milieu un portique supporté par deux colonnes et donnant un encadrement monumental d'un grand effet à l'œuvre principale de cette galerie. Dans le dessin de M. Rogniat cette place d'honneur est au « *gloria victis* » de M. Mercié. — Fort beau dessin.

VIONNOIS (Félix). — « Ecole normale d'insti-

tuteurs, en cours d'exécution à Dijon, trois châssis.» — Ne manque ni d'élégance, ni de noblesse dans sa simplicité un peu sévère, appropriée du reste au caractère du monument. L'architecte n'a pas manqué d'inscrire sur cette façade une série de noms d'hommes illustres, suivant un usage qui tend à se généraliser.

GRAVURE

ABRAHAM (Tancrède). — « Le barrage de l'Etang-du-Merle » rend tout à fait le tableau du même auteur, notre confrère en Sorbonne et voisin de département. C'est une excellente eau-forte, comme sait les faire mordre sur cuivre M. A. Tancrède, cumulant tous les talents, et en 1re ligne celui de paysagiste éminent.

ADELINE (Jules). — « Le carrefour de Bicêtre, à Rouen », est attaqué, comme toujours, avec le mordant effet qui caractérise le talent hors de pair de ce savant maître graveur, qui a rendu non seulement à son art d'immenses services, mais qui encore en rend à son enseignement et à l'instruction publique. Ce qui lui a valu les palmes d'officier. M. Adeline, comme graveur, archéologue et historien des vieilles villes, s'est attiré l'attention des savants et des érudits, qui l'ont nommé d'abord de plusieurs académies et leur correspondant.

ALASONIÈRE (F.). « Deux très bonnes eaux-fortes. » Portrait de M. Spuller, de 3/4, très fin, très velouté et expressif. Nous en dirons autant du joli profil de M. Antonin Proust, qui a fait une bonne action en décorant Manet, ce réfractaire, l'ennemi juré du poncif, et qui est devenu le chef d'école des coloristes et des impressionnistes, tranchant sur la routine-borne.

BAUDE (Charles). — « Les Rameaux, d'après M. Renard. — A Capri, d'après M. Sergent. — Etude d'après M. Rixens. » — La 1re représente un vieillard de profil, tenant un chapelet et levant au ciel son regard plein de ferveur. A Capri, nous voyons encore un profil de jeune Italienne au front recouvert de ses cheveux retombants, coiffure qui sied à sa physionomie vive et enjouée. Le portrait de vieille femme, d'après M. Rixens, est traité avec le même talent que les précédents. L'expression est rendue et l'exécution excellente. — Le « portrait de Victor Hugo » est fort ressemblant. L'exécution habile de cette gravure sur bois a largement mérité la médaille de 3e classe qui lui a été décernée.

BEAUVERIE (Charles). — « Le Chevrier, d'après Corot. » Cette magnifique eau-forte rend jusqu'au flou des frondaisons vaporeuses du maître de la symphonie de la nature à l'aube ou au crépuscule. Le talent souple de M. Beauverie, congénère de Daubigny et Corot, devait naturellement entrer avec son burin dans le pinceau du grand symphoniste. Aussi, comme les terrains et les arbres vigoureux laissant voir le chevrier, et les autres groupes, s'enlèvent bien sur le ciel argenté du soir ! — Quelle poésie comprise et rendue !

BELLENGER (Albert). — « Sortie de la messe aux Invalides, d'après M. Renouard » ; pour l'*Illustration*. — Le général commandant l'hôtel, suivi d'officiers invalides, défile entre deux rangs de vieux braves tenant des fanions, dans l'intérieur de l'église. Derrière eux se distinguent les têtes des fidèles dans le chœur. — Cette belle gravure sur bois de grande dimension, est une œuvre

d'art, véritable cadeau que l'*Illustration* fait à ses abonnés.

BERTRAND (Tony). — « La berge de la Seine, près du Pont-Neuf », avec ses pêcheurs assis et attentifs à leurs lignes, des hommes occupés à laver leurs chiens ou à les faire baigner dans la Seine, ses bateaux, ses bains flottants. offrent un aspect plein d'animation et d'entrain, fort exactement reproduit dans cette jolie gravure. — M. Bertrand a obtenu une mention honorable.

BOCOURT (Etienne-Gabriel). — « Une gravure », d'après le superbe portrait d'un élève du Titien; lequel portrait hors ligne est toujours pris pour un Tiziano-Vecello, mais est tout aussi beau. Vous vous le rapelez : Il est de 3/4 et debout, accoudé à l'entablement du socle d'une colonne qui porte ses armoiries que l'on prendrait pour une girandole. Sa main droite, qui pend de l'entablement, tient un cahier de parchemins, et sa main gauche largement ouverte porte sur la hanche. — Ce personnage nous montre son beau facies, de 3/4 presqu'en pleine lumière. Les cheveux ras dessinent la capacité de son large et beau front. Les yeux vous regardent; le nez, un peu important, respire, et la bouche accentuée vient un peu en avant; la petite moustache qui l'ombrage se raccorde avec la barbe du menton et les favoris. Cette expression générale est la réflexion et la volonté puissante. Il porte le riche costume de patricien de Venise, et les manches à crevés, avec le justaucorps serré à la ceinture et bouffant aux hanches du temps de Henri III. Cette œuvre capitale est donc traduite par un maître, j'ai nommé le modeste, trop modeste Bocourt, dont le talent de dessinateur et de graveur grandit tous les ans.

Aussi, je lui demande, pour l'an prochain, un nouvel effort, et je suis sûr que le jury le prendra en sérieuse considération et récompensera le vieux lutteur. — « Trois gravures » : 1° Un savant d'après Holbein, de face, et coiffé de la toque renaissance pendant sur des bandeaux plats du côté de l'oreille gauche, qui donne un certain caractère à cette belle tête de face. Et cette tête est dans le feu des explications scientifiques. Comme son expression démonstrative s'accorde bien avec le geste de la main gauche, dont le medium, l'index et le pouce, seulement ouverts, expliquent bien la thèse ou le problème présentés à l'auditoire ! Bocourt sait toujours, en artiste sérieux. choisir ses sujets classiques. — Maintenant, pour varier les notes de son riche clavier, il sait aussi faire vibrer l'effet et la coloration des tons chauds de Séville, d'Andalousie ou de Grenade, comme on peut en juger par cette ballerine andalouse, dansant un fandango des plus risqués, d'après un tableau que tout le monde a remarqué au Salon, il y a trois ans. La vigueur et l'effet sont rendus dans la gamme et le diapason justes. — Pour terminer, Gustave Courbet finit bien la riche exposition de ce graveur en progrès. Comme le maître d'Ornans allait bien à son crâne burin ! Courbet de 3/4, palette à la main et fumant sa pipe, c'était le sujet sympathique au vigoureux Bocourt ! et comme il s'en est bien tiré ! Voici un portrait digne de figurer dans la galerie des artistes célèbres. — Et je m'étonne que le jury n'ait point encore récompensé Bocourt.

BOISSON (Léon). — « Le premier chapitre » toujours intéresant de l'amoureux commençant le siège en règle. — Regardez-les tous les deux :

lui sur le banc, et incliné, le corps en avant, suspendant sa lecture pour la commenter à l'oreille de cette charmante dame assise comme lui à l'ombre des arbres du parc. La jeune dame paraît écouter et prendre en considération les commentaires présentés par le galant conteur dont le sourire est insinuant. — Jolie gravure d'après M. Rougier, dans le genre Duez et Gervex. — Quel fin burin !

BRACQUEMOND. — « Une gravure : *Labor*, d'après le superbe piocheur de Millet ». Quand je dis superbe, entendons-nous ! — Il est superbe en effet, dans son caractère idiot, abruti, ce malheureux serf penché sur sa houe. et dont le crâne crétinisé tient, comme les traits, de la bête abrutie par un travail exagéré. — Oui, il est superbe dans son hideux crétinisme, et l'on se demande où l'on peut trouver encore ce phénomène.... Et parbleu ! dans les fins fonds des campagnes de France, en Bretagne, en Vendée et en Poitou, on trouve de ces tristes types, et celui-là est étourdissant et superbe de vérité. Quel caractère ! quel effet ! comme il s'enlève en vigueur sur le ciel !

BRULÉ (Pascal). — « Ménippe, d'après Velasquez ; — Musée du Prado, à Madrid. » Une mention honorable a récompensé le talent déployé par M. Brulé dans ce portrait de vieillard au type expressif, qui est plein d'effet.

CARBONNIER (Paulin). — 4 gravures : « Monuments de Caen : 1° Abbaye aux Dames ; — 2° Chevet de l'église Saint-Gilles ; — 3° Flèche de Saint-Sauveur ; — 4° Hôtel de Duval de Mondranville. » Et certes, ce dernier est piquant d'intérêt. C'est un motif neuf et savamment traité. La lumière

qui tombe d'aplomb dans la cour vibre en plein sur les croisées cintrées des 2 étages et du rez-de-chaussée, et sert de foyer repoussant à l'ombre du bâtiment du 1er plan, ainsi qu'à la lunette ou petit donjon surmontant des cintres élevés. Les deux ouvriers dans la cour ensoleillée font bien. — Les trois autres églises, dont l'une, comme on dit trivialement, a un faux air de la façade de Notre-Dame, a bien son charme et son intérêt, qui ne le cède en rien à l'Abbaye-aux-Dames, si simple et belle dans son aspect. — Quant à la flèche de Saint-Sauveur, c'est encore un très beau motif qui n'a rien de banal. Et remarquez que pas une de ces quatre gravures ne se répète. En somme, elles donnent un avant-goût de la précieuse publication préparée par cet artiste graveur-architecte infatigable, dont le burin progresse tous les ans, et court à la maëstria.

CHAMPOLLION (And.). — « Le menuet, d'après M. G. Jacquet », est tout bonnement une œuvre hors ligne comme interprétation du meilleur tableau de M. Jacquet. Il est impossible de mieux reproduire l'éclatant coloris de cette charmante danseuse écartant sa robe de satin blanc en éventail, et ce beau Némorin, derrière elle, complétant la figure et le pas du menuet, le groupe ou la galerie des admirateurs, et l'orchestre qui souffle dans la flûte et râcle les airs. Tout est réussi dans les plans et les notes argentines des tons qui ont justement conquis la médaille de 1re classe.

CLOSSON (William). — « 6 gravures sur bois. » Une jeune femme, accompagnée de ses deux enfants, se promène sur un sol couvert de neige dans laquelle s'impriment les traces de leurs pas. Cette gravure et les 5 autres du même artiste se

font remarquer par la finesse de leur exécution dans le genre préféré par l'école anglaise, dont le mérite est incontestable.

CONTOUR (Mlle Lucie-Madeleine). — Mademoiselle, vous avez un nom prédestiné pour un graveur et dessinateur, car le contour, si je bats le rappel de mes études de l'atelier, le contour n'est autre chose que le dessin précis des formes, ce que M. Ingres a formulé par : *Le dessin est la probité de l'art* », sentence que vous pourrez lire aux Beaux-Arts ,sous le domicile de M. P. Dubois, et celui-là un maître de contour. Or, pardon du préambule, mais votre « grand-mère », d'après M. Emile Renard, est on ne peut plus juste de fine étude serrée, où la forme fouillée par votre habile burin donne l'expression de cette bonne dame coiffée en mouchoir et prenant une prise de tabac. — Le journal l'*Art* a été bien inspiré de vous commander cette belle et bonne gravure réussie.

DAMMAN (Benj.-Aug.-Louis,). — « Les glaneuses, d'après Millet », forment le groupe plein d'intérêt du grand maître qui, par tous les temps de soleil ou de pluie, copiait la nature et s'éloignait, avec bonheur, du contact infect des villes. Voyez donc, au 1er plan, la glaneuse, qui vient de se relever un peu, tendre la main pour façonner sa maigre petite gerbe, et au 2e plan les deux autres courbées comme des mécaniques à ressort et allongeant leurs bras en guise de bielles dont les poignes se ferment comme des outils mécanisés ! Les pauvres femmes, elles n'ont point volé ce reste d'épis abandonnés aux oiseaux, parce qu'ils ne payent pas la main-d'œuvre pour les ramasser. — Non, certes ; les pauvres créatu-

res, à l'état de machines, méritaient un meilleur sort ! Pauvre regretté et cher camarade d'atelier, tu faisais de ton pinceau un fier vulgarisateur de thèse sociale à poser et à résoudre ! Toi qui n'émergeais à aucun budget et vivais de la vie frugale des champs ! tu souffrais de cette inégalité choquante ! — Mais que faire? bon Dieu ! Avec l'inégalité intellectuelle, la logique explique celle des conditions sociales. — Et pourtant, législateurs, sénateurs, députés, ministres, vous qui tenez les clefs du budget et du 5 0/0, vous qui nous rognez notre alimentation et nous réduisez, petits économes, à 4 1/2, quand donc aurez-vous cherché et trouvé des lois plus équitables, et donné à ces créatures du bon Dieu un sort plus heureux que celui des bêtes de la nature ramassant les restes perdus des récoltes? Voilà ce que pose Millet comme thèse soluble ! et ce que M. Damman a si bien compris, et ce qui lui a valu une méd. de 2e classe bien gagnée, car la gravure est fidèle et pleine de soleil brûlant.

DANSE (Aug.-Michel). — « Une gravure, » d'après Franz Hals. (Musée Royal de Bruxelles.) Ce mousquetaire assis et se renversant de 3/4 sur sa chaise, qui suit ce mouvement de tomber en arrière ; ce mousquetaire, dis-je, croise la jambe droite sur la gauche et, tout en nous regardant, il essaye et fait ployer sa rapière. Il porte le large-bords, la collerette et les bottes molles à larges revers, du temps de Cromwell. — Est-ce un cavalier, plutôt qu'un mousquetaire? C'est probable ; en tout cas, c'est une excellente gravure.

DUBOUCHET (Henri-Joseph). — Bien que cet éminent graveur ait travaillé activement aux vitraux de l'église Sainte-Clotilde (l'œuvre capi-

tale du célèbre Ingriste Galimard), M. Dubouchet, n'ayant point achevé son travail, ajourne à l'an prochain l'exposition des trois dernières fenêtres ; la troisième et la quatrième sont déjà finies, et maintenant, il s'occupe de la cinquième et dernière. La troisième et la quatrième fenêtre représentent : 1° saint Prosper d'Aquitaine, docteur de l'Eglise ; 2° sainte Camille, vierge et martyre ; 3° saint Germain-l'Auxerrois, évêque ; 4° et sainte Geneviève, patronne de Paris. Cette dernière figure est assurément la plus suave de la collection, et on peut affirmer qu'elle obtiendra le suffrage de tous les connaisseurs. Il semblerait même, qu'inspiré par l'influence ou la grâce de sa chère patronne, l'artiste, touché jusqu'au fond de l'âme, s'est surpassé dans l'exécution de cette figure qu'il a traitée comme l'Ange gardien de sa chère Lutèce natale. En effet, le type élevé et même séraphique de la Sainte, et le rythme harmonieux des lignes de son beau corps, tout indique et prouve par surcroît que l'artiste, profondément ému, n'a fait qu'obéir à sa sublime inspiration.

DUPONT (Fr.-F.). — « Une gravure », d'après Rembrandt se peignant lui-même, de plein 3/4, presque de face, avec son petit bonnet blanc, servant, comme le front, la joue et le bout du nez, de foyer lumineux. — Très bonne traduction par cette vigoureuse gravure.

FANTIN-LATOUR (Henri). — « Une lithographie », vraiment symphonique et vibrante dans son effet puissant : « Kingsow », dans l'ombre, fait une prédication à « Kundry » en pleine lumière et dans un galbe et mouvement de corps superbe ! C'est de la peinture et de la solide que cette bonne litho-

graphie. — Honneur à Fantin-Latour, qui ressuscite largement un art qui tombe ! — 2me lithographie : « Parsifal », dans une pose désolée et en lumière d'opposition avec la figure d'homme dans l'ombre et tenant toujours le livre fatidique, est le pendant de l'autre lithographie, d'un effet large et d'un caractère très dramatique. — C'est du grand art.

FLAMENG (Léopold). — Une gravure : « Darwin », d'après John Collier. Le grand physiologiste qui a donné son nom à son système est debout et de face, couvert d'un manteau et tenant son chapeau à la main. Quelle belle tête blanche aux yeux profondément scrutateurs ! C'est la vie et la pensée ; et, lorsqu'on a pu voir cette superbe gravure de maître, on ne peut oublier le savant et beau type de Darwin. — Une eau-forte hors de pair.

FOULQUIER (V.). — Deux gravures : « Les pêcheuses de vers ; — avant-port de Cherbourg », forment un groupe de 4 femmes serrées dans leur marche pressée et portant leurs paniers ou poëlettes de vers destinés à la pêche. Elles se hâtent, car la mer monte ; au loin on aperçoit quelques voiles. — L'autre gravure représente une belle marine par effet crépusculaire ; ciel couchant, barque vigoureuse au 1er plan. — Bel effet.

FROMENT (Eug.). — « Les oies de la Saint-Michel » (pour l'*Illustrated London News*). Toute cette volaille défile en rangs serrés devant deux bourgeois, les acheteurs, sans doute, de cette troupe. Est-ce une hécatombe qui se prépare pour célébrer la Saint-Michel ? Le journal anglais aura, dans tous les cas, une véritable œuvre d'art à offrir à ses abonnés.

GAILLARD (Claude-Ferdinand) — « Les Pèlerins d'Emmaüs, d'après Rembrandt », admirablement sentis et interprétés dans leurs expressions d'extase et de surprise en reconnaissant, à son auréole et à son front divin plein de commisération pour l'humanité, le Dieu fait homme qui va rompre le pain de l'agape, cette vraie communion de coreligionnaires. Quelles expressions sublimes et senties ! O quel maître que Rembrandt ! Et M. Gaillard a un fier talent pour le rendre ainsi !

GILBERT (Achille). — « La Vérité, d'après M. Baudry », est assise sur la margelle de son puits et lève son miroir étincelant; auprès d'elle est un petit génie qui tient les vêtements de cette déesse, et rappelant sans doute que la vérité n'est pas bonne à dire, puisqu'elle peut se vêtir. — Fort belle lithographie, qui vaut bien une gravure, par son exécution soignée et consciencieuse. — « Tête de lion de face », dont l'expression et le caractère sont vivants et font honneur à la traduction de l'œuvre de Mlle Rosa Bonheur ! Tout est rendu et fouillé avec un burin fidèle et juste. — Une œuvre superbe.

GIRARDET (Paul). — Une Gravure : « L'*Armada* en vue de Plymouth, d'après M. Seymour Lucas. » Henri III, entouré de ses mignons, paraît inquiet du geste d'un coreligionnaire parlant à un buveur attablé, et qui pourrait bien être un espion du duc de Guise en pleine conspiration avec Philippe II, qui lui envoyait de l'argent pour entretenir les troubles en France dont il convoitait la souveraineté. Sans doute, le bruit du sinistre de l'invincible *Armada* s'est répandu, et Henri III, avec ses mignons, est accouru sur la côte, en vue de Plymouth, pour épier le jeu de ses enne-

mis. Est-ce à ce joueur de boule qu'en a le roi soupçonneux? Toujours est-il que le nœud de l'intrigue politique est là. — Superbe gravure donnant les types variés et les costumes de la Cour, et de la foule du deuxième plan, où le fallot, allumé comme un phare, prévient le retour et provoque la vue de l'*Armada* déjà en détresse, ou même disparue dans l'abîme.

GRELLET (Franç.). — « La Martyre, d'après M. Becker », tombe à la renverse sur un escalier de pierre. Trois flèches lui ont percé la poitrine et y restent fixées. De face se présentent les bourreaux, tenant leurs arcs dans le mouvement voulu de l'instant où ils viennent de lancer le trait homicide. L'expression de leurs figures est aussi fort juste. L'horreur se peint dans leurs traits crispés et dans leurs regards fixés sur leur victime. — Cette belle lithographie rend très bien tous ces détails du tableau remarqué de M. Becker.

GUILLAUME DE ROCHEBRUNE (Octave de). « Le Palais de justice de Rouen » est un des plus beaux spécimens des séries nombreuses de vues et monuments de ce graveur-architecte. Il est impossible de pousser plus loin le gothique flamboyant dans les ogives, les meneaux, les flèches, les ciselures, les dentelles, pignons, roses, trèfles et toutes les merveilles de ces grands artistes de la pierre. — M. de Rochebrune lit couramment dans les chefs-d'œuvre qu'il traduit.

GUILLON (Pierre). — « La Tentation de saint Antoine, d'après M. A. Morot ! » Le tableau de M. A. Morot est trop connu pour en recommencer la description. Constatons seulement le talent remarquable avec lequel cette lithographie a rendu l'œuvre du peintre.

HILDIBRAND (Henri). — 5 gravures sur bois pour le *Tour du Monde.* Citons les suivantes : « Une route en Chine. — Intérieur de cabaret. La 1re nous montre des voyageurs chinois, de dos, et suivant cette route en s'abritant des rayons du soleil avec leurs larges parassols. Détail caractéristique : aux branches d'un arbre du 1er plan sont suspendues 2 cages contenant des têtes de suppliciés. — L'intérieur du cabaret nous montre un côté des mœurs américaines. Des consommateurs nègres sont assis et regardent en amateurs des danseuses blanches. tournoyant autour des tables. Des naturels, accroupis à terre, sont occupés à leur repas qui, espérons-le, n'est pas composé de chair humaine. Cependant, le point reste douteux. — Toutes ces gravures sont fort belles.

HOSKIN (Robert). — « Gravures pour le *Magazine de New-York* », attestant que les Revues américaines ne sont pas inférieures aux nôtres sous le rapport de l'illustration et de la gravure. Elles les dépassent peut-être sous le rapport du fini et de la délicatesse de l'exécution. Nous n'en voulons pour preuve que les délicieux paysages de M. Hoskin, des merveilles de délicatesse. Ce sont de véritables keepsakes pouvant lutter avec les meilleures gravures sur acier.

HUAULT-DUPUY (Valentin). — Deux gravures : « 1° une Place neuve à Angers ; 2° Cour Saint-Gesmes », dont le burin juste et fidèle a donné l'allure, le caractère et l'effet, et que les Angevins ou les visiteurs d'Angers reconnaissent immédiatement. Mais, encore une fois, nous nous permettrons de regretter que ce trop modeste artiste, qui n'a point encore dit son mot, ne tente pas d'ores et déjà une œuvre plus importante. Au surplus, ce

graveur et dessinateur-architecte du tempérament des Rochebrune, des Adeline et des Carbonnier, peut, sans forcer sa note ni son talent, aborder facilement une œuvre de grand souffle, et je lui garantis un succès.

HUYOT (Jules). — « 6 gravures sur bois, d'après MM. Godefroy-Duran et Gérard, pour une édition de Walter Scott et de l'*Histoire du Directoire.* » Quelle riche mine offre aux artistes l'imagination brillante du grand romancier écossais ! M. Godefroy-Durand a su se maintenir à la hauteur de son inspiration, et ses gravures témoignent d'un talent des plus consciencieux, qui se retrouve aussi dans les portraits d'après les dessins de M. Gérard.

JACQUET (Jules). — « M. Desmarres » est assis et de 3/4, tenant un livre ; sa belle tête, bien rendue, se tourne de 3/4. Belle et bonne étude d'anatomie, de modelé et d'expression. Les habits ont des plis magnifiques ; mais l'expression de la figure est excellente. — « M. Stamford, d'après M. Meissonier », très bien posé de face et la tête un peu inclinée sur l'épaule droite. M. Stamford s'accoude sur son pliant ou fauteuil presqu'antique ; il médite, non loin de sa table, chargée de livres et d'ouvrages de science. Belle et bonne gravure.

JACQUET (Achille). — « Evanouissement de sainte Catherine, d'après la fresque de Sodoma, à Sienne. » Superbe groupe de ces saintes femmes. Comme sainte Catherine s'évanouit naturellement ! et quelle sollicitude dans les saintes femmes qui la soutiennent ! Quel sublime grand art ! Bravo à M. Achille Jacquet ! Cinq gravures d'après les peintures ou d'après les cartons de M. Cabanel, repré-

sentent cinq mois de l'année, Janvier, Avril, Mai, Août et Novembre, qui sont symbolisés par « le vieux Conteur » en janvier ; en avril, par « l'*Almaparens*, qui allaite la jeune humanité et le règne animal heureux ; en mai, par « l'amour en effusion, en un couple ravissant » ; en août, par « la Pomone », ou plutôt par ce vaillant jardinier donnant ses fruits à cet enfant retenu par sa mère, et en novembre, par « le Nemrod » qui sonne la chasse avant de lancer les chiens. Je le répète, ces cinq gravures ne pouvaient qu'être belles d'après ce maître chef d'école et poète.

JUENGLING (Fr.). — Neuf gravures sur bois : « Verger près la mer ; — Les Baigneuses, d'après Thos Moran ; — Paysans allemands, d'après Leibb ; — En haut de la colline, d'après Smillie, etc. » Quelle exécution délicate et habile dans les Baigneuses et le Verger, où les paysages sont splendides d'effet ! « En haut de la colline » nous montre des effets d'ombres et de lumières habilement ménagés sur une route ensoleillée entre 2 rangées d'arbres. Les types horriblement laids et vulgaires de ces paysans allemands n'ont pas repoussé le burin habile de cet artiste, qui a également bien reproduit ces modèles peu séduisants, où la simplicité, pour ne pas dire la sottise, semble disputer la place à la laideur.

KLINGER (Max.). — Deux gravures : « Drames », et vivement sentis, comme d'un vigoureux effet, bien rendu. — Ces deux sombres cavaliers enveloppés de leurs manteaux, chevauchant dans l'ombre de la nuit sous ces grands arbres, et se détachant en lumière sur l'effet de lune qui illumine le sol ; tout cela est d'un bel et grand aspect, ainsi

que le beau paysage voisin de la forêt, où coule un beau ruisseau entre les chênes séculaires. — Très beau motif bien rendu, et que le jury a maltraité, bien à tort.

KŒPPING (Ch.). — « Froufrou, d'après M. C. Clairin. » Quelle est ravissante, cette voluptueuse et pimpante froufrou, le poing droit ganté sur la hanche dodue, et sa figure lascive et provocante tournée sur son bras bien modelé et charnu. — Comme elle ouvre sa bouche en cœur et ferme un œil de chatte en pamoison ! Et quelle poitrine de provocation tumultueuse et rebondissante de ce corset de dentelles ! Comme elle s'avance, après avoir ôté son loup, qu'elle tient avec sa canne ! C'est du Watteau corsé, et plus opulent que la Régence amaigrie et décharnée de débauche. Ici, Froufrou est de la luxure plantureuse et agaçante. — Bravo à M. Kœpping ! c'est on ne plus fidèlement traduit.

LALANNE (Maxime). — Ces six eaux-fortes, sont des jeux pour ce burin magistral. Il n'y a qu'à les mentionner pour rappeler sa fine et spirituelle pointe qui mord le cuivre et rend la nature : Les vues « 1° de Rouen ; 2° de Paris ; 3° la Tour de Montalban à Amsterdam ; 4° la rue de la Grosse-Horloge à Rouen ; 5° le Port de Trouville ; 6° un vieux quartier d'Amsterdam ». En somme, ces six vues sont des chefs-d'œuvre d'esprit saisissant la nature au vol.

LAMOTTE (Alph.). — Une gravure, « Herculanum d'après M. H. Leroux », et, si j'ai bonne mémoire, le meilleur tableau de cet eminent peintre des vestales et de l'archaïsme grec et romain. M. Lamotte a été bien inspiré de traduire ce cata-

clysme incandescent et terrible d'Herculamum en feu, et de rendre, d'après M. Leroux, cette antithèse dramatique du groupe de la femme mourante, ce symbole de la ville, ou du culte sacré de Vesta, personnifiée par la prêtresse qui meurt, environnée et soutenue par ses compagnes, de mettre, dis-je, en opposition la lumière de ce groupe poétique, qui se tient si bien, avec l'ombre terrible de cette nuit d'horreur où le volcan, en éruption, vient détruire la ville d'Herculanum. Le volcan lance sa lave bouillonnante et jette des flammes qui viennent éclairer ces infortunées, dont quelques-unes lèvent au ciel des bras suppliants. — Ce chef-d'œuvre de forme, de poésie et de drame de M. Leroux, a trouvé, en M. Lamotte, son vrai et fidèle traducteur, récompensé par la méd. de 1re cl.

LANGEVAL (Jules). — « Au pâturage, d'après M. J. Dupré. » Paysanne retenant sa vache. Elle se penche en arrière et tire avec effort sur la corde. Les détails du paysage, de la pose plein de naturel, l'étude très exacte du bel animal, tout le réalisme plein de poésie du peintre, car M. Dupré, comme M. J. Breton, sait découvrir une poésie profonde dans le réalisme le plus vulgaire, toutes ces qualités attachantes ont été saisies et reproduites par M. Langeval avec beaucoup de bonheur. Il n'y a que le charme de la couleur qui a pu lui échapper.

LECOUTEUX (Aristide-Lionel). — « La fileuse, d'après F. Millet », est encore un heureux choix qui détermine une eau-forte hors de pair, surtout par l'effet puissant du contraste de cette belle paysanne sauvage, la figure dans l'ombre, et s'enlevant avec le terrain en vigueur sur le ciel clair. — Quel caractère ! et comme M. Lecouteux a crânement

attaqué cette œuvre ! Ah ! c'est qu'il a compris Millet et l'a bien interprété.

LEENHOFF (Ferdinand). — « La France sous les Mérovingiens et les Carlovingiens. » Groupes bien traduits à partir du foyer, qui est la croix qu'enlacent deux anges : Clovis à genoux reçoit la bénédiction de saint Rémy et Clotilde debout montre le ciel. — Comme pendant de ce groupe de 2e plan, Clovis à cheval fait baptiser ses troupes à genoux. — Au 1er plan, à gauche, Charles Martel écrase les Sarrasins à Tours; et, à droite, Charlemagne en guerre et écrasant l'ennemi. — Au 1er plan, les idoles en poudre au pied de la croix. — M. Leenhoff a suivi le beau dessin de feu le maître ingriste Lehmann.

LERAT (Paul). — « Illustration d'*Eugénie Grandet* de Balzac, d'après M. Dagnan. » — Qui n'a lu, dans sa jeunesse, la belle création du maître observateur de la comédie humaine ? Mais avec quelle joie on relira cette belle figure d'Eugénie Grandet, toujours prompte au sacrifice ? Or, ces huit gravures sont si finement touchées et entrent tellement dans la belle interprétation de M. Dagnan, qu'on ne peut que vous féliciter, Monsieur Lerat, et engager les lecteurs à suivre Balzac avec vos gravures en regard.

LESAUVAGE DE FONTENAY (Mlle Hippolyte). — Quelques spécimens de la galerie universelle des bienfaiteurs et contemporains du XIXe siècle. » « M. J. Grévy, président de la République », dans une pose des plus heureuses, à l'époque de sa présidence à la Chambre. Il lève la tête avec une grande distinction et une intelligence haute et pénétrant. — « Feu Gambetta. » Tête levée et autoritaire à la tribune, où le grand patriote s'impose,

comme le maître de l'art oratoire du siècle, par un geste familier à ce tempérament congénère du grand Mirabeau. — « M. Jules Ferry, président du conseil des Ministres », dont le caractère mâle et réfléchi du profond politique est admirablement saisi et rendu. — « M. Laurent-Pichat, le poète de combat, et sénateur inamovible », dont la physionomie, à la fois sèvère, juste et bienveillante, réalise la double expression militaire et artistique du poète belliqueux, ami de la justice, tendre et bienveillant pour les victimes, et implacable contre l'intrigue et la vénalité. Sa belle tenue politique et littéraire se lit sur son facies éprouvé. Toutes ces nuances délicates ont été saisies par le crayon sagace de cette artiste, qui, du reste, a été très remarquée en haut lieu. — Mais en prévision du proverbe assez juste disant « que les absents ont souvent tort », cette artiste distinguée (dont les tableaux et portraits ornent déjà plusieurs grands musées de France) a compris l'évolution transitoire du grand mouvement de l'art universel et surtout parisien. Elle a judicieusement pensé que la prétendue liberté des artistes n'était qu'un leurre et une ruse de politiciens de l'art tout disposés à monopoliser son mouvement, sa gloire et ses portraits. Elle a donc jugé à propos de laisser passer le torrent, et, à l'exemple des de Neuville, Gérôme, Detaille, Munkacsy et de tous les hors concours, elle préfère le silence de l'atelier, et le suffrage de ses amis, à des luttes inégales, du moment où on ne fait point partie des coteries accapareuses et envahissantes; car il en est de l'art, comme de la politique. Et cette artiste a sagement agi, en ne travaillant que pour le public, dont le suffrage a déjà souvent couronné ses beaux portraits à l'huile,

et son crayon lithographique, ce bel art presqu'éteint, et que Mlle Lesauvage fait revivre en sa précieuse galerie, monument élevé à la gloire des contemporains utiles, et qui restera comme document historique d'une haute importance.

LOS-RIOS (Ricardo de). — « La douleur du pacha, d'après Gérôme. » Son tigre du Bengale est mort et étendu comme un chat en plein sommeil au premier plan du vestibule ou péristyle du palais Moresque. Le Pacha, au fond et au pied des colonnettes élégantes d'un autre allambrah, est assis et pleure la perte de son ami. — C'est dramatique et beau. — « Le prélude, d'après M. Pearce », nous représente une jeune Gitana assise de profil et accordant sa guitare. — Grand effet, aspect solide, et profil gracieux et suave. — Joli salon, note double et heureuse.

LOUTREL (Victor). — Une lithographie : « Musiciens arabes, d'après Eug. Delacroix ». Deux musiciens accroupis sur le sol et râclant leurs instruments. Une femme auprès d'eux écoute cette harmonie qui doit être peu séduisante. Ombres et lumières bien distribuées et reproduisant suffisamment l'effet splendide de ce maître de la couleur.

LUNOIS (Alexandre). — Une lithographie : « Nocturne, d'après M. J. Cazin ». Superbe et tendre effet de nuit rêveur et mystérieux, avec ces ombres descendant sur les chaumes des paysans au bord de ce chemin qui, cependant, reçoit quelques rayons de la lune argentine. Quel mystère ! quel silence ! Et comme le couple d'amoureux dans l'ombre ajoute à la solennité rêveuse de la belle nuit ! Et pourtant Phœbé voudrait déchirer les voiles noirs qui cachent son front d'argent ! — « La paye des Moissonneurs, d'après M. Lher-

mitte. » Cette lithographie se distingue par son exécution des plus habiles et des plus réussies, qui a valu à son auteur une médaille bien méritée de 3e classe. Le tableau de M. Lhermitte est très exactement reproduit.

MARIAUD (Casimir). — « Vues d'Orient », enlevées par le burin d'un dessinateur, aquafortiste et poète. — Il y a dans ces œuvres toute la fine délicatesse de l'observateur qui a respiré longtemps cet air oriental, suivi bien des caravanes, et pris un peu de repos aux oasis rafraîchissantes. — En effet, Casimir Mariaud, rédacteur en chef de l'*Akbar*, a pu, à ses loisirs, conquérir le beau talent de graveur que nous sommes heureux d'apprécier. Mais comme le cumul n'est point défendu, sa plume de poète et de philosophe, encore toute réchauffée des rayons du soleil oriental, aime parfois à moduler en prose lyrique ces beaux dessins et eaux-fortes que nous admirons. (Voir les précédents Annuaires.)

MARTIN (Alfred.) — « Habitation saharienne. » Vue intérieure de cette habitation, où l'on descend par quelques marches, et dont les habitants peuvent trouver là ombre et fraîcheur en plein désert. C'est du moins l'impression que laisse l'œuvre de M. Martin, qui a traité avec soin et talent cette jolie gravure.

MATHÉ (Basile.) — Neuf gravures sur bois : « Etudes. » Mention honorable décernée à cet artiste dont le faire n'est pas sans originalité, et qui cherche et trouve l'effet dans ces gravures fouillées et étudiées. — L'un des deux portraits qui en font partie doit être celui de l'artiste, car on y trouve une expression de volonté et d'obser-

vation dans les traits expressifs qui ne démentent pas son origine russe.

MAUROU (Paul). — « Le 14 juillet, d'après M. Roll », qui a trouvé en M. Maurou un habile interprète pour son grand tableau que l'on n'a pas oublié. Cette belle lithographie rend bien son effet et son air de fête et d'animation. Les troupes défilant dans un rayon de soleil qui les illumine, la foule bruyante poussant des acclamations, les danses qui se forment et tous les détails nombreux sont reproduits avec conscience et exactitude.

MILIUS (Félix-Augustin.) — « Le moulin à eau, d'après Hobbema (pour la chalcographie du Louvre). » Superbe eau-forte, très fouillée et très fidèle, de plans, de justesse pour les eaux transparentes aussi bien dans la pénombre que dans la lumière, pour le moulin et les dépendances des maisonnettes voisines, que pour les deux grands chênes du 1er plan, que pour la futaie du fond, le tout s'enlevant sur un ciel nuageux. — Splendide eau-forte.

MORDANT (Daniel.) — Trois gravures : « Sous le Directoire, d'après M. Edelfelt. — Un Savant, d'après Rubens. — La Consultation, d'après Pieter de Hooch. » La Merveilleuse assise de 3/4, et dont le chapeau à larges bords sert d'ombrelle à sa figure riante, est une agréable étude enlevée. — Le Savant, d'après Rubens, donne le ton et le dessin de ce magistral portrait ; et la Consultation, de P. de Hooch, est d'un superbe clair-obscur. — Aussi médaille de 3e classe bien gagnée.

MORSE (Aug.-Ach.). « Le printemps, d'après M. G. Ferrier. » Cette fine et délicate gravure se distingue par un burin clair et explicite. La

femme du 1er plan, qui tourne la tête, dans un poétique mouvement, et jette des fleurs à pleines mains, suivie de la jeune fille tenant un bouquet et d'autres jeunes femmes enlacées et chantant, sortant de la futaie sombre, les colombes volant en charmants éclaireurs; tout vit et embaume en ce doux printemps dont l'allure est dans le poétique style de Puvis de Chavanes. — Grande poésie et style en cette belle gravure !

OURY (Charles). — Une gravure : « Confessionnal de l'église Saint-Paul, à Anvers, pour le *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* ». Ces sièges sculptés, avec les apôtres et évangélistes ; cette superbe boiserie, surmontée de sujets pieux, est une œuvre délicate et d'un fin burin.

PANNEMAKER (Stéphane). — « La femme aux cerises. » Ce graveur porte un nom qui oblige, ajoutons qu'il le porte bien. Sa femme aux cerises est une fort belle gravure, où les traits expressifs et pleins de vivacité du modèle sont très heureusement reproduits. — C'est probablement un portrait.

PARENT (Gustave). — « Intérieur d'église », dont le chœur rempli des fidèles est noyé dans l'ombre ; la lumière venant des fenêtres latérales éclaire le fond et donne un excellent effet fort réussi.

PIRODON (Louis-Eug.). — « Molière lisant son *Misanthrope* à l'auberge du Mouton-Blanc, d'après M. Trayer. » Les auditeurs, assis autour d'une table, sont sous le charme du grand comique qui leur lit son chef d'œuvre. Ils écoutent tous avec une grande attention, jusqu'aux marmitons et filles de service de l'auberge, qui ont oublié leurs fonctions

pour prêter l'oreille à l'entraînant auteur. Ils sont bien excusables, car on ne rencontre pas tous les jours un auteur de la force de ce grand homme. — La lithographie de M. Pirodon a un effet très remarquable.

RIVOALEN (Emile). — Cette « gravure de femme » assise de profil, et nous montrant sa figure de face et riante, ainsi que sa splendide poitrine, et de plus sa joie à tenir sur son sein son plus cher ami, son chien fidèle ; tout est on ne peut mieux traité et traduit d'après le prince de la couleur, le Boucher moderne, et plus fin, plus argenté : j'ai nommé Chaplin.

SERGENT (Alfred). — Six gravures sur bois : « Effet de lune à Anvers, gravure pour le *Magasin pittoresque* (dessin de M. Grandsire). — Un veilleur de nuit à Amsterdam (dessin de M. Mouilleron). — Un dessin de Riou pour le *Tour du monde*. — 2 dessins pour l'*Insecte* de Michelet. » Ces belles gravures, destinées au *Magasin pittoresque*, sont de véritables chefs-d'œuvre d'effet et de délicatesse. Quelle poésie dans cet effet de lune versant sa douce clarté sur ces navires au repos dans le port, où ils sont à demi ensevelis dans les ombres de la nuit ! — Le veilleur de nuit, avec son énorme crécelle, est d'une exécution vigoureuse : ce reste des mœurs du moyen age existerait-il encore à Amsterdam ? — Inutile de dire que le paysage pour le *Tour du Monde* est une œuvre remarquable, les lecteurs de ce recueil savent que les chefs-d'œuvre de la gravure sur bois y fourmillent. — Les 2 dessins pour l'ouvrage de Michelet sont également des plus intéressants, et ces insectes, soigneusement étudiés

et reproduits, ont été judicieusement placés au milieu de fleurs groupées avec art. — Nos compliments bien sincères à cet excellent artiste, dont le talent met l'art à la portée des petites bourses.

SIROUY (Achille). — « Le Sphinx, d'après le tableau de l'auteur », est dans sa caverne, déchirant un malheureux qu'il vient de renverser, et dont ses griffes puissantes labourent déjà les flancs. L'expression des figures est des plus saisissantes. — Cette délicate figure féminine du sphinx où vient se peindre soudain une férocité sauvage ; celle de sa victime terrifiée qui ne peut détacher ses yeux de ce regard implacable et cruel ; tout est rendu de main de maître dans cette lithographie dont l'exécution est digne du tableau.

STEELE (Louis-John). — « Son seul ami », or « His only friend », et son plus vrai : son cher Pirame, qu'il enlace encore, et qui, le cher et tendre ami, lèche encore sa main, sans savoir qu'il ne réveillera pas un cadavre ! C'est navrant de voir ce pauvre enfant mort sans doute d'insolation dans la forêt au pied des vieux chênes ; mais, en mourant, il a enlacé son chien, son ami, et il a rendu le dernier soupir. — M. Steele a la note du cœur et sait vous en tirer des larmes comme M. Israëls, comme Renouf avec ses grands sujets humains. Ah ! Grecs et Romains, et mythologiens, quand reviendrez-vous à la simple nature vraie, et qui est notre élément ? Bravo donc à M. Steele ! et persévérance en cette note de pitié, qui est la bonne et la vraie.

TEYSSONNIÈRES (Pierre-Salvy-Frédéric). — « L'alcool, d'après Henri de Beaulieu », on ne peut mieux traduit ; car le burin s'est efforcé de saisir toute la dégradation de la brute nommée

Gouju. — M. Teyssonnières a compris, en traducteur fidèle, qu'il fallait s'incarner dans la peau, l'esprit et la pensée de M. de Beaulieu, et il s'est fait un honneur de montrer les dangers de l'alcool, qui ravale l'homme au-dessous de la bête, du porc, qui mérite le prix de tempérance à côté de Gouju, bien au-dessous du goret. — Voilà une gravure qui fera son chemin et fera rougir plus d'un Gouju ou sale pochard.

VARIN (Eug.). — « L'orage, d'après M. Cot. » Qui ne connaît ce superbe groupe enlacé de deux jeunes amants, bien plus heureux que Paul et Virginie ? Comme ils sont lancés dans un beau vol, en faisant une voile, contre l'orage, de cette draperie gonflée au souffle du vent ! C'est beau et pur comme l'antique ! — M. Varin a eu bon goût de traduire cette œuvre avec son burin de génie.

VERGNES (Camille). — « Ménippe, d'après Vélasquez » bien touché, bien cynique et satirique dans son 3/4 ombragé de son chapeau de vaurien aux bords casseurs, comme ses vers ! Quel œil méchant ! Quelle bouche pleine de fiel et de rancune chez ce philosophe cynique et poète satirique de Phénicie, qui se pendit de désespoir, à la suite du vol de ses richesses amassées par l'usure ! Mais, dans son *Dialogue des morts*, Lucien, au contraire, le représente comme Diogène, en cynique méprisant les richesses. — Lequel a raison ? En tous cas, Vélasquez en fait un mendiant méchant, haineux ; la belle lithographie Vergnes le représente ainsi.

WALTNER (Ch.). — « Le Christ devant Pilate,

d'après Munkacsy. » Splendide eau-forte, rendant dans toute sa vigueur ce magnifique drame du grand peintre et maître Austro-Hongrois. Comme le Christ debout et Pilate assis s'enlèvent en belle vigueur de lumière sur l'ombre générale! Comme toutes les péripéties de ce grand drame ou tableau qui a fait courir tout Paris sont rendues par ce savant burin! Un chef-d'œuvre que cette eau-forte.

WHISTLER (James M. Neill).— Une gravure : « Vue de Venise » des plus vaporeuses et par un effet de crépuscule assurément.— L'effet en est tendre et délicat, c'est la nature ou vapeur de cette ville baignant dans ses lagunes, et indépendamment de son tempérament aquatique, M. W. l'arrose encore d'une averse.— Tendre et délicat effet cherché et rendu. — Les deux indications de villes maritimes de chaque côté de Venise sont admirables d'effet produit avec le papier et quelques touches.— Un vrai maître que M. Whistler!

MONUMENTS PUBLICS

AVIS AU JURY ET AUX ARTISTES.

Il serait à désirer que, jouissant de la publicité du catalogue, MM. les Artistes ayant obtenu des commandes de l'Etat prissent la peine d'envoyer, au moins, un carton ou une esquisse de leurs œuvres, qu'il est matériellement impossible, au public et à ses reporters, d'aller voir dans la plupart des monuments du territoire de la France et de l'Algérie. — Les Artistes y ont intérêt les premiers, et le public pourra au moins en avoir une idée d'après une esquisse peinte sur toile de 10 au moins. En conséquence, votre traducteur ne pourra traduire que les œuvres des monuments de Paris, et se contentera de mentionner celles des départements.

BERTHET (Paul). — « La Force et la Justice; — statues bois » (Au Palais de Justice de Dijon).

BONNASSIEUX (Jean), membre de l'Institut. — H. C. — Mgr Guerrin; — statue-marbre (Cathédrale de Langres (Haute-Marne). — « Général Morin; — buste marbre » (à l'Institut). — (V. les précedents Annuaires). — « La Naissance du Christ et la fuite en Egypte; — bas-reliefs terre cuite (Eglise de Tremblay, près Gonesse (S.-et-O.).

DOLZE (Melchior-J.-M.). -- « Trois peintures : 1° saint Louis remettant ses pouvoirs à son fils Philippe. — 2° L'extase de saint Firmin. — 3° L'éducation de la Vierge » (Cathédrale de Nîmes).

DUMAIGE (Etienne-Henri). — « Berger; — statue pierre, pour l'Hôtel de Ville de Paris (niche du rez-de-chaussée, rue de Rivoli).

DUPUY-DELAROCHE (Amédée). — « Le couronnement de la Vierge; » — peinture murale sur fond d'or. (Eglise Saint-Clément de Rouen, sanctuaire). — « Le couronnement de la Vierge; » —

grande peinture murale (Eglise Saint-François, au Havre, abside).

GAIDA (Marc). — « Peinture murale de l'église Saint-Louis-d'Antin, à Paris.

HÉBERT (Emile). — « Rabelais ; — statue bronze » (Sur une place publique de Chinon), (Indre-et-Loire). — « Régnard ; — statue pierre » (pour l'Hôtel-de-Ville de Paris).

HIOLLE (Ernest-Eugène). — « Deux groupes entourant le cadran de l'horloge de l'Hôtel de Ville ».

ISELIN (Henri-Frédéric). — « François Miron ; — statue pierre », destinée à l'Hôtel-de-Ville de Paris (façade principale).

ITASSE (Adolphe). — « L'Architecture, la Sculpture, la Vapeur, le Gaz », quatre tympans d'arcade pour l'Hôtel de Ville (façade de la place Lobau).

LAUGÉE (Désiré-François). — « La Justice invoquée » : Un groupe de femmes, représentant la Pitié humaine, invoque la Justice contre les horreurs de la guerre, symbole de tous les maux qui affligent l'humanité. — Plafond de la salle des audiences solennelles, Palais de justice de Rouen.

MAGAUD (Dominique). — « Peinture murale » : Trois panneaux exécutés dans la grande salle de l'Ecole des beaux-arts de Marseille : *Phidias*, *Apelle*, *Ictinus* (voir les Annuaires 1878, 1879 et 1880.

MAILLOT (Pierre-Nic.-Théodore). — « Miracle des Ardents ; — peinture murale de la chapelle Sainte-Geneviève au Panthéon. » En 1130, sous

le règne de Louis-le-Gros, le peuple de Paris, conduit par Etienne, son évêque, se porta en foule à l'église cathédrale, pour demander à sainte Geneviève, sa patronne, d'être délivrée du mal des ardents qui ravageait la ville. Au 1er plan, au fond de la crypte où le clergé s'est empressé de descendre la chasse et le reliquaire de la sainte, on voit quelques victimes du fléau s'agenouiller près de ses restes vénérés. La statue de pierre de la patronne est étendue sur son mausolée au-dessus de la crypte; de nouveaux croyants y accourent pour la prier de conjurer la contagion. Cette composition forme deux parties distinctes : la première, en bas, offre le drame mouvementé dont M. Maillot a présenté la mise en scène. Car, du 2me au 5me plan, on remarque plusieurs malades frappés à divers degrés, depuis cet ardent abattu dans la prostration, jusqu'à cet autre calme et croyant qui implore avec conviction, en contraste avec les contorsions et fureurs de ce troisième atteint au paroxisme et déchirant sa chemise, les yeux retors et la bave à la bouche, et avec ce quatrième presque guéri que son père emporte sur son dos. Ces nuances du fléau, en pleines sevices, suffisent donc pour motiver les prières et supplications de ces bourgeois debout, tendant leurs bras en haut vers la tombe sur laquelle repose étendue la froide image de la patronne qu'ils implorent. Cette 2me partie est l'objectif et le dénouement qui complète cette œuvre de mérite, où M. Maillot a montré de la recherche et de l'érudition dans les types et costumes de l'époque.

LES ARTS DÉCORATIFS

Classe I.

Architecture décorative.

ADELINE (Jules). O. I. — « Projet de statue à la mémoire du navigateur rouennais, Cavelier de la Salle, à ériger sur le terre-plein d'un pont traversant la Seine. » Entre deux arches aux cintres surbaissés, et dans une retraite, au terre-plein formant, à l'extérieur, sur la Seine, deux rampes déclives venant ensuite se raccorder de chaque côté aux socles des lampadaires à trois becs ou grandes lanternes, et en forme de colonnes rostrales, s'élèverait au milieu même du terre-plein le piédestal ou petite colonne trapue à la base, et s'évasant en goulot vers le sommet. C'est sur ce sommet que poserait la statue de bronze de Cavelier de la Salle ; et tel est le plan que représente, en sa brillante aquarelle, M. J. Adeline, à qui ce projet fait d'autant plus honneur, que c'était un hommage dû à la mémoire de ce grand navigateur.

GENUYS (Ch.). O. — « Fontaine décorative

élevée sur la place de l'Hôtel de Ville d'Evreux. » Très belle vasque supportée par six petites colonnes byzantines de marbre rouge, et ayant pour bases des socles trapus se raccordant au corps principal posé dans le récipient et l'immense bassin. — Dans cette vasque, un premier socle supporte des dauphins lançant des jets ou lames d'eau qui retombent dans le bassin; au-dessus des dauphins, un commencement de fût écrasé, et orné de six mascarons versant de leurs gueules des jets qui retombent dans la vasque et dont le trop-plein s'épanche dans le récipient. Au-dessus de ce fût très ornementé, et à son sommet, un anneau rappelant son ornement; puis une base sur laquelle pose la statue allégorique portant à gauche et tenant sa rame, et s'appuyant de la main droite sur des attributs peu déchiffrables, mais pouvant rappeler les armes de la ville. — Voici le plan de face de ce projet assez monumental.

GOSSE (Célestin-Fr.-L.). — « Projet de boudoir-fumoir » ; aurait comme foyer luxueux une vaste causeuse dont le dossier serait surmonté d'un baldaquin au sommet en queue de paon déployée, au milieu de laquelle un mascaron à 1/2 gueule béante. De chaque côté descendent des hermines venant s'appuyer sur le dossier de la causeuse, devant laquelle un guéridon offre des cigares; puis un pouff pose sur la rosace du parquet. — « Le projet de boudoir Louis XVI » offre également à droite, dans l'entrecolonnement cannelé et aux chapiteaux dorés, une superbe causeuse style Louis XIV, s'enlevant sur une belle tapisserie sur le bord de laquelle pendent des bordures dentelées et suivant le bas de l'ovale d'un cadre doré Louis XIV, dont le tableau représente

un groupe de jeune mère tenant son enfant debout sur ses genoux, et qui va s'élancer dans les bras de son père. — Au 1er plan, un fût de colonne basse sur laquelle un petit génie assis lit dans un livre. Au-dessous de la guirlande ou ruban du cadre sont les deux gros nœuds des draperies pendantes. Le coin du plafond est une frise d'encadrement très orné, et l'ovale du plafond détermine des caissons encore chargés d'ornements.

GUILLON (Adolphe-Iréné). — « Quatre cadres contenant 9 dessins, chacun, de la porte principale de l'église abbatiale de la MADELEINE, à Vezelay (Yonne), (musée de sculpture comparée du Trocadéro). » Les 8 dessins du 1er cadre, 5 de cette porte de l'église abbatiale « La Madeleine », de Vezelay (Yonne), XIe siècle, représentent des scènes burlesques qui ont leurs sens satiriques, et que M. Ad. Guillon a dessinées fidèlement ; le 2e cadre, sur 5, contient également 9 autres dessins, où les figures du milieu sont drapées, et notamment la plus grande, avec auréole, rappelant le Cimabue et le Giotto, et les différents groupes, soit dans les médaillons ou les cadres, séparant ces divers petits bas-reliefs. — Les deux autres cadres représentent encore chacun neuf dessins où, cette fois, dans le dernier, nous retrouvons le Christ à auréole dominant comme foyer le bas-relief ; sous la voussure de la porte d'entrée, diverses scènes allégoriques de l'époque sont scrupuleusement relevées et fouillées par le consciencieux burin de M. Guillon, de même que les 4 cadres (dessins ou fusain) donnant les clefs de la voûte de la chapelle basse de l'église abbatiale de la Madeleine de Vezelay (Yonne), représentant le taureau ailé, l'aigle et le lion de saint Marc, et, indépen-

damment de ces trois figures apocalyptiques, un ange avec auréole et aux ailes déployées, lesquelles 4 figures doivent être en hauts reliefs comme l'indique l'ombre des cercles ornementés d'où émergent les morceaux d'art du XIIe siècle devant lesquels le courageux archéologue et peintre n'a pas reculé. Car c'est avec une louable et persévérante conscience que cet éminent artiste a fouillé ces dessins, qui sauveront de l'oubli ces fragments d'art du XIIe siècle.

NATHAN (Arthur). — Ce « projet d'escalier » débute par une rampe aux pommes presque gothiques, donnant plein pied à une galerie que borde la continuation de la rampe, dont l'ornement de face présente de petites colonnettes supportant les cintres sur lesquels pose la rampe. — Le fond de la salle rappelle le style de Pompéi et d'Herculanum. — « Le projet de salon » donne au fond et de face une superbe cheminée, ayant pour côtés deux cariatides humaines, et au sommet du manteau un médaillon devant donner un nom au buste historique en projet. De chaque côté de la cheminée, deux portes de fond à frontons Médicis, et non loin de celle de gauche, vaste porte d'entrée entre des colonnes sur les chapiteaux desquelles posent un cintre et au-dessus une marquise d'où descendent des rideaux de velours bleu. — Au milieu du salon, fauteuils et tables, grande richesse d'ornementation.

Classe II.

Sculpture décorative.

ARTS DÉCORATIFS

CAMBOS (Jean-Jules). — « La Guimard », dont le buste en marbre est placé à l'Opéra. Plus grande que nature, la Guimard lève un peu la tête et dirige son mouvement vers l'épaule gauche décolletée comme la poitrine, et qu'une draperie retenue par deux agrafes couvre seulement à la naissance des pectoraux. Ses cheveux, relevés, sont attachés sur le sommet de sa tête, et desendent en longues boucles et tresses à l'occiput sur les épaules. L'expression de la célèbre artiste est sévère, et ses grands traits rigides et froids prêtent beaucoup à la statuaire. — En somme, un beau buste.

DEBRIE (Gustave).— « Halévy », buste en plâtre peint. Le grand compositeur est drapé d'un manteau s'enroulant au pied du socle, son beau front encadré de sa chevelure à bandeaux se terminant en touffes et rouleaux sur les oreilles et à l'occiput. L'œil est petit, par rapport au nez et à la bouche ; les temporaux déprimés et les pommettes fouillées et saillantes, où, sur les côtés, s'attachent de petits favoris. La vie et l'inspiration galvanisent cette figure très ressemblante de l'auteur de la *Juive*. La croix de commandeur pend à son col. Très beau buste de grand art, dont l'original est au foyer du public du théâtre de l'Opéra-Comique.

LEGRAIN (Eug.). — « Modèle de la plaquette du Concours de l'Union centrale de 1882. » La médaille du centre, représentant deux amours, est enfermée dans un cadre renaissance, flanqué lui-même de deux autres cadres oblongs où deux autres petits génies portent des attributs. Au sommet et en frontispice deux demi-cintres renaissance, posant sur un tablier ; un petit chapiteau carré ; puis, à la base, un carré plus important, avec ornement et guirlande finale portant gueule de lion au milieu. — Bel effet renaissance. — « Le modèle de fût de colonnes provenant du nouvel Hôtel de Ville de Paris » est enguirlandé de fruits, grenades, pommes, poires, ananas, etc. Du même anneau où s'attachent les guirlandes, pend un cartouche portant le millésime 1879.

15. Ce « modèle de chapiteau de colonne ronde, exécuté dans le grand vestibule de Paris (partie du Boccador), diffère du n° 17 par une pomme de soleil à la place du petit génie et par des fruits, de même que le « modèle de chapiteau n° 16 rond » a une tête de femme au milieu et plus de simplicité dans l'ornement « modèle de chapiteau de colonne plate et carrée décorant le grand escalier du préfet à l'Hôtel de Ville de Paris ». Dans le milieu du boudin supérieur et de sa gorge inférieure s'élance la tête d'un petit génie, et dans les trois grands côtés partent de belles feuilles d'acanthe sur lesquelles portent les deux volutes d'ornement portant les saillies de ce chapiteau. Entre deux boudins encadrant la base de l'acanthe court une torsade au milieu de laquelle se rejoignent des ornements. — Grande élégance.

MARIOTON (Claudius). — « Le Plaisir enchaî-

nant le Temps » est personnifié par un beau génie debout, portant à droite et le pied gauche posant sur la base d'un socle sur lequel il enguirlande d'une chaîne de feuillage la statuette du Temps tenant son sablier d'une main et sa faux de l'autre. — Très bon groupe, plein de verve; la figurine, le plaisir, rit avec entrain; ses petites ailes et sa draperie flottante ajoutent à la tournure de ce bon groupe. — Appartient à M. Pinedo.

PARIS (Aug.). — « Modèle, 1/2 grandeur d'exécution, d'une statue en pierre du cardinal d'Ailly, décorant la façade de l'Hôtel de Ville de Compiègne. » Le cardinal est droit, debout, et de la main gauche il relève un flot de sa draperie. Il fait de la main droite levée le geste de vouloir bénir, et lève avec dignité sa tête coiffée de la barette. — Beau caractère. — « Projet d'une statue équestre d'Etienne Marcel. » La tête haute et fière, coiffée d'un chaperon à draperie flottante, il présente de la main droite au peuple les parchemins qui légalisent les franchises municipales. — Le cheval qui le porte ronge son frein et marche en cadence. — Grande tournure et caractère. — « La Béatitude » est personnifiée par une femme assise, et les mains jointes sur un livre pieux encore ouvert. C'est sans doute cette lecture qui a mis en extase béate cette femme dont la tête expressive, les paupières closes et la bouche ouverte expriment dans la volonté de l'auteur l'air béat. Cette belle tête s'incline sur l'épaule gauche, et le voile qui la drape avec ampleur descend de chaque côté du haut fauteuil Louis XIII. Sa robe, d'une grande simplicité, la drape largement, à la manière ample de Paul Dubois. La voici donc calme, et

comme endormie, dans cette pose de style noble et élevé; mais, hélas ! pour nous, cette expression est loin d'être de la béatitude. Elle exprimerait plutôt l'affaissement et le sommeil, ou même un profond abattement. Malgré tout, cette figure bronze a une très grande allure et un style de grand art. — « Le réveil. » Un coq bronze, les pattes posées sur un arrosoir et la tête levée fièrement, de son bec ouvert sonne le réveil. — Superbe mouvement épique, et l'arrosoir jeté sur les épis indique que jardiniers et moissonneurs doivent entendre leur réveil-matin.

PIGALIS (Baptistin). — « Portrait de François Boucher, bas-relief en terre cuite. » Une foule d'amours reconnaissants se pressent de l'enguirlander d'une couronne de roses. Boucher, le crayon à la main, tourne sa tête de gauche à droite, pour regarder son modèle avant de le dessiner ; une palette, un livre et une guitare sont au bas de ce joli socle, d'où s'élancent les amours vers leur peintre favori.

RODIN (Auguste). — « Enfants » (groupe plâtre peint en marbre rouge). On ne sait si c'est de l'amour ou de la rage, mais les deux bébés ont l'air de se mordre, et de se cramponner la tête, comme deux petits lutteurs. — Grande verve en ce petit groupe.

STRUSSER (Arthur). — « Un Derviche nubien, bronze polychrome (Pinedo, bronzier). » Il est accoudé, ou plutôt le corps renversé sur un socle ou parapet massif, et tient de sa main droite une mandoline à très long manche. Sa tête de nègre nubien, coiffée du turban de soie, s'incline, ou plu-

tôt se renverse sur l'épaule gauche, pour fumer sa longue chibouque qu'il tient de la main gauche. — Il est drapé du long burnous étoffé or, mais qui, relevé, laisse voir la tunique blanche, ici d'argent, et porte au côté la gourde, sorte de musette à deux flûtes, puis une cymbale-clochette. — Son pied droit pose sur une amphore renversée, ce qui fait venir le genou en avant. — Il porte en outre un collier de sequins et d'amulettes, et à ses oreilles pendent de larges pièces arabes. — Le socle sur lequel il s'appuie est orné de petits bas-reliefs mystiques. — Grande tournure bachique et ébriété en ce joli groupe polychrome. — « Une chanteuse nubienne ; — bronze polychrome. » Elle est debout et s'accompagne de sa harpe à cinq cordes, dans un mouvement vrai de tête qui se lève et envoie bien le chant, de même que les doigts mettent bien l'élégance et la grâce voulue pour pincer les cordes de cette harpe égyptienne d'une très belle forme, moitié figure humaine, et coiffure de sphinx. — A la base de cette harpe, un singe pose sa main droite et semble chercher la cause du son. La coiffure égyptienne et le front également orné de sequins ; puis le burnous ouvert par-devant laisse voir la tunique argent. — Grande allure et caractère, en ce joli groupe.

TOURNIER (Victor). — « Bas-relief, modèle en plâtre de la X[e] et XIV[e] station du chemin de la croix, pour être exécuté en pierre à la cathédrale de Bayeux. » — Le Christ est debout, deux bourreaux le dépouillent de sa tunique. La Vierge et saint Jean, profondément tristes, assistent à ces préparatifs du supplice. — Un des gardes armé d'une lance, tient les clous et le marteau ; un

autre bourreau porte l'échelle. — Grand caractère dramatique. — « Venez à moi, par ma mère. » L'Enfant-Jésus, porté par sa mère, tend ses petits bras pour exprimer son vœu. La Vierge, debout, coiffée d'un diadème et drapée jusqu'aux pieds, incline sa tête suave. — Style religieux rappelant le Fiésole.

Classe III.

Peinture décorative.

AUBLET (Albert). — « Pivoines » émergeant d'un vase à fleurs, où elles sont groupées avec art, sont pleines de fraîcheur et d'un vif éclat, rehaussé encore par le rideau blanc sur lequel elles se détachent. Le guéridon au marble blanc et à l'ornementation dorée y ajoute son effet somptueux. — Jolie toile, pleine de lumière et d'éclat.

BELLEL (Jean-Joseph). — « Les Saisons » (quatre motifs dans un même cadre), peinture. — Même sujet (4 motifs dans un même cadre), dessins à la plume.

BESNARD (Paul-Albert). — « Entrée de François Ier à Bologne, après la victoire de Marignan. » Le cardinal d'Ostie, remplaçant Léon X, conduit le sacré collège composé de 20 cardinaux, et vient au-devant du jeune roi. — Le cortège est précédé par la Foi, l'Espérance, la Charité, et la Paix qui chasse devant elle des furies vaincues, tandis que, devant François Ier, marchent la Force, la Justice et la Gloire, relevant au ciel l'épée de

Marignan. L'Abondance sert de trait d'union aux deux cortèges. — Bel effet décoratif. — « Le Christ et la Samaritaine », esquisse décorative d'un sujet exécuté dans une église protestante, chez le duc de Suntherland, en Angleterre. — « L'Abondance encourage le Travail ; étude pour un tableau. » — « La Musique, figure décorative; étude au fusain. » — « Projet de plafond »; esquisse pour le concours de la mairie du XIXe arrondissement, 3e prix.

BONNEFOY (Henry).— « Paysages », deux panneaux décoratifs dans un même cadre : le premier offre un motif assez sauvage : des terrains âpres, rugueux, bordés d'arbres rageurs. — Le 2e motif, qui pourrait être la fin ou la suite du premier, continue le massif ombreux de la forêt impénétrable, et, sur le 1er plan, un commencement de bassin à droite. — Grand effet.

CHAPLIN (Charles). — « La Nuit » (dessus de porte), couchée mollement au sein des nuages, dans une attitude remplie de grâce ; sa tête s'incline vers son épaule droite. Un charmant sourire rayonne sur sa belle physionomie, pendant son calme sommeil. Un voile de crêpe s'enroule à demi autour de son corps et flotte comme un étendard au-dessus de sa tête. La lune, émergeant des nuages qui la cachent à moitié, verse sa blanche lumière sur cette délicieuse personnification, remplie de charme et de poésie. — « La Peinture », assise sur un nuage et le pinceau à la main, ébauche un tableau de fleurs sur un cartouche qui soutient un petit amour devant elle. Cette jolie composition, où l'on retrouve la grâce facile de cet excellent artiste, est aussi un dessus de porte, dont l'effet décoratif sera excellent. — « Muse de la Musique. »

Jeune femme debout, vêtue d'une robe rose pâle. Ses bras retombent et ses mains sont jointes devant elle. L'attitude est fort élégante; et une expression de rêverie règne sur sa figure. Auprès d'elle et à terre repose sa lyre. L'harmonie de cette belle ligne élégante appartient bien de droit à la Muse de la Musique.

CHOLLET (Marcel).— « Esquisse d'un panneau décoratif pour madame Angelo, d'après Leloir.» Assise dans un petit char, une sylphide aux écharpes de gaze flottantes tient les rênes ou fils de ses papillons attelés à son char et fend, ainsi entraînée par leur vol, les plaines de l'air.

CONTENCIN (Jules).— « Honneur à Alfred de Musset. »— Deux amours, dont l'un tient une lyre d'or, soulèvent un rideau de velours rouge et laissent voir le médaillon en marbre blanc retraçant les nobles traits du grand poète. — Au-dessous, et sur la base du socle supportant ce médaillon, est déposée une couronne de lauriers verts et d'or, et autour de cette composition court une guirlande de fleurs des plus brillantes.— Excellente idée, très heureusement exprimée. Le talent poétique de Musset méritait d'être honoré par un artiste du talent de M. Contencin.

COURSELLES-DUMONT (Henri).— « Panneau décoratif » représentant un jardinier faisant avec la pelle-bêche un trou où une jeune fille blonde, genre Hamon, va déposer un pot de fleur.— Joli groupe en un paysage flou, délicat et tendre.— Cet autre « panneau décoratif » représente une autre jeune fille blonde penchant un arbre pour y cueillir des fruits. Paysage encore flou, dont un monticule cache les jambes ou le bas de la tunique jaune. — Effet malheureux, poésie dans l'aspect.

DESBORDES (Mlle Louise-Alexandra). — « Fleurs », panneau décoratif dont la couleur agréable a une grande finesse de tons et où règne une entente remarquable des ombres et des lumières donnant le meilleur effet. — Le « scarabée » vole au-dessus d'une nappe d'eau, faisant miroiter ses brillantes nuances d'éméraude auprès d'une branche de fleurs retombant sur les eaux. — Etude des plus réussies et pleine de fraîcheur et de vérité.

DESPORTES (Francisque).— « L'Art », esquisse décorative. Debout, portant à gauche et levant de la main droite une couronne d'or vers le ciel, et de la gauche tenant une palme, cette femme ou génie foule les marches du temple de la Gloire. Une écharpe azur la couvre seulement à la ceinture et s'échappe en flots vers le ciel. A ses pieds, la lyre, le glaive, tous les attributs de la gloire. — « Le Printemps » est encore une belle femme dans un mouvement plein de jet et donnant un baiser à un amour. — L'esquisse en promet d'autres autour de ce doux symbole.

DESTREM (Casimir). — « Le Mariage », « le Travail », « la Maternité », « la Paternité », « l'Amour », « la défense du Foyer », sont une série de compositions pour la décoration de la mairie de Saint-Maur-les-Fossés, attestant des qualités d'étude et de dessin, mais un peu pâles et manquant d'effet. Dans le Mariage, les deux futurs époux se jurent fidélité, en pleins champs, devant un buste de la République. M. le maire y brille par son absence. Dans la Paternité, le jeune père donne des conseils à son fils, à qui il vient de mettre une pioche entre les mains et lui apprend à s'en servir. La « défense du Foyer » nous montre

un paysan robuste, aux pieds nus, saisissant son fusil et s'élançant au-devant de l'ennemi avec un patriotisme enthousiaste.

DORÉ (feu Gustave). — Ces « sujets d'oiseaux, panneaux décoratifs à l'aquarelle », ainsi que « Cléopâtre », aquarelle, modèle devant être exécuté en céramique, étaient des jeux pour ce grand artiste, mort à la fleur de l'âge, en janvier 1883. — Saisissons cette occasion pour nous incliner pieusement et respectueusement devant la mémoire de ce petit-fils de Michel-Ange et d'Eugène Delacroix ; car il y avait en ce génie le fort tempérament du grand art de ces grands maîtres qu'il avait étudiés. — La France a perdu un grand artiste en G. Doré.

GALLAND (Pierre-Victor). — Le Génie de la Musique », sujet de grand art décoratif, convenant bien à ce maître du genre, et qu'il a traité avec le grand style qui lui est familier. — « L'Harmonie », esquisses pour un plafond devant être exécuté, et confirmant le grand goût pur et décoratif et tout ce que nous avons dit, l'an passé, au sujet de ce maître du genre.

GUILLON (Adolphe). — « *Fructus Belli.* » Auprès d'une charrue brisée et à demi enfoncée sous la terre, pousse un chardon. Tel est ce fruit de la guerre, dans la composition originale et bien rendue de M. Guillon. Nous aimons à voir cet artiste sérieux traiter ces sujets philosophiques qui conviennent à son grand cœur. Car, en relisant les précédents Annuaires, on pourra voir quels services il a rendus comme soldat patriote. — Cette âme généreuse brûlant pour l'amour de l'humanité continue avec son pincean, son esprit et son cœur,

sa lutte pour le bonheur de ses semblables ; car son âme ardente est vouée au progrès.

HEILL (Ernest). — « Panneau décoratif. » Femme assise sur un socle et vêtue d'une draperie rouge brodée de fleurs et de dessins dans le goût japonais. Elle croise ses jambes, laissant voir ses chaussures à hauts talons. Au premier plan, des roses sont amoncelées auprès d'une palme qui vient reposer son extrémité sur un gros livre ouvert auprès d'une statuette et d'une palette chargée de couleurs. — Jolie composition, dont la couleur est agréable et pleine d'effet. — « Trois esquisses pour le projet de décoration de la mairie de Saint-Maur , représentant le « Mariage », où le futur attend la mariée causant avec sa mère et ses parents pour monter en voiture. — La « Naissance » et, pour la 3e, une Proclamation de la République, que l'on aperçoit au fond, personnifiée par une femme coiffée du bonnet phrygien, tenant un drapeau tricolore et assise devant un portique, tandis qu'au premier plan quelques spectateurs applaudissent et leur tressent des bouquets. — Ces esquisses, bien que très sommairement indiquées, ont de l'effet et des qualités réelles de composition.

LAFON (François). — « 4 esquisses pour le projet de décoration de la mairie de Saint-Maur-les-Fossés, donnant la glorification de la Patrie : le Dévouement à la Patrie, l'Alliance, le Travail manuel. » L'artiste a choisi les costumes de l'antiquité pour les personnages de ces différents groupes, où l'on trouve une entente habile de la composition et un bon effet décoratif.

LELOIR (Louis). — « La Chasse », panneau décoratif représentant deux chasseurs de chamois, dont l'un couché à plat ventre dans la neige, au sommet d'un pic escarpé, ajuste de son arbalète un chamois qu'il vient d'apercevoir. Auprès de lui, un autre chamois est étendu sur le flanc, et rougit la neige du sang qui s'échappe de sa blessure. Le second chasseur est agenouillé et fait mouvoir la manivelle de son arbalète pour la tendre. Chasseurs et gibier, ressortant en vigueur sur le fond blanc de la neige, donnent un très bon effet d'ensemble.

LIPHART (Ernest de). — Ce « dessus de porte » représente une femme au torse nu et aux jambes drapées ; de la main droite levée en l'air elle verse des pavots ; deux petits amours lui en apportent des bouquets. — M. Liphart a voulu représenter la nuit ou le sommeil. — L'autre « dessus de porte » est le Réveil, représenté par une femme couchée et au torse nu, jetant des roses, et deux petits amours sonnant de la trompette matinale. — « L'étoile du berger » se compose de 3 groupes : au 1er plan un beau groupe d'une bergère en chapeau de paille et aux pectoraux nus que réveille son adorateur. A leurs pieds sont des amours, puis au haut du ciel la nuit allumant l'étoile du berger, et au sommet des amours étendant leurs ailes.

LEROUX (Eug.). — « La Pêche, » panneau décoratif représentant un pierrot pêchant à la ligne dans une barque, et sa compagne, une dame costumée à la Médicis, regarde si le poisson mord. — Ce groupe fin et cette barque s'enlèvent en vigueur sur un fond pâle.

LUMINAIS (Evariste). — Ce « Jeune cavalier du Perche », coiffé d'un feutre noir, d'où s'échappe sa

chevelure d'or, et drapé d'un manteau brun, lève fièrement sa tête fine et pâle, et chevauche avec gravité, et même avec une apparente méfiance. — Où va-t-il ainsi, tenant de la main droite sa petite cravache, et de la gauche la bride rouge de son cheval blanc lancé au galop? — Il est suivi d'un compagnon se détachant, comme lui, sur un massif de forêt au feuillage jaunissant. — Evidemment, le jeune cavalier du Perche se rend à un rendez-vous. — Très belle et bonne toile, d'un effet décoratif très chevaleresque.

MONGINOT (Charles). — « Après la chasse au faucon. » Groupe de gibier de poil et de plume, parmi lequel on remarque un lièvre et un héron auprès d'un fût de colonne rose, sur lequel les faucons chasseurs sont perchés, ayant la tête couverte de leur chaperon. — Panneau décoratif pour salle à manger, consciencieusement étudié et rendu. — « Table d'atelier. » Un plat de cuivre ciselé concentre le foyer lumineux au milieu des objets artistement groupés sur cette table, où l'on aperçoit un autre plat semblable, mais dans l'ombre, un morion d'acier, une aiguière, un éventail et une palette chargée de couleurs. — Il y a de l'éclat et de l'effet dans cette composition des mieux comprises. — « Le Paon revêtu. » — Une jeune femme, suivie d'un page qui soutient la longue traîne de sa robe, porte, sur un plat qu'elle élève de ses deux bras tendus, ce paon revêtu de ses plumes, qui va former la décoration d'une table richement servie. Des musiciens la précèdent et font retentir l'air des sons de leurs instruments, Flûtes, trompette et cornemuse jouant une marche triomphale. Cette cérémonie du moyen âge a

été rendue avec l'appareil et l'éclat qu'elle comportait.

ROUSSEAU (Philippe). — « Fleurs » groupées avec un grand goût dans un vase de jardin, sur une balustrade de pierre. Quelques-unes inclinent leurs tiges qui retombent par-dessus les bords du vase. — Panneau décoratif d'un excellent effet.

SANDOZ (Alphonse). — « Premières promesses (jeunesse) ». Un jeune homme est assis à une table, sous une sorte d'appentis rustique au toit de chaume. Sa figure rayonne, et il porte la main à son cœur, en apercevant une jeune fille vêtue de blanc et lui montrant une rose. Dans la prairie du fond, une autre jeune fille, la compagne, sans doute, de la précédente, célèbre sur sa lyre le printemps, la jeunesse et l'amour. A l'horizon, un bouquet de bois s'estompe légèrement et se perd dans les lointains bleuâtres. — Charmante inspiration, composée avec beaucoup de goût et de talent.

Classe IV.

Métallurgie et orfèvrerie.

BEAU (Henri) et BERTRAND-TAILLES (Marcel). — « Lanterne Louis XIV, en bronze doré et d'un riche effet décoratif », ainsi que « la Torchère Louis XIII, fer et cuivre ».

BOUSSENOT (Gust.). — « Cadre contenant un dessin de miroir à main, chiffres et monogrammes, »

distribués avec un goût délicat et donnant une ornementation fort élégante, dont voici la description : Ce miroir à main est surmonté de deux amours s'embrassant, qui forment son couronnement. Leurs corps se terminent en feuilles d'acanthe, qui entourent le miroir en une guirlande dont les dernières fleurs descendent jusque sur le manche. Cette ornementation sobre et élégante produit un excellent effet.

BRATEAU (Jules). — « Le plat d'étain », d'après les bas-reliefs de Clodion, et les « armoiries » en fer repoussé, pour couverture de livre de généalogie, sont d'un travail habile, qui en fait de véritables œuvres d'art, et qui seront appréciés par les connaisseurs. Les « branches d'éventail » en or repoussé sont d'un effet splendide. La richesse de la matière est vaincue par cette ornementation abondante et fouillée avec un grand goût.

BRIEND (Alfred). — Un cadre contenant 3 planches gravées à l'eau-forte : 1° « Motif en cuivre pour couverture d'album, avec incrustation d'argent » ; 2° « Planche héraldique, en cuivre » ; 3° « Planche décorative en acier, avec incrustations d'or et d'argent » ; se font remarquer par le goût et la délicatesse qui ont présidé à leur exécution.

DELORME (Léopold). — « Le Cartel Louis XVI ; — modèle en plâtre », est fort intéressant.

DUMONT (Louis). — « Un poignard », gravure sur bois fort belle et bien rendue.

JUNCKER (Fréd.). — « Panneau décoratif de plantes naturelles, avec oiseaux peints. » Perroquets sur leur juchoir, où l'un d'eux se balance,

suspendu à sa chaîne. Une plante à la tige flexible part du pied du juchoir, entoure les oiseaux et vient planer en se recourbant au-dessus d'eux. — Plantes et oiseaux sont métallisés par le Sylvain-décor.

POURCHEIROUX et NICAISE. — Leur « lampadaire en fer forgé » est d'une grande élégance, dans ses lignes élancées. — Le modèle de rampe d'escalier et le balcon en fer forgé sont de véritables œuvres d'art et fort intéressantes.

Les prix d'honneur décernés par le Ministère de l'Agriculture, dans les concours régionaux agricoles de Paris, exécutés, pour la plupart, par la maison Christofle. — Citons : la Toilette du porc, en argent, prix d'honneur des porcs. — Le Porteur de la halle, bronze argenté, pour les produits agricoles. — Le Taureau, en argent ciselé, exécuté par M. Peyrol d'après le modèle de M. Isidore Bonheur, ainsi que les deux porcs. — Ces deux derniers sont surtout remarquables.

Classe V.

Tapisserie.

CHABAL-DUSSURGEY. — Ce « grand Panneau, modèle d'une tapisserie exécutée à la Manufacture de Beauvais », est d'un effet fort riche et réussi.

DEREPAS (Mlles). — « Un écran broderie, style Renaissance », témoigne d'une grande habileté d'exécution.

GALLAND (Pierre). — Modèles en cours d'exécution des tapisseries destinées à la décoration du salon des Poèmes, au palais de l'Elysée, remarquables et bien dignes de contribuer à l'ornementation de la résidence du Chef de l'Etat.

GEETS (Wilhelm). — « Philippe le Bon recevant des ambassadeurs », esquisse d'un carton de tapisserie exécutée pour le Sénat belge par Braquenié et Cie. Le sujet est bien composé et dessiné, et son grand effet est bien compris pour la décoration, qui sera somptueuse.

GUESNET (Louis).— « Sujet de chasse », carton d'une tapisserie exécutée pour M. Braquenié, dont le motif, plein d'imagination, est fort bien composé. MM. Braquenié ont été bien inspirés de s'adresser à cet artiste, et leur tapisserie sera fort belle.

MAZEROLLE (Alexis). — Maquette pour la tapisserie, composée pour le Théâtre-Français. Motif de décoration pour le *Roi s'amuse*. Le roi est assis sur un tabouret, au premier plan ; il a les jambes croisées et ses yeux regardent de côté. Une balustrade est derrière lui, dans toute la longueur de la composition. Sur un rideau qui déroule ses larges plis en retombant sur la galerie et au milieu, est déposée une aiguière , œuvre de Benvenuto Cellini, qu'admirent les seigneurs et dames de la cour, dont les riches costumes prêtent, ainsi que le rideau et les pièces d'orfèvrerie, à l'effet somptueux et très réussi de l'ensemble.

ROUSSEAU (Philippe).— Les « Perroquets », un chef-d'œuvre de vérite comme sait les produire cet artiste ; modèle d'une tapisserie exécutée à la Manufacture de Beauvais.

WAUQUIER (Alexandre-Franç.). — Esquisses pour cartons de tapisserie, ingénieuses et bien composées, appartenant à MM. Braquenié et Cie.

Classe VI.

Céramique. — Emaux. — Vitraux.

AUTRAN (Eug.). — « Bacchante » tenant une grappe que convoite un enfant et « Lydia » sont deux émaux limousins d'une bonne exécution et d'un bel effet décoratif.

BOURDERY (Louis). — « Saint Martial et saint Eloi », « Salomé », « Hallebardier. » Trois beaux émaux des plus réussis.

CHALANTON (Mlle Adeline). — « Plat en faïence, grand feu, tête et composition d'ornements; genre italien. » — Très riche d'effet.

COLLAS (Mlle Elise). — « Le Père éternel » et « Tête d'étude. » Deux émaux très habilement exécutés.

COMBES (Mlle Marie). — « La petite écolière », faïence, où l'artiste a su reproduire fidèlement son modèle, tâche qui n'était pas sans difficultés, puisque l'original est signé Bouguereau.

DEGALLAIX (Louis). — La « Reposée », plat, peinture sur biseau, ainsi que les « Marais de Boissise », genre dont cet artiste a su tirer un bon parti.

DELOBEL (Mme). — « Un plat en faïence, grand feu », d'une excellente exécution.

DESCAMPS (Mlle Louisa). — « Pavots », faïence reproduisant exactement la nature.

DMITRIEFF (Mme Natalie de). — « Un guerrier », plat, dont le sujet est emprunté à d'anciens dessins, ornements et broderies slaves, et offre un véritable intérêt pour l'archéologue comme pour l'artiste.

DOAT (Taxile). — Panneau de 6 plaques émaux sur porcelaine, pâtes rapportées, parmi lesquelles l'Astronomie et la Chimie méritent surtout d'être citées.

DUBOIS (François). — « Le cardinal Pie devant la Vierge du Pilier de la cathédrale de Chartres », carton de vitrail. — Fort belle composition, appartenant à la maison Lorin.

FLICK (Félix). — « Dame vénitienne de la Renaissance » ; — plat faïence sur émail. Elle est de profil, montrant sa physionomie intelligente et d'une beauté sympathique. Le buste laisse voir le haut du riche costume brodé de palmes et de fleurs s'enroulant avec art. Une collerette montante entoure son cou, paré d'une chaîne d'or portant un médaillon. Ce type d'une grande distinction a été reproduit avec un véritable talent dans ce splendide email.

GREAU (Mme Gabrielle). — « Vase en faïence », grand feu, forme marmite à 3 pieds, décoré, avec beaucoup de goût, de feuillages et d'oiseaux, d'une excellente composition.

HANNEQUAND (Léonide). — « Fruits, pêches, mûres et muguet. » Porcelaine d'une exécution fine et délicate. Ces fruits sont très réels et très vrais d'aspect.

HILDEBRAND (Mlle Claire). — « Nymphes endormies », d'après Chaplin, et gracieuses et séduisantes, comme sait les produire l'inspiration ingénieuse de ce maître. — Email où Mlle Hildebrand a su les rendre fidèlement, ce qui n'est pas un faible mérite.

LACHENAL (Edmond). — « Vase en faïence, coupe, cache-pot et vase », fort élégants et habilement traités.

MEYER (Alfred). — « Tête de négresse », étude vigoureuse et largement exécutée.

NATHAN (Arthur). — « Dessin de plat », exécuté par M. M. Deck, dont les lignes sont pures et élégantes et la composition fort habile.

NUGENT (Mlle Marie de). — « Canente » des Métamorphoses d'Ovide ; émail de Limoges. — Cette nymphe est assise sur un tertre, dans un bois solitaire. Son corps, qui s'incline dans sa pose penchée, ondule avec élégance, dans sa ligne souple, se terminant bien par le bras droit étendu et laissant tomber avec grâce sa belle main aux doigts délicats et fuselés. Le bras gauche, reposant sur ses genoux, offre aussi des lignes splendides. Tout est harmonieux et cadencé avec un grand goût dans cette suave composition. La tête s'incline, à demi cachée par le voile s'élevant en une sorte de nuage qui va se fondre insensiblement à l'horizon et semble annoncer la métamorphose ou l'évaporation de cette beauté. — Félicitons Mlle de Nugent d'avoir présenté ce véritable chef-d'œuvre, dont l'exécution est à la hauteur de la composition.

STEINHEIL. — « Carton de vitrail » exécuté

pour l'église Saint-Saturnin, à Tours, représente l'Adoration des Mages. La sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus, occupe la travée centrale de ce vitrail ; les 3 rois, dont l'un est prosterné, font hommage de leurs couronnes, qu'ils offrent à la sainte Famille. Dans le fond, on aperçoit leur cortège. La 3e travée laisse voir saint Joseph debout, appuyé sur son bâton de voyage et fixant ses regards sur le groupe divin. — Le dessin et le modelé de ces figures sont consciencieusement étudiés, et la composition offre des qualités qui méritent d'être remarquées.

VANSSAY (Vicomte Roger de). — « Plat en faïence émaillée, style du XIVe siècle », d'un effet somptueux et d'une habile exécution.

Classe VII.

Mobilier.

(Néant.)

Classe VIII.

Tentures et tissus.

(Néant.)

Classe IX.

Costume.

(Néant.)

Classe X.

DEMENGEOT (Charles). — Cadre contenant

deux feuillets d'une généalogie, aquarelles sur parchemin, et une feuille de dessin à la plume représentant des chiffres et des armoiries. — Grande habileté d'exécution.

GUÉRINET (Armand). — « Le costume, les bijoux, les armes, ustensiles, outils des peuples anciens et modernes. » 1 volume, texte et dessins, par F. Hottenroth. — Il faut remercier cet éditeur, auquel nous devons ce très intéressant ouvrage, qui ne manquera pas d'obtenir les suffrages des amateurs éclairés.

JOUAUST (D.) expose une collection d'ouvrages classiques et autres qui feront le bonheur des bibliophiles, et des volumes illustrés de splendides gravures.

MARIUS (Michel). — Ces « Reliures d'art », d'un grand goût, sont fort belles.

OLIVIER (A.). — Son « Livre d'heures », étude sur la décoration des manuscrits pendant le moyen âge, où l'art le dispute à l'érudition, est des plus intéressants.

QUINET (Eug.). — « Le Conte de Larcher », destiné au Musée de New-York, et dont la splendide reliure offre à la vue une véritable œuvre d'art, qu'on ne se lasse pas d'admirer.

WALKER (René). — Ces reproductions de dessins exécutés pour la *Gazette des Beaux-Arts* et divers éditeurs sont très habiles, fort intéressantes et forment une superbe collection.

LES

PORTRAITS DU SIÈCLE

(1787-1883)

EXPOSÉS AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

PAR LA

SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE EN 1839

FOURNEAUX — ASILES DE NUIT POUR FEMMES ET ENFANTS — DISPENSAIRES.

Exposition ouverte au profit de l'œuvre.

AVIS

Notre Annuaire 1883 croirait manquer à son devoir, s'il ne s'empressait d'apporter ici le faible hommage de son compte rendu des œuvres saillantes de cette belle exposition rétrospective, que l'on peut considérer, à bon droit, comme une œuvre non seulement philanthropique, mais encore comme éminemment patriotique. — Grâces soient

donc rendues, de la part de l'humble traducteur, aux promoteurs de cette heureuse idée, concourant à la fois à la bienfaisance et à l'enseignement public de l'art.

Nota bene. — L'exigence de la lettre alphabétique nous forcera, pour les besoins de la cause lexicographique, à confondre, avec les grands morts, les vivants prenant part à cette exposition rétrospective. — En outre, comme, dans les huit précédents Annuaires, nous avons déjà traduit bon nombre des vivants, nous nous bornerons à y renvoyer le lecteur.

AMAURY-DUVAL, élève d'Ingres. — « Mme X. » (Voir aux Annuaires antérieurs.)

BASTIEN-LEPAGE (Jules), élève de Cabanel. — « Mme Sarah-Bernhardt. » (Voir aux Annuaires antérieurs.) — « Albert-Wolff. » (Voir à l'Annuaire 1881.) — « E. Bastien-Lepage. » (Voir aux Annuaires antérieurs.)

BAUDRY (Paul-Jacques), membre de l'Institut. — « Edmond About. » (Voir l'Annuaire 1882. Exp. Georges Petit.) — « M. Ambroise Baudry », cheveux châtains, barbe et moustaches blondes, est de 3/4 et la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche. L'œil est bleu ; son regard tourné de notre côté nous voit bien, et la bouche va parler : tant l'expression vraie et la vie intellectuelle animent ce bel et bon petit buste.

BECKER (Adolphe), élève de Couture, Hébert et Bonnat. — « Le général marquis de Galiffet. » (Traduit à l'Annuaire 1880, à la catégorie des H. C.) Portrait en pied à grande allure.

BIN (Jean-Baptiste-Philippe). — « M. Clémenceau, député », que nous avons déjà traduit, à son Salon, mais dont nous avons été heureux de cons-

tater la pose simple, naturelle, évoquant le caractère honnête et modeste de ce type sévère, amant de la justice. — Nous aurons à féliciter encore M. Bin sur son plafond du Musée de Poitiers, plafond de grand art monumental, faisant honneur à cet artiste au souffle puissant.

BOILLY (Louis-Léopold), (1761-1845). — « Houdon sculptant le buste du 1er consul. » Il est debout, de 3/4, la jambe gauche un peu levée et le pied s'appuyant sur la sellette. Sa figure de 3/4 regarde attentivement le premier consul, et sa main droite donne le coup de pouce à la terre du buste qu'il modèle. La belle tête, un peu chauve, d'Houdon est souriante ; sa mise simple est la vareuse de laine jaune de l'atelier et les pantalons de même couleur. — Petit portrait toile de 8 réduit. (Coll. de M. Burat.) — « Jeune femme enlaçant sa fille et, par-dessus son épaule, elle agace un petit King's Charles. » — Exécution précieuse et un peu emporte-pièce. — « Mme Dufresnoy » est de 3/4, et a la poitrine et les bras nus ; elle sourit en pinçant, avec grâce, les cordes de sa lyre. (Collection de M. G. La Fenestre.)

BONNAT (Léon). — « S. A. R. le duc d'Aumale » est debout et de face, la main gauche gantée, appuyée sur la poignée de son sabre, le bras droit pendant, dont la main nue tient son gant et le képi. Il porte à droite et lève un peu sa tête blonde. Les moustaches, dont les pointes se relèvent, et l'impériale commencent à grisonner, tandis que les cheveux sont encore blonds. Les yeux bleus voilés, ainsi que les lèvres fines, expriment une douce bienveillance. Le front haut et développé est d'une pâleur blonde et les joues ont une coloration rose. L'expression générale de ce facies doux et

calme est une grande bienveillance, une bonté à toute épreuve, accompagnée d'un peu de tristesse.— Le duc porte la petite tenue du matin, la tunique courte, à brandebourgs et olives, et aux passementeries en arabesques, où brillent sur chaque bras trois étoiles d'argent. — Le crachat d'argent orne sa poitrine, à l'endroit du cœur. — Tel est ce portrait sobre et plein de style dans sa simplicité, et l'on peut dire un des meilleurs de M. Bonnat. — « M. le Président de la République », un des derniers excellents, » ainsi que « Mme Pasca », « Victor Hugo » et « Madame Dreyfus ». — (Voir aux Annuaires antérieurs.)

BOUCHOT (François), (1800-1842), élève de Richomme. — « Portrait du comte d'Haubersaert », de plein 3/4, très lumineux.(Collection de Mme Bérard.) Il met une main dans sa redingote et appuie l'autre sur un fauteuil. — Etude serrée en ce bon portrait de ce peintre républicain, auteur des « Funérailles de Marceau », et qui flétrit le « 18 Brumaire », par ce magnifique tableau qui consacra sa réputation. Il laissa aussi une « Vierge » d'un sentiment profondément religieux, et que la mort implacable ne lui promit pas d'achever.

BOUGUEREAU (William). — « M. Boucicault et Mme Boucicault. » (V. aux précéd. Ann.).

BOUILIAR (Mlle). — « Son portrait », et fort agréable en ce petit buste de 3/4. La tête sourit bien en s'inclinant un peu sur l'épaule gauche. Une rose orne son sein. — Grand charme. (Collection de M. Rothan.)

BOULANGER (Louis), élève de Lethière. — « Le portrait de Balzac » en moine, avec le froc blanc de dominicain. — 1/2 nature. — « Alexandre Dumas enfant et jouant au cerceau. » (Collection

A. Dumas.) — Un souvenir à ce noble cœur, grand ami de Victor Hugo qui l'a chanté. — Rappelons, indépendamment de ses succès de peinture, ceux de ses lithographies de génie : « Le feu du ciel », etc.

CABANEL (Alexandre), membre de l'Institut, élève de Picot. — « La comtesse de Ganay », debout et de 3/4, a la figure presque de face, ainsi que la poitrine, et les bras en pleine lumière, sauf le gauche, à demi en fine et transparente pénombre. La physionomie, jeune et pétillante d'intelligence, ébauche un léger sourire. Le beau col, un peu long, et les épaules tombantes laissent bien deviner le mouvement d'ondulation naturelle de la tête, qui se retourne sur l'épaule gauche, et les bras pendants rapprochent naturellement les mains et les doigts qui s'entre-croisent. — Le petit corsage et la jupe de velours bleu épais ont des reflets délicats et s'enlèvent, comme tout ce bon portrait, sur un fond de tapisserie grise aux fleurs jaunes, lequel fond, un peu rembruni à gauche, se dégrade en lumière au bas de la toile. — Distinction et style élevé habituels à ce maître. — « La duchesse de Vallambrose » et « la comtesse de Merci Argenteaux ». Deux splendides portraits, déjà traduits aux Ann. antér., et dont l'un, notamment, avec les bras nus et la pose presque épique, est d'un jet et d'un élan vigoureux qui sont inoubliables, tant le maître s'est surpassé dans sa verve étincelante.

CAROLUS-DURAN (Emile-Auguste). — « La comtesse Vandal. » Le triomphe de ce grand portraitiste et qui lui a justement valu la médaille d'honneur. — Portrait étourdissant de noble allure,

pouvant rivaliser avec les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. (Voir aux précéd. Ann.) — Ainsi que « feu Emile de Girardin », encore un des meilleurs de notre école moderne. (V. aux préc. Ann.)

CHAPLIN.— « La comtesse Foy », le corps de profil et ramenant ses bras qu'elle soutient des mains sur son corsage, tourne de face et incline sur l'épaule droite sa figure pâle et souriante ; sa coiffure est d'une grande simplicité, ses beaux cheveux blonds sont ramenés simplement sur le sommet de la tête et ceints d'une couronne de roses blanches au sommet sur une tresse ; puis deux longues boucles descendent, l'une sur le dorsal, l'autre sur la poitrine, et le beau buste finit aux hanches. Tout l'attrait de ce portrait de maître est dans la vive et naturelle expression de ces beaux traits souriants et vivants. Les yeux bleus, comme la bouche, vous parlent avec tant d'esprit et d'aménité qu'on est séduit ; on a de la peine à s'éloigner de cette œuvre inoubliable. — « La duchesse de Mouchy », « Mme d'Audiffret-Pasquier », « la comtesse Aimery de la Rochefoucault », autant de chefs-d'œuvre de grâce, de noblesse et de distinction de ce prince éclatant de la palette argentée.

CHARLET (Nicolas-Toussaint). — « Napoléon, le soir de Waterloo », fait halte à l'ombre d'un groupe d'arbres touffus, derrière lesquels se couche un soleil ardent. Son cheval blanc, éclairé en pleins front et poitrine, baisse la tête et semble se conformer aux tristes méditations de son maître, en proie au découragement.—Un chef-d'œuvre que ce petit tableau.

CHASSÉRIAU (Théodore).— « Ses sœurs », que nous vîmes autrefois au Louvre, et que nous revoyons avec un touchant souvenir, toutes les

deux debout, les bras enlacés, l'une de face, l'autre de 3/4, drapées dans leurs schalls rouges. Chassériau était alors ingriste, dessinait et modelait dans le sentiment de son maître et celui de Flandrin. C'est sobre, mesuré, délicat et senti. Les deux sœurs me rappellent bien le type du peintre-poète. — Pauvre Chassériau !

CHAUDET (Jeanne-Elisabeth). — « Mme Villot, née Barbier », porte sur son épaule le sabre que son père avait sous l'Empire. Belle idée et grande joie de la chère enfant, en chemise, et dont le beau corps se voit sous la transparence. — Jolie tête et bonne peinture.

CONSTANT (Benj.), élève de Cabanel. -- « Madame Adam » (Juliette Lamber), n'est point hélas ! un des meilleurs de ce grand artiste, qui aujourd'hui tirerait un meilleur parti de cette femme auteur et politique des plus distinguées.

COT (Pierre-Aug.). — « Madame Buloz » est debout, en riche robe pourpre ; sa figure aux traits distingués et de face exprime la bienveillance. — Ce portrait en pied a une grande allure et un beau style.

COURBET (Gustave). — « Berlioz », de 3/4, la tête inclinée sur l'épaule gauche ; tête puissamment peinte, genre Géricault. Le front est vaste et lumineux ; on y lit les bosses frontales, les yeux bleus sont voilés dans l'ombre de l'orbite ; la pommette est saillante, la bouche petite. Il médite profondément. — Œuvre sentie et rendue. (Voir, à l'Annuaire 1882, notre étude sur les œuvres de Courbet, Exp. des Beaux-Arts, par les soins de MM. Castagnari et Haro.)

COUTURE (Thomas), 1875-1879, élève de Gros. — « Le docteur Ricord » et « M. de Lezay-Marne-

sia. » Deux 3/4 perdus, presque profils, vivants, colorés, et de carnation où l'on sent courir le sang et la vie par les pores. — Quel grand maître ! (Collection du docteur Ricord.)

DABOS (Laurent), 1761-1835, élève de Vincent. — « L'acteur Potier. » C'est la nature et la vie en action. (Collection de M. Al. Dumas.)

DANLOUX (Pierre), élève de L'Épicié, 1735-1809. — « Charlotte-Sophie de Bussy, marquise de Folleville », assise de profil et pinçant de la harpe, poudrée à frimas, la poitrine découverte, fin corsage et robe rose à guirlandes de bouillons et de gaze diaphane. — Très bel et bon groupe.

DAUNOU, élève de Prud'hon. — « La princesse d'Eckmühl et ses filles. » Charmant groupe familial, bien arrangé, bien tenu, et d'un délicat sentiment. — (Collection de la marquise de Blocqueville.)

DAVID (Jacques-Louis), 1748-1825, élève de Vien, membre de l'Institut. — « Barrère » debout à la tribune, la main gauche appuyée sur la hanche et la droite sur des rapports posés sur la tribune, prononce un discours contre le *citoyen Capet* (séance de la Convention du 4 janvier 1793). La figure de Barrère est de 3/4, très calme, très fine. Ses cheveux plats, séparés sur le front, tombent naturellement en flots épais de chaque côté de la tête. L'expression de cette physionomie intelligente est la douceur, la bénignité. Son corps mince et fluet est habillé d'un habit bleu foncé, au col élevé et à grands revers, laissant voir en plein un gilet rouge clair à grands revers, sur lesquels paraissent deux plis du jabot plissé. Un petit col de chemise, comme on les porte aujour-

d'hui, s'abaisse sur sa grosse cravate ou mouchoir jaune et rouge, noué négligemment. — « Jeune artiste », coiffé d'un chapeau pointu à larges bords et levant sa tête intelligente, dont les yeux examinent sans doute un plafond. Le sommet de la tête levée, le front et les yeux ont l'ombre reportée du chapeau. — Petit buste très intéressant pour la méditation du jeune artiste. — « Saint-Just », de 3/4, avec chapeau noir à larges bords, d'où s'échappent ses longs cheveux encadrant sa douce, agréable et jeune figure. En voyant ce type doux et tendre, on ne peut s'imaginer que cette figure d'adolescent, cette jeune tête ait eu une telle dose de volonté inflexible qui lui a valu dans l'histoire le surnom de « Couteau de Robespierre ». Cravate blanche, gilet rouge, et habit à grands revers. — « Macdonald », de 3/4 et en pleine lumière, regardant en l'air. — Superbe étude pour tableau. « La marquise d'Orvilliers » a une expression souriante, calme et très réfléchie, dans ce regard qui observe avec une attention soutenue. Elle est assise de 3/4, croisant les mains et s'accoudant du bras gauche sur le dos du fauteuil. Sa belle tête, aux cheveux bouclés et frisants, retenus par un ruban de velours rouge, s'enlève sur un fond gris, ainsi que son corsage blanc à guimpe et col ouvert, et sa robe noire entourée d'une ceinture à la taille. — Belle tête vivante, d'un dessin et d'un modelé hors de pair. — « Pauline », de profil et en diadème, tête fine et en pénombre délicate. — « Mlle Jolly », assise de profil et tournant de notre côté sa tête de 3/4, dont les cheveux poudrés ou grisonnants tombent en boucles et en flots sur ses épaules. Sa tête en pleine lumière s'incline légèrement sur l'épaule gauche. Elle sourit, ou plutôt rit presque aux éclats. Robe

blanche plissée et bordée de deux rangs de dentelle tombant sur l'épaule et la poitrine. — « Junot, duc d'Abrantès », tête d'étude pour tableau, qui ressemblerait plutôt à une peinture de Géricault, car David n'accentue pas la touche dans le sens des muscles. — « Un gardien du Louvre », assis de 3/4, habit galonné d'or au collet et aux parements d'habit bleu foncé ; tête aux cheveux gris, figure un peu vulgaire, mais vivante et donnant un spécimen des gardiens du Louvre de l'époque. — « Boissy d'Anglas » est de 3/4, en pleine lumière et regardant attentivement à gauche ; ses longs et beaux cheveux grisonnants ou poudrés flottent sur ses épaules. Les sourcils sont d'un beau noir comme les yeux, et l'expression de cette belle tête a une grande noblesse et dignité. (Collection de M. Jubinal.) — « Meyer, envoyé des Provinces-Unies », est assis de profil à son bureau, sur lequel il écrit. Sa figure de plein 3/4, presque de face, est en lumière et a une expression de fine bonhomie. Il est à la Chambre. — Œuvre de maître. — « Son portrait. » Le grand peintre, la palette à la main, est de profil et tourne la tête du côté de l'épaule gauche, regardant d'un œil sévère. Sans doute, le modèle pose de ce côté. — Grand caractère. (Collect. du baron Jeanin.)

Par un inconnu (évidemment de l'Ecole de David). — « Robespierre (Max.) » est debout, de 3/4 et en marche ; sa physionomie sourit gracieusement et l'expression générale est la douceur et la bonté. Il paraît très jeune, malgré la perruque poudrée. Les chairs sont blanches et pâles et s'enlèvent sur la grosse cravate à jabot des conventionnels. Il appuie la main gauche sur la poignée de son épée, porte le tricorne sous le bras gauche, et

la main droite se dispose à le prendre pour se coiffer. — Expression juvénile et enjouée.

DELACROIX (Eug.), 1799-1863, élève de Guérin et de David, membre de l'Institut. — « Son portrait » est très ressemblant, très juste, avec son œil scrutateur, et la bouche serrée sous la petite moustache. Grande observation dans le regard de ce beau 3/4 aux pommettes saillantes. C'est bien lui et dans son ton déjà verdâtre. — Pauvre cher grand maître! car je n'oublierai jamais tes bons conseils et tes encouragements pour ma poésie, quand tu me faisais l'honneur de m'appeler à ton atelier, rue des Marais-Saint-Germain, et que j'y traduisais, en vers, ton « Triomphe de Trajan! ». — « Paganini », dans l'ombre, et jouant du violon. — On ne peut voir que la tête inspirée. — « Georges Sand », à notre grand regret, introuvable.

DELAROCHE (Paul). — « M. Thiers », de 3/4 et debout, la main gauche appuyée sur la tribune ; il sourit et parle, ou plutôt donne une de ces savantes causeries qui jetaient la lumière non seulement en France, mais dans le monde entier. — En outre, « M. Guizot », lui aussi à la tribune, accoudé du bras gauche, et la main droite sur la poitrine, dans l'entrebâillement de son habit boutonné. Le grand doctrinaire est de 3/4 perdu, presque de profil, l'air calme et sévère, et peut-être un peu hautain, lorsqu'il s'écrie : « Vos injures n'atteindront point à la hauteur de mon mépris. » — Très beau portrait. — « M. de Rémusat », debout et de 3/4, les bras croisés, en pleine lumière, l'air doux et d'une extrême bienveillance rayonnant sur ses traits fins et aimables. — « Le baron Mallet », debout et de 3/4, la main droite dans le côté de son

gilet ; il lève un peu sa belle tête blonde s'enlevant sur le fond gris de l'appartement ; pleine lumière dans les chairs blondes. — « Saucède père », figure de 3/4, aux cheveux grisonnants, et émergeant en chaude coloration de sa grosse cravate blanche, gilet jaune et habit bleu. — Un des meilleurs bustes de notre cher maître.

DELAUNAY (Jules-Elie). — « Mme Bizet », « Mlle *** », « Mme Doyon », « Mme Albert Hecht », « M. V. Chessé », et « Xavier Legouvé ». — Tous portraits déjà traduits à leurs salons antérieurs ; mais nous retrouvons avec plaisir le beau portrait du brillant académicien M. Legouvé, ce premier lecteur du monde, et qui devrait avoir une chaire au Collège de France pour apprendre à lire à ceux qui croient le savoir, et ignorent cet art difficile. — M. Legouvé eût pu concourir avec les Saint-Aulaire et les Samson. — M. Delaunay l'a peint sur le vif. C'est un excellent portrait.

DEVERIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), 1800-1857, élève de Laffitte et de Girodet. — « Victor Hugo, enfant. » — Le coloriste et auteur de la Naissance de Henri IV pressentait le grand génie du poète et lisait déjà, ou plutôt peignait sur son beau front ces signes avant-coureurs du génie. — Très joli portrait de bonne couleur. (Collection Alexandre Dumas.)

DIAZ DE LA PENA (Narcisse-Virgile), 1808-1876.— « Mme Arsène Houssaye » et « Mme Sensier ». Deux beaux portraits de tendre carnation à la Corrège. — Grand coloriste à mettre entre Delacroix et Couture, et que l'ingratitude oublie trop, car il a plus de valeur que bien des surfaits. (Collect. A. Dumas).

DREUX (Alfred de), 1810-1860, élève de Léon

Cogniet. — « M. de Montgommery. » Très bon portrait ; mais que d'autres œuvres équestres manquent à l'appel ! (Collect. M. Gommery.)

DROLLING (Martin), 1752-1817.— « Mme Vincent », coiffée d'un toquet de satin blanc à trois plumes frisées, est assise de 3/4 et sourit très agréablement, malgré la puissance de ses traits un peu masculins. Les cheveux tombent en frisotant sur son front, et l'ombre de l'orbite comme de la joue gauche est très accentuée. Elle porte une guimpe avec ruche de tulle montante jusqu'au col, et sa taille, comme sous l'Empire, monte très haut ; sa robe d'étoffe bleue a les manches à gigot de l'époque. — Très bon portrait. (Collection de M. Pigache.)

DROLLING (Michel-Martin), 1786-1851, élève de son père et de David, membre de l'Institut. — « Mme Cavaignac mère ». Œuvre soignée, juste et devant être d'une irréprochable ressemblance, car feu Drolling était l'honneur et la conscience de l'art. — (Collect. de M. Cavaignac.)

DUBOIS (Paul), élève de Toussaint, membre de l'Institut. — Quoique toujours bien représenté, cet éminent et très modeste artiste eût pu l'être encore mieux ; car, à ses nombreux Salons, nous avons traduit, dans nos 8 précédents Annuaires, des œuvres plus importantes que : « Ses fils », « Mlle P. M... », « Mlle R. D... », « Mlle H... ». — Car, depuis sa médaille d'honneur du « Trouvère », son double génie fécond en œuvres sérieuses, mûres et réfléchies, ne s'est nullement reposé, ni en peinture, ni en sculpture, comme le monde civilisé a pu le constater en 1878, par le Tombeau de Lamoricière. — (Voir les précédents Annuaires, et, cette année, à la Peinture.)

DUBUFE (Claude-Marie), 1794-1864, élève

de David. — « Son portrait », celui de Mme Dubufe » et « la comtesse Lehon ». Toutes œuvres qui n'ont point vieilli, et qui portent encore la griffe du lion, le grand goût et les élégances de son milieu si bien traduit par son pinceau.

DUBUFE (Edouard). — « La marquise de Galiffet » et « Philippe Rousseau ». Deux portraits déjà trad. aux Ann. antérieurs, mais dont le public apprécie toujours le talent et l'étude consciencieuse. (Voir, cette année, à la Peinture.)

DUCREUX (Joseph), 1737-1802, élève de Latour. — Cet « inconnu » est de profil et tourne de notre côté sa physionomie, dont le masque un peu écrasé fait paraître encore plus pur l'épanouissement de son sourire. Et ce sourire est tellement vrai qu'il vous saisit au point de ne pouvoir l'oublier. Le front est beau et encadré par les rouleaux de la perruque poudrée à frimas. Il met la main dans son habit vert à large collet et, en somme, c'est un excellent buste. — « Son portrait. » La main gauche crispant sa canne, et de la main droite fermée, l'index en raccourci et de face, il montre quelqu'un et, riant aux éclats, il lance sans doute un lazzi ou un gros mot. — Grande expression hilarante, et caractère en ce portrait bien costumé.

DUPLESSIS (Joseph-Sifrede), 1725-1802. — « Louis XVI », debout, et en costume et manteau royal d'hermine et de velours bleu ; il s'appuie sur son sceptre renversé sur un fauteuil soie verte et or. Il s'enlève en vigueur sur un rideau bleu-clair rompu de ton, et devant une colonne grise; le flot des draperies blanches descend devant le tabouret où pose le diadème, au pied de la colonne. — La tête du roi est pâle et se lève avec une certaine hauteur. Il est coiffé de la perruque poudrée à

frimas. — Grande allure en ce portrait de style. — « Mme Etienne Delessert » lève un peu sa jolie tête souriante et à cheveux gris ou poudrés, relevés en gros rouleau couvert d'une gaze blanche rayée et transparente. — Ce charmant 3/4 est en pleine lumière ; la bouche s'entr'ouvre, et les yeux rient bien. Un fichu de la même gaze, avec guipure, orne son corsage rose. — Qualités. — « Gluck » a les mains appuyées sur une collection de livres, ses partitions probablement. Il tourne de notre côté sa figure souriante et spirituelle, et sa tête à perruque à trois marteaux de l'époque. — Voici un autre petit portrait traduit sur une autre toile, et que je m'empresse d'ajouter à cette 1re étude : « Gluck » est assis de profil à son clavecin, et sa tête levée et inspirée cherche des mélodies et des accords. — Charmant petit portrait, expressif. La robe de chambre verte chamarrée se retrouve ici comme dans l'autre.

DUTILLEUX (1807-1865), élève d'Hersent. — « Son fils Joseph » et « son fils Pierre », peints avec la tendresse, que dis-je ? avec le cœur d'un père ! (Collection Robaut.)

FANTIN-LATOUR (Henri). — « La famille D... », déjà traduite à son Salon, mais qui prête toujours à la méditation, parce que tous ces types d'une famille artiste sont honnêtes, et ont la vénération, le culte élevé du grand et bel art. — Nous qui, dès notre jeunesse, avons vu M. Fantin-Latour, enfant, presque, copiant Véronèse et Rubens, qui l'avons vu débuter par son respect pour Eug. Delacroix, et élevé sur le pavois de l'art par Théoph. Gautier, nous pouvons affirmer que cette carrière d'artiste a été et est encore bien remplie. Nous

ajouterons même que, dans ses compositions lithographiques, M. Fantin-Latour a un élan, une verve, qui nous prouvent une fois de plus, tous les ans, et encore cette année, que cet artiste n'a point dit son grand mot.

FERRIER (G.). — « Coquelin cadet », traduit à son Salon, avec tout l'esprit de cet incomparable comique, dont M. Ferrier a su retrouver les étincelles sur sa palette.

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), 1809-1864, élève de Ingres, membre de l'Institut. — « Le comte de Walewski », « Mme Oudinet », « S. A. I. Mgr le prince Napoléon. » Trois œuvres déjà traduites en 1878, à l'exposition universelle. — Toujours belles, et remplies de pensée, de vie morale intense; car toutes les œuvres de ce grand maître conservent un cachet de méditation profonde. — (Voir, au Salon, sa statue et la notice.)

FRAGONARD (Alexandre), 1780-1850, élève de son père. — « Louis XVII », petite étude qui ne manque point d'intérêt, car la fatalité s'est attachée, dès sa naissance, à cette victime dynastique. (Collection du marquis de Bassano.)

FRAGONARD (Jean-Honoré), 1732-1806, élève de Chardin. — « Jeune fille de face », fort jolie et enlevée dans une pâte délicate et vive, avec toute la finesse d'un Rembrandt ou d'un Corrège. (Collection de M. Rothan.)

GAILLARD (Claude-Ferdinand). — « Mgr de Ségur » et « S. S. Léon XIII. » Encore trad. à leurs Salons. M. F. Gaillard fouille aussi bien sa peinture que sa gravure. — Artiste très original. (Voir le Salon annuel, comme les Annuaires antérieurs.)

GAINSBOROUGH (1727-1788), élève de Hogarth et de Gravelot. — « La marquise de Castellane », œuvre délicate et remplie de charme. (Collection du duc de Rohan.)

GERARD (Le baron François), 1770-1837, élève de Brenet et de David. — « La duchesse de Bassano » accoudée, debout sur une haute crédence, style Empire. — Elle est de 3/4, coiffée à la Joséphine, avec diadème de perles. Traits délicats et souriants, la poitrine et les bras nus, le tout d'une carnation lactée fine et tendre. Sa longue robe de velours à arabesques d'or, qu'elle relève un peu de la main gauche, fait une légère traîne, et s'enlève sur un rideau de velours vert, auprès de la fenêtre. — Splendide portrait en pied, plus fait que nos modernes.— « La marquise de Catelan », debout et de 3/4, pose sa main droite sur son beau bras gauche nu. La belle tête de 3/4 en pleine lumière et aux cheveux noirs bouclés. — Expression fine et bonne, poitrine blanche ; petit corsage de l'Empire et schall vert drapant l'épaule droite et le flanc gauche. — « Madame Récamier », assise dans une pose très gracieuse et avec un laisser-aller charmant, sur une causeuse, dont son beau corps suit l'ondulation. Sa figure jeune et d'une rare beauté est presque de face et s'incline sur l'épaule gauche. La poitrine et les bras nus ont des chairs d'une blancheur et d'une morbidesse des plus délicates. Son beau corps aux formes antiques de la Diane de Gabies, ou de la Polymnie, se devine sous la robe blanche Empire, drapée à mi-corps d'une draperie jaune tombant auprès de ses pieds nus. Elle pose sous un péristyle à colonnes, ayant pour fond une draperie brune. En somme, un chef-d'œuvre. — « Mlle Du-

chesnois, en Diane chasseresse », et de face, accoudée et les bras nus en belle pénombre, avec un éclat de lumière sur le col et l'épaule, derrière laquelle paraissent les flèches et le carquois. — Expression sévère ; poitrine et bras dans une délicieuse pénombre délicate et transparente. — « Mlle Georges », sa belle poitrine de face en pleine lumière, et la tête se retournant sur l'épaule droite. Ebauche avancée en pleine pâte splendide et se détachant sur un frottis de rideau velours rouge.

GÉRICAULT (Jean-L.-A.-Théodore), 1791-1825, élève de Carle Vernet et de Guérin). — « Royer-Collard », « Le lieutenant Dieudonné », « Alfred de Dreux et sa sœur », « Son portrait ». Belles études déjà fouillées, anatomisées et faisant pressentir l'auteur du Cuirassier et du Naufrage de la Méduse.

GÉROME (Jean-Léon). — « Enfant, ou plutôt « Madeleine », au 3/4 perdu, et à l'ensemble compromis par cette affreuse capote ou cet abominable chapeau qui nous escamote la ravissante figure de ton enfant, mon vieux camarade. — Enfin, consolons-nous, car ce qui nous reste à admirer en vaut la peine ; c'est pur, noble et distingué comme tout ce qui sort de ton pinceau et de ton ciseau. Je tiens à constater, ici, que tu n'as pas voulu mourir sans léguer à la postérité les preuves incontestables de ton double génie artistique. (Voir les Ann. antér.)

GERVEX (Henri). — « Mme Valtès. » Portrait ensoleillé et printanier, déjà traduit à son Salon. (Voir les Ann. antér. et le Salon présent.)

GIRAUD. — « Alexandre Dumas père » ; pastel enlevé avec la brillante maëstria de cet orientaliste qui avait les rayons du soleil de l'Espagne et de

l'Afrique sur sa palette ; car le pastel n'était qu'un jeu pour ce maître. (Collection, A. Dumas.)

GIRODET DE RONCY TRIOSON (Anne-Louis), 1767-1824, élève de David, membre de l'Institut. — « M. de Barante. » — Etude fine et serrée. (Collection du baron de Barante). — « La marquise de Ganay. » — Grâce et poésie en ce buste compris et rendu magistralement. (Collection du marquis de Ganay.) — « M. de Bourgeon. » — Très bon buste, bien posé, figure expressive. (Collection de M. Féral.) — « Inconnue. » — Petit buste gracieux et poétique, qu'on ne peut qu'attribuer à ce peintre-poète.

GREUZE (J.-B.). — « Bonaparte, lieutenant d'artillerie », est de 3/4, l'œil velouté bleu au profond regard. Les traits fins, délicats, le teint verdâtre et un peu plombé, ont une expression méditative étonnante. La date de 1789 indique l'exécution par Greuze. — « Wille » est en pleine lumière et de 3/4. Les chairs roses et blanches sont vivantes, comme ces grands traits parlants ; car les petits yeux bleus railleurs et la bouche un peu grande se soulèvent pour lancer un mot satirique. — Coiffure poudrée du temps. — « Jeune fille boudeuse, auprès de sa tartine. » Ses grands yeux bleus et sa petite bouche donnent l'expression de bouderie à cette grosse fillette, à longue chevelure flottant sur ses épaules. Délicieuse carnation blanche et rose ; ombres grises transparentes. Elle ramène sa petite main et son beau bras sur sa blanche poitrine. — Suave (Greuze (J.-B.), 1725-1806, él. de Grandon).

GROS (Le baron Antoine-Louis). — « Le comte Chaptal » est assis et, la plume à la main, prend des notes. Sa belle tête bourbonienne est presque de face ; son expression est pénétrante. Le regard

perce à jour la pensée ou les sentiments de son interlocuteur. Cette magnifique tête, comme les mains, est peinte par un des plus grands maîtres portraitistes. — « Le maréchal Berthier, prince de Wagram. » Le sabre à la main, il montre de la main gauche la bataille en action, et indiquant le théâtre où la fumée de la poudre fait des nuages impénétrables, il commande la marche en avant à ses troupes. Pose épique, élan plein d'héroïsme, et bon portrait-tableau (1771-1835, él. de David.)

GUÉRIN (J.-B.-Paulin, 1783-1855). — « Châteaubriand », assis de 3/4 et accoudé sur un mamelon mousseux, sur les rives de l'Ohio, ou dans quelque site grandiose du Nouveau-Monde. Sa belle tête de rêveur se retourne sur l'épaule droite et jette un regard triste et rêveur sur l'immensité. L'expression mélancolique du poète d'Atala remplit le tableau de sa poésie et de son sentiment, en ce paysage où sa tête se détache sur un ciel couchant à l'horizon, où descend un fleuve dans la gorge des pics géants.

GUIGNET (Jean-Baptiste), 1810-1857, élève de Régnault. — « Le sculpteur Pradier », enveloppé de son manteau et presque drapé à la Phidias ; accoudé sur un socle de monument. — Quelle œuvre de style à grande allure ! (Collection des Beaux-Arts.)

HÉBERT (Antoine-Augustin-Ernest). — « S. A. I. Mme la princesse Mathilde », « Mme Hollander », Mme Cohn », « Mlle de Franqueville », tous trad. à leurs Salons, mais qu'on est toujours heureux d'admirer, car ce peintre poète a une palette tellement personnelle, tellement rêveuse et voilée dans ses mystérieuses poésies et délicatesses,

qu'elle est trop noble et trop aristocratique pour se confondre avec la foule ou le *vile pecus* de la grande moyenne du talent banal et courant les rues, et encore moins avec le clan immuable du poncif d'école. Non, M. E. Hébert n'est point seulement le Lamartine, le Musset de la peinture, c'est un grand initié aux arcanes les plus absconses, dirait Rabelais, de la grande nature rêveuse et souffrante. Cette âme est une lyre modulant ses accords avec la muse des bois, comme avec la muse de la rêverie et de l'élégie humaine. Car ce poète qui souffre lui-même vous frappe au cœur pour la vie.

HEIM. — Cette « inconnue » est bien sortie de la palette grasse et ronde de modelé du savant peintre Heim! (Collection de M. Rouart.)

HEINSIUS (Jean-Ernest). — « M. Bazin », de 3/4, perruque à 2 marteaux poudrée à frimas; figure peinte genre pastel, avec une douceur et un charme séduisants. L'œil est fin et doux, et la bouche pleine de bonté. — Charmant buste; cravate blanche et jabot, et habit de velours rose finissant à l'épaule.—« Mlle Bazin » est la plus jolie personne du monde, avec sa belle chevelure bouclée et poudrée de gris-perle, venant flotter sur ses épaules. Cette suave figure, blanche comme sa poitrine, sourit avec un charme séduisant; elle tient sur son sein un gros bouquet de roses. — Suave et délicieux buste. — « Marie-Antoinette », le corps de profil et la figure tournée de 3/4 sur l'épaule droite; elle est en pleine lumière; ses cheveux fins et soyeux sont ondés et remontent au sommet de la tête, coiffée d'un double turban, et d'une large fraise de satin tuyauté; sur le corsage de velours

rouge, une guimpe de dentelle de Maline. Expression douce et charmante sur ses traits enjoués. — Cet « artiste » est de 3/4, et sourit très fort. Il y a même une exubérance de vie et de gaîté en cette physionomie. La coiffure à marteau, l'habit largement jeté et peint en tons clairs, à la manière Boucher. — Très bon buste.

HENNER (Jean-Jacques), élève de Drolling et de Picot. — « Le général Chanzy » et « son frère ». (Voir aux Annuaires antérieurs.) — Saisissons l'occasion de rappeler le beau Salon présent où « la Religieuse » et « la femme qui lit » accentuent la note vaporeuse et mystique de ce Léonard de Vinci moderne ; car ce qu'il fait sous-entendre dans les nimbes de son modelé flou est un secret que lui seul possède. On est séduit, fasciné, sans savoir pourquoi. Et pourtant ce n'est point une énigme : c'est l'âme tendre et ardente dans les aspirations vagues de M. Henner qui s'exhale en vapeur diaphane, à l'aube du crépuscule spiritualiste. M. Henner est l'incarnation de l'immatérialité, de l'idéal le plus éthéré. — Vous voyez même, dans sa « Religieuse », avec quel arôme de mysticisme il vous détache de la terre cette âme qui n'a rien de terrestre. Quelle chaste pâleur de nénuphar ou de pain azyme ! — Ah ! c'est qu'il y a de ces pudeurs chastes dans l'âme de M. Henner ! Je ne m'étonnerais point qu'un jour, à l'instar de Lesueur, il lui prît la fantaisie de se faire chartreux ! — « J. Claretie », la tête et les épaules seulement, et d'une ressemblance telle que je le traduis couramment. L'œil, les cheveux et la barbe noirs, mais l'œil perçant et bon, la lèvre inférieure baissant un peu à gauche. — Grande bonté en ce facies pâle de ce cher et illustre confrère.

HERSENT (Louis), 1777-1860, membre de l'Institut. — « Casimir Périer et ses fils. » Charmant groupe de famille, « où la sévérité politique fait place à la bonté paternelle ». (Collection Casimir Périer.) — « Delphine Gay » (Mme de Girardin). — Grâce et poésie en cette beauté corporelle, doublée d'une beauté idéale intellectuelle, car il y avait du génie en Mme de Girardin. (Collection de M. de Girardin.) — « Le cardinal de Clermont-Tonnerre. » Excellent buste, plein de style. (Collection de Monsieur Clermont-Tonnerre.)

HETTE (Jean-Alexandre-Baptiste), 1819-1879. — « Le comte de Chabot » en costume de chasseur à cheval, et de 3/4, petites moustaches, l'air jeune, brave et intelligent, le tout s'enlevant sur un ciel gris-azur.

INGRES (Jean-Aug.-Dom.), 1780-1861, élève de David, membre de l'Institut. — « Le duc d'Orléans », dont nous eûmes la primeur avec tout l'atelier Delaroche, dans celui du maître. Toujours le même et très beau ! mais, hélas ! comme 40 ans écoulés vous glacent devant même une œuvre hors ligne ! Hélas ! où sont les enthousiasmes ardents de la jeunesse ? — « Bartolini en 1820 », de 3/4 et debout, presque en pleine lumière et drapé d'un manteau noir ; de la main droite il tient et présente une petite tête de Jupiter Olympien. — 1re manière, dessin et modelé très fin. — La figure regarde bien et la bouche va parler. — « M. Bertin aîné. » Un des plus crânes, des plus intimes, et d'une allure sans gêne que celle de M. Bertin ! — Ce que c'est que le talent et la réputation ! comme on lui pardonne des laisser aller descendant aux besoins pleins de trivialité de la maté-

rielle existence humaine! Ainsi, un inconnu eût fait ce chef-d'œuvre, il n'y eût point eu d'éclats de rires assez formidables pour saluer cette pose incongrue. Mais c'est un chef-d'œuvre de maître, et l'un de ses plus vivants! — « Le comte Molé », plus modeste, plus convenable, s'accoude sur une cheminée et médite debout, l'air un peu triste. — Belle tête pensante. — « Son portrait. » Il est tout jeune et a environ dix-huit ans; sa casquette est singulière, ou plutôt c'est un chapeau à deux bords relevés. Il est de 3/4, incline sur l'épaule gauche se tête fine et intelligente pour regarder son modèle; car il peint déjà, et l'on aperçoit sa palette et ses pinceaux retenus par sa main gauche. — Excellent petit portrait, déjà modelé comme un Raphaël. — « Mme Moitessier » est assise de 3/4 et s'accoude de son splendide bras gauche sur le dossier de son fauteuil rose; sa figure suit le mouvement de 3/4 et est en pleine lumière, comme sa poitrine, et la main gauche, ainsi que le bras nu aux bracelets en cornaline cloisonnée de diamants, posent sur sa robe de cachemire blanc à fleurs rouges. — « Chérubini. » La tête d'étude qui, à l'apothéose de la muse serait plus belle assurément que sa copie écaillée perdue. — Un chef-d'œuvre. — « Todebay, architecte », de profil, le bras droit accoudé. Il regarde attentivement. Modelé clair et fin. — Comme Bartolini, Todebay se ressent de l'étude de Raphaël et des Romains.

JALABERT (C.-F.). — « La reine Marie-Amélie MDCCCLX » est assise de 3/4 dans son fauteuil, la main gauche appuyée sur un coin de table, sur laquelle est posée une photographie enluminée de son regretté auguste époux, S. M. le roi Louis-

Philippe. De la main droite, elle tient un livre entr'ouvert, où son médium marque le passage interrompu pour la méditation. — Les grands traits émaciés de la reine paraissent tristes et pleins de langueur, mais néanmoins sont empreints d'une douce bienveillance. Dans ces yeux bleus voilés et un peu ternes, il est facile de deviner le passage fréquent des larmes ; la bouche elle-même, un peu entr'ouverte, affirme encore cette pénible expression. Un simple bonnet de guipure encadre ce noble front, ainsi que les bandeaux des cheveux blancs se mêlant presque aux rubans et ornements du bonnet. Un modeste fichu se croise et s'attache par une broche ou camée sur un large col tombant sur la pèlerine noire qui couvre la robe de satin. Tout l'intérêt de cet excellent portrait est son expression souffrante et triste, autant par les incombances de l'âge que par les douloureuses péripéties d'un long règne éprouvé, et la perte de celui qu'elle avait tant aimé ! — Ce beau portrait est une date historique, et nous sommes heureux de féliciter notre camarade d'atelier Jalabert d'avoir eu l'honneur de buriner son nom au bas de cette œuvre historique. — « La comtesse de Pourtalès. » Petit chef-d'œuvre que ce portrait bleu, dont l'arome est aussi enivrant que celui du myosotis, et dont la couleur azur ou lapis lazuli clair ne peut plus s'oublier. Car il y a longtemps que nous l'avons admiré, et son souvenir est éternel en notre mémoire d'artiste épris du noble et du beau. — « S. A. R. Monseigneur le duc de Chartres » est compris et rendu en maître.

LAMPI (1752-1830). — « Le général Lepic. » — Beau portrait militaire, œuvre sentie.

LANDELLE (Ch.), élève de Delaroche. — Ce « portrait d'Alfred de Musset » (pastel) est une œuvre de goût, peignée, coiffée, cirée; mais j'aimerais mieux le Musset des nuits et de la solitude, le cœur labouré, comme son Rolla, des noirs venins de la jalousie d'un amour malheureux. Ce Musset-là donnerait la vraie note. — Qu'en dites-vous, cher et ancien camarade de grand talent, comme le prouve une fois de plus votre beau Salon présent, auquel je renvoie le lecteur à la Peinture?

LANEUVILLE (J.-L.), élève de David. — « Paré, ministre de l'intérieur en 1794, notifiant à la Convention l'arrêt de Danton. » — Assis de 3/4, il tourne la tête sur l'épaule gauche et lance un regard vif et presque souriant; le poing gauche est fermé, presque crispé, et la main droite tient la plume qui va signer l'arrêt fatal. Il porte la coiffure de l'époque, les cheveux poudrés, frisés en deux rouleaux de chaque côté, la cravate à gros nœud ou fraise flottante, puis la redingote à grand collet rabattu sur l'épaule, et aux larges revers. — Expression à la fois menaçante et souriante.

LAURENS (Jean-Paul). — « Mlle Comte », et « Mlle Turquet ». Deux petits bijoux de grâce et de candeur, comme sait les rendre cette palette à la fois gracieuse, dramatique et terrible. Car, ne l'oublions pas, M. Laurens est un fier tempérament personnel.

LAVAL, élève de Girodet. — « Châteaubriand », étude pour le sacre de Charles X. — En ce petit buste, Châteaubriand est de 3/4, la tête haute et en belle lumière. Le manteau d'hermine couvre l'habit bleu de l'Institut, au collet à palmes. — Buste fin et délicat.

LAWRENCE (Sir Thomas). — « Le duc de Ri-

chelieu » a le corps de face et tourne sur l'épaule droite son fin et intelligent 3/4, presque profil ; ses cheveux gris frisent en petites boucles, et les yeux sont pleins de vie et d'intelligence, ainsi que les autres traits distingués. — Coloration rose et belles chairs vivantes. — Aspect plein d'ampleur et de vie. — « Le roi de Rome », de face et les yeux bleu-azur, pleins de méditation. Suave tête blonde, aux traits délicats et rêveurs, s'enlevant sur un frottis bleu.

LEBRUN (Marie-L.-Elis). — « La marquise de la Guiche » joue à la laitière, et s'accoude du bras gauche sur un superbe pot de cuivre, en inclinant sur l'épaule droite, sa jolie tête poudrée et coiffée d'un chapeau de paille ; le bras de ce côté tombe naturellement, et sa main sur sa robe tient des bluets. Charmante figure, jeune et spirituelle, et poitrine splendide, au corsage de soie verte. La jupe pourpre clair donne un vif éclat à ce bon tableau. — « Une mère et sa fille. » Groupe charmant, où l'auteur excelle toujours. Elle est debout, de profil, devant une table où pose sa fillette, debout, et lui prend la main ; elle tourne la tête de notre côté, en l'inclinant sur l'épaule droite, que ceint une écharpe verte s'enroulant autour de son corsage rouge, et retombant par derrière. — Groupe maternel plein de tendresse et de charme. — « La duchesse de Guiche », le corps de 3/4 et croisant les mains ; la figure, presque de face, est suave de grâce et de distinction ; un camélia rose orne ses beaux cheveux bouclés, que ceint un diadème d'or. — Beau corsage de velours bleu à gigots, avec passementeries d'or. — Suave portrait. — « La marquise de Jaucourt », assise sur un sopha, s'appuie les mains sur un coussin de

velours vert, tenant un livre qu'elle entr'ouvre. Elle interrompt sa lecture et nous regarde. Sa tête jeune et fine, coiffée du large bords du Directoire, a une expression des plus intelligentes. Sa robe blanche est d'un bon effet.— Belle toile.— « La duchesse de Polignac », debout et de 3/4, pose l'index de la droite sur les touches d'un clavecin, et de la gauche elle tient une partition; elle tourne sa jeune et jolie tête sur l'épaule gauche et sourit. Jeune et ravissante figure, émergeant, avec les cheveux poudrés de gris, de ce chapeau velours bleu à plume. — « La comtesse de Beaumont », le bras gauche entouré d'une couronne, se dispose à en mettre une sur sa tête vraiment belle, et séduisante dans son expression et sa vie. — « Son portrait. » Bien jeune, en vérité, bien jolie et vivante, car ces yeux et cette bouche vous parlent. Le petit chapeau à plume, d'où s'échappent les flots de sa chevelure, sert d'auréole à ce buste, ravissant comme un chef-d'œuvre.

LEFEBVRE (Jules). — « M. Léonce Renaud. » Figure vivante et parlante, que nous avons traduite, en temps, à son Salon. — « Mme Alexandre Dumas ». Œuvre distinguée pour la forme, la grâce et le style élevé, dons familiers à ce puriste-poète. — « Son père. » Œuvre filiale sortie du cœur et qui vous charme par son sentiment vrai. (Voir les Ann. antér., et notamment la Psyché de ce Salon ; un de ses chefs-d'œuvre inoubliables.)

LEFÈVRE (Robert). — « M. de Canteleu », assis de profil, et accoudé sur le dos de son fauteuil. Sa belle tête intelligente et fouillée de modelé nous suit de ses yeux bleus et médite en nous interrogeant.—Superbe portrait. – « Napoléon Ier », debout, portant à gauche et la tête tournée sur

l'épaule du même côté, doit parler à l'architecte auquel il montre de l'index un plan de monument. — Portrait simple, sobre et sévère, et vue de l'intérieur des Tuileries.

LEVY (Emile). — « Barbey d'Aurevilly. » (Voir l'Annuaire 1881.)

LONSIN. — « Mirabeau » est à la tribune ; la tête, dans la coiffure de l'époque, se penche un peu sur l'épaule gauche, par le geste qu'il fait en levant le bras droit pour interpeller ses adversaires ; du reste, à sa gauche on aperçoit quelques députés dans l'ombre des plans éloignés. Il porte l'habit rouge clair, le gilet blanc rayé, et le geste comme l'index ont un fier mouvement impératif, aussi bien que la tête mâle et énergique, qui exprime la volonté d'un autoritaire.

MACHARD (J.-L.). — « Le profil de Mme Saly Stern », en pleine lumière et coloration blanche et lactée, est découpé sur une tapisserie verdâtre, comme un vrai camée. Une toque de velours violet ceint cette jolie tête aux cheveux châtains frisants sur le front. — L'œil bleu regarde bien, la narine respire et la bouche va parler. Un corsage de satin foncé, orné de fourrure, termine cet excellent buste, dont vous ne pouvez point oublier le profil intelligent et vivant. — « Mme Saly Stern. — Mme J. Machard. » (Voir aux Ann. précéd.)

MANET (feu). — « M. Zola » assis de profil devant sa table de travail chargée de brochures et de livres ; l'auteur de l'*Assommoir*, *Nana* et *Pot-Bouille*, suspend la lecture d'un volume pour poser devant son ami feu Manet. Son 3/4 perdu, ou plutôt son profil, est vivant de forme et de carnation pâle en pleine lumière ; ses cheveux noirs comme sa barbe

et sa vareuse velours bleu foncé s'enlèvent en vigueur sur le fond gris sombre et sur sa chaise de tapisserie. Derrière le fauteuil, un paravent japonais, et sur les murs de la chambre des esquisses et études japonaises. — Les mains de M. Zola répondent à l'étude de sa figure.—C'est, en somme, un des meilleurs portraits de M. Manet. — « M. et Mme Manet. » M. Manet est assis de face et pose son poing fermé sur la poignée de son fauteuil. Mme Manet lui apporte une corbeille remplie de livres reliés rouges. — Tableau noir et indéchiffrable à cette hauteur.

MEISSONIER (Jean-Louis-Ernest), élève de L. Cogniet, membre de l'Institut, largement représenté avec « M. Alexandre Dumas », déjà traduit aux précéd. Ann. ; — avec « G. Delahante » (id.), « MM. Hetzel », le « docteur Lefèvre », et « M. Thiers sur son lit de mort ». — Autant de chefs-d'œuvre, comme sait les mener à complète fin cette volonté d'analyste et de physiologiste de la figure humaine.

MILLET (J.-François). — « Un jeune homme », accoudé sur un fauteuil, et dont la figure de 3/4 ressemble tout à fait à du Couture.

RENOUARD (Pierre-Auguste). — Mme Samary. » — (Voir aux précéd. Ann.)

MOROT (Aimé-Nicolas). — « Mlle A... », et « M. T. R... » Deux œuvres remarquables de ce puissant maître, et dont il faut lire la notice de ce Salon à la Peinture.

NAIGEON (Elzidor). — « Le peintre et son frère. » Le peintre est debout devant son tableau, et suspend son travail pour répondre à son frère assis, qui lui lit un passage intéressant. — Au fond,

à gauche, deux amis feuillettent un carton de gravures.

POPELIN (Gustave), élève de Giraud et de Gabriel Ferrier. — « M. Lavoix père. » (Voir le Salon de 1882 et les précéd. Ann.) C'est avec joie que j'ai revu la figure grave et poseuse de mon vieux camarade, à l'excellent cœur gaulois, de ce cher Lavoix, qui n'a pas changé depuis le collège ; c'est toujours la même nature d'élite, doublée aujourd'hui d'un savant numismate et d'un érudit ami des arts.

PRUDHON (Pierre). — « La duchesse de Montebello. » Coiffée d'un bonnet orné de roses blanches, d'où ses cheveux frisants encadrent son front et ses joues, Mme de Montebello est suave d'expression douce et aimable régnant sur ses traits fins et délicats. Quel fin dessinateur que le grand Prudhon ! comme il savait trouver la vie et l'âme de son beau modèle, dans ces yeux et cette bouche d'une séduction irrésistible ! — Quelle modestie ! quelle candeur ! et quelle mise simple ! On ne peut quitter ce joli buste, tant il vous capte ! — « La princesse Elisa », de 3/4 et en pleine lumière ; coiffure de l'Empire aux cheveux frisottants. Tête sérieuse et style élevé. — « Le prince de Talleyrand », de 3/4, à la chevelure poudrée. L'œil perçant, et la bouche aux lèvres pincées ; teint pâle, et une expression d'observateur implacable. — « Mme Bornier. » Tête de face, aux cheveux tombants sur le front, presque sur les yeux ; elle l'incline sur l'épaule gauche et sourit très finement. — « La princesse Bonaparte, » ébauchée en grisaille, la figure de face et modelée en pleine pâte grise. — Joli sourire et fines ombres. Il serait revenu en gla-

cis et coloration sur cette œuvre remarquable.

QUINSON ou KINSON (François). — « La duchesse de Poix », assise de face en pleine lumière et accoudée sur un coussin de velours vert de son sopha. La tête est droite, un peu levée, dans une attitude digne et fière, sans exclure une expression douce et bienveillante. Son bras droit nu suit le mouvement du corps, que drape une robe de velours rouge à gigots; et un long schall jaune, s'enroulant au bras gauche, vient couvrir les jambes et tomber sur le parquet. — Notons, en passant, que la duchesse, princesse de Poix, était Mélanie de Talleyrand-Périgord, dame d'atours de Madame la duchesse de Berry.

RICARD. — « Mme et Mlle Baignères. » Deux figures suaves et vivantes dans leur grâce et leur distinction. M. Ricard est un des plus fins coloristes.

ROBERT-FLEURY (Jos.-Nicolas). — « S. A. R. Mgr le duc d'Aumale », « M. Devinck » et le « docteur Blanche ». Trois œuvres très sérieuses et très faites, de la belle et bonne école française. Genre le Poussin, Pagnest et Gros. — C'est la nature largement traitée. — Portraits qui vivront.

ROBERT-LEFÈVRE. — « Le duc de Bassano », debout, en costume de sénateur, porte le manteau de velours bleu, historié de passementeries, de palmes, et décoré de grands crachats d'argent. Le duc tourne la tête de 3/4 sur l'épaule gauche; son expression est fine et souriante; de la main droite tombante, il tient le chapeau à plumes du sénateur. Il entre au Sénat, car, au vestibule, nous apercevons la statue de marbre d'une Minerve. — Très beau portrait historique.

ROLL (Alfred-Philippe), élève de MM. Gérôme et Bonnat. — « M. Jules Simon », enlevé à la Gros et à la Géricault. Un portrait solide et dans le caractère de ce penseur large et généreux, dont la liberté, comme celle de Mme Rolland, doit, comme le soleil, luire pour tout le monde. — Mais, hélas ! où est la justice ? Existe-t-elle, même dans les arts ? J'en appelle à mon ami Roll, envers lequel les confrères ont été injustes, comme, cette année, envers Renouf. — (Voir les précédents Annuaires et le Salon présent.)

ROMANY (Ad. de Romance Mme). — « Vestris », le chapeau sur l'oreille gauche, nous regarde de face, avec un air stupéfait et goguenard. Une grande suffisance règne sur ces traits de jouvenceau. Il met son stick ou jonc de l'époque sous son bras, et part pour la victoire, car il a l'air d'un fier conquérant. En somme, il donne une triste idée de son intelligence.

SARGENT (John-S.). — « M. Carolus Duran. » Bien peint dans sa pose naïve d'excellent cœur, affable et dévoué à ses amis. Joli portrait clair, bien jeté, en désinvolture naturelle. (Voir les précédents Annuaires et le Salon.)

SCHEFFER (Ary). — « Lamartine », de 3/4 et se croisant les bras. Son large et beau front médite de nouvelles œuvres dont l'âme remplit la France ; ses beaux traits confirment cette méditation. — « Mme Guizot mère », assise de face dans un fauteuil rouge, ayant à côté d'elle le grand livre saint des protestants ; elle est coiffée d'un bonnet de tulle aux bords tuyautés, et entouré de rubans violets dont les brides tombent sur sa pèlerine noire. Elle est grave et sévère, et, les mains pres-

sées l'une dans l'autre, elle médite. Cette belle figure de face est presqu'en pleine lumière, car la pénombre est d'une vive transparence. — « Mme Scheffer mère », assise de profil devant une table et un in-folio ouvert. Elle suspend sa lecture et tourne de notre côté sa belle tête presque de face et en pénombre claire. Sa coiffure est une espèce d'auréole tuyautée qui va bien avec la collerette à 3 rangs également, genre Médicis. Elle pose ses mains sur les bras du fauteuil rouge, et elle se détache sur un rideau vert. — Cette figure pense, médite profondément. — Telle est la mère d'un des peintres les plus poètes du siècle. — « Mme Marjolin enfant » aimait bien son beau Terre-Neuve, aussi pose-t-elle sa petite main sur sa grosse tête, et lui sa tête sur le bras gauche de sa petite maîtresse. La jeune et future fiancée de l'illustre docteur est de 3/4, a les cheveux séparés au milieu du crâne par une raie, et les deux flots ondés encadrent son intelligente figure. Ses beaux yeux noirs sont perçants, et la plus vive intelligence illumine déjà cette figure enfantine. — « Le prince de Wagram » est assis de 3/4 et tourne sa belle tête grise de droite à gauche. Cette figure grave exprime néanmoins une grande bienveillance. — « Lamennais » assis de 3/4 dans un fauteuil gris à raies bleues ; il croise les mains et baisse sa tête puissante, dont les sourcils froncent ; les yeux bleu-foncé ont l'air sévère et triste. — Profonde méditation en cette belle étude. — « Le prince de Wagram » suivant une chasse et, la casquette à la main, appelant les chiens pour une vue. Son cheval blanc ne court pas, il vole... — Costume rouge, cor en sautoir. Le prince ressemble là un peu au duc d'Orléans. — Très belle chasse. —

« Villemain. » Le secrétaire perpétuel de l'Académie française est assis de 3/4 et s'accoude du bras droit sur son fauteuil, puis, de l'index, comptant dans sa main gauche, il suppute ou confirme une proposition. — Tête de face très lumineuse et remplie de pensée et d'observation. — « Son portrait », de 3/4 et en pleine lumière, est remarquable par son grand et large front. Il appuie sa main gauche sur un carton à dessin. — Ses yeux bleu-foncé regardent attentivement, et la contraction des sourcils vers le front prouve que le grand artiste médite et observe ; sa bouche s'entr'ouvre et a l'air de parler.

SENAVE (Jacques-Albert). — « Son portrait avec sa famille », formant un groupe. Mme Senave et lui sont assis et regardent leur fille debout et déchiffrant une partition, en l'accompagnant de la guitare. — Somptueux atelier où les élèves travaillent.

STEUBEN. — « Champion, l'homme au petit manteau bleu. » Front chauve, figure de 3/4, avec deux touffes de cheveux gris aux temporaux. Il sourit avec bonté, et est vêtu de son petit manteau bleu. — Toile de 20.

TRINQUESSE (J.). — « Une incroyable », et toute jeune ; elle est de 3/4 ; sa figure en lumière sourit, et ses cheveux blonds bouclés sont coiffés du large-bords du Directoire ; son petit corsage vert est décolleté, et un énorme bouquet de fleurs des champs brille sur sa poitrine décolletée. — Fin et délicat.

VALADON (Jules-Emmanuel). — « Manquant », c'est-à-dire qu'on ne peut affirmer de qui est cette

ravissante tête de jeune fille, qui a le sourire de celles de Greuze, et surtout l'air étonné de toutes ses figures. — « M. Marcille. » Une tête qui pense et vit, comme toutes celles que reproduit et prend sur le vif de la nature cet excellent artiste, M. Valadon. (Voir les précédents Annuaires et le Salon.)

VALLIN. — Cet « inconnu » debout, et portant à droite, lève fièrement la tête, et dans une expression fine et délicate. Sa tenue noire et sévère, rappelant le Consulat et l'Empire, et ses décorations devraient mettre sur la piste et donner le nom de ce savant, dont l'admirable portrait a un grand caractère en ce superbe paysage italien. Le volcan lointain, dont la fumée monte au ciel, le phare, la statue auprès, le golfe ou la baie, et les ouvriers haleurs sur la rive opposée, tout ferait supposer que cet inconnu est un géologue ou naturaliste en promenade en Sicile.

VERNET (Horace). — « Le Frère Philippe. » — Qui ne se rappelle cette bonne figure s'enlevant sur la muraille jaune de sa cellule, dans son costume noir, assis et interrogeant sans doute un enfant ? A la muraille un petit christ et une branche de buis, au-dessus d'une petite bonne Vierge de plâtre. — Quel succès en 1845 !

GALERIE INTERNATIONALE

DE

GEORGES PETIT.

A la page 500 de l'Annuaire 1882 de notre Dictionnaire de l'art universel du xixe siècle, nous avons, l'an passé, dans notre dédicace à M. Gérôme, membre de l'Institut, remercié les promoteurs et organisateurs de cette exposition internationale, qu'il ne faut pas être un grand prophète pour signaler et affirmer d'ores et déjà comme le noyau fécond d'où germera la section des Beaux-Arts de l'Institut universel. Nous nous bornerons donc à répéter que cette intelligente fondation, dont la base solide ne fera que s'élargir, sera celle du monument le plus beau et le plus utile qu'aura pu élever notre siècle à la gloire du groupement des nations dans le culte et la religion de l'art, cette source d'enseignement, de progrès et de civilisation.

L'an dernier, MM. Stevens, de Madrazo et de Nittis avaient l'honneur d'être les trois membres du comité organisateur du groupe fondateur. Quels que soient les motifs, élevés ou simplement pratiques, qui aient présidé à cette association, choisissant le mois de mai comme fête universelle de l'art de Paris, j'aime à retrouver, cette année, les trois noms précités. Qu'ils soient ou non naturali-

sés Français, que, dans ce groupe de douze artistes, la France ne soit représentée que par un quart, et que ces trois artistes français et membres de l'Institut n'aient point pris l'initiative, j'en suis fâché pour l'honneur patriotique ; mais ce qui me console, c'est de voir qu'on ne peut se passer ni de la France, ni de son suffrage, et j'ai la joie de penser que ce groupe puritain, représentant l'art des différentes nationalités, et tendant à faire ressortir sa propre personnalité artistique, comme celle de tous les nouveaux et futurs invités, j'ai la satisfaction de penser, dis-je, qu'en dehors de tout esprit politique, ce groupe aura la pudeur de ne pas prendre la France et Paris seulement pour un simple théâtre, ou un marché sur lequel le public français est trop heureux d'apporter son suffrage et son argent. Loin de là, j'aime à croire que, si, après l'odieux abandon où s'est trouvée la France en 1870, on a bien voulu, en 1878, s'incliner devant sa suprématie artistique, et qu'en définitive la plupart des gloires artistiques et étrangères se sont formées, baptisées et sacrées à Paris, j'aime à croire encore que la France a le droit légitime de revendiquer cette maternité de l'art, et, pour conclure, que l'objectif de ce groupe civilisateur doit être de fonder *la section de l'art de l'Intitut universel*, dont la Galerie Georges Petit est, et sera, de plus en plus, le rendez-vous annuel.

Oui, la France a le droit de dire à toutes les autres nations : Si l'art n'a pas de patrie, il lui faut néanmoins un point de ralliement, et, comme toujours, je suis heureuse de vous inviter tous les ans à venir, au mois de mai, et même à n'importe quel autre mois, nous aider, par vos œuvres, à apporter l'enseignement, l'éducation, l'instruction, en un

mot, la civilisation, qui doit rapprocher, relier dans l'amour commun du beau, du bien et du vrai, toutes les nations aujourd'hui divisées par la guerre, les intérêts et les orgueils leurs passions jalouses. Et, pour mieux cimenter vos rapports de peuples à peuples, ne vous bornez pas seulement à exposer vos œuvres, unissez-vous par correspondance, et, par adhésion, en section homogène de l'art universel ; et par votre comité de correspondance, augmentez le nombre de vos adhérents et prosélytes. Nous pourrons alors nous flatter de marcher, les premiers, en tête et en éclaireurs de la Genèse nouvelle, dont la science facilite si largement et si ouvertement l'éclosion et le règne prochain, par ses découvertes merveilleuses qui rapprochent, de jour en jour, les peuples faits pour s'aimer et non se détruire. En répandant partout votre idiome commun, simple et facile à la séduction des cœurs et des esprits, par l image qui communique la pensée et le sentiment, votre grand livre de l'art aux vastes pages, qui s'expliquent d'elles-mêmes, soit par la toile peinte ou par le marbre ciselé, en enseignements vivants, ayant des corps, des esprits et des âmes, ce grand livre aura l'honneur d'être le premier initiateur, et de précéder la littérature et la poésie écrites en tant d'idiomes divers. Accentuez tant qu'il vous plaira votre caractère international, vous devez, malgré toutes les divisions et nuances de l'esprit humain, tendre tous et converger, par vos talents et vos génies, vers l'unique et divine synthèse : vers le beau idéal, cette splendeur du vrai qui sera toujours la devise du drapeau de l'art. C'est pourquoi, en terminant cette profession de foi qui n'a pas varié depuis le commencement de cette publication datant d'une

dizaine d'années, lors de l'exposition au profit de l'Alsace-Lorraine, nous avons la joie de nous rencontrer en communion d'idées et de sentiments internationaux avec MM. les fondateurs de cette réelle section de l'art universel qui a eu le bon goût de se mettre sous le haut patronage éclairé d'un comité de membres honoraires dont nous donnons les noms suivants :

Lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre ; — Baron Beyens, ambassadeur de Belgique ; — Duc de Fernand-Nunez, ambassadeur d'Espagne ; — Général Comte de Ménabréa, ambassadeur d'Italie ; — Auguste Belmont, (New-York) ; — Marquis d'Azéglio ; — Ferdinand Bischoffsheim ; — Comte Gilberto Borroméo ; — Dmitry-Botkin, président de la Société des amateurs des Beaux-Arts à Moscou ; — Comte N. de Camondo ; — E. Cavaglion ; — W.-W. Corcoran, fondateur du *Corcoran Gallery* de Washington ; — Henri Cernuschi ; — Gustave Dreyfus, membre du conseil de l'Union centrale des arts décoratifs ; — Alexandre Dumas ; — Charles Ephrussi ; — Ramon de Errazu ; — Edmond de Goncourt ; — John Taylor Johnstone, directeur du *Metropolitan Museum* de New-York ; — Léon Lambert ; — Sir Frédéric Leighton, président du *Royal Academy* de Londres ; — Sir Philipp Cunliffe Owen, directeur du *South Kensington Museum* ; — Jules Van Praet ; — Antonin Proust, député, président de l'Union centrale des arts décoratifs ; — Jean Rousseau, directeur du Musée royal de Bruxelles ; — Comte C. Seckendorff ; — W.-H. Stewart ; Baron Jules de Vaux, secrétaire de S. M. le Roi des Belges ; — Sir Richard Wallace.

Th. Véron.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PEINTURE

CABANEL (Alexandre). — « Portrait de Mlle D. C... », traduit aux Annuaires antérieurs. — « Portrait de M. Pierre Cabanel », de face en parti-pris d'ombre et de lumière, fumant sa cigarette, ou du moins la tenant entre l'index et le médium. — Joli buste en bel éclairage, et dont la physionomie est vivante. — « Rebecca et Eliézer. » Fatigué de son voyage, Eliézer s'est assis pendant que ses chameaux s'abreuvent ; tout à coup, il aperçoit Rebecca qui se penche avec grâce et leur verse une nouvelle eau fraîche et abondante ; l'un des ruminants dresse majestueusement sa tête en l'air. Eliézer, attendri de cette attention, lève la main par un sentiment d'admiration et de douce surprise. « Plus de doute, pense alors le serviteur d'Abraham, voici l'épouse d'Isaac ! et mon maître sera heureux de mon choix. » Cette scène pastorale et d'une belle note du plus pur orient se passe par une soirée, à l'heure du crépuscule et d'un ciel d'or couchant ; les chameliers viennent faire boire leurs dromadaires, et des femmes arrivent pour puiser de l'eau. — Superbe toile d'un accent tout à fait biblique. — « M. A. Armand », la figure de face, la tête un peu renversée en arrière et inclinée sur l'épaule gauche, appuie ses mains sur les deux bras du fauteuil dans lequel il est assis. — M. A. Armand est sans doute architecte comme l'attestent le T et l'équerre à ses pieds, et la table chargée de livres et de statuettes antiques, des mineraux, Vénus, etc. ? C'est un des beaux portraits de ce maître. — « Les noces de To-

bie. » Comme elle est belle cette suave Sara, fille de Raguel! Elle est assise de profil, et porte la main à son beau front. Et comme Tobie lève les mains au ciel, dans son admiration! Aussi va-t-il se fixer à Ecbatane, auprès de son beau-père. — Encore une note orientale d'un grand maître du genre.

CHELMONSKI (Jozef). — « A la chasse » nous montre un jeune piqueur polonais volant au galop de son cheval brun, et activant, à coups de fouet, les chiens lancés à vue sur un lièvre ou un chevreuil. Le temps est gris, et nous sommes en novembre, à en juger par les feuilles jaunissantes. — Qualités et verve en cette chasse. — « Une route boueuse » vient de faire casser la roue d'un petit véhicule attelé de trois chevaux. Le voyageur attend que le voiturier ait raccommodé son moyen de transport. Il a les pieds dans la boue comme les chevaux, et la suite du voyage n'a rien de rassurant en cette boue et ces flaques d'eau. — Direct et nature. — « Un marché » représente au 1er plan un cocher attendant avec sa voiture, d'où le maître est descendu pour aller prendre du punch au thé avec quelques consommateurs ou fermiers attablés sous une tente; d'autres tentes à gauche indiquent que le marché est de ce côté. — Vue et groupes bien touchés et enlevés. — « Au matin. » La terre est couverte de neige, et à la porte d'une auberge qui un a coq pour enseigne, on voit la foule des pauvres gens qui viennent prendre la goutte matinale. Quelques voyageurs à cheval et d'autres en traîneau s'enlèvent en vigueur sur les terrains de neige maculée par les piétons et les chevaux. — Très bel effet de neige, où la dominante lumineuse est la neige ensoleillée sur les

toits. — « Une halte de cosaques », portant le n° 560 du Salon, et dont nous avons rendu compte (voir l'Annuaire 1882). — « Un paysan Russe », allant à la ville, vient d'enfoncer dans près d'un mètre 50 de neige, de la roue droite de sa charrette. Le malheureux est renversé du côté de la roue disparue. Quant à la gauche, elle paraît encore, et le cheval noir, effrayé, tire de toutes ses forces, et promet un nouveau malheur. Le paysan et l'animal, ainsi que la charrette embourbée, sont dans l'ombre, et leur pleine vigueur s'enlève sur le ciel brun et la neige. — Episode ou accident donnant un motif assez dramatique.

COLIN HUNTER. — « Pêcheurs de moules », « Un loading », « Le remorqueur », « Un port d'été », « Les brisants ». Cinq belles marines claires, dont nous faisons un bloc, attendu qu'elles sont à peu près toutes du même effet clair et vibrant de vagues argentées, par un ciel blanc et azur.

HÉBERT (Ernest). — « Le matin et le soir de la vie. » Splendide aurore que cette belle fille au type juif portant à droite la tête fière et relevée, aux traits puissants, aux lèvres lippues de sa race, et aux yeux noirs, couvant sous leurs orbites, comme des volcans sous leurs cratères ; sa chemise débraillée laisse voir une gorge naissante et de bronze, ou plutôt de cuivre doré, comme tout son ton olivâtre. Elle est grave et réfléchie. C'est ainsi que les Léopold Robert et, ici, Hébert comprennent des porteuses d'eau venant remplir leurs vases ou amphores à la fontaine. — Voici donc le matin ; et, au bas du timbre ou de la cuve où tombe l'eau de la source, derrière cette aube poétique et vibrante comme la fanfare de la sève et

l'exubérance du printemps en amour, voici le soir de la vie, c'est-à-dire la pauvre vieille femme usée, que le sommeil abrutit, et qui n'attend plus que le dernier et profond dont on ne se réveille plus. — Hélas! hélas! ô poète! ton contraste ou tes deux extrêmes sont d'une accablante vérité. Et nous aussi, hélas! nous fûmes au matin, nous voici au soir dela vie. — « Les filles d'Alvita » sont cousines germaines des Cervaroles; elles reviennent toutes deux de la fontaine et portent leurs vases sur leurs têtes, à la manière des antiques portant leurs amphores, comme dans l'incendie du Campo-Vecchio de Raphaël. Elles marchent avec la majesté et la gravité héréditaire, au milieu de ces roches aux tons de marbre. — Grand caractère et noble style. — « La Pastorella », coiffée et drapée comme les bergères de cette Campagne poétique de Rome. Quelle fine et suave figure dans la douce pénombre que lui fait sa coiffure italienne! Comme le petit rayon de lumière, vibrant sur la pommette et le nez, suffit pour nous montrer la beauté de cette rêveuse s'appuyant sur son bâton! Quelle rêverie! — C'est de la poésie au sublime que cet effet de rêverie agreste, dans ce bain de lumière crépusculaire dans la Campagne de Rome. — « La Tricoteuse » est dans le même esprit et le même effet, mais plus vibrant. Le pli du mouchoir blanc et le petit tricot de laine donnent une note de vigueur qui éclaire toute la toile, et permet de juger encore la finesse et le caractère de ce type de fillette romaine, d'une suavité peu commune. — « La Carmela » est presque assise sur le timbre ou la cuve de la fontaine; de la droite elle s'appuie sur le côté de pierre, et s'accoude du bras gauche sur son amphore de cuivre. Sa tête, rêveuse, triste ou jalouse,

a l'air d'être labourée par les poisons et venins d'un amour trompé. — C'est triste et poignant. — « La Rosa Néra », que nous avons chantée dès sa naissance, et dont cette petite toile nous semble une réduction :

> Que fais-tu, là, Rosa Néra,
> Assise au bord de la fontaine ?

pendant que les vieilles jasent et médisent de ce pauvre petit cœur navré... et... telle était notre impression de jeunesse alors... et elle n'a pas varié sur cette élégie. — « Le marché à San Germano » nous montre des marchandes d'œufs, de graines, de céréales, etc. Toutes rêveuses, poètes, mais pas trop marchandes... — « L'Allée », où, triste et rêveuse, la pauvre veuve marche sur les feuilles jaunies qui jonchent la terre. — Quelle poésie, ouvrant à l'imagination des champs plus vastes que celle de Millevoye : « La chute des feuilles » ! Cette veuve solitaire est poignante dans sa solitude ; chaque pas, faisant craquer les feuilles desséchées, est comme le coup d'un glas funèbre. — Triste ! triste ! cette élégie, ô poète qui souffres ! Ta peinture est une élégie, une souffrance qui rappelle souvent les « Nuits » d'Alfred de Musset.

LEIBL, à Aibling (Bavière). « — L'Eglise » se résume, ici, en trois fidèles aux trois types suivants : le 1er, un profil de bonne vieille coiffée en mouchoir noir et qui, les mains jointes, suit et regarde attentivement le service divin ; la 2me bonne vieille a la tête penchée et abîmée de 3/4 dans son missel ; la 3me, une paysanne bavaroise au mouchoir blanc à fleurs pour fichu et au petit corsage, avec tablier

blanc tranchant à vif sur sa robe bleue rayée. Elle aussi lit attentivement son livre de messe. — Quelle attention! quelle foi! Superbe tableau, qui a peut-être plus de sentiment qu'Holbein, dont ce peintre est congénère. — « L'Œillet. » Une paysanne bavaroise accoudée, du bras gauche, sur une chaise, tient, de la droite, un modeste œillet rouge, et tournant sur l'épaule gauche sa tête aux petits yeux, mais aux grands traits, elle sourit bienveillamment.

MADRAZO (De). — « Mme P. V... ». Debout et de 3/4, la tête de face et coiffée d'un feutre gris à plume tombante, elle s'appuie de la main droite sur le bras d'un fauteuil Louis XIII, et de la main gauche tient ses gants gris-perle. Son corsage de satin noir, manches à gigots, a des velléités de costume Longueville, ainsi que la jupe à longue traîne, aux deux plis cassés à beaux reflets. Les yeux d'un bleu foncé de Mme P. V. laissent échapper de leur puissante paupière un regard assez souriant et d'accord avec la bouche aux coins relevés. Mme P. V. s'enlève sur un fond amarante, qui a pour note de transition la couleur laque du fauteuil. — « A son ami Coquelin. » Le spirituel comédien est représenté dans un des rôles pris à Frédérick Lemaître : « Ruy-Blas », ou Don César de Bazan ». Il est en marche triomphante, le poing droit sur la hanche et la main gauche appuyée sur la poignée de sa rapière fait relever derrière lui les loques de son manteau. Il lève sa tête et regarde de toute sa hauteur, la moustache aux larges crocs en l'air. Son dédain est superbe. Son justaucorps satin rose, le haut-de-chausse velours rouge et les bas de satin jaune, le tout est ravissant de cou-

leur. — On dirait un fin Vélasquez. — « Sortie de bal masqué. » (Voir l'Annuaire du Salon, où a été traduit ce charmant et spirituel tableau.) — « Coquelin dans le rôle de Gros-René. » Dans ce petit portrait genre Meissonier, Gros-René commence à se brouiller avec Marinette. — C'est tout à fait l'expression voulue du rôle, et touché de main de maître. — « Mme S... » est debout, en robe blanche, poitrine et bras nus, jouant avec son éventail. — La tête de face est en pleine lumière, comme les bras, et animée d'un délicat et fin sourire. Mme S. s'enlève en blancheur sur un rideau de velours bleu foncé. — Portrait distingué et d'une grande finesse, dont le modelé est large, et la carnation vraie et argentée. M. Madrazo peut, à bon droit, être classé parmi les coloristes de premier ordre congénères de Chaplin.

MUNKACSY (De). — « Paysage, soleil couchant », derrière les beaux massifs d'un bois qui borde une route où chevauche un laboureur rentrant avec sa herse à la ferme. La bergère, avec son troupeau, est sur le talus qui longe le chemin; au bout de cette petite dune, du fond du vallon, s'élève le clocher du village. — Très beau ciel, où les nuages d'or du soleil qui se couche font des vibrations de flamme ardente ; et au bas de l'horizon, le feu rouge cinabre du disque-roi à son coucher. — Heureux peintre! tous les talents, même celui des natures mortes, comme nous le prouvent ces « fleurs », pivoines, roses, et roses trémières, s'élançant de ce japon comme un bouquet de feu d'artifice. — « M. J. K... », de 3/4, debout, le pouce et l'index gauches sur un fauteuil et la main du même côté, gantée, a de grands favoris et des moustaches. Son front, un peu dénudé,

pense, ses yeux voient à travers leurs lunettes, et tout ce beau facies sévère est d'une vivante expression réfléchie. — D'où vient, hélas ! que M. Munkacsy n'expose plus au Salon ? C'est regrettable pour lui-même et encore plus pour le public, car presque toujours les absents ont tort. Et quelques déboires qu'un talent de cette maîtrise ait eu à subir d'inférieurs, le public est là qui, dans son esprit impartial et désintéressé, venge les vrais talents, victimes d'injustices et de basses jalousies. — Quant à nous, nous rappellerons à M. Munkacsy qu'Eugène Delacroix, Corot et Courbet ont souffert aussi des injustes et jaloux confrères ; mais le grand vengeur, le temps, les a bien vengés par l'immortalité qu'il a refusée à leurs détracteurs !

NITTIS (De). — « Les ruines des Tuileries. » Les passants traversent le Carrousel par un effet de lever de soleil. Deux jeunes dames gagnent le guichet du Louvre ; et au 1[er] plan, à droite, deux marchands à la barque débouchent de la rue de Rivoli. — Le soleil se lève sur les ruines des Tuileries. — L'État a eu le bon goût d'acheter cet excellent tableau, d'autant plus utile qu'à présent il ne reste plus rien de ce monument, dont les ruines ont disparu. — « Une Parisienne », assise de profil et se détachant sur un pêcher en fleurs. Joli buste, rempli de qualités. — « Le thé » est pris par une nombreuse société, dans un salon plein d'invités. L'amphytrionne, de dos et aux épaules charnues, au 1[er] plan, est assise à une table chargée de fleurs. — M. de Nittis peut, à bon droit, être considéré comme un des premiers maîtres et chef de l'école dite impressionniste, car toutes ses œuvres, enlevées directement sur la nature fugitive, en ont une

impression juste et vraie. Depuis une dizaine d'années, nous l'avons pu constater, notamment l'an dernier, à l'Art décoratif. — (Voir l'Annuaire 1882.)

ROBERT-FLEURY (Joseph-Nicolas). — « Scène de la torture, Inquisition. » Nous revoyons avec encore plus d'effroi qu'en notre jeunesse émue et terrifiée ces horreurs des Torquemada et duc d'Albe. Le patient hurle de douleur, car le bourreau lui brûle les pieds à un brasier ardent ; à sa tête, d'idiots scélérats écrivent de prétendues réponses que provoque un misérable ; mais le malheureux, en fait de réponse, ne pousse que des hurlements de douleur. Les inquisiteurs, le Saint-Office sont là debout, qui se repaissent de ce crime. — Horreur ! — « L'Auto da fé » est la note crescendo. ou plutôt la finale. Il est déjà hideux de voir ces malheureuses victimes se tordre dans les flammes dont les bourreaux attisent le foyer ; et voici de nouveaux martyrs que l'on amène, les bras et mains liés de cordes. La pauvre femme de face et à genoux, et le malheureux qui va passer, pieds nus, sur le cierge allumé ; la foule, les moines qui se pressent à ce spectacle dont ils sont les pourvoyeurs, tout cela est hideux, effroyable. — Bravo, M. Robert-Fleury ! — « Benvenuto Cellini », assis sur un bahut sculpté, les genoux croisés, et s'accoudant sur la jambe gauche pour supporter sa belle tête de 3/4 et en méditation ; c'est bien là le grand sculpteur et le premier fondeur en bronze, qui ne dédaignait pas de faire des coupes, des aiguières et des bibelots de bronze, ainsi que des morions et des boucliers. — Très belle figure, au type de génie qui pense gravement. — « Charles-Quint à Saint-Just » est apporté

sur sa chaise pourpre ; ses courtisans, ministres et moines en frocs blancs, sont debout auprès du monarque revenu des grandeurs. — « Adieux de Charles-Quint à sa maison. » Il part, malgré les supplications de ses amis et serviteurs qui s'agenouillent et baisent les mains de leur maître. Les hallebardiers rouges, un genou en terre, baissent leurs hallebardes. — Jolies petites esquisses à effet, et bien enlevées dans leur fine ébauche. — « Galilée devant le Saint-Office. » Il pose la main sur la Bible et répète le texte du serment que lui impose le grand inquisiteur, qui lui fait ainsi abjurer sa découverte scientifique comme une erreur; mais, en frappant du pied trois fois la terre, il s'écrie mentalement ou assez bas pour n'être point brûlé vif : *E pur si muove!* — Belle mise en scène d'ignorantes brutes pompeusement vêtues et voulant brûler ou raturer le génie. — « Décapitation de Marino Faliero. » Le doge de Venise descend majestueusement le grand escalier qu'il foulait naguère dans toute sa puissance, ainsi que ses prédécesseurs. Aujourd'hui, hélas ! il va s'agenouiller sur le coussin d'or que le bourreau a mis sur la première marche, et la tête du noble vieillard va rouler sur ces marches qui seront sa roche Tarpéienne, après avoir été son Capitole ! — Superbe mise en scène ! — « Scène d'avare » à genoux et faisant semblant de revenir de la chasse avec son chien discret ; il rentre dans le cabinet des panoplies d'armes, accroche son fusil à pierre à côté des arquebuses, etc... Mais, tout en écoutant et en épiant, de l'oreille et de l'œil au guet, il se traîne à genoux, ouvre sans bruit son coffre-fort pour y déposer une bourse au flanc rebondi. — Ah! si le Suez eût existé, comme il eût changé d'avis !

STEVENS (Alfred). — « Fedora. » Véritable fleur nuageuse s'enlevant doucement, en flou vaporeux, sur du satin vague, au milieu de fleurs pâles. — Comme elle est dans les limbes ! comme cette tête idéale songe à des sphères inconnues, là, dans ce boudoir qui s'associe à ses idées et dont elle est la note douce, calme, dans son harmonieuse vibration ! Et, quelle que soit la source de cette immatérielle inspiration, je vois en cette œuvre le type idéal de Sarah Bernhardt, dont le génie couve sous cette auréole de cheveux d'or. — « La grande marée » vient jeter son écume blanche jusque sur le barrage et la digue du port, où une jeune femme romanesque, debout, admire ce grand spectacle. — « En vue du Havre. » Deux jeunes personnes, l'une debout, l'autre assise au bas d'un canot, sont sur une plage, en vue du Havre. Joli aspect. — « L'électricité » personnifiée par une fort belle femme de profil et les cheveux épars, tenant un chat noir dans ses belles mains. — « Un salon, tableau sur glace. » Trois dames du monde *high-life* sont dans un salon, que l'on pourrait presque appeler une galerie de tableaux. Deux sont assises sur une causeuse, et la 3e, debout, en robe de satin à traîne, s'appuie les mains sur un guéridon et tient le dé de la conversation avec ses deux amies. Qualités. — « Le portrait d'Auguste Montrosier » est de face, la tête inclinée sur l'épaule gauche, dans un bon parti-pris d'ombre et de lumière. L'enfant regarde son peintre et sourit. — Cette étude, enlevée du premier coup à la diable, est très satisfaisante. — « Temps gris. » Charmante petite marine qui ne dément pas son nom. Car le ciel, la mer et même la plage, à quelques nuances près, tout est gris, sauf les vigueurs des barques et du vapeur qui

pointent le ciel. — Très fine d'aspect, cette charmante marine. — « Le Goëland » a donné, avec son joli plumage gris, la note générale et la gamme de cette charmante marine ; c'est encore fin et délicat. — J'ignorais que cet artiste éminent cumulât autant de talents à la fois. S'il est un peintre ayant son cachet personnel, sa griffe individuelle sur toutes ses créations anti-banales, certes, c'est bien M. Stevens !

WATS (Sir G.-F.) est un maître et, avec son pastel, il réalise des effets dignes du Jacopo Robusti : tels que « la création d'Ève », dont le mouvement est puissant comme du vrai Tintoret et d'une verve endiablée.— « La dénonciation de Caïn » est également d'une vigueur d'imagination étourdistante. Caïn, debout au-dessus du cadavre d'Abel, est écrasé par une colonne de feu, et les démons le chassent devant eux, dans des mouvements terribles et infernaux.— Citons en outre : « Ida », au joli profil d'une extrême finesse.— Très bon buste bleu au pastel.— « Paolo et Francesca de Rimini », groupe un peu grisaille des deux amants qui, dans leur pose, sont unis tendrement. Ce groupe ne manque point de drame et n'a rien de commun avec le même sujet traité si souvent.— « Ève, dans son repentir », est vraiment dramatique et ne sait où cacher le remords de sa faute. M. Wats prouve une fois de plus que les moyens du grand art sont partout, même dans le pastel.

WHISTLER (J.-A.-M.). — « Arrangement en noir ; portrait de Mme de C... », debout et de profil noble et sévère, un peu levé, mais sans fierté ni hauteur ; un superbe camée pur, simple et d'une grande réflexion. Sa belle tête blonde, comme son

chapeau brun, s'enlèvent sur la robe noire, et l'ensemble se détache encore sur un effet sombre et noir et un terrain brun. — Poésie et effet dramatique. — « L'arrangement gris » est la gamme voulue, cherchée et trouvée, chez ce peintre à vareuse grise s'enlevant sur fond gris. — Tête rêveuse de 3/4. — « Nocturne en gris et or », ou simplement brume au crépuscule, où les becs de gaz jettent des lueurs d'or. — Tendre et fin. — « Harmonie en bleu et argent. » Mer bleue où se mirent les nuages, azur du ciel, ainsi que l'argent des autres nuages dans les vagues qui viennent lécher la plage. Effet encore tendre. — « Nocturne en bleu et argent. » Là-bas une ville ou village, où trois peupliers et un clocher se dressent en obélisques sur le ciel très sobrement donné ; en revanche, une mer, ou un lac immense. — « Harmonie en gris et brun. » Pont de bois comme à Dinart, par un effet gris auquel le brun de la jetée fait un contraste et une transition harmonieuse. — « Nocturne en bleu et or. » Le bleu domine ; mais je ne vois d'or que dans la pleine lune et la réflexion des lumières des maisons et des bâtiments dans l'eau du pont. — « Nocturne en noir et or », et tout simplement un feu d'artifice par une nuit, dont la fumée pyrotechnique augmente l'intensité, et où éclatent les fusées et les étincelles. — Ce chercheur d'effets les trouve dans leurs nuances multiples.

FIN ET AVIS.

La Galerie Georges Petit annonce de fréquentes expositions des chefs-d'œuvre de toutes les galeries internationales ; je m'en voudrais de ne point communiquer cet avis à mes lecteurs.

LACUNES ET SUPPLÉMENT

BACCANI (Attilio). — Il nous plaît de rappeler ici la fâcheuse absence de ce portraitiste italien d'origine, et fixé à Londres, d'où il nous envoyait, tous les ans, au Salon de Paris, des portraits pleins de distinction. — Serait-il arrivé un malheur, pour nous priver ainsi de ce talent délicat qui avait une ligne et une composition poétiques se ressentant un peu des conseils d'E. Hébert, son maître?

CANTEIGREL (Félix-Eug.). — « Un chemin à Herrisson (Allier) », plein de pensées et d'inspirations poétiques, car on ne peut le gravir sans jeter à droite et à gauche un regard à ces blocs de silex au 1er plan, et à ces bouquets et taillis de chênes habités par les lapins et les lièvres ; puis, lorsqu'on arrive aux massifs de gros chênes, on peut se reposer sous une ombre qui délasse et rafraîchit le voyageur. S'il est poète, il a le droit de s'inspirer là du calme des grands bois solitaires, et s'il est peintre, comme M. Canteigrel, il lui est facile d'ajouter un pendant à ce beau motif, car, au haut du sentier, à l'horizon de cette dune sombre à gauche, on doit avoir l'embarras du choix des sites pittoresques. Quant à ce chemin ou sentier à Herrisson, M. Canteigrel nous l'a frayé et peint, ainsi que ses deux côtés, avec une consciencieuse et fidèle palette vigoureuse, qui promet un puissant maître ; car, avec les conseils et la direction de

M. Auguin, l'Ecole de Bordeaux sera une des premières de France ; j'en appelle au maître, M. Français, le doyen des paysagistes.

MALBET (Olivia). — « Mi-Carême. » Il paraît que Pierrot et Colombine s'en sont donné, après le bal masqué, si j'en juge par la desserte. D'abord, Pierrot a coiffé la fine champenoise vide de son chapeau légendaire orné d'une plume rouge ; à côté, sont les roses, lilas, et le bouquet oublié, ainsi que le loup, auprès des demi-tasses, dont l'une renversée près de l'éventail et des écharpes soie jaune et velours bleu. La cigarette et le cigare sont encore là, à côté des verres mousseline pleins ; et le sucrier ou la théière aux reflets argentés donne là sa note. — J'eusse été d'autant plus contrarié d'oublier cette charmante nature morte, que Mlle O. Malbet est en grand progrès.

MIRIEL (Gilbert-Emile-Alfred), né à Brest, professeur de l'école navale à Brest, rue de Paris, villa des Arts. — Encore un bien regrettable absent, un vrai maître de dessin, non seulement à l'école navale, où il a conquis tous les grades supérieurs du professorat, mais encore pour l'art lui-même, où M. Miriel peut, à bon droit, briguer une place légitime à côté des Allongé et des Lalanne. Du reste, on en peut juger par nos notices aux précédents Salons, où M. Miriel s'est maintes fois surpassé dans ses immenses fusains fixés. Rien de plus grandiose d'aspect et de plus puissant que ces beaux motifs de la grande nature, que M. Miriel est allé fouiller au bord des torrents des Alpes ou des grands pics de la Suisse et de la Savoie. Et surtout rien de plus décoratif que ces sujets traités largement, comme nous avons pu le

constater une fois de plus, cette année, à l'Art décoratif, sous ce titre : « Le soir au bord d'un cours d'eau » ; fusain sur toile ; stores dont le motif vrai et nature est rempli de la poésie de cette heure du crépuscule. Et même nous pouvons ajouter, avec toute l'autorité de ce neuvième Annuaire et des 50,000 notices antérieures de traductions d'art de toutes classes et genres, que M. Miriel n'est pas récompensé selon son mérite supérieur qui le classe, à nos yeux, comme un des premiers maîtres du fusain fixé.

PERVINQUIÈRE (baron Henri), né à Poitiers en 1823 et décédé à Poitiers le 21 avril 1883, ne se sentait pas de vocation pour suivre la carrière de son père, jurisconsulte des plus distingués ; il en sentit, en revanche, une très prononcée pour l'art du dessin et de la peinture. Dès son enfance, il fut séduit par le spectacle de la nature, riche en couleurs et en aspects poétiques, de la Vendée et du Poitou, dont le paysage luxuriant variait à chaque pas aux yeux du jeune observateur.

Tantôt, il admirait des collines boisées dont les massifs accidentés se déroulaient en plans successifs, soit en futaies élevées et aux lignes grandioses, dont les échos majestueux répétaient les sons des cors des chasseurs courant le roi des forêts, soit en taillis aux frondaisons couleur Sienne brûlée s'échelonnant sur des coteaux aux terrains multicolores d'ocre jaune, ou de brun rouge, dans lesquels pousse avec orgueil la vigne aux pampres jaunissants. Il remarquait ces terrains, coupés çà et là par de petites chaînes de rocs de silex d'un gris-perlé tendre que cramponnent, dans leur vitalité robuste, les mousses dorées et les lichens aux

tons vifs. Il remarquait encore, ce jeune et futur paysagiste, amant de la nature pittoresque, que toutes ces collines servaient d'amphithéâtres à de véritables vallées de Tempé où serpentaient, entre les peupliers élevés et les saules amers, des rivières fumantes dès l'aube, lorsque la sarcelle et la poule d'eau s'enfuyaient à l'approche des ruminants venant boire dans le Clain, rêveur dans les fosses et murmurant sur les grèves de sable, où tremblent les joncs et les roseaux. Sur les sommets de ces vallons s'étendaient de vastes plaines blondes d'épis dorés, qui, loin d'avoir l'aspect monotone et à perte de vue de la Bauce, étaient rompues par des accidents de terre, des buissons, et surtout des groupes d'énormes bouquets de noyers verts.

Mais ce qui frappait et captivait surtout l'attention du futur peintre d'animaux, c'étaient les meutes de saint Hubert, les griffons de Saintonge, les briquets du Poitou, alors que les chasses défilaient en suivant la voie du cerf, du chevreuil ou du lièvre, avec l'accord et l'harmonie de leurs voix diverses, se mariant au bien-aller de la trompe sonore. Ce qu'il peignait déjà par la pensée avec joie, c'étaient les intrépides cavaliers, en uniformes rouges, débouchant des forêts sur leurs montures haletantes, ou sautant les fossés et les fondrières.

Telle fut l'éducation vaillante de notre cher et regretté confrère. Elève de l'*Alma parens*, de la nature splendide de vie et exubérante de couleurs ardentes, Henri Pervinquière ne tarda pas à devenir un paysagiste et peintre d'animaux plein de verve et de science réelle. J'ignore si, comme Géricault, Troyon et Rosa Bonheur, il disséqua les chevaux et les chiens ; mais ce qu'il y a de bien

certain, c'est qu'anatomiste savant, il connaissait à fond l'ostéologie, les muscles du cheval, du chien dont il saisissait les mouvements vrais, et auxquels il donnait la vie et toutes les allures familières à ces amis de l'homme. — Aussi, le talent d'Henri Pervinquière grandissait-il tous les ans, au point de mériter son classement parmi les maîtres animaliers de l'école contemporaine. C'est au milieu des progrès ascendants de cet amateur, né artiste et plus fort que bien des artistes de profession, que la mort implacable vient de nous enlever ce compatriote au noble cœur que tous les amis de l'art pleureront et regretteront sincèrement.

RANSONNET (Baron Eug. de). — Encore un puissant et très délicat coloriste, qui, tous les ans, nous envoyait des vues de l'Inde, où l'aspect de cette brûlante nature nous rappelait la riche couleur de Decamps, notamment dans « la Matinée sur le Gange, à Bénarès », et « les femmes Hindoues sur le bord de l'étang de Valkechvar, à Bombay ». Certes, pour l'histoire et la richesse de l'art contemporain, il est à regretter que des artistes de cette valeur ne brillent plus, hélas ! que par leur absence. — C'est pourquoi nous conjurons cet ami de M. Makart de revenir sur la brêche à Paris.

RIOU (Edouard). — « Campement de la mission du docteur Crevaux sur les bords du Rio-de-Lesseps ; fusain. » — J'aurais été on ne peut plus contrarié de passer sous silence ce superbe fusain fixé, nous donnant une forêt vierge de l'aspect le plus grandiose et au pied de laquelle coule le Rio-de-Lesseps. C'est sur un petit pont de bois que nous avons aperçu le grand explorateur interrogeant des noirs indigènes de ces contrées, rappe-

lant les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre. Toutes les lianes inextricables qui se suspendent aux branches de ces arbres géants donnent à ces lieux sauvages un terrible aspect ; et ce grand dessin, souvenir local d'une mission savante, nécessitait une mention honorable.

SALLÉ (Pierre). — Il est incompréhensible que cet artiste, lauréat de la médaille d'honneur de Lyon, n'ait rien envoyé, cette année, au Salon de Paris. C'est d'autant plus regrettable qu'à ces derniers salons, les tableaux de M. Pierre Sallé se distinguaient par leur facture large et puissante, comme notamment « les Ramasseuses de colza », qui avaient eu un réel succès. — Nous ne pouvons qu'attribuer à un cas de force majeure l'absence de ce vaillant peintre Lyonnais, et nous espérons qu'il nous en dédommagera, l'an prochain, par une œuvre hors ligne. — Rappelons, en terminant, le bon tableau des « Moissonneurs », que nous avons admiré l'an dernier, au Salon, et qui donnait une évolution et nouvelle preuve de ce talent souple, variant sa voie. (Voir les précédents Annuaires.)

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

ET

CONCLUSIONS SUR LE SALON

ET LES DIVERSES MANIFESTATIONS DE L'ART

EN 1883

Après avoir traduit toutes les diverses manifestations de l'art annuel, les déductions que nous tirons de ce scrupuleux examen, et notamment sur le Salon, corroborent notre opinion de l'an passé sur les conséquences logiques, produites par l'autonomie et la liberté rendues aux artistes. Tous le essais ne sont point, hélas! toujours concluants, et l'essai de la liberté n'en implique point la réussite, pas plus que l'avènement prochain du règne de ce noble principe qui ne peut se passer de ses deux sœurs : la fraternité et l'égalité, ainsi que ces dernières ne peuvent se passer de la liberté Au contraire, il n'est pas de carrière, dite libérale, qui ne soit moins favorable à l'avènement de ce triple règne utopique que la carrière des arts. Chose d'autant plus facile à prouver, que l'art est une royauté, une aristocratie des plus fières et qui n'admet aucun communisme avec l'infériorité et la médiocrité souvent envieuse et jalouse. Or, comme généralement les extrêmes, tout en s'ex-

cluant, se rapprochent souvent par les mauvais côtés de notre ingrate nature humaine, si l'aristocratie est humiliée du contact des plébéiens, et s'empresse de l'éviter, de s'éloigner de ces nouveaux arrivants sur la scène et venant revendiquer, avec leurs œuvres et leurs titres, leur part au banquet de la gloire et des faveurs du public (gloire et faveurs qui se traduisent par les commandes et les acquisitions), oh ! alors, les plébéiens, à leur tour, deviennent d'aussi vaillants tireurs d'échelle que les aristocrates les plus hautains.

Donc, dès l'arrêté ministériel rendant aux artistes leur autonomie que nous demandions nous-même depuis si longtemps, nous avons vu se former une Société qui, nous l'espérions, se baserait à peu près sur les statuts de la Société des gens de lettres, et assurerait au moins quelques immunités à ses nombreux sociétaires. Il n'en fut rien, hélas ! et l'on put voir jusqu'à quel point la solidarité la plus élémentaire entrait dans l'organisation de cette société des soixante-huit.

Je ne dis pas que, de prime-saut, il n'y ait eu de belles aspirations platoniques absolument comme en politique, où, avant d'arriver à la Chambre et au Sénat, tous les candidats sont des Bridaine d'honneur et de puritanisme dévoués à la cause de la France et au mandat de leurs électeurs. Leur profession de foi est un dogme inviolable et, au besoin, ils admettraient le mandat impératif. Mais la Société constituante de la corporation des artistes, ou plutôt de la direction des expositions annuelles, ne s'embarrassa d'aucun engagement envers ses mandants du suffrage universel, et ne s'appliqua résolûment que de la question de réussite. Ce triomphe était facile, étant donnée la pas-

sion acharnée du public à suivre tous, les ans, les progrès de l'art moderne. — Aussi, du premier coup, la société des artistes acquit-elle la réputation d'une habile négociante, et lui vit-on faire un bénéfice net de plus de 100,000 fr. — L'appétit mercantile devint même si âpre, que l'on oublia bien vite les conditions du pacte de l'autonomie octroyée, et qu'une scandaleuse pétition se signa contre l'exposition triennale, pouvant apporter quelques torts et dommages à la nouvelle société, déjà âgée de trois années. Mais les déclarations du sous-secrétaire d'Etat, contresignées du ministre des Beaux-Arts, étant formelles, l'exposition triennale va donc avoir lieu au mois d'août prochain.

Nous allons donc y voir figurer en tête les quelques opposants et même intransigeants n'ayant voulu, à aucun prix, avoir rien de commun avec l'ordre de choses actuel. Toutes les aristocraties altières qui, déclinant toute compromission, se sont mises à l'écart et ont boudé la Société des artistes français, eh bien, ces intransigeants ont fait une grande chose, en créant l'exposition internationale de la Galerie Georges Petit.

Quel que soit le mobile et l'objectif de cette utile fondation, nous pouvons dire que sa base est plus large et plus solide que celle de la Société des artistes français, qui a débuté par l'exclusivisme, en oubliant que l'art n'avait point de patrie, et que l'âge des groupements universels est venu, que son heure est sonnée et vibre encore à chaque instant à l'horloge de la civilisation européenne.

Ce premier oubli, grave de la part des artistes qui doivent marcher, en éclaireurs, à la tête de la conciliation des peuples divisés par des orgueils et des haines irréconciliables, a donc, Dieu merci,

été, dans une certaine mesure, à peu près réparé par la fondation Stevens, de Nittis et Madrazo, et trois membres de l'Institut de France qui auraient dû prendre cette belle initiative.

Après ce premier grave oubli de la Société civile des artistes français, on a pu voir, hélas! comme aux souvenirs récents des triomphes des coteries de l'Empire, et de leurs influences et corruptions, on a pu voir se renouveler ces tristes errements et triomphes, notamment au sujet des médailles d'honneur et des influences malsaines sur un suffrage universel à l'état complet de minorité!

Eh quoi ! vous qui êtes investis d'un jour de souveraineté pour votre vote de la médaille d'honneur, vous ne pouvez, une fois pour toutes, abdiquer toute idée d'Ecole, de poncif et de routine-borne; ou plutôt, disons la vérité, vous voici déjà des politiciens corrompus, ne promettant vos voix qu'aux chefs capables de vous pousser et de vous donner des hochets, des timbales! Ces grands et glorieux repus d'honneurs et de commandes n'ont point assez d'honneurs, il leur faut la médaille de ce nom, et successivement, à tour de rôle! — Une page de génie a beau se produire et apparaître, comme le phare lumineux du grand genre humanitaire devenant une mission pour le grand art universel, oui, « Le Pilote » a beau surgir sur l'océan de l'art où tout sombre, comme sur la vaste mer où s'engloutit là-bas un brick en détresse ; eh bien, l'atrophie des caractères et des cœurs, la cécité et la surdité volontaire viennent boucher les oreilles et crever la vue des intéressés.—A quoi bon suivre le public dans son jugement sain et impartial ? Il vaut bien mieux, nous qui votons pour nous-mêmes, organiser le mutisme et le silence sur une

œuvre qui ne nous rapporterait rien, et devient un vrai danger, en mettant au pinacle un genre qui n'est point le nôtre, ni celui de nos maîtres. — Et puis, qu'est-ce que cette mise en scène de sauvetage, à côté du joli pastiche de Léonard de Vinci : « La Liseuse, ou Magdalena » ; ou bien de « La Psyché, avec sa boîte » ; ou bien encore de ce crâne drame « d'Andromaque » ? A la bonne heure ! Voici du vrai, du nouveau éternel et qui répond à tous les siècles, à tous les âges et même à celui de notre Société ! Donc entendons-nous bien ! Silence absolu sur le vieux sauveteur ! Renvoyons-le à la Société de sauvetage et de l'encouragement au bien ! La peinture n'est point faite pour décerner des prix Monthyon. Reportons tous nos encouragements sur le grand art mythologique et gréco-romain, et sur nos vrais maîtres !

Halte-là ! partisans du poncif et des rengaînes ! vous n'avez rien appris et vous êtes aveugles devant les hautes charges de la mission du grand art au XIXe siècle, surtout à l'évolution logique et providentielle du progrès en labeur et à notre insu que couvent les sciences appliquées !

Croyez-vous donc qu'en présence de l'élément barbare et machiavélique guettant à nos portes, et méditant une coalition formidable pour en finir avec la France, croyez-vous donc que les poètes et les artistes ne doivent être que des *Tibicens* de l'art pour l'art, et que leur mission n'est que de continuer à jouer, sur leur vieille flûte, leurs vieux airs connus ?

Eh quoi le pouvoir impartial, qui doit lire dans tous ces petits jeux mesquins d'une corporation qui n'est point à la hauteur de sa liberté,

ce pouvoir n'a pas ouvert immédiatement son budget pour récompenser largement et mettre au Luxembourg cette véritable œuvre méconnue de grand art humanitaire? Quand je dis œuvre, c'est chef-d'œuvre qu'il faut dire, car « le Pilote » est un tel chef-d'œuvre de génie et de grand art, qu'il ne peut manquer de survivre à côté du « Naufrage de la Méduse » et de tous les grands cataclysmes frappant l'humanité. Et, s'il est un premier devoir pour le poète et le peintre, c'est de chanter et peindre les héros qui se dévouent pour leurs semblables. Et cela dans toutes les circonstances de la vie nationale. Or, si l'histoire de l'art nous montre, par surcroît, que les courants du grand art ne suivent que les courants politiques et sociaux de leurs milieux et époques, et cela depuis les âges les plus reculés, avouez que, de nos jours, le présent et surtout l'avenir national doit être de quelque poids dans la direction du grand art d'abord vers l'enseignement et l'éducation d'une nation appelée, comme on l'a justement dit : La première initiatrice et la fille aînée du dieu-Progrès!

C'est pourquoi, dans cet ordre d'idées, si le Salon a apporté sa forte note un peu anarchique de l'art pour l'art, sauf de nobles exceptions traduites en cet Annuaire, ajoutons que l'exposition des portraits du XIXe siècle est venue, par son louable motif, combler bien des lacunes; ajoutons également que l'exposition des arts décoratifs n'a pas failli non plus à sa mission des dix classements des arts utiles et en souffrance, à côté de ceux des nations voisines, et terminons par cette heureuse constatation d'un fait éclatant à tous les yeux : c'est que le grand art est loin d'avoir démérité, et qu'il faut savoir gré aussi bien à MM. Bouguereau, Makart,

Lefebvre, Rochegrosse, et, par-dessus tout, à M. Renouf, d'avoir prouvé que le Salon de 1883 est une très heureuse évolution de ce grand art idéal et suprême.

DEUX MOTS

SUR

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES BEAUX-ARTS

A AMSTERDAM, 1883

ET SUR

LA PROCHAINE EXPOSITION TRIENNALE FRANÇAISE.

Grâce à la bienveillante attention de M. Georges Lafenestre, inspecteur des Beaux-Arts et commissaire général des expositions des Beaux-Arts, représentant la France à l'exposition internationale des Beaux-Arts à Amsterdam, ouverte le 1er mai 1883, nous avons reçu le catalogue des ouvrages de peinture, sculpture, gravure et architecture des artistes français. Mais, à notre grand regret, nous n'avons pas reçu le catalogue homogène et complet des ouvrages de toutes les nations, lequel doit du reste exister à Amsterdam dans l'ordre alphabétique international, ainsi que cela a toujours eu lieu en France en 1855, 1867 et 1878, et a dû être également observé à Vienne, à Londres et à Philadelphie.

Ajoutons même, en passant, qu'en 1878, lorsque nous avons eu l'honneur de traduire toutes les manifestations de l'art, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus progressives, des 29 nations de l'Allemagne l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie,

la Belgique, etc., etc., jusqu'à Venezuela, nous avons tenu à observer d'abord la règle alphabétique de rigueur en lexicographie, afin de donner à notre Encyclopédie la marche régulière et la seule bonne méthode pour relier de A à Z les nationalités entre elles, et réaliser un *compendium* homogène facile à consulter. Et même, à cet effet, nous avons souvent réclamé, mais en vain, hélas! la traduction en français de tous les textes des idiomes étrangers, suppliant les nations étrangères d'appliquer cette indispensable réciprocité dans leurs idiomes particuliers.

Quand donc et comment, me disais-je, pourra-t-on enfin! faire cesser ces Babels odieuses qui, faute de pouvoir nous entendre, en un langage commun, obscurcissent les textes et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et laissent subsister ce mot presque hostile: « Etrangers! » ?

Toutefois, grâce aux traductions de tous les catalogues particuliers, et à la traduction générale du catalogue universel français, il m'a été encore possible de suivre de A à Z la seule méthode d'examen sérieux dans toutes les manifestations d'art de chaque nation (1).

C'est donc ce que j'eusse désiré pour l'exposition internationale d'Amsterdam, mais dans l'unique but de relever les grands noms internationaux que nous ont déjà appris nos expositions universelles de France. Bien mieux encore (et en cela j'ai l'honneur d'avoir toujours été d'accord avec M. le sous-secrétaire d'Etat et avec M. Georges Lafenestre), j'eusse désiré provoquer le plus possible l'exposition universelle de l'art, et tous les

(1) Voir les trois volumes I, II et III, Annuaire 1878.

ans, à nos Salons de Paris, afin d'universaliser ce puissant agent de civilisation, et afin, autant que possible, de le centraliser à Paris, avec espoir de réciprocité chez les autres nations. Mais hélas ! le vœu patriotique de mon *Dictionnaire* n'a point encore été exaucé ; et croyez-bien qu'à son prochain et dixième Annuaire, il est loin de se décourager dans ses souhaits et ses aspirations de rapprochement des peuples par le trait-d'union de l'art. Bornons-nous donc aujourd'hui à ne relater que quelques noms d'artistes, puisque nous sommes réduits à l'égoïsme forcé de notre catalogue national. Et, à ce propos, répétons, sans nous lasser, à nos artistes compatriotes, que la France a charge d'universalisation, de groupement international fréquent à Paris même ; répétons-leur ce que nous avons déjà dit à propos de MM. Stevens, de Nittis et Madrazo, à l'exposition internationale G. Petit, disons aux Français : Imitez ces artistes étrangers qui intronisent chez nous un bon exemple ! mais n'abaissez pas ce noble élan à des proportions aristocratiques, ni à l'égoïsme de petits clans ou coteries en dehors du grand public.

Au contraire, élevez, élevez sans cesse le niveau de l'art pour le présenter à l'examen de ce grand public, le puissant facteur avec lequel vous devez compter, puisqu'il est aujourd'hui votre principal Mécène. — Ingéniez-vous, par votre art précepteur moral et intellectuel, à faire l'éducation et l'enseignement non seulement de notre chère France, mais encore de toutes les nations voisines, qui doivent communier d'efforts avec nous-mêmes sur ce grand terrain éducateur et enseignant.

C'est pourquoi, dans la nomenclature suivante,

tout en félicitant les Makart, Herkomer et tous les artistes que nous avons traduits à l'exposition internationale G. Petit, nous n'allons point oublier de mentionner quelques grands noms étrangers, que, pour conclure nous invitons à se présenter à l'exposition triennale française. Car je ne doute point, pour ma part, que M. le ministre des Beaux-Arts et président du Conseil des ministres ne saisisse cette occasion de l'exposition triennale pour s'empresser d'y inviter tous nos grands artistes étrangers dignes de ce nom : grands artistes. Je ne doute point qu'à leur tour, ils ne s'empressent de l'accepter et d'y répondre en venant dignement, par leurs œuvres hors ligne, prendre place à cette grande fête de l'esprit humain.

Que le strict nombre des œuvres hors ligne soit réduit par une scrupuleuse et sévère sélection, soit ! Mais enfin, espérons-le, à cette heureuse triennale qui, nous n'en doutons pas, montrera le véritable degré d'étiage du progrès de l'art en 1883, et pour toutes les nations qui viendront se mesurer avec la France, nous ne doutons point, dis-je, qu'à cette lutte pacifique, les vainqueurs et les vaincus, souvent avec des forces à peu-près équivalentes, ne se serrent aussi cordialement la main après qu'avant le combat de leurs chefs-d'œuvre. Et, pour conclure, il ne peut, un seul instant, entrer, ni en notre esprit ni en notre cœur, le doute odieux que la France se borne à une exposition égoïste et n'appelle pas en champ clos ses redoutables adversaires !

A ce propos, nous demanderons à MM. Leighton, Herkomer, Caldéron, Knauss, Schreyer, Makart, T. Massarani, Siemiradski, Pasini, et à toute la pléïade des artistes étrangers que je devrais plutôt

nommer parisiens puisqu'ils sont la plupart à Paris, nous leur demanderons de ne point manquer à l'appel et d'y répondre par leurs chefs-d'œuvre hors de pair.

PAYS-BAS.

Nota. — Ayant traduit déjà la plupart des œuvres françaises, inutile de les répéter ; mais, à défaut du don d'ubiquité pour pouvoir traduire à présent l'exposition internationale des Pays-Bas, rappelons les noms des artistes et, quoique la mort ait pu emporter bien des vaillants peintres Hollandais depuis 1878, évoquons néanmoins les noms suivants, qui, la plupart, doivent figurer en ce moment à l'exposition d'Amsterdam.

Altmann. — **Apoll.** — **Artz.** — **Bakhuyzen** (**Mlle Van de Sand**). — **Bakhuyzen** (**J. Van de Sand**). — **Berg** (**chevalier J.-F.**). — **Berghé** (**W. J. Van den**). — **Berlin** (**J.**). — **Bilders** (**J.-W.**). — **Bisschop-Swift** (**Mme K.**). — **Bischopp** (**C. à la Haye**). — **Bles** (**D.**). — **Bock** (**T.-D**). — **Boks** (**E.-J.**). — **Bombled** (**K.-E. à Paris**). — **Borselen** (**J.-W. van**). — **Bosse** (**Mlle M. Van**). — **Burjers** (**H.-J. à Paris**). — **Burnier** (**R.**). — **Bylandt** (**Comte A. de**). — **Canta** (**J.-A.**). — **Carlebur** (**F.**). — **Cunaeus** (**C.**). — **Dekker** (**H.-A.-C.**). — **Destrée** (**J.-J.**). — **Ebersbach** (**J.-D.**). — **Erelmann** (**O.**). — **Eikelberg** (**W.**). — **Essen** (**J.-C. Van**). — **Flier** (**H.-R. Van der**). — **Gabriel** (**P.-J.-C.**). — **Greive** (**J.-C.**) **jeune**. — **Guyter** (**W.**) **jeune**. — **Haanen** (**Mlle A.**). — **Haanen** (**CC. van**). — **Hauxman** (**P.**). — **Heemskerck van Beest** (**chevalier E. van**). — **Hendriks** (**B.-L.**). — **Henkes** (**G.**). — **Hilverdinck** (**J.**). — **Israëls** (**J.**). — **Kate** (**H.-F.-C. ten**). — **Kate** (**J. Ten**) **jeune**. — **Klinkenberg** (**J.-C.-K.**). — **Kœkkœk** (**H.**). — **Kœkkœk**

(**J.-H.-B.**). — **Kool** (**S.**). — **Koster** (**E.**). — **Kuyper** (**P.-D.**). — **Lebret** (**F.**). — **Lingeman** (**L.**). — **Maaten** (**J.-J. van der**). — **Maris** (**J.**). — **Masurel** (**J.-E.**). — **Mauve** (**A.**). — **Melis** (**H.-J.**) — **Mesdag van Houten** (**Dame S.**). — **Mesdag** (**H.-W.**). — **Metzelaar** (**C.**). — **Meulen** (**F.-G. ter**). — **Molyn** (**Dlle M.**). — **Nakken** (**W.-C.**). — **Oyens** (**D.**). — **Phillippeau** (**C.-F.**). — **Poggenbeek** (**G.-J.-P.**) — **Postma** (**G.**). — **Ranitz** (**S.-M.-S. de**). — **Rchussen** (**C.**). — **Roelofs** (**W.**). — **Rœtering** (**R.-E.-J.**). — **Ronner** (**dame H.**). — **Roosenboom** (**Dlle M.**). — **Rust** (**J.-A.**). — **Sadé** (**P.**). — **Savary** (**H.**). — **Schenkel** (**J.-J.**). — **Schipperus** (**P A.**). — **Scholten** (**H.-J.**) — **Schwartre** (**Dlle T.**). — **Seben** (**H. van**). — **Sebes** (**G.-W.**). — **Springer** (**C.**). — **Starkenborgh** (**chevalier J.-N.-T. van**). — **Steelink** (**W.**) — **Stolk** (**Dlle A.**). — **Storm van Saint Gravesande** (**chevalier C.-N.**). — **Stortenbeker** (**P.**). — **Strocbel** (**J.**). — **Taanman** (**J.**). — **Testas** (**F. de Famars**). — **Tetar van Elven** (**P.**) — **Tuyll de Serooskerken** (**Mlle la baronne A. de**). — **Walkenburg** (**H.**). — **Verschuur jeune** (**W.**). — **Verveer** (**E.**). — **Vogel** (**J.-G.**). — **Vogel** (**C.-J. de**). — **Voort in de Betouw jeune** (**H.-J. Van der**). — **Vos** (**Dlle M.**). — **Vos** (**H.-M.**).

A la sculpture et gravure sur médailles.

Burg (**J.-L. van den**). — **Elion** (**J.**). — **Hove** (**B. van**). — **Purras** (**L.**). — **Sraeck** (**F.**). — **Tholenaar.**

Nota bene. — Nous pensons qu'en cette nomenclature figurent à présent même beaucoup d'exposants à Amsterdam, c'est pourquoi ce Dictionnaire (dont l'objectif est le groupement universel, devant aboutir à l'Institut universel, par correspondance, par adhésion, et surtout par délégation à Paris où habitent bon nombre

d'artistes étrangers), c'est pourquoi ce Dictionnaire encylopédique de l'art enregistre ces noms distingués avec d'autant plus d'empressement, que la plupart de ces artistes éminents ont leurs notices à l'Annuaire 1878 (Pays-Bas).

8 juin, Poitiers, *rue de la Chaîne*, 24.

TH. VÉRON

Dédié à MM. LAURENT-PICHAT et HOVELACQUE

LE DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE LA PLACE PUBLIQUE ET DE LA RUE OU COMMUNICATION A LA SORBONNE.

(Avril 1883.)

Voici une idée qui appartient à tous, et dont l'application, à peine ébauchée, est pourtant dans l'air ambiant que nous respirons, et dans le cœur et l'esprit de tout patriote désireux de voir s'élever le niveau de l'instruction et de l'éducation publique en réelle souffrance.

Les initiateurs et vulgarisateurs ont beau s'évertuer à chercher les moyens les plus pratiques d'enseignement, s'ils les confient à des confrères, ils sont sûrs tout d'abord de les voir enfouis dans l'*in-pace* des archives de la Sorbonne, ou autres oubliettes, sauf à en sortir radieux d'éclat au premier jour opportun pour cette exhibition.

Rappelons donc que, cette année, nous présentâmes : 1° « de l'utilité de bibliothèques des maîtres

de l'esthétique de l'art » à adjoindre à tous les musées nationaux, depuis Vasari jusqu'à feu Paul de Saint-Victor, afin de pouvoir être, à toutes requêtes, compulsés, consultés et lus sur la table publique, de 10 h. à 4 ; 2° l'obligation urgente de faire nommer, par le conseil supérieur des beaux-arts, une commission chargée de mettre au concours les libellés ou textes les plus succincts à faire des notices ou légendes des chefs-d'œuvre de l'art ornant tous les musées de France. Mais il va sans dire que ces notices ou sentences, émanant des maîtres de l'esthétique et de la haute critique, seraient aussi brèves que possible et de nature à se buriner dans la mémoire du lecteur, et notamment en son cœur et son âme, et cela en très lisibles caractères, sur des cartouches apposés sur les socles et au bas des légendes des tableaux, groupes et statues.

Voici pour les délicats déjà arrivés à l'étude de l'art, si longue à faire aussi bien pour les artistes que pour les amateurs et le public.

Maintenant, arrivons à l'idée capitale et d'une application facile, pratique et urgente :

Il s'agirait, dans les 36,000 communes de France, aussi bien à Paris qu'à Landernau et à Fouilly-les-Oies. d'ouvrir dans chaque chef-lieu de département, et dans toutes les villes, arrondissements, cantons et tous les hameaux, il s'agirait d'ouvrir, à tous les monuments locaux, le dictionnaire de leurs légendes personnelles, et d'écrire leur état civil sur une petite table de pierre ou de marbre, incrustée audit monument ; idem, d'inscrire à tous les coins de rues (et en créer, au besoin, de ces rues nécessaires), d'abord les noms des hommes utiles ou grands patriotes qui auraient laissé une belle

action dans leurs hameaux ou villes natales, et, à défaut de ces autorités morales, intellectuelles et glorieuses du crû, prendre aux localités voisines plus heureuses, et, à défaut encore, prendre à l'histoire de l'humanité tous les beaux noms qui offrent un réel enseignement ; et sous les noms de toutes ces gloires nationales ou universelles, buriner encore, à côté des millésimes indispensables, les traits les plus saillants qui les ont glorifiés. — Croyez-vous, Messieurs, que ce dictionnaire universel de la place publique et de la rue serait de nature à faire baisser le niveau intellectuel et moral d'une nation qui a besoin de se régénérer ? Et cet enseignement, constamment à la portée du public, ne porterait-il pas d'excellents fruits, certains, à la portée de tous? — Il appartient donc au conseil municipal de Paris de prendre l'initiative de cette mesure indispensable.

Th. Véron.

TABLE DES MATIÈRES

DICTIONNAIRE VÉRON,

ORGANE DE
L'INSTITUT UNIVERSEL DES SCIENCES LETTRES ET ARTS
DU XIX° SIÈCLE

POITIERS. — YTPOGRAPHIE OUDIN.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Th. VÉRON

Les Limbes, 1 vol. in-18.	2 fr. »
Du Passé, du Présent, de l'Avenir de l'Art, 1 vol. in-16 (épuisé).	» »
Les Ligugéennes, 1 vol. in-12.	1 50
Les Bordelaises, 1 vol. in-12.	1 50
Pierre, 1 vol. in-18.	2 »
Octave et Léo, 1 vol. in-18.	2 »
Fleurs mortes, 1 vol. in-18.	2 »
William, 1 vol. in-18.	1 »
Les poètes, 1 vol. in-18.	1 »
Virginie Gaudin, 1 vol. in-18 (épuisé).	» »
La Fin d'un vieux monde, 1 vol. in-18 (épuisé).	» »
Échos et Reflets, 1 vol. in-18.	1 »
La Garibaldiade, 1 vol. in-18.	2 »
Les Rabelaisiennes, 1 vol in-18.	1 »
Les Photographies.	1 »
Les Mélodies.	2 »
Rudiments d'Esthétique.	1 »
Impressions d'un touriste sur le Salon de 1874.	1 »
1er Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1875.	2 50
La Légende des refusés. Question d'art contemporain.	2 »
2e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1876.	3 50
Projet d'institut universel des sciences, des lettres et des arts.	1 »
3e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1877.	4 »
4e Annuaire de l'art et des artistes de mon temps. Salon de 1878 et Exposition universelle, 3 vol., 2150 pages.	20 »
5e Annuaire de 1879, 1 vol., 920 pages.	8 50
6e Annuaire de 1880, 1 vol., 1277 pages.	10 »
7e Annuaire de 1881, 1 vol., 1125 pages.	10 »
8e Annuaire de 1882, 1 vol., 708 pages.	8 50

LA GARIBALDIADE

POÈME EN 16 CHANTS

Avec lettres autographes de VICTOR HUGO et de GARIBALDI.
1 vol. de 200 pages. . . . 3 fr. 50

SOUS PRESSE : **LA GAMBETTADE.**

Poitiers. — Typographie OUDIN [1526].




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01057 9783

